

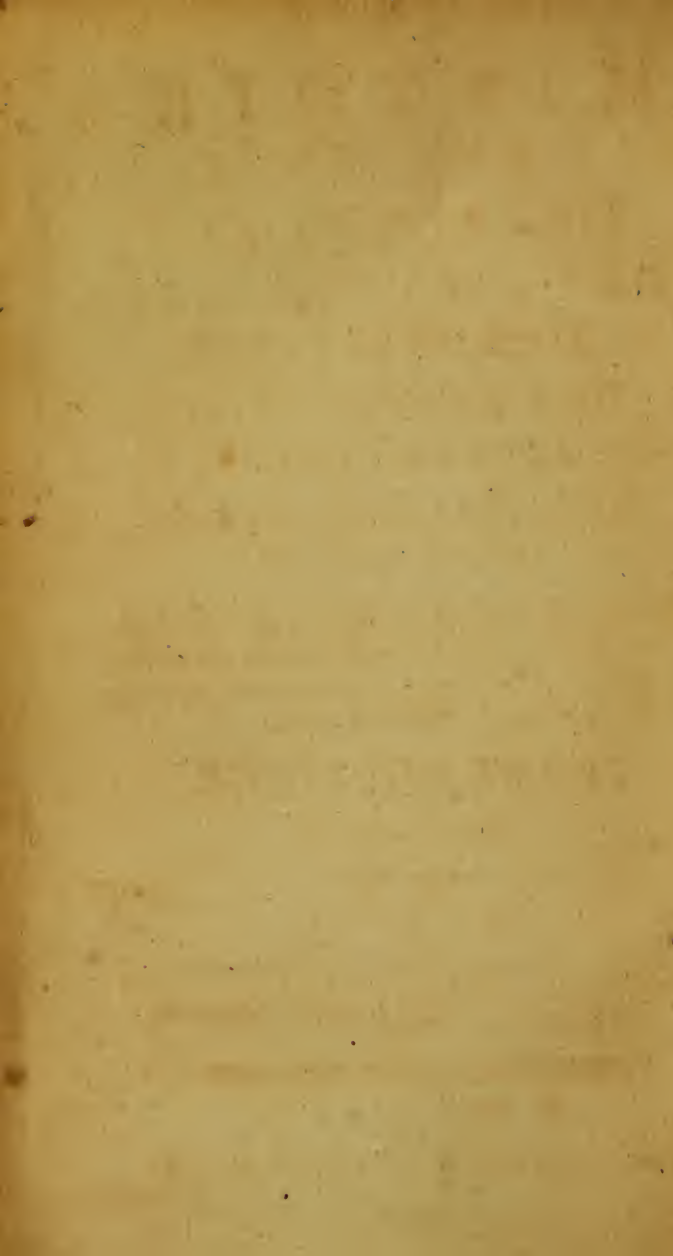
FRASER INSTITUTE.

Mercantile Library Association
OF MONTREAL.

No. 8197 2197

Fourteen Days allowed for perusal.

MS. B. 36.



HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES;
DES MACÉDONIENS,
DES GRECS.

*Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université
de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège
Royal, & Associé à l'Académie Royale des
Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME DOUZIEME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,

Chez { SAVOYE, rue S. Jacques, à l'Espérance, N°. 12.
BARROIS l'aîné, } quai des Augustins.
BARROIS le jeune, }

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

541 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

DEPARTMENT OF THE HISTORY

OF THE UNITED STATES

AND TERRITORIES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES

A S. A. S. MONSEIGNEUR

LE DUC

DE CHARTRES.

*M*ONSEIGNEUR,

LORSQUE je commençai l'*Histoire Ancienne*, *VOTRE ALTESSE SERENISSIME* étoit encore dans les premières années de l'enfance, & ni l'Ouvrage ni l'Auteur n'avoient l'avantage d'être connus de Vous. Souffrez que je fasse maintenant ce que je n'ai pu faire alors, & qu'en finissant mon travail il me soit permis de le décorer du nom de *VOTRE ALTESSE*.

Depuis que Monseigneur le Duc d'Orléans a souhaité que j'eusse l'honneur d'assister quelquefois à vos études, j'ai été témoin par moi-même du compte exact que vous avez rendu, presque toujours en sa présence, de toute la suite de cette *Histoire*; & ç'a été pour moi une grande satisfaction de voir que mon Ouvrage, destiné principalement pour l'instruction de la Jeunesse, fût de quelque utilité à un Prince, dont l'éducation intéresse si vivement le Public. A présent que vous êtes entré dans l'*Histoire Romaine*, *MONSEIGNEUR*, je ne vous sers plus de guide; & vous y marchez à pas si rapides, que je ne puis pas même vous suivre: mais j'ai du moins le plaisir de voir & d'admirer vos progrès.

Dans l'attention continuelle qu'on a de vous

inspirer des sentimens dignes de votre naissance, on a eu grande raison, MONSEIGNEUR, de donner une préférence marquée à l'Histoire sur tous les autres exercices de Littérature. C'est là proprement l'étude des Princes, capable plus qu'aucune autre de leur former l'esprit & le cœur. Outre qu'elle leur présente d'illustres modèles de toutes les vertus qui leur conviennent, elle est en possession de leur dire la vérité dans tous les tems, & de leur montrer jusqu'à leurs fautes même, sans craindre de blesser la délicatesse de leur amour-propre. Comme la censure qu'elle fait des vices ne leur est point personnelle, elle n'a rien pour eux d'amer ni d'offensant. Quand elle peint dans Philippe & dans Alexandre son fils, des défauts bas & indignes, qui ont terni l'éclat de leurs belles actions, & déshonoré leurs régnés, ne sont-ce pas autant de leçons pour tous les Princes qui auroient le malheur de s'abandonner aux mêmes excès ?

La timide Vérité, rarement admise dans le palais des Grands, n'oseroit leur faire des leçons à visage découvert. Elle emprunte la voix de l'Histoire, & cachée sous l'ombre de son nom, elle donne aux Princes avec assurance des avis, que peut-être ils ne recevraient jamais d'aucune autre part, tant on craint de s'attirer leur disgrâce par de salutaires, mais dangereuses remontrances.

Vous détestez maintenant la flatterie, MONSEIGNEUR ; Vous ne souffrez qu'avec peine les plus justes louanges. Vous aimez sincèrement la vérité, lors même qu'elle pourroit ne vous être pas agréable. Je n'oublierai jamais la sage réponse que vous me fîtes dans

D É D I C A T O I R E. 7

une occasion où j'usois de la liberté que vous m'aviez donnée de vous représenter tout ce que je croirois pouvoir vous être utile. Bien loin de vous en tenir offensé, vous daignâtes vous récrier qu'à cette marque vous reconnoissiez que j'étois de vos meilleurs amis. Oui, MONSEIGNEUR, (qu'il me soit permis de le répéter après vous) vos bons & solides amis seront ceux qui auront le courage de vous dire la vérité, au péril même de vous déplaire. Mais malheureusement le nombre en sera toujours fort petit.

A leur défaut, l'Histoire, qui aura contracté de bonne heure avec vous une espèce de familiarité, vous en fournira plusieurs, & d'un grand nom: un Aristide, un Phocion, un Dion, un Cyrus, un Tite, un Trajan, & tant d'autres qui vous sont connus. Que de belles choses, MONSEIGNEUR, ces grands hommes auront à vous dire sur tout ce qui peut rendre un Prince véritablement estimable & aimable ! Quel facile accès ne trouveront-ils pas dans un cœur comme le vôtre : bon, compatissant, docile sans hauteur & sans fierté ! Nos Grecs & nos Romains sont bien propres, MONSEIGNEUR, à détromper les Grands des fausses idées que souvent ils se forment de la gloire & de la grandeur. On la fait consister pour l'ordinaire dans un vain éclat d'actions brillantes, ou dans le frivole appareil du faste & du luxe ; au lieu que ces Héros de l'antiquité, tout Payens qu'ils étoient, n'avoient que du mépris pour les plaisirs, les richesses, la pompe, la magnificence, & ne se croyoient revêtus de la puissance que pour faire du bien, & pour rendre les peuples heureux.

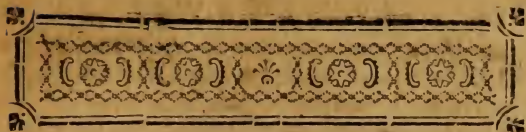
Il faut pourtant l'avouer, MONSEIGNEUR: ces vertus, quelque éclatantes qu'elles fussent, manquoient de ce qui leur est le plus essentiel: & quoiqu'un gouvernement semblable à celui d'un Cyrus ou d'un Trajan fût capable de faire en un sens le bonheur des peuples, les Princes seroient bien malheureux eux-mêmes, s'ils se contentoient de ces phantômes de vertus qui étoient sans ame & sans vie. Or cette ame & cette vie, MONSEIGNEUR, c'est la piété, c'est la crainte de Dieu, sans laquelle tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde n'est qu'un pur néant.

Ce que l'Histoire profane ne peut vous fournir, MONSEIGNEUR, vous avez l'avantage de le trouver sous vos yeux & à chaque instant dans la personne d'un pere, en qui la piété relève toutes ses autres excellentes qualités, & qui estime infiniment plus le bonheur d'être Chrétien, que le haut rang de premier Prince du Sang de France. Puissiez-vous, MONSEIGNEUR, imiter ses exemples, & même (je ne crains point qu'il s'en trouve choqué) les surpasser. Ce sont les vœux que je ne cesserai de faire pour VOTRE ALTESSE SERENISSIME, & qu'elle agréera sans doute beaucoup plus que tous les éloges dont je la pourrois combler. Je suis avec un profond respect & un parfait dévouement,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

**Le très-humble & très-obéissant
serviteur, C. ROLLIN,**



LIVRE VINGT-CINQUIEME.

D E S

BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

LA Poésie, l'Histoire, l'Eloquence ; qui font la matiere de ce vingt-cinquieme Livre, renferment ce qu'il y a de principal dans ce qu'on appelle les Belles-Lettres. C'est de toute la Littérature la partie qui a le plus d'agrément, qui jette le plus d'éclat, & qui, en un certain sens, est le plus capable de faire honneur à une nation par des ouvrages qui sont, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la fleur de l'esprit la plus fine & la plus déliée. Je ne prétens pas par là diminuer rien du prix des autres sciences, dont je parlerai dans la suite, & dont on ne peut faire trop de cas. Je remarque seulement que celles dont il s'agit ici ont quelque chose de plus vif, de plus brillant, & de plus propre à frapper les hommes, & à exciter leur admiration ; qu'elles sont accessibles à un plus grand nombre de personnes ; qu'elles entrent plus dans le commerce & dans l'usage universel des hommes d'esprit. La Poésie assaisonne la solidité de ses instructions par l'attrait du plaisir, & par de

A v

riantes images dont elle a soin de les revêtir. L'Histoire, en nous racontant d'une manière agréable & spirituelle tous les événemens des siècles passés, pique & satisfait notre curiosité, & donne en même tems aux Rois, aux Princes, & aux personnes de tout état, d'utiles leçons ; mais sous des noms empruntés, de peur de blesser leur délicatesse. Enfin, l'éloquence se montrant à nous, tantôt avec un air simple & modeste, tantôt avec toute la pompe & toute la majesté d'une puissante reine, charme les esprits, & entraîne les cœurs avec une douceur & une force auxquelles il n'est pas possible de résister.

Athènes & Rome, ces deux grands théâtres de la gloire humaine, ont porté dans leur sein ce qu'il y a eu de plus grands hommes dans l'antiquité, soit pour la valeur & la science militaire, soit pour l'habilité dans le gouvernement. Mais ces grands hommes seroient-ils connus, & leur nom ne seroit-il pas demeuré enseveli avec eux dans leurs tombeaux, sans le secours des arts & des sciences dont je parle, qui leur ont donné une sorte d'immortalité dont les hommes sont si jaloux ? Ces deux villes même, qui sont encore généralement respectées comme la source primitive du bon goût en tout genre, & qui, au milieu du débris de tant d'empires, en ont conservé un par rapport aux Belles-Lettres qui ne périra jamais, ne doivent-elles pas cette gloire aux excellens ouvrages de Poésie, d'Histoire & d'Eloquence dont elles ont enrichi l'univers ?

Rome sembloit en quelque manière s'y être bornée ; du moins elle n'a excellé pleinement que dans ces sortes de connoissances, qu'elle

regardoit comme plus utiles & plus brillantes que les autres. La Grece a été plus riche en matiere de sciences, & les a embrassées toutes sans distinction. Ses hommes illustres, ses princes, ses rois ont étendu leur protection à toutes les sciences en quelque genre que ce pût être. Pour ne point parler de tant d'autres qui se sont rendus recommandables par cet endroit, à quoi Ptolémée-Philadelphie a-t-il dû cette réputation qui l'a si fort distingué entre les rois d'Egypte, sinon au soin particulier qu'il a pris d'attirer dans son royaume des savans de toutes les espèces, de les combler d'honneurs & de récompenses, & d'y faire fleurir par leur moyen tous les arts & toutes les sciences? La fameuse bibliothèque d'Alexandrie enrichie par sa magnificence vraiment royale, d'un nombre si considérable de livres, & ce Musée célèbre où s'assembloient tous les savans, ont plus illustré le nom de ce prince, & lui ont acquis une gloire plus solide & plus durable, que n'auroient pu faire les plus grandes conquêtes.

Notre France ne le cède pas à l'Egypte en ce point, pour ne rien dire de plus. La fameuse bibliothèque du roi, augmentée infiniment par la magnificence de Louis le Grand, n'est pas une des choses qui ait le moins illustré son règne. Louis XV son successeur, qui a signalé le commencement du sien par le glorieux établissement de l'instruction gratuite dans l'université de Paris, s'est piqué aussi, pour marcher sur les traces de son illustre bisaïeul, de donner des soins particuliers à l'augmentation & à la décoration de la bibliothèque royale. En peu d'années il l'a enrichie de quinze à dix-huit mille volumes imprimés, & de près

de huit mille volumes manuscrits qui faisoient partie de la bibliothèque de M. Colbert, les plus rares & les plus anciens que l'on connoisse ; sans parler de ceux que M. l'Abbé Sevin a rapportés tout récemment de son voyage de Constantinople. De sorte que maintenant la bibliothèque du Roi monte environ à quatre-vingt-dix mille volumes imprimés, & à trente ou trente-cinq mille manuscrits. Il ne restoit plus qu'à placer ce précieux trésor d'une manière qui en mît toutes les richesses en évidence, & qui répondît à la réputation & à la gloire du royaume. C'est ce qu'a fait encore Louis XV pour remplir les intentions de son bisaïeul, en faisant préparer pour sa bibliothèque un superbe bâtiment qui fait déjà l'admiration de tous les étrangers, & qui, lorsqu'il sera achevé, sera le plus magnifique vaisseau qui soit dans l'Europe pour placer des livres.

On a admiré le musée d'Alexandrie : qu'étoit-ce en comparaison de nos académies d'architecture, de sculpture, de peinture ; de l'académie françoise, de celle des belles-lettres, de celle des sciences ? Ajoutez-y les deux plus anciens établissemens du royaume ; le college royal, où s'enseignent toutes les langues savantes & presque toutes les sciences, & l'université de Paris, la mere & le modele de toutes les académies du monde, dont la réputation ne vieillit point depuis tant de siècles, & qui, avec ses rides respectables, conserve toujours un air de fraîcheur & de jeunesse. Que l'on compte le nombre des savans qui remplissent toutes ces places, qu'on évalue les sommes où montent leurs pensions, & l'on reconnoitra qu'il n'y a rien de pareil dans l'Europe. Je ne puis m'empêcher,

pour l'honneur du regne & du ministère présent, de faire remarquer, que pendant la guerre de 1736, qui s'est terminée si heureusement & si glorieusement pour nous, toutes ces pensions des savans n'ont été ni suspendues, ni même retardées.

Qu'on pardonne à un vif amour de la patrie, & aux sentimens d'une juste reconnoissance dont je suis pénétré, cette petite digression, qui n'est pourtant pas tout-à-fait étrangere à mon sujet. Avant que d'entrer en matiere, je me crois obligé d'avertir, que, sur-tout dans ce qui regarde la poésie, je ferai grand usage de plusieurs dissertations connues dans les mémoires de l'Académie des inscriptions & belles-lettres. Ces extraits feront connoître combien cette Académie est capable de conserver le bon goût de l'antiquité.

CHAPITRE PREMIER.

Des Poètes.

IL est certain, si l'on considère la Poésie dans la pureté de sa premiere institution, qu'elle fut inventée d'abord pour rendre à la majesté divine des hommages publics d'adoration & de reconnoissance, & pour apprendre aux hommes les vérités les plus importantes de la religion. Cet art, qui paroît aujourd'hui si profane, prit naissance au milieu des fêtes destinées à honorer l'Etre Souverain. Dans ces jours solennels

où les Hébreux célébroient la mémoire des merveilles que le Dieu d'Israël avoit opérés en leur faveur, & où, libres de leurs travaux, ils se livroient à une joie innocente & nécessaire, tout retentissoit de cantiques sacrés, dont le stile noble, sublime & majestueux répondoit à la grandeur du Dieu qui en étoit l'objet. Quelle foule de beautés vives & animées dans ces divins cantiques! Les fleuves qui remontent vers leur source, les meres qui s'en trouvent & qui fuient; les collines qui tressaillent; les montagnes qui fondent comme de la cire & qui disparaissent; le ciel & la terre qui écoutent dans le respect & le silence; toute la nature qui s'émeut & qui s'ébranle devant la face de son Auteur!

Mais comme la simple voix humaine succomboit sous le poids de merveilles si étonnantes, & paroissoit au peuple trop foible pour marquer les sentimens de reconnoissance & d'adoration dont il étoit pénétré; pour les exprimer avec plus de force, il appeloit à son secours la voix tonnante des tambours, des trompettes, & de tous les autres instrumens de musique. Entrant même dans une sorte de transport & d'enthousiasme religieux, il voulut que le corps prît part à la sainte joie de l'ame par des mouvemens impétueux, mais concertés, afin que dans l'homme tout rendît hommage à la Divinité.

Teis furent les commencemens de la musique, de la danse, & de la poésie.

Quel homme doué d'un bon goût, quand il ne seroit pas plein de respect pour les livres saints, & qu'il liroit les cantiques de Moïse avec les mêmes yeux dont il lit les odes de Pindare, ne sera pas contraint d'avouer que ce Moïse que nous connoissons comme le premier historien & le premier législateur du monde, est en même-tems le premier & le plus sublime des poètes? Dans ses écrits la poésie naissante paroît tout d'un coup parfaite, parce que Dieu même la lui inspire, & que la nécessité d'arriver à la perfection par degres, n'est une condition attachée qu'aux arts inventés par les hommes. Les Prophetes & les Pseaumes nous offrent encore des modeles semblables. Là brille dans son éclat majestueux cette véritable Poésie, qui n'excite que d'heureuses passions, qui touche nos cœurs sans les séduire, qui nous plaît sans favoriser nos foiblesses, qui nous attache sans nous amuser par des contes frivoles & ridicules, qui nous instruit sans nous rebuter, qui nous fait connoître Dieu sans nous le représenter sous des images indignes de la Divinité, qui nous surprend toujours sans nous promener parmi des merveilles chimeriques. Agréable & toujours utile, noble par ses expressions hardies, par ses vives figures, & plus encore par les vérités qu'elle

annonce, elle seule mérite le nom de langage divin.

Lorsque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'au créateur, la poésie suivit le sort de la religion, conservant toujours néanmoins des traces de sa première origine. On s'en servit dans les commencemens à remercier les fausses divinités de leurs prétendus bienfaits, & à leur en demander de nouveaux. Il est vrai qu'on l'appliqua bientôt à d'autres usages : mais, dans tous les tems, on eut soin de la ramener à sa première destination. Hésiode mit en vers la généalogie des dieux : un Poète très-ancien composa les hymnes qu'on attribue ordinairement à Homère : Callimaque depuis en composa aussi. Les Ouvrages même qui roulerent sur d'autres matières, conduisirent & réglèrent les événemens par l'entremise & par le ministère des puissances divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les dieux comme les auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. Homère, & les autres Poètes, nous les représentent par-tout comme les seuls arbitres de nos destinées. Ce sont eux qui élèvent & qui abattent le courage, qui donnent & qui ôtent la prudence, qui envoient la victoire & qui causent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'héroïque que par l'assistance cachée ou visible de quelque divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous

enseigne , celle qu'on nous présente le plus souvent & qu'on établit avec le plus de soin , c'est que la valeur & la sagesse ne peuvent rien sans le secours de la Providence.

Une des principales vues de la Poésie , & qui étoit comme une suite naturelle de la première , fut aussi de former les mœurs. Pour en être convaincu , il ne faut que considérer la fin particulière de chaque espece de poème , & que jeter les yeux sur la pratique la plus générale des Poètes les plus illustres. Le poème épique se proposa d'abord de nous donner des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action importante & héroïque. L'Ode , de célébrer les exploits des grands hommes , & d'engager par-là tous les autres à les imiter. La tragédie , de nous inspirer de l'horreur pour le crime par les suites funestes qu'il entraîne après lui , & du respect pour la vertu par les justes louanges & les récompenses qui la suivent. La Comédie & la Satyre , de nous corriger en nous divertissant , & de faire une guerre implacable aux vices & aux ridicules. L'Élégie , de verser des pleurs sur le tombeau des personnes qui méritent d'être regrettées. L'Églogue , de chanter l'innocence & les plaisirs de la vie champêtre.

Que si , dans la suite des tems , on se servit de ces différentes sortes de pieces à d'autres usages , il est certain qu'on les détourna de leur institution naturelle , & qu'au

commencement elles tendoient toutes à un même but , qui étoit de rendre l'homme meilleur.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiere qui me jetteroit trop loin. Je me réduis à parler des Poètes qui se font le plus distingués dans chaque espece particuliere ; je commencerai par les Grecs, puis je passerai aux Latins, en les réunissant pourtant quelquefois en partie, lors sur-tout qu'il s'agira de les comparer ensemble.

Comme j'ai déjà touché ailleurs une partie de ce qui regarde ces Ecrivains illustres, on me permettra, quand les mêmes matieres reviendront, d'y renvoyer les Lecteurs, pour ne point tomber dans des redites inutiles & ennuyeuses.

ARTICLE PREMIER.

DES POETES GRECS.

On fait que c'est de la Grèce que la Poésie a passé dans l'Italie, & que Rome lui doit toute la gloire & toute la réputation qu'elle s'est acquise dans ce genre.

§. I. *DES POETES GRECS qui se sont distingués dans le Poème Epique.*

Je ne range point ici au nombre des Poètes, ni les Sibylles, ni Orphée & Mufée. Tous les Savans conviennent que les poésies qui portent leur nom sont supposées.

HOMERE. L'époque du tems où Homere a vécu n'est pas bien certaine. Hérodote la place quatre cens ans avant lui. Ussérius met la naissance d'Hérodote l'an du monde 3520. Ainsi celle d'Homere a dû être vers l'an 3120, c'est-à-dire, 340 ans après la prise de Troie.

Herod. lib.
2. cap. 53.
AN.M. 3120.
AV.J.C. 884.

Le lieu de sa naissance n'est pas plus assuré. Sept villes se disputèrent cet honneur : Smyrne semble l'avoir emporté sur les autres.

J'ai parlé du Poème Epique & d'Homere vers la fin du second Tome de cette Histoire, & avec beaucoup plus d'étendue dans le premier tome du *Traité des Etudes*, où j'ai essayé de faire sentir les beautés de ce Poète.

Il paroît que Virgile, à juger de ses vues par son ouvrage, ne se proposa rien moins que de disputer à la Grece l'avantage du Poème Epique ; & c'est de son rival même qu'il emprunta des armes pour le combattre. Il comprit qu'ayant à faire venir des rives du Scamandre le héros de son poème, il auroit besoin d'imiter l'Odissee, qui contient une grande suite de voyages & de récits ; & qu'ayant à le faire combattre pour l'établir en Italie, il auroit besoin d'avoir sans cesse devant les yeux l'Iliade qui est remplie d'actions, de combats, & de tout ce ministere des dieux que demande la haute poésie. Enée voyage comme Ulysse, & combat comme Achille. Virgile a fait entrer

les quarante-huit livres d'Homere dans les douze livres dont l'Enéide est composée. Dans les six premiers on retrouve l'Odisfée presque par-tout, comme on retrouve l'Illiade dans les six derniers.

C'est un grand avantage & un grand titre de supériorité pour le Poète Grec d'avoir été l'original que l'autre a copié; & l'on peut bien lui appliquer ce que dit * Quintilien de Démosthène par rapport à Cicéron, que quelque grand que soit Virgile, Homere l'a fait en grande partie tout ce qu'il est. Cet avantage néanmoins ne décide pas pleinement de leur mérite, & l'on disputera toujours auquel on doit donner la préférence.

Ibid.

Nous pouvons nous en tenir au jugement de Quintilien, qui, laissant la question indécise, marque parfaitement en peu de mots ce qui distingue ces deux excellens Poètes. Il dit qu'il y a plus de génie & de naturel dans l'un, plus d'art & de travail dans l'autre; & que ce qui manque à Virgile du côté du sublime, en quoi le Poète Grec l'emporte sans contestation, est peut-être compensé par la justesse & l'exactitude qui régné également par-tout dans l'Enéide. *Et herclè, ut illi naturæ cælesti atque immortalī cesserimus, ita curæ & diligen-*

* Cedendum verò in hoc | ex magna parte Ciceronem,
quidem, quod & ille (De- | quantus est, fecit. *Lib. 10,*
mosthenes) prior fuit, & *cap. 1,*

tiæ vel ideo in hoc plus est, quòd ei fuit magis laborandum : & quantum eminentioribus vincimur , fortasse æqualitate pensamus.

Il est difficile de mieux caractériser ces deux Poètes. L'Iliade & l'Odyssée sont deux grands tableaux dont l'Enéide est le racourci. Celui-ci veut être regardé de près : tout y doit être achevé. Mais les grands tableaux se voient de loin : il n'est pas nécessaire que tous les traits y soient si finis & si réguliers ; c'est même un défaut dans un grand tableau qu'un soin trop scrupuleux.

HÉSIODE, On dit qu'Hésiode étoit né à Cumes , ville d'Eolie , mais qu'il fut nourri & élevé à Ascra , petite ville de Béotie , qui depuis a passé pour sa patrie : aussi Virgile l'appelle-t-il le Vieillard d'Ascra. Les sentimens sont fort partagés sur le tems où il a vécu, L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homere. De toutes ses pieces de poésie il ne nous en reste que trois : 1°. *les Ouvrages & Les Jours*, 2°. *La Théogonie*, ou Généalogie des dieux. 3°. *Le Bouclier d'Hercule*. J'en ai parlé ailleurs.

Ascraum-
que senent,
Eclog. 6.

II. Tome de
l'Hist. anc.

Quintilien trace ainsi son caractere. « Il *

* Rarò assurgit Hesiodus, | men utiles circa præcepta
magnaque pars ejus in no- | sententiæ, lenitasque ver-
minibus est occupata : rar- | borum & compositionis

22 DES POETES GRECS.

» arrive rarement à Hésiode de s'élever.
 » Une grande partie de ses ouvrages ne
 » contient presque que des noms propres.
 » On y trouve pourtant d'utiles sentences
 » pour la conduite de la vie. Il a assez de
 » douceur dans l'expression & dans le stile.
 » On lui donne la palme dans le genre d'é-
 » crire médiocre ».

POETES moins connus.

AN.M. 3356.

TERPANDRE. Il étoit fort renommé
 & pour la Poésie & pour la Musique.

AN.M. 3364.

Pausan. lib.

4. p. 244. &c.

TYRTÉE. On croit qu'il étoit d'A-
 thènes. Ce Poète fit une grande figure dans
 la seconde guerre de Messénie. Il excelloit
 à chanter la valeur guerrière. Les Spartiates
 avoient reçu plusieurs échecs qui leur
 avoient abattu le courage. L'Oracle de
 Delphes leur ordonna de demander aux
 Athéniens un homme capable de les aider
 de ses avis & de ses lumières. Tyrtée leur
 fut envoyé. Le succès ne répondit pas d'a-
 bord à l'attente des Spartiates. Ils furent en-
 core battus trois fois consécutivement, &
 réduits au désespoir, ils étoient prêts de
 retourner à Sparte. Tyrtée les anima de
 nouveau par ses vers, qui ne respiroient
 que l'amour de la patrie & le mépris de la
 mort. Ayant repris courage, ils attaque-

probabilis : daturque ei | cendi genere. *Lib. 10. cap.*
 palma in illo medio di- | 1.

rent les Messéniens avec fureur. La victoire qu'ils remportèrent en cette occasion termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvoient plus soutenir. Ils accorderent à Tyrtée le droit de bourgeoisie, titre qui ne se prodiguoit pas à Lacédémone, & qui par-là devenoit infiniment honorable. Le peu qui nous en reste, fait connoître que son stile étoit plein de force & de noblesse. Il paroît lui-même transporté de l'ardeur dont il vouloit enflammer l'esprit de ses auditeurs.

Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit.

*Horat. in
Art. poet.*

DRACON, célèbre Législateur des Athéniens. Il avoit composé un poème de trois mille vers intitulé *ὑποθήκαι*, dans lequel il donnoit d'excellens préceptes pour la conduite de la vie.

AN.M. 3368.

ABARIS, Scythe de nation, selon Suidas, surnommé par d'autres l'Hyperboréen. Il composa plusieurs piéces de poésie. On débitoit de lui des fables de la dernière absurdité, auxquelles il paroît qu'Hérodote même n'ajoutoit pas foi. Il se contente de dire que ce barbare avoit porté une flèche par tout le monde, & qu'il ne mangeoit rien. Iamblique va plus loin, & prétend qu'Abaris étoit porté sur sa flèche au travers de l'air, & qu'il passoit ainsi les rivières, les mers, & les lieux les plus inaccessibles, sans être arrêté par aucun obstacle. On dit

*AN.M. 3368.
Suidas.*

*Herod. lib.
4. cap. 36.*

*Iambl. in
vit. Pytag.*

passa le reste de ses jours. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Rhodiën*.

AN.M. 3756.

EUPHORION de Chalcis. Antiochus le Grand lui confia le soin de sa Bibliothèque. Virgile * en fait mention dans ses Bucoliques.

Eclog. 10. v.
50.

AN.M. 3852.

NICANDRE de Colophon dans l'Ionie, ou, selon d'autres, d'Etolie. Il fleurissoit du tems d'Attale, dernier roi de Pergame. Il a composé des poèmes sur la médecine: *Θηριακά* & *Ἀλεξίφάρμακα*; & quelques-uns aussi sur l'agriculture, que ** Virgile a imités dans ses Géorgiques.

AN.M. 3856.

De Orat.
Nb. 3. n. 194.

ANTIPATER de Sidon. Cicéron nous apprend qu'il avoit un si grand talent & une si grande facilité pour la poésie, que sur le champ il faisoit des vers hexamètres, ou de telle autre espèce qu'on vouloit, sur toutes les matieres qui lui étoient proposées.

Val. Max.

lib. 1. *cap.* 8.

Plin. lib. 7.

cap. 51.

Valère Maxime & Pline rapportent qu'il avoit régulièrement la fièvre une seule fois chaque année toujours au même jour, qui étoit celui de sa naissance, & qui fut aussi celui de sa mort.

AN.M. 3912.

A. Licinius ARCHIAS, pour qui Cicéron plaida. Il avoit fait un poème sur la

* Quid? Euphorionem transibimus? quem nisi probasset Virgilius, idem nunquam certe conditorum Chalcidico versu carminum fecisset in Bucolicis men-

tionem. *Quintil. lib.* 10; *cap.* 1.

** Quid? Nicandrum frustra secuti Macer atque Virgilius? *Quintil. ibid.*

guerre des Cimbres, & en avoit commencé un sur le consulat de Cicéron. On a de lui quelques épigrammes dans l'Anthologie.

PARTHENIUS vivoit dans le même tems. Il avoit été fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate. Virgile l'eut pour maître dans la poésie grecque. *Macrob. l. 5. cap. 17.*

APOLLINAIRE, Evêque de Laodicée AN. J. C. 352. en Syrie. Je ne le considère point ici comme Evêque, mais comme un poète qui s'est fort distingué par ses poésies chrétiennes. Julien l'Apostat avoit défendu par un édit public à tous les maîtres d'enseigner aux enfans des chrétiens les auteurs profanes. Le prétexte de cet édit étoit qu'il ne convenoit pas de les expliquer aux jeunes gens en les leur proposant comme de grands personnages, & de condamner en même-tems leur religion. Mais les vrais motifs de cette défense étoient les grands avantages que les chrétiens tiroient des livres profanes pour combattre le paganisme. Cet édit excita les deux Apollinaires à composer divers ouvrages utiles à la religion.

Le pere, dont il s'agit ici, qui étoit grammairien, écrivit en vers héroïques, & à l'imitation d'Homère, l'histoire sainte jusqu'au règne de Saül, en vingt-quatre livres intitulés *des lettres de l'alphabet grec*. Il imita Ménandre par des comédies.

Euripide par des tragédies, Pindare par des odes, prenant des sujets de l'écriture sainte, & suivant le caractère & le stile de chaque poëme, afin que les chrétiens se pussent passer des auteurs profanes pour apprendre les belles-lettres.

Le fils, qui étoit sophiste, c'est-à-dire rhéteur & philosophe, fit des dialogues à la maniere de Platon, pour expliquer les évangiles & la doctrine des Apôtres.

La persécution de Julien dura si peu, que les ouvrages des Apollinaires furent inutiles; & l'on revint à la lecture des Auteurs profanes. Aussi de toutes leurs poésies ne nous est-il resté que la paraphrase des psaumes composée par Apollinaire l'ancien, qui eut le malheur de donner dans des sentimens hétérodoxes sur Jesus-Christ.

AN.J.C. 350.

S. GRÉGOIRE de Nazianze, contemporain d'Apollinaire, composa aussi un grand nombre de vers de toute espece: Suidas les fait monter à trente mille. On n'en a conservé qu'une partie. Ils furent, pour la plupart, l'occupation & le fruit de sa retraite. Quoiqu'il fût pour lors dans un âge fort avancé, on y trouve tout le feu & toute la vigueur que l'on pourroit souhaiter dans les ouvrages d'un jeune homme.

Dans la composition de ses poëmes, qui lui servoient à lui-même d'amusement

dans la solitude , & de consolation dans ses maladies , il avoit en vue les jeunes gens , & ceux qui aimoient les belles-lettres. Pour les retirer des chansons & des poésies dangereuses , il vouloit leur fournir un divertissement , non-seulement innocent , mais encore utile , & leur rendre la vérité agréable. Il y a lieu de croire aussi qu'une de ses vues avoit été d'opposer des poésies où il n'y eût rien que d'exact & d'orthodoxe , à celles d'Apollinaire qui étoient mêlées de beaucoup d'opinions contraires à la foi.

C'étoit rappeler la poésie à son institution primitive , que de la faire servir ainsi à la religion. Il ne traitoit dans ses vers que des sujets de piété , qui pussent animer , purifier , instruire ou élever l'ame à Dieu. En y proposant aux chrétiens une sainte doctrine , il en bannit toutes les ordures & toutes les folies de la fable ; & il auroit cru profaner sa plume , que de l'employer à faire revivre dans ses poésies les divinités payennes , que Jesus-Christ étoit venu abolir.

Voilà quels devoient être nos modèles. Je parle ici d'un Saint qui avoit toute la beauté , la vivacité , la solidité d'esprit qu'on peut imaginer. Il avoit été instruit dans les belles-lettres par ce qu'il y avoit de plus habiles maîtres dans le paganisme. Il avoit lu avec un extrême soin tous les

poètes anciens, & l'on en rencontre souvent des traces même dans les ouvrages de prose. Mais, content d'y avoir pris le bon goût de la poésie, & d'en avoir bien étudié & senti toute la finesse, toute la délicatesse, il n'a jamais employé dans les siennes aucunes des divinités profanes; & ce n'est que plusieurs siècles après qu'elles ont été rappelées dans les poèmes. Ce qui étoit condamné & défendu dans ces beaux siècles de l'église, doit-il maintenant nous être permis? J'ai traité ailleurs cette matière avec quelque étendue.

Dans le premier tome du traité des études.

AN J.C. 420.

Pour l'honneur de la poésie & des Poètes, je ne dois pas omettre EUDOCIE, fille du sophiste Léonce, Athénien, laquelle, avant que d'être devenue chrétienne, & d'avoir épousé l'empereur Théodose le Jeune, s'appeloit *Athénais*. Son pere lui avoit donné une excellente éducation, & l'avoit rendue extrêmement habile. Elle joignoit à une beauté de visage extraordinaire, une beauté d'esprit encore plus grande. Elle fit un poème héroïque sur la victoire que son mari remporta contre les Perses. Elle composa beaucoup d'autres pièces sur des sujets pieux. On en doit fort regretter la perte.

SYNESIUS, Evêque de Ptolémaïde, étoit du même tems. Il ne nous reste de lui que dix hymnes.

J'ai passé sous silence plusieurs poètes

DES POETES TRAGIQUES. 31

dont il est parlé dans les auteurs, mais qui sont peu connus; & je crains même d'en avoir rapporté encore un trop grand nombre de cette espece.

Je vais maintenant parler des Poètes tragiques & comiques. Mais comme j'ai traité cette double matiere avec assez d'étendue dans le cinquieme tome de cette hiftoire, je ne ferai presque ici que marquer le nom de ces Poètes, & le tems où ils ont vécu.

§. II. DES POETES TRAGIQUES.

THESPIS est regardé comme l'inventeur* de la tragédie. Il est aisé de juger combien dans ces premiers tems elle étoit grossiere & imparfaite. Il barbouilloit de lie le visage de ses acteurs, & les promenoit de village en village sur un tombeau, d'où ils représentoient leurs pieces. Il vivoit du tems de Solon. Ce sage législateur assistant un jour à une de ces représentations, dit, en frappant la terre avec sa canne: *Je crains bien que ces fictions poétiques & ces mensonges ingénieux ne passent bientôt dans nos aâtes & dans nos contrats.*

AN. M. 340

Plut. in Solone, pag 9.

* Ignotum tragicæ genus invenisse camœnæ
Dicitur & plaustris vexisse poemata Thespis;
Quæ canerent agerentque perunâis sacibus ora.
Hor. in Art. poet.

32 DES POETES TRAGIQUES.

AN.M. 3508.

ESCHYLE * commença à perfectionner la tragédie, & à la mettre en honneur. Il donna à ses acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute appelée Cothurne, & leur construisit un petit théâtre. Son ** stile est noble & même sublime, son élocution grande & élevée, souvent jusqu'à l'enflure.

Plut. in Cim.
Pag. 483.

Dans une dispute publique entre les Poètes tragiques, établie à l'occasion des os de Thésée que Cimon avoit rapportés à Athènes, le prix fut adjugé à Sophocle. Eschyle eut une si grande douleur de voir un jeune Poète venir lui enlever la gloire de primer sur le théâtre dont il étoit depuis long-tems en possession, qu'il ne put pas soutenir davantage le séjour d'Athènes. Il en partit, & se retira en Sicile chez le roi Hiéron. Il y mourut d'une mort bien singulière. Comme il dormoit dans une campagne la tête nue, une aigle laissa tomber une pesante tortue sur sa tête qui étoit chauve, & qu'elle prit pour une roche. De quatre-vingt-dix tragédies qu'il avoit composées, il n'y en eut que vingt-huit, & selon d'autres que treize, où il remporta la victoire.

AN.M. 3532.

SOPHOCLE & EURIPIDE. Ces

* Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, & modicis intravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Horat. ibid.

** Tragœdias primus in ludo diloquus, sæpe usque ad
cem Æschylus protulit, su- | vitium. Quintil. lib. 10.
blimis, & gravis, & gran- | cap. 1.

DES POETES COMIQUES. 33

deux * Poètes parurent ensemble , & illustrerent beaucoup le théâtre Athénien par des pieces également admirables , quoique d'un stile bien différent. Le premier étoit grand , élevé , sublime : le second tendre , touchant , & rempli de maximes excellentes pour les mœurs & pour la conduite de la vie. Les suffrages du public furent partagés à leur égard , comme ils le sont aujourd'hui parmi nous à l'égard des deux Poètes qui ont fait tant d'honneur à notre théâtre , & qui l'ont mis en état de le disputer à celui d'Athènes.

§. III. DES POETES COMIQUES.

EUPOLIS , CRATINUS , & ARISTOPHANE ont rendu fort célèbre la *Comédie* appelée *Ancienne* , qui a tenu lieu chez les Grecs de satyre. Elle possédoit dans la dernière perfection ce qu'on nommoit *Atticisme* , c'est-à-dire , ce qu'il y avoit dans le stile de plus élégant , de plus fin , de plus délicat , dont les autres poésies ne pouvoient approcher. J'en ai parlé ailleurs.

MENANDRE. Il fut le chef & l'auteur de la *Nouvelle Comédie*. Plutarque le préfère infiniment à Aristophane. Il admire en lui une plaisanterie douce , fine ,

AN.M. 3564.

Plut. in Moral. pag. 853.

AN.M. 3680.

Plut. in Moral. pag. 833.

* Longè clarius illustraverunt hoc opus Sophocles atque Euripides : quorum in dispari discendi via uter sit poeta melior , inter plurimos quaritur. Quint. lib.

délicate, spirituelle, & qui ne s'écarte jamais des regles de la probité la plus austere : au lieu que les railleries d'Aristophane ameres & mordantes emportent la piéce, déchirent sans aucun ménagement la réputation des plus gens de bien, & violent avec une impudence effrénée toutes les loix de la modestie & de la pudeur. Quintilien * ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre, & que par l'éclat de sa réputation il a entièrement obscurci leur nom. Mais le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce Poète est de dire, que Térence, qui n'a presque fait que copier ses pieces, est regardé par les bons juges comme beaucoup inférieur à son original.

Lib. 2. cap.

Aulu-Gelle nous a conservé quelques endroits de Ménandre imités par Cécilius, ancien Poète comique Latin. A la premiere lecture il avoit trouvé les vers de celui-ci fort beaux. Mais il avoue que d'ès qu'il les eut comparés avec ceux du Poète grec, toute leur beauté disparut, & qu'ils lui parurent pitoyables.

On ne rendit pas à Ménandre, de son vivant, toute la justice qui lui étoit due. De plus de cent comédies qu'il fit représenter, il ne remporta la palme que dans

* Atque ille quidem omnibus ejusdem operis auctoribus abstulit nomen, & fulgore quodam suæ claritatis tenebras obduxit. *Ibid.*

huit seulement. Soit * cabale & conspiration contre lui, soit mauvais goût des juges; PHILEMON, qui ne méritoit certainement que la seconde place, lui fut presque toujours préféré.

On a expliqué dans le cinquieme tome tout ce qui regarde l'ancienne comédie, la moyenne & la nouvelle.

§. IV. DES POETES IAMBIQUES.

ARCHILOQUE, natif de Paros, inventeur des vers Iambes, vivoit du tems de Candaule, roi de Lydie. Voyez ce qui en est dit tome II, vers la fin.

AN. M. 3280.

HIPPONAX, étoit natif d'Ephése. En ayant été chassé par les tyrans qui y dominoient, il alla s'établir à Clazomène. Il étoit laid, petit & menu; mais sa laideur a servi à l'immortaliser; car il n'est guère connu que par les vers satyriques qu'il composa contre deux freres sculpteurs, Bupalus & Athénis, qui avoient fait sa figure la plus ridicule qu'il leur avoit été possible. Il lança sur eux une grêle de vers si mordans & si violens, que selon quelques-uns, ils se pendirent de dépit. Mais Plin observe qu'on avoit d'eux plusieurs statues faites depuis ce tems-là. On

AN. M. 3460.
Suidas.

* Philemon, ut pravis ita consensu omnium me-
fui temporis judiciis Me-ruit credi secundus. Quin-
nandro sæpe prælatus est, *tit. ibid.*

attribue à Hipponax l'invention du vers Scazon, où le spondée a pris la place de l'iambe qui se trouve toujours au dernier pié du vers qui porte ce nom.

§. V. DES POETES LYRIQUES.

ON appelle poésie lyrique celle qui étoit faite pour être chantée sur la lyre ou sur d'autres instrumens pareils. Ses compositions se nomment odes, c'est-à-dire, chants, & se distribuent en strophes ou stances.

Le but de la poésie est de plaire à l'imagination. Mais si les différens genres de poésies, comme l'idylle, l'élégie, le poème épique, vont à ce but par des moyens différens, l'ode y parvient plus sûrement, parce qu'elle les embrasse tous; & que, de même qu'un fameux peintre rassembla autrefois dans une seule figure tout ce qu'il avoit remarqué de plus gracieux & de plus achevé dans plusieurs belles personnes, de même l'ode rassemble en elle seule toutes les différentes beautés dont les différens genres de poésies sont susceptibles. Mais elle a encore quelque chose de plus qui n'appartient qu'à elle, & qui fait son véritable caractère. C'est l'enthousiasme; & par là les poètes croient pouvoir encore la comparer à cette Junon d'Homère, qui emprunte la ceinture de Vénus pour se rendre toute gracieuse, mais qui est toujours

la reine des dieux, distinguée par un air de grandeur qui lui est particulier, par sa fureur même & son emportement.

Cet enthousiasme se sent mieux qu'il ne peut se définir. Quand un écrivain en est saisi, son esprit s'échauffe, son imagination s'allume, toutes les facultés de son ame se réveillent pour concourir à la perfection de son ouvrage. Tantôt les pensées nobles & les traits les plus brillans, tantôt les images tendres & gracieuses se présentent à lui en foule. Souvent aussi la chaleur de l'enthousiasme s'empare tellement de son esprit qu'il n'en est plus le maître; & pour lors il s'abandonne à cette vive impétuosité & à ce beau désordre, infiniment supérieurs à la régularité de l'art la plus étudiée.

Ces différentes impressions produisent des effets différens; des descriptions quelquefois simples & pleines de douceur & d'agrément, quelquefois riches, nobles, & élevées; des comparaisons justes & vives; des traits de morale lumineux; des endroits heureusement empruntés de l'histoire ou de la fable, & des digressions mille fois plus belles que le fond de son sujet. L'harmonie, l'ame des beaux vers, ne se fait point dans ce moment chercher par le poète. Les expressions nobles & les cadences heureuses s'arrangent toutes seules, comme les pierres sous la lyre d'Amphion: rien ne

ressent l'étude ni le travail. Les poésies qui sont le fruit de l'enthousiasme, ont un tel caractère de beauté, qu'on ne peut ni les lire ni les entendre sans être échauffé du même feu qui les a produites; & l'effet de la musique la plus parfaite n'est ni si sûr ni si grand' que celui des vers nés dans le feu de la fureur poétique.

Ce petit morceau que j'ai tiré du commencement de la courte, mais éloquente dissertation de M. l'abbé Fragner sur Pindare, suffit pour donner une juste idée de la poésie lyrique, & en même-tems de Pindare, qui tient le premier rang parmi les neuf Poètes grecs qui se sont distingués par cette sorte de poème, & desquels il me reste à dire un mot.

AN.M. 3115.
Plut. in Lyc-
urg. pag. 41.

Il est parlé dans Plutarque de THALES*, à qui Lycurgue persuada de s'aller établir à Sparte. C'étoit un poète lyrique, (il n'est point du nombre des neuf :) mais, sous prétexte de ne composer que des chansons, il faisoit en effet tout ce que les plus graves législateurs auroient pu faire. Car toutes ses pieces de vers étoient autant de discours qui portoient les hommes à l'obéissance & à la concorde par le moyen de certaines mesures si harmonieuses, & où il y avoit tant de justesse, tant de force, &

* Plutarque paroît con- | Milet l'un des sept sages,
fondre le Thalès dont il | qui lui étoit postérieur de
s'agit ici, avec Thalès de | plus de 250 ans.

tant de douceur, qu'insensiblement elles adoucissoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient à l'amour des choses honnêtes, en faisant cesser les animosités & les haines qui regnoient entre eux. Ainsi, par les attraits & les charmes d'une poésie mélodieuse, il prépara les voies à Lycurgue pour l'instruction & la correction de ses citoyens.

ALCMAN étoit de Sardes en Lydie. Son mérite le fit adopter par les Lacédémoniens, qui lui accorderent le droit de bourgeoisie, dont il se félicite lui-même dans ses vers comme d'un honneur singulier. Il fleurissoit du tems d'Ardys, fils de Gygès, roi des Lydiens.

AN. M. 3327^aPlut. de exil.
pag. 599.

STESICHORE étoit d'Himere, ville de Sicile. Pausanias raconte que ce Poète ayant perdu la vue en punition des vers mordans qu'il avoit faits contre Héléne, ne la recouvra qu'après avoir rétracté ses médisances par une nouvelle pièce contraire à la première, ce qu'on appela depuis *palinodie*. Quintilien * a dit qu'il chanta des guerres considérables & d'illustres Héros, & qu'il soutint sur la lyre la noblesse & l'élévation du poème épique. Horace lui donne le même caractère par une seule épithète, *Stesichorique graves camænæ*.

AN. M. 3392^dPausan. in
Lacon. pag.
200.

Lib. 10. c. 14

* Stesichorum, quàm sit | bella & clarissimos canen-
ingenio validus, materia | tem duces, & Epici carmi-
quoque ostendunt, maxima | nis onera Lyrâ sustinentem.

AN. M. 3400.

ALCÉE. Sa patrie étoit Mitylene, ville de Lesbos: c'est de lui que le vers Alcaïque a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des tyrans de Lesbos, & en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer dans ses vers. On dit que dans un combat où il se trouva saisi de frayeur, il jeta bas ses armes, & se sauva par la fuite. Ho-

*Herod. lib. 5.
c. 95.*

Od. 7. lib. 2.

race * raconte de lui-même une pareille aventure. Les Poètes se piquent moins de bravoure que de bel esprit. Quintilien ** dit que le stile d'Alcée étoit ferré, magnifique châtié; & ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressembloit fort à Homere.

SAPHO. Elle étoit du même lieu & vivoit du même temps qu'Alcée. Le vers saphique lui doit son nom. Elle eut trois freres, Larychus, Eurygius, & Charaxus. Elle célébra extrêmement le premier dans ses vers, & au contraire déchira Charaxus, parce qu'il aimoit éperdûment une courtisane appelée Rhodope: c'est cette Rhodope qui fit bâtir une des pyramides d'Egypte.

Sapho avoit composé un assez grand nombre de pièces, dont il ne nous en reste que deux, qui font juger que les louanges que lui ont donné tous les siècles pour la

* Tecum Philippos & celerem fugam
Sensi, relieta non bene parmula.

** In loquendo brevis, | plerumque Homero similis,
magnificus, & diligens, | Lib. 10. c. 1.

beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie, & les graces infinies de ses vers, ne font point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de *dixieme muse*, & ceux de Mitylène firent graver son image sur leur monnoie.

Il seroit à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, & qu'elle n'eût pas déshonoré son sexe & la poésie par ses vices & par ses déréglemens.

On dit qu'au désespoir & furieuse de l'opiniâtre résistance que Phaon jeune homme de Lesbos opposoit à ses desirs, elle se précipita dans la mer du haut du promontoire de Leucade en Acarnanie : remède employé assez ordinairement dans la Grece par ceux qui étoient malheureux dans leur passion.

ANACREON. Ce Poète étoit de Téos, ville d'Ionie. Il passa beaucoup de tems à la cour de Polycrate, ce Tyran de Samos, fameux par la prospérité constante de sa vie & par sa fin tragique; & il fut non-seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son conseil. Platon nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Pisistrate, envoya un vaisseau de cinquante rames à Anacréon, & lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athenes, où ses beaux ouvrages seroient estimés & goûtés comme ils le méritoient.

AN.M. 3512.

Herod. lib. 5,
cap. 121.

In Hipp. pag.
228 & 229.

42 DES POETES LYRIQUES.

On dit que la joie & le plaisir faisoient son unique étude, & ce qui nous reste de ses pieces en fait foi. On voit par-tout dans ses vers que sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne seroit plus estimable que ses poésies, si elles avoient un meilleur objet.

AN. M. 3444. SIMONIDE. Il étoit de l'île de Cée une des Cyclades dans la mer Egée. Il écrivit dans le dialecte Dorique, le fameux combat naval de Salamine. Son * stile étoit délicat, naturel, agréable. Il étoit touchant, & excelloit à exciter la compassion : c'étoit là son talent propre & personnel, par où les anciens l'ont caractérisé.

Paulum quidlibet allocutionis

Mœstius lacrymis Simonideis. *Catul.*

Horace en parle de même :

Sed ne relistis, Musa procax, jocis,

Cæ retracts munera næniæ. *Od. 1. lib. 2.*

AN. M. 3464. IBYCUS. Nous ne connoissons que son nom, & il reste de lui peu de fragmens.

AN. M. 3552. BACCHYLIDE. Il étoit de l'île de Cée, fils d'un frere de Simonide. Hiéron préféra ses poèmes à ceux de Pindare dans

* Simonides tenuis, alio- | da miseratione virtus, ut
qui sermone proprio & ju- | quidam in hac eum parte
cunditate quadam com- | omnibus ejusdem operis
mendari potest. Præcipua | auctoribus præferant. *Quin-*
tamen ejus in commoven- | til. lib. 10. c. 1.

les jeux pythiens. Ammien Marcellin dit que la lecture de ce Poète faisoit les délices de Julien l'Apoſtat.

PINDARE. Quintilien le met à la tête des neuf Poètes lyriques de la Grece. Ce qui fait ſon mérite perſonnel & ſon caractère dominant, c'eſt cette nobleſſe, cette grandeur, cette ſublinité, qui l'élève ſouvent au-deſſus des règles ordinaires, auxquelles il ne faut pas exiger que les productions des grands génies ſoient ſervilement aſſujetties. On voit dans ſes odes un effet ſenſible de cet enthouſiaſme dont j'ai parlé d'abord. Il pourroit même y paroître un peu trop de hardieſſe, ſi un mélange de traits plus agréables n'y ſervoit d'adouciffement. Le Poète l'a bien ſenti ; & c'eſt ce qui lui a fait de tems en tems répandre des fleurs à pleines mains, en quoi ſa rivale, la célèbre Corynna, lui a même reproché l'excès.

Véritablement Horace ne le loue que par le caractère de ſublinité. Selon lui, c'eſt un cygne qu'un effort impétueux & le ſecours des vents élève juſques dans les nues ; c'eſt un torrent, qui groſſi par l'abondance des eaux, renverſe tout ce qui s'oppoſe à l'impétuoſité de ſon cours. Mais, à le regarder par d'autres endroits, c'eſt un ruiſſeau paſſible, dont l'eau claire & pure coule ſur un ſable d'or entre des rives fleuries. C'eſt une abeille, qui pour compoſer,

AN. M. 3528.

son nectar, ramasse sur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux.

Son stile est toujours proportionné à sa maniere de penser, serré, concis & sans trop de liaison dans les mots : l'esprit en découvre assez dans la suite des choses qu'il traite, & les vers en ont plus de force. Le soin d'ajouter des transitions ne feroit que rallentir le feu du Poëte, en donnant à l'enthousiasme le tems de se refroidir.

En parlant comme j'ai fait, de Pindare, je ne prétens pas le donner pour un auteur sans défaut. Il en a, qu'il est difficile d'excuser : mais le nombre & la grandeur des beautés qui les accompagnent, doivent les couvrir & les faire presque disparoître. Il falloit qu'Horace, bon juge en toute matiere, mais sur-tout en celle-ci, eût conçu une haute idée de son mérite, puisqu'il ne craint point de dire qu'on ne peut, sans une témérité visible, prétendre l'égalier. *Pindarum quisquis studet æmulari*, &c.

Pindare eut une dangereuse rivale dans la personne de CORYNNA, qui se distingua dans le même genre de poésie que lui, & qui lui enleva cinq fois la palme dans les disputes publiques. Elle fut surnommée *la Muse lyrique*.

Alexandre le Grand, lorsqu'il ruina la ville de Thebes, patrie de notre illustre Poëte, rendit, long-tems après sa mort, un juste & glorieux hommage à son mé-

Ælian. lib.
13. cap. 25.

Plut. in
Alex. pag.
672.

rite dans la personne de ses descendans, qu'il discerna du reste des citoyens de cette ville malheureuse, & dont il ordonna qu'on prît un soin particulier.

J'ai parlé ailleurs de quelques ouvrages de Pindare à l'occasion d'Hiéron; on peut consulter l'endroit, tome III.

§, VI. DES POETES ELEGIAQUES.

ELÉGIE, selon Didyme, vient de *ἐλέγειν*, *dire, hélas!* selon d'autres, de *ἐλεῖν λέγειν*, *dire des choses touchantes*. Les Grecs, dont les Latins ont suivi l'exemple, composèrent leurs poésies plaintives, leurs élégies en vers hexamètres & pentamètres entrelacés. Depuis, toute pièce écrite en vers hexamètres & pentamètres a été appelée élégie, quel qu'en fût le sujet, gai ou triste.

Versibus impariter junctis querimonia primum;
Mox etiam inclusa est voti sententia compos.

Horac. in
Art. poet.

Il ne nous reste aujourd'hui aucune élégie Grecque, prise dans le premier sens, si ce n'est celle qu'Euripide a insérée dans son *Andromaque*, qui ne contient que quatorze vers. On ne fait point qui est l'inventeur de l'élégie.

Qui tamen exiguos Elegos emiseric auctor
Grammatici certant, & adhuc sub judice lis est,

Ibid.

Comme elle étoit destinée dans sa pre-

46 DES POETES ELÉGIAQUES.

miere institution aux gémissemens & aux larmes, elle ne s'occupa d'abord que de malheurs & d'infortunes. Elle n'exprima d'autres sentimens, elle ne parla d'autre langage que celui de la douleur. Négligée, comme il sied aux personnes affligées, elle cherchoit moins à plaire qu'à toucher; elle vouloit exciter la pitié & non l'admiration. Ensuite on l'employa à toutes sortes de sujets, & sur-tout à la passion de l'amour. Mais elle retint toujours son même caractère, & se souvint de sa premiere origine. Ses pensées furent toujours naturelles & éloignées de toutes recherches d'esprit, ses sentimens tendres & délicats; ses expressions simples & faciles; & toujours elle conserva cette marche inégale dont Ovide lui fait un si grand mérite, (*In pedibus vitium causa decoris erat*) & qui donne à la poésie élégiaque des anciens tant d'avantage sur la nôtre.

Périandre, Pittacus, Solon, Chilon, Hippias écrivirent en vers élégiaques leurs préceptes de religion, de morale, de politique; en quoi ils eurent pour imitateurs Théognis de Mégare, & Phocylide. Plusieurs des poètes dont j'ai parlé jusqu'ici ont composé aussi quelques élégies; mais je ne rapporterai ici que ceux qui se sont appliqués particulièrement à ce genre de poésie, & je n'en choisirai qu'un petit nombre.

DES POÈTES ÉLÉGIAQUES. 47

CALLINUS. Il étoit d'Ephèse. C'est un AN. M. 32301
des plus anciens poètes élégiaques. On conjecture qu'il fleurissoit vers le commencement des olympiades.

MIMNERMUS, de Colophon, ou de Smyrne. Il étoit contemporain de Solon. Quelques-uns le font inventeur du vers élégiaque. Du moins il lui donna sa perfection, & peut-être fut-il le premier qui transporta l'élégie des funérailles à l'amour. Les fragmens qui nous restent de lui ne respirent que la volupté, & c'est sur ce pied qu'Horace en parle.

Si, Mimnermus uti censeo, sine amore jocisque
Nil & jucundum : vivas in amore jocisque.

Horat. Epist.
6. lib. 1.

SIMONIDE, dont les vers étoient si AN. M. 3344
touchans, pourroit être rangé parmi les Poètes élégiaques : mais je l'ai placé ailleurs.

PHILÉTAS de Cos, & **CALLIMAQUE** de Cyrène, vécurent tous deux à la cour de Ptolomée Philadelphe, dont Philéas fut certainement précepteur, & Callimaque, à ce qu'on croit, bibliothécaire. On regardoit celui-ci comme le maître de l'élégie, & celui qui y avoit le mieux réussi : *Cujus (elegiæ) princeps habetur Callimachus* ; & on donnoit le second rang à Philéas : *secundas, confessione plurimorum, Philætas occupavit.*

Quintil. lib.
10. cap. 1.

Voilà le sentiment de Quintilien. Mais

Horace paroît déferer le rang à Mimnermus au-dessus de Callimaque.

Epist. 1. lib.

2.

Si plus adposcere visus,

Fit Mimnermus, & optivo cognomine crescit.

Callimaque avoit embrassé tous les genres de littérature.

S. VII. DES POETES AUTEURS d'Epigrammes.

L'EPIGRAMME est une espece de poésie courte, susceptible de toutes sortes de sujets, qui doit finir par une pensée vive, nette & juste. Ce mot en grec, signifie *Inscription*. Celles que les anciens mettoient aux tombeaux, aux statues, aux temples, aux arcs de triomphe, étoient quelquefois en vers, mais dont le caractère étoit une grande simplicité. On a depuis attaché ce nom à l'espece de poésie dont je parle. L'épigramme est renfermée ordinairement dans un petit nombre de vers : quelquefois pourtant on lui donne plus d'étendue.

J'ai dit que cette poésie étoit susceptible de toutes sortes de sujets. Cela est vrai, pourvu qu'on ait soin d'en écarter toute médisance & toute obscénité.

La * liberté que les poètes comiques s'étoient donnée à Athènes d'attaquer har-

* In vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque,
Jupiter obtulit, Horat in *Art. poet.*

diment

diment les citoyens les plus considérables & les plus vertueux, donna lieu à une loi qui défendoit de déchirer ainsi par des vers mordans la réputation de qui que ce fût. A Rome, * parmi les loix des douze tables, qui condamnoient rarement à la mort, il y en avoit une qui soumettoit à cette peine quiconque par des vers diffamans auroit décrié un citoyen. La raison que Cicéron en apporte est bien sensée & bien remarquable. « Cette loi, dit-il, est sagement établie. Il y a des tribunaux à Rome, où l'on peut nous appeler pour rendre compte de notre conduite devant les magistrats : mais notre réputation ne doit point être abandonnée à la noire malignité des Poètes, & il ne doit point être permis de former contre nous des accusations infamantes, sans que nous puissions y répondre & nous défendre en forme devant les juges ». *Præclarè. Judiciis enim ac magistratuum disceptationibus legitimis propositam vitam, non poetarum ingeniis, habere debemus ; nec probrum audire, nisi ea conditione, ut respondere liceat, & judicio defendere.*

* Si mala condiderit in quem quis carmina, jus est
Judiciumque. *Horat. satyr. 1. lib. 2.*

Nostre contra XII tabule, sive carmen condidisset, cum perpaucas res capite quod infamiam afferret flagitiumve alteri. *Cic. de Rep. lib. 4. apud D. August. lib. 1. cap. 9. Civit.*

La seconde exception, qui regarde la pureté des mœurs, n'est ni moins importante, ni moins fondée en raison. Notre pente au mal & au vice n'est déjà que trop naturelle & trop forte, sans qu'il faille encore l'augmenter par les charmes & les attraits des vers fins & délicats, dont le poison caché sous les fleurs d'une poésie rian-
te, pour * me servir des termes que Martial applique aux syrènes, cause une joie cruelle, & par sa douceur enchanteresse porte la mort dans les ames. Les plus sages législateurs de l'antiquité ont toujours regardé ceux qui font un tel abus de l'art des vers comme des pestes publiques, comme des ennemis & des corrupteurs du genre humain, qu'on devoit abhorrer & réprimer par les notes d'infamie les plus flétrissantes. De si sages loix n'ont pas eu l'effet qu'on en devoit espérer, sur-tout par rapport à l'épigramme, qui, de toutes les poésies, est celle qui s'est le plus livrée à l'obscénité.

En gardant les deux règles que je viens d'établir, les épigrammes n'auroient point été dangereuses pour les mœurs, & elles auroient pu être utiles pour le stile, en y jettant de tems en tems & avec sobriété des pensées vives, déliées, agréables, telles que sont celles qui terminent les bonnes

* *Sirenas, hilarem navigantium pœnam,
Blandasque mortes, gaudiumque crudele.*

épigrammes. Mais, ce qui étoit dans son origine délicatesse, beauté, vivacité d'esprit, (c'est proprement ce que les Latins entendoient par ces mots, *acutus*, *acumen*) dégénéra bientôt en une affectation vicieuse qui passa dans la prose même, dont on s'étudioit à terminer presque toutes les phrases, toutes les périodes, par une pensée brillante qui tenoit de la pointe. Nous aurons lieu de nous étendre davantage sur ce sujet.

Le pere Vavasseur Jésuite a traité à fond la matiere dont il s'agit ici, dans une préface également savante & élégante qu'il a mise à la tête de trois livres d'épigrammes qu'il a donnés au public. On trouve aussi, sur le même sujet, d'utiles réflexions dans le livre intitulé, *Epigrammatum Delectus*, &c.

Nous avons un recueil d'épigrammes grecques, appelé *Anthologie*.

MÉLÉAGRE, natif de Gadare, ville de Syrie, qui vivoit sous Séleucus VI, dernier roi de Syrie, est le premier qui a fait un recueil d'épigrammes grecques qu'il nomma *Anthologie*, à cause qu'ayant choisi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les épigrammes de quarante-six Poètes anciens, il regarda son recueil comme un bouquet de fleurs, & attribua une fleur à chacun de ses Poètes, *le lys* à Anytes, *la rose* à Sapho, &c.

Après lui , PHILIPPE de Thessalonique fit, du tems de l'Empereur Auguste, un second recueil, tiré seulement de quatorze Poètes. AGATIAS en fit encore un troisieme environ cinq cens ans après , du tems de l'Empereur Justinien. Enfin PLANUDE, moine de Constantinople, qui vivoit en 1380, fit le quatrieme, qu'il divisa en sept livres; dans chacun desquels les épigrammes sont rangées selon les matieres , par ordre alphabétique. C'est l'Anthologie telle que nous l'avons aujourd'hui. Il en a retranché beaucoup de sales épigrammes , de quoi quelques savans lui ont su bien mauvais gré.

Il y a dans ce recueil beaucoup de belles épigrammes fort sensées & fort spirituelles : mais elles ne font pas le plus grand nombre.

ARTICLE SECOND.

DES POETES LATINS.

LA poésie, aussi-bien que le reste des beaux arts, n'a trouvé que fort tard accès chez les Romains, occupés uniquement pendant plus de cinq cens ans de vues & de pensées guerrieres , & sans goût pour tout ce qui s'appelle littérature. Ce fut la Grèce vaincue & soumise qui , par un nouveau genre de victoire , s'assujettit à son tour ses vainqueurs , & exerça sur eux un empire d'autant plus glorieux qu'il étoit volontaire, & fondé sur une supériorité

de lumieres qui se fit respecter dès qu'elle fut connue. Cette nation savante & polie, se trouvant liée par un commerce étroit avec les Romains, leur fit perdre peu à peu cet air de grossièreté & de rudesse qui leur restoit encore de leur ancienne origine, & leur inspira du goût pour les arts propres à cultiver, à adoucir, & à humaniser les esprits.

*Horat. Epist.
1. lib. 2.*

Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
Intulit agresti Latio. Sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius, & grave virus
Munditiæ pepulere.

Cet heureux changement commença par la poésie, qui s'applique principalement à plaire, & dont les charmes, pleins de douceur & d'agrément, se font goûter avec plus de facilité & de promptitude. Elle fut pourtant elle-même fort grossiere & inculte dans les commencemens. Ce fut sur le théâtre qu'elle prit sa naissance, ou du moins qu'elle commença à prendre un air plus poli & plus orné. Elle s'essaya, pour ainsi dire, dans la comédie, la tragédie, la satire, qu'elle conduisit peu à peu, & par des accroissemens insensibles, à un grand degré de perfection.

Les Romains ayant été près de quatre cens ans sans aucuns jeux scéniques, le hasard & la débauche leur firent trouver dans une de leurs fêtes les vers ** *Fescennins*, qui leur tinrent lieu de

* Horace remarque ici le tems où la poésie commença à se perfectionner chez les Latins ; car elle étoit connue à Rome dès le tems de Numa : Saliare Numæ
carmen. Horat. Ep. 1. lib. 2.
** Ces vers furent ainsi appelés d'une ville d'Etrurie, nommée Fescennia, d'où ils furent apportés à Rome.

54 DES POETES LATINS.

pieces de théâtre près de six-vingt ans. Ces vers étoient rudes, & sans presque aucun nombre, comme étant nés sur le champ, & faits par un peuple encore sauvage, & qui ne connoissoit d'autres maîtres que la joie & les vapeurs du vin. Ils étoient remplis de railleries grossieres, & accompagnés de postures & de danses.

Horat. Epist.
1. lib. 2.

Fescennina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit.

Liv. lib. 7.
n. 2.

A ces vers licentieux & déréglés succéda bientôt une autre espèce de poème plus châtié, qui étoit aussi rempli de railleries plaisantes, mais qui n'avoient rien de déshonnête. Ce poème parut sous le nom de satyre, (*Satura*) à cause de sa variété; & cette satyre avoit des modes réglés, c'est-à-dire une musique réglée & des danses; mais les postures déshonnêtes en étoient bannies. Ces satyres étoient proprement des farces honnêtes, où les spectateurs & les acteurs étoient joués indifféremment.

Liv. ibid.

Livius Andronicus trouva les choses en cet état, quand il s'avisa le premier de faire des comédies & des tragédies à l'imitation des Grecs. D'autres Poètes, en puisant dans les mêmes sources suivirent son exemple : Nævius, Ennius, Cécilius, Pacuvius, Accius, & Plaute. Ces sept Poètes dont je vais parler, vécurent presque en même tems dans l'espace de soixante ans.

Dans ce que je me propose de rapporter ici des Poètes Latins, je ne suivrai point l'ordre des matieres, comme je l'ai fait en parlant des Poètes Grecs, mais l'ordre des tems, qui m'a paru plus propre à faire connoître la nais-

sance, les progrès, la perfection, & la décadence de la poésie latine.

Je diviserai tout ce tems en trois âges. Le premier comprendra l'espace d'environ deux cens ans, pendant lesquels la poésie latine est née, s'est accrue, & s'est fortifiée par différens progrès. Le second âge sera de cent ans environ, depuis Jules-César jusqu'au milieu de l'empire de Tibère : c'est le tems où la poésie a été portée à son dernier degré de perfection. Le troisieme âge contiendra les années suivantes, où, par des déclins assez prompts, elle est déchue de cet état, & a enfin dégénéré entièrement de son ancienne réputation.

§. I. Premier âge de la Poésie Latine.

LIVIUS. Le Poète Andronique prit le pré-nom de *Livius*, parce qu'il avoit été mis en liberté par M. Livius Salinator, dont il avoit instruit les filles.

Euseb. in Chron.

Il représenta sa premiere tragédie un an avant la naissance d'Ennius, la premiere année d'après la premiere guerre punique, qui étoit l'année de Rome 514, sous le consulat de C. Claudius Cento, & de M. Sempromius Tuditanus : environ cent soixante ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, cinquante depuis celle de Ménandre, deux cens vingt avant celle de Virgile.

*An. M. 3764.
Cic. in Brut.
n. 72.
Aul. Gell.
lib. 17. cap.
21.*

CN. NÆVIUS, selon Varron, avoit servi dans la premiere guerre punique. Animé par l'exemple d'Andronique, il marcha sur ses traces, & commença cinq ans

*AN. M. 3769.
Aul. Gell. ib.*

après lui, à donner des pieces de théâtre ; c'étoient des comédies. Il s'attira la haine de la noblesse, & sur-tout d'un Métellus ; ce qui l'obligea a sortir de Rome. Il se retira à Utique, où il mourut. Il avoit composé en vers l'histoire de la premiere guerre punique.

AN. M. 3764.

Aurel. Viſt.

de Vir. illust.

cap. 47.

1. Tusc. n. 3.

Q. ENNIUS est né l'an de Rome 514 ou 515, à Rudia, ville de Calabre. Il vécut dans la Sardaigne jusqu'à l'âge de 40 ans. C'est là qu'il fit connoissance avec Caton, qui apprit de lui la langue grecque dans un âge fort avancé, & qui l'emmena ensuite avec lui à Rome. M. Fulvius Nobilior le mena avec lui en Etolie. Le fils de ce Nobilior lui fit accorder le droit de bourgeoisie romaine, ce qui étoit, dans ces tems-là, un honneur fort considérable. Il avoit composé en vers héroïques les annales de Rome, & en étoit au douzieme livre à l'âge de 67 ans. Il avoit aussi célébré les victoires du premier Scipion l'Africain avec qui il étoit * lié d'une amitié particuliere, & qui lui donna toujours de grandes marques d'estime & de considération. Quelques-uns même croient qu'on lui accorda une place dans le tombeau des Scipions. Il mourut âgé de soixante-dix ans.

Aul. Gell.

lib. 17. cap.

21.

* Carus fuit Africano superioris nostri Ennius. Itaque etiam in sepulchro Scipionum putatur is esse constitutus. Cic. pro Arch. poet. n. 22.

Scipion étoit bien assuré que tant que Rome subsisteroit, & que l'Afrique seroit soumise à l'Italie, la mémoire de ses grandes actions ne pourroit être abolie : mais * il crut aussi que les écrits d'Ennius étoient fort capables d'en illustrer l'éclat, & d'en perpétuer le souvenir : digne certainement d'avoir pour héraut de ses éclatantes victoires un Homere plutôt qu'un Poète, dont le stile répondoit mal à la grandeur de ses actions.

On comprend aisément que la poésie latine, foible encore, & presque naissante dans les tems dont je viens de parler, ne pouvoit pas avoir beaucoup de beauté & d'ornement. Elle montrait quelquefois de la force & des traits de génie, mais sans élégance, sans grace & avec de grandes inégalités. C'est ce que Quintilien, en traçant le portrait d'Ennius, exprime par une comparaison admirable. *Ennium sicut sacros vestutate lucos adoremus, in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent speciem, quantam religionem.* « Révérons Ennius, dit-il, comme » on révere ces bois que l'ancienneté a » consacrés, dont les grands & vieux chê-

* Non incendia Carthaginis impiæ,
Ejus, qui domita nomen ab Africa
Lucratus rediit, clarius indicant
Laudes, quam Calabræ Pierides.

Horat. Od. 8. lib. 4.

» nes n'offrent plus aux yeux tant de
 » beauté, qu'ils inspirent un sentiment de
 » respect religieux ».

Cicéron, dans son traité de la Vieillesse, nous apprend un fait qui doit faire beaucoup d'honneur à la mémoire d'Ennius. Il dit que * « ce Poète à l'âge de 70 ans, » chargé de deux fardeaux, qu'on regarde » comme accablans, la pauvreté & la vieillesse, les portoit, non-seulement avec » constance, mais avec gaieté: ce qui don- » noit presque lieu de penser qu'elles lui » faisoient même plaisir, & lui étoient » agréables ».

CÉCILIVS. PACUVIVS. Ces deux Poètes vécurent du tems d'Ennius, plus jeunes pourtant que lui. Le premier, natif, selon quelques-uns, de Milan, étoit un poète comique, & demeura d'abord avec Ennius. Pacuvius, neveu d'Ennius, étoit de Brunduse. Il fut en même-tems peintre & poète: on a toujours regardé la peinture & la poésie comme deux sœurs. Il se distingua particulièrement dans la poésie tragique. Quoiqu'ils ** véussent du tems

Euseb. in
Chron.

* Annos septuaginta natus, (tot enim vixit Ennius) ita ferebat duo, quæ maxima putantur onera, paupertatem & senectutem, ut eis penè delectati viderentur. *De senect. n. 14.*

** Mitto C. Lælium, P.

Scipionem. Ætatis illius ista fuit laus, tanquam innocentia, sic latinè loquendi. Non omnium tamen: nam illorum æquales Cæcilium & Pacuvium malè locutos videmus. *Cic. in Brut. n.*

de Lélius & de Scipion, c'est-à-dire, dans un tems auquel la pureté du langage, aussi-bien que celle des mœurs, paroissent singulièrement attachées; leur diction ne se sentoient pas de cet heureux siècle.

Cependant Lélius, l'un des personnages que Cicéron introduit dans son dialogue sur l'Amitié, en * parlant de Pacuvius comme de son hôte & de son ami, dit que le peuple reçut avec des applaudissemens extraordinaires une de ses pieces intitulée *Oreste*, sur-tout dans l'endroit, où, en présence du Roi, Pilade se donne pour Oreste, afin d'épargner la mort à son ami, & où, de son côté, Oreste déclare que c'est lui qui est le véritable Oreste. Il se peut faire que la beauté & la vivacité des sentimens fissent oublier le peu de justesse & de délicatesse de l'expression.

L. ATTIUS, ou *Accius*, car son nom se trouve écrit de ces deux manieres, étoit fils d'un affranchi. Il représenta quelques pieces tragiques du vivant de Pacuvius, quoiqu'il fût plus jeune que lui de cinquante ans. On en remarque quelques-unes sous l'Edilité de P. Licinius Crassus Mucianus, cet homme célèbre, de qui l'on disoit qu'il

AN. M. 3864.
Euseb. in
Chron.

Aul. Gell.
lib. 1. cap. 13.

* Qui clamores totâ caveâ nuper in hospitibus mei & amici M. Pacuvii nova fabula, cum, ignorante Rege uter esset Orestes: Pylades Orestem se esse diceret, ut pro illo necaretur: Orestes autem, ita ut erat, Orestem se esse perseveraret! Stantes plaudebant in re ficta: quid arbitremur in vera facturos fuisse. *De Amic. n. 24.*

avoit réuni en sa personne cinq des plus grands avantages qu'on put posséder; étant * en même tems très-riche, très-noble, très-éloquent, très-habile jurisconsulte & grand pontife.

*aler. Max.
lib. 8. cap. 14.*

Ce Poète étoit fort ami de D. Junius Brutus, qui le premier porta les armes romaines en Espagne jusqu'à l'Océan. Accius composa en son honneur des vers, dont ce général orna le vestibule du temple qu'il fit bâtir des dépouilles qu'il avoit prises sur les ennemis.

PLAUTE (*M. Accius Plautus*) étoit de Saline, ville d'Ombrie en Italie (dans la Romagne.) Il se rendit célèbre à Rome par ses comédies dans le même tems que les trois derniers Poètes dont il vient d'être parlé.

*A. Gell. lib.
3. cap. 3.*

Aulu-Gelle rapporte, d'après Varron, que Plaute s'étant voulu mêler du négoce, & ayant perdu tout ce qu'il avoit, fut obligé, pour vivre, de se donner à un boulanger, chez qui il tournoit une meule de moulin.

Il ne reste de tous les autres Poètes qui avoient paru jusqu'à lui, que quelques fragmens. Plaute a été plus heureux. Vingt de ses comédies presque entières ont résisté au tems, & sont parvenues jusqu'à nous. Il y a beaucoup d'apparence que ses pieces se

* Ditissimus, nobilissimus, jurisconsultissimus, Pontifex
mus, eloquentissimus, ju- | maximus.

sont mieux conservées que celles des autres, parce qu'étant trouvées plus agréables, elles étoient aussi plus souvent redemandées. On ne les jouoit pas seulement du tems d'Auguste : il paroît par un passage d'Arnobé, qu'elles étoient encore jouées du tems de Dioclétien, trois tens ans après la naissance de Jesus-Christ. *Arnob. lib. 7.*

On a porté divers jugemens de Plaute. Il me semble que pour l'élocution il est généralement estimé, sans doute par rapport à la pureté, à l'exactitude, à l'énergie, à l'abondance, & même à l'élégance du discours. Varron disoit que si les Muses vouloient parler en latin, elles emprunteroient le langage de Plaute, *licet Varro dicat Musas..... Plautino sermone locuturas fuisse, si latinè loqui vellent.* Un tel éloge n'excepte rien, & ne laisse rien à desirer. Aulu Gelle n'en parle pas moins avantageusement. *Plautus, homo linguæ atque elegantiae in verbis Latinæ princeps.* *Quintil. lib. 10. cap. 1.*
A. Gell. lib. 7. cap. 17.

Horace, bon juge sans doute en cette matiere, ne paroît pas favorable à Plaute. Je rapporterai l'endroit entier.

At nostri proavi Plautinos & numeros & Laudavere sales : nimium patienter utrumque , *Horat. de Art. poet.*
Ne dicam stultè, mirati : si modò ego & vos
Scimus inurbanum lepido seponere dicto,
Legitimumque sonum digito callemus & aure.

« Nos ancêtres, dit-il aux Pisons, ont loué

» & admiré les vers & les railleries de Plau-
 » te, un peu trop bonnement, pour ne
 » pas dire sottement; s'il est vrai que vous
 » & moi sachions distinguer, dans les rail-
 » leries, le délicat d'avec le grossier, &
 » que nous ayons l'oreille assez fine pour
 » bien juger du son & de la cadence des
 » vers ». Cette critique peut faire d'autant
 plus de tort à Plaute, qu'il paroît qu'Horace
 n'étoit pas seul de ce sentiment, & que la
 cour d'Auguste ne goûtoit pas plus que lui,
 ni la versification, ni les plaisanteries de ce
 poète.

La censure d'Horace tombe sur deux ar-
 ticles: sur le nombre & la cadence des vers,
numeros; & sur les railleries, *sales*. Jecrois
 qu'on ne peut pas se dispenser d'adopter le
 jugement d'Horace en grande partie. Mais
 il peut bien être arrivé que ce poète, piqué
 de l'injuste préférence que ceux de son sie-
 cle donnoient aux anciens poètes latins sur
 ceux de leur tems, ait un peu outré la criti-
 que en quelques occasions, & ici en parti-
 culier.

Il est certain que Plaute n'est point exact
 dans ses vers, qu'il a appelés par cette rai-
 son *numeros innumeros*, des nombres sans
 nombre, dans son épitaphe qu'il fit lui-mê-
 me, il ne s'est point assujetti à suivre une
 même mesure, & il a mêlé tant de sortes de
 vers, que les plus savans ont de la peine à
 les reconnoître. Il est certain encore qu'il a

des plaisanteries fades, basses, & souvent outrées; mais il en a aussi de fines & de délicates. C'est * pourquoi Cicéron qui n'étoit pas un mauvais juge de ce que les anciens appeloient *urbanité*, le propose comme un modèle à suivre pour la raillerie.

Ces défauts de Plaute n'empêchent donc point qu'il n'ait été un excellent poète comique. Ils sont réparés bien avantageusement par beaucoup de belles qualités qui peuvent non-seulement l'égaliser à Térence, mais peut-être même le mettre au-dessus de lui. C'est le jugement qu'en porte madame Dacier (pour lors M^{lle} le Fèvre) dans la comparaison qu'elle fait de ces deux poètes.

*Préface de
la traduction
de trois comédies de
Plaute.*

« Térence, dit-elle, a sans doute beaucoup plus d'art, mais il me semble que l'autre a plus d'esprit. Térence fait plus parler qu'agir : Plaute fait plus agir que parler; & c'est le véritable caractère de la comédie, qui est beaucoup plus dans l'action que dans le discours. Cette vivacité me paroît donner encore un grand avantage à Plaute : c'est que ses intrigues sont toujours conformes à la qualité des acteurs, que les incidens sont bien variés,

<p>* Duplex omnino est jocandi genus : unum illiberale, perulans, flagitiosum, obscœnum ; alterum elegans, urbanum, ingeniosum, facetum : quo genere</p>	<p>non modò Plautus noster, & Atticorum antiqua Comœdia, sed etiam Philosophorum Socraticorum libri sunt referti. <i>Lib. 1. de Offic.</i> n. 104.</p>
--	--

» & ont toujours quelque chose qui surprend
 » agréablement; au lieu que le théâtre sem-
 » ble languir quelquefois dans Térence, à
 » qui la vivacité de l'action, & le nœud des
 » incidens & des intrigues manque manifeste-
 » ment ». C'est le reproche que lui fait
 César dans des vers que je rapporterai en
 parlant de Térence.

Pour donner au lecteur quelque idée du
 stile de Plaute, de sa latinité & de son lan-
 gage antique, je copierai ici le commen-
 cement du prologue d'une de ses plus bel-
 les pieces, intitulée *Amphitruon*. C'est
 Mercure qui parle.

Ut vos in vobris voltis mercimoniis
 Emundis vendundisque me latum lucris
 Afficere atque adjuvare in rebus omnibus :
 Et ut res rationesque vobrorum omnium
 Bene expedire voltis peregreque & domi ,
 Bonoque atque amplo auctare perpetuo lucro ,
 Quasque incœpistis res , quasque incœprabitis :
 Et uti bonis vos vestrosque omnis nuntiis
 Me afficere voltis; ea afferam, eaque ut nuntiem,
 Quæ maxumè in rem vestram communem fient :
 (Nam vos quidem id jam scitis concessum &
 datum
 Mi esse ab diis aliis , nuntiis præsim & lucro :)
 Hæc ut me voltis approbare , annitier
 Lucrum ut perenne vobis semper suppetat ,
 Ita huic facietis fabulæ silentium ,
 Itaque æqui & justî hîc eritis omnes arbitri.

Il faut se souvenir, pour entendre ces

vers, que Mercure étoit le dieu des marchands, & le courier des dieux.

« Par la même raison que vous voulez
 » que je vous sois favorable dans vos achats
 » & dans vos ventes, que vous souhaitez
 » de prospérer dans les affaires que vous
 » avez à la ville & dans les pays étrangers,
 » & de voir augmenter chaque jour d'un
 » profit considérable celles que vous avez
 » entreprises, ou que vous êtes sur le point
 » d'entreprendre : par la même raison que
 » vous voulez que je vous apporte de bon-
 » nes nouvelles, à vous & à vos familles,
 » & que je vous apprenne des choses qui
 » soient pour le bien de votre république :
 » (car vous savez, il y a long-tems qu'il
 » m'est échu en partage d'être le dieu des
 » nouvelles, & de présider au gain.) Par
 » la même raison donc que vous voulez que
 » je vous accorde toutes ces choses, & que
 » je n'oublie rien de ce qui peut vous pro-
 » curer l'avancement de vos affaires : par
 » cette même raison il faut aussi que vous
 » donniez une favorable attention à cette
 » piece, & que vous en jugiez équitable-
 » ment ».

On rencontre de tems en tems dans Plaute de fort belles maximes pour la conduite de la vie & pour la pureté des mœurs. J'en apporterai un exemple, tiré de la piece que j'ai déjà citée. C'est Alcmène qui parle à son mari Amphitrion, & qui renferme en peu

de vers tous les devoirs d'une femme sage
& vertueuse.

Ad. 2. scen. 2. Non ego illum mihi dotem duco esse , quæ dos
dicitur :

Sed pudicitiam , & pudorem , & sedatum cupi-
dinem ,

Deum metum , parentum amorem , & cognatum
concordiam :

Tibi morigera , atque ut munifica sim bonis ,
prosim probis.

« Pour moi j'estime que la véritable dot
» d'une femme n'est pas l'argent qu'elle ap-
» porte en se mariant. C'est l'honneur , c'est
» la pudicité ; c'est de savoir modérer ses
» desirs , d'avoir la crainte des dieux , d'ai-
» mer ceux de qui l'on a reçu la naissance ,
» & de vivre en bonne intelligence avec ses
» parens. Je n'ai jamais eu d'autre but que
» que de vous obéir en toutes choses , de se-
» courir les gens de bien , & de pouvoir leur
» être utile ».

Mais pour quelques endroits de cette sor-
te , combien y'en a-t-il de contraires à la
pureté des mœurs ! Il est bien fâcheux que
ce reproche tombe presque généralement
sur les meilleurs poètes du paganisme. On
peut bien appliquer ici ce que dit Quinti-
lien de certaines poésies dangereuses : Qu'il
faut les laisser absolument ignorer à la jeu-
nesse , s'il est possible , ou du moins les réser-
ver pour un âge plus mûr , & pour un tems
où les mœurs seront en sûreté. *Amovean-*

Lib. 1. c. 8.

tur , si fieri potest : si minus , certè ad firminus ætatis robur reserventur..... cum mores in tuto fuerint.

TÉRENCE naquit à Carthage après la seconde guerre punique, l'an de Rome 560. AN.M. 3813.
 Il fut esclave de Térentius Lucanus, Sénateur Romain , qui , à cause de son esprit , non-seulement le fit élever avec beaucoup de soin , mais l'affranchit fort jeune. Ce fut ce Sénateur qui donna à ce poète le nom de Térence. Car les affranchis portoient ordinairement le nom du maître qui les avoit mis en liberté. Sueton. in vit. Terent.

Il étoit fort aimé & fort estimé des premiers de Rome. Il vivoit sur-tout très-familièrement avec Lélius & Scipion l'Africain qui prit & qui ruina Numance : ce dernier étoit moins âgé que lui d'onze ans.

Il nous reste de Térence six comédies. Quand il vendit aux Ediles la première , on voulut qu'il la lut auparavant à Cécile , poète comique comme lui , & qui étoit fort estimé à Rome lorsque Térence commença à y paroître. Il alla donc chez lui , & le trouva à table. On le fit entrer ; & comme il étoit fort mal vêtu , on lui donna près du lit de Cécile un petit siege , où il s'assit , & commença à lire. Mais il n'eut pas plutôt lu quelques vers , que Cécile le pria de souper & le fit mettre à table près de lui. Après souper , il acheva d'entendre cette lecture , & en fut charmé. Il ne faut pas toujours juger

des hommes par les dehors. Un méchant habit peut couvrir un excellent esprit.

L'Eunuque, qui est une des six comédies de Térence, eut un si grand succès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin & le soir, ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à aucune piece; & on la paya beaucoup mieux qu'aucune comédie n'avoit été payée jusques-là : car Térence en eut huit mille sesterces, c'est-à-dire, mille livres.

C'étoit un bruit assez public que Scipion & Lélius l'aideroient dans la composition de ses pieces; & il l'a augmenté lui-même en ne s'en défendant que fort légèrement, comme il fait dans le prologue de ses Adelphes, qui est la dernière de ses comédies. *Pour ce que disent ces envieux, qu'il est aidé dans son travail par des hommes illustres qui composent avec lui, bien loin d'en être offensé, comme ils se l'imaginent, il trouve qu'on ne lui sauroit donner une plus grande louange, puisque c'est une marque qu'il a l'honneur de plaire à des personnes qui vous plaisent, Messieurs, & à tout le peuple Romain; & qui en paix, en guerre, & en toutes sortes d'affaires, ont rendu à la république en général, & à chacun en particulier, des services très-considérables, sans en être pour cela plus fiers ni plus orgueilleux.*

On pourroit croire pourtant qu'il ne s'est si mal défendu, que pour faire sa cour à

Lélius & à Scipion , à qui il favoit bien que cela ne déplaisoit pas. Cependant , dit Suétone dans la vie de Térence qui lui est attribuée , ce bruit s'est accru de plus en plus , & est venu jusqu'à notre tems.

Le poete Valgius , qui étoit contemporain d'Horace , dit positivement , en parlant des comédies de Térence :

Hæ quæ vocantur fabulæ , cujus sunt
Nos has , qui jura populis recensens * dabat ,
Honore summo affectus fecit fabulas ?

* Je ne fais pas ce que signifie ici ce mot. Il pourroit bien s'y être glissé quelque faute.

« Ces comédies , de qui sont-elles ? Ne sont-elles pas de cet homme comblé d'honneur , & qui gouvernoit les peuples avec tant de justice ? ou , qui donnoit la loi aux peuples avec puissance & autorité » ?

Soit que Térence voulût faire cesser le reproche qu'on lui faisoit de donner les ouvrages des autres sous son nom , ou qu'il eût dessein d'aller s'instruire à fond des coutumes & des mœurs des Grecs pour les mieux représenter dans ses pieces : quoi qu'il en soit , après avoir fait les six comédies que nous avons de lui , & n'ayant pas encore trente-cinq ans , il sortit de Rome , & on ne le vit plus depuis.

Quelques-uns disent qu'il mourut sur mer à son retour de Grece , d'où il remportoit cent huit pieces qu'il avoit traduites de Ménandre. Les autres assurent qu'il mourut en Arcadie dans la ville de Stymphale , sous le consulat de Cn. Cornélius Dolabella & de

M. Fulvius; & qu'il mourut d'une maladie que lui causa la douleur d'avoir perdu les comédies qu'il avoit traduites, & celles qu'il avoit faites lui-même.

Térence n'eut qu'une fille, qui, après sa mort, fut mariée à un chevalier Romain, & à laquelle il laissa une maison & un jardin de vingt arpens sur la voie Appienne.

Cicéron, dans une piece de vers qui avoit pour titre *Léimon*, d'un mot grec qui signifie *Prairie*, avoit ainsi parlé de Térence :

Tu quoque, qui solus lecto sermone, Terenti,
Conversum expressumque Latina voce Menan-
drum

In medio populi sedatis vocibus effers,
Quidquid come loquens, atque omnia dulcia
linquens.

C'est-à-dire : *Et vous aussi, Térence, dont le stile est si poli & si plein de charmes, vous nous traduisez & nous rendez parfaitement Ménandre, & lui faites parler avec une grace infinie la langue des Romains, en faisant un choix très-juste de tout ce qu'elle peut avoir de plus délicat & de plus doux.* Ce témoignage fait honneur à Térence : mais les vers qui l'expriment n'en font pas beaucoup à Cicéron.

Voici les vers de César que j'ai annoncés. Ce grand homme, qui écrivoit avec tant de force & de justesse, & qui avoit fait même une tragédie grecque intitulée *Edipe*, dit, en s'adressant à Térence :

Tu quoque, in summis, ô dimidiata Menander,
Poneris, & meritò, puri sermonis amator.

Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte ja-
ceres !

Unum hoc maceror, & doleo tibi deesse, Te-
renti.

« Toi aussi, demi Ménandre, tu es mis au
» nombre des plus grands poètes, & avec
» raison, pour la pureté de ton stile. Eh ! plutôt
» aux dieux que la douceur de ton langage
» fût accompagnée de la force qui convient
» à la comédie, afin que ton mérite fût égal
» à celui des Grecs, & qu'en cela tu ne fus-
» ses pas fort au-dessous des autres ! Mais
» c'est ce qui te manque, Térence ; & c'est
» ce qui fait ma douleur ».

Le grand talent de Térence consiste dans
un art inimitable de peindre les mœurs &
d'imiter la nature avec une simplicité si
naïve & si peu étudiée, que chacun se croit
capable d'écrire de la même sorte ; & en
même tems si élégante & si ingénieuse,
que personne n'a pu jamais en approcher.
Aussi est-ce par ce talent, c'est-à-dire par
cet art merveilleux répandu dans toutes les
comédies de Térence, qui charme & en-
lève sans avertir & sans frapper par rien de
brillant, qu'Horace caractérise ce poète :

Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte, *Ep. 1. lib. 1.*
[Dicitur.]

Térence joint à une extrême pureté de langage, & à un stile simple & naturel, toutes les grâces & toute la délicatesse dont sa langue étoit susceptible; & parmi tous les auteurs Latins, il n'y en a point qui ait autant approché que lui de l'Atticisme, c'est-à-dire de ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délié, de plus parfait chez les Grecs. Quintilien, en parlant de Térence, dont il se contente de dire que les écrits étoient fort élégans, remarque que le langage Romain ne rendoit que très-imparfaitement cette finesse de goût & cette grâce inimitable, réservée aux Grecs seuls, & qui ne se trouvoit même que dans le dialecte Attique. *Vix levem consequimur umbram, adeo ut mihi sermo ipse Romanus non recipere videatur illam solis concessam Atticis venerem, quando eam ne Græci quidem in alio genere linguæ obtinuerint.* Il est fâcheux que la matiere de ces comédies les rende dangereuses à la jeunesse. Je m'en suis expliqué au long dans le traité des Etudes.

Terentii
scripta sunt
in hoc genere
elegantissima

AN. M. 3856.
Euseb. in
Chron.

LUCILE (*Caius Lucilius*), Chevalier Romain, naquit à Sueffa, ville de la Campanie, la cent cinquante-huitieme olympiade, l'an de Rome 605, dans le tems que Pacuve étoit dans sa force. On dit qu'il porta les armes sous le second Scipion l'Africain à la guerre de Numance. Il n'avoit alors que quinze ans; & c'est ce qui rend ce fait douteux.

Il eut beaucoup de part à l'amitié de ce fameux général, & à celle de Lélius. Ils l'associoient aux amusemens & aux jeux innocens auxquels ils ne dédaignoient pas de se rabaisser, & où ces grands hommes, dans des momens de loisir, cherchoient à se délasser de leurs importantes & sérieuses occupations. Simplicité admirable dans des personnes de ce rang & de cette gravité!

Quin, ubi se à vulgo & scena in secreta remorant
Virtus Scipiadae, & mitis sapientia Læli,
Nugari cum illo, & discincti ludere, donec
Decoqueretur olus, soliti.

*Horat. Sat.
1. lib. 2.*

Lucile passe pour l'inventeur de la Satyre, parce que c'est lui qui lui a donné sa dernière forme, telle qu'Horace ensuite, Perse & Juvénal l'ont traitée. Ennius néanmoins lui avoit déjà donné l'exemple, comme Horace lui-même le témoigne par ces vers, où il compare Lucile avec Ennius :

Fuerit Lucilius, inquam,
Comis & urbanus; fuerit limatior idem,
Quàm rudis & Græcis intacti carminis auctor.

Mais les * satyres d'Ennius, semblables à celles de Lucile & d'Horace pour le fond, en différoient seulement pour la forme, en ce qu'elles étoient mêlées de plusieurs sortes de vers.

* Olim carmen, quod ex variis poematibus constabat, SATYRA dicebatur, quæ scripserunt Pacuvius & Ennius. *Diomed. Grammat.*
Satyra, cibi genus, ex variis rebus conditum. *Fest.*

C'est comme je l'ai déjà dit, la nouvelle forme que Lucile donna à la satyre, qui l'en a fait regarder * par Horace & par Quintilien comme l'auteur & l'inventeur; & il avoit mérité ce nom à juste titre.

Il ** y avoit encore une autre espece de *satyre*, née aussi de l'ancienne: c'est celle que l'on appelle *Varronienne*, ou la *satyre Ménippée*; parce que Varron, le plus savant des Romains, en fut le premier auteur, & qu'il imita dans cet ouvrage les manieres de Ménippe Gadarénien, philosophe cynique. Cette *satyre* n'étoit pas seulement mêlée de plusieurs sortes de vers; Varron y avoit entremêlé de la prose, & avoit fait un mélange de grec & de latin. L'ouvrage de Pétrone, celui de Sénèque sur la mort de Claudius, & celui de Boèce de la consolation de la philosophie, sont autant de *satyres* semblables à celles de Varron. Je reviens à mon sujet.

Lucile composa trente livres de *satyres*, où il censuroit nommément & d'une maniere très-piquante plusieurs personnes qualifiées, comme Horace nous l'apprend, ne respec-

* Quid cum est Lucilius ausus

• Primus in hunc operis componere carmina morem?

Sat. 1. lib. 2.

Satyræ quidem tota nostra est, in qua primis insignem laudem adeptus est Lucilius.

Quintil. lib. 10. cap. 1.

** Alterum illud est & prius *satyræ* genus, quod

non sola carminum varietate condidit Terentius Varro, vir Romanorum eruditissimus. Quintil. lib. 10. cap. 1.

tant & ne ménageant que la vertu seule, & les hommes vertueux.

Primores populi arripuit, populumque tributim, *Sat. 1. lib. 1.*

Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis.

Sa plume faisoit trembler les coupables, comme s'il les eût poursuivis l'épée à la main.

Ense velut stricto quoties Lucilius ardens *Juvenal.*
Infremuit, rubet auditor cui frigida mens est *Sat. 1.*
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ.

Lucile * avoit coutume de dire qu'il ne souhaitoit ni des lecteurs ignorans, ni des lecteurs trop savans. En effet ces deux sortes de lecteurs sont quelquefois également redoutables. Les uns ne voient pas assez, & les autres voyent trop. Les uns ne connoissent pas ce que l'on présente de bon, on n'a aucune justice à en attendre; & l'on ne sauroit cacher aux autres ce qu'on a d'imparfait.

Il n'y a pas d'apparence qu'il soit mort à l'âge de 46 ans, comme quelques-uns l'assurent. Horace l'appelle vieillard, lorsqu'il dit que Lucile confioit à ses livres, comme à de fideles amis, tous ses secrets, & tout ce qui lui arrivoit dans la vie.

* Caius Lucilius, homo legi velle : quòd alteri nihil intellexerent, alteri plus docetus & perurbanus, dicere solebat, ea quæ scriberet, neque ab indoctissimis neque ab doctissimis fortasse quàm de se ipse. *De Orat. lib. 2. n. 25.*

Sat. 1. lib. 2. Ille velut fidis arcana sodalibus olim
 Credebat libris: neque, si malè gesserat usquam,
 Decurrens aliò, neque si benè. Quo fit ut omnis
 Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
 Vita senis.

Pompée, du côté maternel, étoit petit-fils, ou plutôt petit-neveu de Lucile.

De tous ses ouvrages, il ne nous reste que quelques fragmens de ses satyres.

Ce poète eut une grande réputation de son vivant même, & il la conserva longtemps après sa mort, jusques-là qu'il avoit encore, du tems de Quintilien*, des partisans si zélés, qu'ils le préféroient, non-seulement à tous ceux qui avoient travaillé dans le même genre que lui, mais généralement à tous les poètes de l'antiquité.

Sat. 4. lib. 1. Horace en jugeoit bien autrement. Il nous le représente à la vérité comme un poète d'un goût fin & délicat pour la raillerie, *facetis emunctæ naris*: mais dur & forcé dans sa composition: ne pouvant se donner la peine qu'il faut prendre pour écrire, c'est-à-dire, pour écrire bien: car d'écrire beaucoup, c'étoit son grand défaut. Il étoit fort content de lui-même, & croyoit avoir fait merveilles, quand il avoit dicté deux cens vers en moins de tems qu'il n'en falloit pour les jeter sur le papier. En un mot Ho-

* Lucilius quosdam ita | toribus, sed omnibus poe-
 deditos sibi adhuc habet | tis præferre non dubitent.
 amatores, ut eum non | *Quintil. lib. 10. cap. 1.*
 ejusdem modò operis auc-

race le compare à un fleuve , qui parmi beaucoup de boue , roule néanmoins un fable précieux.

Le jugement qu'Horace avoit porté de Lucile , excita dans Rome de grandes clameurs. Les partisans de ce dernier , outrés de voir qu'on eut osé parler de la sorte de leur héros , publièrent qu'Horace n'avoit médit de Lucile que par envie , & pour se mettre par-là au-dessus de lui. Nous ne devons pas leur savoir mauvais gré de leurs plaintes , quelque injustes qu'elles fussent : car elles nous ont valu une excellente satire , dans laquelle Horace , en rendant à Lucile toute la justice qui lui est due , confirme & soutient par de solides preuves le jugement qu'il en a porté.

Je suis fâché , pour l'honneur de Quintilien , qu'un critique aussi sensé que lui , & d'un goût si exact , s'écarte ici du sentiment d'Horace. Il ne peut lui pardonner d'avoir comparé les écrits de Lucile à des eaux bourbeuses , d'où l'on peut pourtant tirer quelque chose de bon. Je * *trouve* , dit-il , *en lui une érudition merveilleuse , & une très-grande liberté , qui rend ses ouvrages piquans & pleins de sel.* Horace lui accorde ces dernières qualités , qui n'empêchoient pas qu'il n'y eût dans Lucile beaucoup d'endroits vicieux , qui méritoient d'être

Satyr.
lib. 1.

* Nam & eruditio in eo | inde acerbitas , & abunde
mira , & libertas , atque | salis. *Lib. 10. cap. 1.*

tre retranchés ou réformés. Pour l'*érudition*, Quintilien heurte ici directement le sentiment de Cicéron. Ses * *Couvrages*, dit-il en parlant de Lucile, *sont assez légers ; on y trouve beaucoup de plaisanterie , mais peu d'érudition*. Au reste nous ne pouvons pas bien juger aujourd'hui d'un poète dont il ne nous reste presque rien.

§. II. *Second âge de la poésie Latine.*

L'INTERVALLE de tems dont je parle ici, qui s'est écoulé depuis Jules-César jusqu'au milieu de l'Empire de Tibere, & qui renferme environ cent ans, a toujours été regardé, par rapport aux belles-lettres, comme le siècle d'or, pendant lequel une foule de beaux esprits en tout genre, poètes, historiens, orateurs, ont porté la gloire de Rome au plus haut comble. Jusques-là la littérature avoit fait de grands efforts, & l'on peut dire même de grands progrès : mais elle n'étoit point encore parvenue à ce juste degré de maturité qui fait la perfection des arts. Il y avoit dans les écrits du bon sens, du jugement, de la solidité, de la force, mais peu d'art, encore moins d'ornement, nulle délicatesse. Un petit nombre d'heureux génies, réunis dans un espace de tems assez court, tout d'un coup,

* Et sunt scripta illius | doctrina mediocris. Cic. de
(Lucilii) leviora, ut ur- | Finib. lib. 1. n. 7.
banitas summa appareat,

& comme inspirés, ajoutant aux excellentes qualités de leurs prédécesseurs celles qui leur avoient manqué, fixerent en tout genre le bon goût pour toujours, & d'une manière irrévocable; de sorte que dès qu'on commença à perdre de vue ces parfaits modeles, tout commença aussi-tôt à dégénérer.

Les heureux commencemens qui ont été exposés préparoient aux merveilles qui suivirent: & de même que la première notion des belles-lettres dans Rome étoit venue de la Grece, aussi fut-ce en étudiant de plus en plus les écrivains Grecs, que les Romains parvinrent à la perfection. Les premiers poëtes, tragiques & comiques particulièrement, s'étoient contentés de traduire les pieces grecques.

Tentavit quoque rem, si dignè vertere posset, *Horat. Ep.*
Et placuit sibi. *1. lib. 2.*

Ils firent ensuite un pas de plus. Ils osèrent voler de leurs ailes, & firent des pièces toutes romaines.

Nil intentatum nostri liquere poetæ :
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca *Id. de Art. Poet.*
Ausi deferere, & celebrare domestica facta;
Vel qui Prætextas, vel qui docuere Togatas.

Ce qui n'avoit pas tout-à-fait réussi aux poëtes dramatiques, réussit parfaitement à Horace dans la poésie lyrique.

Rome, animée d'une noble émulation,
D iv

qui fut le fruit de la lecture des ouvrages grecs, & de l'estime qu'on en avoit conçue, se proposa de les égaler, & même, s'il se pouvoit, de les surpasser : dispute bien louable & bien utile entre des nations, & qui leur fait également honneur !

Ajoutez à ce premier motif le caractère admirable des personnes qui, pour lors, avoient l'autorité souveraine à Rome, l'estime qu'on y faisoit des gens de lettres, les marques de distinction dont ils étoient honorés, les solides récompenses qu'on leur accordoit, & le respect général pour ceux qui se distinguoient par un mérite singulier ; respect qui alloit presque jusqu'à les égaler aux premiers & aux plus puissans de la République. On l'a dit dans tous les tems, & l'on ne peut trop le répéter : c'est * l'émulation qui anime les esprits. La vue du mérite des autres, mêlée en même tems d'une juste admiration pour leurs excellens ouvrages, & d'un secret dépit de se sentir inférieur à eux, allume une ardeur pour la gloire qui est capable de tout. Et ce sont ces généreux efforts, excités & soutenus par l'espérance du succès, qui portent les arts à leur souveraine perfection.

C'est ce qui arriva, sur-tout du tems

* *Alit æmulatio ingenia : summo studio petitum est, & nunc invidia, nunc admiratio, incitationem accendit : naturaque, quod ascendit in summum. Vell. Paterc. lib. 1. cap. 7.*

d'Auguste, pour la poésie, pour l'histoire, pour l'éloquence. Mais il ne s'agit ici que de la poésie. Je rapporterai en peu de mots l'histoire des poètes qui se sont le plus distingués pendant ce beau siècle de Rome. Je crois pouvoir ranger dans leur classe Térence dont je viens de parler, qui les a précédés pour le tems, mais qui ne leur cède point pour le mérite. C'est le premier entre les poètes latins qui semble avoir levé en quelque sorte l'étendart de la perfection, & avoir fait naître aux autres, par son exemple, le desir & l'espérance d'y parvenir.

AFRANIUS (*L. Afranius Quintianus*) étoit fort estimé chez les anciens. Il * excelloit dans les comédies appelées ** *Togatæ* & *Atellanæ*. Horace semble le comparer à Ménandre :

Dicitur Afranî toga convenisse Menandro.

In Art. Poët.

Il étoit contemporain de Térence, mais beaucoup plus jeune; & il ne commença à avoir de la réputation qu'après sa mort. Il le mettoit au-dessus de tous les autres poètes, & ne vouloit pas qu'on entreprît de lui en égaler aucun, de ceux apparemment

* *Togatis excellit Afranius. Quintil. l. 10. c. 1.*

** On appelloit ces Comédies *Atellanæ*, d'*Atella* ville de Campanie, d'où elles avoient passé à Rome :

& *Togatæ*, parce qu'on n'y représentoit que des actions & des personnes romaines, désignées par la Toge qui en étoit l'habit propre.

qui avoient écrit dans le même genre que lui.

Terentio non similem dices quempiam.

Frag. Afran.
Quintil. Ib.

Il étoit fort estimé pour ses pièces de poésies, & absolument décrié pour ses mœurs.

AN. M. 3908.

LUCRECE (*Titus Lucretius Carus*) naquit selon la Chronologie d'Eusebe, la deuxième année de la cent soixante-onzième olympiade, douze ans après Cicéron, sous le consulat de Luc. Licinius Crassus & de Q. Mutius Scævola, l'an de Rome 658. Il se tua lui-même à l'âge de 44 ans. On lui avoit donné un philtre qui le fit tomber en fureur. Cette manie lui laissoit des momens lucides, pendant lesquels il composa les six livres *De rerum naturâ*, où il explique fort au long la physique d'Epicure dont il sera parlé dans la suite. Il dédia son poème à C. Memmius, qui avoit eu les mêmes maîtres que lui, & qui sans doute étoit dans les mêmes sentimens.

Cic. ad Q.
fratr. Epist.
2. lib. 2.

La même chronique d'Eusebe nous apprend que cet ouvrage fut corrigé par Cicéron après la mort de l'Auteur. Cicéron ne parle qu'une seule fois de Lucrece; cependant il a eu souvent lieu d'en faire mention; & cet endroit, d'ailleurs assez obscur, est lu différemment. *Lucretii poemata, ut scribis, lita sunt* (d'autres lisent *non, ita sunt*) *multis luminibus ingenii, multæ tamen artis.*

Jamais homme ne nia plus hardiment
 que ce poète la providence, & ne parla de
 la divinité avec plus d'insolence & d'au-
 dace. Il entre en matiere par ce début,
 en faisant l'éloge d'Epicure. « Pendant,
 » dit-il, que le genre humain gémissoit
 » asservi honteusement sous le dur joug
 » d'une religion impérieuse, qui se disoit
 » descendu du ciel, & qui faisoit trembler
 » toute la terre : un mortel, né dans la Gré-
 » ce, osa le premier, d'un air hardi & in-
 » trépide, lever contr'elle l'étendart de la
 » guerre, sans que ni l'autorité des dieux,
 » ni la crainte des foudres, ni le ciel avec
 » le bruit effrayant de ses tonnerres fussent
 » capables de l'arrêter. Tous ces objets, au
 » contraire, ne servirent qu'à animer son
 » courage, & à le fortifier dans le dessein
 » qu'il avoit de forcer les barrières de la
 » nature, & de pénétrer dans ses mysteres
 » les plus secrets ».

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
 In terris oppressa gravi sub religione ;
 Quæ caput à cœli regionibus ostendebat,
 Horribili super aspectu mortalibus instans :
 Primum Graius homo mortales tollere contra
 Est oculos ausus, primusque obsistere contra.
 Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec mi-
 nitanti

Murmure compressit cœlum : sed eo magis
 acrem

Irritat virtutem animi, confringere ut arcta
 Naturæ primus portarum claustra cupiret.

Lucrece, dans tout son ouvrage, établit pour principe que les dieux ne se soucient & ne se mêlent de rien; & il prend à tâche d'expliquer les effets de la nature, la formation & la conservation du monde, par le seul mouvement des atomes, & de réfuter ceux qui reconnoissent pour première cause la puissance & la sagesse d'une divinité. On connoîtra plus à fond ses sentimens, lorsque j'exposerai ceux d'Epicure son maître.

Ce poëte a beaucoup de noblesse, de force & de génie: mais ses vers sont si fort éloignés de la douceur & de l'harmonie de ceux de Virgile, qu'on croiroit qu'il auroit vécu des siècles avant lui.

AN.M. 3916. CATULLE (*Caius* ou *Quintus Valerius Catullus*) naquit à Vérone, l'an de Rome 666. La délicatesse de ses vers lui acquit l'amitié & l'estime des savans & des beaux esprits qui étoient pour lors à Rome en grand nombre.

Il écrit contre César deux épigrammes satiriques, dans* l'une desquelles il le traite avec une hauteur & un air méprisant, que Quintilien a raison de traiter d'extravagance.

Nil nimium, Cæsar, studeo tibi velle placere;
Nec scire utrum sis ater an albus homo.

* Negat se magni facere aliquis Poetarum, utrum Cæsar ater an albus homo | *fit : infania. Quintil. lib. 11. cap. 1.*

Ces vers, quelque injurieux qu'ils fussent, ne servirent qu'à faire éclater la modération de la personne offensée. César ne dissimula pas son mécontentement, mais il se contenta d'obliger le poëte à lui faire satisfaction, & l'invita à souper pour le soir même.

Une simplicité élégante, des graces naturelles, sont le caractère de Catulle. Heureux, s'il n'avoit point déshonoré souvent cette aimable naïveté par une impudence cynique!

LABÉRIUS (*Decimus*), Chevalier Romain, réussit admirablement à faire des Mimes, qui étoient de petites pieces comiques. A Rome, un homme de naissance qui composoit des poésies pour le théâtre, ne se dégradoit point : mais il ne pouvoit les représenter lui-même sans se déshonorer. Malgré cette opinion établie de longue main, Jules-César pressa vivement Labérius de monter sur le théâtre pour y jouer une de ses pieces, & lui donna pour cet effet une somme considérable. Le poëte s'en défendit long-temps, mais enfin il fallut céder. Les * prieres d'un prince, en de pareilles occasions, sont des ordres. Dans le prologue de cette piece, Labérius exhale sa douleur d'une maniere fort respectueuse

AN. M. 3952.

* Potestas, non solum | Quod est potentissimum
si invitet, sed & si suppli- | imperandi genus, rogabar
cet, cogit. *Macrob.* | qui jubere poterat. *Auson.*

pour César, & en même tems fort touchante. C'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité. Je l'ai inséré tout entier avec la traduction dans le premier tome du Traité des Etudes. Macrobe nous l'a conservé avec quelques autres fragmens de la même piece.

Il nous apprend aussi que ce Chevalier Romain, outré de dépit d'avoir vu ainsi sa vieillesse déshonorée, pour s'en venger en la maniere seule dont il le pouvoit, fit malignement couler dans la piece dont nous venons de parler, quelques traits piquans contre César. Un valet maltraité par son maître, s'écrioit : *Romains, à mon secours, nous perdons la liberté.*

Porro, Quirites ! Libertatem perdimus.

Et peu après il ajoutoit : *Il faut nécessairement que celui qui se fait craindre de beaucoup de personnes, en craigne aussi lui-même beaucoup.*

Necesse est multos timeat, quem multi timent.

Tout le peuple, à ces traits, reconnut César, & jetta les yeux sur lui. Quand la piece fut finie, César, comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle il avoit dérogé par complaisance pour lui, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles lettres de noblesse. Labérius alla ensuite pour

prendre sa place parmi les Chevaliers, qui se ferrerent de telle sorte, qu'il n'en trouva point.

P. SYRUS étoit Syrien de nation, d'où lui est venu son surnom de Syrus. D'esclave qu'il étoit à Rome, où on l'avoit amené encore enfant, il devint affranchi très-jeune, & fut instruit avec beaucoup de distinction. Il excella dans la poésie *Mimique*, où il devint le rival de Labérius, & qu'il surpassa même au jugement de Jules-César. Mais on croit que cette préférence qu'il lui donna ne fut que pour mortifier Labérius, qui avoit jetté dans sa piece quelques traits malins contre lui.

Nous avons un ouvrage de Syrus, qui renferme des sentences en vers iambes libres, rangés selon l'ordre alphabétique. Sénèque le pere rapporte le sentiment de Cassius Sévérus, qui mettoit ces sentences au-dessus de ce qu'il y a de meilleur dans les poètes comiques & tragiques. C'est beaucoup dire. Sénèque le fils les regardoit aussi comme un excellent modele.

On a donné depuis peu au public une traduction de ces sentences, & d'un poème de Cornélius Sévérus, intitulé l'*Etna*, qui n'avoit jamais paru dans notre langue. On doit savoir gré aux auteurs qui cherchent ainsi à l'enrichir d'ouvrages anciens qui lui sont inconnus & nouveaux pour elle.

Ce traducteur * observe que la *Bruyere* a

* M. Accarias de Ser-

rionne, Avo-
cat au Con-
seil.

répandu dans ses caractères presque toutes les sentences de P. Syrus; & il en rapporte plusieurs exemples, tels que ceux-ci :

Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.
Levis est fortuna : citò reposcit, quod dedit.

« La fortune ne donne rien : elle ne fait que
» prêter pour un tems. Demain elle rede-
» mande à ses favoris, ce qu'elle semble
» leur donner pour toujours.

Mortem timere crudelius est, quàm mori.

» La mort n'arrive qu'une fois, & se fait
» sentir à tous les momens de la vie. Il est
» plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

Est vita misero longa, felici brevis.

» La vie est courte pour ceux qui sont dans
» les joies du monde; elle ne paroît longue qu'à ceux qui languissent dans l'affliction.

POLLION (*C. Asinius Pollio*), homme consulaire, & célèbre orateur, avoit aussi composé des tragédies latines, fort estimées de son tems. Horace en parle plus d'une fois.

Od. 1. lib. 2. Paulum severæ Musa Tragœdiæ
Desit theatris

Sat. 10. Pollio regum
lib. 2. Facta canit pede ter percusso.

Virgile en fait aussi mention avec éloge.

Pollio & ipse facit nova carmina.

Elog. 3.

Il * est le premier qui ouvrit à Rome une bibliothèque à l'usage du public.

Auguste le pressant de se joindre à lui contre Antoine, il lui représenta que les services qu'il avoit rendus à Antoine, & ceux qu'il en avoit reçus, ne lui permettoient pas de prendre parti contre lui ; qu'ainsi il avoit résolu de demeurer neutre, comptant bien qu'il deviendrait la proie du vainqueur.

Le même prince ayant, dans une autre occasion, écrit contre lui des vers fescennins : *Je * me donnerai bien de garde*, dit-il, *d'y répondre : il n'est pas sûr d'écrire contre un homme qui peut nous proscrire.*

VIRGILE (*Publius Virgilius Maro*) naquit dans un village nommé Andès, près de Mantoue, de parens fort obscurs, sous le consulat de Cn. Pompeius Magnus, & de M. Licinius Crassus.

AN. M. 35346
AN. U. C. 684
Vit. Virgil.
incert. Aust.

Il passa les premières années de sa vie à Crémone. A l'âge de dix-sept ans il prit la robe virile. Ce jour fut celui où mourut le poète Lucrece.

Après avoir fait quelque séjour à Milan, il se transporta à Naples, où il étudia les lettres latines & les lettres grecques avec une

* Asinii Pollionis hoc Romanæ inventum, qui primus, Bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. *Plin. lib. 35. c. 1.*
** At ego taceo. Non est enim facile in eum scribere, qui potest proscribere.

extrême application ; & ensuite les mathématiques & la médecine.

On attribue à la jeunesse de Virgile plusieurs petites pieces , qui ne paroissent pas dignes de lui.

AN. M. 396 ;.

AN. U. C. 713

Ayant été chassé de sa maison & d'un petit champ qui étoit sa possession unique , par la distribution qu'on fit aux soldats vétérans d'Auguste des terres du Mantouan & du Crémonois , il vint alors pour la première fois à Rome , & par le crédit de Mécène & de Pollion , tous deux protecteurs des gens de lettres , il recouvra son champ , & fut remis en possession de son patrimoine.

C'est ce qui donna lieu à sa première églogue , & ce qui commença à le faire connoître d'Auguste , dont il avoit inséré un bel éloge dans cet églogue , précieux monument de sa reconnoissance. Ainsi , par l'événement , sa disgrâce devint la source de sa fortune. Il finit ses Bucoliques au bout de trois ans : ouvrage d'une extrême délicatesse , & qui fit entrevoir dès-lors ce qu'on pouvoit attendre d'une plume qui savoit si bien allier les graces naturelles avec la correction. Horace en peint le caractère en deux mots :

Molle atque facetum

Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

On * fait qu'en bonne latinité le mot *fa-*

** *Facetum* non tantum gis , & exultæ cujusdam
circa ridicula opinor con- | elegantia appellationem
sistere... Decoris hanc ma- | puto. *Quintil. lib. 6. c. 3.*

ceus ne s'applique pas seulement à raillerie, à la plaisanterie, mais qu'il se dit de tout discours, de tout ouvrage d'esprit où règne un caractère de finesse, de délicatesse, & d'élégance.

Mécène, qui avoit beaucoup de goût pour la poésie, & qui avoit senti tout le mérite de Virgile par l'essai qu'il venoit d'en donner, ne le laissa pas en repos, & l'engagea à entreprendre un nouvel ouvrage plus considérable que le premier. C'est faire un bel usage de son crédit, & rendre un grand service au public, que d'animer ainsi les gens de lettres, qui, souvent, faute d'un tel secours, demeurent dans l'inaction, & laissent inutiles de grandstalens. Ce fut donc par le conseil de Mécène que Virgile commença les Géorgiques, & il y travailla pendant sept ans entiers. Il paroît que pour se mettre en état d'y donner toute son application, & pour être moins distrait, il se retira à Naples. C'est lui-même qui nous apprend cette circonstance à la fin du quatrième livre des Géorgiques. Il y marque aussi la date du tems où il les acheva, qui étoit l'année 724 de Rome, où Auguste, au retour d'Egypte, s'étant approché de l'Éuphrate, jeta la terreur de ses armes dans le pays par le bruit des victoires qu'il venoit de remporter, & obligea Tiridate & Phraate, qui se disputoient l'un à l'autre l'empire des Parthes, de consentir à une sorte d'accommodement.

AN.M. 3967.
AN.U.C. 717

Dio. Cass.
lib. 51.

Hæc super arborum cultu pecorumque cane-
bam,

Et super arboribus : Cæsar dum magnus ad
altum

Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis otii.

Il s'en falloit bien, que le repos dont il jouissoit alors à Naples, fût un loisir *ignoble* & obscur, comme il lui plaît ici de l'appeler. L'ouvrage des Géorgiques, qui en fut le fruit, est le plus achevé pour la diction de tous ceux qu'il nous a laissés, & même de tout ce qui a jamais été composé de poésies latines. C'est qu'il avoit eu tout le tems de le polir, & d'y mettre la dernière main.

Il retouchoit ses ouvrages avec un soin & une exactitude qu'on a peine à concevoir. Quand le premier feu de la composition, où tout plaît, étoit passé, il revoyoit ses productions: non plus avec la complaisance d'un auteur & d'un pere, mais avec la sévérité inexorable d'un censeur, & presque d'un ennemi. Il dictoit la matinée plusieurs vers; & revenant de sang-froid à l'examen, il s'occupoit le reste du jour à les corriger, & les réduisoit à un très-petit nombre.

Il avoit coutume de se comparer à l'ourse, qui de grossiers & difformes que sont ses petits en naissant, ne vient à bout de les

rendre supportables qu'à force de les lécher. C'est ainsi que se font les excellens ouvrages. Ce fut par cette correction que Virgile donna chez les Latins le ton de la bonne poésie, & qu'il montra l'exemple d'une versification exacte, douce, harmonieuse. Que l'on compare avec ses vers non-seulement ceux de Cicéron, mais ceux de Lucrèce & de Catulle, ces derniers paroîtront raboteux, mal polis, rudes, antiques; & l'on seroit tenté, comme je l'ai déjà dit, de croire ces vers plus anciens de quelques siècles que ceux de Virgile.

On dit qu'Auguste, au retour de ses expéditions militaires, ne crut pas pouvoir mieux se délasser de ses fatigues qu'en entendant la lecture de cet admirable poëme, à laquelle il donna quatre jours consécutifs. Virgile, chaque jour, lui en lisoit un livre. Il avoit un talent merveilleux de faire sentir la beauté de ses vers par une prononciation douce, articulée, harmonieuse. Dès qu'il paroissoit un peu fatigué, Mécène prenoit sa place, & le soulageoit. Agréables journées pour un prince qui a de l'esprit & du goût ! Plaisir infiniment supérieur à ces fades & frivoles divertissemens, qui font presque toute l'occupation des hommes ! Mais combien est admirable la bonté de ce maître du monde, qui se familiarise ainsi avec un homme de lettres, qui le traite presque d'égal, qui ménage sa voix & ses forces,

& qui regarde sa santé comme un bien public!

Je ne fais pourtant si c'étoit la ménager, que de donner à Virgile des marques si touchantes d'estime & d'amitié. Car un Auteur, après de tels traitemens, ne se ménage plus lui-même, & se consume tôt ou tard par un travail opiniâtre.

Virgile commença aussi-tôt son *Enéide*. Il y mit onze ou douze ans. Auguste, occupé à la guerre contre les Cantabres, le pressa vivement, par plusieurs lettres qu'il lui écrivit, de lui envoyer quelque partie de son *Enéide*. Virgile s'en défendit toujours. Il lui * représenta que, si son *Enée* lui avoit paru digne de cet honneur, il le lui auroit volontiers envoyé : mais qu'il trouvoit son ouvrage bien plus difficile qu'il n'avoit cru, & qu'il commençoit à craindre que ce n'eût été pour lui une témérité & une sorte de folie d'avoir osé l'entreprendre.

AN. M. 3962.

AN. U. C. 732

Quand Auguste fut de retour, Virgile ne put pas se défendre davantage de satisfaire la juste impatience de l'Empereur. Il lui fit donc lecture des 2^e, 4^e & 6^e livres de l'*Enéide*, en présence d'Octavie sa sœur. Elle avoit perdu peu de tems auparavant M. Claudius Marcellus son fils, prince d'un mérite infini, & qu'Auguste destinoit

* De *Ænea* quidem meo, | inchoata res est, ut pene
si mehercule jam dignum | vitio mentis tantum opus
auribus haberem tuis, li- | ingressus mihi videar. *Ma-*
benter mitterem. Sed tanta | *croeb. lib. 1. cap. ult.*

pour lui succéder à l'Empire. Virgile avoit placé l'éloge du jeune Marcellus dans le 6^e livre de l'Enéide avec tant d'adresse, & tourné d'une manière si admirable, qu'il n'y a point de lecteur qui puisse le lire sans en être vivement touché. Quand il fut venu à cet endroit, la récitation de ces vers, qui sont au nombre de vingt-six, fit fondre en larmes l'Empereur & Octavie. On dit même qu'Octavie s'évanouit à ces paroles : *Tu Marcellus eris*. Elle fit compter au poète dix grands sesterces (*dena sestercia*) pour chaque vers, ce qui montoit à la somme de trente-deux mille cinq cens livres.

Virgile, après avoir achevé l'Enéide, avoit destiné une retraite de trois ans pour la revoir & la polir. Il partit dans ce dessein pour la Grèce. Ayant rencontré à Athenes Auguste qui revenoit de l'Orient, il changea d'avis, & prit le parti de le suivre à Rome. Il fut attaqué d'une maladie en chemin, & s'arrêta à Brunduse. Sentant croître son mal, il demanda avec instance ses manuscrits, afin de jeter au feu l'Enéide. Et parce qu'on n'eut point la complaisance de les lui apporter, il ordonna par son testament qu'on la brûlât comme un ouvrage imparfait. *Tucca* & *Varius* qui étoient présens, lui représenterent qu'Auguste ne le permettroit pas. Sur leur représentation Virgile leur légua ses écrits, à condition qu'ils n'y ajouteroient rien, & qu'ils laisseroient à demi

faits les vers qu'ils trouveroient en cet état.

AN. M. 3986.

Virgile mourut à Brunduse, l'année de Rome 735, âgé de cinquante-deux ans. Ses os furent transportés à Naples, & ensevelis à deux milles de la ville, avec cette inscription que lui-même avoit faite, & qui renferme en deux vers le lieu de sa naissance, de sa mort, de sa sépulture, & le dénombrement de ses ouvrages.

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Il faut que le poëme épique soit un ouvrage d'une extrême difficulté, puisque pendant plusieurs siècles, tant chez les Grecs que chez les Romains, à peine s'est-il trouvé deux génies assez sublimes pour en soutenir toute la force & toute la dignité. Et depuis eux, a-t-on, dans quelque langue que ce soit, des poëmes épiques qu'on puisse justement comparer à ceux d'Homère & de Virgile?

J'ai marqué, en parlant du premier, comment Virgile avoit formé le dessein & le plan de l'Enéide sur l'Illiade & l'Odyssée d'Homère, ce qui donne un grand avantage à l'original sur son imitateur. Cependant les siècles passés n'ont point encore décidé auquel des deux on doit donner la préférence. En attendant que ce procès soit jugé, & apparemment il ne le fera jamais, on peut s'en tenir au sentiment de Quintilien,

lien, que j'ai déjà rapporté. Il * y a, dit-il, dans Homere plus de génie & de naturel, dans Virgile plus d'art & de travail. Le premier l'emporte incontestablement par le grand & le sublime : l'autre compense peut-être ce qui lui manque de ce côté-là, par une exactitude qui se soutient par-tout également. On doit aussi mettre en ligne de compte que Virgile n'a pu mettre la dernière main à son ouvrage, qui sans doute auroit été encore beaucoup plus parfait qu'il n'est, quoique, tel qu'il est, il soit infiniment estimable.

On peut mettre, à coup-sûr, parmi les folies de Caligula, le mépris & la haine qu'il fit paroître pour Virgile, dont il tâcha de faire ôter de toutes les bibliothèques les écrits & le portrait. Il eut l'extravagance de dire que c'étoit un homme sans esprit & sans savoir : *nullius ingenii, minimæque doctrinæ*. L'Empereur Alexandre Sévere en jugea bien autrement. Il l'appeloit le Platon des poëtes, & il en mit le portrait avec celui de Cicéron, dans la chapelle où il avoit donné place à Achile & aux grands hommes. Il est beau, pour l'honneur des lettres, de voir placer de la main d'un Em-

Sueton. in Calig. c. 34.

Lamprid. in Alex. Sev.

* Et hercle, ut illi naturæ cœlesti atque immortalis cesserimus, ita curæ & diligentia vel ideo in hoc plus est, quod ei fuit magis laboran-

dum ; & quantum eminentioribus vincimur, fortasse æqualitate pensamus. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

pereur sur une même ligne , les poètes , les orateurs & les conquérans.

J'exposerai dans la vie d'Horace un trait de celle de Virgile , qui , ce me semble , lui fait , autant , ou même plus d'honneur , que son talent pour la poésie. -

AN. M. 3940.

HORACE (*Quintus Horatius Flaccus*) étoit de Venuse , & , comme il le dit lui-même , fils d'un affranchi. Il naquit l'an de Rome 688.

Horat. Sat.
6. lib. 1.

Son pere , quoique simple affranchi , & d'une fortune très-médiocre , prit un soin particulier de son éducation. Des officiers riches & accommodés se contentoient d'envoyer leurs enfans chez un maître qui apprenoit à lire , à écrire & à compter. Le pere d'Horace , qui reconnut en son fils un fonds d'esprit capable des plus grandes choses , eut le courage de le mener lui-même à Rome , pour lui donner une éducation telle que les chevaliers & les sénateurs la donnoient à leurs enfans. A voir la maniere dont le jeune Horace étoit vêtu , & les esclaves qui le suivoient , on l'eût pris , dit-il lui-même , pour un riche héritier d'une longue suite d'ayeux opulens ; & cependant son pere n'avoit pour tout bien qu'une petite terre. Peut-être excédoit-il en ce point : mais qui oseroit le condamner ? Il ne craignit point de se ruiner ni lui ni son fils , en employant tout son revenu à le faire bien instruire , comptant qu'une bonne éducation

étoit le meilleur patrimoine qu'il pût lui laisser. Il fit plus , & prenant la peine de le garder lui-même , il lui servit de gouverneur , & l'accompagnoit chez tous ses maîtres.

*Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum Doctores aderat.*

On est charmé de voir le respect & la vive reconnoissance qu'Horace fit paroître pendant toute sa vie pour un tel pere. « Par » ses soins , dit-il , il m'a conservé la pureté , » qui est le premier fondement de la vertu ; » & il m'a garanti , non-seulement de toute » action deshonnête , mais encore de tout » reproche , & de tout soupçon ». Que les jeunes gens pesent bien ces paroles , & qu'ils se souviennent que c'est un payen qui pense & qui parle de la sorte.

*Quid multa ? Pudicum ,
Qui primus virtutis honos , servavit ab omni
Non solum facto , verum opprobrio quoque turpi.*

Le pere d'Horace , quoique sans lettres & sans érudition , n'étoit pas moins utile à son fils que les maîtres les plus habiles qu'il pouvoit entendre. Il le formoit en particulier , l'instruisoit familièrement , & s'appliquoit à lui inspirer de l'horreur pour les vices , en les lui rendant sensibles par des exemples. S'il vouloit le détourner de quelque mauvaise action , Pourrois-tu , lui disoit-il , douter si l'action dont je veux t'éloigner

Sat. 4. lib 14

est contraire à la vertu & à tes véritables intérêts, pendant qu'un tel, qui l'a faite, s'est absolument décrié? que cet autre, par ses débauches, a ruiné son bien & sa santé : (& c'étoit ici que venoit le coup de satyre.) S'il vouloit, au contraire, le porter à faire quelque bonne action, il lui citoit quelqu'un qui l'avoit faite avec succès; & il choisissoit toujours les principaux d'entre les sénateurs & les plus gens de bien.

Cette maniere d'instruire les jeunes gens a son utilité, pourvu qu'elle ne dégénere point en medifance & en satyre. Les * exemples font bien plus d'impression sur l'esprit, que tous les discours & toutes les moralités. C'est aussi de cette sorte que Démée instruit son fils dans les *Adelphes* de Térence.

Nihil prætermitto, consuefacio. Denique
Inspicere tanquam in speculum in vitas omnium
Jubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi.
Hoc facito, & hoc fugito, &c.

« Je n'oublie rien, je l'accoutume peu à
» peu à la vertu. Enfin je l'oblige à regarder
» comme dans un miroir, dans la vie des
» autres, & à apprendre par leur exemple
» à faire le bien & à fuir le mal ».

Si l'on en croit Horace, c'est à ces instructions paternelles, reçues avec attention

* Longum iter est per præcepta, breve & efficax per exempla. *Senec. Epist.* 6. lib. 1.

& docilité, qu'il étoit redevable de se voir exempt des grands défauts.

Ex hoc ego sanus ab illis
Pernitiem quæcumque ferunt, mediocribus, &
queis
Ignoscas, vitiis teneor.

Mais c'est aussi à ces mêmes leçons qu'il attribue, soit par plaisanterie, ou autrement, le goût satyrique qui lui resta toute sa vie.

Il ne pouvoit se lasser d'admirer son bonheur d'avoir un tel pere, & il en parle avec une reconnoissance qu'on ne peut assez estimer. « Jamais je n'aurai honte d'un si bon
» pere, tant que je saurai penser. Jamais je
» ne suivrai l'exemple de la plupart des
» gens, qui, pour excuser la bassesse de leur
» naissance, ont soin d'observer que s'ils
» n'ont pas eu des peres illustres, cela ne vient
» point de leur choix. Je parle & pense bien
» autrement. Car si la nature nous permet-
» toit de recommencer notre vie depuis un
» certain nombre d'années, & qu'elle nous
» donnât la liberté de choisir les peres de
» qui nous voudrions naître, je laisserois
» chacun choisir au gré de sa vanité: mais
» pour moi, content de ceux que j'ai, je n'en
» irois point prendre au milieu des faif-
» ceaux, ni sur les sieges curules ».

Sat. 6. lib. 1.

Nil me pœniteat sanum patris hujus; eoque
Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,
Quòd non ingenuos habeat clarosque parentes,

Sic me defendam. Longè mea discrepat istis
 Et vox & ratio. Nam, si natura juberet
 A certis annis ævum remeare peractum,
 Atque alios legere ad fastum quoscumque pa-
 rentes

Optaret sibi quisque ; meis contentus, honestos
 Fascibus & sellis nollem mihi sumere.

Il faut avouer qu'il y a bien de la bassesse d'esprit à rougir de celle de sa naissance. On a remarqué sans doute que la plupart des illustres Ecrivains que j'ai cités jusqu'ici, étoient d'une condition obscure, & que beaucoup même avoient été esclaves. Est-il jamais tombé dans l'esprit d'autun homme sensé d'en faire pour cela moins de cas. La noblesse, les richesses, les grandes places, peuvent-elles entrer en comparaison avec les talens de l'esprit, & sont-elles toujours une preuve du mérite ?

AN. M. 3959.

Quand Horace fut arrivé à l'âge d'environ dix-neuf ans, son pere l'envoya étudier à Athènes : car il ne le laissa aller, & ne le voulut perdre de vue que quand il fut en âge de se conduire lui même, & de se préserver de la corruption qui régnoit alors. Il avoit été instruit à Rome dans l'étude des belles-lettres, & s'y étoit formé le goût principalement par la lecture d'Homere. Il passa à des connoissances plus élevées dans la Grèce, & s'attacha à l'étude de la philosophie. Il paroît que cette étude lui plaisoit beaucoup, & il regretta fort de

quitter plutôt qu'il n'auroit souhaité un séjour si agréable. Brutus passant par Athènes pour aller en Macédoine , emmena avec lui plusieurs jeunes gens , au nombre desquels étoit Horace. Il le fit tribun des soldats. Horace avoit demeuré à Athènes quatre ou cinq ans.

Romæ nutriti mihi contigit, atque doceri ,
 Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.
 Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ ,
 Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum ,
 Atque inter sylvas Academi quærere verum.
 Dura sed amovere loco me tempora grato ,
 Civilisque rudem belli tulit æstus in arma ,
 Cæsaris Augusti non responsura lacertis.

Epist. 1. l. 2.

Un an après se donna la bataille de Philippes , où notre jeune Poète , qui n'étoit pas né pour les armes , ne fit pas preuve aussi de bravoure , ayant pris la fuite , & abandonné son bouclier , comme il le dit lui-même.

Tecum Philippos & celerem fugam
 Sensi, relicta non bene parmula.

Horace , à son retour ne fut pas long-tems sans être connu de Mécène. Ce fut le bon Virgile , car c'est ainsi qu'il l'appelle , *Optimus Virgilius* , qui le premier parla à son patron de ce mérite naissant. Varius ensuite vint à l'appui , & le seconda. Horace fut mandé. Quand il parut devant Mécène , le respect pour un seigneur si puissant , & la

timidité qui lui étoit naturelle, lui lièrent si bien la langue, qu'il ne parla que fort peu, & à paroles entrecoupées. Mécène lui répondit en peu de mots, comme c'est la coutume des grands, après quoi Horace se retira. Neuf mois se passerent sans qu'il entendît parler de rien, & sans que de son côté il se donnât aucun mouvement. On auroit pu croire que Mécène, peu content de ce premier abord, qui n'avoit pas, ce semble, montré un homme fort spirituel, ne songeoit plus à Horace. Quand cet espace fut écoulé, il le rappela, & le mit au nombre de ses amis; ce sont les termes d'Horace : & depuis ce tems-là il fut admis à une intime familiarité.

Saty. 6. lib. 1. Nulla etenim mihi te fors obtulit. Optimus olim Virgilius, post hunc Varius dixere quid essem, Ut veni coram, singultim pauca locutus, (Infans namque pudor prohibebat plura profari) Non ego me, &c.

Sed quod eram, narro. Respondes, ut tuus est mos,

Pauca. Abeo : & revocas nono post mense, jubesque

Esse in amicorum numero.

Nos manieres ne souffriroient pas qu'un homme de lettres, à peine connu encore, se dît ami d'un aussi grand seigneur qu'étoit Mécène. Il y avoit chez ces Anciens plus de simplicité, mais en même tems plus de noblesse & de grandeur. La langue

latine, qui étoit née dans le sein de la liberté, n'avoit rien de servile, & n'admettoit aucun de ces complimens dont la nôtre est pleine.

Jubes esse in amicorum numero.

Mais ce que j'admire ici, c'est le généreux procédé de Virgile. Il connoissoit le mérite du jeune Poète. Il lui voyoit un génie propre à réussir à la cour, comme l'événement le fit bien voir. Il pouvoit craindre de se donner en sa personne un rival dangereux, qui, partageant d'abord avec lui la faveur de leur commun protecteur, pourroit bien ensuite le supplanter entièrement. Virgile n'eut aucune de ces pensées, qui ne conviennent qu'à une ame basse, & qu'il auroit cru, avec raison, injurieuses à son ami, & encore plus à Mécène. Car il n'en étoit pas de la maison de ce favori comme de celles de la plupart des grands Seigneurs & des ministres, où chacun ne songe qu'à ses propres intérêts, où le mérite des autres fait ombrage, où tout se conduit par cabale & par de sourdes menées, où la bonne foi & l'honneur sont peu connus, & où souvent les plus noirs desseins sont cachés sous les dehors de l'amitié la plus affectueuse. « Ce n'est pas ainsi, disoit Horace à un homme qui lui promettoit, pour peu qu'il voulût lui donner d'accès auprès de Mécène, qu'il le mettroit en état de supplanter bientôt tous les autres: » ce n'est pas ainsi que l'on vit chez Mécène. Il n'y a jamais

» eu de maison plus intégrè que la sienne ,
 » ni plus éloignée de toute cabale & de
 » toute intrigue. Là , un plus riche ou un
 » plus savant ne fait ni tort ni ombrage
 » aux autres. Chacun a sa place , & en est
 » content ».

t. 9. lib. 1.

Non isto vivimus illic ,
 Quo tu rere , modo , domus hac nec purior ulla
 est ,
 Nec magis his aliena malis. Nil mi officit un-
 quam ,
 Ditior hic , aut est quia doctior. Est locus uni
 Cuique suus.

Mécène, dès les commencemens, rendit d'utiles services à Horace auprès du prince, contre lequel il avoit porté les armes dans l'armée de Brutus. Il obtint son pardon, & lui fit restituer ses revenus qui avoient été confisqués. Depuis ce tems-là Horace commença à entrer dans la familiarité de Mécène, & à être admis dans sa confidence & dans ses plaisirs. Il l'accompagna dans le voyage qu'il fit à Brunduse, comme il paroît par la satire V du premier livre.

La réputation & le crédit d'Horace augmentoient tous les jours par les pièces de poésie qu'il publioit, tant sur les victoires d'Auguste, que sur des événemens particuliers, & sur d'autres matières différentes, soit odes ou satyres, ou épîtres.

Le Poète Quintilius Varus, parent de Virgile, étant mort, Horace tâche de

consoler son ami par l'ode XXIV du livre I.

Ergo Quinctilium perpetuus sopor
 Urget? cui pudor, & justitiæ soror
 Incorrupta fides, nudaque veritas,
 Quando ullum invenient parem?
 Multis ille quidem flebilis occidit,
 Nulli flebilior quàm tibi, Virgili.
 Tu frustra pius, heu! non ita creditum
 Pescis Quinctilium deos.

Quand Virgile lui-même partit pour la Grece, dans le dessein d'employer le repos qu'il y alloit chercher pour revoir son *Enéide*, & y mettre la dernière main, Horace composa, à l'occasion de ce voyage, une ode pleine de vœux, qui, malheureusement, ne furent pas exaucés. C'est la III^e du I. livre.

Sic te, diva potens Cypri,
 Sic fratres Heleia, lucida sidera,
 Ventorumque regat pater,
 Obstrictis aliis, præter Iapyga,
 Navis quæ tibi creditum
 Debes Virgilium; finibus Atticis
 Reddas incolumem precor,
 Et serves animæ dimidium meæ.

On peut juger de la tendre amitié de Mécène pour Horace, par ce peu de mots qu'il écrivit à Auguste dans son testament. *Jevous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même.* Auguste lui offrit la charge de secrétaire du cabinet, & écrivit

pour cet effet à Mécène de cette manière : *Jusques ici je n'ai eu besoin de personne pour écrire mes lettres à mes amis ; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires & infirme , je souhaite que vous m'amenez notre Horace. Il passera de votre table * à la mienne, & il m'aidera à faire mes lettres.* Horace , qui aimoit fort sa liberté , ne crut pas devoir accepter une offre si honorable , mais qui l'auroit fort gêné , & s'excusa sur ses infirmités vraies ou supposées. Le prince ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge , & n'en fut pas moins de ses amis. Quelque tems après il lui écrivit en ces termes : *Usez-en ** à mon égard avec liberté , comme si vous étiez mon commensal ; cette qualité vous en donne le droit. Vous savez bien que je voulois que vous vécussiez avec moi de cette manière , si votre santé l'eût permis.*

Combien de réflexions ce récit nous fourniroit sur la bonté d'Auguste , sur la

* Le texte porte : Veniet igitur ab ista parasitica mensa ad hanc regiam. « Il passera de votre table , où il n'est que parasite , à cette table royale ». La plaisanterie d'Auguste roule sur ce qu'Horace n'étoit point de la maison de Mécène , & par conséquent n'avoit point droit de manger à sa table.

Le mot parasite est déshonorant dans notre langue.

** Sume tibi aliquid juris apud me , tanquam si victor mihi fueris. Rectè enim & non temerè feceris , quoniam id usûs mihi tecum esse volui , si per valitudinem tuam fieri posset. Sueton. in vita Virgil.

franchise d'Horace , sur la douceur du commerce qui régnoit alors dans la société, sur la différence des mœurs anciennes avec les nôtres ? Un secrétaire du cabinet à table avec un Empereur ! Un Poète qui refuse cet honneur, sans que l'Empereur s'en trouve offensé !

Horace ne se plaisoit qu'à ses maisons de campagne, soit dans le pays de Sabine, soit à Tivoli; où, libre de soins & d'inquiétudes, il goûtoit dans une agréable retraite toute la douceur du repos, unique objet de ses vœux.

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit

Nunc veterum libris, nunc somno & inertibus horis,

Ducere sollicitæ jucunda obliviam vitæ ?

La cour, qui plaît tant aux ambitieux, n'étoit pour lui qu'un exil & une prison. Il ne comptoit vivre & respirer que quand il retournoit à sa chère campagne; où il se trouvoit plus heureux que tous les Rois de la terre.

Vivo & regno, simul ista reliqui,
Quæ vos ad cælum effertis clamore secundo.

Il mourut sous le consulat de C. Marcius Censorinus & de C. Asinius Gallus, âgé de cinquante-sept ans, après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins, la violence de son mal ne lui ayant

AN. M. 3997.
AV. J. C. 7.

pas donné le tems de signer son testament. Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies, joignant le tombeau de Mécène, qui étoit mort la même année peu de tems avant lui. Il avoit toujours souhaité de ne lui pas survivre, & sembloit même s'y être engagé par un serment.

Ah te meæ si partem animæ rapit
 Maturior vis, quid moror altera,
 Nec carus æquè; nec superstes
 Integer? Ille dies utramque
 Ducet ruinam. Non ego perfidum
 Dixi sacramentum. Ibimus, ibimus,
 Utrumque præcedes, supremum
 Carpere iter comites parati.

Les ouvrages d'Horace se réduisent à ses odes, ses satyres & ses épîtres, & à l'art poétique.

J'ai parlé de ses odes, & en ai marqué le caractère, en les comparant avec celles de Pindare.

Les satyres & les épîtres me paroissent d'un prix infini. Elles n'ont rien au dehors qui avertisse, rien qui frappe. C'est, pour l'ordinaire, une pure prose mise en vers, & même dénuée de tout l'éclat & de toute la douceur de l'harmonie poétique. Ce n'est pas qu'Horace ne pût faire de très-beaux vers. L'endroit où il s'excuse sur son incapacité d'écrire les grandes actions d'Auguste, ne montre-t-il pas combien il en étoit capable?

Cupidum , pater optime , vires
 Deficiunt. Neque enim quivis horrentia pilis *Saty. 1. lib.*
 Agmina , nec fracta pereuntes cuspide Gallos, *2.*
 Aut labentis equo describat vulnera Parthi.

Y a-t-il dans aucun Poète une description plus élégante, plus expressive, plus énergique, & qui peigne un fait avec des couleurs plus vives, que celle du repas que donne le rat de campagne au rat de la ville?

Olim *Satyr. 6. lib.*
 Rusticus urbanum murem mus paupere fertur *2.*
 Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum :
 Asper & attentus quæsitis, ut tamen arctum
 Solveret hospitiiis animum. Quid multa ?

Neque illi
 Sepositi ciceris, nec longæ invidit avenæ :
 Aridum & ore ferens acinum, semesaque lardi
 Frustra dedit, capiens variâ fastidia cœnâ
 Vincere tagentis malè singula dente superbo.

Le reste de la Fable est du même goût.

Cette élégance, cet agrément, cette vivacité d'expressions & d'images, ne se trouvent point (je dis pour l'ordinaire) ni dans les satyres, ni dans les épîtres. Qu'est-ce donc qui en rend la lecture si intéressante ? C'est la délicatesse, l'urbanité, la raillerie fine, la maniere ailée qui y régne : c'est un certain tour de naïveté, de simplicité, de vérité : c'est cette négligence même affectée dans la mesure du vers, laquelle contribue à donner un air plus naturel au discours, effet que produit dans notre langue le stile Marotique : c'est un fonds de raison,

de bon sens, de jugement qui se fait sentir par-tout : c'est un art merveilleux de peindre le caractère des hommes, & de mettre leurs défauts & leur ridicule dans tout leur jour. Il faut qu'il y ait dans tout cela une grande beauté foncière & essentielle pour faire une si vive impression sur les esprits, sans le secours des graces, du nombre, & de l'harmonie poétique.

Quintilien se contente, après avoir parlé de Lucile, de dire « qu'Horace * a beaucoup plus d'élégance ; plus de pureté de style, & qu'il excelle à critiquer les mœurs & les vices des hommes ».

L'Art Poétique, joint à quelques satyres & à quelques épîtres, qui roulent sur la même matière, renferme tout ce qu'il y a de plus essentiel pour les règles de la poésie. On peut regarder ce petit traité comme un excellent abrégé de rhétorique, très-propre à former le goût.

Je ne dis rien des mœurs d'Horace. A n'en juger que par certains endroits, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde, & même pour un austère philosophe. Si on l'en croit, « il trouve long & ennuyeux tout le tems qui l'empêche de s'appliquer sérieusement à l'objet seul digne de nos soins, qui est également utile aux pauvres & aux riches ; & qui, lors-

* Multo est tersior ac purus magis Horatius, & ad notandos hominum mores præcipuus. *Lib. 10. cap. 1.*

» qu'on le néglige , nuit également aux
 » vieillards & aux jeunes gens ».

Sic mihi tarda fluunt ingrataque tempora , quæ
 spem

Consiliumque morantur agendi gnaviter id
 quod

Æquè pauperibus prodest , locupletibus æquè ,
 Æquè neglectum senibus puerisque nocebit.

Dans le fond , c'est un vrai Epicurien ,
 uniquement occupé de ses plaisirs , si peu
 mesuré dans les sentimens & dans ses ex-
 pressions , qu'il n'est point d'honnête hom-
 me , comme le dit Quintilien de lui-même ,
 qui voulut en expliquer certains endroits :
Horatium in quibusdam nolim interpreta-
ri. Cela n'empêche point qu'il ne s'y trouve
 aussi d'excellentes maximes pour les mœurs.
 Il en est d'Horace comme de tous les Au-
 teurs payens. Quand on ne heurte point
 leur passion dominante , & qu'il s'agit seu-
 lement de débiter de beaux principes , non
 de les mettre en pratique , alors ils parlent
 raison , & souvent même religion , en très-
 beaux termes & très-exacts : ce qu'on doit
 regarder comme des restes précieux des sen-
 timens d'estime pour le beau & l'honnête ,
 gravés dans le cœur des hommes par l'Au-
 teur de la nature , & que leur corruption
 n'a pu entièrement éteindre.

OVIDE , (*Publius Ovidius Naso*) AN-M. 3961.
 Chevalier Romain, est né sous le consulat Av. J. C. 43.

d'Hirtius & de Panfa, l'année de Rome 709, aussi bien que Tibulle.

*Senec. Contr.
10. lib. 2.*

Il étudia l'art oratoire sous Arellius Fuscus, & il déclama dans son école avec beaucoup de succès.

Il avoit reçu de la nature une si forte inclination à versifier, qu'il renonça, pour la satisfaire, à tout soin de fortune. Mais si l'inclination à la poésie éteignit en lui tout le feu de l'ambition, elle nourrit au contraire & augmenta celui de l'amour, passion funeste, à laquelle il se livra tout entier.

Son pere vit avec peine son fils quitter la route ordinaire de la jeunesse Romaine, & renoncer absolument à l'espérance des charges, pour suivre un malheureux goût qui ne menoit à rien, & dont sans doute il prévoyoit toutes les suites fâcheuses. Il lui parla fortement, employa les remontrances & les prières, en lui demandant quel fruit il espéroit donc tirer de cette frivole étude, & s'il prétendoit devenir plus habile ou plus heureux qu'Homère qui étoit mort pauvre. Les vifs reproches de son pere firent impression sur son esprit. Pour déférer à ses avis, il résolut de ne plus faire de vers, de ne plus écrire qu'en prose, & de se préparer aux emplois qui convenoient aux jeunes gens de sa condition. Quelqu'effort qu'il fit, ou qu'il feignit d'employer, la nature l'emporta. Ovide étoit poète malgré lui : les

piés & les nombres se présentoient d'eux-mêmes sous sa plume : tout ce qu'il tentoit d'écrire étoit vers.

Sæpe pater dixit; studium quid inutile tentas?

Mæonides nullas ipse reliquit opes.

Motus eram dictis, totoque Helicone relicto

Scribere conabar verba soluta modis.

Sponte sua carmen numeros venibat adaptos,

Et, quod tentabam scribere, versus erat.

Il composoit avec une facilité étonnante, & ne pouvoit se donner la peine de retoucher ses vers, tout de feu dans la composition, tout de glace dans la correction, comme il le marque lui-même.

On lui passeroit sa négligence dans le style, si elle n'étoit point accompagnée d'une licence effrénée par rapport aux mœurs, & s'il n'avoit point rempli ses poésies d'ordures & de saletés. Ce fut le prétexte que prit Auguste pour l'exiler : très-louable dans cette conduite, si véritablement il l'eût relegué pour ce sujet. De tels Poètes sont des empoisonneurs publics, auxquels il faut interdire tout commerce; & de telles poésies doivent être abhorrées comme la peste du genre humain. Mais ce ne fut là qu'un prétexte. Un mécontentement secret, dont Ovide parle souvent dans ses vers, mais en général & sans l'expliquer, & qui est toujours demeuré inconnu, fut la cause de son malheur.

Il fut relégué à Tomes, ville d'Europe,

sur le Pont-Euxin, vers les embouchures du Danube. L'Empereur lui laissa la jouissance de ses biens. Il ne le fit point condamner par un arrêt du Sénat, & il se servit du terme de *reléguer*, qui, dans le droit romain, étoit plus doux que le terme de *bannir*.

Il couroit sa cinquante & unieme année lorsqu'il partit de Rome pour aller à Tomes. Il avoit composé ses Métamorphoses avant le tems de sa disgrâce. Mais se voyant condamné à l'exil, il les jeta dans le feu, soit par dépit, soit parce qu'il n'y avoit pas mis encore la dernière main, & ne les avoit pas entièrement achevées.

*Trist. l. 1.
Eleg. 6 & lib.
3. Eleg. 14.*

Carmina mutatas hominum dicentia formas,
Infelix domini quod fuga rupit opus :
Hæc ego discedens, sicut bona multa meorum,
Ipse mea posui mæstus in igne manu.

Quelques copies qu'on avoit déjà tirées de cet ouvrage, ont été cause qu'il n'a point péri.

Le lieu où il étoit relegué fut pour lui un vrai lieu de supplice : il en fait, en plusieurs endroits de ses poésies, des descriptions affreuses. Ce qu'il y trouvoit de plus fâcheux, c'est qu'il étoit exposé aux rigueurs du froid, & voisin d'un peuple féroce, qui avoit toujours les armes à la main, & lui donnoit de continuelles alarmes : situation triste pour un Italien délicat qui avoit passé sa vie sous un climat doux & agréable, &

qui avoit toujours joui d'un tranquille repos.

Quoiqu'il n'eût pu obtenir ni son rappel, ni un changement d'exil, il ne manqua jamais de respect pour l'Empereur ; & il continua invariablement à le louer avec des excès qui tenoient de l'idolâtrie. On peut dire même qu'il en devint au pied de la lettre & réellement idolâtre, quand il eut appris sa mort. Non-seulement il fit son éloge par un poème en langue Gétique, pour le faire connoître & respecter par ces nations barbares, mais il l'invoqua aussi, & lui consacra une chapelle où il l'alloit encenser & adorer tous les matins.

Nec pietas ignota mea est : videt hospita terra

In nostra sacrum Cæsaris esse domo.

Hic ego de toties cum thure precantia verba,

Eoo quoties surgit ab orbe dies.

*De Ponto.
lib. 4. Ep. 19.*

Le successeur & la famille de ce prince avoient une bonne part à tout ce culte, & en étoient apparemment le véritable objet. Néanmoins Ovide n'y trouva point le remède de ses infortunes. La cour fut inexorable sous Tibère comme auparavant. Il mourut dans son exil la 4^e année du règne de cet Empereur, & l'an de Rome 771, âgé d'environ soixante ans. Son exil avoit duré neuf ou dix ans.

Il avoit demandé qu'en cas qu'il mourût dans le pays des Gètes, ses cendres fussent portées à Rome, afin de ne point de-

meurer encore exilé, même après sa mort, & que l'on mît sur son tombeau l'Épithaphe suivante, qu'il fit lui-même.

Trist. lib. 3. Hic ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,
Eleg. 3. Ingenio perii Naso poeta meo.

At tibi, qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Dicere: Nasonis molliter ossa cubent.

Ovide craignoit l'immortalité de l'ame, (avec plus de raison qu'il ne pensoit) & il souhaitoit qu'elle pérît avec le corps. Car il ne vouloit point que son ombre fût errante parmi celles des Sauromates. Ainsi en tout cas il desiroit avoir un tombeau à Rome.

Atque utinam pereant animæ cum corpore nostræ,

Effugiatque avidos pars mea nulla rogos.

Nam si morte carens vacuas volat altus in auras

Spiritus, & Samii sunt rata dicta senis;

Inter Sarmaticas Romana vagabitur umbras,

Perque feros manes hospita semper erit.

Ossa tamen facito parva referantur in urna.

Sic ego non etiam mortuus exul ero.

Il avoit composé devant & pendant son exil un grand nombre de vers, dont plusieurs sont perdus; & il seroit à souhaiter qu'il s'en fût encore moins conservé. On vantoit sa Médée comme une tragédie parfaite, qui marque, dit Quintilien, (car elle subsistoit encore de son tems) de quoi ce Poète étoit capable, si au lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eut voulu la retenir dans les bornes de la

raison. *Ovidii Medea videtur mihi ostendere quantum vir ille præstare potuerit, si ingenio suo temperare quàm indulgere maluisset.*

Quintil. lib.
10. cap. 1.

Le même Quintilien porte son jugement sur les ouvrages de ce Poète en peu de mots, mais bien justes & bien expressifs, & qui, ce me semble, les caractérisent parfaitement. *Lascivus quidem in Heroicis quoque Ovidius, & nimium amator ingenii sui : laudandus tamen in partibus.*

Ibid.

En effet, le grand défaut d'Ovide est d'être trop étendu, & par cette raison trop lâche, ce qui venoit de la vivacité & de la fécondité de son génie, & d'affecter de l'esprit aux dépens du sérieux & du grand ; *lascivus*. Tout ce qu'il jettoit sur le papier lui plaisoit. Il avoit pour toutes ses productions une indulgence plus que paternelle, qui ne lui permettoit pas d'en rien retrancher, ni même d'y rien changer. *Nimium amator ingenii sui*. Il faut pourtant avouer qu'il est admirable par endroits : *laudandus tamen in partibus*. Ainsi dans ses Métamorphoses, qui sont sans contestation le plus beau de ses ouvrages, il y a un grand nombre de morceaux exquis, & d'un très-bon goût. Aussi étoit-ce l'ouvrage dont l'Auteur faisoit le plus de cas, & duquel principalement il espéroit l'immortalité de son nom.

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

1. Metam.
lib. 5. in fine.

TIBULLE & PROPERCE. Ces deux Poètes, qui ont fleuri à peu près en même tems, & dans le même genre de poésie, passent pour être d'une grande pureté de style, & d'une grande délicatesse. On donne la préférence à Tibulle sur Properce.

PHEDRE, natif de Thrace, & affranchi d'Auguste, écrivoit sous Tibere. Nous avons de cet Auteur cinq livres de fables en vers iambes, à qui il donne lui-même le nom de fables d'Esopé, parce qu'il s'est proposé pour modele ce premier Inventeur, & qu'il en a même souvent emprunté le sujet de ses fables.

Prolog. l. 1. Æsopus auctor quam materiam repperit,
Hanc ego polivi versibus senariis.

Il déclare dès le commencement de son ouvrage, que ce petit livre a deux avantages, qui sont d'amuser & d'égayer le lecteur, & de plus de lui fournir de sages conseils pour la conduite de la vie.

Ibid. Duplex libelli dos est, quod risum movet,
Et quod prudenti vitam consilio monet.

En effet, outre que les matieres de cet ouvrage, où l'on fait parler les bêtes, & même les arbres, & où on leur donne de l'esprit, sont par elles-mêmes réjouissantes; la maniere dont elles sont traitées, a tout l'agrément & toute l'élégance possibles, en sorte que l'on peut dire que Phédre a employé dans ses fables le langage de la nature

nature même, tant le style en est simple & naïf, & cependant plein d'esprit & de délicatesse.

Elles ne sont pas moins estimables par rapport aux avis sensés & à la solide morale qu'elles renferment. J'ai marqué ailleurs, en parlant d'Esopé, combien cette maniere d'instruire étoit en honneur & en usage chez les Anciens, & le cas que les plus savans hommes en faisoient. Quand nous ne considérerions ces fables que par l'utilité dont elles peuvent être pour l'éducation des enfans, à qui, sous l'écorce d'un récit divertissant, elles commencent déjà à proposer des principes de probité & de sagesse, elles devroient nous paroître d'un grand mérite. Mais Phédre a porté ses vues plus loin : il n'y a aucun âge, aucune condition, qui n'y puisse trouver d'excellentes maximes pour la conduite de la vie. Comme les vertus y sont par-tout mises en honneur, & comblées de louanges : les crimes aussi, comme l'injustice, la calomnie, la violence, y sont représentés sous de vives, mais d'affreuses couleurs, qui leur attirent le mépris, la haine, & la détestation publique. Et c'est sans doute ce qui anima contre lui Séjan, & l'exposa à un extrême danger sous ce ministre ennemi de tout mérite & de toute vertu. Phédre n'en marque ni la cause, ni aucune circonstance particulière, ni l'issue. Il se plaint seulement que toutes les formalités de justice sont violées

à son égard, ayant pour accusateur, pour témoin, pour juge, Séjan lui-même qui étoit son ennemi déclaré.

In Prolog.
lib. 3. Quòd si accusator alius Sejano foret,
Si testis alius, judex alius denique,
Dignum faterer esse me tantis malis.

Il y a beaucoup d'apparence que cet indigne favori, qui abusoit insolemment de la confiance de son maître, se trouva choqué de quelques portraits désavantageux tracés dans ces fables qui pouvoient le regarder. Mais, comme ils étoient sans nom, s'en faire l'application soi-même, c'étoit se reconnoître, ou du moins se sentir coupable, Phédre ayant pu n'avoir en vue que de décrire en général les vices des hommes, ainsi qu'il le déclare expressement.

Ibid. Suspicionem si quis errabit sua,
Et rapiet ad se quod erit commune omnium,
Stultè nudabit animi conscientiam.
Huic excusatum me velim nihilominus.
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Verùm ipsam vitam & mores hominum ostendere.

On ne fait ni le tems, ni le lieu, ni aucune particularité de sa mort. On croit qu'il a survécu à Séjan, qui mourut la dix-huitième année de l'empire de Tibère.

Phédre se rend un témoignage bien honorable, en déclarant qu'il avoit arraché de son cœur toute envie d'amasser.

Quamvis in ipsa natus penè sim schola ; *Ibid.*
Curamque habendi penitus corde eraserim.

Il ne paroît pas aussi indifférent, ni aussi désintéressé, par rapport aux louanges ; & il parle assez volontiers de son propre mérite. Il étoit grand en effet, & nous n'avons rien, dans toute l'antiquité de plus accompli que ses fables, j'entens dans le genre simple & naturel.

Il est surprenant qu'avec tout ce mérite Phédre ait été si peu connu, & si peu célébré par les anciens Auteurs. Il n'y en a que deux qui en aient parlé, Martial & Avienus ; encore doute-t on que le vers où le premier nomme Phédre, regarde le nôtre. Casaubon, qui étoit si docte, n'apprit qu'il y avoit un Phédre au monde, que par l'édition qu'en donna à Troyes Pierre Pithou en 1596. Celui-ci en envoya un exemplaire au P. Sirmond qui étoit alors à Rome. Ce Jésuite le montra aux savans de Rome, & ils jugerent d'abord que c'étoit un livre supposé. Mais l'ayant examiné de plus près, ils changerent de sentiment, & crurent y rencontrer les caracteres du siècle d'Auguste. Le P. Vavasseur raconte cette petite aventure avec son élégance ordinaire.

*Epigr. 16.
lib. 3.*

*In tractatu
de Ludicra
dictione.*

M. de la Fontaine, qui a porté, dans notre langue, ce genre d'écrire à sa souveraine perfection en marchant sur les traces de l'hédre, a pourtant suivi une route toute différente. Soit qu'il n'ait pas cru la langue

françoise susceptible de cette heureuse simplicité, qui, dans l'Auteur latin, charme & enleve tous les esprits de bon goût; soit qu'il ne se soit pas lui-même trouvé propre à ce genre d'écrire; il s'est fait un style tout particulier, dont la langue latine n'est peut-être point non plus capable, & qui, sans être moins naïf & moins naturel, est plus égayé, plus orné, plus libre, plus rempli de graces, mais de graces, qui n'ont rien de fastueux ni d'affecté, qui ne font que rendre le fond des choses plus gai & plus amusant.

On en peut dire autant, ce me semble, par rapport à Térence & à Moliere. Ils excellent tous deux dans leur genre, & ont porté la comédie au plus haut point de perfection peut-être où elle puisse arriver. Mais ce genre est tout différent. Térence l'emporte sur Moliere pour la pureté, la délicatesse, l'élégance du langage. D'un autre côté, notre Poète est infiniment au-dessus de Térence pour la conduite & l'intrigue des pieces de théâtre, ce qui en fait une des principales beautés; & sur tout pour la justesse & la variété des caracteres. Il a parfaitement rempli le précepte que donne Horace aux Poètes qui veulent réussir dans ce genre d'écrire, qui est de peindre d'après nature les mœurs & les inclinations des hommes, auxquelles la différence d'âge & de condition apporte de grands changemens.

*Ætatis cuiusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus & annis.*

*Horat. in
Art. poet.*

§. III. *Troisième âge de la Poésie latine.*

J'AI déjà dit que ce troisième âge de la Poésie latine commençoit vers le milieu du règne de Tibère. Quelques-uns des Poètes que je citerai d'abord pourroient être rangés parmi ceux du bon siècle, dont ils sont fort proches pour le tems & pour le mérite. On croit pourtant y remarquer quelque différence.

SENEQUE. Des dix tragédies latines qu'on a publiées & recueillies en un corps sous le nom de Sénèque, on convient assez communément que les plus belles sont de ce célèbre Philosophe, précepteur de Néron. On croit que la Médée est véritablement de lui, puisque Quintilien en cite un endroit sous son nom. On a encore quelque raison particulière pour le faire auteur de l'Œdipe. M. le Fevre trouve que l'Agamemnon, la Troade, & l'Hercule en fureur sentent trop la déclamation & l'école. Néanmoins d'autres croient que la Troade & l'Hippolyte sont encore de lui : mais que l'Agamemnon, l'Hercule en fureur, le Thyeste & l'Hercule sur l'Œta, sont ou de Sénèque le pere, ou de quelque autre Auteur qui n'est pas connu. Pour la Thébaïde & l'Octavie, on juge qu'elles sont entièrement indignes de l'esprit & de l'éloquence

Lib. 9. c. 2.

de Sénèque. Il est certain que l'Octavie n'est faite qu'après la mort de Sénèque & de Néron même.

PERSE, (*Aulus Persius Flaccus*) Poète satyrique, sous l'empire de Néron, étoit natif de Volterre dans la Toscane. Il étoit Chevalier Romain, parent & allié de personnes du premier rang. Il étudia jusqu'à l'âge de douze ans à Volterre : puis il continua ses études à Rome sous le Grammairien Palémon, sous le rhéteur Verginius, & sous un Philosophe Stoïcien, nommé Cornutus, qui conçut pour lui une amitié si particulière, qu'il y eut toujours entre eux une liaison très intime.

Ce Poète étoit d'un naturel fort doux, plein d'amitié & de respect pour ses proches, & fort réglé dans ses mœurs. Dans ses satyres il reprend souvent les défauts des orateurs & des Poètes de son tems, sans épargner Néron même.

On croit qu'il avoit voulu désigner ce prince par ce vers injurieux, qu'on lit dans la première de ses satyres :

* On dit qu'il avoit mis d'abord, *auriculas asini* Mida rex habet.

Auriculas asini * quis non habet ?

On y lit aussi ces quatre vers, que l'on croit être de Néron, & qu'il cite en exemple d'un style vicieux & empoulé :

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris, & Lyncem Mænas flexura corymbis
Evion ingeminat : reparabilis adsonat Echo.

M. Despréaux se justifie par cet exemple.
 « Examinons Perse, dit-il, qui écrivoit sous
 » le règne de Néron. Il ne raille pas sim-
 » plement les ouvrages des Poètes de son
 » tems, il attaque les vers de Néron même.
 » Car enfin tout le monde fait, & toute
 » la cour de Néron le savoit, que ces quatre
 » vers *Torva Mimalloneis*, &c. dont Perse
 » fait une raillerie si amere dans sa pre-
 » miere satyre, étoient des vers de Néron.
 » Cependant on ne remarque point que Né-
 » ron, tout Néron qu'il étoit, ait fait pu-
 » nir Perse; & ce tyran, ennemi de la rai-
 » son, & amoureux comme on fait de ses
 » ouvrages, fut assez galant homme pour
 » entendre raillerie sur ses vers, & ne crut
 » pas que l'Empereur, en cette occasion,
 » dût prendre les intérêts du Poète ».

L'ouvrage de Perse, où règne une mo-
 rale pure, & un fond merveilleux de sens,
 quoique d'une étendue fort médiocre, lui
 a acquis beaucoup de gloire, & une gloire
 fort solide, dit Quintilien. *Multum, & ve-
 ræ gloriæ, quamvis uno libro, meruit
 Persius*. Il faut pourtant avouer que l'obs-
 curité qui règne dans ses satyres, diminue
 beaucoup de son mérite. Elle a fait dire à
 quelqu'un, que puisque Perse ne vouloit pas
 être entendu, il ne vouloit pas l'entendre.
*Si non vis intelligi, nec ego volo te intel-
 ligere.*

*Discours sur
la Satyre.*

Il mourut âgé seulement de vingt huit

ans, l'an de Jesus-Christ 62, qui étoit la 8^e de l'Empire de Néron. Il laissa par reconnaissance à Cornutus, son maître & son ami, sa bibliothèque, composée de sept cens volumes, ce qui étoit alors fort considérable, & une grande somme d'argent. Cornutus accepta les livres, & laissa l'argent aux héritiers, c'est-à-dire aux sœurs de Perse.

J'anticipe le tems de Juvénal, pour joindre ensemble ces deux Poètes satyriques.

JUVÉNAL (*Decimus* ou *Decius Junius Juvenalis*) étoit d'Aquin, au royaume de Naples. Il vivoit à Rome sur la fin du règne de Domitien, & même sous Nerva & sous Trajan. Il s'est rendu très-célèbre par ses satyres. Nous en avons seize de lui. Il avoit passé une grande partie de sa vie dans les exercices scholastiques, où il avoit acquis la réputation de déclamateur véhément.

Despréaux.

Juvénal, élevé dans les cris de l'Ecole, Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Jule Scaliger, qui est toujours singulier dans ses sentimens, préfère la force de Juvénal à la simplicité d'Horace. Mais tous les gens de bon goût jugent que le génie déclamateur & mordant de Juvénal est beaucoup au-dessous de cette naïveté fine, délicate & naturelle d'Horace.

Il avoit osé attaquer dans sa septieme fatyre le comédien Paris, dont le pouvoir étoit énorme à la cour, & qui donnoit généralement toutes les charges & de la robe & de l'épée.

*Vetus Juven.
vit.*

*Ille & militiæ multis largitur honorem,
Semestri vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres, dabit Histrio.*

Le fier comédien ne souffrit pas patiemment une entreprise si criminelle. Il fit bannir Juvénal en Egypte, en l'envoyant commander un régiment campé à l'extrémité de ce pays. Il revint à Rome après la mort de Domitien, & y demeura, comme on le juge par quelques-unes de ses satyres, jusqu'au règne d'Adrien.

On croit que Quintilien, qui s'étoit fait une règle de ne nommer aucun des Auteurs vivans, marque Juvénal lorsqu'il dit, qu'il y avoit de son tems des Poètes satyriques dignes d'estime, & qui seroient un jour fort célèbres. *Sunt clari hodieque, & qui olim nominabuntur.*

*Lib. 10. cap.
1.*

Il seroit à souhaiter, qu'en reprenant les mœurs des autres avec tant de sévérité, il ne nous eût pas fait voir qu'il étoit lui-même sans pudeur, & qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une manière qui enseigne plus à les commettre, qu'elle n'en inspire de l'horreur.

LUCAIN (*M. Annæus Lūcanus*) étoit neveu de Sénèque. Son ouvrage le plus

célèbre est sa *Pharsale*, où il décrit la guerre de César & de Pompée. Il est riche en belles pensées, & a une grande vivacité de style : mais Quintilien croit qu'il doit être rangé plutôt parmi les orateurs, que parmi les Poètes. *Lucanus ardens, & concitatus, & sententiis clarissimus; & ut dicam quod sentio, magis oratoribus quam poetis annumerandus.* Egaler Lucain à Virgile, comme quelques-uns l'ont voulu faire, ce n'est pas relever Lucain, mais faire voir qu'on a peu de discernement. Ce qu'on peut dire, c'est que si l'âge eût pu mûrir l'esprit de Lucain, qui n'avoit peut-être pas vingt-six ans quand il est mort, & joindre à son feu & à son élévation le jugement de Virgile, on auroit pu voir en lui un Poète achevé. On a perdu plusieurs de ses poésies.

La vie de Lucain qu'on attribue à Suétone, l'accuse d'avoir eu une langue légère & intempérante, & d'avoir sur-tout parlé de Néron, qui l'aimoit, d'une manière capable d'irriter même un prince doux & modéré.

* Il entra des premiers dans la conspiration de Pison, piqué de ce que Néron, par une basse jalousie, s'opposoit à la réputation de ses vers, & l'empêchoit de les

* *Lucanum propriæ causæ accendebant, quod famam carminum ejus premebat* | Nero, prohibueratque ostentare, vanus ad simulationem. *Tac. Annal. lib. 15. c. 50.*

publier. Le Prince ordonna qu'on fît mourir Lucain, & on lui coupa les veines. Comme il sentoît la chaleur abandonner les extrémités de son corps, se souvenant qu'il avoit autrefois dépeint un soldat qui mouroit de la sorte, il prononça les vers qui exprimoient sa mort, & ce furent là ses dernières paroles. Frivole consolation pour un mourant, mais digne d'un Poète! Il mourut l'année 65 de l'ère chrétienne, & la douzième de Néron.

PETRONE (*Petronius Arbiter*) étoit Provençal, d'auprès de Marseille, selon Sidoine Apollinaire, & vivoit, selon la plus commune opinion, sous Claude & Néron.

Nous avons de cet Auteur un reste de satyres, ou plutôt de plusieurs livres satyriques, (*Satyricon*) qu'il avoit composés tant en prose qu'en vers. C'est une espèce de roman, qu'il fit en forme de satire, du genre de celles que Varron, comme je l'ai déjà dit, avoit inventées en mêlant agréablement la prose avec les vers, le sérieux avec l'enjoué; & que Varron avoit nommées *Ménippées*, parce que Ménippe le Cynique avoit traité devant lui des matières graves d'un style plaisant & moqueur.

Ces fragmens ne sont qu'un recueil indigeste, tiré des cahiers de quelque particulier qui avoit extrait de Pétrone ce qui lui avoit plu davantage, sans y observer d'ordre. Les savans y trouvent une grande

finesse & délicatesse de goût , & une merveilleuse fécondité à peindre les différens caracteres de ceux qu'il fait parler. Ils observent pourtant que , bien que Pétrone paroisse avoir été grand critique , & d'un goût fort exquis, son style ne répond pas tout-à-fait à la délicatesse de son jugement : qu'on y remarque quelque affectation ; qu'il est trop fleuri & trop étudié , & qu'il dégénère déjà de cette simplicité naturelle & majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste. Mais , quand il seroit beaucoup plus parfait pour le style , il en seroit encore plus dangereux pour les mœurs par les obscénités dont il a rempli son ouvrage.

On doute si notre Pétrone est le même que celui dont parle Tacite. Voici la peinture que fait cet Historien de Petronius Turpilianus , & qui convient assez à l'idée que la lecture de l'ouvrage dont je parle donne de son Auteur. « C'étoit * un volup-

* Illi dies per somnum ,
 non officiis & oblectamen-
 tis vitæ transigebantur. Ut-
 que alios industria, ita hunc
 ignavia ad famam protule-
 rat, habebaturque non ga-
 neo & profligator, ut pleri-
 que sua haurientium, sed
 erudito luxu. Ac dicta facta-
 que ejus, quanto solutiora,
 & quandam sui negligenti-
 am præferentia, tanto gra-
 tius in speciem simplicitatis
 accipiebantur. Proconsulta-

men Bithyniæ, & mox Con-
 sul, vigentem se ac parem
 negotiis ostendit : deinde
 revolutus ad vitia, seu vi-
 tiorum imitationem, inter
 paucos familiarium Neroni
 adsumptus est, elegantia ar-
 biter, dum nihil a mœnum
 & molle, nisi quod ei Petro-
 nius approbavisset. Unde in-
 vidia Tigellini, quasi adver-
 sus æmulum, & scientia vo-
 luptatum potiorum. *Tacit.*
Annal. lib. 16, cap. 18.

» tueux , qui donnoit le jour au sommeil ,
 » & la nuit aux plaisirs ou aux affaires. Et
 » au lieu que les autres se rendent célèbres
 » par leur application au travail , celui-ci
 » s'étoit mis en réputation par son oisiveté.
 » Il ne passoit pourtant pas pour un débau-
 » ché & un dissipateur comme ceux qui se
 » ruinent par des débauches folles & sans
 » goût , mais pour un homme d'un luxe dé-
 » licat & réfléchi. Toutes ses actions plai-
 » soient d'autant mieux , qu'elles portoient
 » un certain air de négligence , qui paroif-
 » soit la simple nature , & qui avoit toutes
 » les graces de la naïveté. Néanmoins lors-
 » qu'il fut Proconsul de Bithynie , & de-
 » puis Consul , il se montra capable des
 » plus grands emplois. Puis redevenu vo-
 » luptueux , ou par inclination , ou par po-
 » litique , à cause que le Prince aimoit la
 » débauche , il fut l'un de ses principaux
 » confidens. C'étoit lui qui régloit tout dans
 » les parties de plaisir de Néron ; & Néron
 » ne trouvoit rien d'agréable ni de bon
 » goût , que ce que Pétrone avoit approuvé.
 » Delà naquit l'envie de Tigellin contre
 » lui comme contre un dangereux rival ,
 » & qui le surpassoit dans la science des
 » voluptés ». Pétrone se donna la mort
 à lui-même , pour prévenir celle à laquelle
 l'Empereur , sous une fausse accusation ,
 l'auroit condamné.

Si ce Pétrone n'est pas l'Ecrivain dont

il s'agit ici, cet admirable portrait servira au moins à faire connoître le style de Tacite, dont j'aurai à parler dans la suite.

C. SILIUS ITALICUS s'est rendu célèbre par son poème de la seconde guerre punique.

Il * n'étoit pas né Poète, & l'étude ne suppléa pas entièrement à ce qui lui manquoit du côté de la nature. D'ailleurs il ne s'appliqua à faire des vers qu'après avoir long-tems exercé dans le barreau la fonction d'Avocat, & avoir été consul, c'est-à-dire dans un âge déjà fort avancé & languissant.

*Martial.
Epigram. 63.
lib. 7.*

Quelque ** éloge que lui donne Martial, il n'est pas fort estimé en qualité de Poète : mais on trouve qu'il surpasse tous ceux de son tems pour la pureté de la langue. Il suit avec assez d'exactitude la vérité de l'histoire, & l'on peut tirer de son poème des lumieres pour les tems mêmes qui ne sont pas de son principal dessein, y ayant des faits qui ne se trouvent point ailleurs.

Ce qu'il y dit de Domitien, fait assez voir qu'il le composoit sous ce prince, après la guerre des Sarmates, sous laquelle il peut comprendre celle des Daces.

* Scribebat carmina majore cura quam ingenio. | *Plin. Ep. 7. lib. 3.*

** Perpetui nunquam moritura volumina Sili
Qui legis & Latia carmina digna togâ.

Epigram. 63. lib. 7.

On croit que sa mort arriva sous Trajan, l'an 100. Il se laissa mourir de faim, ne pouvant plus souffrir la douleur d'un clou, que les médecins ne pouvoient guérir. Pline remarque, que Silius s'étant retiré dans la Campanie, à cause de sa vieillesse, il ne quitta point sa retraite pour venir à Rome féliciter Trajan sur son avènement à l'empire. On * estima Trajan de n'avoir point été offensé de cette liberté, & lui d'avoir osé la prendre.

Plin. Epist.
7. lib. 3.

Si notre Poète n'a pu arriver à une parfaite imitation de Virgile, du moins son respect pour lui ne pouvoit pas aller plus loin. Il étoit devenu maître du lieu où étoit le tombeau de Virgile. C'étoit ** pour lui un lieu sacré, & qu'il respectoit comme un temple. Il célébroit tous les ans le jour natal de Virgile avec plus de joie & de solennité que le sien propre. Il ne put souffrir qu'un monument si respectable demeurât négligé entre les mains d'un pauvre payan, & il en fit l'acquisition.

Jam propè desertos cineres, & sancta Maronis

Nomina qui coleret, pauper & unus erat.

Silius optatæ succurrere censuit umbræ :

Silius & vatem, non minor ipse, colit.

Martial.
Epigram. 50.
lib. 11.

L'ouvrage de Silius étoit demeuré en-

* Magna Cæsaris laus, | lem religiosius quàm suum
sub quo hoc liberum fuit, | celebrabat: Neapoli maxi-
mè, ubi monumentum ejus
magna illius, qui hac liber- | adire ut templum solebat,
tate ausus uti. *Plin. ibid.*
** Cujus (Virgilii) nata- *Plin. ibid.*

seveli depuis plusieurs siècles dans la poussière de la bibliothèque de S. Gal. Pogge l'y trouva pendant le Concile de Constance avec plusieurs autres manuscrits, comme je l'ai déjà marqué ailleurs.

STACE (*P. Statius Papinius*) a vécu sous Domitien. Martial ne parle jamais de lui, quoiqu'ils vécussent à Rome en même tems. On croit que cela venoit de jalousie, parce que Stace plaisoit fort à Domitien par son extrême facilité à faire des vers sur le champ.

Nous avons de Stace deux poèmes héroïques : la *Thébaïde* en douze livres, & l'*Achilléide* qui n'a que deux livres, parce que la mort l'a empêché de l'achever. Il les a adressés l'un & l'autre à Domitien après la guerre des Daces. Nous avons encore cinq livres de *Sylves*, ou de plusieurs petits poèmes sur divers sujets, dont beaucoup ont pour objet de flatter Domitien.

Ses poésies furent fort estimées de son tems à Rome. Juvénal marque le concours extraordinaire avec lequel on alloit les entendre, & les applaudissemens qu'on leur donnoit.

Satyr. 6. Curritur ad vocem jucundam, & carmen amicum
lib. 3. Thebaidos, lætam fecit cùm Stacius urbem,
 Promisitque diem : tanta dulcedine captos
 Adficit ille animos, tantaque libidine vuigi
 Auditur.

Les vers qui suivent, s'il faut les prendre

à la lettre, & s'ils ne font pas une de ces hyperboles familières à Juvénal, nous apprennent que Stace étoit pauvre; & qu'après avoir acquis bien de la réputation par sa Thébaïde, il étoit obligé de faire des piéces de théâtre, & de les vendre à des comédiens pour pouvoir vivre.

*Sed cùm fregit subsellia versu,
Esurit, intactam Paridi nisi vendat Agaven.*

Jule Scaliger prétend qu'il n'y a ni parmi les Anciens ni parmi les Modernes aucun auteur qui ait tant approché de Virgile que Stace, & il ne fait point difficulté de lui donner la préférence sur tous les Poètes héroïques, Grecs & Latins, soutenant qu'il fait de meilleurs vers qu'Homère même. Un tel jugement marque bien que cet illustre critique n'avoit pas tant de justesse d'esprit que d'érudition. Souvent l'une nuit à l'autre.

Stace, aussi-bien que Lucain & Silius Italicus, a traité son sujet plutôt en historien qu'en Poète, sans s'attacher à ce qui fait l'essence & la constitution d'un véritable poème épique. Pour la diction & la versification, en cherchant trop à s'élever & à paroître grand, il donne dans l'enflure & devient empoulé.

Comme le règne d'Auguste a porté les plus excellens des Poètes Latins, aussi celui de Domitien nous a donné les plus considé-

rables d'entre les Poètes du second ordre.

VALERIUS FLACCUS. (*C. Valerius Flaccus Setinus Balbus.*) Ce Poète étoit né à Setia, ville de Campanie, mais avoit fixé sa demeure à Padoue.

Nous avons son poème héroïque du voyage des Argonautes, divisé en huit livres. Il fut commencé sous Vespasien, à qui il est adressé : une mort prématurée empêcha l'Auteur de l'achever. Les plus habiles gens ont une opinion assez médiocre de cet ouvrage, parce qu'ils y trouvent diverses fautes contre les règles de l'art ; point de grace & de beauté, & un style, qui, pour avoir affecté une grandeur mal soutenue, devient froid & languissant. Quintilien néanmoins dit que la poésie latine avoit beaucoup perdu par sa mort, qui arriva dans les dernières années de Domitien. *Multum in Valerio Flacco nuper amisimus!*

Martial lui écrit comme à son ami, & l'exhorte à quitter la poésie pour plaider, & faire quelque métier, auquel il puisse gagner plus d'argent qu'à courtoiser les Muses de qui il n'a rien à attendre que de vaines couronnes & de stériles louanges, qui le laisseront à jeun & dans la misère.

Epig. 76. lib. 1. Pierios differ cantusque chorosque Sororum,
Æs dabit ex illis nulla Puella tibi....

Præter aquas Helicon, & ferta, lyrasque dearum,
Nil habet, & magnum sed perinane sophos.

MARTIAL (*M. Valerius Marcialis*)

a réussi dans l'épigramme. Il étoit Espagnol, de la ville de Bilbilis, qu'on dit avoir été peu éloignée de celle de Caltaïnde en Aragon. Il naquit sous Claude, vint à Rome sous Néron, à l'âge de vingt ans, & y en demeura trente, aimé des Empereurs, sur-tout de Domitien, qui lui accorda plusieurs graces. On croit que n'étant pas si bien traité après la mort de cet Empereur, il se retira en son pays. Il eut tout le tems de s'y ennuyer, n'y trouvant nulle compagnie sortable, & qui eut du goût pour les lettres, ce qui lui fit souvent regretter son séjour de Rome. Car, au lieu que dans cette savante ville ses vers étoient extrêmement goûtés & applaudis, à Bilbilis ils ne faisoient qu'exciter contre lui l'envie & la médisance : traitement qu'il est difficile de soutenir tous les jours avec patience. *Accedit his municipalium rubigo dentium, & judicii loco livor..... adversus quod difficile est habere quotidie bonum stomachum.* Il mourut sous Trajan, vers l'an 100.

*Martial in
Præf. lib. 12.*

Il nous reste de lui quatorze livres d'épigrammes, & un livre des spectacles. Vossius croit que ce dernier est un recueil des vers de Martial & de quelques autres Poètes de son tems sur les spectacles que Tite fit représenter l'an 80.

Pline, en l'honneur duquel il avoit fait

Plin. Epist. une Epigramme, (la 19^e du livre 10^e)
21. lib. 3. lui donna une somme d'argent lorsqu'il se
 retira de Rome : car il étoit peu avantagé
 des biens de la fortune. A cette occasion
 Pline remarque que c'étoit un ancien usa-
 ge, d'accorder des récompenses utiles ou
 honorables à ceux qui avoient écrit à la
 gloire des villes ou de quelques particu-
 liers. Aujourd'hui, dit-il, la mode en est
 passée avec tant d'autres, qui n'avoient pas
 moins de grandeur & de noblesse. Depuis
 que nous cessons de faire des actions loua-
 bles, nous méprisons la louange. *Postquàm*
desimus facere laudanda, laudari quo-
que ineptum putamus.

Il pleura la mort de Martial, lorsqu'il
 en fut la nouvelle. Il aimoit & estimoit
 son génie. Mais il seroit à souhaiter qu'il
 y eût eu autant de pudeur & de modestie
 dans ses vers, qu'il y a quelquefois d'esprit.

On lui reproche son humeur trop mor-
 dante, sa flatterie honteuse à l'égard de Do-
 mitien, jointe à la maniere indigne dont il
 le traita après sa mort.

L'amour des subtilités, & l'affectation
 des pointes dans le discours, avoient pris,
 dès le tems de Tibère & de Caligula, la
 place du bon goût qui régnoit sous Au-
 guste. Ce défaut alla toujours croissant,
 & c'est ce qui fit si fort goûter Martial. Il
 s'en faut bien que toutes ses épigrammes
 soient de la même force : on leur a juste-
 ment appliqué ce vers qui est de lui :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala
plura.

Le plus grand nombre est des mauvaises,
mais il y en a d'excellentes : j'en rapporterai
quelques-unes.

Sur une parfaite Sculpture.

Epig. 35. l. 3.

Artis Phidiacæ toreuma clarum
Pisces adspicis : adde aquam, natabunt.

Sur la lenteur d'un Barbier.

Eutrapelus tonsor dum circuit ora Luperci,
Expingitque genas, altera barba subit. *Epig. 83. l. 7.*

Conseil à un homme de ne point plaider.

Et judex petit, & petit patronus :
Solvas censeo, Sexte, creditori. *Epig. 13. l. 2.*

*Sur la mort prématurée d'un homme qui
avoit remporté plusieurs fois la victoire
dans les courses du Cirque.*

Ille ego sum Scorpis, clamosi gloria Circi ; *Epig. 51. l. 10*
Plausus, Roma, tui, deliciæque breves :
Invida quem Lachesis raptum trieteride nona
Dum numerat palmas, credidit esse senem.

Sur l'action hardie de Mucius Scévola.

Dum peteret Regem decepta satellite dextra, *Epig. 12. l. 1.*
Injecit sacris se peritura focis,
Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,
Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mucius igne,
Hanc spectare manum Porsena non potuit.
Major deceptæ fama est & gloria dextræ :
Si non errasset, fecerat illa minus.

Contre la dureté d'un riche avare.

Ep. 46. l. 2. Tu spectas hiemen succincti lentus amici,
(Prô scelus!) & lateris frigora trita mei.
Quantum erat, infelix, pannis fraudare duobus,
(Quid renuis?) non te, Nævole, sed tineas?

On ne conserve véritablement que les biens qu'on a donnés.

Ep. 42. l. 8. Callidus effracta nummos fur auferet arca:
Prosternet patrios impia flamma lares...
Extra fortunam est quicquid donatur amicis.
Quas dederis, solas semper habebis opes.

Eloge & description d'une petite Chienne.
Elle est un peu longue, mais d'une délicatesse extrême. Je souhaiterois qu'une main habile traduisît en vers françois cette pièce en faveur des Dames.

Ep. 109. l. 1. Issa est passere nequior Catulli:
Issa est purior osculo columbæ:
Issa est blandior omnibus puellis:
Issa est carior Indicis lapillis:
Issa est deliciæ catella Publi.
Hanc tu, si queritur, loqui putabis.
Sentit tristitiamque, gaudiumque.
Collo nixa cubat, capitque somnos,
Ut suspiria nulla sentiantur:
Et desiderio coacta ventris,
Gutta pallia non fefellit ulla;
Sed blando pede suscitât, toroque
Deponi monet, & rogat levâri:
Castæ tantus inest pudor catellæ!
Ignorat Venerem, nec invenimus
Dignum tam tenera virum puella.
Hanc ne lux rapiât suprema totam,

Picta Publius exprimit tabella.
 In qua tam similem videbis Issam,
 Ut sit tam similis sibi nec Issa.
 Issam denique pone cum tabella,
 Aut utramque putabis esse veram,
 Aut utramque putabis esse pictam.

SULPITIA, Dame Romaine, étoit femme de Calenus. Elle fit un poème sur l'expulsion des Philosophes, où elle maltraite fort Domitien, & le menace de la mort. C'est la seule piece qui nous reste d'un grand nombre de poésies qu'elle avoit faites. On l'imprime ordinairement à la fin des satyres de Juvénal. Il y a sujet de regretter la perte des vers qu'elle écrivit à son mari sur l'amour conjugal, & sur la fidélité & la chasteté que l'on doit garder dans l'état du mariage. Martial en fait un bel éloge dans une épigramme dont je rapporterai seulement quelques vers.

Omnes Sulpitiam legant puellæ,
 Uni quæ cupiunt viro placere.
 Omnes Sulpitiam legant mariti,
 Uni qui cupiunt placere nuptæ....
 Hac condiscipula, vel hac magistra,
 Elles doctior & pudica Sappho....

Ep. 35. l. 1.

Nous avons quelques églogues, & une partie du poème sur la Chasse de *M. Aurelius Olympius Nemefianus*, fort célèbre en son tems pour la poésie. On prétend qu'il étoit de Carthage. Il adresse son

poème sur la Chasse à Carin & à Numérien après la mort de leur pere , c'est-à-dire en 284.

TITUS CALPURNIUS de Sicile, a vécu sous Carus, Carin & Numérien. Il composa sept églogues qu'il adressa à Numérien, Poète bucolique comme lui. Les vers de ces deux Poètes se sentent du siècle où ils ont été composés.

PRUDENCE, (*Aurelius Prudentius Clemens*) Poète chrétien, officier à la cour de l'Empereur Honorius, naquit en Espagne à Sarragosse l'an 348, & mourut vers l'an 412.

Il ne commença ses poésies sur la religion qu'à l'âge de cinquante-sept ans. Il avoit été Avocat, puis Juge, ensuite homme de guerre : enfin il fut attaché à la cour par un emploi honorable. C'est lui-même qui nous apprend ces circonstances dans le prologue de ses ouvrages.

Per quinquennia jam decem ,
Ni fallor , fuimus : septimus insuper
Annum cardo rotat, dum fruimur sole volubili.

Après avoir parlé de sa jeunesse , il expose ses différens emplois.

Exin jurgia turbidos
Armarunt animos , & malè pertinax
Vincendi studium subjacuit casibus asperis.

Bis legum moderamine
Frenos nobilium reximus urbium ;
Jus civile bonis reddidimus , terruimus reos.

Tandem

Tandem militiæ gradu
 Evectum pietas Principis extulit,
 Adsumptum propius stare jubens ordine proximo.

Les poésies qu'on a de Prudence sont plus remplies de zèle de religion, que des ornemens de l'art. On y trouve beaucoup de fautes de quantité. D'ailleurs l'orthodoxie n'y est pas toujours gardée. Il faut pourtant avouer qu'on trouve en plusieurs endroits de ses ouvrages beaucoup de goût & de délicatesse. Je n'en veux pour preuves que ses hymnes sur les Innocens : j'en rapporterai quelques strophes.

*Salvere flores Martyrum ,
 Quos lucis ipso in lumine ,
 Christi infecutor sustulit ,
 Ceu turbo nascentes rosas.*

*Vos prima Christi victima ,
 Grex immolaturum tener ,
 Aram sub ipsam simplices
 Palma & coronis luditis,.....*

*Audit tyrannus anxius
 Adesse regum principem ,
 Qui nomen Israel regat ,
 Teneatque David regiam.*

*Exclamat amens nuntio :
 Successor instat , pellimur ,
 Satelles i , ferrum rape ,
 Perfunde cunas sanguine.*

*Transfigit ergo carnifex
 Mucrone districto furens
 Effusa nuper corpora ,
 Animasque rimatur novas.*

Le siècle d'Auguste n'a rien de plus vif ni de plus délicat que ces strophes.

CLAUDIEN (*Claudius*) Poète Latin & payen, natif de Canope en Egypte, a vécu sous Arcade & Honorius, qui lui firent dresser une statue. Il mourut peu après Arcade.

Il mérite le premier rang entre tous les Poètes héroïques qui ont paru depuis l'heureux siècle d'Auguste. De tous ceux qui ont tâché de suivre Virgile, il est celui qui approche le plus de la majesté de ce Poète, & qui tient le moins de la corruption de son siècle. On sent bien qu'il avoit beaucoup de génie, & qu'il étoit né pour la poésie. Il étoit plein de ce feu qui produit l'enthousiasme. Son style est châtié, doux, élégant, & en même tems noble & élevé. Il a trop de faillies de jeunesse, & est trop enflé. Il a de l'esprit & de l'imagination, mais il est bien éloigné de cette délicatesse de nombre, & de ce tour naturel de vers que les connoisseurs admirent dans Virgile. Il retombe sans cesse dans la même cadence, ce qui fait qu'on a peine à le lire sans se lasser.

Entre les diverses pièces de Claudien, ses invectives contre Rufin & contre Eutrope ont été fort estimées.

AUSONE (*Decius*, ou plutôt *Decimus Magnus Ausonius*) naquit à Bordeaux.

A l'âge de trente ans il fut choisi pour y enseigner la grammaire, puis la Rhétorique. Il s'acquit une si grande réputation dans ce dernier emploi, qu'on l'attira à la cour impériale pour le faire précepteur de Gratien, fils de l'Empereur Valentinien I. AN. 367.
Il accompagna son élève dans le voyage que fit ce jeune Prince en Allemagne avec son pere.

Cet emploi lui acquit les premières dignités de l'empire. Il fut fait Questeur par Valentinien. Après la mort de ce Prince, Gratien le fit Préfet du Prétoire : & il eut deux fois cette charge, premièrement pour l'Italie & l'Afrique, & ensuite pour les Gaules. Enfin il le déclara Consul. On vit AN. 370.
pour lors vérifiée de nouveau la maxime de Juvénal, que quand il plaît à la fortune, on passe de la fonction de rhéteur à la charge de Consul.

Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul.

L'Empereur, en lui conférant cette dignité, n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant & de plus honnête. Ce doit être la science des Princes, de savoir ainsi assaisonner leurs présens & leurs bienfaits. Il dépêcha promptement un courrier à Aufone, pour lui donner avis de sa nomination au Consulat, & lui écrivit en ces termes. « Comme je songeois il y a quel-

*Aufon. in
Grat. Act.*

» année , j'invoquai l'assistance de Dieu ,
 » comme vous savez que j'ai accoutumé de
 » faire en tout ce que j'entreprends , & com-
 » me je fais que vous desirez que je fasse. J'ai
 » cru que je devois vous nommer premier
 » Consul , & que Dieu demandoit de moi
 » cette reconnoissance pour les bonnes inf-
 » tructions que j'ai reçues de vous. Je vous
 » rends donc ce que je vous dois ; & sachant
 » qu'on ne peut jamais s'acquitter ni envers
 » ses peres , ni envers les maîtres , je confesse
 » que je vous dois encore ce que j'ai tâché
 » de vous rendre » .

Afin que rien ne manquât à la grace qu'il
 lui avoit faite , il accompagna cette let-
 tre d'un présent , & lui envoya une robe
 fort riche , où étoit en broderie d'or la fi-
 gure de l'Empereur Constantius son beau-
 pere. Ausone , de son côté , employa toute
 la force & toute la délicatesse de son es-
 prit , pour faire en vers & en prose l'éloge
 de son auguste bienfaiteur. Nous avons en-
 core le remerciement qu'il fit à l'Empereur ,
 c'est une piece qui a été fort estimée. On
 y trouve beaucoup d'esprit , & peut-être
 trop ; des pensées belles & solides ; des
 tours vifs , mais souvent trop recherchés.
 La latinité en est dure , & se ressent du
 siècle où a vécu l'Auteur. Je rapporterai
 ici le commencement du discours qu'il pro-
 nonça devant l'Empereur en action de gra-
 ces , afin qu'on ait quelque idée de son style.

Ago tibi gratias, Imperator Auguste : si possem, etiam referrem. Sed nec tua fortuna desiderat remunerandi vices, nec nostra suggerit restituendi facultatem. Privatorum ista copia est, inter se esse munificos. Tua beneficia, ut majestate præcellunt, ita mutuum non reposcunt. Quod solum igitur nostræ opis est, gratias ago, verum ita, ut apud Deum fieri solet, sentiendo copiosius, quàm loquendo ; atque non in sacrario modò Imperialis oraculi, qui locus horrore tranquillo & pavore venerabili rarò eundem animum præstat & vultum : sed usquequaque gratias ago, tum tacens, tum loquens ; tum in cætu hominum, tum ipse mecum ; & cùm voce potui, & cùm meditatione secessi ; omni locò, actu, habitu, & tempore. Nec mirum, si ego terminum non statuo tam grata profitendi, cùm tu finem facere nescias honorandi. Qui enim locus est, aut dies, qui non me hujus aut similis gratulationis admoneat ! Admoneat autem ! O inertiam significationis ignavæ ! Quis, inquam, locus est, qui non beneficiis tuis agitet, inflammet ?

Il y a une extrême inégalité entre les ouvrages d'Aufone. Son style est dur, comme je l'ai déjà remarqué : mais la dureté est le moindre vice de ses poésies. Les obscénités dont il les a remplies en inter-

disent la lecture à quiconque n'a pas renoncé à toute pudeur.

S. PAULIN, Evêque de Nole, étoit de Bordeaux. Il naquit vers l'an 353. Il eut pour maître dans les lettres profanes le célèbre Aufone, dont je viens de parler. S. Paulin déclare plus d'une fois qu'il devoit tout à Aufone, qu'il appelle son patron, son maître, son pere, & à qui il se reconnoît redevable de sa bonne éducation, de la connoissance qu'il avoit des lettres, & de son élévation dans les charges & les dignités.

Carm. 10. Tibi disciplinas, dignitatem, litteras,
Linguae, & togæ, & famæ decus,
Profectus, altus, institutus debeo
Patrone, præceptor, parens.

Il fit un grand progrès sous un tel maître. Aufone l'en félicite dans plusieurs de ses poésies, & il avoue, ce qui n'est pas peu pour un Poète, que son disciple a emporté la palme sur lui pour les vers.

Aufon Epist. 20. Cedimus ingenio, quantum præcedimus ævo.
Assurgit Musæ nostra Camœna tuæ.

Id. Ep. 24. & 25. La retraite de S. Paulin, qui étoit allé se cacher dans la solitude en Espagne, lui attira de violens reproches de la part d'Aufone. Cet homme mondain lui écrivit plusieurs lettres pour se plaindre de son injurieux oubli, dans lesquelles il s'emporte contre sa Tanaquil, c'est le nom odieux

qu'il donnoit à Thérâsie sa femme, à qui il imputoit ce changement. Il accusoit son disciple d'avoir perdu sa douceur ancienne, & d'être devenu sauvage & misanthrope. Il lui attribuoit assez clairement un esprit renversé par une noire mélancolie, qui lui faisoit fuir la compagnie & la conversation des hommes. C'est le reproche ordinaire que font les gens du monde à ceux qui le quittent.

La divine providence empêcha qu'il ne reçût aucune de ces lettres avant qu'il fut assez fort pour résister aux pièges que le démon lui tendoit par la main d'un maître anciennement estimé, & tendrement aimé. Au bout de quatre ans, il en reçut trois à la fois, auxquelles il répondit de son côté par plusieurs lettres.

Après avoir rendu raison de son long silence, il s'excuse de se remettre à la poésie profane, qui ne convenoit point à une personne comme lui, qui ne vouloit plus songer qu'à Dieu.

Quid abdicatas, in meam curam, pater,
Redire Musas præcipis?

Negant Camœnis, nec patent Apollini
Dicata Christo pectora.

Il dit qu'il est bien éloigné maintenant d'invoquer ni Apollon ni les Muses, divinités sourdes & imbécilles; qu'un Dieu plus puissant s'est saisi de son esprit, & de-

mande de lui d'autres sentimens, & un autre langage.

Nunc alia mentem vis agit, Major Deus,
 Aliosque mores postulat.

Il décrit ensuite le changement merveilleux que la grace opere dans le cœur de l'homme, lorsqu'elle s'en est saisie par droit de conquête, & qu'elle se l'est entièrement assujetti, en lui faisant perdre par un chaste plaisir le goût des anciennes voluptés; en étouffant toutes les peines & toutes les inquiétudes de la vie présente par une vive foi & une vive espérance des biens futurs; & en ne lui laissant d'autre soin que de s'occuper de son Dieu, dont il repasse les merveilles, dont il étudie les saintes volontés, s'efforçant de lui rendre un hommage digne de lui par un amour sans partage & sans borne.

Hic ergo nostris ut suum præcordiis
 Vibraverit cælo jubar,
 Abstergit agrum corporis pigri suum,
 Habitumque mentis innovat.
 Exhaust omne quod juvabat antea,
 Castæ voluptatis vice.
 Totoque nostra jure domini vindicat
 Et corda, & ora, & tempora.
 Se cogitari, intelligi, credi, legi,
 Se vult timeri & diligere.
 Æstus inanes, quos movet vitæ labor
 Præsentis ævi tramite,
 Abolet futuræ cum Deo vitæ fides. &c.

Il ajoute à tout cela une forte protestation de ne manquer jamais à ce que les obligations qu'il avoit à Aufone demandoient de lui.

Les louanges qu'Aufone, en plusieurs endroits, donne à S. Paulin, semblent regarder plutôt les poésies qu'il avoit faites avant son renoncement aux muses profanes, que celles qu'il a composées depuis. Car, après une abdication si rare & si généreuse, il s'est étudié à éteindre la plus grande partie de son feu, & ayant étouffé en lui tout desir de la réputation humaine, il a rabaislé son esprit & son style, & s'est renfermé dans les bornes d'une simplicité ennemie de tout orgueil, telle que la modestie chrétienne l'exige. Il a même porté le détachement jusqu'au point de ne se pas soucier de garder l'exactitude de la prosodie. Mais dans tout cet air négligé, qui paroît autant dans sa versification que dans le fond même du style de sa poésie, on trouve toujours de certains agrémens naturels qui font aimer l'Auteur & ses ouvrages.

S. PROSPER étoit d'Aquitaine. C'étoit un homme laïc & marié. Il fut secrétaire des brefs sous le Pape S. Léon.

Nous avons de S. Prosper, outre quelques autres petites pieces qui sont douteuses, un poëme très-considérable contre les ingrats, c'est-à-dire, contre les ennemis de la grace de Jesus-Christ, dans lequel il explique en Théologien profond, la doc-

trine catholique contre les Pélagiens & les Sémipélagiens.

M. Godeau juge, après plusieurs autres Auteurs, que cet ouvrage est l'abrégé de tous les livres de saint Augustin sur cette matiere, & particulièrement de ceux qui ont été écrits contre Julien. Il ajoute que les expressions en sont merveilleses, & qu'il y a sujet, en beaucoup d'endroits, de s'étonner comment ce Saint a pu accorder la beauté de la verification avec les épines de son sujet. Ce qu'il y a encore de surprenant dans ce Poème, c'est de voir que l'exactitude pour les dogmes de la foi y soit si régulièrement observée malgré la contrainte des vers, & la liberté de l'esprit poétique, & que les vérités de la religion n'y soient altérées ni affoiblies par les ornemens de la poésie. Nous avons ce poème traduit en vers françois. Je donnerai ici la préface, qui fera connoître & le sujet de cet excellent ouvrage, & le style de l'Auteur.

P R Æ F A T I O.

Unde voluntatis sanctæ subsistat origo,
 Unde animis pietas insit, & unde fides:
 Adversum ingratos, falsa & virtute superbos,
 Centenis decies versibus excolui.
 Quos si tranquilla studeas cognoscere cura,
 Tutus ab adverso turbine, Lector, eris,
 Nec libertate arbitrij rapiere rebellis,
 Ulla nec audebis dona negare Dei.

*Sed bona quæ tibi sunt operante fatebere Christo ,
Non esse ex merito sumpta , sed ad meritum.*

T R A D U C T I O N.

*Ma plume en mille vers combattant pour la Grace ,
A pour Dieu combattu ,
Attaquant ces ingrats pleins de la veine audace
D'une fausse vertu.
J'ai fait voir d'où nos cœurs conçoivent la racine
D'un céleste dessein ,
D'où la foi naît dans nous , d'où la vertu divine
Germe dans notre sein.
Si donc ton esprit calme , en lisant cet ouvrage ,
Ni cherche que du fruit ,
Ces vers te sauveront du funeste naufrage
Où l'erreur nous conduit.
Tu n'élèveras point contre ton Roi suprême
Ta fiere liberté ,
Et tu ne croiras point mériter par toi-même
Les dons de sa bonté.
Mais tu reconnoîtras que tu dois toute chose
Au Dieu qui t'est si doux ;
Et que notre mérite est l'effet , non la cause ,
De sa Grace dans nous.*

SIDOINE APOLLINAIRE (*C. Sollius Apollinaris Sidonius*) naquit à Lyon d'un Préfet du Prétoire , gendre de l'Empereur Avite.

Nous avons ses poésies en vingt-quatre pieces , imprimées ordinairement avec les neuf livres de ses épîtres. Le siècle où il vivoit fait excuser le style dur , l'obscurité , & les fautes de prosodie de ses vers.

Il renonça à la poésie en renonçant au siècle , & il ne fit plus de vers depuis qu'on l'eut fait Evêque de Clermont en Auvergne , ce qui arriva en l'an 472.

AVIENUS (*Rufus Festius Avienus*) vivoit sous Théodose l'ancien. Cet Auteur a mis en vers latins les *phénomènes* d'Aratus, & la *Périégèse* de Denys, c'est-à-dire la description qu'il avoit faite de la terre. Il avoit mis aussi tout Tite-Live en vers iambes : travail assez inutile, & dont la perte ne doit pas être fort regrettée. Il nous reste de lui des fables qu'il a prises d'Esopé pour les mettre en vers élégiaques, & qu'il a dédiées à Théodose, qui n'est autre que Macrobe : elles sont infiniment éloignées de la pureté, de la beauté, & de la grace de celles de Phédre.

BOECE (*Anicius Manlius Severinus Boëtius*) fut Consul seul l'an 510.

Ce que ce grand homme a fait de vers est inséré dans ses cinq livres de la *Consolation*, qu'il composa dans la prison où Théodoric, Roi des Goths, l'avoit fait mettre : il étoit son principal ministre d'Etat. Sa prose n'étant pas fort excellente, semble avoir contribué par ses ombres à relever l'éclat de sa poésie, qui est remplie de graves sentences & de belles pensées.

FORTUNAT étoit né dans la Marche Trévisane. Il fut fait Evêque de Poitiers, & mourut vers le commencement du VII^e siècle.

C'est un des plus importans d'entre les Poètes de l'antiquité chrétienne. Nous avons onze livres de ses poésies diverses,

tant en vers lyriques, qu'en vers élégiaques; & quatre de la vie de S. Martin en vers hexamètres. Il faut juger du mérite de ses vers par le siècle où il vivoit.

CHAPITRE II.

DES HISTORIENS.

C'EST avec raison que l'Histoire a été appelée le témoin des tems, le flambeau de la vérité, l'école de la vertu, la dépositaire des événemens, &, s'il étoit permis de parler ainsi, la fidelle messagere de l'antiquité. En effet, elle nous ouvre la vaste carrière de tous les siècles passés, les rapproche en quelque sorte de nous, & nous les rend comme présens. Elle fait comparoître devant nous les Conquérans, les Héros, les Princes, & tous les grands hommes, mais dépouillés de l'appareil fastueux qui les accompagnoit pendant leur vie, & réduits à eux seuls, pour venir rendre compte de leurs actions au tribunal de la postérité, & pour y subir un jugement, où la flatterie n'a plus de part, parce qu'ils n'ont plus de pouvoir.

L'Histoire a le privilège aussi d'approcher du trône des Princes régnans, & est presque la seule qui puisse ou qui ose leur faire connoître la vérité, & leur montrer même leurs défauts s'ils en ont, mais sous des noms étrangers pour ménager leur délicatesse, & pour leur rendre ses avis utiles en évitant de leur déplaire. Elle n'est pas moins appliquée à instruire les particuliers.

Elle leur marque à tous généralement , de quel-qu'âge & de quelque condition qu'ils soient , & les modeles de vertu qu'ils doivent suivre , & les exemples vicieux qu'ils doivent éviter.

On comprend assez que l'Histoire , encore brute & grossiere dans ses commencemens , n'étoit pas en état de rendre au genre humain de si importans services. Elle se contenta d'abord de conserver la mémoire des événemens , en les gravant sur la pierre & l'airain , en les fixant par des descriptions , en les insérant dans les registres publics , en les consacrant en quelque sorte par des hymnes & des cantiques. Elle s'est élevée peu-à-peu , & est parvenue par degrés à ce point de perfection , où les Grecs & les Latins l'ont conduite.

Je ne touche point à l'Histoire du Peuple de Dieu , composée par Moïse , la plus ancienne & la plus respectable de toutes. Je ne parle point non plus de plusieurs Historiens dont nous n'avons conservé que les noms , & tout au plus quelques légers fragmens. Je me borne ici aux Historiens Grecs & Latins , dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous en tout ou en partie. Comme j'ai eu soin de les citer exactement dans mon Histoire Ancienne , & qu'ils me servent de garans pour les faits que j'y avance , il paroît nécessaire que ceux de mes lecteurs qui ne les ont pas lus , en ayent quelque connoissance légère , & sachent au moins le tems où ils ont vécu , les principales circonstances de leur vie , les ouvrages qu'ils ont composés , & les jugemens qu'en ont porté les Savans.

ARTICLE PREMIER.

DES HISTORIENS GRECS.

§. I. HÉRODOTE étoit d'Halicarnasse, ville de Carie. Il naquit l'année même que mourut Artémise, Reine de Carie, & quatre ans avant la descente de Xerxès dans la Grece. Voyant sa patrie opprimée sous la tyrannie de Lygdamis, petit-fils d'Artémise, il la quitta pour se retirer dans l'île de Samos, où il apprit à fond le dialecte Ionique.

AN. M. 3520.

AV. J.C. 484.

Suidas.

C'est dans ce dialecte qu'il a composé son histoire renfermée en neuf livres. Il la commence à Cyrus, selon lui, premier Roi des Perses, & la conduit jusqu'à la bataille de Mycale, qui se donna la huitieme année de Xerxès; ce qui comprend l'espace de six-vingts ans sous quatre Rois de Perse, Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès, depuis l'année du monde 3405 jusqu'en 3524. Outre l'histoire des Grecs & des Perses, qui est son principal objet, il en traite plusieurs autres par digression, comme celle des Egyptiens, qui occupe le second livre. Il cite dans l'ouvrage que nous avons ses histoires des Assyriens & des Arabes, qu'il avoit écrites : mais il ne nous en reste rien, & l'on doute s'il les avoit achevées, parce qu'aucun Auteur n'en fait mention. On ne

Lib. 1. c. 184.

croit pas que la vie d'Homere, attribuée à Hérodote, soit de lui.

Suidas.

Hérodote, pour se faire connoître en même tems à toute la Grece, choisit le tems qu'elle étoit assemblée aux jeux olympiques, & il y fit la lecture de son histoire, qui fut reçue avec des applaudissemens extraordinaires. On croyoit entendre parler les Muses, tant le style dans lequel elle est écrite parut doux & coulant, & c'est ce qui fit qu'on donna pour lors aux neuf livres qui la composent les noms des neuf Muses.

Il paroît qu'il accorda une lecture particuliere de son ouvrage à la ville d'Athènes, qui méritoit bien cette distinction; ce fut à la célèbre fête des Panathénées. Il est facile de juger combien une histoire composée avec tant d'art & d'éloquence dut plaire à des oreilles aussi fines & aussi délicates que celles des Athéniens, & à des esprits aussi curieux & d'un aussi bon goût.

*Marcellin.
de vit. Thu-
cyd.*

Suid.

On peut croire que ce fut dans cette assemblée, plutôt qu'à celle des jeux olympiques, que Thucydide, encore tout jeune, & âgé peut-être de quinze ans, fut tellement frappé de la beauté de cette histoire, qu'il entra dans une espece de transport & d'enthousiasme, & versa des larmes de joie avec abondance. Hérodote s'en apperçut, en fit ses complimens au pere du jeune homme nommé Olore, & l'exhorta forte-

ment à prendre un soin particulier de ce fils, qui montrait déjà un goût si marqué pour les belles lettres, & qui pourroit un jour faire honneur à la Grèce. Les grands hommes ne peuvent être trop attentifs à encourager par quelques louanges de jeunes gens, en qui ils apperçoivent des talens & de la bonne volonté. C'est peut-être à ce petit mot d'Hérodote que nous devons l'admirable histoire de Thucydide.

J'ai supposé que Thucydide pouvoit avoir quinze ans, lorsqu'il assista à la lecture qu'Hérodote fit de son histoire à Athènes. Suidas dit qu'il étoit encore enfant, ou plutôt encore jeune : *ἔτι παῖς*. Or comme il n'étoit né que treize ans après Hérodote, Hérodote lui-même n'en avoit donc alors que ving-huit, ce qui ajoute beaucoup au mérite de cet Auteur, d'avoir à cet âge composé un ouvrage si estimable.

Hérodote, comblé de gloire, songea à retourner dans sa patrie : c'est où le cœur nous rappelle toujours. Quand il fut arrivé, il exhorta ses compatriotes à chasser le tyran qui les opprimoit, & à se remettre en possession de la liberté, plus chère aux Grecs que la vie même. Ses exhortations eurent tout le succès qu'il en pouvoit attendre, mais ne furent payées à son égard que d'ingratitude, par l'envie qu'une si glorieuse & si heureuse entreprise lui attira. Obligé de quitter une patrie ingrate, il crut

devoir profiter d'une conjoncture favorable qui se présenta fort à propos. C'étoit une colonie que les Athéniens envoyoiént à Thurium, dans la partie de l'Italie appelée la grande Grèce, pour repeupler & rétablir cette ville. Il se joignit à la colonie, alla s'établir avec elle à Thurium, & y finit ses jours. Thurium étoit l'ancienne Sybaris : ou du moins cette ville fut bâtie dans le voisinage de Sybaris, & on y ramassa les restes de cette ancienne ville, ruinée par les Crotoniates.

Je diffère à parler de ce qui regarde le jugement qu'on doit porter d'Hérodote, après que j'aurai traité l'article de Thucydide, afin de pouvoir les comparer ensemble.

AN. M. 3533.
AV. J. C. 471.
Marcellin.
de vit. Thucyd.
Suides.

§. II. THUCYDIDE. On place la naissance de Thucydide au commencement de la 77^e Olympiade, treize ans après celle d'Hérodote.

Il eut pour pere Olore (appelé ainsi du nom d'un Roi de Thrace,) & pour mere Hégésipyle. Il comptoit parmi ses ancêtres l'ancien Miltiade, fils de Cypsele, fondateur du royaume de la Querfonnése, qui, du consentement de Pisistrate, s'étoit retiré en Thrace, & y avoit épousé Hégésipyle, fille d'Olore, roi de Thrace, dont la fille apparemment, qui portoit le même nom, fut mere de notre Historien.

Celui-ci étudia la rhétorique sous An-

tiphon, & la philosophie sous Anaxagore. Il parle du premier dans son VIII^e livre, *Thucyd. lib. 8. pag. 592.* & dit qu'il fut d'avis d'abolir à Athènes le gouvernement populaire, & d'établir les Quatre-cens.

Nous avons déjà dit qu'à l'âge de quinze ans il avoit entendu avec un extrême plaisir la lecture de l'Histoire d'Hérodote, soit à Olympie, soit à Athènes. *AN. M. 3548. AV. J. C. 456.*

Porté à l'étude par une inclination violente, il ne songea point à s'engager dans l'administration des affaires publiques : il eut soin seulement de se former dans les exercices militaires qui convenoient à un jeune homme de sa naissance. Il eut de l'emploi dans les troupes, & fit quelques campagnes.

A l'âge de vingt-sept ans, il fut chargé en partie de conduire & d'établir à Thurium une nouvelle colonie d'Athéniens. Cet emploi l'occupa pendant trois ou quatre ans, après quoi il retourna à Athènes. *AN. M. 3560. AV. J. C. 444.*

Pour lors il épousa une fille de Thrace fort riche, & qui y possédoit un grand nombre de mines. Ce mariage le mit fort à son aise, & lui fournit de quoi faire une dépense assez considérable. Nous verrons bientôt l'utile emploi qu'il en fit.

Cependant la guerre du Péloponnèse s'alluma dans la Grèce, & y excita de grands mouvemens & de grands troubles. Thucydide, qui prévoyoit qu'elle seroit *Thucyd. lib. 5. pag. 561.*

de longue durée , & qu'elle auroit d'importantes suites , forma dès lors le dessein d'en écrire l'histoire. L'important étoit d'avoir des mémoires bien fideles & bien sûrs , & de se faire instruire de part & d'autre dans le dernier détail de toutes les circonstances de chaque expédition & de chaque campagne. C'est ce qu'il fit d'une maniere admirable , & qui a peu d'exemples.

Comme il servoit dans les troupes d'Athènes , il fut lui-même témoin oculaire d'une bonne partie de ce qui se passa dans l'armée des Athéniens jusqu'à la huitieme année de cette guerre , c'est-à-dire , jusqu'au tems de son exil , dont voici quelle fut l'occasion. Il avoit été commandé pour aller au secours d'Amphipolis sur les frontieres de la Thrace , place d'une grande importance pour les deux partis. Brasidas , général des Lacédémoniens , le prévint , & prit la ville. Thucydide de son côté prit Eione , située sur le Strymon. Cet avantage , qui étoit assez peu considérable en comparaison de la perte qu'avoit faite Athènes par la prise d'Amphipolis , fut compté pour rien. On lui fit un crime à Athènes d'avoir manqué par sa lenteur à secourir Amphipolis , & le peuple , animé , par les cris tumultueux de Cléon , le punit de sa prétendue faute , & le condamna à l'exil.

Thucydide mit sa disgrâce à profit , & la fit servir à la préparation & à l'exécution

AN M. 3580.

AV. J.C. 424.

Thucyd. lib.

4. pag. 321.

du grand dessein qu'il avoit formé de composer l'histoire de cette guerre. Il employa tout le tems de son exil, qui dura vingt ans à ramasser avec plus de soin que jamais des mémoires. Le séjour qu'il fit depuis ce tems-là, tantôt dans le pays de Sparte, tantôt dans celui d'Athènes, lui facilita extrêmement les recherches qu'il avoit à faire. Il n'épargna point la dépense pour y réussir, & fit de grandes largesses à des officiers des deux partis, pour être instruit par leur moyen de tout ce qui se passoit dans les deux armées. Il avoit déjà employé la même voye pendant qu'il étoit dans le service.

Les Athéniens, après que Thrafsybule eut chassé d'Athènes les trente tyrans, permirent à tous les exilés de revenir, excepté aux Pisistratides. La tyrannie étoit tellement détestée à Athènes, que près de cent ans après l'expulsion de Pisistratides, leur famille & leur nom y étoient encore en horreur. Thucydide profita de ce décret, & revint à Athènes après un exil de vingt ans : il en avoit pour lors soixante & huit. Ce ne fut que dans ce tems, selon M. Dodwel, que Thucydide travailla réellement à la composition de son histoire, dont il avoit ramassé jusques-là & disposé les matériaux avec un soin incroyable. Elle avoit pour objet, comme je l'ai déjà dit, la fameuse guerre du Péléponnèse qui dura vingt-sept

AN.M. 3601.

AV. J.C. 403.

ans. Il ne la conduisit que jusqu'à la vingt & unieme année inclusivement. Les six années qui restoient furent suppléées par Théopompe & Xénophon. Il employa dans son histoire le dialecte attique, comme le plus pur, le plus élégant, & en même tems le plus fort & le plus énergique : d'ailleurs c'étoit le langage d'Athènes sa patrie. Il nous avertit lui-même qu'en la composant, il chercha non à plaire à ses lecteurs, mais à les instruire. C'est pourquoi il appelle son histoire, non un ouvrage fait pour l'ostentation, ἀγώνισμα; mais un monument qui de voit toujours durer, κτῆμα ἐς αἰῶνι. Il la distribue régulièrement par années & par campagnes. Nous avons une traduction de cet excellent Historien par M. d'Ablancourt.

On croit que Thucydide survécut l'espace de treize ans à son retour de l'exil, & à la fin de la guerre du Péloponèse. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, selon quelques-uns à Athènes, selon d'autres dans la Thrace, d'où l'on rapporta ses os à Athènes. Plutarque dit que, de son tems, on montrait encore le tombeau de Thucydide dans le monument même de la famille de Cimon.

Comparaison d'Hérodote & de Thucydide.

Denys d'Halicarnasse, excellent Histo-

Thucyd. lib.
1. pag. 15 &
16.

AN.M. 3613.
AV. J.C. 391.

In vit. Cim.
pag. 480.

rien & critique, dans une lettre adressée au grand Pompée, compare ensemble Hérodote & Thucydide, les deux Historiens Grecs les plus estimés, & marque le jugement qu'il en porte, tant pour le fond de l'histoire même, que pour le style qui y est employé. Je rapporterai ici les principaux traits de cette petite dissertation. Il faut se souvenir que notre critique étoit d'Halicarnasse aussi-bien qu'Hérodote, ce qui pourroit le faire soupçonner peut-être de quelque partialité en faveur de son compatriote.

1. *Examen du fond de l'Histoire.*

1. Le premier devoir d'un écrivain qui songe à composer une histoire, & à transmettre à la postérité la connoissance & le souvenir des actions passées, est, ce me semble, de choisir une matiere grande, noble, intéressante, qui puisse, par la variété & l'importance des faits, rendre le lecteur attentif, & le tenir toujours comme en suspens & en haleine; enfin qui l'attache & lui cause un agréable plaisir par la nature même des événemens, & par l'heureux succès qui les termine.

On peut dire qu'Hérodote, en ce point, l'emporte de beaucoup sans contredit sur Thucydide. Le choix du sujet, dans le premier, ne pouvoit être plus favorable, ni plus intéressant. C'est la Grèce entière, ja-

louse de sa liberté au point qu'on le fait, attaquée par la puissance de l'univers la plus formidable, qui avec des armées de terre & de mer sans nombre entreprend de l'abattre, & de la réduire en servitude. Ce sont victoires sur victoires, tant par terre que par mer, remportées sur les Perses par les Grecs, qui, sans parler des vertus morales portées au plus haut degré de perfection, font paroître toute la bravoure, toute la prudence, toute l'habileté dans la science militaire qu'on peut attendre des plus grands généraux. Enfin cette guerre, si longue & si terrible, où l'Asie débordée entièrement & comme sortie hors d'elle-même, sembloit devoir inonder totalement le petit pays de la Grece, se termine par la fuite honteuse de Xerxès, le plus puissant Roi de la terre, réduit à se sauver dans une chaloupe, & par un succès qui ôta pour toujours aux Perses la pensée & l'envie de venir attaquer la Grece à main armée.

On ne voit rien de tel dans le choix de Thucydide. Il se borne à une guerre unique, qui n'est ni honnête dans ses principes, ni fort variée dans ses événemens, ni glorieuse pour les Athéniens dans le succès. C'est la Grece qui, devenue comme furieuse, & possédée de l'esprit de discorde, déchire elle-même ses entrailles, en armant Grecs contre Grecs, alliés contre alliés.

alliés. Thucydide lui-même, dès le commencement de son histoire, annonce & montre en perspective tous les maux qui doivent accompagner cette malheureuse guerre, meurtres d'hommes, ravages de villes, tremblemens de terre, sécheresses, famines, maladies, pestes & contagions, en un mot, les calamités les plus affreuses. Quel début, quel spectacle ! Est-il rien plus capable de rebuter & de révolter l'esprit du lecteur ?

Telle est la première réflexion de Denys d'Halicarnasse ; qui, ce me semble, ne touche point au mérite de l'Ecrivain. Le choix du sujet & le succès glorieux d'une guerre ne dépend point d'un Historien contemporain, qui n'est pas maître des événemens, & qui ne peut & ne doit écrire que ce qu'il voit. Il est malheureux de n'être le témoin que de faits affligeans, mais il n'en est pas moins habile. C'est, tout au plus un reproche à faire à un Poète tragique ou épique, qui dispose de sa matière. Quant à un auteur qui écrit l'histoire de son tems, ce qu'on a droit d'exiger de lui, c'est qu'il soit bien instruit, judicieux, impartial. L'histoire n'est-elle destinée qu'à réjouir le lecteur ? Ne doit-elle pas plutôt l'instruire ? & les grandes calamités, qui sont l'effet & la suite des passions injustes, ne sont-elles pas très-utiles pour apprendre à les éviter ?

En second lieu, il est fort important à un écrivain de bien prendre son point de vue, pour savoir où il doit commencer son histoire, & jusqu'où il la doit conduire. C'est en quoi Hérodote réussit merveilleusement. Il expose d'abord la cause de la guerre que les Perses déclarent à la Grece, qui est le desir de se venger d'une injure * reçue il y avoit plus de deux cens ans; & il en termine le récit par la punition exemplaire des Barbares. La prise de Troie pouvoit être tout au plus le prétexte de cette guerre : encore quel prétexte ! La cause étoit sans doute l'ambition des Rois de Perse, & le desir de se venger sur les Grecs des secours donnés aux Ioniens. Pour Thucydide, il commence son histoire par la description du triste & fâcheux état où étoient alors les affaires de la Grece, premier coup-d'œil peu agréable & peu intéressant. Il impute ouvertement la cause de cette guerre à la ville d'Athènes, pouvant la rejeter sur l'envie de Sparte sa rivale depuis les exploits éclatans par lesquels les Athéniens s'étoient si fort distingués dans la guerre contre les Perses.

Cette seconde réflexion de notre critique paroît encore moins bien fondée que la première. Thucydide auroit pu apporter ce prétexte, mais je ne fais si c'auroit été avec justice & vérité : ou plutôt on doit affirmer positivement qu'il ne le pouvoit

* La prise & la ruine de Troie par les Grecs. Cette ville étoit alliée des Perses.

en aucune sorte. Il est constant par Plutarque, que la cause de la guerre doit être imputée à l'ambition démesurée des Athéniens, qui affectoient une domination universelle. Il est beau à Thucydide d'avoir sacrifié la gloire de sa patrie à l'amour de la vérité : qualité qui est le mérite le plus essentiel & qui fait l'éloge le plus parfait d'un Historien.

Troisièmement, Hérodote comprenant qu'un long récit d'une même matière, quelque agréable qu'elle puisse être, peut devenir ennuyeux au lecteur, a varié son ouvrage à la manière d'Homère, par des épisodes & par des digressions qui jettent beaucoup d'agrément. Thucydide au contraire, toujours uniforme & sur le même ton, pousse son sujet sans se laisser le tems de respirer, entassant combat sur combat, préparatifs sur préparatifs, harangues sur harangues, & morcelant, pour ainsi dire, par campagne des actions qui pouvoient être montrées dans leur tout avec plus de grace & de clarté.

Il semble que Denys d'Halicarnasse n'a pas fait assez d'attention à la sévérité des loix de l'histoire, & qu'il a presque cru pouvoir juger d'un Historien comme d'un Poète. Bien des gens reprochent à Hérodote ses longues & fréquentes digressions, comme un défaut considérable en fait d'histoire. Je suis bien éloigné de penser ainsi.

Elles devoient être fort agréables aux Grecs dans un tems, où l'histoire des peuples dont il y est parlé leur étoit absolument inconnue. Mais je suis encore plus éloigné de blâmer la conduite & le plan de Thucydide, qui ne perd presque jamais de vue son sujet : car c'est une des principales règles de l'histoire, & à laquelle on ne doit jamais donner d'atteinte sans une raison bien pressante.

Quatrièmement, Thucydide, attaché religieusement à la vérité, qui doit être le fondement de l'histoire, & qui est certainement la première & la plus essentielle qualité d'un historien, n'insère rien de fabuleux dans son histoire, ne songe point à l'embellir ni à l'égaier par des récits de faits & d'événemens qui tiennent du merveilleux, & n'y fait point intervenir, à toute occasion, le ministère des Dieux & des déesses par les songes, les oracles, & les prodiges. En quoi il l'emporte incontestablement sur Hérodote, peu délicat & peu précautionné sur plusieurs faits qu'il avance, & crédule pour l'ordinaire jusqu'à la foiblesse & jusqu'à la superstition.

Cinquièmement. Si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, on reconnoît dans les écrits de Thucydide un caractère de tristesse & de dureté naturelle, que son exil avoit encore aigri & irrité. Il est exact à faire sentir toutes les fautes des généraux, & tou-

tes leurs fausses démarches; & s'il montre quelquefois leurs bonnes qualités & leurs heureux succès, car souvent il les passe sous silence, il semble que c'est à regret & comme malgré lui.

Je ne fais si ce reproche est fondé: mais la lecture que j'ai faite de Thucydide ne m'en a point laissé cette idée. J'ai bien senti que la matiere étoit triste, mais non l'Historien. Denys d'Halicarnasse trouve dans Hérodote une disposition toute opposée, c'est-à-dire un caractère de bonté & de douceur toujours égal, & une extrême sensibilité aux biens & aux maux de sa patrie.

2. *Examen de l'Elocution.*

On peut considérer plusieurs choses dans ce qui regarde l'élocution.

La pureté, la propriété, l'élégance du langage. Ces qualités sont communes à nos deux Historiens, qui y ont également excellé, en se tenant toujours dans la noble simplicité de la nature. Il * est remarquable, dit Cicéron, que ces deux Auteurs, contemporains des Sophistes qui avoient introduit un style fleuri, peigné, ajusté, &

* Sophistas λέγοντας αἰσῶναι | rum ætas cum in eorum
appellat in Phædro Socrate- | tempora, quos nominamus
tes... quorum satis arguta | incidisset, longissimè tamen
multa, sed minuta quædam, | ipsi à talibus deliciis, vel
niniumque depicta. Quo | potius ineptiis abfuerunt.
magis sunt Herodotus Thu- | Cic. in Orat. n. 39.
cydidesque mirabiles: quo-

que Socrate pour cette raison appeloit λογοδαιδ'αλ'ες, n'ayent jamais donné dans ces petits ou plutôt frivoles ornemens.

L'étendue ou la brièveté du style. C'est ici ce qui les distingue & les caractérise particulièrement. Le style d'Hérodote est doux, coulant, étendu; celui de Thucydide, vif, concis, véhément. « L'un, pour
 » me servir des termes de Cicéron, est sem-
 » ble à un fleuve tranquille qui roule ses
 » eaux avec majesté; l'autre à un torrent
 » impétueux, & pour parler de guerre il
 » semble entonner la trompette. *Alter sine*
ullis salebris quasi sedatus amnis fluit :
alter incitator fertur, & de bellicis re-
bus canit etiam quodammodo bellicum.
 » Thucydide est si plein de choses, que
 » chez lui le nombre des pensées égale
 » presque celui des mots; & en même tems
 » il est si juste & si serré pour l'élocution,
 » qu'on ne fait si ce sont les mots qui or-
 » nent les pensées, ou les pensées qui or-
 » nent les mots. Qui (*Thucydides*) *ita*
creber est rerum frequentia, ut verborum
propè numerum sententiarum numero con-
sequatur : ita porro verbis aptus & pres-
sus, ut nescias utrum res oratione, an
verba sententiis illustrentur. Ce style burlesque, pour ainsi dire, est merveilleusement propre pour donner de la force & de l'énergie au discours, mais il y jette ordinairement beaucoup d'obscurité. Et c'est

Orat. n. 39.

Lib. 1. de
Orat. n. 56.

ce qui est arrivé à Thucydide, sur-tout dans les harangues qui sont en beaucoup d'endroits presque intelligibles. *Ipsæ illæ conciones ita multas habent obscuras abditasque sententias, vix ut intelligantur* : de sorte que la lecture de cet Auteur demande une attention suivie, & devient une étude sérieuse. Au reste il n'est pas étonnant que Thucydide, faisant allusion dans ses harangues à plusieurs circonstances notoires dans le tems, & devenues inconnues dans la suite, laisse des obscurités dans l'esprit des lecteurs, éloignés par tant de siècles de ces événemens. Mais ce n'en est pas là la principale cause.

Orat. n. 39.

Ce qui vient d'être dit, montre ce qu'il faut penser de nos deux Historiens par rapport aux passions, qui dominent, comme on le fait, dans l'éloquence, & en font le principal mérite. Hérodote réussit dans celles qui demandent de la douceur & de l'insinuation ; Thucydide dans les passions fortes & véhémentes.

On trouve des harangues dans l'un & dans l'autre, mais elles sont plus rares & plus courtes dans le premier. Denys d'Halicarnasse trouve un défaut dans celles de Thucydide, c'est qu'elles sont uniformes & toujours sur le même ton, & que les caractères y sont mal observés ; au lieu qu'Hérodote garde mieux les bienséances. Il est des personnes qui blâment en géné-

ral dans l'histoire les harangues, sur-tout
 Tome XI. celles qui sont directes. J'ai répondu ail-
 leurs à cette objection.

Je terminerai cet article, qui est devenu plus long que je ne pensois, par l'élégant & judicieux caractère que trace Quintilien de nos deux Auteurs, dans lequel il réunit une partie de ce qui a été dit jusqu'ici.

Quintil. lib. 10. cap. 1. *Historiam multi scripsere, sed nemo dubitat duos longè ceteris præferendos, quorum diversa virtus laudem penè est parem consecuta. Densus, & brevis, & semper instans sibi Thucydides: dulcis, & candidus & fusus Herodotus. Ille concitatis, hic remissis affectibus melior: ille concionibus, hic sermonibus: ille vi, hic voluptate.* « La Grece a eu plusieurs
 » Historiens célèbres; mais on convient
 » qu'il y en a deux qui sont fort au-dessus
 » des autres, & qui, par des qualités dif-
 » férentes, ont acquis une gloire presque é-
 » gale. L'un concis, serré, toujours pres-
 » sé * d'arriver à son but, c'est Thucydi-
 » de: l'autre doux, clair, étendu, c'est
 » Hérodote. L'un est plus propre pour les
 » passions véhémentes, l'autre pour celles
 » qui demandent de l'insinuation. L'un
 » réussit dans les harangues, l'autre dans

* Instans sibi est difficile | y tend continuellement,
 à rendre: c'est-à-dire, qu'il | sans le perdre de vue, sans
 est toujours pressé, qu'il se | se détourner, sans s'amuser.
 hâte d'aller à son but, qu'il |

» les discours ordinaires. Le premier entraîne par la force, le second attire par le plaisir ». Ce qui ajoute, ce me semble, beaucoup au mérite d'Hérodote & de Thucydide, c'est qu'ayant peu de modèles qu'ils pussent suivre, ils ont néanmoins tous deux porté l'histoire à sa perfection par une route différente.

L'estime générale des Anciens pour ces deux Auteurs, est pour eux un préjugé bien favorable. Il est difficile que tant de grands hommes se soient trompés dans le jugement qu'ils en portent.

XENOPHON. J'ai exposé ailleurs assez au long tout ce qui regarde les actions & les ouvrages de Xénophon. Je n'en dirai ici qu'un mot pour en rappeler le souvenir & les dates dans l'esprit du lecteur.

Xénophon, fils de Gryllus, naquit à Athènes la 3^e année de l'olympiade 82. Il étoit plus jeune que Thucydide d'un peu plus de vingt ans. Il fut grand philosophe, grand historien, grand général.

Il s'engagea dans les troupes du jeune Cyrus, qui marchoit contre son frere Artaxerxe Mnémon, roi de Perse, pour le détrôner. C'est ce qui fut la cause de son exil, parce que les Athéniens étoient alors amis d'Artaxerxe. La retraite des dix mille sous la conduite de Xénophon est connue de tout le monde, & a rendu son nom célèbre à jamais.

AN. M. 3554.
AV. J. C. 450.

AN. M. 3603.
AV. J. C. 401.

Depuis son retour, il fut toujours employé dans les troupes Lacédémoniennes, d'abord dans la Thrace, depuis dans l'Asie, jusqu'au rappel d'Agésilas qu'il accompagna jusqu'en Béotie. Alors il se retira à Scyllonte, où les Lacédémoniens lui avoient donné en propre une terre, située assez près de la ville d'Elide.

Sa retraite ne fut pas oisive. Il profita du repos qu'elle lui laissoit pour composer ses histoires. Il commença par la Cyropédie qui est l'histoire du grand Cyrus renfermée en huit livres. Elle fut suivie de celle du jeune Cyrus qui est la fameuse expédition des dix mille, en sept livres, puis il écrivit l'histoire grecque en sept livres aussi, qu'il commença où Thucydide avoit fini la sienne. Elle contient l'espace à peu près de quarante-huit ans, depuis le retour d'Alcibiade dans l'Attique jusqu'à la bataille de Mantinée. Il a fait aussi plusieurs Traités particuliers sur des sujets historiques.

Son style, sous un air de simplicité & de douceur naturelle, cache des graces inimitables, que les personnes d'un goût peu délicat sentent & admirent moins, mais qui n'ont pas échappé à Cicéron, & qui lui ont fait dire, « Que les Muses paroissent avoir » parlé par la bouche de Xénophon : » *Xenophontis voce Musas quasi locutas ferunt.*

Quintilien, dans l'éloge qu'il nous en a laissé, ne fait presque qu'étendre cette pensée. *Quid ego commemorem Xenophontis jucunditatem illam inaffectatam, sed quam nulla possit affectatio consequi? ut ipsæ finxisset sermonem Gratiæ videantur: & quod de Pericle veteris comædiæ testimonium est, in hunc transferri justissimè possit, in labris ejus sedisse quandam persuadendi deam.* « Quelles » louanges ne mérite point cette douceur » charmante de Xénophon, si simple, si » éloignée de toute affectation, mais que » nulle affectation ne saura jamais atteindre? Vous diriez que les Graces elles-même ont composé son langage, & l'on » pourroit lui appliquer justement ce que » l'ancienne comédie disoit de Périclès, » que la déesse de la persuasion résidoit sur » ses lèvres ».

CTESIAS, de Cnide, étoit contemporain de Xénophon. Il fut fait prisonnier après la bataille que le jeune Cyrus livra contre son frere Artaxerxe. Ayant guéri le Roi de la blessure qu'il y avoit reçue, il exerça la médecine dans la cour de Perse avec beaucoup de réputation, & demeura auprès du Prince pendant dix-sept ans.

Il écrivit l'Histoire des Assyriens & des Perses en vingt-trois livres. Un des fragmens que Photius avoit conservés, (car il ne nous reste de Ctésias que des fragmens,)

Photius.

nous apprend que dans les six premiers livres il traitoit de l'histoire d'Assyrie, & de tout ce qui étoit arrivé avant l'Empire des Perses : & que depuis le septième jusqu'au treizième inclusivement, il rapportoit tout ce qui regarde les régnés de Cyrus, de Cambyse, du Mage, de Darius & de Xerxès. Il avoit conduit l'histoire des Perses jusqu'à la 3^e année de la 95^e olympiade, où Denys l'ancien, tyran de Syracuse, faisoit de grands préparatifs de guerre contre les Carthaginois.

*Diod. lib. 14.
pag 273.*

Photius.

Il contredit presque en tout Hérodote, & s'attache particulièrement à le décrier. Mais le décri est tombé sur lui-même, & il est regardé par tous les savans comme un Ecrivain rempli de mensonge, & indigne d'être cru, ainsi que l'appelle Aristote. Il s'est aussi écarté fort souvent des récits de Xénophon. On s'étonne que Diodore de Sicile, Trogus Pompeius, & quelques autres, aient suivi Ctésias préférablement à Hérodote, & même à Xénophon. Ce qui les a trompés, sans doute, est l'assurance avec laquelle il affirme qu'il n'avance rien dans ses Ecrits dont il n'ait été témoin oculaire, ou qu'il n'ait appris des Perses mêmes, & puisé dans leurs archives.

ex ἀξιόπιστος.

POLYBE. J'ai déjà parlé de ce célèbre Ecrivain en quelques endroits de mon histoire que je me contenterai d'indiquer, ajoutant ici seulement ce qui me paroîtra le

plus nécessaire pour avoir quelque idée du caractère, des actions & des ouvrages de ce grand homme. On en trouve la vie assez étendue & fort bien écrite à la tête de la nouvelle traduction de Polybe : j'en ferai bon usage, mais en l'abrégeant beaucoup.

Polybe étoit de Mégalo polis, ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an cinq cent quarante-huit de la fondation de Rome. Son pere se nommoit Lycortas, illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la République des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit.

AN. M. 3800.

AV. J. C. 104.

Il fut élevé, comme tous les enfans de sa nation, dans un grand respect pour la divinité, pieux sentiment, où les Arcadiens mettoient leur principale gloire, & dans lequel il persévéra si constamment pendant toute sa vie, & qu'il est peu d'Auteurs profanes qui aient pensé de la Divinité plus religieusement, & qui en aient parlé avec plus de dignité.

Il eut pour maître, dans la politique, Lycortas son pere, grand homme d'état; & pour la guerre Philopémen, un des plus habiles & des plus intrépides capitaines de l'antiquité. Il fit usage des excellentes leçons qu'il en avoit reçues dans les diverses négociations & les différentes affaires où il fut employé, soit avec son pere, soit

seul, sur-tout pendant la guerre des Romains contre Persée, dernier roi de Macédoine, comme je l'ai marqué en son lieu.

AN. M. 1837.

AV. J. C. 167.

Les Romains, après la défaite de Persée, songerent à humilier & à punir ceux des Achéens qui avoient été les plus fermes à soutenir la liberté de la ligue Achéenne, & qui avoient paru contraires à leurs vues & à leurs intérêts. On en enleva mille, qui furent emmenés à Rome: de ce nombre fut Polybe.

Pendant le séjour qu'il y fit, soit que sa réputation l'y eût prévenu, soit que sa naissance ou son mérite le fît rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Q. Fabius & du jeune Scipion, tous deux fils de Paul Emile, & adoptés l'un par Q. Fabius, l'autre par P. Cornelius Scipion, fils de Scipion l'Africain. Il leur prêtoit ou empruntoit des livres, & s'entretenoit avec eux sur les matieres qui y étoient traitées. Charmés tous deux de ses grandes qualités, ils obtinrent du Préteur qu'il ne sortiroit pas de Rome avec les autres Achéens. Ce qui se passa pour lors entre le jeune Scipion âgé seulement de dix-huit ans & Polybe, & qui donna lieu à la liaison intime qui se forma depuis entr'eux, est, ce me semble, un morceau d'histoire des plus intéressans & qui peut être d'une grande instruction pour la jeune noblesse. J'ai rapporté ce trait à la fin de l'histoire des Carthaginois.

Ce fut apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son histoire, ou du moins qu'il rassembla des mémoires pour la composer. Où pouvoit-il mieux s'instruire des événemens qui s'étoient passés, ou pendant tout le cours de la seconde guerre punique, que dans la maison des Scipions; ou pendant les campagnes contre Persée, que dans celle de Paul Émile? Il en est de même de toutes les affaires étrangères qui se passèrent du tems qu'il étoit à Rome, ou qu'il accompagnoit Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même ou de recevoir les nouvelles de la première main, il ne pouvoit manquer d'être informé exactement de tout ce qui arrivoit de plus mémorable.

Les Achéens, après bien des requêtes inutilement présentées au Sénat, obtinrent enfin le retour de leurs exilés : ils n'étoient plus qu'au nombre de trois cens. Polybe n'usa pas de cette permission pour revoir Mégalo polis, ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque trois ans après il étoit avec lui au siège de Carthage. Après cette expédition, il fit quelques voyages par rapport à l'histoire qu'il avoit toujours en vue. Mais quelle fut sa douleur, lorsqu'en revenant dans le Péloponnèse il vit la destruction & l'incendie de Corinthe, sa patrie réduite en province de l'Empire Romain, & obligée de subir

AN. M. 3854.
AV. J. C. 150.

AN. M. 3858.
AV. J. C. 146.

les loix d'un magistrat étranger qui devoit y être envoyé de Rome tous les ans. Si quelque chose fut capable de le consoler dans une conjoncture si funeste, ce fut la facilité que lui donna son crédit auprès des Romains pour obtenir quelques adoucissmens au malheur de ses concitoyens, & l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen, son maître dans la science de la guerre, dont on vouloit abattre les statues. J'ai raconté ce fait.

Tome IX.
pag. 247.

AN. M. 3877.
AV. J. C. 427.

Lucian. in
Macrobian. pag.
642.
AN. M. 3883.
AV. J. C. 121.

Après avoir rendu plusieurs services à sa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siège de laquelle il étoit présent. Scipion mort, il prit la route de son pays : (car quelle sûreté y avoit-il à Rome pour Polybe, après que Scipion avoit été mis à mort par la faction des Gracques ?) & ayant joui dans le sein de sa patrie, pendant six ans, de l'estime, de la reconnoissance, & de l'amitié de ses chers citoyens, il mourut, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, d'une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

Les principaux ouvrages qu'il a composés, sont la vie de Philopémen; un livre sur la tactique, ou l'art de ranger les armées en bataille; l'histoire de la guerre de Numance, dont Cicéron parle dans sa lettre à Luceius; & son histoire universelle. Il ne nous reste de tous ces ouvrages

que le dernier , & encore bien imparfait. Polybe l'appelle lui-même *Histoire Universelle* , non par rapport aux tems , mais par rapport aux lieux , parce qu'elle contenoit non-seulement les guerres des Romains , mais tout ce qui s'étoit passé dans le monde connu pendant l'espace de cinquante-trois ans , c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la réduction du royaume de Macédoine en province de l'Empire Romain.

Nulle histoire ne présente , dans un aussi court espace de tems que celui dont il s'agit ici , un si grand nombre d'événemens , tous décisifs & de la dernière importance. La seconde guerre punique entre les deux peuples de la terre les plus puissans & les plus belliqueux , laquelle mit Rome d'abord à deux doigts de sa perte ; puis , par un retour surprenant abattit Carthage , & fraya le chemin à sa ruine totale : ensuite la guerre contre Philippe , que l'ancienne gloire des Rois de Macédoine , & le nom d'Alexandre le Grand encore redouté en un certain sens , rendoient formidable : la guerre contre Antiochus , le plus opulent Roi de l'Asie , qui traînoit après lui par terre & par mer des armées très-nombreuses , & celle contre les Eoliens , peuple féroce , & qui prétendoit ne le céder à aucune nation en courage & bravoure : enfin la dernière guerre de Ma-

cédoine contre Persée, laquelle porta le coup mortel à cet Empire autrefois si terrible, & pour qui le monde entier étoit trop étroit. Ce furent tous ces événemens, renfermés dans l'espace d'un peu plus de cinquante ans, qui firent sentir à l'univers étonné ce que c'étoit que la grandeur Romaine, & comment Rome étoit destinée pour commander à tous les peuples de la terre. Or Polybe pouvoit-il souhaiter un sujet d'histoire plus grand, plus magnifique, plus intéressant ?

Tous les faits arrivés pendant cet espace de tems, remplissoient trente-huit livres, au-devant desquels il en avoit mis deux, pour servir comme d'introduction aux autres, & de continuation à l'histoire de Timée. Il y avoit donc en tout quarante livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui soient tels que Polybe les avoit laissés, des fragmens quelquefois assez considérables des douze livres suivans, avec *les Ambassades & les exemples de vertus & de vices* que l'empereur Constantin Porphyrogénète, au douzième siècle, avoit fait extraire de l'histoire de Polybe, pour les insérer dans ses *Pandectes politiques* ; grande compilation, où l'on voyoit rangé sous certains titres tout ce que les anciens historiens avoient écrit sur certaines matieres, où l'on pouvoit s'instruire de ce qui s'étoit fait dans les différens cas où

l'on se trouvoit soi-même , sans avoir la peine de lire ces Historiens.

Voilà le véritable usage & la grande utilité de l'histoire , qui est , à proprement parler , la science des Rois , des généraux d'armée , des ministres , & de tous ceux qui sont employés au gouvernement. Car les hommes sont toujours les mêmes , ils se conduisent dans tous les tems par les mêmes principes , & ce sont presque toujours les mêmes ressorts qui font mouvoir les états , & qui y causent les diverses révolutions qui y arrivent. Ce prince étoit donc bien sage de songer à établir dans son empire une espèce de conseil stable & perpétuel , composé de ce qu'il y avoit eu dans toute l'antiquité & en tout genre , de personnes plus éclairées , plus prudentes , plus expérimentées. Cependant ce dessein , si louable en lui-même , est devenu funeste à tous les siècles suivans. Dès qu'on eut pris l'habitude (& notre paresse nous y conduit bientôt) de ne consulter que ces abrégés , on regarda les originaux comme inutiles , & l'on ne se donna plus la peine de les copier. C'est à quoi l'on attribue la perte de plusieurs ouvrages importans : quoique sans doute d'autres causes y aient encore contribué. Ces abrégés même dont je parle en sont un exemple. De cinquante titres qu'ils renfermoient , il ne nous en reste que deux. S'ils nous avoient été conservés en

entier, ils auroient pu en quelque façon nous consoler de la perte des originaux. Mais tout a subi le sort commun des choses humaines, & ne laisse que matière à nos regrets.

Quel dommage qu'une histoire, comme celle de Polybe, soit perdue ! Qui apporta jamais plus d'attention & d'exactitude à s'assurer des faits que lui ? Pour ne se pas tromper dans la description des lieux, chose très-importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un siège, d'une bataille, ou d'une marche, il s'y étoit transporté lui-même, & avoit fait dans cette seule vue une infinité de voyages. La vérité étoit son unique étude. C'est de lui que l'on tient cette maxime célèbre, que la vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux : que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'histoire sans la vérité n'est qu'une narration amusante & infructueuse.

Mais on peut dire qu'ici, ce qu'il y a de moins à regretter, ce sont les faits. Quelle perte irréparable que les excellentes règles de politique & les solides réflexions d'un homme, qui naturellement porté au bien public, en avoit fait toute son étude, qui pendant tant d'années, s'étoit trouvé dans les plus grandes affaires, qui avoit gouverné lui-même, & du gouvernement duquel on avoit été si satisfait ! Voilà ce qui

fait le principal mérite de Polybe, & ce qu'un lecteur de bon goût doit principalement y chercher. Car, il en faut convenir, les réflexions (j'entends celles d'un homme sensé comme Polybe) sont l'ame de l'histoire.

On lui reproche ses digressions. Elles sont longues & fréquentes, je l'avoue; mais remplies de tant de faits curieux & d'instructions utiles, qu'on doit, non-seulement lui pardonner ce défaut, si c'en est un, mais même lui en savoir gré. D'ailleurs il faut se souvenir que Polybe avoit entrepris l'histoire universelle de son tems, comme il en a donné le titre à son ouvrage; ce qui doit suffire pour justifier ses digressions.

Denys d'Halicarnasse, Critique fort célèbre dans l'antiquité; porte de notre Historien un jugement qui doit le rendre bien suspect lui-même en matière de critique. Il dit nettement & sans circonlocution, qu'il n'y a point de patience à l'épreuve de la lecture de Polybe; & la raison qu'il en apporte, c'est que cet Auteur n'entend rien à l'arrangement des mots: c'est-à-dire qu'il auroit voulu trouver dans son Histoire des périodes arrondies, nombreuses, cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la sienne, ce qui est un défaut essentiel en matière d'histoire. Un style militaire, simple, négligé, se pardonne à un

Ecrivain tel que le nôtre, plus attentif aux choses mêmes qu'aux tours & à la diction. Je n'hésite donc point à préférer au jugement de ce rhéteur celui de Brutus, qui loin de trouver la lecture de Polybe ennuyeuse, s'en occupoit continuellement, & en faisoit des extraits dans ses heures de loisir. On le trouva appliqué à cette lecture la veille du jour où se donna la fameuse bataille de Pharsale.

DIODORE de Sicile étoit d'Agyrium ville de Sicile, ce qui l'a fait appeler *Diodore de Sicile*, pour le distinguer de plusieurs autres écrivains de ce nom. Il a vécu sous Jule-César & sous Auguste.

Son ouvrage a pour titre, *Bibliothèque Historique*. Il comprend en effet l'histoire de presque tous les peuples de la terre, qu'il faisoit passer comme en revue devant son lecteur : Egyptiens, Assyriens, Médes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois, & d'autres encore. Il comprenoit quarante livres, dont il nous trace lui-même l'idée & la suite dans sa préface. Les six premiers, dit-il, contiennent ce qui s'est passé avant la guerre de Troie, c'est-à-dire tous les tems fabuleux : dans les trois premiers sont les antiquités barbares, dans les trois autres, les antiquités grecques. Les onze suivans comprennent l'histoire de tous les peuples, depuis la guerre de Troie jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand inclusive-

ment. Dans les vingt-trois autres cette histoire générale est continuée jusqu'au commencement de la guerre contre les Gaulois où Jule-César, après avoir subjugué plusieurs nations Gauloises très-belliqueuses, porta les limites de l'empire Romain jusqu'aux Iles Britanniques.

De ces quarante livres, il ne nous en reste que quinze, avec quelques fragmens qui nous ont été conservés principalement par Photius, & par les extraits de Constantin Porphyrogénète. On a les cinq premiers de suite.

Dans le premier, Diodore traite de l'origine du monde, & de ce qui regarde l'Égypte.

Dans le second, des premiers rois d'Asie, depuis Ninus jusqu'à Sardanapale : des Médes, des Indiens, des Scythes, des Arabes.

Dans le troisième, des Ethiopiens & des Libyens.

Dans le quatrième, de l'histoire fabuleuse des Grecs.

Dans le cinquième, de l'histoire fabuleuse de la Sicile, & des autres Iles.

Les livres 6, 7, 8, 9 & 10 sont perdus.

Les sept qui suivent, depuis l'onzième jusqu'au dix-septième inclusivement, renferment l'histoire de quatre-vingt-dix ans, depuis l'expédition de Xerxès dans la Grèce jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand.

Les trois suivans, savoir les 18, 19 & 20 traitent des différens & des guerres entre les successeurs d'Alexandre jusqu'aux dispositions pour la bataille d'Ipsus. Et là finit ce qui nous reste de l'histoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéressant, & dans le moment même où va se donner un combat qui décidera du sort des successeurs d'Alexandre.

Dans ces dix derniers livres, qui renferment proprement l'Histoire suivie des Perses, des Grecs, & des Macédoniens, Diodore y joint aussi l'histoire des autres peuples, & en particulier celle des Romains, selon que les événemens en concourent avec son principal sujet.

Diodore nous marque lui-même dans sa préface qu'il employa trente années à la composition de son histoire. Le long séjour qu'il fit à Rome, lui fut pour cela d'un grand secours. Il parcourut aussi, non sans courir beaucoup de risques, plusieurs provinces de l'Europe & de l'Asie, pour s'assurer par lui-même de la situation des villes & des autres lieux dont il devoit parler, ce qui n'est pas indifférent pour la perfection de l'histoire.

Son style n'est point élégant ni orné, mais simple, clair, intelligible; & cette simplicité n'a rien de bas, ni de rampant.

Diod. lib. Il n'approuve pas qu'on interrompe le
 10. *pag. 746.* fil de l'histoire par de fréquentes & de longues
 gues

gues harangues : il n'en rejette pourtant pas entièrement l'usage, & croit qu'on les peut employer fort à propos, quand l'importance de la matiere semble le demander. Après la défaite de Nicias on délibéra dans l'assemblée de Syracuse quel traitement on devoit faire aux prisonniers Athéniens. Diodore rapporte les harangues de deux Orateurs, qui sont longues, & fort belles, sur-tout la premiere.

Diod. lib.
13. pag. 149.
161.

On ne doit pas compter absolument sur les dates de chronologie, ni sur les noms, soit des Archontes d'Athènes, soit des Tribuns des soldats & Consuls de Rome, où il s'est glissé plusieurs fautes.

Cette histoire présente de tems en tems des réflexions fort sensées & fort judicieuses. Diodore sur-tout a grand soin de rapporter le succès des guerres & des autres entreprises, non au hasard ou à une fortune aveugle, comme le font plusieurs Historiens, mais à une sagesse & à une providence qui préside à tous les événemens.

Tout bien pesé & bien examiné, on doit faire un grand cas des ouvrages de Diodore qui sont parvenus jusqu'à nous, & regretter beaucoup la perte des autres, qui auroient jetté une grande lumière sur toute l'histoire ancienne.

DENYS D'HALICARNASSE. L'Historien dont nous parlons nous apprend lui-
Tome XII. I

même dans la Préface de son ouvrage le peu que l'on fait touchant sa personne & son histoire. Il étoit d'Halicarnasse, ville de Carie dans l'Asie Mineure, patrie du grand Hérodote. Il eut pour pere Alexandre, qui n'est point connu d'ailleurs.

AN. M. 3973.
AV. J. C. 31.

Il aborda en Italie vers le milieu de la cent quatre-vingt-septieme Olympiade, dans le tems que César-Auguste mit fin à la guerre civile qu'il soutint contre Antoine. Il demeura vingt-deux ans à Rome, & il employa ce tems à y apprendre dans une grande exactitude la langue latine, à s'instruire de la littérature & des écrits des Romains, & sur-tout à s'informer avec soin de ce qui avoit rapport à l'ouvrage qu'il méditoit; car il paroît que c'étoit là le motif de son voyage.

Pour se mettre en état d'y mieux réussir, il fit une étroite liaison avec ce qu'il y avoit de plus savans hommes à Rome, & eut avec eux de fréquens entretiens. A ces conversations de vive voix qui étoient pour lui d'un grand secours, il joignit une étude profonde des Historiens Romains les plus estimés, tels que Caton, Fabius Pictor, Valerius Antias, Licinius Macer, que Tite-Live cite fort souvent.

Quand il se crut suffisamment instruit de tout ce qu'il jugeoit nécessaire à l'exécution de son dessein, il se mit à travailler. Le titre de son ouvrage est *Les Antiquités*

Romaines ; & il l'appela ainsi , parce qu'en écrivant l'histoire de Rome, il remonte jusqu'à sa plus ancienne origine. Il avoit conduit son histoire jusqu'au commencement de la premiere guerre Punique , & il s'étoit arrêté à ce terme , parce que son plan étoit d'éclaircir la partie de l'histoire Romaine la moins connue. Or, depuis les guerres puniques , cette histoire a été écrite par des auteurs contemporains qui étoient entre les mains de tout le monde.

Des vingt livres qui composoient les Antiquités Romaines , nous n'avons que les onze premiers , qui ne menent qu'à l'an 312 de la fondation de Rome. Les neufs derniers qui renfermoient tout ce qui se passa jusques à l'an 488 selon Caton, 490 selon Varron, sont périés par l'injure du tems. A chacun des Auteurs anciens dont nous parlons , nous sommes presque toujours obligés de regretter la perte d'une partie de leurs ouvrages , sur-tout quand ces Auteurs sont excellens , comme l'est celui dont il s'agit ici.

On a encore de lui quelques fragmens au sujet des Ambassades , qui sont des morceaux détachés , & fort imparfaits. Les deux titres qui nous restent de Constantin Porphyrogénète nous en ont conservé aussi plusieurs fragmens.

Photius , dans sa bibliothèque , parle

des vingt livres des Antiquités, comme d'un ouvrage entier qu'il avoit lu. Il cite de plus un abrégé que Denys d'Halicarnasse avoit fait de son histoire en cinq livres. Il en loue la justesse, l'élégance & la précision; & il ne fait point de difficulté de dire que cet Historien, dans son Epitome, s'étoit surpassé lui-même.

Nous avons deux traductions assez récentes de l'Histoire de Denys d'Halicarnasse, qui ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Il ne m'appartient point d'en faire la comparaison, ni de mettre l'une au-dessus de l'autre : je laisse ce soin au public, qui est en droit de porter son jugement sur les ouvrages qui lui sont abandonnés. Je me propose seulement d'en faire grand usage dans la composition de l'histoire Romaine.

Le Pere le Jay, Jésuite, dans la préface qu'il a mise à la tête de sa traduction de Denys d'Halicarnasse, trace de cet Auteur un portrait & un caractère, auquel il seroit difficile de rien ajouter. Je ne ferai presque que le copier, mais en l'abrégeant dans quelques endroits.

Tous les Ecrivains anciens & modernes qui ont parlé avec quelque connoissance de son histoire, reconnoissent dans lui un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, & une critique judicieuse. Il étoit versé dans tous les

beaux arts, bon Philosophe, sage Politique, excellent rhéteur. Il se fait peindre dans son ouvrage sans y penser. On l'y voit ami de la vérité, éloigné de toute prévention, tempérant, plein de zèle pour sa religion, déclaré contre les impies qui nioient une providence.

Il ne se contente pas de raconter les guerres du dehors : il décrit avec le même soin les exercices de la paix, qui contribuent au bon ordre du dedans, & qui servent à entretenir l'union & la tranquillité parmi les citoyens. Il ne fatigue point par des narrations ennuyeuses. S'il s'écarte en des digressions, c'est toujours pour apprendre quelque chose de nouveau, & capable de faire plaisir à ses lecteurs. Il mêle dans ses récits des réflexions morales & politiques qui sont l'ame de l'histoire, & le principal fruit qu'on en doive tirer. Il traite les matières avec beaucoup plus d'abondance & d'étendue que Tite-Live; & ce que celui-ci renferme dans ses trois premiers livres, l'Auteur Grec en fait la matière d'onze livres.

Il est constant que, sans ce qui nous reste de Denys d'Halicarnasse, nous ignorions plusieurs choses, dont Tite-Live & les autres Historiens Latins ont négligé de nous instruire, & dont ils ne parlent que très-superficiellement. Il est le seul qui nous ait fait connoître à fond les Ro-

main, qui ait laissé à la postérité un détail circonstancié de leurs cérémonies, du culte de leurs dieux, de leurs sacrifices, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur discipline, de leurs triomphes, de leurs comices ou assemblées, du dénombrement & de la distribution du peuple en classes & en tribus. Nous lui sommes redevables des loix de Romulus, de celles de Numa & de Servius, & de beaucoup d'autres choses pareilles. Comme il n'écrivoit son histoire que pour instruire les Grecs ses compatriotes des faits & des mœurs des Romains, qui leur étoient inconnus, il s'est cru obligé à une plus grande attention sur ce point que les autres Historiens Latins qui n'étoient pas dans le même cas que lui.

A l'égard du style que l'Historien Grec & l'Historien Latin ont employé dans la composition de leur ouvrage, le Pere le Jay se contente du jugement qu'en a porté Henry Estienne : « Que l'Histoire » Romaine ne pouvoit être mieux écrite que » l'a fait en grec Denys d'Halicarnasse, & » Tite-Live en Latin ».

Pour moi je suis bien éloigné de souffrir à ce jugement, qui met une sorte d'égalité entre Denys d'Halicarnasse & Tite-Live, & qui semble les ranger tous deux sur une même ligne par rapport au style. Je trouve entr'eux sur ce point une

différence infinie. Chez l'Auteur Latin, les descriptions, les images, les harangues, tout est plein de beauté, de noblesse, de grandeur, de force, de vivacité : chez le Grec, en comparaison de l'autre, tout est foible, prolix, languissant. Je voudrois que les bornes de mon ouvrage me permissent d'insérer ici l'un des plus beaux faits de l'histoire ancienne de Rome, c'est le combat des Horaces & des Curiaces, & de comparer ensemble les deux récits. Dans Tite-Live, le lecteur croit assister réellement au combat. Au premier aspect des épées nues, au bruit & au cliquetis des armes, à la vue du sang qui coule des blessures des combattans, il se sent pénétré d'horreur. Il partage avec les Romains & les Albains les divers sentimens de crainte, d'espérance, de douleur, de joie, qui se succèdent alternativement de part & d'autre. Il est continuellement en suspens dans l'attente inquiète du succès qui va décider du sort des deux peuples. Le récit d'Halicarnasse, qui est beaucoup plus long, ne cause dans le lecteur presque aucun de ces mouvemens. On le parcourt de sang froid, sans sortir de sa situation tranquille & naturelle, & l'on n'est point comme enlevé hors de soi-même par les violentes secousses que l'on sent dans Tite-Live à chaque changement qui arrive dans le sort des combattans. Denys d'Halicar-

nasse peut avoir par d'autres côtés plusieurs avantages sur Tite-Live: mais, pour le style, il me semble qu'il ne peut point lui être comparé.

PHILON étoit un Juif d'Alexandrie, de la race sacerdotale, & des plus illustres familles de toute la ville. Il avoit étudié avec un grand soin les livres sacrés qui faisoient la science des Juifs. Il se rendit aussi très-célèbre dans les lettres humaines, & dans la philosophie, sur-tout dans celle de Platon. Il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers l'Empereur Caius Caligula, pour maintenir le droit de bourgeoisie qu'ils prétendoient avoir dans cette ville.

*Euseb. lib.
2. cap. 5.*

Ibid c. 18.

Outre beaucoup d'autres ouvrages, il écrivit en cinq livres, selon Eusèbe, les maux que les Juifs souffrirent sous Caius. Nous n'en avons conservé que les deux premiers; dont l'un a pour titre *Légation à Caius*. Les trois autres ont été perdus. On dit que Philon ayant lu sous Claude en plein Sénat les écrits qu'il avoit faits contre l'impiété de Caius, ils y furent si estimés, qu'on les fit mettre dans la bibliothèque publique.

APION, ou Appion, étoit Egyptien; né à Oasis à l'extrémité de l'Egypte. Mais ayant obtenu le droit de bourgeoisie à Alexandrie, il se fit passer pour Alexandrin. Il étoit Grammairien de profession, com-

me on appeloit alors ceux qui étoient habiles dans les lettres humaines, & dans la science de l'antiquité. Il fut mis à la tête des députés que ceux d'Alexandrie envoyèrent à Rome vers Caius contre les Juifs de la même ville.

Il avoit été élevé par Didyme célèbre Grammairien d'Alexandrie. C'étoit un homme de grande littérature, & qui possédoit parfaitement l'histoire Grecque, mais fort plein de lui-même, & entêté de son mérite.

Suidas.
Aul. Gell.
lib. 5. cap.
14.

Ce qu'on cite de lui, c'est son histoire d'Egypte, où il renfermoit presque tout ce qu'il y avoit de plus mémorable dans ce pays si fameux. Il y parloit fort mal contre les Juifs, & encore plus dans un autre ouvrage, où il avoit ramassé contre eux toutes sortes de calomnies.

L'histoire d'un esclave nommé Androcle, qui fut nourri trois ans par un lion qu'il avoit guéri d'une plaie, & reconnu ensuite par le même lion à la vue de toute la ville de Rome, lorsqu'il étoit exposé aux bêtes, doit être arrivée vers le tems dont nous parlons, puisqu'Apion, de qui Aulu-Gelle la cite, assuroit qu'il l'avoit vue de ses yeux. L'esclave en eut la vie & la liberté pour récompense avec le lion même. Cette histoire est décrite fort au long dans Aulu-Gelle, & mérite d'être lue.

Ibid.

JOSEPHÉ étoit de Jérusalem, & de la AN. J. C. 37.

*Joseph. in
vita sua.*

race Sacerdotale. Il naquit en la première année de Caius. Il fut si bien instruit, qu'à l'âge de quatorze ans les Pontifes mêmes le consultoient sur ce qui regardoit la loi. Après avoir examiné avec soin les trois sectes qui partageoient alors les Juifs, il choisit celle des Pharisiens.

AN. J. C. 56.

A l'âge de dix-neuf ans, il commença à prendre part aux affaires publiques.

AN. J. C. 67.

Il soutint avec un courage incroyable le siège de Jotapat, qui dura près de sept semaines. La ville fut prise en la treizième année de Néron. Cette prise coûta bien chers aux Romains, & Vespasien y fut blessé. On y compta quarante mille Juifs de tués. Joseph, qui étoit caché dans une caverne, fut enfin contraint de se rendre à Vespasien.

Je ne rapporte point tout ce qui se passa depuis ce tems-là jusqu'au fameux siège & à la prise de Jérusalem : il en fait lui-même le récit fort au long, & l'on peut le consulter. Je remarque seulement que pendant toute cette guerre, & lors même qu'il étoit encore captif, Vespasien & Tite voulurent toujours l'avoir auprès d'eux : de sorte qu'il ne s'y passoit rien du tout dont il n'eût une entière connoissance. Car il voyoit lui-même tout ce qui se faisoit du côté des Romains, & l'écrivoit exactement ; & il apprenoit des transfuges, qui s'adrescoient tous à lui, ce qui se passoit dans la ville,

qu'il ne manquoit pas sans doute aussi d'écrire aussi-tôt.

Ce fut apparemment après la prise de Jotapat, & lorsqu'il se vit engagé à vivre avec les Romains, qu'il apprit la langue Grecque. Il avoue qu'il ne put jamais la bien prononcer, parce qu'il ne l'avoit pas apprise de jeunesse, les juifs estimant peu l'étude des langues. Photius juge que sa phrase est pure.

*Antiq. l. 20
cap. 9.
Phot. c. 47*

Après que la guerre fut finie, Tite s'en allant à Rome, l'y amena avec lui. Vespasien le fit loger dans la maison qu'il avoit avant que d'être Empereur, le fit citoyen Romain, lui assigna une pension, lui donna des terres dans la Judée, & lui témoigna beaucoup d'affection tant qu'il vécut. Ce fut sans doute Vespasien, qui, en le faisant citoyen, lui donna le nom de Flavius, qui étoit celui de sa famille.

AN. J. C. 71

Dans le loisir que Josephé avoit à Rome, il s'occupa à écrire l'Histoire de la guerre des Juifs sur les mémoires qu'il en avoit dressés. Il la composa d'abord en sa langue propre, qui étoit à peu près la même que la Syriaque. Il la traduisit ensuite en grec pour les peuples de l'Empire, en remontant jusqu'au tems d'Antiochus Epiphane & des Maccabées.

Josephé fût profession d'y rapporter avec une entière sincérité tout ce qui s'est fait de part & d'autre, ne se réservant de l'af-

fection qu'il avoit pour sa nation, que le droit de plaindre quelquefois ses malheurs, & de détester les crimes des féditieux qui en avoient causé la ruine totale.

Dès que son histoire grecque fut achevée, il la présenta à Vespasien & à Tite, qui en furent extrêmement satisfaits. Celui-ci dans la suite, ne se contenta pas d'ordonner qu'elle fût rendue publique, & mise dans une bibliothèque ouverte à tout le monde; mais il signa de sa main l'exemplaire qui y devoit être mis, pour montrer qu'il vouloit que ce fut d'elle seule que tout le monde apprît ce qui s'étoit passé pendant le siège & la prise de Jérusalem.

Outre la sincérité & l'importance de cette histoire, où l'on trouve l'accomplissement entier & littéral des prédictions de Jesus-Christ contre Jérusalem; & la vengeance terrible que Dieu tira de cette malheureuse nation pour la mort qu'elle avoit fait souffrir à son fils, l'ouvrage en lui-même est fort estimé pour sa beauté. Le jugement que porte Photius de cette histoire, c'est qu'elle est agréable, pleine d'élévation & de majesté, mais sans excès & sans enflure; qu'elle est vive & animée; pleine de cette éloquence qui excite ou apaise à son gré les mouvemens de l'ame; remplie d'excellentes maximes de morale; que les harangues en sont belles & persua-

sives ; & que quand il faut soutenir les deux partis opposés , elle est féconde en raisons adroites & plausibles pour l'un & pour l'autre. S. Jérôme loue Josèphe encore plus avantageusement en un seul mot , qui le caractérise parfaitement , en l'appelant le Tite-Live des Grecs.

Hier. Epist.
22.

Après que Josèphe eut écrit l'histoire de la ruine des Juifs , il entreprit de faire l'histoire générale de cette nation , en la commençant dès l'origine du monde , pour faire connoître à toute la terre les grandes merveilles de Dieu qui s'y rencontrent. C'est ce qu'il exécuta en vingt livres , auxquels il donne lui-même le titre d'Antiquités , quoiqu'il les continue jusqu'à la douzième année de Néron , en laquelle les Juifs se révolterent. Il paroît qu'il adressa cet ouvrage à Epaphrodite , homme curieux & savant. On croit que c'est ce célèbre Affranchi de Néron , que Domitien fit mourir en l'an 95. Josèphe acheva cet ouvrage en la 56^e année de son âge , qui étoit la 13^e du règne de Domitien.

AN. J. C. 93.

Il y fait profession de ne rien ajouter à ce qui est dans le livre des Saints , dont il a tiré ce qu'il dit jusqu'après le retour de la captivité de Babylone , & de n'en rien retrancher. Mais il ne s'est pas acquitté de cette promesse aussi religieusement qu'il auroit été à souhaiter. Il ajoute quelques faits qui ne sont point de l'écriture , il en

In Præfat.

retranche un plus grand nombre, & en déguise quelques autres d'une manière qui les rend tous humains, & leur fait perdre cette grandeur divine, & cette majesté que leur donne la simplicité de l'Ecriture. On ne peut pas aussi l'excuser de ce que souvent, après avoir rapporté les plus grands miracles de Dieu, il en affoiblit l'autorité en laissant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra.

AN. J. C. 96. Josephé voulut joindre à ses Antiquités l'histoire de sa vie, durant qu'il y avoit encore plusieurs personnes qui pouvoient le démentir s'il s'éloignoit de la vérité. Il paroît en effet qu'il la fit aussi-tôt après; & on l'a considérée comme une partie du vingtième livre de ses antiquités. Il l'emploie presque toute à décrire ce qu'il fit étant Gouverneur de Galilée avant la venue de Vespasien.

Comme diverses personnes témoignioient douter de ce qu'il disoit des Juifs dans ses Antiquités, & objectoient que si cette nation eût été aussi ancienne qu'il la faisoit, les autres Historiens en auroient parlé: il entreprit sur cela un ouvrage, non-seulement pour montrer que plusieurs Historiens avoient parlé des Juifs, mais aussi pour réfuter toutes les calomnies qui avoient été répandues contr'eux par divers auteurs, & particulièrement par Apion, dont nous avons parlé; ce qui fait que tout l'ou-

vrage est ordinairement intitulé *contre Apion*.

Il n'y a point eu de livres plus généralement estimés & goûtés que ceux de Joseph. La traduction en notre langue en parut dans un tems, où, faute de meilleures lectures, les Romains étoient entre les mains de tout le monde. Elle contribua beaucoup à faire tomber ce mauvais goût. En effet, on comprend aisément qu'il n'y a que des esprits faux, légers, superficiels, qui puissent s'attacher à de pareils ouvrages, qui ne sont que l'effet des rêveries creuses d'un écrivain sans poids & sans autorité, & les préférer à des histoires aussi belles & aussi solides que celles de Joseph. La vérité seule est la nourriture naturelle de l'esprit, & il faut qu'il soit malade pour lui préférer, ou même pour lui comparer des fictions & des fables.

PLUTARQUE naquit à Chéronée, ville de Béotie, cinq ou six ans avant la mort de l'Empereur Claude, autant qu'on le peut conjecturer. La Béotie * étoit décrite chez les Anciens comme un pays qui ne portoit point d'hommes d'esprit ni de mérite. Plutarque, sans parler de Pindare & d'Epaminondas, est une bonne réfutation de cet injuste préjugé, & une preuve évidente, qu'il n'y a point de terroir,

AN. J. C. 48.

* *Bœotum in crasso jurares aëre natum. Horat.*

comme il le dit lui-même, où l'esprit & la vertu ne puisse naître.

Il descendoit d'une des plus honnêtes & des plus considérables familles de Chéronée. On ignore le nom de son pere : il en parle comme d'un homme d'un grand mérite & d'une grande érudition. Son aïeul s'appeloit Lamprias, à qui il rend ce témoignage, qu'il étoit très-éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il se surpassoit lui-même lorsqu'il étoit à table avec ses amis. Car alors son esprit s'animoit d'un nouveau feu, & son imagination toujours heureuse, devenoit plus vive & plus féconde; & Plutarque nous a conservé ce bon mot que Lamprias disoit de lui-même : *Que la chaleur du vin faisoit sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin & de plus exquis.*

Plutarque nous apprend qu'il recevoit des leçons de Philosophie & de Mathématiques sous le Philosophe Ammonius à Delphes, pendant le voyage que Néron fit en Grèce : il pouvoit alors avoir 17 ou 18 ans.

Il paroît que les talens de Plutarque éclatèrent de bonne heure dans son pays. Car, encore jeune, on le députa avec un autre citoyen vers le Proconsul pour quelque affaire importante. Son collègue étant demeuré en chemin, il acheva seul le voya-

ge, & fit ce que portoit leur commission. A son retour, comme il se disposoit à en rendre compte au public, son pere le prenant en particulier, lui parla de la sorte. « Mon fils, dans le rapport que vous allez
 » faire, gardez-vous bien de dire, *Je suis*
 » *allé, j'ai parlé, j'ai fait* ; mais dites
 » toujours, *Nous sommes allés, nous*
 » *avons parlé, nous avons fait*, en associant votre collègue à toutes vos actions, afin que la moitié du succès soit
 » attribuée à celui que la patrie a honoré
 » de la moitié de la commission, & que
 » par ce moyen vous écartiez de vous
 » l'envie qui suit presque toujours la gloire
 » d'avoir réussi ». C'est ici une leçon bien sage, & rarement pratiquée par ceux qui ont des collègues, ou dans le commandement des armées, ou dans l'administration des affaires, ou dans quelque commission que ce soit ; à qui il arrive souvent, par un amour-propre mal entendu, & par une bassesse d'ame odieuse & méprisable, de vouloir s'attribuer à eux seuls l'honneur d'un succès qui leur est commun avec leurs collègues. Ils ne font pas réflexion que la gloire suit ordinairement ceux qui la fuient, & qu'elle leur rend avec usure ce qu'ils en ont bien voulu communiquer aux autres. Il fit plusieurs voyages en Italie : on en ignore le sujet. On peut seulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le dessein d'ache-

*In vit. De.
moſt. h. P. 840.*

ver & de perfectionner son ouvrage des Vies des hommes illustres, l'obligea à faire un plus grand séjour à Rome, qu'il n'auroit fait sans cela. Ce qu'il dit dans la vie de Démosthène, appuie cette conjecture. « Selon lui, un homme qui a entrepris » de rassembler des faits, & d'écrire une » histoire composée d'événemens qui ne » sont ni sous sa main, ni arrivés dans son » pays, mais étrangers, divers, & épars » ça & là dans plusieurs différens écrits, a » besoin d'être dans une grande ville bien » peuplée, & où régné le goût des belles » choses. Un tel séjour le met en état d'a- » voir quantité de livres en sa disposition, » & de s'instruire, par la conversation, de » toutes les particularités qui ont échappé » aux Ecrivains, & qui, s'étant conservées » dans la mémoire des hommes, n'en ont » acquis que plus d'autorité par cette es- » pece de tradition. C'est le moyen de ne » pas faire un ouvrage imparfait, & qui » manque de ses principales parties ».

Il est impossible de dire précisément en quel tems il fit ses voyages. On peut seulement assurer qu'il n'alla à Rome pour la première fois qu'à la fin du règne de Vespasien, & qu'il n'y alla plus après celui de Domitien. Car il paroît qu'il fut fixé dans sa patrie peu de tems après la mort du dernier, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans.

Le motif qui le porta à y fixer sa retraite pour toujours, est digne de remarque. *Je suis né, disoit-il, dans une ville fort petite ; & pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir.* En effet quelle gloire ne lui a-t-il pas procurée ! Caton d'Utique ayant persuadé, non sans peine, au Philosophe Athénodore de venir avec lui d'Asie à Rome, fut si flatté & si content de cette conquête, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant & plus utile, que ceux de Luculle & de Pompée, qui avoient triomphé des nations & des royaumes de l'Orient. Si un étranger, célèbre par sa sagesse, fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand Philosophe, un grand écrivain, à la ville qui l'a porté, & où il a choisi de finir ses jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de plus grands avantages. M. Dacier a raison de dire que rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que ce sentiment d'amour & de tendresse qu'il témoigna à Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune, & pour s'aggrandir : mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition, pour faire, s'il est permis de parler ainsi, la fortune de leur patrie.

Plutarque a bien illustré la sienne. Qu'on nomme Chéronée, personne presque ne se

souvent que ce fut là que Philippe remporta sur les Athéniens & sur les Béotiens cette grande victoire qui le rendit maître de la Grèce ; mais une infinité de gens disent : C'est là que Plutarque est né , c'est où il a fini ses jours , & où il a écrit la plupart de ces beaux traités qui seront éternellement utiles au genre humain.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome , sa maison étoit toujours remplie d'amateurs des belles connoissances , parmi lesquels on comptoit les plus illustres personnages de la ville , qui alloient entendre ses discours sur les différentes matieres de Philosophie. Car , dans ce tems-là , les premières personnes de l'état , & les Empereurs même , se faisoient un honneur & un plaisir d'assister aux leçons des grands Philosophes & des Rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empressement avec lequel ces discours publics de Plutarque étoient écoutés , & de l'attention qu'on lui donnoit , par ce qu'il raconte lui-même dans son traité de la Curiosité. « Autrefois à » Rome , dit-il , un jour que je parlois » en public , Arulenus Rusticus , celui que » Domitien fit mourir ensuite à cause de » l'envie qu'il portoit à sa gloire , étoit du » nombre de mes auditeurs. Comme j'étois au milieu de mon discours , un officier entra , & lui rendit une lettre de César , (apparemment de Vespasien.) D'a-

» bord un grand silence régna dans l'assemblée, & je m'arrêtai pour lui donner le tems de lire sa lettre : mais il ne le voulut point, & n'ouvrit sa lettre qu'à près que j'eus achevé, & que l'assemblée fut congédiée ». C'étoit peut-être pousser un peu trop loin la considération pour l'Orateur. Défaut peu commun, & qui part d'un principe bien louable !

Plutarque ne faisoit ses dissertations qu'en Grec. Car, quoique la langue latine fût en usage dans tout l'Empire, il ne la connoissoit pas assez pour la parler. Il nous dit lui-même, dans la vie de Démosthène, que pendant son séjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le tems de l'apprendre à cause des affaires publiques dont il étoit chargé, & du grand nombre de personnes qui alloient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la philosophie ; qu'il ne commença que fort tard à lire les écrits des Romains, & que les termes de cette langue n'avoient pas tant servi à lui faire entendre les faits, que la connoissance qu'il avoit déjà des faits l'avoit conduit à entendre les termes. Mais la langue Grecque étoit fort connue à Rome, & elle étoit même, à proprement parler, la langue des sciences, témoin les ouvrages de l'Empereur Marc-Aurèle, qui écrivit en Grec ses admirables réflexions. Ce défaut de connoissance de la

langue latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ses écrits.

Il eut dans sa patrie les charges les plus considérables : car il fut Archonte, c'est-à-dire premier Magistrat. Mais il avoit exercé auparavant des ~~exploits~~ emplois inférieurs, & les avoit exercés avec le même soin, la même application, & la même satisfaction, qu'il exerça ensuite les plus importants. Il étoit persuadé, & il enseignoit par son exemple, que dans les emplois dont la patrie nous charge, quelque bas qu'ils paroissent, il n'y a rien qui nous rabaisse, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme sage de les annoblir par la maniere dont il s'en acquitte, ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas.

Comme Plutarque remplit exactement tous les devoirs de la vie civile, & qu'il fut en même tems bon fils, bon frere, bon pere, bon mari, bon maître, bon citoyen, il eut la joie aussi de trouver dans son domestique & dans l'intérieur de sa famille toute la paix & la satisfaction qu'il pouvoit desirer : bonheur qui n'est pas commun, & qui est le fruit d'un esprit sage, modéré & complaisant. Il parle fort avantageusement de ses freres, de ses sœurs & de sa femme. Elle étoit des meilleures familles de Chéronée, & on la regardoit comme un modele de sagesse, de modestie &

In Moral.

p. 311.

Consol. ad

uxor. p. 608

&c.

emplois

de vertu : elle s'appeloit Timoxéne. Il en eut quatre garçons de suite, & une fille. Il perdit deux de ses fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans, après deux de ses freres. Nous avons la lettre de consolation qu'il écrivit à sa femme sur la mort de cet enfant.

Il eut un neveu appelé Sextus, Philosophe d'un si grand savoir & d'une si grande réputation, qu'il fut appelé auprès de l'empereur Marc-Aurele, pour lui enseigner les lettres Grecques. Cet Empereur lui rend un témoignage bien glorieux dans le premier livre de ses Réflexions. *Sextus, dit-il, m'a enseigné par son exemple à être doux, à gouverner ma maison en bon pere de famille, à avoir une gravité simple sans affectation, à tâcher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis, à souffrir les ignorans & les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde, &c.* Voilà beaucoup d'excellentes qualités, sur-tout celle qui le portoit à deviner & à prévenir les souhaits & les besoins de ses amis, parce qu'elle marque que Marc-Aurèle connoissoit le devoir essentiel d'un Prince, qui est d'être intimement persuadé, que, par sa qualité de Prince, il est né pour les autres, & non les autres pour lui. Il en faut dire

autant de tous ceux qui sont en place.

Il est tems de venir aux ouvrages de Plutarque. On les partage en deux classes ; les Vies des hommes illustres, & les traités de Morale.

Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, de leçons très-utiles pour la conduite de la vie particuliere & pour l'administration des affaires publiques, de principes même admirables sur la Divinité, sur la Providence, sur l'immortalité de l'ame ; mais le tout avec un mélange d'opinions absurdes & ridicules, tel qu'il se trouve dans presque tous les payens. L'ignorance de la bonne physique rend aussi la lecture de plusieurs de ses Traités fort ennuyeuse & rebutante.

La partie des ouvrages de Plutarque la plus estimée, est celle qui comprend les Vies des hommes illustres Grecs & Latins, qu'il apparie & compare ensemble. Nous n'avons pas toutes celles qu'il a composées : on en a perdu au moins seize. Celles, dont la perte doit être le plus regrettée, sont les vies d'Epaminondas & des deux Scipions Africains. Il nous manque aussi les comparaisons de Thémistocle & de Camille, de Pyrrhus & de Marius, de Phocion & de Caton, de César & d'Alexandre.

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme
de

de bon goût & de bon jugement, interrogé lequel de tous les livres de l'antiquité profane il voudroit conserver, s'il n'en pouvoit sauver qu'un seul à son choix d'un incendie commun, se soit déterminé pour les Vies de Plutarque.

C'est l'ouvrage le plus accompli que nous ayions, & le plus propre à former les hommes, soit pour la vie publique & les fonctions du dehors, soit pour la vie privée & domestique. Plutarque ne se laisse point éblouir, comme la plupart des Historiens, par les actions d'éclat, qui font beaucoup de bruit, & qui attirent l'admiration du vulgaire & du plus grand nombre des hommes. Il juge des choses ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Les sages réflexions qu'il mêle dans ses écrits, accoutument ses lecteurs à en juger de la même sorte, & leur apprennent en quoi consiste la véritable grandeur & la solide gloire. Il refuse inflexiblement ces titres honorables à tout ce qui ne porte point le caractère de justice, de vérité, de bonté, d'humanité, d'amour du bien public, & qui n'en a que les apparences. Il ne s'arrête point aux actions extérieures & brillantes, où les Princes, les conquérans, & tous les grands de la terre, attentifs à se faire un nom, jouent chacun un rôle sur la scène du monde, y représentent, pour ainsi dire, un person-

nage passager, & réussissent à se contrefaire pour un tems. Il les démasque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes; & pour les mettre hors d'état de se dérober à sa vue perçante, il les suit avec son lecteur jusques dans l'intérieur de leurs maisons, les examine, s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, dans leur deshabillé, prête l'oreille à leurs conversations les plus familières, les considère à table, où l'on ne fait ce que c'est que de se contraindre, & dans le jeu où l'on se gêne encore moins. Voilà ce qu'il y a de merveilleux dans Plutarque, & ce qui est, ce me semble, trop négligé par nos Historiens, qui évitent comme bas & rampant un certain détail d'actions communes, qui font pourtant mieux connoître les hommes que les plus éclatantes. Ces détails, loin de défigurer les Vies de Plutarque, sont précisément ce qui en rend la lecture & plus agréable, & plus utile.

Qu'il me soit permis d'apporter ici un exemple de ces sortes d'actions. Je l'ai déjà cité dans le Traité des Etudes, à l'endroit où j'examine en quoi consiste la véritable grandeur.

M. de Turenne ne partoît jamais pour ses campagnes, qu'il n'eût fait avertir auparavant tous les ouvriers qui avoient fait quelque fourniture pour sa maison, de re-

mettre leurs mémoires entre les mains de son Intendant. La raison qu'il en apportoit, c'est qu'il ne savoit pas s'il reviendrait de la campagne. Cette circonstance peut paroître petite & basse à de certaines personnes, & peu dignes d'entrer dans l'histoire d'un aussi grand homme que M. de Turenne. Plutarque n'en auroit pas pensé ainsi; & je suis persuadé que l'Auteur de la nouvelle vie de ce Prince, qui est un homme sensé & judicieux, ne l'auroit pas omise s'il en eut été informé. Elle marque en effet un fond de bonté, d'équité, d'humanité, & même de religion, qui ne se trouve pas toujours dans les grands seigneurs, insensibles quelquefois aux plaintes du pauvre & de l'artisan, dont le paiement néanmoins, selon l'écriture, différé seulement de quelques jours, crie vengeance au ciel, & ne manque pas de l'obtenir.

Pour ce qui regarde le style de Plutarque, sa diction n'est pas pure, ni élégante: mais en récompense elle a une force & une énergie merveilleusement propre à peindre en peu de mots de vives images, à lancer des traits perçans, & à exprimer des pensées nobles & sublimes. Il emploie assez fréquemment des comparaisons, qui jettent beaucoup de grace & de lumière dans ses réflexions & dans ses récits. Il a des harangues d'une beauté inimitable, pres-

que toujours dans le style fort & véhément.

Il faut que les beautés de cet Auteur soient bien solides & bien frappées au coin du bon goût, pour se faire encore sentir, comme elles font, dans le vieux gaulois d'Amiot. Mais j'ai tort. Ce vieux gaulois a un air de fraîcheur qui le fait rajeunir, ce semble, de jour en jour. Aussi de très-habiles gens aiment mieux employer la traduction d'Amiot, que de traduire eux-mêmes les passages de Plutarque qu'ils citent, *ne croiant pas* (c'est M. Racine qui parle ainsi) *pouvoir en égaler les graces*. Je ne le lis jamais, sans regretter la perte d'une infinité de bons mots de ce vieux langage, presque aussi énergiques que ceux de Plutarque. Nous laissons notre langue s'appauvrir tous les jours, au lieu de songer, à l'exemple des Anglois nos voisins, à découvrir des moyens de l'enrichir. On dit que nos dames, par trop de délicatesse, sont cause en partie de cette disette où notre langue court risque d'être réduite. Elles auroient grand tort, & devraient bien plutôt favoriser par leurs suffrages, qui entraînent beaucoup d'autres, la sage hardiesse d'Ecrivains d'un certain rang & d'un certain mérite : comme ceux-ci de leur côté, devraient aussi devenir plus hardis, & hasarder plus de nouveaux mots qu'ils ne font, mais toujours avec une retenue & une discrétion judicieuse.

Dans la Préface de *Mithridate*.

On a pourtant obligation à M. Dacier d'avoir substitué une nouvelle traduction des Vies de Plutarque à celle d'Amiot, & d'avoir mis par-là beaucoup plus de personnes en état de les lire. Elle pouvoit être plus élégante & plus travaillée. Mais un Ouvrage d'une si vaste étendue, pour être conduit à la dernière perfection, demanderoit la vie d'un homme entière.

ARRIEN étoit de Nicomédie. Sa science & son éloquence, qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon, l'élevèrent dans Rome à toutes les dignités, jusqu'au Consulat même. On peut croire que c'est le même qui gouverna la Cappadoce dans les dernières années d'Adrien, & qui repoussa les Alains. Il vécut à Rome sous Adrien, Antonin & Marc-Aurèle.

Il étoit disciple d'Epictète, le plus célèbre Philosophe de ce tems-là. Il avoit fait en huit livres un ouvrage sur *les Entretiens d'Epictète* : nous n'en avons que les quatre premiers. Il avoit composé encore beaucoup d'autres ouvrages.

On a les sept livres qu'il a écrits sur les expéditions d'Alexandre : histoire d'autant plus estimable, qu'elle part de la main d'un écrivain qui étoit en même tems homme de guerre, & bon politique. Aussi Photius lui donne-t-il la gloire d'avoir écrit mieux que personne la vie de ce Conquérant. Ce critique nous a donné un abrégé

de celles des successeurs d'Alexandre, qu'Arrien avoit aussi écrites en dix autres livres. Il ajoute que le même Auteur avoit fait un livre sur les Indes : & on l'a encore, mais on en a fait un huitieme livre de l'histoire d'Alexandre.

Il a fait aussi la description des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue une autre de celles de la mer Rouge, c'est-à-dire des côtes orientales de l'Afrique, & de celles de l'Asie jusqu'aux Indes. Mais il semble qu'elle soit d'un Auteur plus ancien, contemporain de Pline le Naturaliste.

ELIEN (*Claudius-Ælianus*) étoit de Préneste, mais avoit passé la plus grande partie de sa vie à Rome : c'est pourquoi il se dit lui-même Romain. Il a fait un petit ouvrage en quatorze livres, qui a pour titre *Historiæ variæ*, c'est-à-dire *Mélange d'histoires* ; & un autre en dix-sept livres sur l'histoire des animaux. Nous avons un écrit en grec & en latin sur l'ordre observé par les Grecs dans l'arrangement des armées, adressé à Adrien. & fait par un Elie. Tous ces ouvrages peuvent être du même Auteur, qu'on croit être celui dont Martial loue l'éloquence dans une épigramme.

Lib. 12.
Epigr. 24.

APPIEN étoit d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Trajan, d'Adrien & d'Antonin. Il plaida quelque tems à Rome : puis il eut l'Intendance du domaine des Empe-
reurs.

Il écrivit l'histoire Romaine, non tout de suite comme Tite-Live, mais faisant un ouvrage à part de chacune des nations subjuguées par les Romains, où il mettoit selon l'ordre des tems tout ce qui regardoit la même nation. Ainsi son dessein étoit de faire une histoire exacte des Romains, & de toutes les provinces de leur Empire, jusqu'à Auguste: & il alloit aussi quelquefois jusqu'à Trajan. Photius en compte vingt-quatre livres, & il n'avoit pas néanmoins encore vu tous ceux dont Appien parle dans sa préface.

Nous en avons aujourd'hui l'histoire des guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Espagne, d'Annibal, de fragmens de celles d'Illyrie; cinq livres des guerres civiles au lieu des huit que marque Photius, & quelques fragmens de plusieurs autres, que M. Valois a tirés des recueils de Constantin Porphyrogénète, avec des extraits semblables de Polybe, & de divers autres Historiens.

Photius remarque que cet Auteur aime extrêmement la vérité de l'histoire, & qu'il apprend autant qu'aucun autre l'art de la guerre: que son stile est simple & sans superfluité, mais vif & animé. Dans ses harangues il donne d'excellens modeles de la maniere dont il faut s'y prendre, soit pour redonner du courage à des soldats abat-

tus, soit pour les adoucir quand ils s'emportent avec trop de violence. Il prend beaucoup de choses de Polybe, & copie souvent Plutarque.

DIÖGENE LAERCE, ou *de Laërte*, a vécu sous Antonin, ou peu après lui. D'autres ne le mettent que sous Sévere & ses successeurs. Il a écrit en dix livres les vies des Philosophes dont il rapporte avec soin les sentimens & les Apophthegmes. Cet ouvrage est fort utile pour connoître les différentes sectes des anciens Philosophes.

Le surnom *de Laërte* qu'on a accoutumé de lui donner, marque apparemment son pays, qui pouvoit être le château ou la ville de Laërte dans la Cilicie.

On tire de ses écrits qu'après avoir bien étudié l'histoire & les dogmes des Philosophes, il avoit embrassé la secte des Epicuriens, les plus éloignés de la vérité, & les plus opposés à la vertu.

DION CASSIUS étoit de Nicée en Bithynie. Il a vécu sous les Empereurs Commode, Pertinax, Sévere, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre, qui eurent toujours pour lui une grande considération, & lui confièrent les gouvernemens & les postes de l'empire les plus importans. Alexandre le nomma pour être une seconde fois Consul. Après ce consulat, il obtint la permission d'aller passer le reste de sa

vie en son pays à cause de ses infirmités.

Il a écrit en huit décades, c'est-à-dire en quatre-vingts livres, toute l'histoire Romaine, depuis la venue d'Enée en Italie jusqu'à l'Empereur Alexandre. Il nous apprend lui-même qu'il employa dix ans à ramasser des mémoires de tout ce qui s'étoit passé depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Sévere, & douze autres années à en composer l'histoire jusqu'à celle de Commode. Il y joignit ensuite celle des autres Empereurs avec le plus d'exactitude qu'il put jusqu'à la mort d'Héliogabale, & un simple abrégé des huit premières années d'Alexandre, parce qu'ayant été peu en Italie pendant ce tems-là, il n'avoit pas pu si bien savoir comment les choses s'étoient passées.

Photius remarque que son stile est élevé & proportionné à la grandeur de son sujet: que ses termes sont magnifiques, que sa phrase & son tour sentent l'antiquité: qu'il a pris Thucydide pour son modele, qu'il l'imite excellemment dans sa maniere de narrer & dans ses harangues, & qu'il l'a suivi presque en tout, sinon qu'il est plus clair. Cet éloge est bien favorable à Dion, mais je ne fais s'il ne passe pas un peu les bornes du vrai.

Vossius dit, & Lipsé avoit pensé de même avant lui, qu'on ne peut pardonner à cet historien de n'avoir pas su estimer la

Suidas.
Phot.

Dio. lib. 71
pag. 829.

Id, lib. 80.
pag. 917.

vertu selon son prix , & d'avoir décrié les plus grands hommes de l'antiquité , comme Cicéron , Brutus , Cassius , Sénèque , soit par une malignité d'esprit , soit par une corruption de mœurs & de jugement. Le fait est constant ; & quoi qu'il en soit du motif , la chose en soi ne peut jamais lui faire d'honneur.

Il avoit fait , comme nous avons dit , quatre-vingts livres de l'histoire Romaine : mais il ne nous reste qu'une bien petite partie de ce grand ouvrage. Car les trente-quatre premiers livres sont perdus , avec la plus grande partie du trente-cinquieme , hors quelques fragmens. Les vingt suivans , depuis la fin du trente-cinquieme jusqu'au cinquante-quatrieme , est ce qu'on en a de plus entier. Vossius croit que les six suivans , qui vont jusqu'à la mort de Claude , le sont aussi. Mais Buchérius soutient qu'ils sont fort tronqués : & cela paroît fort vraisemblable. Nous n'avons des vingt derniers que quelques fragmens.

Ce qui supplée un peu à ce défaut , c'est un abrégé de Dion , depuis le trente-cinquieme livre & le tems de Pompée jusqu'à la fin , composé par Jean Xiphilin , Patriarche de Constantinople , dans l'onzieme siècle. On trouve que cet abrégé est assez juste , Xiphilin n'ayant rien ajouté à Dion qu'en très-peu d'endroits où cela étoit nécessaire , & s'étant d'ordinaire servi de ses

propres termes. L'histoire de Zonare se peut dire encore un abrégé de Dion : car il le suit fidèlement, & nous apprend quelquefois des choses que Xiphilin avoit omises.

HÉRODIEN. On ne fait de la vie d'Hérodien autre chose, sinon qu'il étoit d'Alexandrie, fils d'un Rhéteur nommé Apollonius le *Dyscole* ou le Difficile, & qu'il suivit la profession de son pere. Il est fort connu par les huit livres qu'il nous a donnés de l'histoire des Empereurs, depuis la mort de M. Aurele jusqu'à celle de Maxime & de Balbin. Il nous assure lui-même que l'histoire de ces soixante années est celle de son tems, & de ce qu'il avoit vu. Il avoit été employé en divers ministeres de la cour & de la police, ce qui lui avoit donné moyen de prendre part à plusieurs des événemens qu'il rapporte.

Pour son histoire, Photius en fait un jugement fort avantageux. Car il dit que son stile est clair, élevé, agréable; que sa diction est sage & tempérée, tenant le milieu entre l'élégance affectée de ceux qui dédaignent les beautés simples & naturelles, & le discours bas & sans vigueur de ceux qui se font honneur d'ignorer ou de mépriser toutes les délicatesses de l'art; qu'il ne recherche point un faux agrément par des discours inutiles, & qu'il n'omet rien de nécessaire; qu'en un mot il cède à peu d'Auteurs dans toutes les beautés de

l'histoire. La traduction qu'Ange Politien a faite de l'ouvrage d'Hérodien, soutient dignement & égale presque l'élégance de l'original. La version Françoisé que nous en a donné M. l'Abbé Mongaut, enchérit beaucoup sur la Latine.

AN. J. C. 36. EUNAPE étoit de Sardes en Lydie. Il vint à Athènes à l'âge de 16 ans. Il étudia l'éloquence sous Proérèse, Sophiste Chrétien, & la magie sous Chrysante, qui avoit épousé sa cousine. Nous avons une histoire des vies des Sophistes du quatrième siècle par Eunape. On y trouve beaucoup de particularités pour l'histoire de ce tems-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du troisième siècle, d'où il passe à Porphyre, à Jamblique & à ses disciples, sur lesquels il s'étend particulièrement. Il avoit aussi écrit une histoire des Empereurs en quatorze livres, qui commençoient en l'an 268, au règne de Claude successeur de Gallien, & se terminoient à la mort d'Eudoxie femme d'Arcade en l'an 404. Il nous reste quelques fragmens de cette histoire dans les extraits de Constantin Porphyrogénète sur les ambassades, & dans Suidas. On y voit qu'il étoit extrêmement envenimé contre les Empereurs Chrétiens, sur-tout contre Constantin. On remarque la même aigreur dans ses vies des Sophistes, principalement contre les moines. Il ne faut pas s'étonner qu'un magicien fût ennemi de la religion chrétienne.

ZOSIME, Comte & Avocat du Fisc, AN. J. C. 415.
vivoit du tems de Théodose le jeune. Il a écrit l'histoire des Empereurs Romains en six livres. Le premier, qui comprend la suite de ces Princes depuis Auguste jusqu'à Probus, (car on a perdu ce qui regardoit Dioclétien) est extrêmement abrégé. Les cinq autres sont plus étendus, sur-tout au tems de Théodose le Grand & de ses enfans. Il ne passe pas le second siege qu'Alaric mit devant la ville de Rome. La fin du sixieme livre nous manque. Photius loue son stile. Il dit que Zosime n'a presque fait que copier & abrégér l'histoire d'Eunape; & c'est peut-être ce qui l'a fait perdre. Il n'est pas moins animé que lui contre les Empereurs Chrétiens.

PHOTIUS, Patriarche de Constantinople, a vécu dans le neuvieme siecle. Il étoit d'une érudition immense, & d'une ambition encore plus vaste, qui le porta à d'horribles excès, & causa des troubles infinis dans l'église. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Je le place parmi les Historiens Grecs, & je finis par lui ce qui les regarde, non qu'il ait composé une histoire en forme, mais parce que, dans l'un de ses ouvrages, il nous a donné des extraits d'un grand nombre d'Historiens, dont plusieurs, sans lui, nous seroient presque absolument inconnus. Cet ouvrage est intitulé

Bibliothèque, & en effet il mérite ce nom. Photius y examine près de trois cens Auteurs, & en marque le nom, le pays, le tems où ils ont vécu, les ouvrages qu'ils ont composés, le jugement qu'il en faut porter pour le stile & le caractère, & quelquefois même en extrait d'assez longs morceaux, ou en fait des abrégés, qui ne se trouvent que dans cet ouvrage. On voit par-là combien il nous est précieux.

ARTICLE SECOND.

DES HISTORIENS LATINS.

Je ne m'arrêterai pas long-tems à décrire les foibles commencemens, &, pour ainsi dire, l'enfance de l'histoire Romaine. On fait que d'abord * elle ne consistoit que dans de simples mémoires dressés par le grand Pontife, où il inféroit régulièrement chaque année tout ce qui se passoit de plus considérable dans l'état, soit en paix soit en guerre; & cette coutume, établie dans les commencemens de Rome, dura jusqu'au tems de P. Mucius grand Pontife, c'est-à-dire jusqu'à l'année de Ro-

* *Erat historia nihil aliud nisi annalium confectio: cuius rei, memo- riarumque publicæ retinendæ causâ, ab initio rerum Romanarum usque ad P. Mucium Pontifi-* *cem maximum res omnes singulorum annorum mandabat literis Pontifex maximus.... qui etiam nunc Annales maximi nominantur. Cic. lib. 2. de Orat. n. 52.*

me 629 ou 631. On donnoit à ces mémoires le nom de *grandes Annales*.

On juge bien que ces mémoires, dans des tems si reculés, étoient écrits d'un stile fort simple & même fort grossier. Les * Pontifes se contentoient d'y marquer les principaux événemens de chaque année, le tems & le lieu où ils étoient arrivés, le nom & les qualités des personnes qui y avoient eu le plus de part, ne songeant qu'à narrer les faits, non à les orner.

Quelque brutes & imparfaites que fussent ces Annales, elles étoient d'une grande importance, parce qu'on n'avoit point d'autres monumens qui pussent conserver la mémoire de tout ce qui se passoit à Rome; & ** ce fut une grande perte, lorsque l'incendie de la ville par les Gaulois en fit périr la plus grande partie.

Quelques années après, l'histoire commença à quitter cette grossièreté antique, & à se produire en public avec plus de décence. Ce furent les Poètes, qui les premiers songerent à l'embellir & à l'orner. NEVIUS fit un poème sur la première guerre punique, & ENNIUS écrivit en vers héroïques les annales de Rome.

* Sine ullis ornamentis monumenta solum temporum, hominum, locorum, gestarumque rerum reliquerunt... Non exornatores rerum, sed tantummodo narratores fuerunt. *Ibid. n. 54.*

** Si quæ in commentariis Pontificum, aliisque publicis privatisque erant monumentis, incensa urbe plerumque interierunt. *Li. l. 6. n. 1.*

Enfin l'histoire prit une forme régulière, & fut écrite en prose. Q. FABIVS
Liv. lib. 21. PICTOR est le plus ancien des Historiens
 Latins : il vivoit du tems de la seconde
 guerre punique. L. CINCIUS Alimentus
 étoit du même tems. Tite-Live les cite
 souvent tous deux avec éloge. On croit
 qu'ils avoient écrit leur histoire d'abord en
 grec, puis en latin. Cincius avoit fait cer-
 tainement dans cette dernière langue l'his-
 toire de Gorgias célèbre Rhéteur.

CATON le Censeur (*M. Porcius Ca-*
to) mérite à plus juste titre qu'eux la qua-
 lité d'historien Latin : car il est certain que
 c'est dans cette langue qu'il avoit écrit son
 histoire. Elle étoit composée de sept livres,
 & avoit pour titre *Origines*, parce que
 dans les second & troisième livres il expli-
 quoit l'origine de toutes les villes d'Italie.
 Il paroît que Cicéron faisoit un grand cas
 de cette histoire. *Jam verò Origines ejus*
(Catonis) quem florem, aut quod lumen
eloquentiæ non habent? Mais sur ce que
 Brutus trouvoit cette louange outrée, il y
 met une restriction, & ajoute, Qu'il ne
 manquoit aux écrits de Caton & aux traits
 de son pinceau que certaine vivacité & cer-
 taines couleurs qui n'étoient pas encore en
 usage de son tems : *Intelliges nihil illius*
lineamentis nisi eorum pigmentorum, quæ
inventæ nondum erant, florem & colorem
desuisse.

Cornel. Nep.
in fragm.

In Brut. n.
 66.

Ibid. n. 298.

On cite aussi parmi ces anciens Historiens L. PISO FRUGI, surnommé Calpurnius. Il fut Tribun du Peuple sous le consulat de Censorinus & de Manlius, l'an de Rome 605. Il fut aussi plusieurs fois Consul. Il étoit Jurisconsulte, orateur & Historien. Il avoit composé des harangues qui ne se trouvoient plus du tems de Cicéron, & des annales d'un stile assez bas, au sentiment de cet orateur. Pline en parle plus avantageusement.

Le * véritable caractère de tous ces écrivains étoit une grande simplicité. Ils ne connoissoient point encore ce que c'étoit que délicatesse, beauté & ornement du discours. Contens de se faire entendre, ils se bornoient à un stile court & succinct.

Je passe maintenant aux Historiens qui sont plus connus, & dont nous avons les écrits.

SALLUSTE. Ce n'est point sans raison que Salluste a été appelé le premier des Historiens Romains :

Crispus Romana primus in Historia.

Martial.

& qu'on a cru pouvoir l'égaliser à Thucydide, si généralement estimé entre les His-

* Qualis apud Græcos Pherecydes, Hellanicus, Acusilaus fuit : tales noster Carus, & Piso : qui neque tenent quibus rebus ornetur oratio (modò enim huc ista sunt importata) & dum intelligatur quid dicant, unam dicendi laudem putant esse breviter. *Lib. 2. de Orat. n. 53.*

Quintil.

toriens Grecs : *Nec orponere Thucydidi Sallustium verear*. Mais , sans vouloir régler ici les rangs , ce qui ne nous convient point , il suffit de le regarder comme un des plus excellens Historiens de l'antiquité. On trouve de très-solides réflexions sur le caractère de Salluste dans la Préface qui est à la tête de la traduction de cet Historien.

La qualité dominante de ses écrits , & qui caractérise Salluste d'une manière plus propre & plus singulière , est la brièveté du stile que Quintilien appelle *immortalem Sallustii velocitatem*. Scaliger est le seul qui lui dispute cette louange : mais il est presque toujours bisarre dans ses jugemens , comme je l'ai déjà observé.

Cette brièveté dans Salluste , vient de la force & de la vivacité de son génie. Il pense fortement & noblement , & il écrit comme il pense. On peut comparer son stile à ces fleuves , qui ayant leur lit plus ferré que les autres , ont aussi leurs eaux plus profondes , & portent des fardeaux plus pesans.

La langue dans laquelle il écrivoit , lui étoit extrêmement commode pour ferrer sa diction , & pour suivre en cela le penchant de son génie. Elle a cet avantage , aussi bien que la grecque , d'être également susceptible des deux extrémités opposées. Dans Cicéron elle nous présente un stile nombreux , arrondi , périodique : dans Sal-

lucide, un stile brusque, rompu, précipité. Celui-ci supprime assez souvent des mots, laissant au lecteur le soin de les suppléer. Il met ensemble plusieurs termes ou plusieurs phrases, sans les lier par aucune conjonction, ce qui donne une sorte d'impétuosité au discours. Il ne fait point difficulté d'employer dans son histoire de vieux termes, quand ils sont plus courts, ou plus énergiques que les termes usités : liberté qu'on * lui a reprochée, & qu'une ancienne épigramme marque en ces termes :

Et verba antiqui multum furate Catonis

Crispe, Jugurthinæ conditor historix.

Mais, sur-tout, il fait un grand usage des métaphores, & il ne prend pas les plus modestes & les plus mesurées, comme les maîtres de l'art enseignent qu'on le doit faire, mais les plus concises & les plus fortes, les plus vives & les plus hardies.

Par tous ces moyens, & d'autres encore que j'ometts, Salluste est venu à bout de se faire un stile tout particulier, & qui ne convient qu'à lui seul. Il marche hors de la route commune, mais sans s'égarer, & par des sentiers qui abrègent seulement le chemin. Il paroît ne penser pas comme les autres hommes, & néanmoins il puise toutes ses pensées dans le bon sens. Ses idées sont naturelles & raisonnables : mais toutes

* Sallustii novandi studiū multa cum invidia | *fuit. Aul. Gell. lib. 4. cap. 15.*

naturelles & toutes raisonnables qu'elles sont, elles ont encore l'avantage d'être nouvelles.

On ne fait ce qu'on doit admirer davantage dans cet excellent auteur, ou les descriptions, ou les portraits, ou les harangues : car il réussit également dans toutes ces parties ; & l'on ne voit pas sur quoi fondé Sénèque le pere, ou plutôt Cassius Sévère dont il rapporte le sentiment, a pu dire que les harangues de Salluste n'étoient supportées qu'en faveur de ses histoires : *in honorem historiarum leguntur*. Elles sont d'une force, d'une vivacité, d'une éloquence, auxquelles on ne peut rien ajouter. Il y a beaucoup d'apparence que dans l'endroit en question, il ne s'agit pas des harangues insérées par Salluste dans son histoire, mais de celles qu'il prononça dans le Sénat, ou de quelques plaidoyers. Quand on lit, dans l'histoire de la guerre de Jugurtha, le récit de ce fort surpris par un Ligurien de l'armée de Marius, il semble qu'on voie monter & descendre ce soldat le long des rochers escarpés : il semble même qu'on y monte & qu'on en descende avec lui, tant la description en est vive & animée.

On trouve dans Salluste cinq ou six portraits, qui sont autant de chef-d'œuvres, & je ne fais si dans toute l'étendue des lettres il y a rien dont la beauté approche plus

de l'idée de la perfection. J'en rapporterai seulement ici deux , qui ne sont pas des moins beaux.

Portrait de CATILINA.

L. Catilina nobili genere natus , fuit magna vi & animi & corporis , sed ingenio malo pravoque. Huic ab adolescentia bella intestina , cædes , rapinæ , discordia civilis grata fuere , ibique juventutem suam exercuit. Corpus patiens inedia , alioris , vigiliæ , supra quàm cuiquam credibile est. Animus audax , subdolanus , varius , cujuslibet rei simulator ac dissimulator : alieni appetens , sui profusus , ardens in cupiditatibus. Satis eloquentiæ , sapientiæ parum. Vastus animus immoderata , incredibilia , nimis alta semper cupiebat.

« L. Catilina joignoit à la noblesse du
 » sang une ame courageuse , & un corps
 » robuste , mais un esprit pervers & cor-
 » rompu. Il aimoit , dès les premières an-
 » nées de sa vie , les guerres intestines , les
 » meurtres , le pillage , la discorde civile ;
 » & il en fit les plus ordinaires exercices de
 » sa jeunesse. Il supportoit les fatigues , la
 » faim , le froid , les veilles , avec une pa-
 » tience au-dessus de tout ce qu'on peut
 » imaginer. Il étoit hardi , rusé , fourbe ,
 » capable de tout feindre & de tout dissi-
 » muler. Avidé du bien d'autrui , prodigue

» du sien , vif & emporté dans ses pas-
 » sions. Il avoit assez de facilité à parler ,
 » mais peu de discernement. Un vaste gé-
 » nie & une ambition sans bornes , pour
 » qui il n'y avoit rien de trop élevé, lui
 » propoisoit sans cesse de chimériques des-
 » seins & de folles espérances ».

Portrait de SEMPRONIA.

In his erat Sempronia, quæ multa sæpe virilis audaciæ facinora commiserat. Hæc mulier genere atque forma, præterea viro atque liberis satis fortunata fuit: Literis Græcis & Latinis docta: psallere, salutare elegantius, quàm necesse est probæ: multa alia, quæ instrumenta luxuriæ sunt, sed ei cariora semper omnia, quàm decus atque pudicitia fuit. Pecuniæ an famæ minùs parceret, haud facilè discerneres..... Ingenium ejus haud absurdum: posse versus facere, jocum movere, sermone uti vel modesto, vel molli, vel procaci. Prorsus multæ facetiæ, multusque lepos inerat.

« Du nombre de ces femmes étoit Sem-
 » pronia, qui avoit prouvé par bien des
 » actions qu'elle ne le cédoit point en au-
 » dace aux hommes les plus audacieux.
 » Elle étoit belle , de bonne naissance ,
 » avantageusement mariée , & avoit des
 » enfans qui lui faisoient honneur. Elle
 » possédoit parfaitement les langues grec-

» que & latine; favoit mieux danfer &
 » mieux chanter qu'il ne convient à une
 » honnête femme; & avoit tous ces talens
 » dangereux qui rendent le vice aimable,
 » & dont elle fit toujours plus de cas que
 » de la vertu & des bienféances de son sexe.
 » Il n'étoit pas aisé de dire lequel des deux
 » elle ménageoit le moins, de son argent
 » ou de sa réputation. Elle avoit de l'a-
 » grément dans l'esprit, de la facilité à faire
 » des vers, du talent pour la plaifanterie.
 » Sérieuse, tendre, libre dans la conversa-
 » tion, elle donnoit à ses paroles le tour
 » qu'elle vouloit : mais dans tout ce qu'elle
 » disoit il y avoit toujours beaucoup de
 » fel & de grace ».

Il y a un grand nombre d'admirables en-
 droits dans Salluste, sur-tout lorsqu'il
 compare les mœurs anciennes de la Ré-
 publique avec celles de son tems. Quand
 on l'entend parler fortement, comme il lui
 est assez ordinaire de le faire, contre le
 luxe, les débauches, & les autres vices
 de son siècle, on le prendroit pour le plus
 honnête homme du monde. Mais il ne faut
 pas s'en laisser éblouir. Sa conduite fut si
 dérangée, qu'il se fit chasser du Sénat par
 les Censeurs.

Outre les guerres de Catilina & de Ju-
 gurtha, Salluste avoit fait une histoire gé-
 nérale des événemens d'un certain nombre
 d'années, dont il nous reste entre autres

fragmens plusieurs discours parfaitement beaux.

CORNELIUS NEPOS. On a pendant quelque tems attribué mal à propos ses ouvrages à Emilius Probus. Vossius croit que c'étoit le nom du Libraire qui offrit à Théodose *les Vies des grands Capitaines*, écrites partie de sa main, partie de celle de son pere & de sa mere. Cornélius Népos a vecu du tems de César & d'Auguste, & est mort sous le dernier. Il étoit né dans la Gaule Cisalpine à Hostilie, petit bourg qui dépendoit de Vérone.

De différens ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que les Vies abrégées des grands capitaines, un abrégé de celle de Caton, & la Vie de Pomponius Atticus qui est assez étendue. Il y a vingt-deux Vies des grands capitaines, tous Grecs, excepté les deux derniers, qui sont Carthaginois, savoir Amilcar & Annibal. Entre Timoléon & Amilcar, Népos donne une espece de liste de Rois tant de Perse que de la Grece, dans le chapitre XXI qui est fort court.

Il avoit écrit les vies abrégées des capitaines Romains sur le même plan que celles des Grecs : afin, dit-il lui-même, qu'on en pût faire la comparaison, & juger plus facilement du mérite des uns & des autres.

Il paroît qu'il avoit fait aussi la vie des Auteurs grecs & latins. Il parle de celle
de

In vit. Annib. cap. 13.

Cap. 3.

de Philistus dans la vie de Dion. Aulugelle cite un premier livre de la vie de Cicéron. Dans l'abrégé de la vie de Caton qui est parvenu jusqu'à nous, Népos en cite une plus étendue, qu'il avoit faite à la prière d'Atticus, & à laquelle il renvoie ses lecteurs. Enfin nous avons la vie de Pomponius Atticus, qui est un morceau précieux, & qui suffit seule pour nous donner une juste idée du mérite de cet Historien.

XV. 28.

Cap. 3.

Son stile est pur, net, élégant. La simplicité, qui en fait un des principaux caractères, est mêlée d'une grande délicatesse, & relevée de tems en tems par des pensées nobles & solides. Mais ce qui me paroît de plus estimable dans cet Auteur, est un goût marqué pour les grands principes d'honneur, de probité, de vertu, de désintéressement, d'amour du bien public, qu'il semble avoir dessein d'insinuer dans tous ses écrits. L'intime union qu'il avoit avec Atticus, & par son moyen sans doute avec Hortensius, Cicéron, & d'autres grands hommes de son tems, marque assez l'estime qu'ils faisoient autant de son bon cœur, que de son excellent esprit. Quelques extraits que je tirerai de la vie d'Atticus, serviront à le faire connoître par l'un & l'autre endroit.

Erat in puero, (Pomponio Attico) præter docilitatem ingenii, summa suavis oris ac vocis, ut non solum cele-

riter arriperet quæ tradebantur, sed etiam excellenter pronuntiaret. Qua ex re, in pueritia, nobilis inter æquales ferebatur, clariusque explendescibat, quàm generosi condiscipuli animo æquo ferre possent. Cap. 1.

« La grande facilité à apprendre que fit
» paroître Pomponius Atticus dès ses pre-
» mieres années, étoit accompagnée d'un
» son de voix plein de douceur & d'agré-
» ment. Aussi non-seulement il faisoit
» avec promptitude tout ce qu'on lui ensei-
» gnoit, mais il excelloit encore dans la
» prononciation. Ces qualités le distin-
» guoient singulièrement de tous ses com-
» pagnons d'étude : mais comme ils étoient
» pleins d'ardeur pour la gloire, ils ne
» voyoient point sans peine l'éclat brillant
» de ses progrès & de sa réputation ».

*Primum illud munus fortunæ, quòd in ea potissimum urbe natus est, in qua domicilium orbis terrarum esset imperii, ut eandem & patriam haberet, & * domnam : hoc specimen prudentiæ, quòd, cum in eam civitatem se contulisset, quæ antiquitate, humanitate, doctrina præf-*

* Cette expression, & domnam, est difficile à entendre, & encore plus à rendre. Athènes étant pour lors soumise aux Romains, on ne pouvoit pas dire d'un A-thénien qu'il avoit cette ville en même tems pour patrie, & pour maîtresse (qu'on me pardonne cette expression) : au lieu qu'on le pouvoit dire d'un Romain par rapport à Rome. Je crois que c'est à quoi Népos fait ici allusion.

taret omnes, unus ante alios fuerit clarissimus. Cap. 3.

« Ce fut pour lui un avantage dont il » fut redevable à la fortune , d'être né dans » une ville qui étoit le siege de l'Empire du » monde: de sorte qu'il n'étoit soumis aux » loix que de la même ville qu'il avoit pour » patrie. Mais ce qu'il ne dut qu'à sa prudence, ce fut , qu'ayant choisi pour son » séjour Athenes , la ville de l'univers la » plus célèbre par l'ancienneté de son origine , par ses mœurs douces & polies , » par son goût pour les arts & les sciences , il fut s'y faire plus aimer & estimer » que les citoyens mêmes ».

Habebat avunculum Q. Cæcilium.... divitem, difficillima natura: cujus sic asperitatem veritus est, ut, quem nemo ferre posset, hujus sine offensione ad summam senectutem retinuerit benevolentiam. Cap. 5.

« Il avoit pour oncle Q. Cécilius , homme riche , mais d'un caractère extrêmement dur & difficile. Cependant il fut » le ménager avec tant d'adresse & de patience , que malgré ses mauvaises humeurs » qui le rendoient insupportable à tous les » autres , il s'en fit aimer jusqu'à son extrême vieillesse , sans lui avoir jamais » déplu ».

Cum quo (M. Cicerone) à condiscipulatu vivebat conjunctissimè, multo etiam

familiarius quàm cum Quinto : ut judicari possit plus in amicitia valere similitudinem morum, quàm affinitatem. Utebatur autem intinè Q. Hortensio, qui iis temporibus principatum eloquentiæ tenebat, ut intelligi non posset uter eum plus diligeret, Cicero an Hortensius : & id, quod erat difficillimum, efficiebat, ut inter quos tantæ laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, essetque talium virorum copula. Cap. 5.

• Il avoit
épousé Pom-
ponia, sœur
d'Atticus.

« Atticus, qui avoit été lié avec Mar-
cus Cicéron dès son enfance par des étu-
des communes, conserva toujours de-
puis avec lui une parfaite union. Il vivoit
avec lui dans une bien plus grande fa-
miliarité qu'avec Quintus Cicéron son *
beau-frère : ce qui fait voir que la con-
formité de mœurs & de caractère contri-
bue beaucoup plus à former une intime
amitié, que la simple affinité. Atticus
étoit aussi ami particulier d'Hortensius,
qui pour lors tenoit sans contredit le pre-
mier rang parmi les orateurs. On ne pou-
voit discerner qui d'Hortensius ou de
Cicéron aimoit le plus Atticus. Il étoit
le nœud de l'amitié de ces deux grands
hommes, & faisoit que, tout rivaux
qu'ils étoient, & animés de part & d'au-
tre d'un desir également vif de se distin-
guer, il n'y avoit entr'eux, chose bien

» rare & bien difficile, aucune* jalousie».

Cujus (Antonii) gratiâ cum augere posset possessiones suas, tantum abfuit à cupiditate pecuniæ, ut nulla in re usus sit ea, nisi in deprecandis amicorum aut periculis, aut incommodis. Cap. 12.

« Pouvant par le moyen d'Antoine, » (tout-puissant alors dans la République) » augmenter considérablement son bien, il » songea si peu à s'enrichir, qu'il n'usa jamais » de son crédit auprès du Triumvir, que » pour protéger ses amis dans leurs périls, » ou pour les soulager dans leurs besoins ».

* Il est bon d'entendre Cicéron lui-même s'expliquer sur ce sujet. » J'étois » bien éloigné, dit-il, en » parlant d'Hortensius, de » le regarder comme un en- » nemi ou un rival dange- » reux. Je l'aimois & l'es- » timois comme le témoin & » le compagnon de ma gloi- » re. Je sentoie quel avan- » tage c'étoit pour moi d'a- » voir en tête un tel adver- » saire; & quel honneur de » pouvoir quelquefois lui » disputer la victoire. Ja- » mais l'un ne trouva l'au- » tre à sa rencontre, ni op- » posé à ses intérêts. Nous » nous faisons un plaisir de » nous entr'aider, en nous » communiquant nos lumie- » res, en nous donnant des » avis, & en nous soute- » nant l'un l'autre par une » estime mutuelle, qui fai-

» soit que chacun mettoit » son ami au-dessus de lui- » même ». Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obrectatorem laudum mearum, sed socium potius & consortem gloriosi laboris amiseram... Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omnino adversarium non habere? Cum præfettum non modò nunquam sit, aut illius à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contra semper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo. Brut. n. 23.

Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cum ego mihi illum, sibi me ille anteferreret, conjunctissimè versati sumus. Ibid. n. 323.

Neque verò minùs ille vir, bonus pater familias habitus est, quàm civis. Nam cùm esset pecuniosus, nemo illo fuit minus emax, minùs ædificator. Neque tamen non in primis bene habitavit, omnibusque optimis rebus usus est.
Cap. 13.

« Il n'étoit pas moins bon pere de famille
» que bon citoyen. Quoiqu'assez riche,
» il fut toujours infiniment éloigné de
» la manie d'acheter & de bâtir. Il étoit
» pourtant logé décemment & avec dignité,
» & il se piquoit d'avoir en tout genre
» ce qu'il y avoit de meilleur ».

Elegans, non magnificus: splendidus, non sumptuosus: omni diligentia munditiem non affluentem affectabat. Supellex modica, non multa, ut in neutram partem conspici posset. Cap. 13.

« Il étoit délicat sans magnificence, &
» noble sans somptuosité. Il étoit extrêmement curieux d'une propreté qui n'eût rien de superflu. Son ameublement étoit modeste, & renfermé dans les bornes d'une sage médiocrité. Il croyoit devoir s'éloigner également des deux excès, c'est-à-dire du trop & du trop peu ».

Nunquam sine aliqua lectione apud eum cænatum est, ut non minùs animo, quàm ventre, convivæ delectarentur. Namque eos vocabat, quorum mores à suis non abhorrerent. Cap. 14.

« Les repas, chez lui, étoient toujours
 » assaisonnés de quelque lecture, afin que
 » l'esprit ne fût pas moins nourri que le
 » corps. Cette coutume faisoit grand plai-
 » sir à ses convives, parce qu'il avoit soin
 » de n'en choisir point d'autres, que ceux
 » qui étoient de même goût que lui ».

Cum tanta pecuniæ facta esset accessio, nihil de quotidiano cultu mutavit, nihil de vitæ consuetudine : tantaque usus est moderatione, ut neque in sestertio vicies, quod à patre acceperat, parum se splendide gesserit; neque in sestertio centies affluentius vixerit quam instituerat, parique fastigio steterit in utraque fortuna. Ibid.

« Ses revenus considérablement augmen-
 » tés, ne lui firent rien changer dans son
 » ancienne maniere de vivre. Toujours mo-
 » déré, toujours égal à lui-même, quand
 » il n'avoit que deux millions * de sesterces
 » que son pere lui avoit laissés, il vivoit
 » fort honorablement; & quand son bien
 » fut monté à dix millions * de sesterces, il
 » ne fit pas plus de dépense qu'aupara-
 » vant ».

* Deux cens
 cinquante mil-
 le livres.

* Un million,
 deux cens cin-
 quante mille
 livres.

Mendacium neque dicebat, neque pati poterat. Itaque ejus comitas non sine severitate erat, neque gravitas sine facilitate : ut difficile esset intellectu, utrum eum amici magis vererentur, quam amarant. Cap. 15.

« Il ne lui échappoit jamais de menfon-
 » ge * à lui-même, & il ne pouvoit le
 » souffrir dans les autres. Son air affable &
 » prévenant, étoit accompagné d'une sorte
 » de sévérité; & sa gravité, tempérée par
 » un air de bonté & de douceur. En sorte
 » qu'on ne pouvoit dire si ses amis le res-
 » pectoient plus qu'ils ne l'aimoient ».

Je ne fais si je me trompe, mais il me semble qu'un Historien toujours attentif à relever les actions vertueuses, & à mettre dans tout leur jour les qualités du cœur préférablement à toutes les autres, songe moins à louer ceux dont il parle, qu'à instruire ceux pour qui il écrit. Et c'est par cet endroit, encore plus que par la pureté de son stile, que Cornélius Népos me paroît estimable.

TITE-LIVE. La préface latine, qui est à la tête de la nouvelle édition de Tite-Live, que M. Crévier, Professeur de Rhétorique au College de Beauvais, a donnée depuis peu, me fournira le peu que j'ai dessein de dire ici au sujet de cet excellent Historien. Si je n'étois autant ami que je le suis de M. Crévier, qui veut absolument que je le déclare mon disciple, ce que je tiens à grand honneur, je m'é-

* *Cornelius Nepos dit* | » mais il ne mentoit, mé-
quelque chose de pareil en | » même en riant ». *Adeo*
parlant d'Epaminondas : | *veritatis diligens, ut ne*
« Il avoit un tel respect | *joco quidem mentiretur.*
» pour la vérité, que ja- | *Cap. 3.*

tendrois sur l'utilité & le mérite de son ouvrage. Il ne faut que lire sa préface, pour juger par soi-même du cas qu'on en doit faire.

Plus on a d'empressement de connoître un auteur célèbre par ses écrits, plus on a de regret de n'en savoir presque que le nom. Tite-Live est du nombre de ces écrivains qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie & les actions sont peu connues. Il naquit à Padoue, sous le consulat de Pison & de Gabinius, cinquante-huit ans avant l'ère chrétienne. Il eut un fils, auquel il écrivit une lettre sur l'éducation & les études de la jeunesse, dont Quintilien fait mention en plus d'un endroit, & dont la perte doit être bien regret-tée. C'est dans cette lettre, ou plutôt dans ce petit traité, qu'au sujet des auteurs dont on doit conseiller la lecture aux jeunes gens, il dit qu'ils doivent lire Démosthène & Cicéron; puis ceux qui ressembleront davantage à ces deux excellens Orateurs :

Legendos Demosthenem atque Ciceronem, tum ita ut quisque esset Demostheni & Ciceroni simillimus. Il parle dans la même lettre, d'un * maître de rhétorique qui étoit mécontent des compositions de ses

Quintil. lib.
10. cap. 1.

* Apud Titum Livium in- | Unde illa scilicet egregie
venio fuisse præceptorem | laudatio: Tanto melior; ne
aliquem, qui discipulos ob- | ego quidem intellexi. Quin-
curare quæ dicerent juberet | til. lib. 8. cap. 2.
Græco verbo utens ἀξιότιμος.

disciples, lorsqu'elles étoient fort claires & fort intelligibles, & les leur faisoit retoucher pour y jeter de l'obscurité. Et quand ils les rapportoient en cet état : *Voilà qui est bien mieux maintenant*, disoit-il, *je n'y entends rien moi-même*. Croiroit-on un pareil travers d'esprit possible ? Tite-Live avoit aussi composé quelques ouvrages philosophiques & des dialogues mêlés de Philosophie.

Mais son grand ouvrage étoit l'histoire Romaine, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort & à la sépulture de Drusus, qui tombe en l'an de Rome 743, & qui renfermoit par conséquent ce nombre d'années. On trouve, par quelques époques de son histoire, qu'il employa à la composer tout le tems qui s'écoula depuis la bataille d'Actium jusqu'à la mort de Drusus, c'est-à-dire environ vingt & un an. Mais il en produisoit en public de tems en tems quelque partie ; & c'est ce qui lui fit une si grande réputation à Rome, & qui lui attira du fond de l'Espagne l'honorable visite d'un étranger, qui entreprit un si long voyage uniquement pour le voir. La Capitale du monde avoit de quoi occuper & satisfaire les yeux d'un curieux par la magnificence de ses édifices, & par la multitude de ses tableaux, de ses statues, & de ses anciens monumens. Ce-

Senec. Epist.
100.

Plin. Epist.
lib. 2.

lui-ci ne trouva rien de plus rare ni de plus précieux dans Rome que Tite-Live. Après avoir joui à son aise de sa conversation, & s'être agréablement nourri de la lecture de son histoire, il retourna joyeux & content dans son pays. C'est connoître ce que valent les hommes.

On ne fait rien de plus de ce qui regarde personnellement Tite-Live. Il passa une grande partie de sa vie à Rome, estimé & honoré des grands & des savans comme il le méritoit. Il mourut dans sa patrie à l'âge de soixante & seize ans, la quatrième année de l'empire de Tibere. Les Padouans ont honoré sa mémoire dans tous les tems, & ils prétendent conserver encore actuellement chez eux quelques restes de son corps, & avoir fait présent à Alphonse V, roi d'Arragon, de l'un de ses bras, l'an 1451, du moins l'inscription le porte ainsi.

Il seroit bien plus à souhaiter qu'on eût pu conserver son histoire. Il ne nous en reste que trente-cinq livres, dont quelques-uns même ne sont pas entiers : ce n'est pas la quatrième partie de l'ouvrage. Quelle perte ! Les savans se sont flattés de tems en tems de quelques lueurs d'espérance de recouvrer le reste, fondés uniquement, à ce qui paroît, sur le grand desir qu'on en avoit.

Jean *Freinshémius* a tâché de consoler le Public de cette perte par ses *Supplé-*

mens ; & il y a réussi autant que la chose étoit possible. Freinshémius, né à *Ulm* dans la Suabe en 1608, avoit fait ses études à Strasbourg avec un grand succès. En 1642 il fut appelé en Suède, & y remplit plusieurs places de littérature considérables. De retour dans sa patrie, il fut fait professeur honoraire dans l'université que l'Electeur Palatin rétablissoit à Heidelberg, où il mourut en 1660. La République littéraire lui a une obligation infinie d'avoir rendu à Tite-Live le même service qu'à Quinte-Curce, en remplissant par 105 livres de supplémens tout ce que nous avons perdu de ce grand Historien de Rome. M. Doujat avoit aussi suppléé les lacunes ou vuides qui se trouvent dans les derniers livres qui nous restent de Tite-Live, mais avec un succès bien différent. M. Crévier a revu & retouché en quelques endroits les supplémens de Freinshémius, & travaillé tout de nouveau ceux de Doujat. Nous avons par ce moyen un corps suivi & complet de l'histoire Romaine; j'entends celle de la République.

On doute si Tite-Live avoit lui-même partagé son histoire de dix en dix livres, c'est-à-dire en décades. Quoi qu'il en soit, cette division paroît assez commode.

A l'égard des sommaires qui sont à la tête de chaque livre, les savans ne croient pas qu'on puisse les attribuer ni à Tite-

Live, ni à Florus. Quel qu'en soit l'Auteur, ils ont leur utilité, puisqu'ils servent à faire connoître de quoi il étoit parlé dans les livres qui nous manquent.

Examinons maintenant l'ouvrage en lui-même. Il y règne, dans toutes les parties, une éloquence parfaite, & parfaite en tout genre. Soit récits, soit descriptions, soit harangues, le stile, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également : simple sans bassesse, élégant & orné sans affectation, grand & sublime sans enflure : étendu ou serré, plein de douceur ou de force, selon l'exigence des matieres; mais toujours clair & intelligible, ce qui n'est pas une petite louange dans une histoire.

Pollion, * d'un goût raffiné & difficile, prétendoit découvrir dans le stile de Tite-Live de la *Patavinité* : c'est-à-dire apparemment quelques termes ou quelques tours qui sentoient la province. Il se peut faire qu'un homme né & élevé à Padoue, eût conservé, s'il est permis de parler ainsi, un goût de terroir, & qu'il n'eût pas toute cette finesse, cette délicatesse de l'*urbanité* Romaine, qui ne se communiquoit pas à des étrangers aussi facilement que le droit de bourgeoisie.

* In Tito Livio miræ facundia viro putat inesse Pollio Asinius quandam Patavinitatem. Quare, si fieri potest, & verba omnia, & vox, hujus alumnus urbis oleant, ut oratio Romana plane videatur, non civitate donata. *Quintil. lib. 8. c. 1.*

Mais c'est ce que nous ne pouvons pas apercevoir ni sentir.

Ce reproche de Patavinité n'a pas empêché Quintilien d'égaliser * Tite-Live à Hérodote, ce qui est un grand éloge. Il fait remarquer le stile doux & coulant de ses narrations, & la souveraine éloquence de ses harangues, où le caractère des personnes qu'on y fait parler est gardé avec toute la justesse possible, & où les passions, sur-tout celles qui sont douces & tendres, sont traitées avec un art merveilleux. Cependant tout ce qu'a pu faire Tite-Live, a été d'atteindre, par des qualités toutes différentes, à l'immortelle réputation que Salluste s'est acquise par sa brièveté inimitable : car on a dit avec raison que ces deux Historiens sont plutôt égaux que semblables : *pares magis quam similes.*

Ce n'est pas seulement par son éloquence, ou par la beauté & les agrémens de sa narration, que Tite-Live a mérité la réputation dont il jouit depuis tant de siècles. Il ne s'est pas rendu moins recommandable par sa fidélité, vertu si nécessaire & si desi-

* Nec indigneretur sibi Herodorus æquari Titum Livium, cum in narrando miræ jucunditatis clarissimæque candoris, tum in concionibus, supra quam dici potest eloquentem : ita dicuntur omnia cum rebus tum personis accommoda-

ta. Sed affectus quidem, præcipuè eos qui sunt dulciores, ut parcissimè dicam, nemo historicorum commendavit magis. Ideoque immortalem illam Sallustii velocitatem diversis virtutibus consecutus est. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

rée dans un historien. Ni la crainte de déplaire aux puissances de son tems, ni l'envie de leur faire la cour, ne l'ont empêché de dire la vérité. Il parloit, dans son histoire, avec éloge des plus grands ennemis de la maison des Césars, comme de Pompée, de Brutus, de Cassius, & d'autres, sans qu'Auguste s'en soit trouvé offensé: de sorte qu'on ne fait ce qu'on doit le plus admirer, ou la rare modération du prince, ou la généreuse liberté de l'Historien. Dans les trente-cinq livres qui nous restent de Tite-Live, il ne parle d'Auguste qu'en deux endroits seulement, & il en parle avec une retenue & une sobriété de louange, qui fait honte à ces écrivains flatteurs & intéressés, qui prodiguent sans discernement & sans mesure aux places & aux dignités un encens qui n'est dû qu'au mérite & à la vertu.

Si l'on peut reprocher quelque défaut à Tite-Live, c'est le trop grand amour de sa patrie: écueil dont il n'a pas eu toujours assez de soin de se garantir. Perpétuel admirateur de la grandeur des Romains, non-seulement il exagere leurs exploits, leurs succès & leurs vertus; mais il dissimule ou il diminue leurs vices, & les fautes où ils sont tombés.

Sénèque le pere impute à Tite-Live d'avoir fait paroître une basse jalousie contre Salluste, en l'accusant d'avoir dérobé à Thu-

Tacit. Annal. lib. 4. cap. 34.

Lib. 1. n. 19 & lib. 4. n. 20.

Lib. 4. contr. 4.

cydide une sentence, & de l'avoir défigurée en la traduisant mal. Quelle apparence que Tite-Live, qui copioit des livres entiers de Polybe, fît un crime à Salluste d'avoir copié une sentence, c'est-à-dire une ligne? D'ailleurs, elle est parfaitement bien rendue. Δεινὰ γὰρ αἱ εὐπραξίαι συγκρύψαι καὶ συσκιᾶσαι τὰ ἐλάσων ἀμαρτήματα. *Res secundæ mirè sunt vitiis obtentui.* Comment accommoder cette accusation avec ce que dit le même Sénèque dans un autre endroit: Que Tite-Live jugeoit avec équité & candeur les ouvrages de beaux esprits? *Ut est natura candidissimus omnium magnorum ingeniorum æstimator T. Livius.* Je crois qu'on s'en peut tenir à ce dernier témoignage.

Id suavor.
7. 6.

Il y a un autre grief contre lui bien plus grave & plus important. On le taxe d'ingratitude & de mauvaise foi, pour n'avoir pas nommé Polybe, ou pour l'avoir fait avec trop d'indifférence, dans des endroits où il le copioit presque mot à mot. Je serois fâché qu'on pût lui faire ce reproche avec fondement: car il touche aux qualités du cœur, dont l'honnête homme doit être jaloux. Mais ne pourroit-on pas croire qu'en d'autres endroits de son histoire qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il a parlé de Polybe avec éloge, qu'il lui a rendu toute la justice qui lui étoit due, qu'il a averti par avance qu'il se faisoit une gloire & un

devoir de le copier mot à mot en plusieurs endroits , & qu'il le feroit même souvent fans le citer , pour ne point toujours répéter la même chose ? Je parle ici un peu pour mon intérêt : car j'ai besoin , sur cet article , qu'on use d'indulgence à mon égard.

Ces especes de taches qu'on remarque dans Tite-Live , n'ont cependant point fait de tort à sa gloire. La postérité n'en a pas moins admiré son ouvrage , non-seulement comme un chef-d'œuvre d'éloquence , mais comme une Histoire où tout inspire l'amour de la justice & de la vertu ; où l'on trouve , avec le récit des faits , les plus saines maximes pour la conduite de la vie ; où brille par-tout un attachement & un respect singulier pour la religion établie à Rome lorsqu'il écrivoit ; (malheureusement pour lui elle étoit fausse , mais il n'en connoissoit point d'autre) ; enfin où l'on voit une généreuse hardiesse & un pieux zele à condamner avec force les sentimens impies des incrédules de son siècle. *Nondum hæc* , dit-il en un endroit , *quæ nunc tenet sæculum , negligentia deum venerat : nec interpretando sibi quisque jusjurandum & leges aptas faciebat , sed suos potius mores ad ea accommodabat* « Ce » mépris des dieux , si commun dans le siècle où nous vivons , n'étoit point encore » connu. Le serment & la loi étoient des

Lib. 3. n. 10.

» règles inflexibles auxquelles on confor-
 » moit sa conduite; & l'on ignoroit l'art
 » de les accommoder à ses inclinations
 » par des interprétations frauduleuses ».

C'est par tout ce que je viens de dire, qu'on est en droit de justifier Tite-Live sur la prétendue superstition avec laquelle il affecte de raconter dans son histoire tant de miracles & de prodiges aussi ridicules qu'incroyables. La bonne foi demandoit qu'il ne supprimât pas des choses qu'on disoit être arrivées avant lui, qu'il trouvoit dans ses mémoires & dans les annales, & qui faisoient partie de la religion reçue alors communément, quoique peut-être il ne les crût pas. Et * il s'en explique lui-même assez souvent & assez clairement, attribuant la plupart des prétendus prodiges qu'on faisoit tant valoir, à une ignorante & crédule superstition.

C. JULIUS CÉSAR se distingua autant par l'esprit que par le courage. Il s'appliqua d'abord au barreau, & y brilla. Il ** n'y eut que l'envie d'occuper le pre-

* Romæ, aut circa urbem, multa eâ hieme prodigia facta, aut (quod evenire solet motis semel in religionem animis) multa nunciata & temere credita sunt. *Lib. 21. n. 62.*

Cumis (adeo minimis etiam rebus prava religio

inferit deos) mures in æde Jovis aurum rofisse nunciatum est. *Lib. 27. n. 23.*

** C. verò Cæsar, si for tantum vacasset, non alius ex nostris contra Ciceronem nominaretur. Tanta in eo vis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem

mier rang dans la république par la puissance, qui l'empêcha de disputer aussi le premier rang dans le barreau par l'éloquence. Son caractère particulier étoit la force, la véhémence. On sentoit dans ses discours le même feu qu'il fit paroître dans les combats. A cette vivacité de stile il joignoit une grande pureté de langage, dont il avoit fait une étude particuliere, & dont il se piquoit plus qu'aucun autre Romain.

Il composa plusieurs ouvrages, entr'autres deux livres sur l'analogie de la langue Latine. Qui croiroit qu'un aussi grand homme de guerre que César s'occuperait sérieusement à composer des traités sur la grammaire? Combien nos mœurs & nos inclinations sont différentes de celles de ces tems-là! C'est dans un de ces livres de l'Analogie qu'il recommandoit particulièrement d'éviter comme un écueil, les expressions nouvelles & insolites : *tanquam scopulum, sic fugias insolens verbum.*

*Aul. Gell.
lib. 1. cap. 10*

On avoit aussi de lui plusieurs plaidoyers. Outre * la pureté & la délicatesse de la lan-

animodixisse, quobellavit, appareat. Exornat tamen hæc omnia mira sermonis, cujus propriè studiosus fuit, elegantia. *Quintil. lib. 10. c. 1.*

* Cum, inquit Atticus, ad hanc elegantiam verborum Latinorum (quæ etiam-

si Orator non sis & sis ingenuus civis Romanus, tamen necessaria est) adjungit illa oratoria ornamenta dicendi : tum videtur tanquam fabulas bene pictas collocare in bono lumine. *Cic. in Brut. n. 252.*

gue Latine , qui convient , dit Atticus , ou plutôt Cicéron , non-seulement à tout orateur , mais à tout Citoyen Romain , on y admire tous les ornemens de l'art oratoire , mais principalement un talent merveilleux à peindre les objets , & à mettre dans tout leur jour les choses dont il parle.

Il ne nous reste de César que deux ouvrages , qui sont les sept livres de la guerre des Gaules , & les trois de la guerre civile. Ce ne sont , à proprement parler , que des mémoires , & il ne les avoit donnés que sur ce pié-là : *Commentarii*. Il * les composoit à la hâte , sans étude , & dans le tems même de ses expéditions , uniquement dans la vue de laisser des matériaux aux écrivains , pour en composer une histoire. Il y a mis sans doute cette netteté de stile & cette élégance , qui lui étoient naturelles : mais il a négligé tous les ornemens brillans qu'un génie aussi heureux que le sien pouvoit répandre dans un ouvrage de cette nature. Cependant ** tout simple & négligé qu'il pouvoit paroître , on convenoit généralement , dit Hirtius , qu'aucun autre écrit , quelque travaillé & quelque limé qu'il fût , n'approchoit de la beauté des Commentaires de

* Ceteri quàm bene atque emendate : nos etiam quàm facile atque celeriter eos confecerit , scimus. *Hirt. Præf. lib. 8. de bell. Gall.*

nihil tam operosè ab aliis esse perfectum , quod non horum elegantiam Commentariorum superetur. *Hirt. ibid.*

** Constat inter omnes

César. Son dessein n'avoit été que de fournir des matériaux à ceux qui voudroient en composer une histoire en forme. « En » quoy, dit Cicéron, il peut avoir fait » plaisir à de petits esprits, qui ne crain- » dront point d'en défigurer les graces na- » turelles par le fard & l'ajustement qu'ils » voudront y ajouter : mais tout homme » sensé se donnera bien de garde d'y tou- » cher en aucune sorte, ni d'y faire aucun » changement. Car rien ne fait tant de plai- » sir dans l'histoire, qu'une briéveté de » stile si claire & si élégante ». *Dum vo-
luit alios habere parata unde sumerent,
qui vellent scribere historiam, ineptis
fortasse gratum fecit, qui volent illa ca-
lamistris inurere; sanos quidem homines
à scribendo deterruit. Nihil enim est in
historia purâ & illustri brevitâte dulcius.*

Hirtius emploie aussi la même pensée à l'égard des Ecrivains qui songeroient à composer une histoire sur les mémoires de César. « Certainement, dit-il, il leur en » fournit le moyen : mais, s'ils sont sages, » il doit leur en ôter l'envie pour toujours ». *Adeo probantur omnium judicio, ut præ-
repta non, præbita facultas scriptori-
bus videatur.* La traduction des Commen-
taires de César par M. d'Ablancourt est fort
estimée. Elle pourroit devenir encore meil-
leure, si d'habiles mains la retouchoient
en quelques endroits.

César avoit par lui-même un bel esprit, & un heureux naturel, on ne peut pas en douter : mais * il avoit pris soin aussi de le cultiver par une étude assidue, & de l'enrichir de tout ce que la littérature avoit de plus rare & de plus exquis; & c'étoit par ce moyen qu'il étoit venu à bout de l'emporter pour la pureté du langage & pour la délicatesse du stile sur presque tout ce qu'il y avoit de plus éloquens orateurs à Rome. J'en fais exprès la remarque après Cicéron, pour animer notre jeune noblesse à suivre un si bel exemple, en joignant à la louange du courage celle des talens de l'esprit & des belles connoissances. J'ai vu de jeunes seigneurs Anglois, qui m'ont fait l'honneur de me rendre visite, très-instruits dans les belles-lettres tant Grecques que Latines, & fort versés dans l'étude de l'histoire. Ici la jalousie, ou pour parler plus juste, l'émulation est louable entre nation & nation. Nos jeunes François ne le cèdent à aucune nation pour la vivacité & la solidité de l'esprit. Ils doivent se piquer, ce me semble, de ne céder en rien aux Etrangers, & de ne point leur abandonner la gloire de l'érudition & du bon goût.

* Audio (inquit Atticus) | laus, multis literis, & iis
 Cæsarem omnium ferè ora- | quidem reconditis & ex-
 torum latinè loqui elegan- | quisitis, summoque studio
 tissimè.... Et ut esset per- | & diligentia est consecutus.
 fecta illa bene loquendi | Cic. in Brut. n. 252 & 253.

C'est à quoi César semble les exhorter. Ses Commentaires doivent être continuellement entre leurs mains. C'est le livre des gens de guerre. Dans tous les tems les grands Généraux l'ont regardé comme leur maître. La lecture de ce livre a toujours fait leur occupation & leurs délices. Ils y voyent la pratique des régles de l'art militaire, soit pour les sieges, soit pour les batailles. Ils peuvent y apprendre aussi la maniere de faire des mémoires, ce qui n'est pas un talent médiocre. Il seroit à souhaiter que tous nos Généraux missent par écrit régulièrement toutes les opérations des campagnes où ils ont commandé. Quel secours ne seroit-ce point pour une histoire ! Quelle lumière pour la postérité ! Y a-t-il rien de plus estimable que les mémoires de M. de Turenne, imprimés dans le second tome de sa vie, & que ceux de Jacques II, Roi d'Angleterre, alors Duc d'York ?

Hirtius acheva ce que César n'avoit pu faire. Le huitieme livre de la guerre des Gaules est de lui, aussi bien que ceux de la guerre d'Alexandrie & de celle d'Afrique. On doute qu'il soit l'auteur du Livre qui traite de la guerre d'Espagne.

Cai. ou Pub. ou Marc. VELLEIUS PATERCULUS fleurissoit sous l'Empire de Tibere. Il y a beaucoup d'apparence qu'il naquit l'an de Rome 735. Ses ancêtres

*Vell. Pa-
terc. lib. 2.
cap. 101.*

Ibid. c. 104.

Ibid. c. 124.

furent illustres par leur mérite & par leurs charges. Il étoit Tribun des soldats, lorsque Caius César, petit-fils d'Auguste, s'aboucha avec le Roi des Parthes dans une île de l'Euphrate. Il commanda dans la cavalerie en Allemagne sous Tibere, & il accompagna ce prince pendant neuf années consécutives dans toutes ses expéditions. Il en reçut des récompenses honorables. Il fut élevé à la Préture l'année même qu'Auguste mourut.

On ne fait point précisément le tems où il commença à travailler à son histoire, ni ce qu'elle contenoit. Le commencement en est perdu. Ce que nous en avons comprend un fragment de l'ancienne histoire Grecque, avec l'histoire Romaine depuis la défaite de Persée jusqu'à la seizième année de Tibère. Il adresse son histoire à M. Vinicius qui étoit alors Consul. Il en promettoit une plus étendue. Les voyages qu'il avoit faits en diverses contrées, auroient pu lui fournir des faits très-agréables & très-curieux.

Son stile est très-digne du siècle où il vivoit, qui étoit encore celui du bon goût & du beau langage. Il excelle sur-tout dans les portraits & les caracteres. Je pourrai en citer quelques-uns à la fin de cet article.

On juge que sa narration est fidele & sincere jusqu'au tems des Césars, ou dans les faits qui ne les intéressent point. Car, depuis
ce

ce tems-là, le desir de flatter Tibere lui fait omettre ou déguiser, ou même altérer la vérité en diverses choses. Il accuse Germanicus de lâcheté, ou plutôt d'une molle complaisance pour les séditieux, pendant qu'il donne à beaucoup d'autres des louanges excessives. *Quo quidem tempore pleraque.... ignavè * Germanicus.* Lib. 2 c. 125.

On lui reproche avec justice d'avoir fait des éloges excessifs de Tibere. Les ménagemens injustes pour les passions de cet Empereur se font sentir, comme je l'ai déjà marqué, par le soin qu'il a de passer légèrement sur les actions éclatantes de Germanicus, d'en supprimer la plupart, & de donner des atteintes à la gloire d'Agrippine & des autres personnes que Tibere n'aimoit pas.

Ce qu'on lui pardonne encore moins, c'est d'avoir accablé de louanges Séjan, qui causa tant de maux à l'Empire, & de l'avoir représenté, malgré tous ses vices & tous ses crimes, comme un des plus vertueux personages qu'ait jamais eu la république Romaine. *Sejanus, vir antiquissimi moris, & priscam gravitatem semper humanitate temperans.* Lib. 2. cap. 116.

Cela n'est encore rien, en comparaison du panégyrique qu'il en fait dans la suite.

* Un savant Interprete | faut lire ignavè. Corriger ainsi
(Boëclerus, croit que ce pas- | le texte contre la foi des Mss.
sage est corrompu, & qu'il | c'est deviner.

Ib. c. 127. &
128.

« Il établit d'abord par plusieurs exemples
 » la nécessité où sont les Princes de se faire
 » aider dans le gouvernement , & de s'as-
 » socier des coopérateurs qui partagent avec
 » eux le poids des affaires ». *Rarò eminentes viri non magnis adjutoribus ad gubernandam fortunam suam usi sunt.... Etenim magna negotia magnis adjutoribus egent.* Qui en doute ? Il s'agit de faire un bon choix. Il passe ensuite à Séjan , & après avoir relevé l'éclat de sa naissance , il le représente « comme un homme qui fait
 » tempérer l'autorité du commandement par
 » un air de douceur & de sérénité ; qui trai-
 » te les affaires les plus épineuses , sans pres-
 » que paroître s'en occuper ; qui ne s'arroge
 » rien , & par-là atteint à tout ; qui se met
 » toujours dans son esprit au-dessous de
 » l'estime qu'on a de lui dans le public ;
 » dont le visage & les dehors paroissent
 » tranquilles , pendant qu'au fond les soins
 » de l'Etat ne lui laissent aucun repos. C'est
 » le jugement uniforme que portent de ce
 » sage Ministre & la cour & la ville , & le
 » Prince & les citoyens ». *Virum severitatis lætissimæ , hilaritatis prisçæ ; actu otiosis simillimum ; nihil sibi vindicantem , eoque assequentem omnia ; semper infra aliorum æstimationes se metientem ; vultu vitæque tranquillum , animo exsomnialem.*
In hujus virtutum æstimationem jampridem judicia civitatis cum judiciis prin-

cipis certant. Quel amour du bien public, si l'on en croit cet Historien ! Quelle application au travail ! Quel zèle pour les intérêts du Prince & de l'état ! Quel caractère aimable au milieu des soins les plus accablans ! Quel désintéressement ! Quelle modestie ! En un mot, quel assemblage des plus grandes vertus, attesté généralement par des suffrages unanimes !

Pour voir ce qu'il en faut penser, considérons un second portrait du même Séjan, de la main d'un autre peintre, qui n'étoit point à ses gages, & qui ne fut jamais soupçonné de flatterie. C'est Tacite, dont nous parlerons bientôt. *Sejanus Tiberium variis artibus devinxit adeo, ut obscurum adversus alios, sibi uni incautum intellectumque efficeret : non tam solertia, (quippe iisdem artibus victus est) quàm deum irâ in rem Romanam ; cujus pari exitio viguit, ceciditque. Corpus illi laborum tolerans ; animus audax, sui obtegens ; in alios criminator : juxta adulatio & superbia ; palam compositus pudor, intus summa apiscendi libido, ejusque causa modò largitio & luxus, sæpe industria ac vigilantia haud minùs noxiæ quotiens parando regno finguntur.* « Séjan gagna si » bien l'esprit de Tibere par divers arti- » fices, que ce Prince, couvert & impé- » nétrable pour tous les autres, n'avoit rien » de caché ni de secret pour lui : ce qui ne

Tacit. Annal. l. 4. c. 1.

» doit pas être principalement attribué aux
 » ruses & aux artifices de ce ministre, puis-
 » qu'il tomba dans les mêmes pieges & pé-
 » rit par la voie de la fraude & de l'artifice ;
 » mais plutôt à la colere des dieux contre
 » l'empire Romain , à qui sa faveur & sa
 » disgrâce furent également funestes. Il
 » avoit une force de corps capable de sup-
 » porter les plus grandes fatigues. Le ca-
 » ractere de son esprit étoit l'audace , l'a-
 » dresse à se cacher , & une noire malignité
 » envers les autres. Il étoit en même tems
 » flatteur jusqu'à la bassesse , & fier jusqu'à
 » l'insolence : plein de modestie & de rete-
 » nue en apparence , mais au-dedans dévoré
 » d'ambition. Les moyens pour parvenir
 » à son but étoient , tantôt le luxe & la dé-
 » pense , tantôt la vigilance & l'application
 » aux affaires , vertus aussi dangereuses que
 » les vices mêmes , quand on en prend les
 » dehors pour usurper une puissance illégi-
 » time ».

Pour réunir tout en un mot , Séjan , si
 fort vanté dans Paterculus , étoit un fléau
 de la colere des dieux contre l'Empire Ro-
 main : *Deûm irâ in rem Romanam*. Ceux
 qui sont en place , qui sont maîtres des gra-
 ces , & dispensateurs des bienfaits , peuvent
 juger par-là du cas qu'ils doivent faire des
 louanges qu'on leur prodigue avec si peu
 de mesure , & souvent avec si peu de pu-
 deur,

J'ai dit que Paterculus excelloit sur-tout dans les portraits & les caractères. Il y en a de courts qui ne sont pas les moins beaux ; & plusieurs qui sont plus étendus. J'en rapporterai de l'une & de l'autre sorte.

MARIUS. *Hirtus atque horridus, vitæque sanctus, quantum bello optimus, tantum pace pessimus, immodicus gloriæ, insatiabilis, impotens, semperque inquietus.* « Marius avoit quelque chose de dur » & de sauvage dans le caractère : ses mœurs » étoient austères , mais irrépréhensibles : » excellent dans la guerre , détestable dans » la paix , avide , ou plutôt insatiable de » gloire ; violent dans ses projets ; toujours » inquiet & incapable de souffrir le repos ».

Lib. 2. cap. 9.

SYLLA. *Adeo Sylla dissimilis fuit bel-lator ac victor, ut dum vincit, justissimo lenior; post victoriam, audito fuerit crudelior.* « Rien ne fut plus différent que » Sylla faisant la guerre , & le même Sylla » devenu vainqueur. Pendant la guerre il fut » doux jusqu'à l'excès ; après la victoire , » cruel jusqu'à la barbarie ».

Lib. 2. c. 15.

MITHRIDATE. *Mithridates, Ponticus rex : vir neque silendus, neque dicendus, sine cura. Bello acerrimus, virtute eximius, aliquando fortuna, semper animo maximus : consiliis dux, miles manu, odio in Romanos Annibal.* « Mithridate, » Roi de Pont , dont il est difficile & de se » taire & de parler ; d'une valeur extrême :

Lib. 2. c. 18.

» grand par une brillante fortune dans cer-
 » tains tems de sa vie , toujours par le cou-
 » rage & l'élévation des sentimens : Général
 » pour le conseil & les résolutions , soldat
 » pour les coups de main , un second Annibal
 » par sa haine contre les Romains ».

Lib. 2. c. 83.

MECENE. *C. Mecenâs , equestri sed
 splendido genere natus : vir , ubi res vi-
 giliam exigeret , sanè exsomnia , provi-
 dens , atque agendi sciens : simul verò
 aliquid ex negotio remitti posset , otio
 ac mollitiis penè ultra feminam fluens.*
 « Mécène descendoit d'une famille de sim-
 » ples Chevaliers , mais illustre & ancienne.
 » S'il étoit besoin de vigilance , on le voyoit
 » actif , toujours en mouvement , pensant à
 » tout , se refusant même le sommeil. Dès que
 » les affaires lui donnoient du relâche , plus
 » mou presque qu'une femme , il se livroit
 » tout entier au plaisir & aux charmes de
 » l'oïiveté ».

Lib. 1. c. 12.

SCIPION EMILIEN. *P. Scipion Æmi-
 lianus , vir avitis P. Africani paternif-
 que L. Pauli virtutibus simillimus , om-
 nibus belli ac togæ dotibus , ingenii ac
 studiorum eminentissimus seculi sui : qui
 nihil in vita nisi laudandum aut fecit ,
 aut dixit , ac sensit... Tam elegans libera-
 lium studiorum omnisque doctrinæ auctor
 & admirator fuit , ut Pollybium Panæ-
 riumque , præcellentes ingenio viros , do-
 mi militiæque secum habuerit. Neque enim*

Ib. cap. 13.

quisquam hoc Scipione elegantius intervalla negotiorum otio dispunxit : semperque aut belli aut pacis servit artibus ; semper inter arma ac studia versatus , aut corpus periculis , aut animum disciplinis exercuit. « Scipion Emilien , également » recommandable par toutes les qualités qui » peuvent illustrer la robe & l'épée , faisoit » revivre en sa personne les vertus de Scipion l'Africain son aïeul , & de Paul Emile son pere. Il étoit le premier homme de son siècle pour l'esprit & le goût des sciences. Actions , discours , sentimens , on ne vit rien que de louable en lui pendant tout le cours de sa vie. . . . Plein d'estime & d'admiration pour les belles-lettres & pour les sciences , où il excelloit lui-même , il avoit toujours avec lui , tant en paix qu'en guerre , Panétius & Polybe , deux illustres savans. Personne ne savoit mieux que lui entremêler le repos & l'action , ni mettre à profit avec plus de délicatesse & de goût les vuides que lui laissoient les affaires. Partagé entre les armes & les livres , entre les travaux militaires du camp & les occupations paisibles du cabinet , ou il exerçoit son corps par les fatigues de la guerre , ou il cultivoit son esprit par l'étude des sciences ».

CATON D'UTIQUE. *M. Cato , genitus proavo M. Catone , principe illo familiaris Porciae ; homo virtuti simillimus , &*

Lib. 2. c. 35.

per omnia ingenio diis quàm hominibus propior : qui nunquam rectè fecit , ut facere videretur , sed quia aliter facere non poterat , cuique id solum visum est rationem habere , quod haberet justitiam , omnibus humanis vitiis immunis , semper fortunam in sua potestate habuit. « Ca-
 » ton d'Utique eut pour bisaïeul Caton le
 » Censeur, ce chef illustre de la famille Por-
 » cienne. Plus semblable par son caractère
 » aux dieux qu'aux hommes , on pouvoit
 » le regarder comme le portrait vivant de
 » la vertu. Il ne fit jamais rien de vertueux
 » pour le paroître , mais parce qu'il ne pou-
 » voit pas faire autrement. Il ne trouvoit
 » rien de raisonnable , que ce qui étoit juste.
 » Exempt de tous les défauts humains , il
 » demeura toujours maître de la fortune ,
 » sans jamais lui céder ».

Lib. 2. c. 29.

POMPÉE. *Innocentiâ eximius , sancti-
 tate præcipuius , eloquentiâ medius : po-
 tentiæ , quæ honoris causâ ad eum refer-
 retur , non ut ab eo occuparetur , cupidis-
 simus. Dux bello peritissimus ; civis in
 toga (nisi ubi vereretur ne quem haberet pa-
 rem) modestissimus. Amicitiarum tenax ,
 in offensis exorabilis , in reconcilian-
 da gratia fidelissimus , in accipienda sa-
 tisfactione facillimus. Potentiâ suâ nun-
 quam , aut rarò , ad impotentiam usus :
 penè omnium vitiorum expers , nisi name-
 raretur inter maxima , in civitate libera*

dominoque gentium indignari, cum omnes cives jure haberet pares; quemquam æqualem dignitate conspiceret. «. L'ompée étoit » de mœurs très-pures, d'une probité irré- » prochable, d'une éloquence médiocre. » Très-avide de distinctions & d'emplois, » pourvu qu'on les lui déferât volontaire- » ment & par honneur, mais non jusqu'à » les envahir par force. Général très-habile » dans la guerre, citoyen très-moderé pen- » dant la paix, sinon lorsqu'il craignoit » que quelqu'un ne devînt son égal. Ami » constant, facile à pardonner les injures, » de bonne foi lorsqu'il se réconcilioit, & » n'exigeant point les satisfactions à la ri- » gueur. Il n'usa jamais ou rarement de son » pouvoir pour commettre des injustices & » des violences. On auroit pu dire qu'il étoit » exempt de tous les vices, si ce n'en étoit » un très-grand dans une ville libre, maî- » tresse de toutes les nations, où de droit » tous les citoyens sont égaux. de ne pou- » voir souffrir qu'aucun l'égalât en crédit » & en autorité ».

CESAR. *Cæsar forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, magnificentiae effusissimus, animo super humanam & naturam & fidem evectus: magnitudine consiliorum, celeritate bellandi, patientiâ periculorum, magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo similimus: qui denique semper & somno &*

Lib. 2. c. 4

cibo in vitam non in voluptatem uteretur.
 « César, le mieux fait d'ailleurs de tous les
 » Romains, l'emportoit sur eux par la force
 » & l'étendit d'un génie supérieur, par une
 » générosité & une magnificence portée
 » jusqu'à la profusion : enfin il paroissoit
 » élève au-dessus de l'homme par un es-
 » prit & un courage qui passent toute
 » croyance. La grandeur de ses projets,
 » sa rapidité dans la manière de faire la
 » guerre, sa hardiesse intrépide à affronter
 » les dangers, l'ont rendu tout-à-fait sem-
 » blable à Alexandre le Grand, mais à
 » Alexandre encore sobre & maître de sa
 » colère. Il usoit de la nourriture & du
 » sommeil, non pour le plaisir, mais unique-
 » ment pour satisfaire aux besoins de la
 » nature ».

TACITE (*C. Cornelius Tacitus*) étoit plus âgé que Pline le jeune, qui étoit né en l'an de J. C. 61.

Vespasien commença à l'élever aux dignités : Tite continua, & Domitien y en ajouta de plus grandes. Il fut Préteur sous ce dernier, & Consul sous Nerva, subrogé à Verginius Rufus, dont il fit le panégyrique.

Il épousa la fille de Cn. Julius Agricola, célèbre par la conquête de l'Angleterre. Il étoit hors de Rome depuis quatre ans avec sa femme, lorsqu'Agricola mourut. Lipse croit que Tacite laissa des enfans,

*Plin. Ep. 1.
lib. 2.*

*AN. de J. C.
77 ou 78.
AN. 93.*

*Vopisc. in
vit. Tacit.*

parce que l'Empereur Tacite se di soit descendu de lui ou de la même famille.

Les lettres ont rendu Tacite plus illustre que ses dignités. Il plaida, même après avoir été Consul, avec une grande réputation d'éloquence, dont le caractère particulier étoit la gravité & la majesté. Il avoit été fort estimé dès ses premières années.

Pline le Jeune fut un de ses premiers admirateurs, & ils s'unirent ensemble par une amitié très-étroite. Ils se corrigeoient mutuellement leurs ouvrages : grand secours pour un auteur ! Je l'éprouve tous les jours avec une vive reconnoissance, & je sens bien que je dois le succès de mon travail à un pareil secours que me rendent des amis également éclairés & affectionnés.

Il paroît que Tacite avoit donné au public quelques harangues, ou plaidoyers Il avoit fait aussi quelques vers. Il nous est resté de lui une lettre parmi celles de Pline.

Mais on ne le connoît aujourd'hui que par ce qu'il a écrit sur l'histoire, à laquelle S. Sidoine dit qu'il ne s'appliqua qu'après avoir tâché inutilement de porter Pline à l'entreprendre.

Il composa sa *Description de l'Allemagne* durant le second consulat de Trajan : du moins il y a lieu de le conjecturer ainsi.

La vie d'Agricola son beau-pere paroît aussi, par la préface, être un de ses premiers

Plin. Ep. 1.
& 11. lib. 2.

Id. Ep. 2.
l. 7.

Id. Ep. 7.
lib. 8.

Id. Ep. 10.
l. 9.

Sidon. Ep.
22. lib. 4.

De Germ.
cap. 37.

miers Ouvrages, & faite au commencement de Trajan. Il emploie une partie de cette Préface à décrire les tems orageux d'un règne cruel & ennemi de toute vertu : *Sæva & infesta virtutibus tempora*. C'étoit celui de Domitien. Il la conclud, en marquant
 « qu'il consacre cet écrit à la gloire d'Agri-
 » cola son beau-pere; & il ajoute qu'il es-
 » pere que le sentiment de respect & de
 » reconnoissance qui l'a porté à entreprendre
 » cet ouvrage, le fera paroître louable, ou
 » du moins excusable ». *Hic interim liber honori Agricolaë soceri mei destinatus, professione pietatis aut laudatus erit aut excusatus.*

Il entre ensuite en matiere, & expose les principales circonstances & les principales actions de la vie de son beau pere. Cet écrit est un des plus beaux & des plus précieux morceaux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats y peuvent trouver d'excellentes instructions.

Le grand ouvrage de Tacite est celui dans lequel il avoit écrit l'histoire des Empereurs, en commençant à la mort de Galba, & finissant à celle de Domitien : c'est ce que nous appelons ses *Histoires*. Mais des vingt-huit ans que cette histoire contenoit depuis l'an 69 jusqu'en 96, il ne nous reste que l'année 69, & une partie de 70. Pour composer cet ouvrage, il demandoit des mémoires aux particuliers, comme

il en demanda à Pline le Jeune sur la mort de son oncle. Et ceux qui étoient bien aises que la postérité les connût, lui en envoyoyent d'eux-mêmes; ce que nous voyons par le même Pline qui espéra de s'immortaliser par ce moyen. Les lettres qu'il lui en écrivit semblent être de l'an 102 ou 103; & l'on peut juger par-là du tems auquel Tacite travailloit à cet ouvrage.

*Plin. Ep. 16.
lib. 6.*

*Id. Ep. 16.
& 20. lib. 6.*

Il avoit dessein, après l'avoir achevé, si Dieu lui conservoit la vie, de faire aussi l'histoire de Nerva & de Trajan: tems heureux, dit-il, où l'on pouvoit penser ce qu'on vouloit, & dire ce qu'on pensoit. *Rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, & quæ sentias dicere licet* Mais il ne paroît pas qu'il ait exécuté ce projet.

*Tacit. Hist.
lib. 1. cap. 1.*

Au lieu de cela il reprit l'histoire Romaine depuis la mort d'Auguste jusqu'à Galba; & c'est ce qu'il appelle lui-même ses *Annales*, parce qu'il tâchoit d'y marquer tous les événemens sur leur année, ce qu'il n'observe pas néanmoins toujours quand il rapporte quelque guerre.

Dans un endroit de ses *Annales*, il renvoie à l'histoire de Domitien qu'il avoit écrite auparavant: ce qui marque que les *Histoires* sont antérieures aux *Annales*, quoique celles-ci soient placées les premières. Aussi l'on remarque que le stile de ses histoires est plus fleuri & plus étendu, & celui de ses *Annales* plus grave & plus resserré,

*Annal. lib.
11. cap. 11.*

sans doute parce que, porté naturellement à la concision, il se fortifioit de plus en plus dans cette habitude à mesure qu'il écrivoit davantage. Des quatre Empereurs dont Tacite avoit écrit l'histoire dans ses Annales, savoir Tibere, Caligula, Claude, Néron, il n'y a que le premier & le dernier dont nous ayons l'histoire à peu près entière : encore nous manque-t-il trois années de Tibere, & les dernières de Néron. Caligula est perdu tout entier, & nous n'avons que la fin de Claude.

Il avoit dessein d'écrire aussi l'histoire d'Auguste : mais S. Jérôme paroît n'avoir connu de lui que ce qu'il avoit fait depuis la mort de ce prince jusqu'à celle de Domitien : ce qui, dit-il, faisoit trente livres.

Si ce que Quintilien dit d'un Historien célèbre de son tems qu'il ne nomme point, doit s'entendre de Tacite, comme quelques Auteurs l'ont cru, il paroîtroit qu'il auroit été obligé de retrancher des endroits trop libres & trop hardis. Voici le passage de Quintilien. « Il est * un historien qui vit » encore pour la gloire de notre siècle, & » qui mérite de vivre éternellement dans » la mémoire des siècles à venir. On le nom-

* Superest adhuc & exornat ætatis nostræ gloriam, vir seculorum memoria dignus, qui olim nominabitur, nunc intelligitur. Habet amatores, nec imitatores, ut libertas, quanquam circumcisis quæ dixisset, ei nocuerit : sed elatum abundè spiritum & audaces sententias deprehendas etiam in iis quæ manent. *Quint. 10. c. 3.*

» mera un jour : maintenant on voit bien
 » de qui je veux parler. Ce grand homme
 » a des admirateurs & peu d'imitateurs ; l'a-
 » mour de la vérité lui ayant nui , quoiqu'il
 » ait supprimé une partie de ce qu'il avoit
 » écrit. Dans ce qui est resté , on ne laisse
 » pas de sentir parfaitement un génie élevé,
 » & une façon de penser hardie & géné-
 » reuse ».

Il est fâcheux qu'on ne soit pas plus in-
 struit des circonstances de la vie d'un écri-
 vain si célèbre. On ne fait rien non plus
 de sa mort. L'Empereur Tacite, qui tenoit à
 honneur de descendre de la famille de notre
 Historien , ordonna qu'on mît ses ouvrages
 dans toutes les bibliothèques , & qu'on en
 fît tous les ans dix copies aux dépens du
 public , afin qu'elles fussent plus correctes.
 C'étoit une sage & louable précaution , qui
 auroit dû , ce me semble , nous conserver
 en entier un ouvrage si digne dans toutes
 ses parties de passer à la postérité.

Tacite se vante d'avoir écrit sans haine
 & sans prévention , *sine ira & studio* , &
 d'avoir suivi en tout l'exakte vérité , ce qui
 est le principal devoir d'un Historien. Pour
 remplir ce devoir , Tacite auroit eu besoin ,
 non-seulement d'un grand amour pour le
 vrai , mais d'un discernement très-fin , &
 de beaucoup de précaution. « Car il re-
 » marque lui-même , en parlant des histoires
 » de Tibere , de Caius , de Claude , de Né-

*Vopisc. in
 vit. Tacit.
 Imper.*

*Annal. lib. 1.
cap. 1.*

» ron , que soit qu'elles fussent écrites de
 » leur vivant , ou peu après leur mort , la
 » fausseté y régnoit également , parce que
 » la crainte avoit dicté les unes , & la haine
 » les autres » : *Florentibus ipsis , ob me-*
tum falsæ ; postquam occiderunt , recen-
tibus odiis compositiæ sunt. « Il y a , dit-il
 » ailleurs , deux grands défauts qui don-
 » nent atteinte à la vérité : la fureur de louer
 » outrément les puissances pour leur plaisir ,
 » le plaisir secret d'en dire du mal pour se
 » venger. Il ne faut pas s'attendre que tels
 » Historiens , qui sont ou flatteurs ou en-
 » nemis déclarés , ménagent fort l'estime

*Histor. lib.
1. cap. 1.*

» de la postérité. *Veritas pluribus modis*
infracta... libidine assentandi , aut rursus
odio adversus dominantes. Ita neutris
cura posteritatis , inter insensos vel ob-
noxios. « On est choqué d'une basse flat-
 » terie , parce qu'elle sent la servitude : mais
 » on ouvre volontiers ses oreilles à la mé-
 » disance , dont la malignité se couvre d'un
 » air de liberté ». *Sed ambitionem scrip-*
toris f. cilè adverteris , obrectatio & li-
vor prunis auribus accipiuntur , quippe
adulationi fædum crimen servitutis , ma-
lignitati falsa species libertatis inest. Ta-
 cite promet de s'écarter de ces deux excès ,
 & proteste d'une fidélité à l'épreuve de toute
 séduction. *Incorruptam fidem professis ,*
nec amore quisquam & sine odio dicen-
dus est.

Le morceau du règne de Tibère passe pour le chef-d'œuvre de Tacite par rapport à la politique. Le reste de son histoire, dit-on, pouvoit être composé par un autre que par lui; & Rome ne manquoit pas de déclamateurs, pour dépeindre les vices de Caligula, la stupidité de Claude, & les cruautés de Néron. Mais, pour écrire la vie d'un prince comme Tibère, il falloit un Historien comme Tacite, qui pût démêler toutes les intrigues du cabinet, assigner les causes véritables des événemens, & discerner le prétexte & l'apparence d'avec la vérité.

Il est utile & important, je l'avoue, de démasquer les fausses vertus, de pénétrer dans les ténèbres où l'ambition & les autres passions se cachent, & de mettre les vices & les crimes dans tout leur jour pour en inspirer de l'horreur. Mais n'est-il point à craindre qu'un Historien, qui affecte presque par-tout de fouiller dans le cœur humain, & d'en sonder les replis les plus cachés, ne donne ses idées & ses conjectures pour des réalités, & ne prête souvent aux hommes des intentions qu'ils n'ont point eues, & des desseins auxquels ils n'ont jamais pensé? Salluste ne manque pas de jeter dans son histoire des réflexions de politique, mais il le fait avec plus d'art & de réserve, & par-là se rend moins suspect. Il semble que Tacite, dans l'histoire des

Empereurs , est plus attentif à faire appercevoir le mal , qu'à montrer le bien : ce qui vient peut-être de ce que ceux dont nous avons les vies sont presque tous de mauvais princes.

Pour ce qui regarde le stile de Tacite , on ne peut pas nier qu'il ne soit fort obscur : il est même quelquefois dur , & n'a pas toute la pureté des bons Auteurs de la langue Latine. Mais il excelle à renfermer de grands sens en peu de mots , ce qui donne à son discours une force , une énergie , une vivacité toute particuliere. Il excelle encore à peindre les objets , tantôt d'une maniere plus courte , tantôt avec plus d'étendue , mais toujours avec de vives couleurs , qui rendent sensible ce qu'il décrit , & (ce qui est son caractere propre) qui font beaucoup plus penser qu'il ne dit. Quelques exemples en convaincront mieux que mes paroles. Je les tirerai seulement de la vie d'Agriкола.

Endroits de Tacite pleins de vivacité.

1. Tacite parle des peuples de la Grande Bretagne qui fournissoient volontiers les levées , payoient les tributs , & satisfaisoient à toutes les autres charges , quand les Gouverneurs envoyés de Rome les conduisoient avec douceur , « mais qui souffroient avec » peine les traitemens durs & violens , assez domptés pour obéir , non pour être

» traités en esclaves ». *Has (injurias) ægrè tolerant, jam domiti ut pareant, nondum ut serviant.* Cap. 13.

2. « Agricola s'étant appliqué dès la première année à arrêter ces désordres, remit la paix en honneur chez ces peuples, laquelle auparavant, soit par la négligence, soit par la connivence des Gouverneurs, étoit autant appréhendée que la guerre ». *Hæc primò statim anno comprimendo, egregiam famam paci circumdedit, quæ, vel incuriâ vel tolerantia priorum, haud minùs quàm bellum timebatur.* Cap. 20.

3. La réception d'Agricola par Domitien au retour de ses glorieuses campagnes, est un des beaux endroits de Tacite, mais dont on ne peut rendre la vivacité dans une traduction. *Exceptus brevi osculo, & nullo sermone, turbæ servientium immixtus est.* « Après une embrassade froide, sans que l'Empereur lui dit un mot, il se confondit dans la foule des Courtisans ». Cap. 40.

4. Il en faut dire autant de ce qui suit immédiatement. Agricola qui connoissoit parfaitement le génie de la cour, & qui savoit combien la réputation d'un homme de guerre qui a réussi est à charge à ces Courtisans oisifs & sans mérite, pour en tempérer l'éclat, & pour amortir l'envie, se réduisit à une vie tranquille & retirée. *Cete-*

rùm, ut militare nomen, grave inter otiosos, aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitus auxit.
 « Il avoit un équipage médiocre, se rendoit affable à tout le monde, & marchoit accompagné seulement d'un ou de deux amis : de sorte que le grand nombre, qui a coutume de juger du mérite des hommes par l'éclat & la magnificence de leur train, après avoir vu & considéré Agricola, se demandoient si c'étoit donc là cet homme si célèbre, & peu le reconnoissoient sous cet extérieur ». *Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus : adeo ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem aestimare mos est, quærerent famam, pauci interpretarentur.* Quel moyen de rendre ces deux dernières phrases, *quærerent famam, pauci interpretarentur*, qui ont un sens profond & qu'il faut presque deviner. L'Historien y a préparé, en disant qu'on ne juge ordinairement des grands hommes que par l'éclat extérieur qui les environne : *plerisque magnos viros per ambitionem aestimare mos est.* Il distingue deux sortes de spectateurs. Les uns qui faisoient le grand nombre, en voyant la modestie de l'extérieur d'Agricola, cherchoient sur quoi pouvoit être fondée sa réputation, n'en appercevant pas les marques ordinaires : *ut plerique quærerent famam.* D'autres, & ils

étoient en très-petit nombre, s'élevant au-dessus des préjugés populaires, comprenoient qu'un grand mérite pouvoit être caché sous des dehors simples & modestes, & que l'un n'étoit pas incompatible avec l'autre : *pauci interpretarentur.*

5. Tacite mêle quelquefois aux faits qu'il expose des réflexions bien sensées. C'est ce qu'il fait d'une manière merveilleuse en relevant la sagesse & la modération avec laquelle Agricola ménageoit & adoucissoit l'humeur violente de Domitien, quoiqu'il en eût reçu beaucoup de mauvais traitemens. *Proprium humani ingenii est, edisse quem læseris, Domitiani verò natura præceps in iram, & quo obscurior, eo irrevocabilius, moderatione tamen prudentiaque Agricolaë leniebatur : quia non contumacia, nec inani jactatione libertatis, famam fatumque provocabat. Sciant quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse, obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum reipublicæ usum, ambitiosa morte inclauerunt.* Cap. 42. « Quoique ce soit le » propre de l'homme de haïr celui qu'on » a offensé, & que Domitien fût d'un naturel violent, & d'autant plus irréconciliable que sa haine & sa colere étoient » plus cachées ; Agricola favoit l'adoucissement

» par sa modération & sa prudence , parce
 » qu'il ne provoquoit point le couroux du
 » Prince, & n'alloit point au trépas & à
 » la réputation par une vaine & fiere affec-
 » tation de liberté qui tient de la révolte.
 » Que ceux qui n'admirent qu'une géné-
 » rosité téméraire , apprennent par son
 » exemple qu'il peut y avoir de grands
 » hommes sous de mauvais Princes, & que
 » la soumission & la modestie, si elles sont
 » soutenues d'une vigueur & d'une acti-
 » vité propres aux grandes affaires, peu-
 » vent arriver au même point de gloire,
 » où tendent la plupart des hommes par
 » des procédés hardis & violens, sans au-
 » cun avantage pour le bien public, &
 » sans autre fruit pour eux-mêmes que de
 » se signaler par une chute éclatante ».

Tom. VI de
l'Hist. anc.

QUINTE-CURCE (*Quintus Curtius Rufus*). J'ai déjà remarqué ailleurs qu'on ne fait point précisément dans quel tems Quinte-Curce a vécu. C'est le sujet d'une grande dispute parmi les savans, les uns le plaçant sous Auguste ou Tibere, d'autres sous Vespasien, quelques-uns sous Trajan.

Il a écrit l'histoire d'Alexandre le Grand en dix livres, dont les deux premiers ne sont pas venus jusqu'à nous : ils ont été suppléés par Freinshémus. Son stile est fleuri, agréable, rempli de réflexions sentées, & de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, & qui sentent

quelquefois le déclamateur. Ses pensées ingénieuses, & souvent très-solides, ont néanmoins un éclat & un brillant affecté, qui ne paroît pas marqué tout-à-fait au coin du siècle d'Auguste. Il seroit assez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des Auteurs Latins, n'eût fait aucune mention d'un Historien aussi recommandable que Quinte-Curce, s'il avoit vécu avant lui.

On lui reproche plusieurs défauts d'ignorance par rapport à l'astronomie, à la géographie, aux dates des événemens, & même aux effets de la nature les plus connus, comme d'avoir pensé que la lune s'éclipse indifféremment quand elle est nouvelle, & quand elle est pleine. *Lunam deficere, cum aut terram subiret, aut sole premeretur.*

Lib. 4. c. 10.

Nous avons une excellente traduction de Quinte-Curce par M. de Vaugelas.

SUETONE étoit fils de Suétonius Lenis, Tribun de la treizieme légion, qui se trouva à la journée de Bédriac, où les troupes de Vitellius vainquirent celles d'Othon. Il a fleuri sous l'empire de Trajan, & sous celui d'Adrien.

Sueton. in Othon. c. 10.

Pline le Jeune l'aimoit beaucoup, & vouloit l'avoir toujours auprès de lui. Il dit que plus il le connoissoit, plus il l'aimoit, à cause de sa probité, de son honnêteté, de sa bonne conduite, de son ap-

Plin. lib. 10. Epist. 100.

plication aux lettres , de son érudition ; & il lui rendit plusieurs services.

Suétone composa un fort grand nombre de livres , qui sont presque tous perdus. Il ne nous reste que son histoire des douze premiers Empereurs , & une partie de son traité des illustres Grammairiens & Rhéteurs.

Cette histoire est fort estimée par les savans. Elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'Empire qu'à la personne des Empereurs , dont elle fait connoître les actions particulieres , la conduite domestique , & toutes les inclinations tant bonnes que mauvaises. Suétone n'observe point l'ordre des tems , & jamais histoire ne fut plus différente des Annales que celle-ci. Il réduit tout à certains chefs généraux & met ensemble ce qui se rapporte à chaque chef. Son stile est fort simple , & l'on voit bien qu'il a plus recherché la vérité que l'éloquence. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume , & d'avoir été aussi libre & aussi peu mesuré dans ses récits , que les Empereurs dont il fait l'histoire l'avoient été dans leur vie.

Voss. FLORUS. On croit qu'il pouvoit être Espagnol , de la famille des Sénèques , & avoit eu les noms de *L. Annæus Seneca* , par la naissance , & de *L. Julius Florus* par adoption. Nous avons de lui un abrégé
de

de l'histoire Romaine en quatre livres depuis le règne de Romulus jusqu'au tems d'Auguste, qui paroît écrit sous Trajan. Il n'a point le défaut ordinaire des abrégés, d'être sec, décharné & ennuyeux. Le stile en est élégant, agréable, & tient quelque chose de la vivacité poétique : mais on y trouve en quelques endroits trop d'emphase & de pompe, & quelquefois même de l'enflure. Ce n'est point un abrégé de Tite-Live, avec qui souvent il ne s'accorde pas. Nous avons déjà dit qu'on doute avec fondement que les Epitomes ou sommaires qui sont à la tête des livres de Tite-Live, soient de Florus.

JUSTIN. On croit que c'est à Tite-Antonin que Justin a adressé son abrégé de l'histoire de Trogus Pompeius ; mais on n'en peut rien assurer, y ayant plusieurs Empe-reurs du nom d'Antonin. Trogus Pompeius est mis entre les illustres Ecrivains du tems d'Auguste. On le place entre les historiens du premier mérite, avec Tite-Live, Sal-luste, & Tacite. Son ouvrage étoit d'une étendue immense, & comprenoit en quarante-quatre livres toute l'histoire Grecque & Romaine, jusqu'au tems d'Auguste. Justin en a fait l'abrégé en autant de livres ; en quoi il nous a rendu un mauvais service, s'il est vrai que cet abrégé soit la cause de la perte de l'original. On peut juger combien le stile de Trogue étoit pur

& élégant , par la harangue de Mithridate à ses troupes, que Justin a inférée toute entière dans son trente-huitième Livre. Elle est fort longue , mais indirecte. Car Justin nous fait remarquer que Trogue n'approuvoit pas que Tite-Live & Salluste eussent fait entrer dans leurs histoires des harangues directes. C'est à la fin de cette harangue que Mithridate , après avoir représenté à ses soldats qu'il les conduit , non plus dans les solitudes affreuses de la Scythie , mais dans le pays de l'univers le plus fertile & le plus opulent , ajoute : « Que l'Asie les » attend avec impatience , & semble les » appeler à haute voix & leur tendre les » bras ; tant la rapacité des Proconsuls , » les violences des gens d'affaires, les mauvaises chicanes qu'on leur suscite dans les » tribunaux, leur ont inspiré de haine & » d'aversion pour les Romains ». *Tantumque se avida expectat Asia, ut etiam vocibus vocet : adeo illis odium Romanorum incussit rapacitas Proconsulum, sectio publicanorum, calumnie litium.* Le style de Justin est net, intelligible, agréable : on y rencontre de tems en tems de belles pensées, de solides réflexions, & des descriptions fort vives. A l'exception d'un petit nombre de mots ou de locutions, la latinité y est assez pure ; & il y a beaucoup d'apparence qu'il a employé ordinairement

rement les propres termes & les phrases mêmes de Trogus.

AUTEURS DE L'HISTOIRE AUGUSTE.

On appelle *Histoire Auguste* celle de six Auteurs Latins qui ont écrit les vies des Empereurs Romains depuis Adrien jusqu'à Carin. Ces Auteurs sont Spartien, Lampride, Vulcace, Capitolin, Pollion, & Vopisque. Ils ont tous vécu sous Dioclétien, quoique quelques-uns aient encore écrit sous ses Successeurs. Je n'entrerai point dans le détail de leurs ouvrages, qui n'ont point de rapport à mon histoire.

AURELE VICTOR a vécu sous le règne de Constance, & long-tems encore après. On croit qu'il étoit Africain. Il étoit né à la campagne, d'un pere fort pauvre & sans lettres. Il paroît qu'il étoit encore payen quand il écrivit. Son histoire des Empereurs commence à Auguste, & va jusqu'à la vingt-troisième année de Constance.

Nous avons encore du même Auteur un abrégé des vies des hommes illustres presque tous Romains, depuis Procas jusqu'à Jules-César. D'autres attribuent ce petit ouvrage à Cornélius Népos, à Æmilius Probus, &c. mais Vossius soutient qu'il est d'Aurele Victor. Ces abrégés ne contiennent presque que des noms propres &

des dates, & par cette raison conviennent peu à des enfans qui ne peuvent pas y prendre beaucoup de latinité.

AMMIEN MARCELLIN étoit Grec de nation, d'une famille considérable dans la ville d'Antioche. Il servit long-tems dans les armées Romaines du tems de Constance. Il quitta ensuite la milice, & se retira à Rome, où il écrivit son histoire, qu'il divisa en trente & un livres. Elle s'étendoit depuis Nerva, où finit Suétone, jusqu'à la mort de Valens. Nous n'en avons aujourd'hui que les derniers livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de Magnence. Quoiqu'il fût Grec, il l'écrivit en Latin, mais en un Latin qui sent beaucoup son Grec & son soldat. Ce défaut est récompensé, dit Vossius, par les autres qualités de l'Auteur, qui est grave, sérieux, prudent, très-sincere, & très-amateur de la vérité. On voit bien qu'il est zélé pour les idoles, & pour ceux qui les adoroient, particulièrement pour Julien l'Apostat, dont il fait son héros, & au contraire, il paroît fort ennemi de Constance. Cependant il ne laisse pas de montrer de l'équité à l'égard de l'un & de l'autre.

EUTROPE a écrit son abrégé de l'histoire Romaine sous Valentinien & Valens, mais par ordre du dernier, à qui il l'adresse. A en juger par son stile, on pour

roit croire qu'il étoit plutôt Grec que Romain.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Orateurs.

AVANT-PROPOS.

IL me reste à traiter ici de la partie des belles-lettres qui a le plus de beauté, de solidité, de grandeur, d'éclat, & qui est d'un usage plus étendu : je veux dire le talent de la parole ; talent qui élève l'Orateur au-dessus du commun des hommes, & presque au-dessus de l'humanité même : qui le rend en quelque sorte le maître & l'arbitre des délibérations les plus importantes : qui lui donne un empire sur les esprits d'autant plus admirable, qu'il est tout volontaire, & fondé uniquement sur la force de la raison placée dans tout son jour : en un mot, qui le met en état de tourner les cœurs à son gré, de vaincre leur résistance la plus opiniâtre, & de leur inspirer tels sentimens qu'il lui plaît, de tristesse ou de joie, de haine ou d'amour, de crainte ou d'espérance, de colere ou de compassion. Qu'on se représente ces nombreuses assemblées à Athènes ou à Rome, dans lesquelles il s'agissoit des plus grands intérêts de l'état, & où l'Orateur, du haut de la tribune aux harangues, dominoit par son éloquence sur un peuple immense, qui l'écoutoit avec un profond silence, on ne

l'interrompoit que par des applaudissemens & des acclamations. Dans tout ce que le monde a de plus magnifique en apparence, & de plus capable d'éblouir, y a-t-il rien de si grand, rien de si flatteur pour l'amour-propre ?

*Lib. 1. de
orat. n. 6. 16.*

Ce qui relève encore infiniment le prix de l'éloquence, selon la judicieuse réflexion de Cicéron, c'est la rareté étonnante des bons Orateurs dans tous les siècles. Qu'on parcoure toutes les autres professions, toutes les sciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de personnes qui s'y sont distinguées, généraux d'armées, politiques, magistrats, philosophes, mathématiciens, médecins, en un mot, hommes excellens en tout genre. On ne peut pas en dire tout-à-fait autant des poètes, je parle de ceux qui ont atteint la perfection de leur art : le nombre en a toujours été fort rare, mais beaucoup plus grand néanmoins que celui des bons Orateurs.

Ce que je dis ici doit paroître d'autant plus étonnant, que pour ce qui regarde les autres arts & les autres sciences, il faut aller pour l'ordinaire les puiser dans des sources écartées, inconnues, & hors de l'usage commun : au lieu que le talent de la parole est une chose toute naturelle, à la portée, ce semble, de tous, qui n'a rien d'obscur, ni d'abstrait, dont une des principales règles, & une vertu essentielle est de s'exprimer clairement sans jamais s'écarter de la nature.

On ne peut pas dire que chez les Anciens le succès des autres arts venoit de ce que l'attrait de la récompense engageoit un plus grand nombre de personnes à s'y appliquer. Soit à Athènes, soit à Rome, qui sont les deux grands

théâtres où les talens de l'esprit ont brillé avec tant d'éclat, jamais aucune étude n'a été cultivée, ni plus généralement, ni avec plus d'activité & d'ardeur, que celle de l'éloquence. Et il ne faut pas s'en étonner. Dans des républiques comme celles-là, où l'on examinoit en commun toutes les affaires de l'état; où l'on traitoit de la guerre, de la paix, des alliances, des loix devant le peuple ou devant le sénat; où tout se concluoit à la pluralité des suffrages, le talent de la parole devoit nécessairement dominer. Quiconque dans ces assemblées parloit avec le plus d'éloquence, devenoit à coup sûr le plus puissant. Ainsi la jeunesse, pour peu qu'elle eût d'ambition, ne manquoit pas de s'appliquer de toutes ses forces à une étude, qui seule ouvroit la porte aux richesses, au crédit, aux dignités.

Pourquoi donc, malgré le travail & les efforts d'un si grand nombre d'esprits excellens, malgré tant d'avantages du côté de la fortune, malgré les attraits d'une réputation si flatteuse, s'est-il toujours trouvé un si petit nombre d'excellens Orateurs? La raison en est évidente, & l'on doit conclure, qu'il faut nécessairement que parmi tous les arts qui occupent l'esprit humain, l'éloquence soit le plus grand, le plus difficile, & celui qui demande un plus grand nombre de talens, & de talens tout différens, & en apparence même tout opposés.

On fait qu'il y a trois genres de discours; le grand ou le sublime, le commun ou le simple, le tempéré ou l'orné, qui tient le milieu entre les deux autres.

Dans * le genre sublime, l'Orateur fait usage de tout ce qu'il y a de plus noble dans les pensées, de plus majestueux dans les expressions, de plus hardi dans les figures, de plus touchant & de plus fort dans les passions. Son discours alors est comme un torrent impétueux, incapable d'être arrêté ni retenu, qui entraîne par sa violence ceux qui l'écoutent, & les force malgré eux de le suivre par-tout où il les emporte. Il est de plus d'une sorte de sublime. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter de cette matière, qui seule prouveroit l'étendue des talens que demande l'Eloquence.

Le ** stile simple est tout différent. Il est clair, net, intelligible, & rien de plus. Il ne songe point à s'élever, & ne cherche qu'à se faire entendre. Il se pique seulement d'une pureté de langage particulière, d'une grande élégance, d'une fine délicatesse. Si quelquefois il hasarde quelque ornement, c'est une parure toute simple & toute naturelle. Je ne puis mieux exprimer ce stile que par ce mot d'Horace, *simplex munditiis* ; ni en donner de plus parfaits modèles, que Phédre & Térence.

* Grandiloqui (quidam) ut ita dicam fuerunt, cum ampla & sententiarum gravitate & majestate verborum, vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos & convertendos animos instructi & parati. *Cic. in Orat. n. 10.*

At ille qui saxa devolvat, & pontem indignerur, & ripas sibi faciat, multus & torrens Judicem vel niten-

tem contrà feret, cogerque ire qua rapit. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

** Contrà (sunt quidam) tenues, acuti, omnia docentes, & dilucidiora non ampliora facientes, subtili quadam & pressa oratione limati.... Alii in eadem jejunitate concinniores, id est faceti, florentes etiam, & leviter ornati. *Orat. n. 20.*

Un * troisieme genre d'éloquence tient comme le milieu entre les deux autres, c'est pour-quoi on l'appelle le genre ~~temperé~~. Il n'a ni la délicatesse du premier, ni la force foudroyante du premier. Il les avoient tous deux, mais sans y atteindre, & sans leur ressembler. Il participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juste, il n'est ni l'un ni l'autre. L'Orateur dans ce genre, emploie volontiers le brillant des métaphores, l'éclat des figures, l'agrément des digressions, l'harmonie de l'arrangement, la beauté des pensées ingénieuses, mais conservant en tout cela le caractère d'une douceur tempérée qui lui est propre; de sorte qu'on peut alors le comparer à une rivière d'une eau claire & coulante, dont les bords sont ombragés par des arbres verdoyans.

Chacun de ces trois genres est fort estimable en soi-même, & acquiert une grande réputation à tout écrivain qui y réussit. Mais ** le sublime l'emporte infiniment sur les deux

* Est autem quidam inter-
jectus medius, & quasi tem-
peratus, nec acuminis poste-
riorum, nec fulmine utens
superiorum: vicinus ambo-
rum, in neutro excellens:
utriusque particeps, vel utri-
usque (si verum quærimus)
potius expers. *Ibid. n. 21.*

Medius hic modus, &
translationibus crebrior, &
figuris erit jucundior; egres-
sionibus amœnus, composi-
tione aptus, sententiis dul-
cis: lenior tamen ut annis
lucidus quidam, & virenti-
bus utrinque sylvis inum-

bratus. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

** Tertius est ille amplus,
copiosus, gravis, ornatus,
in quo profectò vis maxima
est. Hic est enim, cujus or-
natum dicendi & copiam
admiratæ gentes, eloquen-
tiam in civitatibus pluri-
mum valere passæ sunt; sed
hanc eloquentiam, quæ
cursu magno sonituque fer-
retur, quam suspicerent
omnes, quam admiraren-
tur, quam se assequi posse
diffiderent. Hujus eloquen-
tiæ est tractare animos, hu-

autres. C'est cette sorte d'éloquence qui excite l'admiration, qui arrache les applaudissemens, qui met en œuvre toutes les passions; & qui tantôt en tonnant & foudroyant, porte le trouble dans le fond des cœurs; tantôt s'insinue dans les esprits avec douceur, & d'une manière tendre & touchante.

C'est la réunion de toutes ces parties qui fait l'Orateur parfait; & l'on sent aisément combien il est difficile & rare qu'un même homme réunisse en lui seul tant de qualités différentes. Le dénombrement que nous ferons bientôt des anciens Orateurs, tant Grecs que Latins, nous en montrera quelques-uns qui se sont attachés avec succès aux deux derniers genres, très-peu qui aient pu atteindre jusqu'au sublime, & encore moins qui aient réussi dans tous les trois ensemble.

Ce qui rend ici le succès si difficile & si rare, c'est que les qualités excellentes qui forment les trois sortes de style dont nous parlons, ont chacune tout près d'elles un défaut qui se pare de leur nom, qui leur ressemble en effet jusqu'à un certain point, mais qui les altère & les corrompt en voulant les pousser trop loin, & qui fait dégénérer la simplicité en bassesse, l'ornement en vaine parure, le grand & le sublime en une enflure fastueuse. Car il en est du style comme de la vertu. Il y a dans l'un & dans l'autre certaines mesures & certains tempéramens à garder, sans quoi l'on donne dans un excès vicieux:

jus omni modo permovere.	novas opiniones, evellit
Hæc modò perfringit, mo-	insulas. Orat. n. 97.
dò irrepat in sensus: inserit	

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Horat.

Excès d'autant plus à craindre, qu'il semble naître de la vertu même, & se confondre avec elle.

Les Grecs * appellent cet excès κακοζηλον, *mauvaise affectation*. Elle peut se trouver dans les trois genres de stile, lorsqu'on va au-delà du bon & du vrai, que l'esprit n'est point guidé par le jugement, & qu'on se laisse éblouir par la fausse apparence du bon: ce qui est, en matiere d'éloquence, le plus grand & le plus dangereux de tous les défauts; parce qu'au lieu qu'on évite les autres, celui-ci est recherché.

Il est ** aussi une vertu commune à tous les genres de stile, & je finirai par cette réflexion. Il y a parmi les Orateurs, & l'on en doit dire autant des Historiens, des Poètes, & de tous les Ecrivains, une variété infinie de stiles, de génies, de caractères, qui met entr'eux une très-grande différence, sans qu'on puisse en trouver un seul qui ressemble parfaitement à un autre. Cependant il y a aussi entr'eux une sorte de ressemblance secrète, & comme un lien commun, qui les rapproche & les réunit. J'entends par-là un certain goût exquis & délicat, une sorte de teinture du vrai & du beau, une maniere de penser

* Κακοζηλον, id est mala affectatio, per omne dicendi genus peccat.... Ita vocatur, quicquid est ultra virtutem, quoties ingenium judicio caret, & specie boni fallitur: omnium in eloquentia

vitiatorum pessimum: nam, cetera cum vitentur, hoc petitur. *Quintil. lib. 8 c. 3.*

** Habet omnis eloquentia aliquid commune. *Quint. lib. 10. cap. 2.*

à de s'exprimer puisée dans la nature même, enfin je ne sais quoi, que l'on sent mieux qu'on ne peut l'expliquer, qui fait discerner à un lecteur judicieux & sensé les ouvrages tant anciens que modernes qui sont marqués au coin de la bonne antiquité.

Voilà à quoi les jeunes gens qui songent à s'avancer dans les belles-lettres, doivent principalement donner leurs soins & leur application : Je veux dire à étudier dans les ouvrages ces beautés naturelles qui sont de tous les siècles & de toutes les langues, & à se les rendre familières par une lecture sérieuse & répétée des Auteurs où elles se trouvent, pour en venir à ce point de les discerner au premier coup d'œil, & si j'osois m'exprimer ainsi, de les sentir presque à l'odorat.

ARTICLE PREMIER.

DES ORATEURS GRECS.

§. I. Siècle où l'éloquence a le plus fleuri à Athènes.

La * Grece, si fertile en beaux génies pour tous les autres arts, a été long-tems

<p>* Græcia ... omnes artes verutiores habet, & multo antè non inventas solum, sed etiam perfectas, quàm est à Græcis elaborata vis dicendi atque copia. In quam cum intueor, maxi- mè mihi occurrit, Attice, & quasi lucent Athenarum, qua in urbe primum se Ora-</p>	<p>tor extulit.... Non in cons- tituentibus Rempub. nec in bella gerentibus.. nasci cu- piditas dicendi solet. Pacis est comes, otiiq; sociâ, & jam bene constitutæ civita- tis, quasi alumna quædam eloquentia. Cic. in Brut. n. 26. & 45.</p>
--	---

stérile par rapport à l'Eloquence, & l'on peut dire qu'avant Périclès elle ne faisoit encore en quelque sorte que balbutier, & que jusques-là elle avoit eu peu d'idée & fait peu de cas du talent de la parole. Ce fut à Athènes que l'Eloquence commença à jeter de l'éclat. Et il ne faut pas s'étonner qu'il se fût déjà passé plusieurs siècles, sans qu'elle y eût été mise en honneur. Ce n'est pas parmi les soins de l'établissement d'un état, ni dans le trouble des guerres, qu'elle a coutume d'être cultivée. Amie de la paix & de la tranquillité, il lui faut, si j'ose ainsi m'exprimer, pour berceau une république déjà bien affermie & bien policée.

Mais * ce qui doit paroître étonnant, c'est que l'éloquence, presque encore naissante & dès ses premiers commencemens, (car c'est au tems de Périclès que Cicéron en fixe l'époque) soit tout d'un coup parvenue à une si haute perfection. Avant ** Périclès on n'avoit aucun discours, aucun ouvrage, où il parût quelque lueur de beauté & d'ornement, ni qui ressentît l'Orateur : & ses discours brilloient déjà de ce qu'il y a de plus beau, de plus fort, & plus sublime dans l'éloquence.

Périclès, ayant en vue de se rendre puissant dans la république, & de dominer

* Hæc ætas prima Athenis oratorem prope perfectum tulit. *Ibid.* n. 45. | nulla est, quæ quidem ornatum aliquem habeat, & oratoris esse videatur. *ib.*

** Ante Periclem... litera | n. 17.

dans les assemblées du peuple, regarda l'éloquence comme l'instrument le plus nécessaire pour parvenir à ses fins, & il y donna toute son application. La beauté naturelle de son génie lui fournissoit toutes les ressources nécessaires; & * l'étude profonde qu'il avoit faite de la Philosophie sous Anaxagore lui avoit appris par quels ressorts on remue & on tourne à son gré le cœur des hommes. Il employoit avec un art merveilleux tantôt la douceur & l'insinuation pour persuader, tantôt la force des grands mouvemens pour abattre & renverser Athènes, ** qui voyoit luire dans son sein une nouvelle lumière, charmée des graces & de la sublimité de ses discours, admiroit son éloquence, & la craignoit. On *** a remarqué que dans le tems même qu'il s'opposoit aux volontés

* In Phædro Platonis [pag. 270.] hoc Periclem præstitisse ceteris dicit oratoribus Socrates, quod is Anaxagoræ Physici fuerit auditor; à quo censeat eum, cum alia præclara quædam & magnificadidicisset, ubi rem & fecundum fuisse, gnarumque (quod est eloquentiæ maximum) quibus orationis modis quæque animorum partes pellerentur. Cic. in Orat. n. 15.

** Hujus suavitate maxime exhilaratæ sunt Athenæ; hujus ubertatem & co-

piam admiratæ; ejusdem vim dicendi terroremque timuerunt. In Brut. n. 44.

*** Quid Pericles? de cujus dicendi copia sic accepimus, ut cum contra voluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus & jucundum videretur. Cujus in labris veteres Comici, etiam cum illi maledicerent (quod tum Athenis fieri liceret) leporem habitasse dixerunt; tan-

du peuple, avec une sorte de roideur inflexible, il savoit lui plaire, & avoit l'adresse de le ramener insensiblement à son avis. Aussi les Poètes comiques, dans leurs Satyres contre lui (car alors les plus puissans de la république n'y étoient point épargnés) disoient à sa louange, d'un côté, que la déesse de la persuasion avec toutes les graces résidoit sur ses levres; de l'autre, qu'il * tonnoit & foudroyoit, tant ses discours avoient de véhémence, & qu'il laissoit toujours une sorte d'éguillon dans l'ame de ses auditeurs.

Par ce ** rare talent de la parole, Périclès vint à bout de se conserver pendant quarante ans de suite, tant en paix qu'en guerre, une entière autorité sur le peuple du monde le plus inconstant, le plus capricieux, & en même tems le plus jaloux de sa liberté; dont il falloit tantôt relever le découragement dans les disgraces qui lui arrivoient, tantôt rabattre la fierté & arrêter les fougues dans les heureux succès. On voit par-là ce que peut l'éloquence, & quel cas on en doit faire.

tamque in eo vim fuisse, ut in eorum mentibus qui audissent quasi aculeos quosdam relinqueret. *De Orat. lib. 3. n. 138.*

* Ab Aristophane poeta fulgurare, tonare, permiscere Graciam dictus est. *Orat. n. 29.*

Ἡ τραπίζι, ἐς ὅτα, ξυνεκίκα τὴν Ἑλλάδα.

** Itaque hic doctrina, consilio, eloquentia excellens, quadraginta annos præfuit Athenis, & urbanis eodem tempore & bellicis rebus. *Ibid.*

Quoique Périclès n'ait laissé après lui aucune piece d'éloquence, il mérite bien cependant d'être mis à la tête des orateurs Grecs; d'autant plus que, selon * Cicéron, c'est lui qui fit naître à Athènes le goût de la saine & parfaite éloquence, qui la mit en honneur, qui en montra le véritable usage & la véritable destination, & qui en fit sentir les salutaires effets par le succès qu'eurent ses harangues.

Je parlerai maintenant des dix Orateurs Athéniens dont Plutarque nous a donné la vie en abrégé, & je ne m'arrêterai que sur ceux qui sont le plus connus.

Des dix Orateurs Grecs.

*Plut. de vita
decem Rhet.*

ANTIPHON profita beaucoup des entretiens qu'il eut avec Socrate. Il donnoit des leçons de Rhétorique. Il composoit aussi des plaidoyers pour ceux qui en avoient besoin; & l'on croit qu'il fut le premier qui introduisit cette coutume. Il étoit vif & riche pour l'invention, exact pour le stile, fort pour les preuves, habile pour répondre aux objections imprévues: il réussissoit à émouvoir les passions, & à donner à chaque personnage qu'il faisoit parler son caractère propre & particulier. Il fut condamné à mort pour avoir favorisé l'établissement des Quatre-cens à Athenes.

* Pericles primus adhibuit doctrinam, &c. *In Brut.*
n. 44.

ANDOCIDE étoit aussi contemporain *Plut.* de Socrate. Il commença à fleurir vingt ans avant Lyſias. Il fut appelé en jugement, comme ayant eu part au renversement des statues de Mercure, qui furent toutes abattues ou mutilées en une seule nuit, au commencement de la guerre du Péloponèse. Il ne se tira de ce danger qu'en promettant d'indiquer les coupables, du nombre desquels il mit son propre pere, à qui pourtant il sauva la vie. Son stile étoit simple & presque entièrement destitué de figures & d'ornemens.

LYSIAS étoit originaire de Syracuse, mais né à Athènes. A l'âge de quinze ans il passa à Thurium en Italie avec deux de ses freres dans la nouvelle colonie qui alloit s'y établir. Il y demeura jusqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuse; & il retourna pour lors à Athènes âgé de quarante-huit ans. *Dionys. Halicarn. in Lyf.*

Il s'y distingua par un mérite particulier, & il a toujours été regardé comme un des plus excellens Orateurs Grecs, mais dans le genre d'éloquence simple & tranquille. La clarté, la pureté, la douceur, la délicatesse du stile, faisoit son caractère propre. C'étoit, dit * Cicéron, un écrivain d'une précision, d'une élégance extrême, & déjà

* Fuit Lyſias... egregiè perfectum dicere. *Cic. in Brut. n. 35.*
subtilis atque elegans, quem
jam prope audeas oratorem

Athènes pouvoit presque se vanter d'avoir un Orateur parfait. Quintilien en donne la même idée. *Lyfias* *, dit-il, a le stile élégant & léger. S'il fuffit à l'Orateur d'instruire, il n'en est point qu'on puisse mettre au-dessus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans son discours. Son stile est néanmoins plus semblable à un ruisseau clair & pur, qu'à un grand fleuve.

Si *Lyfias* se renferma pour l'ordinaire dans cette simplicité, &, comme ** *Cicéron* l'appelle, cette maigreur de stile, ce n'est pas qu'il fut absolument incapable de force & de grandeur : car, selon le même *Cicéron*, on trouve dans ses harangues des endroits très forts & très-nerveux. Il en ufoit ainsi par choix & par jugement. Il ne plaidoit point lui-même de cause dans le barreau, mais il composoit des plaidoiers pour les autres ; & pour entrer dans leur caractère, il étoit souvent obligé d'employer un stile simple & peu relevé, fans

* *Lyfias subtilis atque elegans, & quo nihil, si oratori satis sit docere, quæras perfectius. Nihil enim est inane, nihil accersitum: puro tamen fonti, quam magno flumini, propior.*
Quintil. lib. 10. cap. 1.

** In *Lyfia* sunt sæpe etiam lacerti, sic ut nihil fieri possit valentius: verum est certe genere toto strigolior.
Brut. n. 64.

*** Illud in *Lyfia* dicendi texum tenue atque rarum latioribus numeris corrumpendum non erat. Perdidisset enim gratiam, quæ in eo maxima est, simplicis atque in affectati coloris: perdidisset fidem quoque. Nam scribebat aliis, non ipse dicebat, ut opportuerit esse illa rudibus & in compositis similia, quod ipsum compositio est. *Quint. lib. 9. cap. 4.*

quoi il eût perdu cette grace de la naïveté qui est admirable en lui, & il eut trahi lui-même son secret. Il falloit donc que ses discours, qu'il ne prononçoit pas lui-même, eussent un air négligé, ce qui est un grand art, & un des grands secrets de la composition. On éludoit ainsi la loi qui ordonnoit aux accusés de plaider eux-mêmes leur cause, sans employer le ministère des Avocats.

Quand Socrate fut appelé devant les Juges pour rendre compte de ses sentimens sur la religion, Lysias lui apporta un plaidoyer qu'il avoit composé avec beaucoup de soin, & où sans doute il avoit fait entrer tout ce qui étoit capable de toucher les Juges. Socrate, après l'avoir lu, dit * qu'il le trouvoit fort beau, fort oratoire, mais peu convenable au caractère de force & de courage qu'un philosophe devoit montrer.

Denys d'Halycarnasse peint fort au long, & avec beaucoup de goût & de jugement, le caractère du stile de Lysias, & en marque en détail tous les traits, mais toujours dans le genre d'éloquence simple & naturelle dont j'ai parlé. Il rapporte même quelques morceaux d'une de ses harangues, pour mieux faire connoître son stile.

ISOCRATE étoit fils de Théodore

* Illam orationem diser- | deri, fortem & virilem non
tam sibi & oratoriam vi- | videri.

Athénien, qui s'étant enrichi à faire des instrumens de musique, amassa assez de bien pour être en état de faire élever avec soin ses enfans; car il avoit encore deux fils, & une fille. Isocrate vint au monde vers la quatre-vingt-sixième olympiade, vingt-deux ans après Lyfias, & sept avant Platon.

AN. M. 3568.
AV. J. C. 436.

Il reçut une excellente éducation, & eut pour maîtres Prodicus, Gorgias, Tifias, & selon quelques-uns, Théramène, c'est-à-dire tout ce qu'il y avoit alors de plus fameux Rhéteurs.

Son inclination l'auroit assez porté à suivre la route ordinaire des jeunes Athéniens, & à entrer dans le maniment des affaires: mais la foiblesse de sa voix, & une timidité presque insurmontable, ne lui permettant pas de se hasarder à paroître en public, il tourna ses vues d'un autre côté. Il ne renonça pas néanmoins entièrement ni à la gloire de l'éloquence, ni au desir de se rendre utile au public, qui étoient ses deux grandes passions; & ce que l'empêchement naturel de sa voix lui refusoit, il songea à le regagner par le ministère de la main & de la plume. Il s'appliqua donc avec soin à la composition, & ne prit point pour objet de son travail, comme la plupart des Sophistes, des questions vagues & inutiles, ou des sujets de pure curiosité, mais des matieres solides & importantes de gouvernement & de politique, qui pussent

être utiles aux républiques & aux Princes mêmes, aussi bien qu'aux particuliers, & qui pussent aussi lui faire honneur par les graces qu'il tâcheroit de répandre dans ses écrits. C'est Isocrate lui-même qui nous apprend dans l'exorde de l'un de ses discours, que telles avoient été ses vues. *In Panathem.*

Il s'exerça aussi à composer des plaidoyers pour ceux qui en avoient besoin, selon l'usage assez ordinaire en ces tems-là, quoique contraire à la disposition des loix, qui ordonnoient, comme je l'ai déjà marqué, que les parties se défendissent elles-mêmes sans employer de secours étrangers. Mais comme ces plaidoyers lui attiroient à lui-même des affaires à cause du violement de la loi, & l'obligeoient de comparoître souvent devant les juges, il y renonça entièrement, & ouvrit une école d'éloquence pour instruire la Jeunesse.

Par ce * nouvel établissement, la maison d'Isocrate devint pour toute la Grèce une pépinière féconde de grands hommes, & il n'en sortit, dit Cicéron, comme du che-

* *Exstitit igitur Isocrates* (cujus domus cunctæ Græciæ quasi ludus quidam paruit atque officina dicendi) magnus orator & perfectus magister quanquam foren- si luce caruit, intraque patrietibus aluit eam gloriam, quam nemo quidem, meo judicio, est postea consecu- tus. *Cic. in Brut. n. 32.*

Ex Isocratis ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes extiterunt. *Lib. 2. de Orat. n. 94.*

Clarissimus ille præceptor Isocrates, quem non magis libri benè dixisse, quam discipuli bene docuisse testantur. *Quintil. lib. 2. c. 9.*

val de Troie, que d'illustres personnages. Quoiqu'il ne parût point en public au barreau, & qu'il demeurât renfermé dans l'enceinte particuliere de son école ou de son cabinet, il se fit une réputation à laquelle personne après lui ne put atteindre, également estimé & pour le talent de bien composer, & pour l'art de bien enseigner, comme ses écrits & ses disciples en firent foi.

Il avoit un discernement merveilleux pour connoître la force, le génie, le caractère de ses écoliers; pour voir comment il falloit manier leur esprit, & de quel côté il falloit les tourner : talent * rare, & absolument nécessaire pour réussir dans l'important emploi d'enseigner. Isocrate avoit coutume de dire, en parlant de deux de ses plus illustres disciples, qu'il usoit d'éperon à l'égard d'Ephore, & de bride à l'égard de Théopompe, pour exciter la lenteur de l'un, & retenir la trop grande vivacité de l'autre. Celui-ci, en composant, s'abandonnoit à son feu & à son imagination, & se répandoit en expres-

* Diligentissimè hoc est eis, qui instituunt aliquos atque erudiunt, videndum, quò sua quemque natura maximè ferre videatur... Dicebat Isocrates, doctor singularis, se calcaribus in Ephoro, contrà autem in Theopompo frenis uti sole-
re. Alterum enim exultan-

tem verborum audacia re-
primebat, alterum cunc-
tantem & quasi verecun-
dantem incitabat. Neque
eos similes effecit inter se,
sed tantum alteri affinxit;
de altero limavit, ut id con-
formaret in utroque, quod
utriusque natura pareretur.

Lib. 3 de Orat, n. 36.

sions hardies & brillantes; il le réprimoit. L'autre, au contraire, timide & réservé, ne songeoit qu'à la justesse, & n'osoit rien hasarder; il lui faisoit prendre l'essor. Son dessein n'étoit pas de les rendre semblables: mais, en retranchant à l'un, & ajoutant à l'autre, il vouloit les amener au point de perfection dont leur naturel étoit susceptible.

L'école d'Isocrate fut fort utile au public, & en même tems fort lucrative pour lui-même. Il y amassa plus d'argent que n'avoit fait encore aucun des sophistes. Il avoit pour l'ordinaire plus de cent écoliers, & il tiroit de chacun d'eux mille dragmes, c'est-à-dire plus de cinq cens livres, apparemment pour tout le tems qu'ils étudioient sous lui. Je serois fâché, pour l'honneur d'un si habile maître, que ce qu'on dit de lui par rapport à Démosthène fût vrai, qu'il ne voulut pas lui laisser prendre ses leçons, parce qu'il n'étoit pas en état de lui payer entièrement la rétribution ordinaire. Je m'en tiens à ce que le même Plutarque dit dans le même endroit, Qu'Isocrate ne prenoit rien des citoyens d'Athènes, mais seulement des étrangers. Cette conduite généreuse & désintéressée convient beaucoup mieux à son caractère, & aux excellens principes de morale répandus dans tous ses ouvrages.

Outre le revenu de son école, il rece-

*Plut. de de-
cem. Orator.
Gr. in Isocr.*

voit de grands présens de personnes considérables. Nicoclès, roi de Cypre, fils d'Evagore, lui donna vingt talens (vingt mille écus) pour le discours qui porte son nom.

Plut. ibid. On rapporte d'Isocrate une parole fort sensée. Il étoit à la table de Nicocréon, roi de Cypre, & on le pressoit de parler & de fournir à la conversation. Il s'en excusa toujours, & apporta cette raison de son refus : *Ce que je fais n'est point ici de saison ; & ce qui seroit ici de saison, je ne le fais point.* Cette pensée ressemble fort à celle de Sénèque. *Je * n'ai jamais voulu plaire au peuple, car il n'approuve point ce que je fais, & je ne fais point ce qu'il approuve.*

Ibid. Isocrate ayant appris la défaite des Athéniens par Philippe à la bataille de Chéronée, ne put pas survivre au malheur de sa patrie, & mourut de douleur, étant demeuré quatre jours sans manger. Il avoit vécu quatre-vingt-dix-huit ou cent ans.

Il est difficile de mieux peindre le caractère du stile d'Isocrate que ne l'ont fait Cicéron & Quintilien : je citerai leurs propres paroles.

In Orat. n. 41. & 42. Cicéron, après avoir rapporté l'idée avantageuse que Socrate s'étoit formée

* Nunquam volui populo placere : nam, quæ ego scio, non probat; quæ probat populus, ego nescio. *Senec. Epist. 29.*

d'Isocrate

d'Isocrate encore tout jeune; & l'éloge magnifique que Platon, l'ennemi déclaré, ce semble, des rhéteurs, avoit fait du même Isocrate fort âgé, continue ainsi en décrivant son stile. *Dulce igitur orationis genus, & solutum, & effluens, sententiis argutum, verbis sonans, est in illo epidictico genere, quod diximus proprium Sophistarum, pompæ quàm pugnæ aptius, gymnasiis & palæstræ dicatum, sprellum & pulsum foro.* « Ce genre » d'éloquence est doux, agréable, cou- » lant, plein de pensées fines & d'expres- » sions harmonieuses : mais il a été exclu » du barreau, & renvoyé aux académies, » comme plus propre aux exercices de pur » appareil, qu'aux vrais combats ».

Voici le portrait qu'en fait Quintilien, Lib. 10. c. 1. qui paroît tiré d'après le premier. *Isocrates in diverso genere dicendi* (Il venoit de parler de Lysias) *nitidus & comptus, & palæstræ quàm pugnæ magis accommodatus, omnes dicendi videres secutus est. Nec immeritò, auditoriis enim se, non judiciis comparârat: in inventione facilis, honesti studiosus, in compositione adeo diligens, ut cura ejus reprehendatur.*

Il y avoit une grande ressemblance sur plusieurs chefs entre Lysias & Isocrate, comme le montre fort au long Denys d'Halicarnasse : mais le dernier avoit un stile plus doux, plus coulant, plus élé-

gant, plus fleuri, plus orné; des pensées plus vives & plus délicates; un arrangement de paroles étudié avec un soin extrême, & poussé peut-être jusqu'à l'excès. En un mot, toutes les beautés, toutes les graces de l'éloquence, telles que les comporte le genre démonstratif propre aux Sophistes, sont étalées dans ses discours, destinés non pour l'action & le barreau, mais pour la pompe & l'ostentation.

Cicéron, en plusieurs endroits de ses livres de rhétorique, insiste beaucoup sur ce qu'Isocrate est le premier, à proprement parler, qui a introduit dans la langue grecque, le nombre, la cadence, l'harmonie, qui étoient avant lui peu connus, & presque généralement négligés.

Il me reste à exposer une dernière qualité d'Isocrate, qui est son vif amour du bien & de la vertu, que Quintilien exprime par ce mot, *honesti studiosus*, & qui, selon Denys d'Halicarnasse, l'élève infiniment au-dessus de tous les autres Orateurs. En parcourant les principaux de ses discours, il montre qu'ils ne tendent tous qu'à inspirer aux villes, aux princes, aux particuliers même des sentimens de probité, d'honneur, de bonne foi, de modération, de justice, d'amour du bien public, de zèle pour la conservation de la liberté, de respect pour la sainteté du serment & des traités, & pour tout ce qui

a rapport à la religion. Il conseille à tous ceux qui sont chargés du soin de gouverner les états & d'administrer les affaires publiques, de lire & d'étudier avec une attention singulière ces livres admirables, qui renferment tous les principes de la saine & véritable politique.

ISÉE étoit de Chalcis en Eubée. Etant venu à Athènes, il prit les leçons de Lysias, dont il imita si bien le stile, qu'en lisant leurs discours on avoit de la peine à distinguer duquel des deux ils étoient. Il commença à paroître avec éclat après la guerre du Péloponnèse, & continua jusqu'au tems de Philippe. Il fut maître de Démosthène, qui s'attacha à lui préféra-blement à Isocrate, parce que l'éloquence d'Isée étoit plus forte & plus véhémence, & par cette raison plus conforme au génie vif de Démosthène.

LYCURGUE fut fort estimé à Athènes pour son éloquence, & encore plus pour sa probité. Il fut chargé de plusieurs commissions importantes, & s'en acquitta toujours avec succès. On lui confia le soin de la police dans Athènes, & il fit une rude guerre aux malfaiteurs, qu'il obligea de sortir tous de la ville. Il passoit pour un Juge sévère & inexorable. C'est à quoi Cicéron fait allusion, en écrivant à son ami Atticus: *Nojmetipsi, qui Lycurgei*

Plut. in Is

*Ad Attic.
Ep. 13, l. 1.*

à principio fuiffemus , quotidie demittigamur.

Lycurgue fut nommé Questeur, c'est-à-dire receveur général des revenus de la république, à trois différentes reprises, & exerça cette charge pendant quinze ans. Pendant ce tems-là il lui passa par les mains quatorze mille talens, (quarante-deux millions) dont il rendit un fidele compte. Avant lui le revenu de la ville n'étoit que de soixante * talens (soixante mille écus): il le fit monter jusqu'à douze cens talens (douze cens mille écus). C'est ce Questeur, qui, voyant qu'un Fermier faisoit mener en prison le Philosophe Xénocrate, parce qu'il avoit manqué à payer dans le tems un certain tribut comme étranger, le tira d'entre les mains des archers, & y fit conduire à sa place le fermier, pour avoir eu l'insolence & la dureté de traiter ainsi un homme de lettres. Cette action fut applaudie généralement. Lycurgue étoit du nombre des Orateurs qu'Alexandre demanda qui lui fussent livrés, à quoi les Athéniens ne purent consentir.

ESCHINE. DEMOSTHENE. J'ai exposé ailleurs fort au long l'histoire de ces deux célèbres Orateurs, qui furent tou-

Traité des études , tome

Hist. Anc.

tom. 6.

* Ce revenu seroit bien médiocre pour une ville comme Athènes, & l'augmentation bien considérable. Je ne sais si on ne pourroit pas lire *ἑξακόσια*, six cens, au lieu de *ἑξήκιστα*, soixante.

jours émules & rivaux, & dont les disputes ne cessèrent que par l'exil d'Eschine. J'ai traité aussi ce qui regarde leur stile & leur éloquence. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit sur ces deux articles. Je me contente de remettre ici sous les yeux du lecteur les deux portraits qu'en trace Quintilien.

Sequitur Oratorum ingens manus, cum decem simul Athenis ætas una tulerit; quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit; tanta vis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam nervis intentata sunt, tam nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quid desit in eo, nec quid redundet, invenias. Plenior Æschines, & magis fusus, & grandiori similis; quo minùs strictus est; carnis tamen plus habet, lacertorum minus.* « Suit
 » maintenant une foule d'Orateurs, car il
 » y en a eu à Athènes jusqu'à dix à la fois :
 » à la tête desquels marche Démosthène,
 » qui les a tous passés de bien loin, & qui a
 » mérité d'être proposé presque comme la
 » règle de l'éloquence. Son stile a tant de
 » force, il est si serré, si tendu, tout s'y
 » trouve dans une telle justesse & dans une
 » précision si exacte, qu'on ne trouve rien à

Lib. 210 c. 1.

* La métaphore n'est point ici tirée des nerfs du corps, comme l'ont supposé les traducteurs, mais des cordes d'un arc, qui étant extrêmement tendues, poussent les traits avec une force & une impétuosité extraordinaire.

» y ajouter, ni à en retrancher. Eschine est
 » plus abondant, plus diffus. Il paroît plus
 » grand, parce qu'il est moins ramassé. Il a
 » plus d'embonpoint, & moins de nerfs ».

*Plut. in
Hyper.*

HYPERIDE avoit été d'abord auditeur & disciple de Platon. Il se tourna ensuite du côté du barreau, & il y fit admirer son éloquence. Son * stile avoit beaucoup de douceur & de délicatesse : mais il n'étoit propre que pour les petites causes. Il se trouva uni avec Lycurgue pour le manie-ment des affaires publiques dans le tems qu'Alexandre attaqua les Grecs, & il se déclara toujours ouvertement contre ce Prince. Après la perte de la bataille près de Cranon, les Athéniens étant près de le livrer à Antipater, il s'enfuit à Egine, & étant parti de là, il se sauva dans un temple de Neptune, d'où il fut arraché & conduit à Corinthe vers Antipater, qui le fit appliquer à une cruelle question pour tirer de lui quelques secrets & quelques éclaircissemens dont il avoit besoin. Mais, dans la crainte d'être forcé par la violence de la douleur à trahir sa patrie & ses amis, il se coupa la langue avec les dents, & expira dans les tourmens.

*Plut. in
Din.*

DINARQUE, natif de Corinthe selon quelques-uns, vint s'établir à Athènes dans

* Dulcis imprimis & acutus Hyperides : sed minoribus causis, ut non dixerim | utilior, magis par. Quintil. lib. 10. cap. 1.

le tems qu'Alexandre pouſſoit ſes conquêtes dans l'Asie. Il fut diſciple de Théophraste qui avoit pris la place & l'école d'Aristote, & fit auſſi une liaison particulière avec Démétrius de Phalère. Il ne plaidoit pas par lui-même, mais composoit des plaidoiers pour ceux qui avoient des procès. Il se propoſa pour modele Hypéride, ou plutôt selon d'autres, Démoſthène, dont le stile vif & véhément convenoit mieux à son caractère.

*Changement arrivé chez les Grecs dans
l'Eloquence.*

L'espace qui s'est écoulé depuis Périclès jusqu'à Démétrius de Phalère dont nous allons parler, a été le beau tems de l'éloquence chez les Grecs: cet espace est à peu près de cent trente ans. Avant Périclès la Grece avoit eu beaucoup de grands hommes pour le gouvernement, pour la politique, pour la guerre, & l'on y avoit vu une foule d'excellens Philosophes: mais l'éloquence y étoit peu connue. Ce fut lui, comme je l'ai déjà observé, qui le premier la mit en honneur, qui en montra la force & le pouvoir, & qui en fit naître le goût. Ce goût ne fut pas commun à toute la Grece. Parle-t-on dans ces tems là de quelque Orateur Argien, Corinthien, ou Thébain? Il se renferma dans Athènes, qui

porta dans les cinquante dernières années de l'espace dont je parle ce grand nombre d'illustres Orateurs, dont le mérite lui a tant fait d'honneur, & rendu sa réputation immortelle. Tout ce tems-là fut comme le règne de la saine & de la vraie Eloquence, qui ne connoît & n'admet d'autre parure qu'une beauté naturelle & sans fard. *Hæc ætas effudit hanc copiam; & , ut opinio mea fert , succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit , in quo naturalis inesset , non fucatus nitor.*

Brut. n. 36.

Tandis que l'on se proposa ces grands Orateurs pour modeles, & que l'on fut fidele à les imiter, le goût de la bonne éloquence, c'est-à-dire d'une éloquence mâle & solide, se conserva dans toute sa pureté. Mais quand, après leur mort, on eut commencé à les perdre insensiblement de vue, & à suivre d'autres routes, une éloquence d'un nouveau genre, plus parée & plus embellie, succéda à l'ancienne, & la fit bientôt disparoître. Ce fut Démétrius de Phalere qui causa ce changement; & c'est de lui qu'il me reste à parler.

DÉMÉTRIUS, dont il s'agit fut surnommé le *Phalérien* du nom de Phalére sa patrie, qui étoit un des ports d'Athènes. Il eut pour maître le célèbre Théophraste.

Je ne rapporterai point ici son histoire, qui est traitée avec assez d'étendue dans le

VII^e volume. On y voit comment Cassandre s'étant rendu maître d'Athènes quelque tems après la mort d'Alexandre le Grand, en confia le gouvernement à Démétrius, qui le conserva pendant dix ans, & s'y conduisit avec tant de sagesse, que le peuple lui dressa trois cens soixante statues : comment ensuite elles furent renversées, & lui obligé de se retirer en Egypte, où Ptolémée Soter le reçut fort bien : enfin comment, sous Ptolémée Philadelphe fils de Soter, il fut mis en prison, où il mourut d'une morsure d'aspic.

Liv. XV
§. v.

§ VII.
Livre XVII.
§. v.

Je ne considère maintenant Démétrius de Phalère que comme Orateur, & je dois exposer comment il contribua à la décadence & au dépérissement de l'éloquence à Athènes.

J'ai déjà marqué qu'il avoit été disciple de Théophraste, appelé de ce nom à cause de sa *maniere de parler* excellente & *divine*. Il avoit pris sous lui un stile orné, fleuri, & élégant. Il s'étoit exercé dans le genre d'éloquence qu'on appelle le genre *tempéré*, qui tient le milieu entre le sublime & le simple; qui admet toute la parure & tous les ornemens de l'art; qui emploie les graces brillantes de l'élocution, & la beauté éclatante des pensées : en un mot, qui est rempli de douceur & d'agrément, mais dénué de force & de vigueur, & qui avec tout son brillant & tout son éclat ne

s'élève pourtant point au-dessus du médiocre. Démétrius excelloit dans ce genre d'écrire, fort capable de plaire & d'exciter l'admiration par lui-même, si on ne le comparoit au genre sublime & magnifique, dont la beauté solide & maestueuse fait disparoître l'éclat de ces graces légères & superficielles. Il * étoit aisé de reconnoître à son stile coulant, doux, agréable, qu'il avoit été disciple de Théophraste. Ses expressions éclatantes, ses métaphores heureuses, étoient, dit Cicéron, comme autant d'astres brillans, qui donnoient du lustre à son discours, & le rendoient lumineux.

On se laisse, pour l'ordinaire, assez facilement éblouir par cette sorte d'éloquence, qui fait illusion à l'esprit, en flattant l'imagination. C'est ce qui arriva pour lors à Athènes, & Démétrius fut le premier ** qui donna atteinte à l'ancien & solide goût, & qui commença à corrompre

* Orator parum vehemens, dulcis tamen, ut Theophrasti discipulum agnosceres. *Offic. l. 1. n. 3.*

Cujus oratio cum sedatè placidèque loquitur, tum illustrent eam quasi stellæ quædam tralata verba atque immutata. *Orat. n. 92.*

** Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & sua-

vis, sicut fuit, videri maluit quàm gravis: sed suavitate ea, qua perfunderet animos, non qua perfringeret: & tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, à quibus esset auditus, *Brut. n. 38.*

l'éloquence. Son unique but, en parlant au peuple étoit de lui plaire. Il vouloit montrer qu'il avoit de la douceur, & c'étoit en effet son caractère: mais cette douceur chatouilloit les oreilles sans aller plus loin, & il laissoit seulement l'agréable souvenir d'un arrangement de pensées & de mots étudiés, & d'une douce harmonie. Ce n'étoit point comme dans Périclès une éloquence victorieuse, qui, pleine de charmes, mais armée en même tems d'éclairs & de foudres, laissoit dans l'esprit des auditeurs, avec le sentiment d'un agréable plaisir, une vive impression & une sorte d'éguillon perçant qui pénétrait jusqu'au cœur.

Cette éloquence d'appareil peut avoir quelquefois lieu dans des actions de pompe & d'éclat, où l'on ne se propose d'autre but que de plaire à l'auditoire, & de faire montre d'esprit, tels que sont les Panégyriques, pourvu néanmoins qu'on y garde de sages mesures, & qu'on resserre dans de justes bornes la liberté que l'on accorde à ce genre de discours. Peut-être aussi que cette éloquence auroit été moins dangereuse, si elle s'étoit tenue renfermée dans les assemblées particulières des rhéteurs & des sophistes, qui n'admettoient qu'un nombre d'auditeurs assez borné. Mais celle de Démétrius avoit un bien plus grand théâtre. C'étoit devant le peuple en-

tier qu'elle paroïssoit : de sorte que sa maniere de haranguer, si elle étoit applaudie, comme elle l'étoit toujours, devenoit la regle du goût public. On ne connut plus d'autre langage dans le Barreau, les écoles de Rhétorique furent obligées de s'y conformer. Toutes les Déclamations, qui en faisoient le principal exercice, & dont on attribue l'invention à notre Démétrius, étoient formées sur ce même plan. En se proposant son stile pour modèle, on ne s'en tint pas au point où il s'étoit arrêté : car il avoit d'excellentes parties, & étoit louable en beaucoup de choses. Elocution, pensées, figures, tout fut outré à l'excès. Ce mauvais goût passa rapidement dans les provinces, & s'y corrompit encore beaucoup plus. Dès * que l'éloquence, sortie du Pirée en cet état, se fut répandue dans les Iles & dans l'Asie, perdant, pour ainsi dire, cet air de santé & d'embonpoint qu'elle avoit conservé si long-tems dans son terroir naturel, elle prit bientôt les manieres étrangères, & désapprit presque à parler : tant fut grande & prompte sa décadence. C'est Cicéron qui en fait cette peinture.

La perte de la liberté à Athènes entraîna

* Ut semel è Pireæo eloquentia evecta est, omnes peragravit insulas, atque ita peregrinata tota Asia est, ut se externis oblineret moribus, omnemque illam salubritatem Atticæ dictionis quasi sanitatem perderet, ac loqui penè dedisceret. *Brut.* n. 51.

en partie celle de l'éloquence. On n'y vit plus paroître de ces grands hommes, qui par le talent de la parole lui avoient fait tant d'honneur. Quelques Rhéteurs seulement & quelques Sophistes, répandus en différens endroits de la Grece & de l'Asie, soutinrent un peu l'ancienne réputation : j'en ai parlé ailleurs.

Mais, ce qui est étonnant, plusieurs siècles après, l'Eloquence reprit de nouvelles forces, & reparut avec presque autant d'éclat qu'elle avoit fait autrefois à Athènes. On voit bien que je veux parler de cet heureux tems, où les Peres Grecs firent un si louable & si saint usage du talent de la parole. Car je ne crains point de mettre en parallèle avec les plus célèbres Orateurs d'Athènes S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Jean Chrysostôme, & quelques autres. J'en ai rapporté plusieurs extraits dans le second Volume du Traité des Etudes, sur-tout de S. Jean Chrysostôme, qui ne le cèdent point, ce me semble, aux harangues de Démosthène, ni pour la beauté du style, ni pour la grandeur des choses mêmes, ni pour la force & la véhémence des passions. On peut consulter ces endroits, qui me dispensent d'apporter ici de nouvelles preuves de ce que j'avance ; & je crois que l'on conviendra avec moi qu'on ne trouve rien de plus beau ni de plus éloquent dans toute l'antiquité Grecque.

Nous verrons bientôt que l'Eloquence Latine n'a pas eu le même avantage. Depuis, qu'après avoir jetté un éclat extraordinaire pendant quelques années, elle eut commencé à déchoir, elle s'affoiblit toujours de plus en plus par des déclinis assez prompts, & tomba enfin dans une corruption dont elle ne s'est jamais relevée. C'est ce que je dois montrer dans l'Art. suivant.

ARTICLE SECOND.

DES ORATEURS LATINS.

ROME, occupée d'abord à s'affermir dans son premier établissement, puis à s'étendre de jour en jour dans les contrées voisines, & enfin à porter au loin ses conquêtes, donna pendant plusieurs siècles tous ses soins & toute son application aux exercices militaires, & demeura pendant tout ce tems-là sans goût pour les arts & pour les sciences en général, & en particulier pour l'éloquence, dont elle n'avoit encore presque aucune idée. Ce ne fut qu'après * avoir domté les peuples les plus puissans, & s'être affermie dans un tranquille repos, que le commerce qu'elle eut avec les Grecs commença à la tirer de cette grossiereté & de cette espece de barbarie par rapport aux

* Postea quàm imperio omnium gentium constituto, diuturnitas pacis otium confirmavit, nemo ferè lau- | dis cupidus adolescens non sibi ad dicendum studio omni enitendum putavit. *Lib. 1. de Orat. n. 14.*

exercices de l'esprit ; & que la Jeunesse Romaine , sortie comme d'un profond sommeil , & devenue sensible à une nouvelle espece de gloire inconnue à ses ancêtres , commença à ouvrir les yeux , & à prendre du goût pour l'éloquence.

Pour donner quelque idée des premiers commencemens de l'éloquence dans Rome , de ses progrès , de sa perfection , & de sa décadence , je partagerai en quatre âges les Orateurs Romains : mais je ne m'arrêterai qu'à ceux qui sont les plus connus ou par leur réputation , ou par leurs Ouvrages.

§. I. *Premier âge des Orateurs Romains.*

LES ROMAINS à l'abri de la paix , amie des sciences , & mere du loisir , firent d'abord par eux-mêmes quelques efforts pour acquérir le talent de la parole. Mais , * comme ils ignoroient absolument la route qu'il falloit tenir pour y arriver , & qu'ils n'avoient d'autre guide que leur propre esprit & leurs propres réflexions , ils n'avançoient pas beaucoup. Il fallut que la Grece vaincue vînt au secours de ses vainqueurs. Quand on eut entendu parler à Rome les

* Ac primò quidem totius rationis ignari , qui neque exercitationis ullam viam , neque aliquod præceptum artis esse arbitrantur , tantum , quantum ingenio & cogitatione poterant , con-
 quebantur. Pòst autem , auditis oratoribus Græcis , cognitisque eorum literis , adhibitisque Doctõribus , incredibili quodam nostri homines dicendi studio flagra-
 verunt. *Lib. 1 de Orat. n. 14.*

Rhétteurs Grecs, qu'on eut pris leurs leçons, & qu'on se fut formé dans la lecture de leurs Livres, la Jeunesse Romaine conçut une ardeur incroyable pour l'Eloquence. Nous avons vu ailleurs quelles difficultés elle trouva à sa première entrée à Rome, & quelles traverses il lui fallut essuier pour s'y établir. Mais c'est le propre de l'Eloquence de vaincre les obstacles & de forcer les barrières qu'on lui oppose. Elle prit le dessus à Rome malgré les efforts de Caton, qui, grand Orateur lui-même, ne vouloit pas néanmoins qu'on se livrât trop aux Arts des Grecs; & elle y devint en peu de tems l'étude dominante. Les plus grands hommes dans la suite, comme Scipion & Lélius, avoient toujours auprès d'eux d'habiles Grecs, dont ils se faisoient gloire de prendre les leçons.

Pour venir aux Orateurs du premier âge, les plus connus sont Caton le Censeur, les Gracques, Scipion l'Emilien, Lélius. Ils avoient un excellent naturel, un merveilleux fond d'esprit, beaucoup d'ordre dans leurs discours, de force dans les preuves, de solidité dans les pensées, d'énergie dans les expressions : mais nul art, nulle délicatesse, nulle grace, nul soin de l'arrangement des mots, nulle connoissance du nombre & de l'harmonie du discours.

CATON avoit composé un nombre infini de harangues. On en comptoit du

*Hist. Anc.
T. XI. part.
2.*

*Lib. 2. de
Orat. n. 155.*

*Cic. in Brut.
n. 65.*

tems de Cicéron plus de cent cinquante : mais elles n'étoient point lues. Il * prétend néanmoins qu'il ne manquoit aux traits de son éloquence qu'une certaine fleur de stile, & une vivacité de couleurs qui n'étoient point encore alors en usage.

LES GRACQUES se distinguoient aussi par une éloquence mâle & robuste, mais dénuée d'ornemens. Cicéron nous a conservé quelques lignes d'un discours que tint le jeune Gracchus après la mort de son frere, qui sont très-vives & très-touchantes, & que lui-même a imitées dans la péroraison de son plaidoyer pour Muréna. *Quò me m'fer conseram? quò vertam? In Capitolium-ne? at fratris sanguine redundat. An domum? matrem-ne ut miseram lamentantemque videam, & abjectam?* « Où irai-je? de quel côté me tournerai-je, malheureux que je suis? Sera-ce vers le Capitole? mais il est encore teint du sang de mon frere. Retournerai-je dans ma maison? Quoi! pour y voir une mere affligée, dans la dernière désolation, & baignée dans ses pleurs? » Si le reste du discours ressembloit à ce peu de lignes, il ne le céderoit en rien à ceux de Cicéron. En ** les prononçant, tout parloit en lui,

Lib. 3. de
Orat. n. 215.

* Intelliges nihil illius lineamentis, nisi eorum pigmentorum; quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuisse. Brut. n. 298.

** Quæ sic ab illo acta esse constabat oculis, voce,

Lib. 10. c. 3.

les yeux , la voix , le geste , de sorte que ses ennemis mêmes ne purent retenir leurs larmes. Aulu-Gelle nous a conservé deux fragmens de discours de C. Gracchus , qui ne sont point du goût de celui que cite Cicéron. Ils sont élégans , mais froids , quoique dans une matière grave & touchante. C'est le même Gracchus qui avoit toujours derrière lui un domestique , qui , avec sa flûte , l'avertissoit quand il devoit hausser ou baisser le ton de sa voix.

Quintilien oppose souvent le stile du siècle dont nous parlons , à celui du tems où lui-même vivoit ; & il donne à cette occasion un excellent précepte. « Les * jeu-
 » nes gens , dit-il , ont deux grands défauts
 » à éviter. Le premier seroit , si quelque
 » admirateur outré des Anciens leur don-
 » noit pour lecture & pour modèles les
 » harangues de Caton , des Gracques , &
 » d'autres pareils Auteurs : car ce seroit le

gestu , inimici ut lacrymas tenere non possent. *Ibid.*

* Duo genera maximè cavenda pueris puto , unum , ne quis eos antiquitatis nimius admirator in Gracchorum Catonisque & aliorum similium lectione durefcere velit : fient enim horridi atque jejuni.... Alterum , quod huic diversum est , ne recentis hujus lasciviae flosculis capti , voluptate quadam prava deliniantur , ut prædulce illud genus & puerilibus ingeniis hoc gratius , quo propius est , adament. Firmis autem judiciis jamque extra periculum positis , suaserim & antiquos legere , ex quibus si assumatur solida ac virilis ingenii vis , deteriso rudis seculi squalore , tum noster hic cultus clariùs enitescet ; & novos , quibus & ipsis multa virtus adest *Quintil.*
lib. 2. cap. 6.

„ moyen de leur faire prendre un stile sec ,
 „ dur , âpre , hérissé. Un autre défaut tout
 „ contraire seroit qu'éblouis par la parure
 „ brillante du stile mou & efféminé qui
 „ est devenu à la mode , ils se laissent
 „ gâter le goût par cette éloquence dou-
 „ cereuse & fleurie , d'autant plus dange-
 „ reuse pour eux , qu'elle a plus de rapport
 „ à leur caractère & à leur âge. Quand ils
 „ auront le jugement formé & sûr , je les
 „ exhorterai , dit Quintilien , à lire les An-
 „ ciens , dont l'éloquence mâle & vigou-
 „ reuse , lorsqu'on en aura séparé la ru-
 „ desse du siècle grossier où ils vivoient ,
 „ servira à soutenir , & même à relever les
 „ beautés & les ornemens de la nôtre. Je
 „ leur conseillerai aussi de lire beaucoup
 „ les modernes , qui ont d'excellentes par-
 „ ties , & qui peuvent leur être d'une
 „ grande utilité „.

J'ai cru que ce morceau de Quintilien
 étoit fort propre à faire connoître le stile
 du tems dont il s'agit ici : outre qu'il ren-
 ferme un avis bien sensé , & dont nos
 jeunes gens aussi pourront profiter.

Je ne m'arrêterai point sur le caractère
 de l'éloquence de Scipion & de Lélius. Je
 suis persuadé , que , quoiqu'elle se ressentît
 du siècle où ils vivoient , elle étoit beau-
 coup éloignée de la dureté de celle de Ca-
 ton & des Gracques. Je rapporterai seule-
 ment ici un fait bien honorable pour Lé-

Brut. n. 85.
88.

lius, & qui montre jusqu'où il portoit la candeur & la bonne foi. Il avoit été chargé d'une cause très-importante. Il la plaida avec beaucoup d'éloquence. Les Juges cependant ne crurent point que la cause fût en état d'être jugée, & la renvoyèrent à une autre audience. Il la travailla de nouveau, & la plaida une seconde fois. Elle eut le même sort qu'auparavant. Alors Lélius n'hésita point, & força ses parties à remettre leur cause entre les mains de Galba, célèbre Orateur de ce tems-là, qui avoit plus de véhémence & de pathétique que lui. Il eut beaucoup de peine à s'en charger, & au premier plaidoyer, il la gagna tout d'une voix. « On savoit pour lors, dit Cicéron, » rendre justice au mérite d'autrui, même à » son propre préjudice ». *Erat omnino tum mos, ut in reliquis rebus melior, sic in hoc ipso humanior : ut faciles essent in suum cuique tribuendo.*

§. II. Second âge des Orateurs Romains.

Je placerai dans ce second âge quatre Orateurs : Antoine & Crassus, qui étoient plus âgés; Cotta & Sulpitius, qui étoient plus jeunes. On ne les connoît guère que par ce que Cicéron nous en apprend dans ses livres de rhétorique. Il * remarque

* Quod idcirco posui, ut | set, posset animadverti.
dicendi latinè prima ma- | Cic in Brut. n. 161.
turis in qua ætate extitit- | Ego sic existimo... in his

que ce fut sous les deux premiers que l'éloquence latine, parvenue à une sorte de maturité, commença à pouvoir entrer en lice avec celle des Grecs.

ANTOINE, dans le voyage qu'il fit pour aller en Cilicie en qualité de Proconsul, s'arrêta quelque tems à Athènes & dans l'île de Rhodés sous différens prétextes, mais en effet pour avoir occasion de converser avec les plus habiles maîtres de rhétorique, & pour se perfectionner dans l'éloquence par leurs avis. Il affecta pourtant toujours dans la suite de paroître ignorer ce que les Grecs enseignoient sur l'art de parler, espérant par ce moyen rendre son éloquence moins suspecte. En * effet il passoit communément dans l'esprit de ses auditeurs pour venir au barreau plaider ses causes presque sans préparation. Mais, dans la vérité, il étoit tellement préparé, que souvent les Juges ne l'étoient pas assez pour se défier de lui. Rien de ce qui pouvoit servir à sa cause ne lui échappoit. Il savoit placer chaque preuve dans l'endroit où elle faisoit plus d'impression. Il étoit moins attentif à la délicatesse & à

*Lib. 1. de
Orat. n. 82.*

*Lib. 2. de
Orat. n. 3.*

Ibid. n. 153.

primum cum Græcorum
gloria Latinæ dicendi co-
piam æquatam. *Ibid. n. 138.*

* Erat memoria summa,
nulla meditationis suspicio.
Imparatus semper aggredi

addicendum videbatur: sed
ita erat paratus, ut Judices,
illo dicente, nonnunquam
viderentur non satis parati
ad cavendum fuisse. *Brut.*
n. 139.

l'élégance des mots, qu'à leur force & à leur énergie. Il ne paroïssoit occupé que des choses mêmes, & du raisonnement. Il avoit toutes les grandes parties d'un orateur, & il les soutenoit merveilleusement par la force & la dignité de la prononciation.

Lib. 2. de
Orat. n. 19, •
203.

Il trace lui-même, dans le second livre de l'orateur, le plan d'une harangue qu'il prononça en faveur de Norbanus, pour-suivi, & à juste titre, comme auteur de sédition : cause, comme on le sent bien, très-difficile & très-délicate. Il la traita avec un art, une force, une éloquence, qui arracherent le coupable à la sévérité des Juges; & il avoue lui-même qu'il gagna sa cause, moins par l'évidence des raisons, que par la force des passions qu'il fut employer à propos. *Ita magis affectis animis Judicium, quàm doctis, tua, Sulpiti, est à nobis tum accusatio victa.* Et cependant Sulpitius, Avocat de l'autre partie, avoit laissé les Juges parfaitement convaincus de la justice de sa cause, & enflammés de colere contre Norbanus: *Cum tibi ego, non judicium, sed incendium tradidissem.* Rien n'est plus propre à former de jeunes Avocats, que le plan de cette harangue : mais ils ne doivent pas imiter l'usage qu'Antoine fit pour lors de ses talens, pour arracher un coupable à la peine qui lui étoit due.

CRASSUS étoit le seul qu'on pût mettre en parallele avec Antoine, & quelques-uns même le lui préféroient. Il n'avoit que trois ans moins que lui. Son * caractere propre étoit un air de gravité & de dignité, qu'il savoit tempérer par une douceur insinuante, par une grande délicatesse & même par une fine raillerie, mais sans jamais sortir de la décence qui convient à un Orateur. Il avoit une expression pure, exacte, élégante, mais sans affectation. Il s'expliquoit avec une merveilleuse netteté, & relevoit la beauté de son discours par la force des preuves, & par l'agrément des similitudes.

Brut. n. 143.

Lorsque Crassus avoit affaire à des personnes de mérite & de réputation, il avoit grand soin de les ménager, & les railleries qu'il employoit à leur égard n'avoient rien de piquant, ni d'injurieux : *in quo genere nulli aculei contumeliarum inerant*. Modération ** rare dans ceux qui se piquent de plaisanterie, & qui ont bien de la peine à retenir un bon mot qui leur vient sur le champ, & qui, selon eux, leur feroit honneur. Mais il en ufoit autrement à l'égard

* *Erat summa gravitas : erat cum gravitate junctus facetiarum & urbanitatis oratorius non scurrilis lepos. Latinè loquendi accurata & sine molestiâ diligens elegantia. &c.*

** *Quod est hominibus facietis & dicacibus difficillimum, habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cum falsissimè dici possunt, tenere. 2. de Orat. n. 221.*

de ceux qui donnoient prise sur eux par leur mauvaise conduite. Un Brutus, dont je vais parler, étoit de ce genre. Il faisoit le métier d'accusateur pour profiter des récompenses qu'accordoient les loix à ceux qui faisoient condamner un criminel : métier, qui étoit regardé à Rome comme peu digne d'un homme de condition & de probité, quoique l'on y approuvât fort qu'un jeune homme se fît connoître en accusant quelque personnage important. Ce même Brutus étoit décrié généralement comme un dissipateur qui avoit perdu tout son bien en débauches. Plaidant un jour contre Crassus, il fit lire deux plaidoiers de cet Orateur, dans lesquels il se contredisoit manifestement. Crassus piqué fut bien lui rendre la pareille. Il fit lire à son tour trois Dialogues du pere de Brutus, dans chacun desquels, selon une coutume assez ordinaire, il étoit fait mention au commencement, de la maison de Campagne où l'on supposoit que la conversation s'étoit tenue ; & après avoir bien constaté par cette lecture le nom & la réalité des trois Terres que son pere lui avoit laissées, il lui demanda, avec d'amers reproches, ce qu'elles étoient devenues.

Une * occasion fortuite donna lieu à

* Quis est qui non fateatur, hoc lepore atque iis facetiis non minùs refutatum esse Brutum, quàm illis tractatibus quas egit idem, cum causu in eadem causa cum

Craſſus de le traiter encore dans la même cauſe avec tout une autre force & tout une autre vivacité, & de joindre l'invective amere à la plaifanterie. Pendant qu'ils plaidoient, paſſa dans la place publique, où l'on ſait que ſe plaidoient les grandes cauſes, le convoi d'une dame Romaine, à la tête duquel, ſelon la cérémonie des funérailles uſitée à Rome, on portoit les images de ſes ancêtres : elle étoit de la famille des Junius dont les Brutus étoient une branche. A ce ſpectacle inopiné, Craſſus transporté comme par un ſubit enthouſiaſme, jettant de vifs regards ſur Brutus, avec un geſte & un ton de voix animé : « Que faites-vous ici, lui dit-il ? Quelle » nouvelle voulez-vous que cette Dame

funere efferretur anus Junia? Proh dii immortales! Quæ fuit illa, quanta viſ, quàm inexpectata, quàm repentina, cum, conſectis oculis, geſtu omni imminente, ſumma gravitate & celeritate verborum: Brute, quid ſedes? Quid illam anum patri nunciare viſ tuo? Quid illis omnibus, quorum imagines duci viſdes? quid Lucio Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit? Quid te facere? Cui rei, cui gloriæ, cui virtuti ſtudere? Patrimonio ne augendo? At id non eſt nobilitatis. Sed ſac eſſe. Nihil ſupereſt:

libidines totum diſſipaverunt. An juri civili? Eſt paternum Sed &c. An re militari, qui nunquam caſtra videris? An eloquentiæ, quæ nullo eſt in te, & quid quid eſt vocis ac linguæ, omne id iſtum turpiſſimum calumniæ queſtum contuliſti? Tu lucem aſpicere audeſ? Tu hos intueri? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium eſſe conſpectu? Tu illam mortuam, tu imagines ipſas non perhorreſcis: quibus non modò imitandis, ſed ne collocandis quidem tibi ullum locum reliquiſti? Lib. 2. de Orat. h. 223-226.

„ porte à votre pere, à ces grands hommes,
 „ dont vous voyez qu'on porte ici les ima-
 „ ges, à tous vos autres ancêtres, & en
 „ particulier à Junius Brutus, qui a déli-
 „ vré ce peuple de la domination des
 „ rois ? De quelle action, de quelle sorte
 „ de gloire, de quel genre de mérite leur
 „ dira-t-elle que vous vous piquez ? Est-ce
 „ du soin d'augmenter votre patrimoine ?
 „ Cela conviendrait peu à votre naissance ;
 „ mais supposons que cela n'y dérogeât
 „ point : vos débauches l'ont entièrement
 „ absorbé. Est-ce de l'étude du droit ci-
 „ vil ? Le nom de votre pere devrait vous
 „ y porter : mais vous en ignorez jusqu'aux
 „ principes les plus communs. Est-ce de la
 „ science militaire, vous qui n'avez jamais
 „ vu ni camp ni armée ? Enfin est-ce de l'é-
 „ loquence, dont vous n'avez aucun trait ?
 „ & ce qu'on peut remarquer en vous de
 „ volubilité de langue & de force de pou-
 „ mons, vous ne l'employez ici qu'à exer-
 „ cer par vos calomnies un honteux &
 „ sordide commerce d'avarice. Quoi ! vous
 „ osez encore soutenir la lumière du jour,
 „ envisager ces Juges, & paroître, soit
 „ dans le barreau, soit dans la ville, en
 „ présence de vos concitoyens ? Quoi ! vous
 „ n'êtes pas couvert de honte & saisi de
 „ tremblement à la vue du convoi de cette
 „ illustre dame, & de tant de respectables
 „ images, dont vous déshonorez la gloire

» par votre indigne conduite » ? Un seul morceau comme celui-ci doit faire connoître ce qu'il faut juger de la qualité & du mérite de l'éloquence de Crassus.

Il joignoit à ce rare talent une grande connoissance du droit : en quoi pourtant Scévola l'emportoit de beaucoup sur lui. C'étoit le plus habile Jurisconsulte de son siècle, & en même tems un des plus célèbres Orateurs. Ils * étoient tous deux à peu près du même âge, avoient passé par les mêmes dignités, étoient appliqués aux mêmes fonctions & aux mêmes études. Cette ressemblance mutuelle, & cette sorte d'égalité, loin d'exciter entr'eux le moindre sentiment, le moindre nuage de jalousie, comme il arrive souvent, & d'altérer le moins du monde leur amitié, ne servoit qu'à en serrer les nœuds de plus près, & à la rendre plus parfaite.

Je ne dirai qu'un mot de deux jeunes Orateurs qui brilloient déjà beaucoup dans le barreau, Cotta & Sulpitius. Le caractère de leur éloquence étoit tout différent.

COTTA **, du côté de l'invention,

<p>* Illud gaudeo, quòd & æqualitas vestra, & pares honorum gradus, & artium studiorumque quasi finitima vicinitas, tantum abest ab obtredatione invidiæ, quæ solet lacerare pleros-</p>	<p>que, uti ea non modò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare videatur. <i>Brut. n. 156.</i></p> <p>** Inveniebat igitur acutè Cotta, dicebat purè ac solutè : & ut ad infirmitatem</p>
--	--

avoit de la pénétration & de la justesse d'esprit . son élocution étoit pure & coulante. Comme la foiblesse de sa poitrine l'obligeoit d'éviter toute contention de voix , il avoit soin aussi de régler sur ce peu de force son stile & sa maniere de composer. Tout étoit juste , exact , & de bon goût dans son discours. Mais ce qui étoit le plus admirable en lui , c'est que ne pouvant presque faire usage du stile véhément & impétueux , & se trouvant hors d'état par conséquent d'entraîner les Juges par la force de son discours, il savoit pourtant les manier avec tant d'adresse & d'habileté , qu'il produisit sur leur esprit le même effet par son éloquence douce & tranquille , que Sulpitius par les traits vifs & enflammés de la sienne.

SULPITIUS *, au contraire , avoit le

laterum persciter contenti-
onem omnem remiserat ,
se ad virium imbecillitatem
dicendi accommodabat ge-
nus. Nihil erat in ejus ora-
tione nisi sincerum , nihil
nisi siccum , atque sanum :
illudque maximum , quod ,
cum contentione orationis
flectere animos Judicium vix
posset , nec omnino eo ge-
nere diceret , tractando ta-
men impellebat , ut idem fa-
cerent à se commoti , quod
à Sulpitio concitati. *Brut.*
li. 202.

* Fuit enim Sulpitius vel

maxime omnium , quos qui-
dem ego audiverim , gran-
dis , & , ut ita dicam , tra-
gicus orator. Vox cum ma-
gna , tum suavis & splendi-
da : gestus & motus corpo-
ris ita venustus , ut tamen
ad forum non ad scenam
institutus videretur. Inci-
tata & volubilis , nec ea
redundans tamen , nec cir-
cumfluens oratio. Crassum
hic volebat imitari , Cotta
malebat Antonium. Sed ab
hoc vis aberat Antonii ,
Crassi ab illo lepos. *Ibid.*

n. 203.

stille grand, véhément, & pour ainsi dire tragique ; la voix douce, forte, éclatante ; le geste & le mouvement du corps extrêmement agréable & gracieux ; mais d'un agrément & d'une grace qui convenoit au barreau, non au théâtre. Son discours étoit abondant & rapide, mais sans passer les justes bornes, & sans se répandre en superfluités. Sulpitius prenoit pour modele Crassus, Antoine plaisoit davantage à Cotta. Mais ni ce dernier n'avoit la force d'Antoine, ni l'autre l'agrément de Crassus.

L'exemple de Sulpitius & de Cotta montre que deux Orateurs peuvent être excellens sans se ressembler ; & que l'important est de bien discerner à quoi la nature nous porte, & de la prendre pour guide. Ceux-ci eurent le bonheur de trouver dans Antoine & dans Crassus deux maîtres habiles, & deux guides pleins d'amitié, qui leur donnerent tous leurs soins, & se firent un plaisir de les former à l'éloquence.

Il y eut une différence remarquable entre le sort de Cotta & celui de Sulpitius. Celui-ci périt jeune, au lieu que Cotta vécut jusqu'à un âge avancé, devint Consul, & plaida avec Hortensius, qui étoit néanmoins beaucoup plus jeune que lui.

§. III. *Troisième âge des Orateurs Romains.*

C'est ici le beau siècle de l'éloquence,
P iij

qui fut de peu de durée, mais qui jeta un grand éclat, & qui égala presque Rome à Athènes. Il porta un grand nombre de bons Orateurs, Hortensius, César qui auroit été un Orateur du premier ordre, s'il se fût attaché au barreau; Brutus, Messala, & plusieurs autres, qui tous se sont fait un grand nom chez les Romains, quoique leurs discours ne soient point arrivés jusqu'à nous. Mais Cicéron efface la gloire de tous les autres, & peut être proposé parmi les Romains, comme le modele le plus parfait d'éloquence qui ait encore paru. Qu'il me soit permis de renvoyer mes lecteurs à l'endroit du Traité des Etudes, où je me suis fort étendu sur ce qui regarde Cicéron, & le caractère de son éloquence, dont, par cette raison, il me reste peu de chose à dire.

Tome II.

*Lib. 2. de
Orat. n. 2.*

Il apporta en naissant un génie heureux, que son pere prit soin de cultiver d'une maniere particuliere, sous la direction de Crassus, qui présidoit à ses études, & qui en régloit le plan. Il prit les leçons des plus habiles maîtres qui fussent alors à Rome, & ensuite passa dans la Grèce & dans l'Asie Mineure, pour y puiser dans les sources mêmes les préceptes de l'Art Oratoire.

Son * frere Quintus croyoit que la natu-

* Soles nonnunquam hac | ego eruditissimorum homi-
de re à me in disputationi- | num artibus eloquentiam
bus nostris dissentire, quod | contineri statuam; tu au-

re seule, aidée & soutenue par un fréquent exercice, suffisoit pour former l'Orateur. Cicéron pensoit bien autrement, & étoit persuadé que le talent de la parole ne pouvoit s'acquérir que par une vaste étendue de connoissances. Aussi, persuadé que sans une étude opiniâtre, & sans une ardeur qui allât presque jusqu'à la passion, on ne pouvoit rien faire de grand, il se donna tout entier au travail. On en vit bientôt les fruits, & dès qu'il parut au barreau, il s'attira un applaudissement général.

Il avoit un esprit fécond, vif, brillant; une imagination riche & pleine de vivacité; un stile orné, abondant, étendu; ce qui n'est pas un défaut dans un jeune Avocat. On sait que Cicéron, devenu maître de l'art, & en donnant des règles, veut qu'il paroisse dans les jeunes gens de la fécondité & de l'abondance: *Volo se efferrat in adolescente sæcunditas*. Quintilien* recommande souvent & fortement aux maîtres de ne point attendre ni exiger de leurs disciples un discours déjà formé & parfait. Il aime mieux un travail hardi, qui s'égaye & fasse des efforts, & qui passe les bornes

Lib. 2. de
Orat. n. 38.

rem illam ab elegantia doctrinæ segregandam putes, & in quodam ingenii atque exercitationis genere ponendam. Lib. 1. Orat. n. 5.

* In pueris oratio perfecta nec exigi nec sperari po-

test: melior autem est indoles lata generosique conatus & vel plura concipiens interrim spiritus... Facile remedium est ubertatis, sterilia nullo labore vincuntur. Quintil. lib. 2. cap. 4.

d'une exacte justesse. On corrige facilement l'abondance, mais il n'y a point de remède contre la stérilité.

In Orat. n.
107. 108.

Cicéron lui-même cite un exemple de ce stile trop abondant & trop fleuri, tiré de son plaidoyer pour Roscius d'Amérique, accusé d'avoir fait mourir son pere. Dans un grand lieu commun sur le parricide, après avoir décrit le supplice établi par les loix romaines contre ceux qui en étoient convaincus, lequel consistoit à les mettre dans un sac bien fermé & bien cousu, & à les jeter dans la mer, il ajoute la réflexion suivante, pour faire sentir l'énormité du crime par la singularité du supplice, dont le choix semble avoir eu pour but d'ôter l'usage de toute la nature à un ingrat, qui a été assez dénaturé pour ôter la vie à son pere.

Pro Rosc.
Amer. n. 70.

Quid est tam commune quàm spiritus vivis, terra mortuis, mare fluctuantibus, littus ejectis? Ita vivunt, dum possunt, ut ducere animam de cælo non queant: ita moriuntur, ut eorum ossa terra non tangat: ita jactantur fluctibus, ut nunquam abluantur: ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui conquiescant, &c. « Qu'y a-t il d'un usage » si commun que la respiration aux vivans, » la terre aux morts, l'eau à ceux qui sont » portés sur la mer, le rivage à ceux qui » sont poussés par les flots? Par l'invention

» de ce supplice , ces malheureux , pendant
 » le peu de tems qu'ils peuvent conserver
 » la vie , vivent sans pouvoir respirer l'air ;
 » ils meurent , sans que leurs os puissent
 » toucher la terre : ils sont portés sur les
 » eaux , sans pouvoir en être lavés : enfin
 » ils sont poussés sur les rivages & sur les
 » rochers , sans pouvoir y trouver de repos ,
 » même après leur mort ».

Tout * l'endroit du supplice des parricides , & sur-tout celui que je viens de citer , fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires. Mais Cicéron , quelques tems après , commença à sentir que ce lieu commun sentoît trop le jeune homme , (il avoit pour lors vingt-sept ans) & que s'il avoit été applaudi , c'étoit moins par la beauté réelle de cet endroit , que par l'espérance & l'attente qu'il montrait pour l'avenir. En effet ce morceau n'a qu'un brillant peu solide , qui peut éblouir dans le premier moment , mais qui ne peut soutenir un examen un peu sérieux. Les pensées y sont peu naturelles & outrées , & l'on y voit une recherche affectée d'antithèses & d'oppositions.

Cicéron changea bientôt de goût , & après le voyage qu'il fit à Athènes & dans

In Brut.
316.

* Quantis illa clamoribus | re cœpimus. Sunt enim om-
 adolescentuli diximus de | nia sicut adolescentis , non
 supplicio parricidarum ! | tam re & maturitate , quàm
 quæ nequaquam satis defer- | spe & expectatione laudari.
 buisse pòst aliquanto senti-

l'Asie Mineure, où tout célèbre Avocat qu'il étoit, il se rendit le disciple des savans rhéteurs qui y enseignoient, il revint à Rome presque tout changé & tout autre. Molon * le Rhodien sur-tout lui rendit de grands services en lui apprenant à retrancher de cette superfluité & de cette abondance qui étoit l'effet de l'ardeur & de la vivacité de l'âge, & en l'accoutumant à ferrer davantage son stile, à le retenir dans de justes bornes, & à lui donner plus de poids & de maturité.

*Traité des
Etudes, To-
me II.*

L'émulation qu'exciterent en lui les grands succès d'Hortensius son ami, mais son rival, lui servit infiniment. J'en ai parlé ailleurs avec beaucoup d'étendue. Il semble que depuis ce tems-là il forma le dessein d'enlever à la Grece, ou du moins de lui disputer la gloire de l'éloquence. Il en embrassa courageusement toutes les parties, & n'en négligea aucune. Le stile simple, le stile orné, le stile sublime, lui devinrent également familiers; & l'on trouve des modeles achevés de ces trois genres dans ses harangues. Il ** en désigne lui-

<p>* Molo dedit operam, si modò id consequi potuit, ut nimis redundantes non & superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate reprimeret, & quasi extra ripas diffuentes coerceret. Ita recepi me, biennio pòst</p>	<p>non modò exercitator, sed propè mutatus. ** Nulla est ullo in genere laus oratoris. cujus in nostris orationibus non sit aliqua, si non perfectio, ac conatus tamen atque adumbratio. Non assequimur, ac</p>
---	---

même plusieurs endroits dans son traité de l'Orateur, où il avoit employé ces divers genres d'écrire, & il avoue ingénûment qu'il croit, sinon en avoir atteint la perfection, du moins avoir essayé d'y réussir, & en avoir approché. Personne n'a mieux connu que lui le cœur de l'homme, ni mieux réussi à en mouvoir les ressorts, soit * par les passions douces & tendres, dont l'insinuation est le propre effet; soit par celles qui emploient les grandes figures, les grands mouvemens, & qui mettent en œuvre tout ce que l'éloquence a de plus fort & de plus touchant. On n'a qu'à lire ses péroraïsons. Quand on ** partageoit les plaidoyers, on lui laissoit toujours cette dernière partie, & il y réussissoit particulièrement; non, dit-il, qu'il eût plus d'esprit que les autres, mais parce qu'il étoit plus touché & plus attendri, sans quoi son discours n'auroit point été capable de toucher & d'attendrir les Juges.

Ce *** fut ce rare mélange & cet heureux

quid deceat, videmus. *Orat.* n. 103.

* Hujus eloquentiæ est tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perstringit, modò irrepit in sensus: inserit novas opiniones, evellit insi-

tas. *Orat.* n. 97.

** Si plures dicebamus, perorationem mihi tamen

omnes relinquebant: in quo ut viderer excellere, non ingenio sed dolore assequerbar.... nec unquam is qui audiret incenderetur, nisi ardens ad eum perveniret oratio. *Orat.* n. 130 & 132.

*** Jejunas hujus multiplicis & æqualiter in omnia generasus orationis aures civitatis accepimus, easque

assortiment de toutes les différentes qualités de l'Orateur qui fut la cause du rapide succès qu'eurent les plaidoyers de Cicéron. Il ne craint pas de dire lui même qu'on n'avoit encore rien vu ni entendu de pareil à Rome, & que ce nouveau genre d'éloquence charma les esprits, & enleva tous les suffrages. Celle des Anciens, comme je l'ai déjà remarqué, avoit beaucoup de solidité, mais étoit dénuée de tout agrément. Rome *, qui étoit encore sans goût & sans délicatesse d'oreilles, les toléroît, & alloit même jusqu'à les admirer. Hortensius avoit commencé à jeter des graces dans le discours. Mais, outre que content & sûr, à ce qu'il croyoit, de sa réputation, il se négligea fort dans les derniers tems, les ornemens qu'il employoit consistoient plus dans les mots & dans les tours, que dans les pensées, & avoient plus d'élégance que de véritable beauté.

Cicéron s'appliqua à donner à l'éloquence toutes les graces dont elle étoit susceptible, mais sans rien diminuer de la solidité & de la gravité du discours. En cela il s'écarta un peu de la route qu'avoit

nos primi, quicumque eramus & quantulumcumque dicebamus, ad hujus generis dicendi, audiendi, incredibilia studia convertimus. *Orat. n. 106.*

Propter exquisitius & minus vulgare orationis ge-

nus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. *Brut. n. 321.*

* Erant, nondum tritis hominum auribus & erudita civitate, tolerabiles, *Brut. n. 124.*

tenue Démosthène, lequel, uniquement attentif aux choses mêmes, & nullement à sa propre réputation, va droit au but, & néglige tout ce qui ne seroit que pour l'ornement. Notre * Orateur crut devoir accorder quelque chose au goût de son tems, & à la délicatesse des Romains, qui demandoient un discours plus agréable & plus orné. Il ne perdoit jamais de vue l'utilité de sa partie, mais il songeoit aussi à plaire à ses juges; & il disoit qu'en cela même il servoit utilement sa partie, ce qui étoit vrai : car dès-là que son discours étoit agréable, il étoit aussi plus persuasif. Cet ** agrément de stile, répandu dans les harangues de Cicéron, faisoit que ce qu'il arrachoit par force, il sembloit l'obtenir par douceur; & que les Juges qu'il entraînoit par une véhémence impérieuse, croyoient le suivre simplement & de leur plein gré.

Il enrichit encore l'éloquence latine d'un autre avantage, qui en releva extrê-

* Ne illis quidem nimium repugno qui dandum putant non nihil esse temporibus atque auribus, nitidius aliquid atque affectatius postulantibus.... Atque id fecisse M. Tullium video, ut cum omnia utilitari, tum partem quandam delectationi daret; cum & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litiga-

toris. Nam hoc ipso proderat, quod placebat. *Quintil. lib. 12. c. 10.*

** Cui tanta unquam jucunditas affuit? Ut ipsa illa quæ extorquet, impetrare eum credas, & cum transversum vi sua Judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, sed sequi. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

mement le mérite : j'entends l'arrangement des mots , qui contribue infiniment à la beauté du discours. Car * les pensées les plus agréables & les plus solides , si les termes dans lesquels elles sont exprimées manquent de structure & de nombre , blessent les oreilles , dont le sentiment est d'une extrême délicatesse. Il ** y avoit près de quatre cens ans que les Grecs étoient en possession de ce genre de beauté par les ouvrages merveilleux de leurs écrivains , qui avoient porté la douceur & l'harmonie de l'arrangement à sa dernière perfection. J'ai marqué au commencement de ce volume comment Cicéron avoit procuré cet avantage à sa langue.

Il en faut dire autant de toutes les parties de l'éloquence , dont *** il a donné le premier la connoissance aux Romains , ou qu'il a du moins entièrement perfectionnées. En quoi César avoit raison de dire que Cicéron avoit rendu un grand service à sa patrie. Car, par son moyen, Rome,

* Quamvis graves suavesque sententiæ , tamen si inconditis verbis effertur , offendunt aures , quorum est judicium superbissimum. *Orat. n. 150.*

** Et apud Græcos quidem jam anni prope quadringenti , cum hoc (numerus) probatur : nos nuper agnovimus. *Orat. n. 171.*

*** Cæsar Tullium , non solum principem atque inventorem copiarum dixit , quæ erat magna laus ; sed etiam bene meritum de populi Romani nomine & dignitate. Quo enim uno vincebamus à victa Græcia , id aut ereptum illis est , aut certe nobis cum illis communicatum. *Brut. n. 254.*

qui ne le cédoit à la Grèce que pour cette sorte de gloire, la lui a enlevée, ou, si l'on veut, est venue à bout de la partager avec elle.

On peut donc dire avec vérité que Cicéron étoit à Rome, ce que Démosthène avoit été à Athènes : c'est-à-dire que l'un & l'autre, chacun de leur côté, ont porté l'éloquence au plus haut degré où elle soit jamais parvenue.

§. IV. *Quatrième âge des Orateurs Romains.*

C'est le sort ordinaire des choses humaines, quand elles sont parvenues à leur plus grande perfection, d'en déchoir bientôt, & d'aller toujours après en dégénéralant. L'éloquence éprouva à Rome cette triste fatalité, aussi-bien que la Poésie & l'Histoire. Peu d'années après la mort d'Auguste, cette région, si fertile en beaux ouvrages & en riches productions, ne * porta plus de ces fruits excellens qui l'avoient tant mise en honneur ; & comme si elle eût été frappée d'un vent brûlant, cette fleur d'urbanité Romaine, c'est-à-dire, cette extrême délicatesse de goût qui régnoit dans tous les écrits, sécha presque tout-à-coup, & disparut.

* Omnis fœtus repressus, | ubertatis exaruit. Brut. n.
exustusque flos sibi veteris | 16.

Un homme, estimable d'ailleurs par ses rares talens, par son bel esprit, par ses savans ouvrages, causa ce changement dans l'éloquence : on sent bien que je veux parler de Sénèque. Une trop grande estime de lui-même, une forte de jalousie contre les grands hommes qui avoient paru avant lui, un desir violent de se distinguer, & , pour ainsi dire, de faire secte, & de marcher à la tête des autres pour leur donner le ton, lui firent quitter le chemin ordinaire, & le jetterent dans des routes nouvelles & inconnues aux anciens.

On abuse des meilleures choses, & l'on change les vertus mêmes en vices en les outrant, & voulant les pousser trop loin. Les graces, dont Cicéron avoit embelli & enrichi l'éloquence Romaine, étoient dispensées sobrement & avec justesse : Sénèque les prodigua sans discernement & sans mesure. Dans les écrits du premier, c'étoient des ornemens graves, mâles, majestueux, & propres à relever la dignité d'une reine : dans ceux du second, on pourroit presque dire que c'étoit une parure de courtisane, qui bien loin d'ajouter un nouvel éclat à la beauté naturelle de l'éloquence, l'étouffoit à force de perles & de diamans, & la faisoit disparaître. Car le fond de Sénèque est admirable. Nul auteur ancien n'a tant de pensées que lui, ni si belles, ni si solides. Mais il les gâte par le tout qu'il

leur donne, par les antithèses & les jeux de mots dont elles sont ordinairement accompagnées, par une affectation outrée de finir presque à chaque période par une pointe, ou par une sorte de pensée brillante qui en approche. C'est ce qui a fait dire à Quintilien qu'il auroit été à souhaiter que Sénèque, en composant, eût suivi son propre génie, mais qu'il eût fait usage du jugement d'autrui. *Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio.* Ce que j'en ai remarqué ailleurs avec beaucoup d'étendue, me dispense d'en dire ici davantage.

Lib. 1. c. 1.

Traité des
Etudes, tome
II.

PLINE LE JEUNE. L'Auteur, dont je commence à parler, est un des hommes de l'antiquité qui mérite le plus d'être connu. Je tracerai d'abord un plan de sa vie, que je tirerai de ses lettres mêmes, où l'on trouvera toutes les qualités d'un homme de probité & d'honneur, avec un caractère de bonté & de générosité le plus aimable qu'il soit possible d'imaginer. Puis je donnerai quelque idée de son stile par des extraits tirés de son Panégyrique de Trajan, qui est la seule pièce d'éloquence de lui qui soit parvenue jusqu'à nous.

Abrégé de la Vie de Pline le jeune.

Pline le jeune naquit à Côme, ville d'Italie, d'une sœur de Pline le Naturaliste, qui l'adopta ensuite pour son fils.

AN. J. C. 61.

Ep. 1. lib. 2. Ayant perdu son pere de fort bonne heure, il eut pour tuteur Virginius Rufus, l'un des plus grands hommes de son siècle, qui le regarda toujours comme son propre fils, & en prit un soin particulier. Virginius, devenu suspect, & même odieux par ses verus aux Empereurs, eut néanmoins le bonheur de se sauver de leur jalousie & de leur haine. Il vécut quatre-vingt-trois ans, toujours heureux, toujours admiré. L'Empereur Trajan lui fit faire des obsèques magnifiques, & Corneille Tacite, Consul, prononça l'Oraison funébre.

Pline ne fut pas moins heureux en maîtres, qu'il l'avoit été en tuteur. Nous avons vu ailleurs qu'il étudia la rhétorique sous Quintilien, & qu'il fut de tous ses disciples celui qui lui fit le plus d'honneur, & qui lui marqua aussi le plus de reconnoissance. Toute la suite de sa vie sera une preuve du goût qu'il avoit pris dans l'école de ce célèbre Rhéteur pour les belles-lettres en tout genre. Dès l'âge de quatorze ans il composa une tragédie grecque. Il s'exerça depuis presque en toutes sortes de poésies. C'étoient là ses amusemens.

Ep. 6. lib. 6. Il crut devoir entendre aussi Nicéte de Smyrne, célèbre Rhéteur Grec, qui étoit alors à Rome.

Ep. 14. lib. 2. Je mets au nombre de ses maîtres Rusticus Arulenus, qui avoit été Tribun du

peuple en 69, & qui faisoit profession de la philosophie stoïcienne. Son mérite & sa vertu devinrent pour lui un crime sous un Empereur qui s'en étoit déclaré l'ennemi, & lui firent perdre la vie. Il avoit pris un soin particulier de former Pline à la vertu; & celui-ci en avoit conservé une vive reconnoissance.

Domitien.

Pline fut envoyé en Syrie, où il servit pendant quelques années à la tête d'une légion. Là, tout le tems que son devoir lui laissoit libre, il le donnoit aux leçons & aux entretiens d'Euphrate, célèbre Philosophe, qui crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la suite. Il fait un beau portrait de ce Philosophe. Son air *, dit-il, est sérieux, sans être chagrin. Son abord inspire le respect, sans imprimer la crainte. Son extrême politesse égale la pureté de ses mœurs. Il fait la guerre aux vices, & non pas aux hommes. Il ramene ceux qui s'égarent, & ne leur insulte point.

Ep. 10. 7. 1.

De retour à Rome, il s'attacha plus que jamais à Pline le Naturaliste qui l'avoit adopté, en qui il eut le bonheur de trouver un pere, un maître, un modele, un guide parfait. Il recueilloit ses moindres discours, il étudioit toutes ses actions.

* Nullus horror in vultu, | sanctitas summa, comitas
nulla tristitia, multum se- | par. Insecatur vitia, non
veritatis. Reverearis occur- | homines: nec castigat er-
sum, non reformides. Vitæ | rantes, sed emendat.

Son oncle, alors âgé de cinquante-six ans, fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la flotte que les Romains avoient à Misène. Pline le jeune l'y suivit, & l'y perdit par le funeste accident dont j'ai parlé ailleurs.

Destitué d'un tel appui, il n'en chercha que dans son propre mérite, & se tourna tout entier du côté des affaires publiques.

Ep. 3. lib. 5. Il plaida sa première cause à dix-neuf ans.

Ep. 18. l. 1. Encore tout jeune, il parla devant les Centumvirs dans une affaire où il falloit combattre contre tout ce qu'il y avoit de plus accrédité dans Rome, sans excepter ceux que le Prince honoroit de sa faveur. C'est * cette action qui, la première, le fit connoître, & lui ouvrit une porte à la réputation qu'il s'acquît dans la suite. Il continua depuis avec une approbation aussi universelle que rare, dans une ville où l'on ne manquoit ni de concurrens, ni d'envieux.

Ep. 16. l. 4. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se voir l'entrée du barreau fermée par la foule des Auditeurs qui l'attendoient quand il devoit plaider. Il falloit qu'il passât au travers du tribunal des juges pour arriver à sa place. Il lui est arrivé de parler quelquefois sept heures, & d'en être seul fatigué.

Ep. 14. l. 5. Il ne plaida jamais que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux à qui

* Illa actio mihi aures hominum, illa januam famæ patefecit,

leur mauvaise fortune n'en avoit point laissé. La plupart des autres Avocats vendoient leur ministère, & à la gloire, autrefois le seul prix d'un si noble emploi, ils avoient substitué un fardide intérêt. L'Empereur Trajan, pour arrêter ce désordre, donna un * Décret qui fit beaucoup de plaisir & en même tems beaucoup d'honneur à Pline. « Que je suis content, disoit-il, » de ne m'être pas seulement abstenu de » faire aucun traité pour les causes dont » je me suis chargé, mais d'avoir toujours » refusé toutes sortes de présens, & jus- » qu'à des étrennes ! Il ** est vrai que tout » ce qui n'a pas l'air honnête se doit éviter » non comme défendu, mais comme hon- » teux. Il y a pourtant je ne fais quelle » satisfaction à voir publiquement défen- » dre ce qu'on ne s'est jamais permis ». *Ep. 23. lib. 6.*

Il se faisoit un plaisir, & même un de- voir d'aider de ses avis, & de produire dans le barreau de jeunes gens de famille, & de bonne espérance. Il ne se chargeoit de certaines causes, qu'à condition qu'on

* Par ce décret il étoit ordonné à tous ceux qui avoient un procès, de faire serment qu'ils n'avoient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celui qui s'étoit chargé de leur cause. On permettoit, après le procès terminé, de donner jusqu'à la concurrence de dix mille sesterces. (douze cens cinquante livres.) *Ep. 21. l. 5.*

** *Oportet quidem quæ sunt inhonesta, non quasi illicita, sed quasi pudenda vitare. Jucundum tamen, si prohiberi publicè videas, quod nunquam tibi ipse permissis,*

Ep. 11. l. 6.

lui donneroît pour adjoînt un jeune Avocat. Le * comble de sa joie étoit d'en voir, qui, en suivant ses conseils & ses traces, commençoient à se distinguer dans la plaidoyerie. De quel bon cœur, de quel fond d'amour du bien public partoient de tels sentimens !

Ce fut par ces degrés que bientôt Plinè monta jusqu'aux premières charges de l'état. Il y porta par-tout les vertus qui l'y avoient élevé. Dès le tems de Domitien, il fut fait préteur.

Ep. 11. l. 3.

Ce prince farouche, qui regardoit comme une censure de sa conduite l'innocence des mœurs, chassa de Rome & de l'Italie tous les Philosophes. Artémidore, ami de Plinè, étoit de ce nombre. Il s'étoit retiré dans une maison qu'il avoit aux portes de la ville. « J'allai l'y trouver, dit Plinè, dans » une conjoncture où ma visite étoit plus » remarquable & plus dangereuse. J'étois » Préteur. Il ne pouvoit qu'avec une grosse » somme acquitter les dettes qu'il avoit » contractées pour de très-nobles usages. » Quelques-uns de ses amis les plus puissans & les plus riches ne voulurent pas » s'appercevoir de son embarras. Moi,

* O diem lætum, notandumque mihi candidissimo calculo ! quid enim aut publice lætius, quàm clarissimos juvenes nomen & famam ex studiis petere ; aut mihi optatius, quàm me ad recta tendentibus quasi exemplar esse propositum ?

» j'empruntai la somme, & je lui en fis
 » don. J'avois pourtant alors sujet de
 » trembler pour moi-même. On venoit de
 » faire mourir ou d'envoyer en exil sept
 » de mes amis. Les morts étoient Sénécion,
 » Rusticus, Helvidius : les exilés, Mauri-
 » cus, Gratilla, Arria, Fannia. La * fou-
 » dre tombée autour de moi tant de fois,
 » & encore fumante, sembloit me présager
 » évidemment un semblable sort. Mais il
 » s'en faut bien que je croye avoir pour
 » cela mérité toute la gloire que me donne
 » Artémidore. Je n'ai fait qu'éviter l'in-
 » famie ». Où trouve-t-on de pareils amis,
 & de pareils sentimens ?

J'admire le bonheur de Pline, d'avoir
 échappé, homme de bien comme il l'étoit,
 à la cruauté de Domitien. Je souhai-
 terois bien qu'il eût cette obligation à Quinti-
 lien son maître & son ami, qui sans doute
 avoit beaucoup de crédit auprès de l'Em-
 pereur, depuis sur-tout qu'il l'avoit char-
 gé de l'éducation des petits-fils de sa sœur.
 L'histoire ne nous dit rien sur ce sujet : elle
 nous apprend seulement qu'on trouva une
 accusation toute prête contre Pline parmi
 les papiers de Domitien.

La mort sanglante de cet Empereur, qui *Ep. 5. lib. 14*
 eut pour successeur Nerva, rendit la tran- *AN. J.C. 96*

* Tot circa me jactis ful- | exitium certis quibusdam
 minibus quasi amictus, mi- | notis augurare.
 hi quoque impendere idem

quillité aux gens de bien, & fit trembler à leur tour les méchans. Un célèbre délateur, nommé Régulus, non content d'avoir fomenté la persécution faite à Rusticus Arulenus, avoit encore triomphé de sa mort en insultant à sa mémoire par des écrits injurieux & pleins d'une insolente raillerie. Jamais on ne vit un homme plus lâche & plus rampant depuis la mort de Domitien. C'est l'ordinaire de ces âmes vendues à l'iniquité, & sans honneur. Il craignit le ressentiment de Pline, l'ami déclaré de Rusticus dans tous les tems. D'ailleurs il l'avoit attaqué personnellement du vivant de Domitien, & dans une plaidoyerie publique au barreau, il lui avoit dressé un piège meurtrier par une interrogation insidieuse au sujet d'un homme de bien que l'Empereur avoit exilé : laquelle exposoit Pline à un péril certain s'il eût rendu hautement témoignage à la vérité ; ou l'auroit déshonoré pour toujours, s'il l'eût trahi. Ce lâchement tout en mouvement pour prévenir la juste vengeance de Pline, employa auprès de lui la recommandation de ses meilleurs amis, & vint enfin lui-même le trouver en personne, pour le prier, avec les dernières bassesses, de vouloir oublier le passé. Pline ne jugea pas à propos de s'expliquer, voulant, pour prendre son parti, attendre le retour de Mauricus, frère de Rusticus, qui n'étoit pas encore revenu
de

de son exil. On ne fait pas ce que devint cette affaire.

Une autre, du même genre, lui fit beaucoup d'honneur. Aussi tôt que Domitien eut été tué, Pline jugea, après y avoir sérieusement pensé, que l'occasion étoit grande & belle de poursuivre les scélérats, de venger les innocens opprimés, & d'acquérir beaucoup de gloire. Il avoit été lié d'une amitié particulière avec Helvidius Priscus, l'homme le plus vertueux & le plus respecté de son tems, aussi bien qu'avec Arria & Fannia, dont la première étoit femme de Pœtus Thrasea, & mere de Fannia; & celle-ci femme de Priscus. Publius Certus Sénateur, homme fort puissant & fort accrédité, qui étoit désigné Consul pour l'année suivante, avoit, sous le règne précédent, poursuivi dans le sénat même la mort d'Helvidius, Sénateur comme lui, & homme Consulaire. Pline entreprit de venger son illustre ami. Arria & Fannia, qui étoient revenues d'exil, se joignirent à lui dans une si généreuse entreprise. Il n'avoit jamais rien fait sans prendre l'avis de Corellius, qu'il regardoit

Ep. 13. l. 2.

Ep. 17. l. 4.

* *Expertus usu, de eo quod lendos, quibus consultis destinaveris non esse consu | obsequi debeas.*

Tome XII.

Q

a bien résolu de faire il ne faut point consulter les personnes dont les conseils deviennent pour nous des ordres, il ne lui fit point part de son dessein, & se contenta de le lui communiquer le jour même de l'exécution, mais sans lui demander son avis.

Le Sénat s'étant assemblé, Pline s'y rendit, & demanda permission de parler. Il commença avec beaucoup d'applaudissement : mais, dès qu'il eut tracé le premier plan de l'accusation, qu'il eut laissé entrevoir le coupable, sans pourtant le nommer encore, on s'éleva contre lui de tous côtés. Il ne fut ni ému ni troublé par tous ces cris. Un Consulaire de ses amis l'avertit tout bas, mais en termes fort pressans, qu'il s'étoit exposé avec trop de courage & trop peu de prudence, & le pressa vivement de se désister de cette accusation. Il ajouta même qu'il se rendroit par-là redoutable aux Empereurs à venir. *Tant mieux*, répondit Pline, *pourvu que ce soit aux méchans Empereurs.*

Enfin on commença à opiner. Les premiers qui parlèrent, & c'étoient les plus considérables, firent l'apologie de Certus, comme si Pline l'avoit nommé, quoiqu'il n'eût point encore prononcé son nom. Presque tous les autres se déclarèrent en faveur du coupable.

Le tour de Pline étant venu, il traita la matière à fond, & répondit à tout ce qu'on

avoit avancé. Il n'est pas concevable avec quelle attention , avec quels applaudissemens , ceux mêmes qui peu auparavant s'élevoient contre lui , reçurent tout ce qu'il dit , tant fut subit le changement que produisit ou l'importance de la cause , ou la force du discours , ou le courage de l'accusateur.

L'Empereur ne jugea pas à propos d'ordonner qu'on achevât l'instruction du procès. Pline obtint cependant ce qu'il s'étoit proposé. Le Collègue de Certus parvint au Consulat , auquel il avoit été destiné : mais un autre fut nommé à la place de Certus.

Quel honneur pour Pline ! Un seul homme , par l'idée qu'on a de son zèle pour le bien public , ramene à lui tous les suffrages , soutient l'honneur de son corps , & rend le courage à une compagnie aussi auguste qu'étoit le Sénat de Rome , mais que la terreur du règne précédent rendoit encore tremblante & presque muette.

Je rapporterai encore deux occasions importantes , où il fit paroître , non comme Sénateur , mais comme Avocat , & la force de son éloquence , & sa juste indignation contre les oppresseurs du peuple dans les provinces. Elles sont toutes deux du même tems : je n'en fais pas précisément l'année.

Dans la première , « on vit un événement fameux par le rang de la personne ,

Ep. 11. L. 2.

» salutaire par la sévérité de l'exemple,
 » mémorable à jamais par son importan-
 » ce ». J'emploie les propres paroles de Pli-
 ne, mais en abrégeant beaucoup son récit.

« Marius Priscus, Proconsul d'Afrique,
 » accusé par les Africains, sans proposer
 » aucune défense, se retranche à demander
 » des Juges ordinaires. Corneille Tacite
 » & moi, (c'est Pline qui parle) chargés
 » par ordre du Sénat de la cause de ces
 » peuples, nous crûmes qu'il étoit de no-
 » tre devoir de remontrer que les crimes
 » dont il s'agissoit étoient d'une énormité
 » qui ne permettoit pas de civiliser l'affai-
 » re. On n'accusoit pas Priscus de moins,
 » que d'avoir vendu la condamnation, &
 » même la vie des innocens..... Vitellius
 » Honoratus, & Flavius Martianus, com-
 » plices assignés, parurent. Le premier étoit

• Trente-sept
mille cinq
cens livres.

• Quatre-
vingt - sept
mille cinq
cens livres.

» accusé d'avoir acheté trois * cens mille
 » sesterces le bannissement d'un Chevalier
 » Romain, & la mort de sept de ses amis.
 » Le second en avoit donné sept * cens
 » mille, pour faire souffrir divers tourmens
 » à un autre Chevalier Romain. Ce Che-
 » valier avoit été d'abord condamné au
 » fouet, delà envoyé aux mines, & à la
 » fin étranglé en prison. Mais une mort
 » favorable déroba Honoratus à la justice
 » du Sénat. On amena donc Martianus
 » sans Priscus. Sur quelques contestations
 » qui arriverent à ce sujet, l'affaire fut

» envoyée à la première assemblée du Sé-
 » nat.

» Cette assemblée fut des plus augustes.
 » Le prince y présidoit : il étoit Consul.
 » Nous entrions dans le mois de Janvier,
 » qui est celui où le Sénat est ordinaire-
 » ment le plus nombreux. D'ailleurs l'im-
 » portance de la cause, le bruit qu'elle
 » avoit fait, la curiosité naturelle à tous
 » les hommes de voir de près les grands
 » & rares événemens, avoient attiré de
 » toute part une foule d'auditeurs. Imagi-
 » nez-vous quels sujets d'inquiétude & de
 » crainte pour nous, qui devions porter
 » la parole en une telle assemblée, & en
 » présence de l'Empereur. J'ai plus d'une
 » fois parlé dans le Sénat. J'ose dire même
 » que je ne suis nulle part aussi favorable-
 » ment écouté. Cependant tout m'éton-
 » noit, comme si tout eût été nouveau
 » pour moi.

» La difficulté de la cause ne m'embar-
 » rassoit guère moins que le reste. Je re-
 » gardois dans la personne de Priscus, un
 » homme, qui, peu auparavant, tenoit
 » le rang de Consulaire, étoit orné d'un
 » important sacerdoce, & qui alors étoit
 » dépouillé de ces deux grands titres. J'a-
 » vois un véritable chagrin, d'accuser un
 » malheureux déjà condamné. Si l'énor-
 » mité de son crime parloit contre lui, la
 » pitié, qui suit ordinairement une pre-

Trajan.

» miere condamnation, parloit en sa fa-
 » veur. Enfin je me rassurai. Je commen-
 » çai mon discours, & je reçus autant
 » d'applaudissemens que j'avois eu de
 » crainte. Je parlai près de cinq heures :
 » car * on me donna près d'une heure &
 » demie au-delà des trois & demie qui m'a-
 » voient été d'abord accordées. Tout ce
 » qui me paroissoit contraire & fâcheux
 » quand j'avois à le dire, me devint favo-
 » rable quand je le dis. Les bontés, les
 » soins de l'Empereur pour moi, je n'ose-
 » rois dire ses inquiétudes, allèrent si
 » loin, qu'il me fit avertir plusieurs fois
 » par un affranchi que j'avois derrière moi,
 » de ménager mes forces, & de ne pas ou-
 » blier la foiblesse de ma complexion.

» Claudius Marcellinus défendit Mar-
 » tien. Le Sénat se sépara pour se rassem-
 » bler le lendemain : car il n'y avoit pas
 » assez de temps pour achever un nouveau
 » plaidoyer avant la nuit.

» Le jour d'après, Salvius Liberalis parla
 » pour Marius. Cet ** Orateur a l'esprit
 » délié, arrange son sujet avec ordre, a
 » beaucoup de véhémence, & est vérita-
 » blement disert. Ce jour là il déploya tous
 » ses talens. Corneille *** Tacite répondit

* Nam decem clepsydris,
 quas spatiosissimas accepe-
 ram, sunt additæ quatuor.

** Vir subitilis, dispositus,
 acer, disertus.

*** Respondit Cornelius
 Tacitus eloquentissimè, &
 quod eximium orationi
 ejus inest, σμυρῆς.

» avec beaucoup d'éloquence, & fit écla-
 » ter ce grand, ce sublime, qui régné dans
 » ses discours. Catius Fronto fit une très-
 » belle réplique pour Marius, & comme
 » il parloit le dernier, & qu'il restoit peu
 » de tems, il tâcha plus à fléchir les juges,
 » qu'à justifier l'accusé. La nuit survint, &
 » l'affaire fut encore remise au lendemain.

» Alors il fut question d'examiner les
 » preuves, & d'opiner. C'étoit certaine-
 » ment quelque chose de fort beau, de fort
 » digne de l'ancienne Rome, que de voir
 » le Sénat trois jours de suite assemblé,
 » trois jours de suite occupé, ne se séparer
 » qu'à la nuit. Cornutus Tertullus Consul
 » désigné, homme d'un rare mérite, &
 » très-zélé pour la justice, opina le pre-
 » mier. Il fut d'avis de condamner Marius
 » à porter au trésor public les sept cens
 » mille sesterces qu'il avoit reçus, & de le
 » bannir de Rome & d'Italie. Il alla plus
 » loin contre Martien, & fut d'avis de le
 » bannir même d'Afrique. Il conclut par
 » proposer au Sénat de déclarer que nous
 » avions *, Tacite & moi, fidèlement & di-
 » gnement rempli & son attente, & notre
 » ministère. Les Consuls désignés, & tous
 » les Consulaires, qui parlèrent ensuite,
 » se rangerent à cet avis. Il y eut après cela
 » quelque partage : mais enfin tout le

* Ego & Tacitus. Je la- | cérémonieux. Moi & Taci-
 tin est plus simple & moins | te.

» monde revint au sentiment de Cornutus».

Pline termine sa lettre par un petit trait de gaieté. « Vous voilà, dit-il à son ami, » bien informé de ce qui se passe ici. In- » formez-moi à votre tour de ce que vous » faites à votre campagne. Rendez-moi un » compte exact de vos arbres, de vos vi- » gnes, de vos blés, de vos troupeaux; & » songez que, si je ne reçois de vous une » très-longue lettre, vous n'en aurez plus » de moi que de très-courtes. Adieu »

*Epist. 4. &
lib. 3.*

Il paroît que Pline étoit comme le refuge & l'asyle des provinces opprimées. Les députés de la * Bétique vinrent supplier le Sénat de vouloir bien ordonner à Pline d'être leur Avocat dans l'action qu'ils venoient intenter contre Cécilius Classicus, qui sortoit du Gouvernement de cette province. Quelque occupé d'ailleurs qu'il fut, il ne put refuser son ministère à ces peuples, pour qui il avoit déjà plaidé dans une pareille occasion. Car, dit ** Pline, vous détruisez vos premiers bienfaits, si vous ne prenez soin de les soutenir par des seconds. Obligez cent fois, refusez une, le refus seul restera dans l'esprit. Il se chargea donc de leur cause.

* L'Andalousie répond en grande partie à ce que les Anciens appeloient la Bétique.

** Est ita natura comparatum, ut antiquiora benefi-

cia subvertas, nisi illa posterioribus cumules. Nam, quamlibet sæpè obligati, si quid unum neges, hoc solum meminerunt quod negatum est.

Une mort, ou volontaire ou naturelle, déroba Clasicus aux suites de ce procès. La Bétique ne laissa pas de demander que tout mort qu'il étoit, son procès fût instruit. Les loix le vouloient ainsi. Elle accusa en même tems les ministres, les complices de son crime, & demanda justice contre eux. La premiere chose que Pline crut devoir établir, c'est que Clasicus étoit coupable; ce qu'il ne fut pas difficile de prouver. Il avoit laissé parmi ses papiers un mémoire écrit de sa main, où l'on trouvoit au juste ce que lui avoit valu chacune de ses concussions. Probus & Hispanus, deux de ses complices, embarrasserent davantage. Avant que d'entrer dans la preuve de leurs crimes, Pline crut qu'il étoit nécessaire de faire voir, que l'exécution de l'ordre d'un Gouverneur en une chose manifestement injuste, étoit un crime: autrement c'eût été perdre son tems, que de prouver qu'ils avoient été les exécuteurs des ordres de Clasicus. Car ils ne nioient pas les faits dont ils étoient chargés, mais ils s'excusoient sur l'obéissance qui les y avoit forcés, & qui faisoit, selon eux, leur justification. Ils prétendoient qu'on ne pouvoit pas leur en faire un crime, vu qu'ils étoient des gens de province, accoutumés à trembler au moindre commandement du Gouverneur. Leur Avocat, qui étoit fort habile, avoua dans la suite, qu'il

ne fut jamais plus troublé, jamais plus déconcerté, que lorsqu'il se vit arracher les seules armes où il avoit mis toute sa confiance.

Voici quel fut l'événement. Le Sénat ordonna, que les biens dont *Classicus* jouissoit avant qu'il prît possession de son Gouvernement, seroient séparés de ceux qu'il avoit acquis depuis. Les premiers furent adjugés à sa fille, les autres furent abandonnés aux peuples de la Bétique. On exila pour cinq ans *Hispanus* & *Probus*; tant ce qui d'abord paroissoit à peine criminel, parut atroce après que *Pline* eut parlé. Les autres complices furent poursuivis de même.

Quelle fermeté, quel courage dans *Pline* ! Quelle haine contre l'injustice & la violence ! Mais quel bonheur pour des provinces éloignées, comme l'étoit l'Andalousie, où les Gouverneurs, comme autant de petits Tyrans, se croyant tout permis, pilloient & vexoient impunément les peuples, quel bonheur de trouver un défenseur zélé & intrépide, que ni le crédit ni les menaces ne soient pas capables d'ébranler ! Car ces voleurs publics trouvent de la protection, & il est rare qu'on en fasse des exemples, qui seuls pourroient arrêter une si pernicieuse licence.

AN J. C. 99.
In Panegy.
Traj.

Le zèle de *Pline* fut bientôt récompensé d'une manière éclatante. Il exerçoit actuel-

lement avec Cornutus Tertullus la charge de Préfet du Trésor public, c'est-à-dire d'Intendant des Finances, qui duroit deux ans, lorsqu'ils furent nommés tous deux Consuls pour être subrogés l'année suivante aux ordinaires. Trajan parla dans le Sénat pour leur faire donner cet honneur, présida à l'assemblée du peuple où se fit leur nomination, & lui-même les proclama Consuls. Il en fit un grand éloge, les représentant comme des hommes qui égaloient les anciens Consuls de Rome par l'amour de la justice & du bien public.

« Alors * je connus à fond, dit Pline en *Ep. 19. l. 5*
 » parlant de son Collègue, quel homme,
 » & de quel prix il étoit. Je l'écoutois
 » comme un maître, je le respectois com-
 » me un pere, moins pour son âge déjà
 » avancé, que pour sa profonde sagesse ».

Pline étant Consul, prononça, en son nom & au nom de son collègue, un discours pour remercier Trajan de leur avoir donné cette dignité, & pour faire son panégyrique selon l'ordre qu'il en avoit reçu du Sénat, & au nom de tout l'empire. J'aurai lieu dans la suite de parler de ce Panégyrique.

Sur la fin de l'an 103, Pline fut envoyé *AN. J. C. 103*

* Tunc ego qui vir & quantus esset, altissimè in-
 pexi; quem sequeretur ut ma-
 gistrum; ut parentem vere-
 rer: quod non tam ætatis
 maturitate, quàm vita, me-
 rebatur.

pour gouverner le Pont & la Bithynie en qualité de Proconsul. On le vit uniquement occupé à établir dans son Gouvernement le bon ordre, à y faire régner la justice, à y procurer le soulagement des peuples. Il ne songea point à s'en attirer le respect par le faste de ses équipages, par la difficulté à se laisser approcher, par son dédain à écouter, par sa dureté à répondre.

Une simplicité majestueuse, un accès toujours libre & toujours ouvert, une affabilité qui consolait des refus nécessaires, une modération qui ne se démentit jamais, lui concilient tous les cœurs.

Trajan, le Prince d'ailleurs le plus humain & le plus juste, avoit excité contre les chrétiens une violente persécution. Pline, par la nécessité de sa charge, & par une suite de son aveuglement, y prêta son ministère. Mais la douceur de son naturel se révoltoit, au moins jusqu'à un certain point, contre ces supplices exercés sur des hommes qu'il ne trouvoit coupables d'aucun crime. Se trouvant donc embarrassé dans l'exécution des ordres de l'Empereur, il lui écrivit une lettre sur ce sujet, & en reçut une réponse, qui sont, entre les monumens du Paganisme, ce qui fait peut-être le plus d'honneur à la religion chrétienne. Je les insérerai ici toutes deux dans leur entier.

Lettre de Pline à l'Empereur Trajan.

« Je me fais une religion, Seigneur, de *Ep. 97. l. 10.*
 » vous exposer tous mes scrupules. Car qui
 » peut mieux, ou me déterminer, ou m'instrui-
 » re ? Je n'ai jamais assisté à l'instruction & au
 » jugement du procès d'aucun Chrétien. Ainsi
 » je ne sais sur quoi tombe l'information que
 » l'on fait contr'eux, ni jusqu'où l'on doit por-
 » ter leur punition. J'hésite beaucoup sur la
 » différence des âges. Faut-il les assujettir tous
 » à la peine, sans distinguer les plus jeunes
 » des plus âgés ? Doit-on pardonner à celui qui
 » se repent ? ou est-il inutile de renoncer au
 » Christianisme, quand une fois on l'a embras-
 » sé ? Est-ce le nom seul que l'on punit en eux,
 » ou sont-ce les crimes attachés à ce nom ? Ce-
 » pendant voici la règle que j'ai suivie dans les
 » accusations intentées devant moi contre les
 » Chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je les ai
 » interrogés une seconde & une troisième fois,
 » & les ai menacés du supplice. Quand ils ont
 » persisté, je les y ai envoyés. Car de quelle
 » nature que fût ce qu'ils confessoient, j'ai cru
 » que l'on ne pouvoit manquer à punir en eux
 » leur désobéissance, & leur invincible opi-
 » niâtreté. Il y en a eu d'autres entêtés de la
 » même folie, que j'ai réservés pour les envoyer
 » à Rome, parce qu'ils sont citoyens Romains.
 » Ensuite, les accusations de ce genre devenant
 » plus fréquentes par l'instruction même, com-
 » me il arrive d'ordinaire, ils'en présente de plu-
 » sieurs especes. On m'a remis entre les mains un
 » mémoire sans nom d'auteur, où l'on accuse
 » différentes personnes d'être Chrétiennes, qui

» nient de l'être , & de l'avoir jamais été. Ils
 » ont en ma présence , & dans les termes que je
 » leur prescrivois , invoqué les dieux , & offert
 » de l'encens & du vin à votre image , que
 » j'avois fait apporter exprès avec les statues
 » de nos divinités. Ils se sont même emportés
 » en imprécations contre Christ. C'est à quoi ,
 » dit-on , l'on ne peut jamais forcer ceux qui
 » sont véritablement Chrétiens. J'ai donc cru
 » qu'il les falloit absoudre. D'autres déférés
 » par un dénonciateur , ont d'abord reconnu
 » qu'ils étoient Chrétiens , & aussi-tôt après ils
 » l'ont nié , déclarant que véritablement ils l'a-
 » voient été , mais qu'ils ont cessé de l'être ,
 » les uns il y avoit plus de trois ans , les autres
 » depuis un plus grand nombre d'années , quel-
 » ques-uns depuis plus de vingt. Tous ces gens-
 » là ont adoré votre Image , & les statues des
 » dieux. Tous ont chargé Christ de malé-
 » dictions. Ils * affuroient que toute leur er-
 » reur & leur faute avoit été renfermée dans
 » ces points : Qu'à un jour marqué ils s'assem-
 » bloient avant le lever du soleil , & chan-
 » toient tour à tour des hymnes à la louange
 » de Christ , comme s'il eût été Dieu ; qu'ils
 » s'engageoient par serment , non à quelque
 » crime , mais à ne point commettre de vol ni

* Affirmabant autem hanc fuisse summam vel culpæ suæ, vel erroris, quòd essent soliti statò die ante lucem convenire , carmenque Christo , quasi Deo, dicere secum invicem : seque sacramento non in scelus ali-
 furra , ne latrocinia , ne adulteria committerent , ne fidem fallerent , ne depositum appellati abnegarent : quibus peractis , morem sibi discedendi fuisse, rursusque coeundi ad capiendum cibum , promissum tamen & innoxium.

» d'adultère, à ne point manquer à leur pro-
 » messe, à ne point nier un dépôt : Qu'après
 » cela ils avoient coutume de se séparer, &
 » ensuite de se rassembler, pour manger en
 » commun des mets innocens : Qu'ils avoient
 » cessé de le faire depuis mon édit, par lequel,
 » selon vos ordres, j'avois défendu toutes sor-
 » tes d'assemblées. Ces dépositions m'ont persua-
 » dé de plus en plus qu'il étoit nécessaire d'ar-
 » racher la vérité par la force des tourmens à
 » deux filles esclaves, qu'ils disoient être dans
 » le ministère de leur culte : mais je n'y ai dé-
 » couvert qu'une mauvaise superstition, por-
 » tée à l'excès ; &, par cette raison, j'ai tout
 » suspendu pour vous demander vos ordres.
 » L'affaire m'a paru digne de vos réflexions,
 » par la multitude de ceux qui sont envelop-
 » pés dans ce péril. Car un très-grand nom-
 » bre de personnes de tout âge, de tout or-
 » dre, de tout sexe, sont & seront tous les
 » jours impliqués dans cette accusation. Ce
 » mal contagieux n'a pas seulement infecté les
 » villes : il a gagné les villages & les campa-
 » gnes. Je crois pourtant que l'on y peut re-
 » médier, & qu'il peut être arrêté. Ce qu'il y
 » a de certain, c'est que les temples qui étoient
 » presque déserts, sont fréquentés, & que les
 » sacrifices, long-tems négligés, recommencent.
 » On vend par-tout des victimes, qui trouvoient
 » auparavant peu d'acheteurs. De-là on peut
 » juger quelle quantité de gens peuvent être
 » ramenés, si l'on fait grace au repentir ».

Réponse de l'Empereur Trajan à Pline.

« Vous avez, mon très-cher Pline, suivi la
 » voie que vous deviez dans l'instruction du

» procès des Chrétiens qui vous ont été dé-
 » férés : car il n'est pas possible d'établir une
 » forme certaine & générale dans cette sorte
 » d'affaire. Il ne faut pas en faire perquisition :
 » mais s'ils sont accusés & convaincus , il faut
 » les punir. Si pourtant l'accusé nie qu'il soit
 » Chrétien , & qu'il le prouve par sa conduite ,
 » je veux dire en invoquant les dieux , il faut
 » pardonner à son repentir , de quelque soup-
 » çon qu'il ait auparavant été chargé. Au *
 » RESTE , DANS NUL GENRE DE CRIME L'ON NE
 » DOIT RECEVOIR DES DÉNONCIATIONS , QUI NE
 » SOIENT SOUSCRITES DE PERSONNE : CAR CELA
 » EST D'UN PERNICIEUX EXEMPLE , ET NE CON-
 » VIENT POINT A NOTRE RÉGNE , NI AU TEMS
 » OÙ NOUS VIVONS ».

Je laisse aux Lecteurs le soin de faire les réflexions que fournissent naturellement ces deux lettres , sur l'éloge magnifique qu'on y trouve de la pureté des mœurs des premiers Chrétiens ; sur le progrès étonnant qu'avoit déjà fait en si peu d'années le Christianisme , jusqu'à faire désertir les temples ; sur le nombre incroyable de fideles de tout âge & de tout sexe , de toute condition ; sur le témoignage authentique que rend un payen à la croyance de la divinité de Jesus-Christ établie généralement parmi ces fideles ; sur la contradiction frappante de l'avis de Trajan , puisque

* Sine auctore vero pro- & pessimi exempli, nec nos-
 positi libelli , nullo crimine | tri seculi est.
 locum habere debent. Nam |

si les Chrétiens étoient coupables, il étoit juste de les rechercher avec soin, & s'ils ne l'étoient pas, injuste de les punir quoiqu'ils fussent accusés; enfin sur la maxime puisée dans le droit naturel, par laquelle l'Empereur termine sa lettre, en déclarant qu'il trouveroit son siècle déshonoré, si, pour quelque crime que ce fût (l'expression est générale) on avoit égard à des libelles sans nom d'Auteur.

Pline, revenu à Rome, reprit les affaires & ses emplois. Sa première femme étoit morte sans enfans. Il en épousa une seconde, nommée Calpurnia. Comme elle étoit fort jeune, & qu'elle avoit beaucoup d'esprit, il n'eut pas de peine à lui inspirer le goût des belles-lettres. Elle en fit toute sa passion : mais elle la concilia toujours si bien avec l'attachement qu'elle avoit pour son mari, que l'on ne pouvoit dire, si elle aimoit Pline pour les belles-lettres, ou les belles-lettres pour Pline. S'il plaidoit quelque cause importante, elle chargeoit toujours plusieurs personnes de venir lui apprendre les premières nouvelles du succès; & l'agitation où la mettoit cette attente ne cessoit que par leur retour. S'il lisoit quelque harangue ou quelque autre pièce dans une assemblée d'amis, elle ne manquoit jamais de se ménager quelque place, d'où elle pût, derrière un rideau, recueillir elle-même les applaudissemens qu'il s'attiroit.

Ep. 19. l. 4.

Elle tenoit continuellement en ses mains les ouvrages de son mari, * sans le secours d'autre maître que de son amour, elle composoit sur sa lyre des airs pour les vers qu'il avoit faits.

Les lettres qu'il lui écrivoit font voir jusqu'où alloit sa tendresse pour une épouse si digne d'être aimée & estimée. « Vous
Ep. 7. lib. 6. » me mandez que mon absence vous cause beaucoup d'ennui, que vous ne trouvez de soulagement qu'à lire mes ouvrages, & souvent à les mettre à ma place
 » auprès de vous. Je suis ravi que vous me désiriez si ardemment, & que ces sortes
 » de consolation ayent quelque pouvoir sur votre esprit. Pour moi, je lis, je relis vos lettres, & les reprens de tems en tems comme si c'en étoit de nouvelles.
 » Mais elles ne servent qu'à rendre plus
 » vif le chagrin que j'ai de ne vous point
 » voir. Car quelle douceur ne doit-on point
 » trouver dans la conversation d'une personne dont les lettres ont tant de charmes. Ne laissez pas pourtant de m'écrire
 » souvent, quoique cela me fasse une sorte
Ep. 4. lib. 6. » de plaisir qui me tourmente ». Dans une autre lettre: « Je vous conjure avec la
 » dernière instance, de prévenir mon inquiétude par une, & même par deux let-

* Versus quidem meos | sed amore, qui magister est
 cantat formatque cithara, | optimus.
 non artifice aliquo docente,

» tres chaque jour. Je me rassurerai du
 » moins tant que je lirai : mais je retombe-
 » rai dans mes premières allarmes dès que
 » j'aurai lu ». Dans une troisième : « Il n'est
 » pas croyable à quel point je sens votre
 » absence. Je passe une grande partie des
 » nuits à penser à vous. Pendant le jour,
 » & aux heures où j'avois coutume de vous
 » voir, mes piés, comme on dit, me por-
 » tent d'eux-mêmes à votre appartement;
 » & ne vous y trouvant point, je m'en re-
 » tourne aussi triste & aussi honteux que si
 » l'on m'avoit refusé la porte ».

Ep. 7. lib. 7.

Après s'être blessée dans une première
 grossesse, elle guérit à la vérité, & vécut
 assez long-tems, mais elle ne lui laissa point
 de postérité.

Ep. 10. lib. 8.

On ne connoît ni le tems, ni les parti-
 cularités de la mort de Pline.

Je n'ai pas prétendu jusqu'ici faire un récit
 exact & suivi des actions de Pline, mais
 seulement donner quelque idée de son ca-
 ractère par des événemens plus marqués
 que les autres, & plus capables de le faire
 connoître. J'y joindrai encore, dans la
 même vue, quelques faits, sans m'attacher
 à l'ordre des tems. Je les réduirai à quatre
 ou cinq chefs.

I. *Application de Pline à l'étude.*

Il étoit difficile que Pline, élevé sous
 les yeux & par les soins de Pline le Natu-

raliste son oncle, n'eût pas beaucoup de goût pour les sciences, & ne s'y donnât pas tout entier. On peut croire qu'il suivit dans ses premières études le plan qu'il prescrivit à un jeune homme qui l'avoit consulté sur ce sujet. J'insérerai ici une partie de cette lettre : elle peut être utile aux jeunes gens.

Ep. 9. lib. 7.

« Vous me demandez comment je vous
 » conseillerois d'étudier. L'une des meil-
 » leures manieres, selon l'avis de beaucoup
 » de gens, c'est de traduire du grec en la-
 » tin, ou du latin en grec. Par là vous ac-
 » querez la justesse & la beauté de l'expres-
 » sion, la richesse des figures, la facilité
 » de vous expliquer ; & dans cette imita-
 » tion des Auteurs les plus excellens, vous
 » prenez insensiblement des tours & des
 » pensées semblables aux leurs. Mille cho-
 » ses qui échappent à un homme qui lit,
 » n'échappent point à un homme qui
 » traduit. La traduction ouvre l'esprit, &
 » forme le goût.

» Vous pouvez encore, après avoir lu
 » quelque chose seulement pour en pren-
 » dre le sujet, le traiter vous-même, ré-
 » solu de ne pas céder à votre Auteur ;
 » ensuite conférer vos écrits avec les siens,
 » & soigneusement examiner ce qu'il a
 » dit mieux que vous, ce que vous avez
 » dit mieux que lui. Quelle joie si l'on
 » s'apperçoit que l'on prend quelquefois le

» dessus ! Quel redoublement d'émulation ,
 » si l'on voit que l'on demeure toujours
 » au-dessous !

» Je fais que votre étude présente est
 » l'éloquence du barreau : mais pour cela
 » je ne vous conseillerois pas de vous en
 » tenir uniquement à ce stile contentieux ,
 » qui ne respire que la guerre & les com-
 » bats. Comme les champs se plaisent à chan-
 » ger de différentes semences, nos esprits aussi
 » veulent être exercés par différentes étu-
 » des. Je voudrois, tantôt qu'un beau mor-
 » ceau d'histoire vous occupât, tantôt que
 » vous prissiez soin d'écrire une lettre, quel-
 » quefois que vous fissiez des vers..... C'est
 » ainsi que les plus grands Orateurs, &
 » même que les plus grands hommes s'exer-
 » çoient ou se délassoient : ou plutôt c'est
 » ainsi qu'ils se délassoient & s'exerçoient
 » tout ensemble. Il est surprenant combien
 » ces petits ouvrages éveillent l'esprit, &
 » le ré:ouissent.....

» Je n'ai point dit ce qu'il falloit lire,
 » quoique ce soit l'avoir assez dit que d'a-
 » voir marqué ce qu'il falloit écrire. Sou-
 » venez-vous seulement de bien choisir les
 » meilleurs livres dans chaque genre, car *
 » on a fort bien dit qu'il falloit beaucoup
 » lire, mais non beaucoup de choses ».

Nous avons vu que Pline, à l'âge de
 quatorze ans, avoit fait une tragédie grec-

* Aiunt multum legendum esse, non multa.

que, & qu'ensuite il s'exerça dans différens genres de poésies. La lecture de Tite-Live faisoit ses délices. Il * admiroit ces Anciens, mais il n'étoit pas de ceux qui méprisent les modernes. Je ne puis croire, disoit-il, que la nature épuisée & devenue stérile, ne produise plus rien de bon.

Ep. 21. l. 6. *Ep. 6. lib. 9.* Il expose à un ami comment il s'occupoit pendant les divertissemens publics. « J'ai passé tous ces derniers jours à com-
» poser, à lire dans la plus grande tran-
» quillité du monde. Vous demandez com-
» ment cela se peut au milieu de Rome?
» C'étoit le tems des spectacles du Cir-
» que, qui ne me touchent pas, même lé-
» gèrement. Je n'y trouve rien de nouveau,
» rien de varié, rien qu'il ne suffise d'a-
» voir vu une fois. C'est ce qui redouble
» l'étonnement où je suis, que tant de mil-
» liers d'hommes.... & même de fort hon-
» nêtes gens..... ayent la puérile passion
» de revoir si souvent des chevaux qui cou-
» rent, & des hommes qui conduisent des
» chariots. Quand ** je songe qu'ils ne se
» lassent point de revoir avec tant de goût

* Sunt ex iis qui mirer antiquos; non tamen, ut quidam, temporum nostrorum ingenia despicio. Neque enim quasi lassâ & efficta natura, ut nihil jam laudabile pariat.

** Quos ego (quosdam graves homines) cum re-

cordor in re inani, frigida, assidua, tam insatiabiliter desiderare, capio aliquam voluptatem, quod hac voluptate non capiat. Ac per hos dies libentissimè otium meum in litteris colloco, quos alii otiosissimis occupationibus perdunt.

» & d'assiduité des choses si vaines & si
 » froides, & qui reviennent si souvent; je
 » sens un plaisir secret de n'en point trou-
 » ver à ces bagatelles, & j'emploie vo-
 » lontiers aux belles-lettres un loisir que
 » les autres perdent dans de si frivoles amu-
 » semens ».

On voit que l'étude faisoit toute sa joie & toute sa consolation. « Les belles-let-
 » tres, disoit-il, me divertissent & me
 » consolent; & je ne fais rien de si agréa-
 » ble qui le soit plus qu'elles, rien de si
 » fâcheux qu'elles n'adoucissent. Dans le
 » trouble que me cause l'indisposition de
 » ma femme, la maladie de mes gens, la
 » mort même de quelques-uns, je * ne
 » trouve d'autre remède que l'étude. Vé-
 » ritablement elle me fait mieux compren-
 » dre toute la grandeur du mal, mais elle
 » me le rend aussi plus supportable ».

Ep. 19. lib. 8.

II. *Estime & attachement de Pline pour les personnes vertueuses, & pour les gens de lettres.*

Pline eut pour ami tout ce que son siècle a produit de grands hommes, tous ceux que leurs rares vertus distinguoient le plus: Virginius Rufus, qui refusa l'Empire; Correllius, que l'on regardoit comme un mo-

* Ad unicum doloris levamentum illud confugio | magis intelligam, sed pa-
 quæ præstant ut adversa | tientius feram.

dele parfait de sagesse & de probité; Helvidius, l'admiration de son tems; Rusticus Arulenus & Sénécion, que Domitien fit mourir; Cornutus Tertullus, que Pline eut plusieurs fois pour Collègue.

Il se faisoit honneur aussi d'être lié d'une amitié particuliere avec ce qu'il y avoit de personnes plus distinguées de son tems dans les belles-lettres, Tacite, Suétone, Martial, Silius Italicus.

Ep. 10. l. 7.

« J'ai lu votre livre, dit-il à Tacite,
 » & j'ai marqué avec le plus d'exaétitude
 » qu'il m'a été possible ce que je crois y
 » devoir être changé, & en devoir être
 » retranché: * car je n'aime pas moins à
 » dire la vérité, que vous à l'entendre; &
 » d'ailleurs l'on ne trouve point de gens
 » plus dociles à la censure, que ceux qui
 » méritent le plus de louanges. Je m'attens
 » qu'à votre tour vous me renverrez mon li-
 » vre avec vos remarques. O ** l'agréable,
 » ô le charmant échange! Que j'ai de plai-
 » sir à penser, que si jamais la postérité
 » fait quelque cas de nous, elle ne ces-

* Nam & ego verum dicere assuevi, & tu libenter audire. Neque enim ulli patientius reprehenduntur, quam qui maximè laudari merentur.

** O jucundas, ô pulcras vices! Quàm me delectat, quòd, si qua posteris cura nostri, usquequaque narra-

bitur, qua concordia, fide, simplicitate vixerimus! Erit rarum & insigne, duos homines ætate, dignitate propemodum æquales, nonnullius in literis nominis, (cogor enim de te quoque patius dicere, quia de me simul dico) alterum alterius studia fovisse.

» fera

» fera de publier avec quelle union , quelle
 » franchise , quelle amitié nous avons vé-
 » cû ensemble ! Il fera rare & remarqua-
 » ble que deux hommes à peu près de
 » même âge , de même rang , de quelque
 » nom dans l'empire des lettres , (car il
 » faut bien que je parle modestement de
 » vous , puisque je parle en même tems de
 » moi) se soient si fidèlement aidés dans
 » leurs études. Pour moi , dès ma plus ten-
 » dre jeunesse , la réputation , la gloire que
 » vous aviez acquise , me faisoient déjà
 » desirer de vous suivre , de marcher & de
 » paroître marcher sur vos traces , non pas
 » de près , mais de plus près qu'un autre.
 » Ce n'est pas qu'alors nous n'eussions à
 » Rome beaucoup d'esprits du premier or-
 » dre : mais entre tous les autres le rap-
 » port de nos inclinations vous montrait
 » à moi comme le plus propre à être imi-
 » té , comme le plus digne de l'être. C'est
 » ce qui redouble ma joie , quand j'entens
 » dire que si la conversation tombe sur les
 » belles-lettres , on nous nomme ensemble ».

On peut connoître combien Pline cher-
 choit à obliger Suétone l'historien , par ce
 qu'il en écrit à un ami. Cette lettre ,
 quoique courte , est , parmi celles qui sont
 venues jusqu'à nous , une des plus élégan-
 tes.

« Suétone , qui * loge avec moi , a des- *Ep. 24 lib. 1.*

* Tranquillus , contubernalis meus , vult emere agel-

Tome XII.

R

» sein d'acheter une petite terre, qu'un de
 » vos amis veut vendre. Faites en sorte, je
 » vous prie, qu'elle ne soit vendue que ce
 » qu'elle vaut : c'est à ce prix qu'elle lui
 » plaira. Un mauvais marché ne peut être
 » que désagréable, mais principalement
 » par le reproche continuel qu'il semble
 » nous faire de notre imprudence. Cette
 » acquisition, si d'ailleurs elle n'est pas
 » trop chère, tente mon ami par plus d'un
 » endroit : son peu de distance de Rome,
 » la commodité des chemins, la médio-
 » crité des bâtimens, les dépendances plus
 » capables d'amuser que d'occuper. En ef-
 » fet, il ne faut à ces Messieurs les Sa-
 » vans, absorbés comme lui dans l'étude,
 » que le terrain nécessaire pour délasser

lum, quem venditare ami-
 cus tuus dicitur. Rogo cu-
 res, quanti æquum est,
 emat : ita enim delectabit
 emisit. Nam mala emptio
 semper ingrata est, eo maxi-
 mè quòd exprobrare stultiti-
 am domino videtur. In
 hoc autem agello (si modo
 arriserit pretium) Tran-
 quilli mei stomachum mul-
 ta sollicitant : vicinitas ur-
 bis, opportunitas viæ, me-
 diocritas villæ, modus ru-
 ris, qui avocet magis quàm
 distingat. Scholasticis por-
 ro studiosis, ut hic est, suf-
 ficit abundè tantum soli, ut
 relevare caput, reficere ocu-
 los, reptare per limitem,
 unanque semitam rettere,

omnesque viticulas suas
 nosse, & numerare arbus-
 culas possint. Hæc tibi ex-
 posui, quò magis scires,
 quantum ille esset mihi,
 quantum ego tibi debitu-
 rus, si prædiolum istud,
 quod commendatur his do-
 ribus, tam salubriter emer-
 rit, ut pœnitentiæ locum
 non relinquat. Vale. *La*
langue Françoisse ne peut
point rendre la délicatesse
& l'élégance des diminutifs
& des fréquentatifs répandus
en abondance dans cette
petite Lettre. Agellum.
 Venditare. Reptare per li-
 mitem. Viticulas. Arbuscu-
 las. Prædiolum.

» leur esprit, & réjouir leurs yeux. Il ne
 » leur faut qu'une allée pour se promener,
 » qu'une vigne dont ils puissent connoître
 » tous les feps, que des arbres dont ils
 » sachent le nombre. Je vous mande tout
 » ce détail, pour vous apprendre quelle
 » obligation il m'aura, & toutes celles que
 » lui & moi vous aurons, s'il achete à des
 » conditions dont il n'ait jamais lieu de se
 » repentir, une petite maison telle que je
 » viens de la dépeindre ».

Martial, si connu par ses épigrammes, *Ep. 21. l. 3.*
 étoit aussi des amis de Pline, & la mort
 de ce Poète lui causa de vifs regrets. « J'ap-
 » prens, dit-il, que Martial est mort, &
 » j'en ai beaucoup de chagrin. C'étoit * un
 » esprit agréable, délié, piquant, & qui
 » savoit parfaitement mêler le sel & l'a-
 » mertume dans ses écrits, & en même
 » tems rendre justice au mérite. A son dé-
 » part de Rome, je lui donnai de quoi
 » l'aider à faire son voyage. Je devois ce
 » petit secours à notre amitié, je le de-
 » vois aux vers qu'il a faits pour moi. C'é-
 » toit ** un ancien usage d'accorder des
 » récompenses utiles ou honorables à

* Erat homo ingeniosus, acutus, acer, & qui plurimum in scribendo & salis haberet & fellis, nec candoris minus.

** Fuit moris antiqui, eos qui vel singulorum laudes, vel urbium scripserant, aut

honoribus aut pecunia ornare: nostris verò temporibus, ut alia speciosa & egregia, ita hoc imprimis exolevit. Nam postquam desinimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.

» ceux qui avoient écrit à la gloire des vil-
 » les, ou de quelques particuliers. Aujourd-
 » d'hui la mode en est passée, avec tant
 » d'autres, qui n'avoient guère moins de
 » grandeur & de noblesse. Depuis que
 » nous cessons de faire des actions loua-
 » bles, nous méprisons la louange ». Pline
 rapporte l'endroit de ces vers où le Poète
 adresse la parole à sa Muse, & lui recom-
 mande d'aller trouver Pline à sa maison des
 Esquilies, & de l'aborder avec respect.

Sed ne tempore non tuo disertam
 Pulses ebria januam, videto.
 Totos dat tetricæ dies Minervæ,
 Dum centum studet auribus virorum
 Hoc quod secula posterique possint
 Arpinis quoque comparare chartis.
 Seras tutior ibis ad lucernas :
 Hæc hora est tua, cum furit Lyæus,
 Cum regnat rosa, cum madent capilli.
 Tunc me vel rigidi legant Catones.

M. de Sacy a traduit ainsi ces vers.

*Prends garde, petite ivrognesse,
 De n'aller pas, à contretens,
 Troubler les emplois importans
 Où du soir au matin l'occupe sa sagesse.
 Respecte les momens qu'il donne à des discours
 Qui font le charme de nos jours,
 Et que tout l'avenir admirant notre Pline,
 Osera comparer aux Oracles d'Arpine.
 Prends l'heure que les doux propos,
 Enfans des verres & des pots,*

*Ouvrent tout l'esprit à la joie ;
 Qu'il se détend, qu'il se déploye ,
 Qu'on traite les sages de fots ;
 Et qu'alors , en humeur de rire ,
 Les plus Catons te puissent lire.*

« Ne croyez-vous pas, dit Pline en finissant sa lettre, que celui qui a écrit de moi dans ces termes, a bien mérité de recevoir des marques de mon affection à son départ, & de ma douleur à sa mort ?

Il pleura aussi beaucoup celle de Silius Italicus, de la poésie duquel il porte un jugement tout-à-fait sensé. *Il * faisoit des vers*, dit-il, *où il y avoit plus d'art que de génie*. Un abcès incurable qui lui étoit survenu, l'ayant dégoûté de la vie, il finit ses jours par une abstinence volontaire.

Ep. 7. l. 1.

III. *Libéralités de Pline.*

Pline, en comparaison de certains riches de Rome, avoit un bien médiocre, mais une ame véritablement grande, & des sentimens bien nobles. Ses libéralités, presque sans nombre, en sont une bonne preuve. Je n'en rapporterai qu'une partie.

Il s'étoit fait des principes sur cette matière, qui sont bien dignes d'attention.

Ep. 30. l. 2.

« Je * veux, dit-il, qu'un homme vraiment libéral, donne à sa patrie, à ses

* *Scribebat carmina magis liberalis, tribuere patriæ, propinquis, affinibus, amicis, sed amicis pauperibus.*

** *Volo eum, qui sit vetè*

» proches, à ses alliés, à ses amis, mais
 » à des amis qui sont dans le besoin ». Voilà
 l'ordre que l'équité prescrit, & qu'il suivoit
 exactement.

Nous avons vu qu'il fit un présent fort
 honnête à Quintilien son maître, pour ser-
 vir à la dot de sa fille qu'il marioit, & qu'il
 aida Martial lorsqu'il se retira de Rome.
 De ces deux amis, le dernier étoit dans le
 besoin, & l'autre n'étoit pas riche.

Epist. 3. l. 6.

Il avoit donné à sa nourrice une petite
 terre, qui valoit, lorsqu'il lui en fit don, cent
 mille sesterces, c'est-à-dire douze mille
 cinq cens livres. Où sont les grands Sei-
 gneurs maintenant qui en usent de la
 sorte? Pline appelle néanmoins cette somme
 un petit présent : *Munusculum*. Et après
 le don qu'il avoit fait de cette terre, il
 s'intéressoit encore au revenu qu'en tire-
 roit sa nourrice. Il écrit à celui qui s'étoit
 chargé de la faire valoir, & lui en recom-
 mande le soin. « Car, ajoute-t-il, celle qui
 » a reçu ce petit fonds, n'a pas plus d'in-
 » térêt qu'il produise beaucoup, que moi
 » qui l'ai donné ».

Epist. 4. l. 2.

Voyant Calvine, qu'il avoit en partie
 dotée de son bien, sur le point de renon-
 cer à la succession de Calvinus son pere,
 dans la crainte que les biens qu'il laissoit
 ne fussent pas suffisans pour payer les som-
 mes dues à Pline; il lui écrivit de ne pas
 faire cet affront à la mémoire de son pere,

& pour la déterminer lui envoya une quit-
tance générale.

Dans une autre occasion, il donna trois
cens mille sesterces (trente-sept mille cinq
cens livres) à Romanus, afin de lui pro-
curer un revenu nécessaire pour entrer dans
l'ordre des Chevaliers Romains.

Ep. 19. l. 1.

Corellia, sœur de Corellius Rufus, pour
qui Pline avoit eu un respect infini pendant
sa vie, acheta de lui des terres sur le pié
de sept cens mille sesterces. Mieux infor-
mée du prix de ces terres, elle apprit qu'el-
les en valoient neuf cens mille, & le pressa
vivement de recevoir le surplus, sans pou-
voir obtenir de lui cette grace. Beau com-
bat de droiture & de générosité ! Quelle
délicatesse dans la personne qui acquiert,
quel noble désintéressement dans le ven-
deur ! Où trouve-t-on de pareils pro-
cédés ?

Ep. 14. l. 7.

Des marchands avoient acheté ses ven-
danges à un prix fort raisonnable, dans
l'espérance du gain qu'ils se promettoient
d'y faire. Leur attente fut trompée. Il leur
fit à tous des remises. La raison qu'il en
apporte est encore plus admirable que la
chose même. « Je * ne trouve pas moins
» glorieux de rendre justice dans la mai-
» son, que dans les tribunaux ; dans les

Ep. 2. l. 8.

* Mihi egregium impri- | vis, ut in alienis ita in suis,
mis videtur, ut foris ita do- | agitare justitiam.
mi, ut in magnis ita in par-

» petites affaires, que dans les grandes ;
 » dans les siennes, que dans celles d'autrui ».

Ep. 13. l. 4.

Ce qu'il fit pour sa patrie, passe encore tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Les habitans de Come, n'ayant point de maîtres chez eux pour instruire leurs enfans, étoient obligés de les envoyer dans d'autres villes. Pline, qui avoit pour sa patrie un cœur de fils & de pere, fit sentir aux habitans quel avantage ce feroit pour la jeunesse d'être élevée dans Come même. « Où, *
 » dit-il aux parens, leur trouver un séjour
 » plus agréable que la patrie ? Où former
 » leurs mœurs plus sûrement que sous les
 » yeux de pere & de mere ? Où les entre-
 » tenir à moins de frais que chez vous ?
 » N'est-il pas plus convenable que vos en-
 » fans reçoivent l'éducation dans le même
 » lieu où ils ont reçu la naissance, & qu'ils
 » s'accoutument dès l'enfance à se plaire,
 » à se fixer dans leur pays natal » ? Il offrit de contribuer du tiers à fonder les appointemens des maîtres, & crut devoir laisser les parens chargés du reste, pour les rendre plus attentifs à choisir de bons maîtres, par la nécessité de la contribution,

<p>* Ubi aut jucundius morarentur, quàm in patria, aut pudicitius continerentur, quàm sub oculis parentum ; aut minore sumptu,</p>	<p>quàm domi ? ... Edoceantur hîc, qui hîc nascuntur, statimque ab infantia natale solum amare, frequentare consueſcant.</p>
--	--

& par l'intérêt de placer utilement leur dépense.

Il ne borna pas là son bienfait. Car, * comme il le dit ailleurs, la libéralité ne fait point s'arrêter, & plus on en fait usage, plus on en sent la beauté. Il y fonda une bibliothèque, avec des pensions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise fortune avoit refusé les secours nécessaires pour étudier. Il avoit accompagné la dédicace de cette bibliothèque d'un discours qu'il prononça en présence seulement des principaux de la ville. Il délibéra dans la suite s'il le rendroit public. « Il ** est » difficile, dit-il, de vanter le bien qu'on » a fait, sans donner lieu de juger que » l'on ne s'en vante pas parce qu'on l'a » fait, mais qu'on l'a fait pour s'en vanter. Pour moi je n'ai pas oublié qu'une » grande ame est plus touchée du témoignage secret de la conscience, que des » témoignages éclatans de la renommée. » Ce n'est pas à nos actions à courir après la gloire, c'est à la gloire à les suivre.

Ep. 8. l. 1.

* Nescit enim semel incitata liberalitas stare, cujus pulchritudinem usus ipse commendat. *Ep. 12. lib. 5.*

** Meminimus quanto majore animo honestatis fructus in conscientia, quam in fama reponatur. Sequi enim gloria, non appeti debet :

nec, si casu aliquo non sequatur, idcirco quod gloriam non meruit, minus pulchrum est. Li verò qui benefacta sua verbis adornant, non ideo prædicare quia fecerint, sed ut prædicarent fecisse creduntur.

» Et s'il arrive que par un fort bizarre,
 » elle nous échappe, il ne faut pas croire
 » que ce qui l'a méritée, perde rien de son
 » prix ».

On a de la peine à comprendre comment un particulier a pu fournir à tant de largesses. Il nous l'explique lui-même en écrivant à une dame, à qui il avoit fait une remise considérable. « N'appréhendez point, lui dit il, qu'une telle donation me soit à charge : qu'elle ne vous fasse point de peine. Il est vrai, j'ai un bien médiocre. Mon rang exige de la dépense, & mon revenu, par la nature de mes terres, est aussi casuel que modique. Ce qui me manque de ce côté-là, je le retrouve dans la frugalité, la source la plus assurée de mes libéralités. *Quod cessat ex redditu, frugalitate suppletur : ex qua, velut è fonte, liberalitas nostra decurrit* ». Quelle leçon, quel reproche pour ces grands Seigneurs, qui, avec des revenus immenses, ne font du bien à personne, & souvent meurent endettés ! Ils sont prodigues pour le luxe & pour leurs plaisirs ; durs & fermés pour leurs amis & pour leurs domestiques. « N'oubliez * jamais, » disoit Pline à un jeune Seigneur, que » l'on ne peut avoir trop d'horreur de ce

* Memento nihil magis esse vitandum, quam istam societatem : quæ cum sint turpissima discreta ac separata, turpius junguntur.

» monstrueux mélange d'avarice & de
 » prodigalité qu'on a introduit de nos
 » jours ; & que si un seul de ces vices suf-
 » fit pour ternir la réputation de quelqu'un,
 » celui qui les rassemble se déshonore in-
 » finiment d'avantage ».

IV. *Innocens plaisirs de Pline.*

Pline n'étoit point d'un caractère dur & austère. Il avoit, au contraire, beaucoup d'enjouement dans l'esprit, & prenoit plaisir à s'égayer avec ses amis. *Aliquando rideo, jocos, ludo : utque omnia innoxiae remissionis genera complectar, homo sum.*

Ep. 3. l. 5.

Il voyoit volontiers ses amis à table, & donnoit assez souvent des repas ou en recevoit, mais dont la frugalité, la conversation, ou la lecture, faisoient le principal assaisonnement. « J'irai * souper chez
 » vous, dit-il à un ami, mais je veux faire
 » mon marché. Je prétends que le repas
 » soit sans appareil & frugal, seulement
 » beaucoup d'entretiens à la manière de
 » Socrate ; & de cela même point d'excès ».

Ep. 12. l. 3.

Il reproche à un autre de ne lui avoir pas tenu parole. « Vraiment, vous l'en-
 » tendez. Vous me mettez en dépense
 » pour vous donner à souper, & vous

Ep. 15. l. 1.

* Veniam ad cœnam : sed tantum sermonibus abundam nunc paciscor sit ex det : in his quoque teneat pedita, sit parca, Socraticis modum,

» me manquez. Il y a bonne justice à Ro-
 » me. Vous me le payerez jusqu'à la der-
 » niere obole, & cela va plus loin que
 » vous ne pensez. J'avois préparé à cha-
 » cun sa laitue, trois escargots, deux œufs,
 » un gâteau, du vin miellé, & de la neige.
 » Nous avions des olives d'Espagne, des
 » courges, des échalottes, & mille autres
 » mets aussi délicats.... Mais vous avez
 » mieux aimé, chez je ne fais qui, des hui-
 » tres, des ventres de truies farcis, des pois-
 » sons rares. Je saurai vous en punir ».

Ep. 6. l. 1.

Il nous décrit lui-même, avec tout l'es-
 prit & tout l'agrément possible, une de
 ses parties de chasse. « Vous allez rire, &
 » je vous le permets; riez-en tant qu'il vous
 » plaira. Ce Pline, que vous connoissez,
 » a pris trois sangliers, mais très-grands.
 » Quoi lui-même, dites vous? Lui-même.
 » N'allez pourtant pas croire qu'il en ait
 » coûté beaucoup à ma paresse. J'étois assis
 » près des toiles: je n'avois à côté de moi
 » ni épieu, ni dard, mais des tablettes
 » & une plume: je rêvois, j'écrivois, &
 » je * me préparois la consolation de rem-
 » porter mes feuilles pleines si je m'en re-
 » tournois les mains vuides ».

On voit par-là que l'étude étoit sa pas-
 sion dominante. Ce goût le suivoit par-
 tout, à la table, à la chasse, à la prome-
 nade. Il y employoit tout ce qui lui restoit

* *Ut si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem.*

de tems , après que les devoirs publics étoient remplis : car * il s'étoit fait une loi de donner toujours la préférence aux affaires sur les plaisirs , au solide sur l'agréable.

C'est ce qui le faisoit soupirer avec tant d'ardeur après la retraite & le repos. « Ne **
 » m'arrivera-t-il donc jamais , s'écrioit-il
 » dans des momens d'accablement , de
 » rompre les nœuds qui m'attachent , puis-
 » que je ne puis les délier ? Non , je n'ose
 » m'en flatter. Chaque jour , nouveaux
 » embarras viennent se joindre aux anciens.
 » Une affaire n'est pas encore finie , qu'une
 » autre commence. La chaîne que forment
 » mes occupations , ne fait que s'allonger
 » & s'appesantir.

Ep. 8. lib. 2.

En écrivant à un ami , qui , dans un
 séjour délicieux , uisoit de son loisir en
 homme sage , il ne peut s'empêcher de
 lui porter envie. « C'est ainsi , lui dit-il ,
 » que doit passer sa vieillesse , un homme
 » non moins distingué dans les fonctions
 » de la magistrature , que dans le com-
 » mandement des armées , & qui s'est tout
 » dévoué au service de la République tant

Ep. 23. l. 4.

* Hunc ordinem secutus sum , ut necessitates voluptatibus , seria jucundis antepferrem *Epist. 21. lib. 8.*

** Nunquam-ne hos arctissimos laqueos , si solvere negatur , abrumpam ? Nun-

quam , puro. Nam veteribus negotiis nova accrescunt , nec tamen priora peraguntur : tot nexibus , tot quasi catenis majus in dies occupationum agmen extenditur.

» que l'honneur l'a voulu. Nous * de-
 » vons à la patrie notre premier & notre
 » second âge; mais nous nous devons le
 » dernier à nous-mêmes. Les loix semblent
 » nous le conseiller, lorsqu'à soixante ans
 » elles nous rendent au repos. Quand aurai-
 » je la liberté d'en jouir? Quand l'âge me
 » permettra-t-il d'imiter une retraite si glo-
 » rieuse? Quand la mienne ne pourra-t-elle
 » plus être appelée paresse, mais un hono-
 » rable loisir?

Il comptoit ne vivre & ne respirer, que
 quand il pouvoit se dérober de la ville
 pour aller à quelqu'une de ses maisons de
 campagne, car il en avoit plusieurs. L'a-
 gréable description qu'il en fait, marque
 assez combien il s'y plaisoit. Il y parle de
 ses vergers, de ses potagers, de ses jardins,
 de ses bâtimens, & sur-tout des endroits
 qui étoient comme l'ouvrage de ses mains,
 avec cette joie & cette complaisance, que
 sent tout homme qui a bâti ou planté à la
 campagne. Il appelle ces endroits, ses dé-
 lices, ses amours, ses véritables amours :

Ep. 17. lib. 2. amores mei, revera amores : ipse posui.
Ep. 6. lib. 5. Et ailleurs : præterea indulsi amori meo ;
amo enim quæ maxima ex parte ipse in-
choavi, aut inchoata percolui. « Ai-je tort,
 » dit-il à un de ses amis, de tant chérir

* Nam & prima vitæ tem- | mus, ut ipsæ leges monent,
 pora & media patriæ, ex- | quæ majorem auri sexa-
 tremâ nobis impertiri debe- | ginta otio reddunt.

» cette retraite, d'en faire mes délices, d'y
 » demeurer si long-tems ? » Et dans une
 autre lettre : « On ne trouve point ici de
 » fâcheux ni d'importuns. Tout y est cal-
 » me, tout y est paisible : & comme la
 » bonté du climat y rend le ciel plus sé-
 » rein, & l'air plus pur, je m'y trouve aussi
 » le corps plus sain & l'esprit plus libre.
 » J'exerce l'un par la chasse, & l'autre par
 » l'étude ».

V. *Ardeur de Pline pour la gloire & pour
 la réputation.*

On ne peut douter que la gloire ne fût
 l'ame des vertus de Pline. Veilles, repos,
 divertissemens, études, il y rapportoit tout.
 Il avoit pour maxime, que la * seule am-
 bition convenable à un honnête homme,
 c'étoit ou de faire des choses dignes d'être
 écrites, ou d'écrire des choses dignes d'être
 lues. Il ne dissimuloit pas que l'amour de la
 gloire étoit sa passion. « Chacun ** juge dif-
 » féremment du bonheur des hommes.
 » Pour moi je n'en estime point de plus
 » heureux, que celui qui jouit d'une grande
 » & solide réputation ; & qui, sûr des suf-
 » frages de la postérité, goûte par avance

* Equidem beatos puro,
 quibus deorum munere da-
 tum est aut facere scriben-
 da, aut scribere legenda
Ep. 16. lib. 6.

tissimum existimo, qui bo-
 nae mansuraeque famae præ-
 sumptione perfruitur, cer-
 tusque posteritatis cum fu-
 tura gloria vivit.

** Alius alium, ego bea-

» toute la gloire qu'elle lui destine. Rien *
 » ne me touche si fort, dit-il, que le désir de
 » vivre long-temps dans l'esprit des autres :
 » disposition véritablement digne d'un
 » homme, sur-tout de celui qui n'ayant rien
 » à se reprocher, ne craint point les juge-
 » mens de la postérité ». Le célèbre Thra-
 sea avoit coutume de dire qu'on devoit se
 charger de trois sortes de causes : de celles
 de ses amis, de celles qui manquent de
 protection, & enfin de celles qui doivent
 tirer à conséquence pour l'exemple... « J'a-
 » jouterai ** à ces trois genres (dit encore
 » Pline) & peut être en homme qui a de
 » l'ambition, les causes grandes & fa-
 » meuses. Car il est juste de plaider quel-
 » quefois pour sa réputation & pour sa
 » gloire, c'est-à-dire de plaider sa propre
 » cause ».

Ep. 33. l. 7. Il desiroit avec passion que Tacite écri-
 vît son histoire : mais, moins vain que Ci-
 céron, il ne lui demandoit point de l'em-
 bellir par des mensonges : *mendaciunculis*
aspergere. « Mes *** actions, lui dit-il, de-

* Me nihil æquè ac diu-
 turnitatis amor & cupido
 sollicitat: res homine dig-
 nissima, præsertim qui nul-
 lius sibi conscius culpæ,
 posteritatis memoriam non
 reformidet.

** Ad hæc ego genera cau-
 sarum, ambitiosè fortasse,
 addam tamen claras & il-
 lustres. Æquum enim est

agere nonnunquam gloriæ
 & famæ, id est suam causam.

*** Hæc, utcumque se ha-
 bent, notiora, clariora,
 majora tu facies: quan-
 quam non exigo ut excedas
 actæ rei modum. Nam nec
 historia debet egredi veri-
 tatem, & honestè factis ve-
 ritas sufficit.

» viendront entre vos mains plus brillan-
 » tes, plus célèbres, plus grandes. Je n'e-
 » xige pourtant pas que vous exagériez.
 » Je fais que l'histoire ne doit jamais s'é-
 » carter de la vérité, & que la vérité ho-
 » nore assez les bonnes actions ». Je ne fais
 si j'ai eu raison de dire que Pline étoit moins
 vain que Cicéron, & si au contraire Cicé-
 ron ne doit pas nous paroître plus modef-
 te, parce qu'il étoit plus sincère. Il sento-
 it ce qui lui manquoit, & il y demandoit un
 supplément officieux. Mais Pline ne croit
 pas avoir besoin de grace, ni de secours.
 Il est plus content de sa vertu. Elle est
 assez belle, assez solide, assez grande,
 pour se soutenir par elle-même aux yeux
 de la postérité. Elle n'a besoin que d'une
 trompette éclatante, qui enseigne la sim-
 ple vérité aux siècles à venir, sans y rien
 ajouter d'étranger.

Pline assembloit souvent une troupe d'a-
 mis choisis pour leur faire lecture de ses
 compositions, soit en vers, soit en prose. Il
 déclare dans plusieurs lettres que c'étoit
 dans la vue de profiter des avis qu'on lui
 donneroit, & cela pouvoit être : mais le de-
 sir d'être loué & admiré y avoit grande part,
 car il y étoit infiniment sensible. « Je * me
 » représente déjà cette foule d'auditeurs, (il

Ep. 10. lib. 2.

* Imaginor qui concur- | minùs quàm clamore de-
 sus, quæ admiratio te, qui | lector, sit modò silentium
 clamor, quod etiam silen | acre, & intentum, & cupi-
 tium maneat, quo ego, | dum ulteriora audiendi.
 cùm dico vel recito, non

parle à un ami qu'il exhortoit à faire lecture de ses ouvrages) « ces transports d'admiration, ces applaudissemens, ce silence même qui, lorsque je parle en public ou que je lis mes pièces, n'a guère moins de charme pour moi que les applaudissemens, quand il est causé par la seule attention, & par l'impatience d'entendre la suite ».

Ep. 17. lib. 6: Il entroit véritablement en colere, lorsqu'il s'agissoit de ses amis, contre les auditeurs muets & dédaigneux. « On lisoit, dans une assemblée, où j'étois invité, un ouvrage excellent. Deux ou trois hommes, qui se croyoient bien plus habiles que tous les autres, écoutoient comme s'ils étoient sourds & muets. Ils ne remuerent pas les levres, ils ne firent pas le moindre geste, ils ne se leverent pas même, du moins par lassitude d'être assis. Quel travers, & (pour dire encore mieux) quelle folie, de passer tout un jour à offenser un homme, chez qui vous n'êtes venu que pour lui témoigner votre estime & votre amitié » !

Ep. 1 lib. 15. Il faisoit de belles actions, mais il étoit bien aise qu'elles fussent connues, & qu'on l'en louât. « Je ** veux bien l'avouer, dit-

* Quæ sinisteritas, ac potius amentia, in hoc totum diem impendere, ut offendas, ut inimicum relinquo, ad quem tanquam amicissimus veneris.

** Neque enim sum tam sapiens, ut nihil mea intersit, an iis quæ honestè fecisse me credo, testificatio quædam & quasi præmium accedat.

» il, ma sagesse ne va point jusqu'à ne
 » compter pour rien cette espece de ré-
 » compense, que la vertu trouve dans l'ap-
 » probation de ceux qui l'estiment ».

On reproche à Plin^e de parler souvent de lui-même, mais on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Jamais personne ne prit plus de plaisir à vanter le mérite des autres, jusques-là qu'il fut accusé de le faire avec excès, défaut dont il étoit bien éloigné de se défendre, ni de vouloir s'en corriger. « Vous dites que
 » quelques gens me reprochent de louer
 » en toute occasion avec excès mes amis.
 » J'avoue mon crime, & j'en fais gloire.
 » Car, qu'y a-t-il de plus honnête que
 » de pêcher par indulgence? Quelles sont
 » pourtant ces personnes, qui croient
 » connoître mes amis mieux que je ne les
 » connois? Mais soit: je veux qu'elles les
 » connoissent mieux. Pourquoi m'envier
 » une erreur si flatteuse? Car supposons
 » que mes amis ne soient pas tels que je le
 » dis, je suis toujours heureux de le croire.
 » Je conseille donc à ces censeurs de por-
 » ter leur maligne délicatesse à d'autres qui
 » croient qu'il y a de l'esprit & du ju-
 » gement à critiquer ses amis: pour moi,
 » l'on ne me persuadera jamais que j'aime
 » trop les miens ».

Ep. 7. lib. 22.

Ne me suis-je point trop étendu sur les actions particulieres de Plin^e, & les ex-

traits que j'ai donnés de ses Lettres ne paroîtront-ils point au lecteur trop longs & trop peu mesurés ; j'avoue mon foible. Ces sortes de caractères de droiture, de probité, de générosité, d'amour du bien public, devenus si rares pour le malheur de notre siècle, m'enlèvent à moi-même & me ravissent d'admiration, & je ne puis me résoudre à en abrégier le portrait. En effet, je le répète encore, est-il un caractère plus doux, plus liant, plus sociable, plus aimable en tout genre, que celui dont j'ai tâché jusqu'ici de donner quelque idée ? Combien le commerce de la vie devient-il agréable, quand on se trouve lié avec de tels amis ? Quel bonheur pour le Public, quand des personnes bienfaisantes, comme Pline, sans humeur & sans passion, occupent les premières places d'un état, & s'étudient à soulager la peine de ceux qui ont affaire à elles !

J'ai eu tort de dire que Pline étoit sans passion. Exempt de celles qui, selon le jugement du monde même, déshonorent les hommes, il en avoit une plus délicate & moins grossière, mais non moins vive ni moins vicieuse aux yeux du souverain Juge, quelque effort que fasse la corruption générale du cœur humain pour l'annoblir, en lui donnant presque le nom de vertu. Je parle de cet amour excessif de la gloire, qui étoit l'ame de toutes ses actions & de

toutes ses entreprises. Pline n'étoit occupé, non plus que tous ces illustres écrivains du Paganisme, que du desir & du soin de vivre dans la mémoire de la postérité, & de transmettre leur nom aux siècles futurs par des écrits qu'ils espéroient devoir durer autant que le monde, & leur procurer une sorte d'immortalité dont ils étoient assez aveugles pour se contenter. Y avoit-il rien de plus casuel, de plus incertain, de plus frivole que cette espérance? A quoi a-t-il tenu que la postérité ne connût que leur nom, & pas même leur nom? Le tems, qui a aboli la plus grande partie des ouvrages de ces hommes vains, ne pouvoit-il pas encore abolir le peu qui nous en reste? A qui doivent-ils les petits débris qui ont échappé au naufrage général? Le peu qui est parvenu jusqu'à nous, empêche-t-il que tout ce qui leur appartient, jusqu'à leur nom même, ne soit absolument péri dans toute l'Afrique, dans toute l'Asie, dans une grande partie de l'Europe? Sans les études que l'église Chrétienne a maintenues, la barbarie n'auroit-elle pas anéanti leurs ouvrages & leurs noms dans tout le reste de l'univers? Quelle est donc la futilité de la béatitude sur laquelle ils comptoient, & à laquelle ils se rapportoient tout entiers? Ceux qui ont fait l'admiration de leur siècle, ne tombent-ils pas dans le gouffre de l'oubli & de la mort,

aussi bien que les plus stupides & les plus ignorans ? Nous sommes bien insensés & bien aveugles , nous que la religion a mieux instruits , si , destinés par la grace du Sauveur à une bienheureuse immortalité , nous nous laissons éblouir par une grandeur imaginaire , & par le phantôme d'une éternité en idée.

Les extraits que j'ai tirés de ses lettres , sont plus que suffisans pour faire connoître le caractère de son esprit & de ses mœurs : il me reste à donner une idée de son stile par quelques extraits du Panégyrique de Trajan , qui est une piece d'éloquence extrêmement travaillée , & qu'on a toujours regardée comme son chef-d'œuvre.

PANÉGYRIQUE DE TRAJAN.

J'ai déjà marqué que Pline , après qu'il eut été nommé Consul par Trajan conjointement avec Cornutus Tertullus son ami intime , reçut ordre du Sénat de faire le panégyrique de ce Prince au nom de tout l'empire. Il lui adresse toujours la parole , comme s'il étoit présent. S'il le fut en effet , car on en doute , il en coûta beaucoup à la modestie de l'Empereur : mais quelque répugnance qu'il eût à s'entendre louer en face , ce qui est toujours fort désagréable , il ne crut pas , devoir s'opposer au décret d'une compagnie si respectable. On juge aisément que Pline , dans cette occa-

sion, fit usage de tout son esprit, auquel la vive reconnoissance dont son cœur étoit pénétré ajoutoit une nouvelle force. Quelques extraits que je vais faire de cette pièce montreront en même tems, & l'éloquence du Panégyriste, & les qualités admirables du Prince qui y est loué.

LOUANGE UNIVERSELLE de Trajan.

Sæpe ego mecum, Patres Conscripti, tacitus agitavi qualem quantumque esse oporteret cujus ditione nutuque maria, terræ, pax, bella regerentur: cùm interea fingenti formantique mihi principem, quem æquata diis immortalibus potestas deceret, nunquam voio saltem concipere succurrit similem huic quem videmus. Enituit aliquis in bello, sed obsolevit in pace. Alium toga, sed non & arma honestarunt. Reverentiam ille terrore, alius amorem humanitate captavit. Ille quæsitam domi gloriam, in publico; hic in publico partiam, domi perdidit. Postremò, adhuc nemo exiitit, cujus virtutes nullo vitiorum confinio læderentur. At principi nostro quanta concordia quantusque concentus omnium laudum omnisque gloriæ contigit; ut nihil severitati ejus hilaritate, nihil gravitati simplicitate, nihil majestati humanitate detrahatur! Jam firmitas, jam proceritas corporis, jam honor capitis, & dignitas oris, ad hoc ætatis inflexa maturitas, nec sine quodam munere deum festinatis senectutis insignibus ad augendam majestatem ornata cæsaries, nonne longè latèque principem ostentant?

« Je me suis souvent appliqué, Messieurs,
 » à me former l'idée d'un Prince digne de l'Em-
 » pire du monde, également propre à comman-
 » der sur la terre & sur la mer, dans la paix
 » & dans la guerre; j'avoue qu'en l'imaginant
 » au gré de mes desirs, tel qu'il pût soutenir
 » avec honneur une puissance comparable à
 » celle des dieux, mes vœux n'ont point été
 » jusqu'à en souhaiter un qui ressemblât à
 » notre Empereur. L'un s'est illustré dans la
 » guerre, mais il s'est avili dans la paix. L'au-
 » tre s'est acquis dans l'exercice de la * Magis-
 » trature une gloire qu'il a perdue dans les
 » armées. Celui-là s'est attiré le respect par la
 » crainte, celui-ci l'amour par la douceur,
 » Tel a su se concilier dans l'intérieur
 » de sa maison une estime, qu'il n'a pu con-
 » server en public. Tel autre s'est acquis
 » une réputation en public, qu'il a mal
 » soutenue dans sa maison. Enfin, jusqu'à ce
 » jour nous n'en avons point vu dont les ver-
 » tus n'eussent reçu nulle atteinte, & n'eus-
 » sent approché de quelque vice. Mais quelle
 » alliance de toutes les rares qualités, quel
 » accord de tous les genres de gloire n'admi-
 » rons-nous point dans notre Prince ! Sa gaieté
 » prend-elle rien sur la gravité de ses mœurs ?
 » Son affabilité, sur la majesté de son air ? Sa
 » taille, sa démarche, ses traits, cette fleur
 » de santé qui brille encore dans un âge mûr,
 » ses cheveux que les dieux semblent n'avoir
 » fait blanchir avant le tems que pour le ren-
 » dre plus respectable ; tout cela n'annonce-t-il
 » pas un Souverain à tout l'univers » ?

* A Rome, les Princes riers, & en faisoient égale-
 étoient Magistrats & Guer- ment les fonctions.

CONDUITE DE TRAJAN dans l'armée.

Quid cum solatium fessis militibus, ægris opem ferres? Non tibi moris tua inire tentoria, nisi commilitonum antè lustrasses; nec requiem corpori, nisi post omnes, dare. Hac mihi admiratione dignus Imperator, non videretur, si inter Fabricios, & Scipiones, & Camillos talis esset. Tunc enim illum imitationis ardor, semperque melior aliquis accenderet. Postquàm verò studium armorum à manibus ad oculos, ad voluptatem à labore translatum est, quàm magnùm est unum ex omnibus patrio more, patria virtute lætari, & sine æmulo ac sine exemplo secum certare, secum contendere: ac, sicut imperat solus, solum ita esse qui debeat imperare!

« Qui apporte jamais plus d'attention à con-
 » soler les soldats fatigués par de longues mar-
 » ches, à secourir les malades? Et qui jamais
 » plus religieusement que vous observa la
 » coutume de ne se retirer dans son quartier
 » qu'après avoir visité tous les autres, & de
 » ne prendre de repos qu'après l'avoir assuré
 » à toute l'armée? Qu'il se trouvât un tel Gé-
 » néral au milieu des Fabrices, des Scipions
 » & des Camilles, je m'en étonnerois moins.
 » Les grands exemples alors réveilleroient son
 » ardeur, & quelque autre plus vertueux que lui
 » ne cesseroit point d'allumer dans son ame une
 » noble émulation. Mais aujourd'hui que nous
 » n'aimons plus les combats que dans les specta-
 » cles; & que ce qui étoit un travail & une
 » fatigue chez nos ancêtres, nous ne le con-
 » noissons plus que comme plaisir & délasse-

» ment : qu'il est glorieux d'avoir seul conservé
 » les mœurs & les vertus de nos peres ; de n'a-
 » voir d'autre modèle à se proposer, d'autre
 » rival à combattre que soi-même ; & , quand
 » seul on occupe la premiere place , d'avoir
 » seul tout ce qui la mérite » !

*Veniet tempus quo posteri visere , visen-
 dum tradere minoribus suis gestient , quis su-
 dores tuos hauserit campus , quæ refectioes
 tuas arbores , quæ somnum saxa prætexerint ,
 quod denique tectum magnus hospes impleve-
 ris , ut tunc ipsi tibi ingentium ducum sacra
 vestigia iisdem in locis monstrabantur.*

« Un tems viendra où nos neveux s'empres-
 » seront d'aller voir & de faire voir à leurs
 » enfans les plaines où vous avez soutenu de
 » si nobles travaux , (à la lettre , les plaines
 » qui ont été arrosées de vos sueurs ,) les ar-
 » bres qui ont prêté leur ombre à vos repas
 » militaires, les antres où vous preniez votre
 » repos , les maisons qui ont été honorées de
 » la présence d'un si grand hôte. Enfin on mon-
 » trera dans ces mêmes lieux vos traces avec
 » autant de soin que vous en avez eu d'y exa-
 » miner vous-même celles des fameux capi-
 » taines que vous vous plaisiez tant à suivre ».

*Itaque perinde summis atque infimis ca-
 rus , sic Imperatorem commilitonemque miscue-
 ras , ut studium omnium laboremque , & tan-
 quam exactor intenderes , & tanquam parti-
 cept sociusque relevares. Felices illos , quo-
 rum fides & industria , non per nuncios &
 interpretes , sed ad ipso te , nec auribus tuis
 sed oculis probantur. Consecuti sunt , ut ab-
 sens quoque de absentibus nemini magis ,
 quam tibi , crederes.*

« Egalement chéri des grands & des petits ,
 » vous avez tellement confondu le soldat avec
 » le Général , qu'en même tems qu'auguste sur-
 » veillant vous animiez le travail de vos sol-
 » dats , vous soulagiez aussi leurs fatigues en
 » les partageant avec eux. Heureux ceux qui
 » vous servent ! Vous n'en connoissez point le
 » zèle & la capacité sur la foi d'autrui , mais
 » par vous-même , & par ce que vous leur
 » avez vu faire. Ils ont le bonheur , que ,
 » lorsqu'ils sont absens , vous ne vous en rap-
 » portez à personne tant qu'à vous sur ce qui
 » les regarde ».

RETOUR ET ENTRÉE de Trajan dans la ville , depuis qu'il eut été nommé Empereur.

*Ac primum qui dies ille , quo expectatus
 desideratusque urbem tuam ingressus es ! . . .
 Non ætas quemquam , non valetudo , non
 sexus retardavit quominus oculos in solio
 spectaculo expleret. Te parvuli noscere , osten-
 tare juvenes , mirari senes , ægri quoque ne-
 glecto medentium imperio ad conspectum tuum ,
 tanquam ad salutem sanitatemque , proropere.
 Inde alii se satis vixisse te viso , te recepto :
 alii nunc magis vivendum esse prædicabant.
 Feminas etiam tunc fecunditatis suæ maxi-
 ma voluptas subiit , cum cernerent cui prin-
 cipi cives , cui imperatori milites peperissent.
 Videres referta tellus ac laborantia , ac ne
 eum quidem vacantem locum , qui non nisi
 suspensum & instabile vestigium caperet : Op-
 pletas undique vias , angustumque tramitem
 relictum tibi : alacrem hinc atque inde popu-*

lum : ubique par gaudium , paremque clamorem.

« Que dirai-je de ce jour, où Rome , après
 » vous avoir si long-tems désiré & attendu ,
 » eut enfin le plaisir de vous recevoir?.....
 » Il n'y eut personne que son âge , son sexe ,
 » ou sa santé pût empêcher de courir à un spec-
 » tacle si nouveau. Les enfans s'empressoient
 » de vous connoître , les jeunes gens de vous
 » montrer , les vieillards de vous admirer ; les
 » malades même , sans égard pour les ordres
 » de leurs Médecins , se traînoient sur votre
 » passage : on eut dit qu'ils alloient à la gué-
 » rison & à la santé. Les uns s'écrioient qu'ils
 » avoient assez vécu , puisqu'ils vous avoient
 » vu. Les autres disoient que c'étoit mainte-
 » nant qu'il étoit doux de vivre. Les femmes
 » se réjouissoient d'avoir mis au monde des en-
 » fans , voyant à quel prince elles avoient don-
 » né des citoyens , à quel général elles avoient
 » donné des soldats. On voyoit les toits plier
 » sous le poids des spectateurs qui s'y étoient
 » portés. Les places même où l'on ne pouvoit
 » se tenir qu'à demi suspendu , étoient occu-
 » pées. La foule dont les rues étoient pleines ,
 » vous laissoit à peine un sentier étroit pour
 » passer à travers le peuple rangé en haye ; &
 » par-tout vous trouviez pareilles joies , pareil-
 » les acclamations ».

COMBIEN L'EXEMPLE du prince est puissant.

*Non censuram adhuc , non præfecturam
 morum recepisti ; quia tibi beneficiis potius
 quàm remediis ingenia nostra experiri pla-
 cet. Et alioqui nescio an plus moribus conse-*

rat princeps, qui bonos esse patitur, quàm qui cogit. Flexibiles quamcumque in partem ducimur à principe, atque, ut ita dicam, sequaces sumus. . . . Vita principis censura est, eaque perpetua : ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur : nec tam imperio nobis opus est, quàm exemplo. Quippe infidelis recti magister est metus. Meliùs homines exemplis docentur, quæ imprimis hoc in se boni habent, quod approbant, quæ præcipiunt, fieri posse.

« Vous n'avez point encore voulu exercer
 » la censure, ni vous charger de l'inspection
 » des mœurs. Vous aimez mieux nous porter
 » à la vertu par vos bienfaits, que par des
 » remèdes toujours amers. Aussi je ne sais si le
 » Prince qui souffre & honore la pureté des
 » mœurs, n'y contribue pas davantage, que
 » celui qui la commande. . . . La vie du Prince
 » est une censure continuelle : nous nous réglons
 » sur elle, nous la prenons pour modèle : nous
 » avons bien moins besoin de loix que d'exem-
 » ples. La crainte enseigne mal à bien vivre.
 » Les exemples ont beaucoup plus d'autorité. Ils
 » ne portent pas seulement à la vertu, ils prou-
 » vent qu'il n'est pas impossible de la prati-
 » quer ».

*LA VERTU, NON LES STATUES,
 fait honneur aux Princes.*

*Ibit in secula fuisse principem, cui florenti
 & incoluminurquam nisi modici honores, sæ-
 pius nulli decernerentur... Ac mihi intuenti
 in sapientiam tuam, miris mirum videtur,
 quòd mortales, istos caducosque titulos aut*

depreceris , aut temperes . Scis enim ubi vera principis , ubi sempiterna sit gloria ; ubi sint honores , in quos nihil flammis , nihil senectuti , nihil successoribus liceat . Arcus enim , & statuas , aras etiam templaque demolitur & obscurat oblivio , negligit carpitque posteritas : contra , contemptor ambitionis & infinitæ potestatis domitor ac frenator animas ipsa vetustate florescit , nec ab ullis magis laudatur , quàm quibus minimè necesse est . Præterea , ut quisquis factus est princeps , extemplo fama ejus , incertum bona an mala , ceterùm æterna est . Non ergo perpetua principi fama , quæ invitum manet , sed bona concupiscenda est . Ea porro non imaginibus & statuis , sed virtute ac meritis propagatur .

« On dira dans tous les siècles, qu'il y a
 » eu un Prince comblé de vertus, à qui les
 » hommes de son tems ne décernerent que des
 » honneurs médiocres, & à qui souvent ils n'en
 » décernerent aucuns. . . . Une sagesse si pro-
 » fonde, quand je la considère, me fait com-
 » prendre que nous ne devons pas tant nous
 » étonner si vous rejetez ou si vous tempérez
 » ces honneurs communs & périssables. Vous
 » savez en quoi consiste la vraie gloire, la
 » gloire immortelle d'un Prince; vous savez
 » où résident les honneurs qui ne craignent ni
 » le feu ni le tems, ni l'envie des successeurs.
 » Il n'est point d'arcs de triomphe, de statues,
 » d'autels, de temples même, qui ne périssent,
 » & qui enfin ne soient oubliés. Si le tems
 » les épargne, la postérité souvent les néglige
 » ou les critique. Mais celui qui a le courage
 » de mépriser l'ambition, & de mettre un

» frein à une puissance accoutumée à n'en point
 » avoir , s'attire une vénération que la révolu-
 » tion des siècles ne fait qu'accroître & rajeu-
 » nir : il n'est jamais tant loué , que de ceux
 » qui ont le plus de liberté de s'en dispen-
 » ser. Le Prince ne doit donc pas desirer que
 » la renommée parle éternellement de lui ;
 » malgré lui elle en parlera : mais il doit sou-
 » haiter qu'elle ne cesse jamais d'en parler
 » bien. C'est ce que le mérite & la vertu don-
 » nent seuls , & ce qu'on ne peut se promet-
 » tre des images & des statues ».

LE BONHEUR DU PRINCE lié avec celui des peuples.

*Fuit tempus , ac nimium diu fuit , quo alia
 adversa , alia secunda principi & nobis. Nunc
 communia tibi nobiscum tam læta , quàm
 tristia ; nec magis sine te nos esse felices ,
 quàm tu sine nobis potes. An , si posses , in
 fine votorum adjecisses , UT ITA PRECIOSUS TUIS
 DII ANNUERINT , SI JUDICIUM NOSTRUM ME-
 RERI PERSEVERASSES ?*

« Un tems a été , & il n'a duré que trop ,
 » où notre bonheur & notre malheur ne se
 » régloient point sur ceux du Prince. Main-
 » tenant tristesse & joie , tout nous est
 » commun ; & il n'est pas plus possible que nous
 » soyons heureux sans vous , qu'il l'est que vous
 » le soyez sans nous. S'il en étoit autrement ,
 » auriez-vous ajouté à la fin de votre priere
 » publique , *Que vous ne demandiez aux*
 » *dieux leur protection, qu'aussi long tems que*
 » *vous continuerez à mériter notre amour ?* »

Il est remarquable que c'est par l'ordre de
 Trajan même qu'on avoit apposé une condi-

tion aux vœux publics que l'on faisoit pour lui :
 SI BENE REMPUBLICAM ET EX UTILITATE OMNIUM REXERIS. C'est-à-dire , *si vous gouvernez avec justice & uniquement pour l'avantage de la République.* « O vœux , s'écrie Pline , dignes » d'être éternellement formés , éternellement » exaucés ! La République a , par votre entremise , » contracté avec les dieux. Ils sont engagés à » veiller à votre conservation , tant que vous » veillerez à la conservation de la patrie ; & » si vous faites rien de contraire , ils sont obligés de détourner leurs regards & leur protection de dessus vous ». *Digna vota , quæ semper suscipiantur , semperque solvantur. Egit cum diis , ipso te auctore , Respublica , ut te sospitem incolumenque præstarent , si tu ceteros præstitisses : si contra , illi quoque à custodia tui corporis oculos dimoverent.*

UNION ADMIRABLE entre la femme & la sœur de Trajan.

Nihil est tam pronum ad simultates quam emulatio , in feminis præsertim. Ea porro maximè noscitur ex conjunctione , alitur æqualitate , exardescit invidiâ , cujus finis est odium. Quo quidem admirabilius existimandum est , quòd mulieribus duabus in tota domo parique fortuna nullum certamen , nulla contentio est. Suspiciunt invicem , invicem cedunt : cùmque te utraque effusissimè diligit , nihil suâ putant interesse utram tu magis ames. Idem utrique propositum , idem tenor vitæ , nihilque ex quo sentias duas esse.

« Rien n'est plus propre à faire naître des » dissensions , que la jalousie , ordinaire entre

» les femmes. Elle prend sa naissance dans les
 » liaisons mêmes qui devroient l'éloigner, elle
 » se nourrit dans l'égalité, elle s'irrite par
 » l'envie, & dégénère enfin en haine impla-
 » cable. C'est ce qui doit nous faire regarder
 » comme un prodige de vertu, qu'entre deux
 » illustres Dames qui habitent un même Pa-
 » lais, dont la fortune est égale, on ne voie
 » jamais la moindre dispute. Elles se respec-
 » tent, elles se cèdent tour à tour; & quoique
 » toutes deux vous aiment très-tendrement,
 » elles ne croient point qu'il leur importe la-
 » quelle des deux vous aimiez le plus. Elles
 » ne se proposent toutes deux qu'une même
 » fin : elles n'ont qu'un même genre de vie ;
 » enfin rien ne vous fait appercevoir que ce
 » sont deux personnes ».

TRAJAN ÉTOIT SENSIBLE aux douceurs de l'amitié.

*Jam etiam & in privatorum animis exole-
 verat priscum mortalium bonum amicitia,
 cujus in locum migraverant assentationes,
 blanditiæ, & pejor odio amoris simulatio.
 Etenim in principum domo nomen tantum
 amicitia, inane scilicet irrisumque, manebat.
 Nam quæ poterat esse inter eos amicitia,
 quorum sibi alii domini, alii servi videban-
 tur? Tu hanc pulsam & errantem reduxisti.
 Habes amicos, quia amicus ipse es. Neque
 enim, ut alia subjectis, ita amor imperatur:
 neque est ullus affectus tam erectus, & liber,
 & dominationis impatiens, nec qui magis vi-
 ces exigat.*

« L'amitié, ce bien précieux, qui faisoit
 » autrefois la félicité des mortels, étoit ban-

» nie même du commerce des hommes privés,
 » & à sa place avoient succédé la flatterie, les
 » paroles officieuses, & un phantôme d'amitié
 » plus dangereux que la haine. Si le nom d'a-
 » mitié étoit encore connu dans la maison des
 » Princes, il n'y étoit qu'un objet de mépris &
 » de raillerie. Quelle amitié pouvoit régner
 » entre ceux qui se regardoient réciproquement
 » comme maîtres & esclaves? Vous l'avez rap-
 » pelée d'un long exil. Vous avez des amis,
 » parce que vous savez l'être. Car un Prince
 » ne commande point l'amitié, comme il peut
 » commander le reste. Ce sentiment veut être
 » libre: il a quelque chose de grand, est en-
 » nemi de la contrainte, & exige rigoureuse-
 » ment autant qu'il donne ».

POUVOIR SOUVERAIN
des Affranchis sous les mauvais
Empereurs.

*Plerique principes, cum essent civium do-
 mini, libertorum erant servi. Horum consi-
 liis, horum nutu regebantur: per hos audie-
 bant, per hos loquebantur: per hos Præturæ
 etiam, & Sacerdotia, & Consulatus, imò &
 ab his petebantur. Tu libertis tuis summum
 quidem honorem, sed tanquam libertis, ha-
 bes; abundeque his sufficere credis, si probi
 & frugi existimentur. Scis enim, præcipuum
 esse indicium non magni principis, magnos
 libertos.*

« La plupart de nos Empereurs étoient maî-
 » tres des Citoyens, & esclaves de leurs Af-
 » franchis. Ils ne se gouvernoient que par le
 » conseil de ces sortes de gens: ils n'enten-

» doivent, ils ne parloient que par eux. Par
 » eux on obtenoit la Prétûre, le Sacerdoce,
 » & le Consulat : ou plutôt, c'étoit à eux qu'il
 » falloit les demander. Pour vous, vous confi-
 » dérez beaucoup vos affranchis, mais vous ne
 » ne les considérez que comme des affranchis,
 » & vous croyez qu'ils sont assez honorés, s'ils
 » passent pour gens de bien. Car vous savez
 » qu'il n'y a pas de marque plus infailible de
 » la petitesse du Prince, que la grandeur de
 » ses affranchis ».

LE PRINCE NE PEUT S'ÉLEVER qu'en s'abaissant.

*Cui nihil ad augendum fastigium superest ,
 hic uno modo crescere potest , si se ipse sub-
 mittat , securus magnitudinis suæ. Neque enim
 ab ullo periculo fortuna principum longius
 abest , quàm ab humilitate.*

« Il ne reste à celui qui est parvenu jus-
 » qu'au comble des honneurs, qu'un seul moyen
 » pour s'élever, c'est que, sûr de sa propre
 » grandeur, il sache en descendre. De tous les
 » périls que les Princes peuvent courir, celui
 » qu'ils doivent craindre le moins, c'est de
 » s'avilir en s'abaissant ».

EN QUOI CONSISTE la grandeur des Princes.

*Ut felicitatis est quantum velis posse ,
 sic magnitudinis velle quantum possis.*

« Si c'est le souverain bonheur, que de
 » pouvoir faire tout le bien qu'on veut ;

» c'est le comble de la grandeur, que de
» vouloir faire tout le bien qu'on peut.

Du style de Pline.

Le Panégyrique de Pline a toujours passé pour son chef-d'œuvre, même de son tems, où l'on avoit de lui plusieurs pièces d'éloquence qui lui avoient acquis une grande réputation dans le Barreau. Il n'est pas étonnant qu'ayant à louer en qualité de Consul & par ordre du Sénat, un Prince aussi accompli que l'étoit Trajan, qui d'ailleurs l'avoit comblé de bienfaits, il ait fait un effort de génie pour lui marquer sa reconnoissance particulière, & en même tems la joie universelle de tout l'empire. L'esprit brille par-tout dans ce discours, mais le cœur de Pline s'y fait encore plus sentir; & l'on fait que c'est du cœur que part la véritable éloquence.

Pectus est
quod disertus
ait. Quintil.
Ep. 18. l. 3.

En prononçant ce Panégyrique, il ne lui donna pas autant d'étendue qu'il en a maintenant. Ce ne fut qu'après coup, après l'action, qu'en habile Peintre, il ajouta de nouveaux traits au portrait de son héros, mais tous d'après nature, & qui, bien loin d'en altérer la ressemblance & la vérité, ne servoient qu'à la rendre encore plus sensible. Il nous * apprend lui-même ce qui l'avoit

* Officium consularis injunxit mihi ut Reip. nomine Principi gratias agerem | Quod ego in Senatu cum ad rationem & loci & temporis ex more fecissem, bono

porté à en user de la sorte. « Ma première
 » vue , dit-il , a été de faire aimer encore
 » davantage à l'Empereur ses vertus , par
 » les charmes d'une louange naïve. J'ai
 » voulu en même tems tracer à ses succes-
 » seurs , par son exemple mieux que par
 » aucun précepte , la route de la solide gloi-
 » re. S'il y a beaucoup d'honneur à former
 » les princes par de nobles leçons , il y
 » a bien autant d'embarras dans cette en-
 » treprise , & peut-être encore plus de pré-
 » somption. Mais , laisser à la postérité l'é-
 » loge d'un Prince accompli , montrer com-
 » me d'un phare aux Empereurs qui vien-
 » dront après lui une lumière qui les gui-
 » de , c'est tout à la fois être aussi utile , &
 » plus modeste ». Il étoit difficile de leur
 proposer un modele plus parfait. On peut
 dire que Trajan réunissoit toutes les quali-
 tés d'un grand Prince en une seule , qui
 étoit d'être intimement convaincu qu'il
 étoit Empereur , non pour lui , mais pour

civi convenientissimum cre-
 didi eadem illa spatiosius
 & uberius volumine am-
 plecti. Primum , ut Impera-
 tori nostro virtutes suæ ve-
 ris laudibus commendaren-
 tur : deinde ut futuri Prin-
 cipes , non quasi à magis-
 tro , sed tamen sub exem-
 plo præmonerentur , qua
 potissimum via possent ad

eandem gloriam niti. Nam
 præcipere qualis esse debeat
 Princeps , pulcrum quidem ,
 sed onerosum ac propè su-
 perbum est. Laudare verò
 optimum Principem , ac per
 hoc posteris , velut è specu-
 la , lumen quod sequantur
 ostendere , idem utilitatis
 habet , arrogantia nihil.

les peuples. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Le style de ce discours est élégant, fleuri, lumineux, tel que le doit être celui d'un Panégyrique, où il est permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Les pensées y sont belles, solides, en grand nombre, & souvent paroissent toutes neuves. Les expressions, quoiqu'assez simples pour l'ordinaire, n'ont rien de bas, rien qui ne convienne au sujet, & qui n'en soutienne la dignité. Les descriptions sont vives, naturelles, circonstanciées, pleines d'images naïves, qui mettent l'objet sous les yeux, & le rendent sensible. Tout le discours est rempli de maximes & de sentimens véritablement dignes du Prince qu'on y loue.

Cependant il me semble que ce discours, quelque beau & quelque éloquent qu'il soit, ne peut point être mis dans le genre sublime. On n'y voit point, comme dans les harangues de Cicéron, j'entends même celles du genre démonstratif, de ces expressions vives & énergiques, de ces pensées nobles & sublimes, de ces tours hardis & frappans, de ces figures pleines de feu & de vivacité, qui étonnent, qui surprennent, & qui ravissent l'ame hors d'elle-même. Son éloquence ne ressemble point à ces grands fleuves, qui roulent leurs eaux avec bruit & majesté, mais plutôt à une claire &

agréable fontaine , qui coule lentement à l'ombre des arbres dont ses bords sont embellis. Pline laisse son Lecteur tranquille , & ne le tire point de son assiette naturelle. Il plaît , mais par endroits & par parties. Une sorte de monotonie qui régné dans tout le panégyrique , fait qu'on a peine à en soutenir une lecture entiere & suivie ; au lieu que la harangue de Cicéron la plus longue est celle qui paroît la plus belle , & qui fait le plus de plaisir. Il faut ajouter que le style de Pline se sent un peu du goût d'anti-rhèses , de pensées coupées , de tours recherchés qui dominoit de son tems. Il ne s'y livroit pas , mais il étoit obligé de s'y prêter. Le même goût régné dans ses lettres , mais il y est moins choquant , parce que ce sont toutes pièces détachées , où cette sorte de style ne déplaît pas : je crois pourtant qu'elles doivent être mises aussi beaucoup au-dessous de celles de Cicéron. Mais tout bien pesé , tout bien examiné , & les lettres de Pline & son Panégyrique méritent l'estime & l'approbation que tous les siècles leur ont accordées. J'ajouterai que son Traducteur doit la partager avec lui.

ANCIENS PANÉGYRIQUES.

Nous avons un recueil de Harangues Latines intitulé *Panegyrici veteres* , qui renferment le Panégyrique de plusieurs

Empereurs Romains. Celui de Pline est à la tête. Il est suivi d'onze autres pieces du même genre. Ce recueil, outre qu'il contient beaucoup de faits qui ne se trouvent point ailleurs, peut être fort utile pour ceux qui sont chargés de faire des Panégyriques. La bonne antiquité ne nous fournit point de modeles de ces sortes de discours, excepté la harangue de Cicéron pour la loi Manilia, & quelques endroits de ses autres Harangues, qui sont des chefs-d'œuvres achevés dans le genre démonstratif. Il ne faut pas s'attendre à trouver la même beauté ni la même délicatesse dans les panégyriques dont je parle. L'éloignement du siècle d'Auguste avoit fait déchoir beaucoup l'éloquence, qui n'avoit plus cette ancienne pureté de langage, cette finesse d'expression, cette sobriété d'ornemens, cet air simple & naïf, relevé, quand il le falloit, par une grandeur & une noblesse de style admirable. Mais on trouve dans ces discours beaucoup d'esprit, de fort belles pensées, des tours heureux, de vives descriptions, & des louanges très-solides.

Pour en donner quelque idée, je me contenterai d'en transcrire ici deux endroits en latin seulement. Ils sont tirés du Panégyrique prononcé par Nazaire en l'honneur du grand Constantin le jour de la naissance des deux Césars ses fils. S. Jérôme parle de ce Nazaire comme d'un célèbre Orateur; &

il dit qu'il avoit une fille aussi estimée que lui pour l'éloquence.

PREMIER ENDROIT.

Nazaire parle ici des deux Césars.

Nobilissimorum Cæsarum laudes exequi velle, studium quidem dulce, sed non & cura mediocris est; quorum in annis pubescentibus non erupturæ virtutis tumens germen, non flos præcursor indolis bonæ lætior quàm uberior apparet; sed jam facta grandifera, & contra rationem ætatis maximorumque fructuum matura perceptio. Quorum alter jam obterendis hostibus gravis terrorem paternum, quo semper barbaria omnis intremuit, derivare ad nomen suum cœpit: alter jam Consulatum, jam venerationem sui, jam patrem sentiens, si quid intactum aut parens aut frater reservet, declarat mox victorem futurum, qui animo jam vincit ætatem. Rapitur quippe ad similitudinem suorum excellens quæque natura, nec sensim ac lentè indicium promit boni, cùm involucra infantiaæ vividum rumpit ingenium.

SECOND ENDROIT.

Nazaire loue dans Constantin une vertu bien rare dans les Princes, mais bien estimable: c'est la continence. Il y ajoute aussi quelques autres louanges.

Jam illa vix audeo de tanto Principe commemorare, quod nullam matronarum cui forma emendatior fuerit sui boni piguit; cùm sub abstinentissimo Imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris or-

natrix. Quæ sine dubio magna, seu potius divina laudatio, sæpe & in ipsis etiam Philosophis, non tam re exhibita, quàm disputatione jaçtata. Sed remittamus hoc Principi nostro, qui ita temperantiam ingenerare omnibus cupit, ut eam non ad virtutum suarum decus adscribendam, sed ad naturæ ipsius honestatem referendam arbitretur. Quid faciles aditus? quid, aures patientissimas? quid, benigna responsa? quid, vultum ipsum augusti decoris gravitate, hilaritate permixta, venerandum quiddam & amabile renidentem, quis dignè exequi possit? x au

Peut-on rien de plus solide que cette pensée? Nulle Dame, quelle belle qu'elle ait été, n'a eu lieu de s'en repentir: parce que sous un prince aussi sage que Constantin, la beauté n'est point un attrait à la licence, mais un ornement à la pudeur. Et pouvoit-elle mieux être exprimée? *cùm sub abstinentissimo Imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris oratrix.*



une

re. telle

Calotte

LIVRE VINGT-SIXIEME.

DES

SCIENCES

SUPÉRIEURES.

Nous voici arrivés à ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé dans l'ordre des connoissances naturelles, j'entends la Philosophie & les Mathématiques qui en sont une branche, qui ont sous elles un grand nombre d'Arts & de Sciences qui en dépendent, ou qui y ont rapport, & dont l'étude demande pour y réussir, de la force & de l'étendue d'esprit, & perfectionne à son tour ces qualités naturelles. On conçoit bien que des matieres si variées, si étendues, si importantes, ne peuvent être traitées ici que très-superficiellement. Je ne prétends pas même les embrasser toutes, ni en faire un détail exact. J'en cueillerai la fleur pour ainsi dire, & je m'arrêterai à ce qui me paroîtra le plus propre à satisfaire ou plutôt à exciter la curiosité des lecteurs peu éclairés sur ces matieres, & à leur donner une légère idée de l'histoire des grands hommes qui se sont distingués dans ces sciences, & des progrès qu'elles ont pu faire en passant des Anciens aux Modernes. Car il n'en est pas ici comme des belles-lettres, où certainement, pour ne rien dire de plus, les siècles postérieurs n'ont rien ajouté aux productions d'Athènes & de Rome.

Toutes les sciences dont je dois ici parler , peuvent se diviser en deux parties , qui sont la Philosophie & les Mathématiques. La Philosophie fera la matiere de ce vingt-sixieme Livre ; & les Mathématiques celle du suivant , qui sera le dernier.

D E L A P H I L O S O P H I E.

LA Philosophie est l'étude de la nature & de la morale fondée sur le raisonnement. Cette science fut d'abord appelée *Sagesse* , σοφία ; & ceux qui en faisoient profession , *Sages* , σοφοί. Ces noms parurent trop fastueux à Pythagore , & il leur en substitua de plus modestes , appelant cette science *Philosophie* , c'est-à-dire amour de la sagesse ; & ceux qui l'enseignoient ou qui s'y appliquoient , *Philosophes* , c'est-à-dire amateurs de la sagesse.

Presque dans tous les tems , & dans toutes les nations policées , il y a eu des hommes studieux & d'un esprit élevé , qui ont cultivé cette science avec un grand soin : les Prêtres en Egypte , les Mages dans la Perse , les Caldéens à Babylone , les Brachmanes ou Gymnosophistes chez les Indiens , les Druides chez les Gaulois. Quoique la Philosophie doive son origine à plusieurs de ceux que je viens de nommer , je ne la considérerai ici qu'autant qu'elle a paru dans la Grece , qui lui a donné un nouvel éclat , qui en est devenue comme l'école générale. Ce ne sont pas seulement

quelques particuliers épars çà & là en différentes régions, qui fassent de tems en tems d'heureux efforts, & qui jettent par leurs écrits & par leur réputation une lumière brillante, mais courte & passagère. La Grèce, par un privilege singulier, a nourri & formé dans son sein pendant une longue suite de siècles non interrompue, une foule, ou, pour mieux dire, un peuple de Philosophes, uniquement occupés à chercher la vérité, dont plusieurs dans cette vue renonçoient à leurs biens, quittoient leur patrie, entreprenoient de longs & pénibles voyages, & passoient toute leur vie dans l'étude jusqu'à une extrême vieillesse.

Peut-on croire que ce concours d'hommes sçavans & studieux si persévérant & d'une si longue durée dans un seul & même pays, n'ait été l'effet que du hasard, & non d'une providence particuliere, qui a suscité cette nombreuse suite de Philosophes pour maintenir & perpétuer l'ancienne tradition sur certaines vérités essentielles & capitales? Combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur les devoirs, ont-ils été utiles pour empêcher le débordement des vices! Quel affreux désordre par exemple, auroit-on vu, si la secte Epicurienne eût été seule & dominante! Combien leurs disputes ont-elles servi pour conserver les dogmes importans de la distinction de la matière & de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un Etre souverain! Il * n'est pas douteux que Dieu leur avoit décou-

* Quod notum est Dei manifestum est in illis: Deus enim illis manifestavit.

vert sur tous ces points d'admirables principes préférablement à tant d'autres peuples, que la barbarie tenoit dans une profonde ignorance.

Il est vrai que, parmi ces Philosophes, plusieurs ont avancé d'étranges absurdités. Tous même, selon S. Paul, *ont retenu la vérité de Dieu dans l'injustice. . . . ne l'ayant point glorifié comme Dieu, & ne lui ayant point rendu grâces.* Aucune Ecole n'a jamais osé soutenir ni prouver l'unité d'un Dieu, quoique les plus habiles Philosophes fussent tous pleinement convaincus de cette vérité. Dieu a voulu nous apprendre par leur exemple, ce qu'est & ce que peut l'homme abandonné à lui seul. Pendant quatre cens ans & plus, tous ces beaux esprits si subtils, si pénétrants, si profonds, n'ont cessé de disputer, d'examiner, de dogmatiser, sans pouvoir convenir de rien entr'eux, & sans rien finir. Ce n'étoit pas eux que Dieu avoit destinés pour être la lumière du monde. *Non hos elegit Dominus.*

La Philosophie, chez les Grecs, s'est divisée en deux grandes Sectes : l'une appelée l'*Ionique*, fondée par Thalès qui étoit d'Ionie; l'autre nommée l'*Italique*, parce que c'est dans cette partie de l'Italie, appelée la Grande Grece, qu'elle a été établie par Pythagore. L'une & l'autre se partagent en plusieurs autres branches, comme on le verra bientôt.

Voilà en gros la matière de la Dissertation que j'entreprends de donner sur la Philosophie ancienne. Elle deviendrait immense, si je songeois à la traiter à fond, ce qui ne convient point au plan que je me propose. Je me contenterai donc, en exposant l'histoire & les sentimens de ceux qui se sont le plus distingués

parmi ces Philosophes , de rapporter ce qui me paroitra le plus important , le plus instructif , le plus propre à satisfaire la juste curiosité d'un lecteur , qui regarde les actions & les opinions de ces Philosophes comme une partie essentielle de l'histoire , mais dont il lui suffit d'avoir une connoissance superficielle , & une idée générale. Mes guides seront , parmi les anciens , Cicéron dans ses œuvres philosophiques , & Diogène Laërce dans son traité des Philosophes ; & parmi les modernes , le savant Stanley , Anglois , qui a fait un excellent ouvrage sur cette matiere.

Je diviserai ma dissertation en deux parties. Dans la premiere je rapporterai l'histoire des Philosophes , sans m'étendre beaucoup sur leurs sentimens : dans la seconde je traiterai l'histoire de la philosophie même , en exposant les principaux dogmes des différentes sectes.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES.

JE parcourrai toutes les sectes de la Philosophie ancienne , & je donnerai une histoire abrégée des Philosophes qui s'y sont le plus distingués.



CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES

DE LA SECTE IONIQUE,

Jusqu'au partage qui s'en fit en plusieurs branches.

LA Secte Ionique, à compter depuis Thalès qui en est regardé comme le fondateur, jusqu'à Philon & Antiochus que Cicéron entendit, a duré plus de cinq cens ans.

Diog. Laërt.
A. J. C. 640.

THALÈS étoit de Milet, ville célèbre de l'Ionie. Il vint au monde la premiere année de l'Olympiade XXXV.

Pour profiter des lumieres de ce qu'il y avoit alors de plus habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume des Anciens : d'abord dans l'île de Crète, puis dans la Phénicie, & enfin dans l'Egypte, où il consulta les prêtres de Memphis, qui cultivoient avec un soin extrême les sciences supérieures. Il apprit sous ces grands maîtres la géométrie, l'astronomie, & la philosophie. Un disciple de cette espece ne l'est pas long-tems. Aussi Thalès passa-t-il bien vîte des leçons aux découvertes. Ses maîtres de Memphis apprirent de lui le moyen

moyen de mesurer exactement les immenses Pyramides qui subsistent encore.

L'Égypte étoit gouvernée pour lors par Amasis, prince qui aimoit les lettres, parce qu'il étoit lui-même fort lettré. Il fit tout le cas qu'il devoit du mérite de Thalès, & lui donna des marques publiques de son estime. Mais ce Philosophe Grec, amateur de la liberté & de l'indépendance, n'avoit pas ce qu'il falloit pour se maintenir à la cour. Il étoit grand astronome, grand géomètre, excellent Philosophe, mais mauvais Courtisan. La maniere trop libre dont il déclamoit contre la Tyrannie, déplut à Amasis, & lui fit prendre contre lui des impressions de défiance & de crainte, qu'il ne se mit pas trop en peine d'effacer, & qui furent suivies peu de tems après de sa disgrâce entière. La Grèce en profita. Thalès quitta la Cour, & revint à Milet répandre dans le sein de sa patrie les trésors de l'Égypte.

Le grand progrès qu'il avoit fait dans les sciences, le fit mettre au nombre des sept Sages de la Grèce si vantés dans l'antiquité. De ces sept Sages, il n'y eut que Thalès qui fonda une secte de Philosophes, parce qu'il s'appliqua à la contemplation de la nature, forma une école & un corps de doctrine, eut des disciples & des successeurs. Les autres ne se firent remarquer que par un genre de vie plus réglé,

& par quelques préceptes moraux qu'ils donnerent dans les occasions.

J'ai parlé ailleurs avec quelque étendue de ces Sages, aussi-bien que de plusieurs circonstances de la vie de Thalès ; de son séjour à la cour de Crésus, roi de Lydie, & de son entretien avec Solon. J'ai rapporté le mot plaisant & sensé d'une femme qui le vit tomber dans une fosse lorsqu'il contemploit les astres : *Comment, lui dit-elle, pourriez-vous connoître ce qui se passe dans le ciel, puisque vous ne voyez pas ce qui est proche de vos piés ?* & le tour ingénieux dont il se servit pour éluder les poursuites de sa mere qui le pressoit de se marier, en lui répondant lorsqu'il étoit jeune, *Il n'est pas encore tems ;* & lorsqu'il fut sur le retour, *Il n'est plus tems.*

Les raisons qui avoient empêché Thalès de se donner des chaînes en s'engageant dans le mariage, lui firent préférer une vie douce & tranquille aux emplois les plus brillans. Animé d'un desir vif de connoître la nature, il l'étudia assidûment dans un heureux loisir que lui donnoit une retraite exacte, impénétrable au tumulte, mais ouverte à tous ceux que l'amour de la vérité, ou le besoin de ses conseils lui amenoit. Il n'en sortoit que très-rarement ; c'étoit pour aller prendre un repas frugal chez Thrasybule son ami, qui devint par ses talens roi de Milet dans le tems du traité

que les Milésiens firent avec Alyatte II, roi de Lydie.

Cicéron dit que Thalès est le premier des Grecs qui ait traité des matieres de physique. *Cic. de Nat. Deor. lib. 1. n. 25.*

On lui donne la gloire d'avoir fait plusieurs belles découvertes dans l'astronomie : dont l'une , qui regarde la grandeur du diamètre du soleil comparé au cercle de son mouvement annuel , lui faisoit grand plaisir. Aussi un homme riche à qui il en fit part , offrant à ce Philosophe pour récompense tout ce qu'il voudroit , Thalès ne lui en demanda point d'autre , sinon qu'il fît honneur de cette découverte à celui qui en étoit l'auteur. On reconnoît ici le vrai caractère des savans , infiniment plus sensibles à l'honneur d'une nouvelle découverte , qu'aux plus grandes récompenses ; & la vérité de ce que disoit * Tacite en parlant d'Helvidius Priscus, *Que la dernière chose dont les gens même les plus sages se dépouillent, c'est le desir de la gloire.* Il se distingua fort par son habileté à prédire dans une grande exactitude les éclipses du soleil & de la lune , ce qui étoit regardé pour lors comme une chose bien merveilleuse. *Apud, Florid*

Saint Clément d'Alexandrie rapporte, d'a-

* Erant quibus appeten- | do gloriæ novissima exui-
tior famæ videbatur, quan- | tur. *Tacit. Hist. lib. 4. c. 6.*
do etiam sapientibus cupi.

près Diogène Laërce, deux belles paroles de Thalès. Interrogé * un jour ce qu'étoit Dieu : *C'est*, dit-il, *ce qui n'a ni commencement ni fin*. Un autre lui demandant si l'homme pouvoit dérober à Dieu la connoissance de ses actions : *Comment pourroit-il le faire*, répondit-il, *puisque'il n'est pas en son pouvoir de lui cacher même ses pensées* ? Valère ** Maxime ajoute que Thalès parloit ainsi, afin que l'idée de la présence de Dieu aux pensées les plus secrètes de l'ame, obligeât les hommes à tenir leur cœur, non moins que leurs mains, dans une grande pureté. Cicéron fait précisément la même remarque ; quoiqu'en termes un peu différens. Thalès, dit-il, qui *** tenoit le premier rang parmi les sept Sages de la Grèce, croyoit qu'il étoit de la dernière importance que les hommes fussent bien convaincus que la Divinité remplissoit tout, & voyoit tout ; & que c'é-

* Rogatus Thales quid sit Deus? Id, inquit, quod neque habet principium, nec finem. Cum autem rogasset alius, an Deum lateat homo aliquid agens : Et quomodo, inquit, qui ne cogitans quidem?

** Mirificè Thales. Nam interrogatus an facta hominum deos fallerent; nec cogitata. inquit. Ut non solum manus, sed etiam men-

tes puras habere vellemus; cum secretis cogitationibus nostris celeste numen adesse crederemus. *Val. Max. lib. 7. cap. 1.*

*** Thalès, qui sapientissimus inter septem fuit, dicebat, homines existimare oportere deos omnia cernere, deorum omnia esse plena : fore enim omnes castiores. *Cic. de leg. lib. 2. n. 25.*

toit là le moyen de les rendre plus sages & plus religieux.

Il mourut la première année de l'Olympiade LVIII, âgé de quatre-vingt-douze ans, dans le tems même qu'il assistoit à la célébration des Jeux Olympiques.

AN. M. 3456.
AV. J. C. 548.

ANAXIMANDRE. Thalès eut pour successeur Anaximandre, son disciple & son compatriote. L'histoire ne nous a rien conservé du détail de ses actions. Il s'écarta en plusieurs points de la doctrine de son Maître. On prétend qu'il avertit les Lacédémoniens du terrible tremblement de terre qui renversa leur ville. ANAXIMENE prit sa place.

Cic. de divin.
lib. 1. n. 112.

ANAXAGORE, l'un des plus illustres Philosophes de l'antiquité, naquit à Clazoméne dans l'Ionie, environ la LXX^e Olympiade, & fut disciple d'Anaximène. La noblesse de son extraction, ses richesses, & la générosité qui le porta à abandonner son patrimoine, le rendirent fort considérable. Regardant * les soins d'une famille & d'un héritage comme des obstacles au goût qu'il se sentoit pour la contemplation, il y renonça absolument, afin de donner tout son tems & toute son ap-

AN. M. 3504
AV. J. C. 500

* Quid aut Homero ad delectationem animi ac voluptatem, aut cuiquam docto defuisse unquam arbitramur? An, ni ita se res haberet, Anaxagoras, aut hic ipse Democritus, agros & patrimonia sua reliquissent, huic discendi quærendique divinæ delectationi toto se animo dedissent? Cic. *Tusc. Quæst. lib. 5. n. 114 & 115.*

plication à l'étude de la sagesse, & à la recherche de la vérité, qui faisoient son unique plaisir. Quand * de retour dans sa patrie après un long voyage, il eut vu toutes ses terres abandonnées & incultes, loin d'en regretter la perte : *J'étois perdu, s'écria-t-il, si tout cela n'avoit péri.* Socrate, employant à son ordinaire l'ironie, montre que les Sophistes de son tems avoient plus de sagesse qu'Anaxagore, puisqu'au lieu d'abandonner comme lui leur patrimoine, ils travailloient ardemment à s'enrichir, désabusés qu'ils étoient de la sottise du vieux tems, & persuadés que LE SAGE DOIT ETRE SAGE POUR LUI-MEME, c'est-à-dire qu'il doit appliquer ses soins & son industrie à amasser le plus d'argent qu'il lui sera possible.

Anaxagore, pour se donner tout entier à l'étude, renonça aux honneurs & aux soins du gouvernement. Personne cependant n'étoit plus en état d'y réussir que lui. On peut juger de son habileté en ce genre par les progrès merveilleux qu'il fit faire dans la politique à Périclès son élève. Il lui inspira ces manieres graves & majestueuses qui le rendirent si capable de gouverner la République. Il le prépara à cette

Plato in
Hipp. maj.
pag. 283.

Plut. in Pe-
ricl. p. 154.

* Cum è diutina peregrinatione patriam repetisset, possessionesque desertas vidisset : NON ESSEM, inquit, | EGO SALVUS, NISI ISTÆ PERIISSENT. *Val. Max. l. 8. cap. 7.*

éloquence sublime & victorieuse qui le rendit si puissant. Il lui apprit à craindre les dieux sans superstition. En un mot, il étoit son conseil, & l'aidoit de ses avis dans les affaires les plus importantes, comme Périclès lui-même lui en rend témoignage.

J'ai marqué ailleurs le peu de soin que celui-ci prit de son Maître, jusques-là qu'Anaxagore manquant du nécessaire, résolut de se laisser mourir de faim. Sur cette nouvelle Périclès étant accouru à son logis, & le pressant vivement de renoncer à cette funeste résolution : *Quand on veut faire usage d'une lampe*, reprit le Philosophe, *on a soin d'y verser de l'huile & de l'entretenir.*

Ibid. p. 162.

Absorbé dans l'étude des secrets de la nature, qui étoit sa passion, il avoit renoncé également & aux richesses, & aux affaires publiques. Un jour qu'on lui demanda s'il ne se soucioit donc point en aucune sorte de son pays : *Oui*, dit-il en levant la main vers les cieux, *j'ai un soin extrême de ma patrie.* Une autre fois on lui demanda pourquoi il étoit né : il répondit, *Pour contempler le soleil, la lune & le ciel.* Est-ce donc là la destination de l'homme ?

Diog. Laërt.

Il étoit venu à Athènes à l'âge de vingt ans vers la première année de l'Olympiade LXXV, à peu près dans le tems de l'expédition de Xerxès contre la Grece. Il y a

Diog. Laërt.

AN. M. 3524.
AV. J. C. 480.

des Auteurs qui disent qu'il y transporta l'Ecole philosophique qui avoit fleuri dans l'Ionie depuis son fondateur Thalès. Il demeura à Athènes, & y enseigna pendant trente ans.

On rapporte diversement les circonstances & l'issue du procès d'impiété qui lui fut suscité dans Athènes. Le sentiment de ceux qui croient que Périclès ne trouva point de moyen plus sûr de sauver ce Philosophe, que de le faire sortir d'Athènes, paroît le plus vraisemblable. Le sujet, ou plutôt le prétexte d'une accusation si grave, fut ce qu'il enseignoit sur la nature du soleil, qu'il d  finissoit *une masse de matiere enflammée*; comme si par-là il eut dégradé le soleil, & l'eut retranché du nombre des dieux. On a de la peine à comprendre que dans une ville aussi savante qu'Athènes, un Philosophe n'ait pu expliquer par des raisons de physique les propriétés des astres sans courir risque de la vie. Mais toute cette affaire étoit une intrigue & une cabale de gens ennemis de Périclès, qui vouloient le perdre, & qui tenterent de le rendre lui-même suspect d'impiété à cause de la grande liaison qu'il avoit avec ce Philosophe.

Anaxagore fut condamné par contumace, & condamné à mort. Quand il en apprit la nouvelle, il dit, sans faire paroître d'émotion : *Il y a long-tems que la nature*

a prononcé contre mes Juges , aussi-bien que contre moi , un arrêt de mort. Il passa le reste de sa vie à Lampsaque. Dans une maladie , qui fut pour lui la dernière , ses amis lui demandant s'il vouloit qu'après sa mort on le fît porter à Clazoméne sa patrie : *Cela * n'est pas nécessaire* , reprit-il , *Le chemin aux ** enfers n'est pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Les principaux de la ville l'étant allés visiter pour recevoir ses derniers ordres , & pour savoir ce qu'il desiroit d'eux après sa mort ; il répondit qu'il ne souhaitoit autre chose , sinon que le jour anniversaire de sa mort fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté , & la coutume en duroit encore au tems de Diogène Laërce. On dit qu'il vécut soixante & deux ans. On lui rendit de grands honneurs , jusqu'à lui ériger un autel.

ARCHELAUS , d'Athènes selon quelques-uns , de Milet selon d'autres , fut disciple & successeur d'Anaxagore , dans la doctrine duquel il fit peu de changemens. Quelques-uns ont dit que ce fut lui qui transporta la Philosophie d'Ionie à Athènes. Il s'attacha principalement à la Physique , comme ses prédécesseurs : mais il

* Nihil necesse est, inquit :
undique enim ad inferos
tantundem viæ est. Cic. 1.
Tusc. n. 104.

** Les Anciens entendoient
par ce mot le lieu où les
ames de tous les hommes se
rendoient après leur mort.

se mêla aussi de la morale un peu plus qu'ils n'avoient fait. Il forma un disciple qui la mit bien en honneur, & en fit son étude capitale.

SOCRATE fut disciple d'Archélaüs, qui l'avoit été aussi d'Anaxagore. Il naquit la quatrième année de la LXXVII olympiade, & mourut la première de la XCV^e, après avoir vécu soixante-dix ans.

AN. M. 3534.
AN. M. 3604.

Academ.
Quæst. lib. 1.
n. 15.

Cicéron, en plus d'un endroit, a remarqué que Socrate, considérant que toutes les vaines spéculations sur les choses de la nature ne menaient à rien d'utile, & ne contribuoient point à rendre l'homme plus vertueux, s'attacha uniquement à étudier les mœurs. *Il fut le premier, dit-il, qui tira la Philosophie du ciel, où jusques-là elle s'étoit occupée à contempler le cours des astres; qui l'établit dans les villes; qui l'introduisit dans les maisons particulières, & qui l'obligea à tourner ses recherches sur ce qui regarde les mœurs, les devoirs de la vie, les vertus & les vices.*

C'est donc avec raison que Socrate est regardé comme le fondateur de la philosophie morale chez les Grecs.

Ce n'est pas qu'il n'eût étudié à fond les autres parties de la Philosophie : il les pos-

* Socrates primus philosophiam devocavit à cælo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus rebusque bonis & malis quærere. Cic. Tuscul. Quæst. l. 5. n. 10.

fédoit toutes parfaitement, & s'y étoit rendu très-habile. Mais comme il les jugeoit peu utiles pour la conduite de la vie, il en fit peu d'usage : & , si l'on en croit Xénophon, jamais dans ses disputes, on ne l'entendit parler ni d'astronomie, ni de géométrie, ni de ces autres sciences sublimes, qui jusqu'à lui faisoient l'unique occupation des Philosophes ; en quoi il paroît vouloir contredire & réfuter Platon, qui met souvent dans la bouche de Socrate ces sortes de matieres.

*Epist. a
Æschin.*

Je ne dirai rien ici, ni des circonstances de la vie & de la mort de Socrate, ni de ses sentimens : je l'ai fait ailleurs avec assez d'étendue. Il ne me reste à parler que de ses disciples, qui se faisant tous honneur de reconnoître Socrate pour leur Chef, se partagerent néanmoins en différens sentimens.

*Tome IV. d
l'Hist. anc.*

XÉNOPHON fut certainement un des plus illustres disciples de Socrate, mais il ne forma point de Secte : & c'est pour cette raison que je le sépare des autres. Il étoit aussi grand guerrier que Philosophe. On fait quelle part il eut à la fameuse retraite des dix mille : j'en ai fait le récit dans toute son étendue.

Son attachement au parti du jeune Cyrus, qui s'étoit déclaré ouvertement contre les Athéniens, lui attira la haine de ceux-ci, & fut cause de son exil. Après son re-

Diog. La

tour de l'expédition contre les Perses, il s'attacha à Agéfilas, Roi de Lacédémone, qui commandoit pour lors en Asie. Comme Agéfilas se connoissoit parfaitement en mérite, il eut toujours pour Xénophon une considération particulière. Rappelé par l'ordre des Ephores au secours de sa patrie, il y mena le Général Athénien avec lui. Xénophon, après divers événemens, se retira à Corinthe avec ses deux fils, où il passa le reste de sa vie. La guerre étant survenue entre les Thébains & les Lacédémoniens, & ceux d'Athènes ayant résolu de secourir les derniers, il envoya à Athènes ses deux fils. Gryllus se distingua d'une manière particulière dans la bataille de Mantinée, & l'on prétend que ce fut lui qui blessa dans le combat Epaminondas. Il ne survécut pas long-tems à une si glorieuse action, & fut tué lui-même. La nouvelle en fut portée à son pere dans le tems qu'il offroit un sacrifice. Il ôta de dessus sa tête la couronne : mais ayant appris du courier que son fils étoit mort glorieusement les armes à la main, il l'y remit bientôt, continua son sacrifice sans verser une seule larme, & dit froidement : *Je savois bien que ce fils que j'avois mis au monde étoit mortel.* Voilà, dirai-je, une constance, ou une dureté bien Spartaine.

Xénophon mourut, âgé de plus de qua-

tre-vingt-dix ans, la première année de la CV^e olympiade.

AN.M. 3644.
AV.J.C. 360.

Je parlerai ailleurs de ses ouvrages. Il fut le premier qui mit par écrit & publia les discours de Socrate, mais tels qu'ils étoient sortis de sa bouche, & sans y rien ajouter du sien, comme le fit Platon.

On a prétendu qu'il y avoit eu entre ces deux Philosophes une jalousie secrète, peu digne du nom qu'ils portoient, & de la profession de sagesse dont ils se piquoient l'un & l'autre. On apporte quelques preuves de cette jalousie. Jamais Platon, dans aucun de ses livres qui sont en grand nombre, n'a parlé de Xénophon, ni celui-ci * de l'autre, quoique tous deux aient souvent fait mention des disciples de Socrate. Il y a plus. Tout le monde fait que la Cyropédie de Xénophon est un Livre, où en rapportant l'histoire de Cyrus, dont il vante l'éducation, il donne le modèle d'un Prince accompli, & l'idée d'un gouvernement parfait. On prétend qu'il ne l'avoit composé que pour contrequarrer les livres de Platon sur la république qui commençoient à paroître; & que Platon en fut si vivement piqué, que pour décrier cet ouvrage il parla de Cyrus, dans un livre qu'il écrivit peu après, comme d'un Prince

Aul. Gell.
lib. 14. cap. 3.

De leg. lib. 5.
pag. 694.

* Vossius a remarqué que Xénophon a parlé une fois de Platon; & il le nomme simplement. Memorab. l. 3. pag. 772.

à la vérité plein de courage & d'amour pour sa patrie, mais * qui avoit eu une fort mauvaise éducation. Aulu Gelle, qui rapporte ce que je viens de dire, ne peut s'imaginer que des philosophes de la réputation de ceux dont il s'agit ici, ayent été capables d'une si basse jalousie: (elle n'est pourtant que trop ordinaire parmi les gens de lettres) & il aime mieux l'attribuer à leurs admirateurs & à leurs partisans. Il arrive souvent en effet que les disciples, par un zele trop partial, sont plus délicats sur la réputation de leurs maîtres, & poussent leurs intérêts avec plus de vivacité que les maîtres mêmes.

CHAPITRE II.

Partage de la Philosophie Ionique en différentes sectes.

JUSQU'A Socrate il n'y avoit point eu encore parmi les Philosophes des sectes différentes, quoique les sentimens ne fussent pas toujours les mêmes: mais depuis ce tems-là il s'en éleva plusieurs, dont les unes ont eu plus de vogue & de durée, & les autres moins. Je commencerai par les dernières, qui sont la Cyrénaïque, la

* Παιδείας δὲ ἑρῶς ἔχοντες τὸ παρ' ἑαυτοῖς.

Mégarique , l'Eliaque , & l'Erétrique. Elles tirent leurs noms des lieux où elles ont eu cours.

ARTICLE PREMIER.

De la secte Cyrénaïque.

ARISTIPPE fut le chef de la secte Cyrénaïque. Il étoit originaire de Cyrène dans la Libye. La grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays , pour aller s'établir à Athènes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce Philosophe : mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignoit dans cette excellente école , & , de retour dans sa patrie , il ouvrit à ses disciples une route bien différente. Le fonds de sa doctrine est , que le souverain bonheur de l'homme pendant cette vie consiste dans la volupté. Sa conduite ne démentit point ses sentimens , & il employoit les ressources d'un esprit présent & agréable à éluder , par des plaisanteries , les justes reproches qu'on lui faisoit de ses excès. Il étoit livré sans cesse à la bonne chère & aux femmes. Comme * on le railloit sur le commerce qu'il avoit avec la courtisane Laïs :

Laïsrt.

* Ne Aristippus quidem ille Socraticus erubuit, cum esset objectum habere eum
Laïda : Habco , inquit ,

Laïda, non habeor à Laïde.
Cic. Epist. 26. lib. 9. ad famil.

Il est vrai , dit-il , je possède Laïs , mais Laïs ne me possède pas. Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop splendidement , il disoit : Si la bonne chere étoit blâmable , on ne feroit pas de si grands festins dans toutes les fêtes des dieux.

La réputation de Denys le Tyran , dont la Cour étoit le centre des plaisirs , dont la bourse , disoit-on , étoit ouverte aux savans , & la table toujours magnifiquement servie , l'attira à Syracuse. Comme il avoit l'esprit souple , adroit , insinuant ; qu'il ne manquoit aucune occasion de flatter le Prince , & qu'il supportoit ses railleries & ses mauvaises humeurs avec une patience qui alloit jusqu'à la servilité , il eut beaucoup de crédit dans cette Cour. Un jour Denys lui demandant pourquoi on voyoit perpétuellement des Philosophes chez les grands seigneurs , & qu'on ne voyoit jamais ceux-ci chez les Philosophes : *C'est , répondit Aristippe , que les Philosophes connoissent leurs besoins , & que les grands Seigneurs ne connoissent pas les leurs.*

Si Aristippe pouvoit se contenter de légumes , disoit contre lui Diogène le Cynique , il ne s'abaisseroit pas à faire la cour aux Princes. Si celui qui me condamne , répliquoit Aristippe , savoit faire la cour aux Princes , il ne se contenteroit pas de légumes.

Si pranderet olus patienter, Regibus uti *Horat. Ep.*
 Nollet Aristippus. Si sciret Regibus uti, *17. lib. 1.*
 Fastidiret olus qui me notat.

L'un cherchoit à faire bonne chère, l'autre
 à se faire admirer du peuple.

Scurror ego ipse mihi, populo tu.

Lequel vaut le mieux ? Horace n'hésite point : il donne la préférence à Aristippe, dont il fait l'éloge en plus d'un endroit. Il lui ressembloit trop pour ne le pas louer. Cependant il n'ose se livrer aux principes d'Aristippe : il y retombe par une pente secrète.

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.

*Id. Ep. 1.
 lib. 1.*

Tant l'amour de la volupté a de bassesse, que se dissimulent le mieux qu'ils peuvent, mais que ne peuvent se cacher entièrement ceux mêmes qui s'y abandonnent.

Aristippe fut le premier des disciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enseignoit, de quoi son maître lui fut bien mauvais gré. Ayant demandé à un homme cinquante dragmes pour instruire son fils : « Comment, cin-
 » quante dragmes, s'écria le pere de l'en-
 » fant ! Et il n'en faudroit pas davantage
 » pour acheter un esclave. Hé bien, repar-
 » tit Aristippe, achete-le, & tu en auras
 » deux ».

*Vingt-cinq
 livres.*

Aristippe mourut en retournant de Sy-

racuse à Cyrène. Il avoit une fille nommée Aréta, qu'il eut grand soin d'élever dans ses principes; & elle y devint très-habile. Elle instruisit elle même son fils Aristippe, surnommé Métrodidacte.

THEODORE, disciple d'Aristippe, outre les autres principes des Cyrénaïques, enseigna publiquement qu'il n'y avoit point de dieux. Les Cyrénéens l'exilerent. Il se réfugia à Athènes, où il auroit été conduit devant l'Aréopage, & condamné, si Démétrius de Phalere n'eût trouvé le moyen de le sauver. Ptolémée fils de Lagus le reçut chez lui, & l'envoya un jour en qualité d'Ambassadeur vers Lyfimaque. Le Philosophe lui parla avec tant d'effronterie, que l'Intendant de ce Prince qui se trouva présent, lui dit : *Je crois, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas de Rois, non plus que de dieux.*

On croit que ce Philosophe fut à la fin condamné à mort, & qu'on l'obligea de prendre du poison.

Nous voyons ici combien cette doctrine impie de l'Âthéisme, contraire à la créance commune & immémoriale des hommes, scandalise & révolte généralement tous les peuples, jusqu'à être jugée digne de mort. Elle doit sa naissance à des maîtres plongés dans la débauche de la bonne chère & des femmes, & qui se proposent la volupté des sens pour leur dernière fin.

ARTICLE SECOND.

De la secte Mégarique.

Elle fut établie par EUCLIDE, qui étoit de Mégare, ville d'Achaïe, près de l'Isthme de Corinthe. Il étudioit actuellement sous Socrate à Athènes, lorsque survint le célèbre decret, qui donna l'ieu en partie à la guerre du Péloponnèse, & qui défendoit aux citoyens de Mégare, sous peine de mort, de mettre le pié dans Athènes. Un danger si pressant ne put refroidir son zele pour l'étude de la sagesse. Déguisé en femme, il entroit le soir dans la ville, passoit la nuit chez Socrate, & sortoit avant le jour, faisant ainsi régulièrement tous les jours presque dix lieues, tant pour aller que pour revenir. Il est peu d'exemples d'une ardeur si vive & si constante.

Amplius viginti millia.

Il changea peu de choses dans les sentimens de son maître. Après la mort de Socrate, Platon & les autres Philosophes, qui craignoient les suites de cette mort, se retirèrent chez lui à Mégare, & y furent très-bien reçus. Son frere, un jour, dans un mouvement de colere, & pour quelque mécontentement particulier, lui ayant dit: *Que je périsse, si je ne me venge de vous.* Et moi, reprit Euclide, *que je périsse si par ma douceur je ne viens point à bout de vous corriger de ces vio-*

lens emportemens , & de vous rendre autant mon ami que vous l'étiez par le passé.

L'Euclide dont nous parlons, est différent d'Euclide le Mathématicien, qui étoit aussi de Mégare, mais qui fleurit plus de quatre-vingt-dix ans après, sous le premier des Ptolémées.

Il eut pour successeur EUBULIDE, qui avoit été son disciple. Diodore succéda à celui-ci. Nous verrons dans la suite que ces trois Philosophes contribuerent beaucoup à jeter dans les disputes de dialectique un mauvais goût de raisonnemens subtils, & uniquement fondés sur des sophismes.

Je passe presque sous silence ce qui regarde les deux sectes Eliaque & Erétrique, qui renferment peu de choses importantes.

ARTICLE TROISIEME.

Des sectes Eliaque & Erétrique.

Je confonds ensemble & tranche en peu de mots ces deux sectes, qui ne renferment rien d'important.

La secte *Eliaque* fut fondée par Phædon, l'un des plus chers disciples de Socrate. Il étoit d'Elée dans le Péloponèse.

L'*Erétrique* fut ainsi nommée d'Erétrie, ville d'Eubée, patrie de Ménédème son fondateur.

ARTICLE QUATRIEME.

Des trois sectes Académiciennes.

Parmi toutes les sectes qui sortirent de l'école de Socrate , la plus célèbre fut L'ACADÉMICIENNE , ainsi appelée du lieu où se tenoient ses assemblées , qui étoient la maison d'un ancien Héros d'Athènes , nommé ACADEMUS , située dans un fauxbourg de cette ville , où Platon enseigna. Nous avons vu dans l'histoire de Cimon , que ce Général Athénien , qui cherchoit à se distinguer autant par l'amour des sciences & des savans , que par les exploits guerriers , orna & embellit l'*Académie* de fontaines & d'allées d'arbres pour la commodité des Philosophes qui s'y assembloient. Depuis ce tems , tous les lieux où se sont assemblés les gens de lettres , ont été appelés Académies.

On compte trois *Académies* , ou trois sectes Académiciennes. Platon fut le chef de l'*ancienne* , ou de la *premiere*. Arcésilas ; l'un de ses successeurs , apporta quelques changemens dans sa Philosophie , & fonda , par cette réforme , ce qu'on appelle la *moyenne* ou la *seconde Académie*. On attribue à Carnéade l'établissement de la *nouvelle* ou *troisieme Académie*. Nous verrons bientôt ce qui en faisoit la différence,

§. I. *De l'ancienne Académie.*

Ceux qui la firent fleurir en se succédant les uns aux autres, furent Platon, Speusippe, Xénocrate, Polémon, & Crantor.

AN. M. 3576.
AV. J. C. 428;

PLATON naquit la première année de la LXXXVIII^e Olympiade. Il fut d'abord appelé Aristocle, du nom de son grand-père: son maître de Palestre l'appela Platon, à cause de ses épaules larges & carrées; & ce fut le nom qui lui resta. Pendant qu'il étoit encore en maillot, un jour qu'il dormoit sous un myrte, on dit qu'un essaim d'abeilles se posa sur ses lèvres, d'où l'on augura que cet enfant deviendrait un homme éloquent, dont le style seroit d'une grande douceur. La chose arriva, quoiqu'il faille penser de l'augure; d'où lui est resté le surnom d'*Apis Attica*, Abeille Athénienne.

Il étudia sous les plus habiles maîtres de grammaire, de musique, de peinture. Il s'appliqua aussi à la poésie, & fit même des tragédies qu'il brûla à l'âge de vingt ans, après avoir entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce Philosophe; & comme il avoit beaucoup de dispositions pour la vertu, il profita si bien des leçons de son maître, qu'à vingt-cinq ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire.

AN. M. 3600.
AV. J. C. 404.

Le sort d'Athènes, pour lors, étoit bien

triste. Lyfandre, Général des Lacédémoniens, y avoit établi les trente Tyrans. Le mérite de Platon, qui étoit déjà fort connu, les porta à faire tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, & pour l'obliger à se mêler du gouvernement. Il y consentit d'abord dans l'espérance de s'opposer à la Tyrannie, ou du moins de l'adoucir : mais il s'aperçut bientôt que le mal étoit sans remède, & que pour prendre part aux affaires, il falloit se rendre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur passion. Il attendit donc un tems plus favorable.

Ce tems parut bientôt après être venu. Les Tyrans furent chassés, & la forme du gouvernement toute changée. Mais les affaires n'en allèrent pas mieux, & l'état recevoit tous les jours de nouvelles plaies. Socrate même fut immolé à la haine de ses ennemis. Platon se retira pour lors chez Euclide à Mégare, d'où il passa à Cyrène pour se perfectionner dans les mathématiques sous Théodore, qui étoit le plus grand mathématicien de son tems. Il visita ensuite l'Egypte, & conversa long-tems avec les prêtres Egyptiens, qui lui enseignèrent une grande partie de leurs traditions. On croit même qu'ils lui firent connoître les livres de Moïse, & ceux des Prophètes. Non content de toutes ces connoissances, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelloit la grande Grèce, pour y

AN. M. 3602.

Av. J. C. 4024

entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems-là, Philolaüs, Architas de Tarente, & Eurytus. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, & sur tout les embrasemens du mont Etna. Ce voyage qui n'étoit qu'un pur effet de sa curiosité, jetta les premiers fondemens de la liberté de Syracuse, comme je l'ai exposé fort au long dans l'histoire des deux Denys, Tyrans de Syracuse, & dans celle de Dion. Il avoit dessein d'aller jusqu'en Perse, & de consulter les Mages; mais il en fut empêché par les guerres qui troubloient alors l'Asie.

De retour dans son pays, après toutes ses courses, où il avoit amassé une infinité de rares connoissances, il établit sa demeure dans un quartier d'un fauxbourg d'Athènes, appelé l'Académie, (il en a déjà été parlé;) & c'est là qu'il donna ses leçons, & qu'il forma tant d'illustres disciples.

Platon se fit un systême de doctrine composé des opinions de trois Philosophes. Il suivoit Héraclite dans les choses naturelles & sensibles: c'est à-dire, qu'il croyoit, comme Héraclite, qu'il n'y avoit qu'un monde; que toutes choses se produisoient de leurs contraires; que le mouvement, qu'il appelle la guerre, fait la production des êtres, & le repos leur dissolution.

Il suivoit Pythagore dans les vérités intellectuelles, qui est ce que nous appelons

lons Métaphysique : c'est-à-dire qu'il enseignoit , comme ce Philosophe , qu'il y a un seul Dieu , auteur de toutes choses ; que l'ame est immortelle ; que les hommes ne doivent travailler qu'à se purger de leurs passions & de leurs vices pour être unis à Dieu : qu'après cette vie il y a une récompense pour les bons , & une punition pour les méchans ; qu'entre Dieu & les hommes il y a différens ordres d'Esprits qui sont les Ministres du premier Etre. Il avoit pris aussi de Pythagore la Métempsychose , mais qu'il tourna à sa manière.

Enfin il imitoit Socrate dans les choses de la morale & de la politique , c'est-à-dire , qu'il ramenoit tout aux mœurs , & qu'il ne travailloit qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachés à l'état où ils étoient engagés par la Providence.

Il perfectionna aussi beaucoup la Dialectique , ou , ce qui est la même chose , l'art de raisonner avec ordre & justesse.

Tous les ouvrages de Platon , hors ses lettres , qui ne nous restent qu'au nombre de douze , sont en forme de dialogues. Il a choisi exprès cette manière d'écrire , comme plus agréable , plus familière , plus variée , & plus propre à instruire & à persuader que toute autre. Par elle il réussit merveilleusement à mettre les vérités dans tout leur jour. Il donne à chacun de ses

Interlocuteurs son caractère propre, & * par un enchaînement ingénieux de propositions qui suivent nécessairement les unes des autres, il les conduit à avouer, ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver.

Pour le style, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majestueux; ** de sorte, dit Quintilien, qu'il paroît parler le langage, non des hommes, mais des dieux. Le nombre & la cadence y forment une harmonie, qui ne le cède presque point à celle des poésies d'Homere; & l'Atticisme, qui étoit parmi les Grecs, en matiere de style, ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délicat, de plus parfait en tout genre, y régne généralement, & s'y fait sentir d'une maniere toute particuliere.

Mais, ni la beauté du style, ni l'élégance & le choix des expressions, ni l'harmonie du nombre, ne sont pas les grands avantages des écrits de Platon. Ce qu'on y doit le plus admirer, c'est la solidité & la grandeur des sentimens, des maximes, des principes qui y sont répandus, soit pour la conduite de la vie, soit pour la politique

* In dialogis Socraticorum, maximèque Platonis, adeo scitæ sunt interrogationes, ut, cum plerisque bene respondeatur, res tandem ad id quod volunt

efficere, perveniat. *Quintil. lib. 5. cap. 7.*

** Ut mihi, non hominis ingenio, sed quodam Delphico videatur oraculo instinctus. *Quintil. l. 10. c. 1*

& le gouvernement, soit pour la religion. J'en citerai quelques endroits dans la suite.

Platon mourut la première année de la CVIII^e Olympiade, qui étoit la treizième du règne de Philippe, âgé de 81 ans, & à pareil jour qu'il étoit né.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusippe son neveu du côté maternel, Xénocrate Calcédonien, & le célèbre Aristote. On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, & que Démosthène aussi le regarda toujours comme son maître : son style en est une bonne preuve. Dion, beau-frère de Denys le Tyran, lui a fait aussi beaucoup d'honneur par son caractère excellent, par son attachement inviolable à sa personne, par son goût extraordinaire pour la Philosophie, par ses rares qualités de l'esprit & du cœur, & par les grandes & héroïques actions qu'il fit pour rendre la liberté à sa patrie.

Après la mort de Platon, ses disciples se partagerent en deux sectes. Les premiers continuerent à enseigner dans l'Académie dont ils retinrent le nom. Les autres placèrent leur école dans le Lycée, endroit d'Athènes orné de portiques & de jardins. Ils furent appelés Péripatéticiens, & eurent pour chef Aristote. Ces deux sectes ne différoient que de nom, & convenoient pour les sentimens. Elles avoient toutes deux

AN.M. 3556.

AV.J.C. 348.

Cic. Acad.
Quæst. lib. 1.
n. 17. 18.

renoncé à la coutume & à la maxime de Socrate , qui étoit de ne rien affirmer , & de ne s'expliquer dans les disputes qu'en doutant & en hésitant. Je parlerai des Péripatéticiens dans la suite , lorsque j'aurai exposé en peu de mots l'histoire des Philosophes qui fixerent leur demeure dans l'Académie.

SPEUSIPPE étoit le neveu de Platon. Il fut d'une conduite fort déréglée dans sa jeunesse , de sorte que son pere & sa mere le chasserent de leur maison. Celle de son Oncle devint pour lui un asyle. Platon vivoit avec lui comme s'il n'avoit jamais oui parler de ses débauches. Ses amis , étonnés & choqués d'une douceur placée si mal à propos , & d'une conduite si pleine d'indolence , le blâmoient de ne pas travailler à corriger son neveu , & à le retirer de cet abyme. Il leur répondoit , sans s'émouvoir , qu'il y travailloit plus efficacement qu'ils ne pensoient , en lui faisant connoître par sa maniere de vivre la différence infinie qu'il y a entre le vice & la vertu , entre les choses honnêtes & deshonnêtes. En effet , cette méthode lui réussit si bien , qu'il inspira à Speusippe un très-grand respect pour lui , & un violent desir de l'imiter , & de s'adonner à la Philosophie , dans l'étude de laquelle il fit ensuite de fort grands progrès. Il faut bien de la dextérité pour manier l'esprit d'un jeune

homme déréglé, & pour le rappeler à son devoir. Il est rare que cette fougue de l'âge cède à la violence, qui souvent ne sert qu'à l'irriter, & à la précipiter dans le désespoir.

Platon avoit lié Speusippe d'une manière particulière avec Dion, dans la vue d'adoucir l'humeur austère de ce dernier, par l'enjouement & les graces de son neveu.

Il succéda à l'école de son oncle après sa mort, mais il ne la tint que huit ans ; après quoi ses infirmités l'obligèrent de la remettre à Xénocrate. Speusippe ne s'écarta point de sa doctrine, mais il ne se piqua pas de l'imiter dans tout le reste. Il étoit colere, aimoit le plaisir, & parut intéressé, ayant exigé une récompense de ses disciples, contre la coutume & les principes de Platon.

XÉNOCRATE étoit de Calcédoine. Il se mit de très-bonne heure sous la discipline de Platon.

Il étudia sous ce grand maître en même tems qu'Aristote, mais non avec les mêmes talens. Il * avoit besoin d'éperon, & l'autre de frein : c'est le jugement qu'en portoit Platon, & il ajoutoit qu'en les commettant ensemble, il apparioit un cheval avec un âne. On le loue de ce que cette lenteur, qui lui rendoit l'étude beaucoup

* *Isocrate disoit la même chose de Théopompe & d'Éphore.*

plus pénible qu'aux autres, ne lui fit pas perdre courage. Plutarque emploie cet exemple, & celui de Cléanthe, pour encourager ceux qui se sentent moins de pénétration & de vivacité, & il les exhorte à imiter ces deux grands Philosophes, & à se mettre, comme eux, au-dessus des railleries de leurs compagnons. Si Xénocrate, par la pesanteur de son esprit, se trouva très-inférieur à Aristote, il le surpassa de beaucoup dans ce qui regarde la Philosophie pratique, & la pureté des mœurs.

Diog. Laërt. Il étoit naturellement mélancolique, & avoit quelque chose de dur & d'austère dans l'humeur : c'est pourquoi Platon l'exhortoit souvent à *sacrifier aux Graces*, lui faisant entendre assez clairement par ces mots qu'il avoit besoin d'adoucir son humeur. Il lui reprochoit quelquefois ce défaut avec plus de force & moins de ménagement, dans la crainte que ce manque de politesse & de douceur ne devînt un obstacle à tout le bien qu'il pouvoit faire par ses instructions & par ses exemples. Xénocrate n'étoit point insensible à ces reproches : mais jamais ils ne diminuèrent en lui le profond respect qu'il avoit toujours eu pour son Maître. Et comme on cherchoit à l'indisposer contre Platon, & qu'on le portoit à se défendre avec quelque vivacité, il imposa silence à ces amis indiscrets, en leur disant : *Il me traite ainsi pour mon*

Plut. de au-
dit pag. 47.

Diog. Laërt.

Ælian. lib.
1. cap. 9.

bien. Il prit la place de Platon la seconde année de la CX^e olympiade.

AN.M. 3666.

Diog. Laërt.

Diogene Laërce dit qu'il n'aima ni les plaisirs, ni les richesses, ni les louanges. Il fit paroître en plusieurs occasions un noble & généreux désintéressement. La Cour de Macédoine avoit la réputation d'entretenir beaucoup de pensionnaires & d'espions dans toute les Républiques voisines, & de corrompre à force d'argent toutes les personnes qu'on lui envoyoit pour traiter d'affaires. Xénocrate fut député avec quelques autres Athéniens vers Philippe. Ce Prince, habile dans l'art de s'insinuer dans les esprits, s'appliqua particulièrement à gagner Xénocrate, dont il connoissoit le mérite & la réputation. L'ayant trouvé inaccessible aux présens & à l'intérêt, il tâcha de le renverser par un mépris affecté, & par de mauvais traitemens, ne l'admettant point aux conférences qu'il avoit avec les autres Ambassadeurs de la République d'Athènes, qu'il avoit corrompus par ses caresses, ses festins & ses libéralités. Notre Philosophe, ferme & invariable dans ses principes, conserva toute sa roideur & toute son intégrité, & exclus de tout, demeura dans une tranquillité parfaite, & ne parut point aux audiences ni aux festins comme ses Collègues. A leur retour à Athènes, ses Collègues travaillèrent de concert à le décrier dans l'esprit

du peuple, & se plaignirent de ce qu'il ne leur avoit servi de rien dans cette ambassade; & l'on étoit tout prêt à le condamner à une amende. Xénocrate, forcé par l'injustice de ses accusateurs à rompre le silence, exposa tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Philippe, fit entendre au peuple de quelle importance il étoit qu'on veillât sur la conduite de Députés qui s'étoient vendus à l'ennemi de la République, couvrit de honte ses Collègues, & s'acquitt une gloire immortelle.

Cic. *Tuscul.*
Quæst. lib. 5.
n. 95.
Valer. Max.
lib. 4. cap. 3.

Son désintéressement fut mis aussi à l'épreuve par Alexandre le Grand. Les Ambassadeurs de ce Prince, qui étoient sans doute venus à Athènes pour quelque négociation publique, (on n'en marque ni le tems ni le sujet) offrirent à Xénocrate, de la part de leur Maître, cinquante talens, c'est-à-dire cinquante mille écus. Xénocrate les invita à souper. Le repas étoit simple, frugal, sans appareil, & vraiment philosophique. Le * lendemain les Députés lui demandèrent entre les mains de qui il vouloit qu'ils remissent l'argent qu'ils étoient chargés de lui donner. *Quoi !* leur dit-il : *le festin d'hier ne vous a pas fait*

<p>* Cùm postridie rogarent eum cui numerari juberet : Quid ! Vos hesternâ, inquit, cœnulâ non intellexistis , me pecuniâ non egere ?</p>	<p>Quos cùm tristiores vidisset, triginta minas accepit , ne aspernari regis liberalitatem videretur. Cic.</p>
---	--

comprendre que je n'ai pas besoin d'argent? Il ajouta qu'Alexandre en avoit plus besoin que lui, parce qu'il avoit plus de monde à nourrir. Voyant que sa réponse les attristoit, il accepta trente mines, (quinze cens livres) pour ne pas blesser le Roi par un refus dédaigneux, qui marqueroit de la fierté ou du mépris. Ainsi, * dit un Historien en terminant ce récit, le Roi voulut acheter l'amitié du Philosophe, & le Philosophe refusa de vendre son amitié au Roi.

Il falloit que son désintéressement l'eût réduit à une grande pauvreté, puisqu'il n'avoit pas de quoi payer un certain tribut que les étrangers étoient tenus de payer chaque année au trésor de la ville d'Athènes. Plutarque raconte qu'un jour, comme on le traînoit en prison, faute d'avoir satisfait à ce paiement, l'Orateur Lycurgue acquitta sa dette, & le tira par ce moyen des mains des Fermiers, qui souvent ne sont pas fort sensibles au mérite littéraire. Quelques jours après Xénocrate ayant rencontré le fils de son libérateur, lui dit : *Je paye avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Diogène Laërte rapporte à son sujet un fait tout pareil, qui pourroit bien être le même, déguisé

Plut. in Flamin. p. 375.

Diog. Laërte in Xenocr.

* Ita rex philosophi amicitiam emere voluit, Philosophus regi suam vendere noluit. *Valer. Max.*

par quelques différences. Il dit que les Athéniens le vendirent, parce qu'il ne pouvoit pas payer la capitation imposée sur les étrangers, mais que Démétrius de Phalere l'acheta, & le remit aussi-tôt en liberté. Il n'y a guère d'apparence que les Athéniens ayent fait un si dur traitement à un Philosophe de la réputation de Xénocrate.

Cic. orat. pro Corn. Balb. n. 14. Val. Max. lib. 6. cap. 9. On avoit à Athenes une grande idée de sa probité. Un jour qu'il comparut devant les Juges pour rendre témoignage sur quelque affaire, comme il s'approchoit de l'autel pour jurer que ce qu'il avoit affirmé étoit vrai, tous les Juges se leverent, ne voulant point souffrir qu'il jurât, & déclarant que sa simple parole leur tenoit lieu de serment.

S'étant trouvé dans une compagnie où l'on débitoit force médisance, il n'y prit aucune part, & demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raison de ce profond silence, il répondit : *C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé, & jamais de m'être tu.*

Plut. de audit. pag. 38. Il avoit une fort bonne maxime sur l'éducation des jeunes gens, & qu'il feroit à souhaiter que les peres & les meres fissent observer exactement dans leur maison. Il * vouloit qu, dès leur plus tendre

* Τῶν λόγων τῆς φάνους σοφίας, τῷ ἔθει τὴν μάλιστα
 οὐκ ἀτρεῖδι παραιτῶν, πρὶν
 ἑτέρους χρηστὸς ὥσπερ φύλα-
 κας, ἐντραφείας ὑπὸ φιλο-
 κρινεμ ἐντὶν αὐτῷ ἢ ἀναπειθε-
 μένῃ χώρᾳ κατασχῆν.

enfance, de sages & vertueux discours, répétés souvent en leur présence, mais sans affectation, s'emparaient, pour ainsi dire, de leurs oreilles comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le vice & la vertu peuvent également pénétrer jusqu'au fond du cœur; & que ces sages & vertueux discours, comme de fidèles gardiens, en tinssent l'entrée sévèrement fermée à toutes les paroles capables d'altérer le moins du monde la pureté des mœurs, jusqu'à ce que, par une longue habitude, ils eussent fortifié les jeunes gens, & mis leurs* oreilles en sûreté contre le souffle empesté des mauvaises conversations.

Selon Xénocrate, il n'y a de véritables Philosophes que ceux qui font de bon gré & de leur propre mouvement, ce que les autres ne font que par la crainte des loix & de la punition.

*Plut. de vi
moral. p. 44*

Il composa plusieurs ouvrages, l'un entr'autres, sur la maniere de bien régner: du moins Alexandre le lui avoit demandé.

Il ne perdoit guère de tems en visites. Il aimoit beaucoup la retraite du cabinet,

* Il emploie une comparaison tirée des Athlètes qui se battoient à coups de poings, & qui couvroient leur tête & leurs oreilles d'une espèce de calotte, pour amortir la violence des coups. Il dit que cette précaution est bien plus nécessaire aux jeunes gens. Car, tout le risque que courent les Athlètes, c'est d'avoir les oreilles déchirées: au lieu que les autres courent risque de perdre leur innocence, & de se perdre eux mêmes.

& méditoit beaucoup. On le voyoit très-rarement dans les rues : mais quand il y paroissoit, la jeunesse débauchée n'osoit y rester, & s'écartoit pour éviter sa rencontre.

Diog. Laërt.
Val. Max.
l. 5. cap. 9.

Un jeune Athénien, plus vicieux que tous les autres, & absolument décrié pour ses déréglemens dont il faisoit gloire, (il s'appeloit Polémon) n'eut pas la même retenue. Au sortir d'une partie de débauche, passant devant l'école de Xénocrate, & y ayant trouvé la porte ouverte, il y entra, plein de vin, tout parfumé d'essence, & portant une couronne sur la tête, & prit séance parmi les auditeurs, moins pour écouter que pour insulter. Toute l'assemblée fut étrangement surprise & indignée. Xénocrate, sans se démonter, & sans changer de visage, changea seulement de discours, & se mit à parler sur la tempérance & la sobriété, dont il fit valoir tous les avantages, en leur opposant la honte & la turpitude des vices opposés à ces vertus. Le jeune libertin, qui écoutoit avec attention, ouvrant les yeux sur la difformité de son état, eut honte de lui-même. La * couronne lui tombe de dessus la tête, il baisse

*
Facias-ne quod olim
Mutatus Polemon? Ponas insignia morbi.
Fasciolas, cubital, focalia? potus ut ille
Dicitur, ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransū correptus voce magistri.
Horat. satyr. 3. lib. 3.

les yeux , s'enferme sous son manteau , & au lieu de cet air enjoué & pétulant qu'il avoit montré en entrant dans l'école , il paroît sérieux & rêveur. Enfin il se fit un entier changement en lui , & guéri absolument de ses passions par un seul discours, d'infame débauché qu'il étoit , il devint un excellent Philosophe , & répara heureusement les désordres de sa jeunesse par une vie sage & réglée , qui ne se démentit jamais.

Xénocrate mourut âgé de 82 ans , la première année de la CXVI^e Olympiade.

AN. M. 3688.

Av. J. C. 316.

POLÉMON. CRATÈS. CRANTOR.

Je joins ces trois Philosophes sous un même titre , parce qu'on connoît peu de choses de leur vie.

POLÉMON remplit dignement la chaire de Xénocrate son Maître , & ne s'écarta jamais de ses sentimens , ni des exemples de sagesse & de sobriété qu'il lui avoit donnés. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans , qui fut l'époque du changement célèbre qui arriva dans sa conduite , qu'il ne but plus que de l'eau tout le reste de sa vie.

Athen. l. 2.

pag. 44.

CRATÈS qui lui succéda , est peu connu , & doit être distingué d'un Philosophe Cynique qui porta le même nom , & dont il sera parlé dans la suite.

CRANTOR fut plus célèbre. Il étoit

de Soli en Cilicie. Il quitta son pays natal pour se rendre à Athènes, où il fut disciple de Xénocrate avec Polémon. Il * passe pour l'un des piliers de la secte Platonique. Ce qu'en dit Horace, en faisant l'éloge d'Homere, marque le cas qu'on faisoit de ce Philosophe, & combien ses principes de morale étoient estimés.

Horat. Ep.
2. lib. 1.

Qui, quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile,
quid non,
Pleniùs ac meliùs Chrysippo & Crantore dicit.

On n'en peut pas dire autant de ses principes sur la nature de l'ame, comme nous le verrons dans son lieu.

Plut. de Con-
sol. pag. 104.

Il avoit fait un livre *de Consolation* qui s'est perdu : il étoit adressé à Hippoclès, à qui une mort prompte avoit enlevé tous ses enfans. On ** en parloit comme d'un livre tout d'or, & qui méritoit d'être appris par cœur mot pour mot. Cicéron en avoit fait grand usage dans un Traité qui portoit le même titre. Il eut pour disciple Arcésilas, auteur de la moyenne Académie.

§. II. De la moyenne Académie.

Elle est ainsi appelée, parce qu'elle se

* Crantor ille, qui in nostra Academia vel in primis fuit nobilis. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 3. n. 12.*
de luctu, est enim non magnus, verum aureolus, & ut Tuberoni Pothærius præcipit, ad verbum ediscendus libellus. *Acad. Quæst. lib. 4. n. 135.*

** Legimus omnes Crantoris, veteris Academici,

se trouve entre l'ancienne établie par Platon, & la nouvelle qui le fera bientôt par Carnéade.

ARCÉSILAS naquit à Pirane dans l'Étolie. Etant venu à Athènes, il se rendit disciple des plus habiles Philosophes. On met au nombre de ses maîtres Polémon, Théophraste, Crantor, Diodore, Pyrrhon. Ce fut sans doute de ce dernier qu'il apprit à douter de tout. Il n'avoit que le nom d'Académicien, & il ne garda ce nom que par respect pour Crantor, dont il se faisoit honneur d'être le Disciple.

Il succéda à Cratès, ou selon d'autres, à Polémon, dans la régence de l'Ecole Platonique; & il s'y rendit novateur. Car il fonda une secte, qu'on nomma la moyenne ou seconde Académie, pour la distinguer de celle de Platon. Il étoit fort opposé aux Dogmatiques, c'est-à-dire aux Philosophes qui affirmoient & décidoient. Il paroissoit douter de tout: il soutenoit également le pour & le contre, & suspendoit en toutes choses son jugement. Il attira à son auditoire un grand nombre de disciples. L'entreprise de combattre toutes les sciences, & de rejeter non-seulement le témoignage des sens, mais aussi le témoignage de la raison, est la plus hardie qu'on puisse former dans la république des Lettres. Pour s'y promettre quelques succès, il falloit avoir tout le mérite d'Arcésilas.

*Diog. Laërt.
in Arcefil.*

*Num. apud
Euseb. Præ-
par. Evang.
lib. 14. c. 5.*

Diog. Laërt.

Il * étoit naturellement d'un génie heureux, prompt, vif : sa personne étoit remplie d'agréments : il parloit avec grace & enjouement. Les charmes de son visage secondoient admirablement ceux de sa voix. Aussi Luculle, qui réfute savamment & solidement l'opinion des Académiciens, dit ** que jamais personne n'eût suivi le sentiment d'Arcésilas, si l'éloquence & l'habileté du Docteur n'eussent couvert & fait disparoître l'absurdité manifeste qui s'y trouvoit.

On raconte de sa libéralité des choses qui lui font beaucoup d'honneur. Il *** aimoit à faire du bien, & ne vouloit pas qu'on le fût. Ayant **** fait une visite à un ami ***** qui étoit malade, & qui manquoit du nécessaire, mais qui avoit honte de l'avouer, il lui glissa adroitement sous

* Arcesilas floruit, tum acumine ingenii, tum admirabili quodam lepore dicendi. *Academ. Quæst. lib. 4. n. 16.*

** Quis ista, tam aperte perspicueque & perversa & falsa, secutus esset, nisi tanta in Arcesila, ... & copia rerum, & dicendi vis fuisset? *Ibid. n. 60.*

*** Ευεργετῆσαι πρόχειρος ἔστιν, καὶ λαθεῖν τὴν χάριν ἀνθρώπου. *Diog. Laërt.*

**** Arcesilaus, ut aiunt, amico pauperi, & pauper-

tatem suam dissimulanti, agro autem, & ne hoc quidem contenti deesse sibi in sumptum ad necessarios usus, cum clam succurrendum judicasset, pulvino ejus ignorantis scapulum subjecit, ut homo inutiliter verendus, quod desiderabat, inveniret potius quam acciperet. *Senec. de Benef. lib. 1. cap. 10*

***** Séneque l'appelle Crésibius : il est nommé autrement dans Plutarque. De discr. amic. & adulat. p. 63.

l'oreiller une bourse pleine d'argent, voulant épargner sa pudeur & ménager sa délicatesse, & faire en sorte qu'il parût avoir trouvé cet argent, & non l'avoir reçu.

On ne rend pas un témoignage si favorable à la pureté de ses mœurs, & on l'accuse des crimes les plus honteux. Et cela ne doit pas paroître étonnant dans un Philosophe, que, doutant de tout, doutoit par conséquent s'il y avoit des vertus & des vices, & ne pouvoit reconnoître véritablement aucune règle pour les devoirs de la vie civile.

Diog. Laert.

Il n'aimoit point à se mêler des affaires publiques. Néanmoins, ayant été choisi pour aller négocier à Démétriade auprès du roi Antigone une affaire qui regardoit sa patrie, il accepta la députation : mais il en revint sans succès.

Idem.

Tourmenté par * les douleurs de la goutte, il affectoit une patience & une insensibilité de Stoïcien. *Rien n'est passé de là ici*, dit-il en montrant ses piés & sa ** poitrine à Carnéade l'Epicurien, qui s'affligeoit de le voir ainsi souffrir. Il vouloit lui faire croire que son ame étoit inaccessible à la

Diog. Laert.

* Is cum arderet podagra doloribus, visitassetque hominem Carneades Epicuri per familiaris, & tristis exiret: Mane, quæso, inquit, Carneade noster, Nichil illinc huc pervenit, os-

tendens pedes & pectus. *De Finib. lib. 5. n. 94.*

** La poitrine étoit regardée par les Anciens comme le siège de l'ame & du courage.

douleur. Langage fastueux, mais qui n'a rien de réel que l'orgueil.

*Academ.
Quæst. lib. 4.
n. 16.*

Arcésilas fleurissoit vers la CXX^e olympiade, c'est-à-dire vers l'an du monde 3704. Il mourut d'avoir trop bu, & en délire, à l'âge de 75 ans.

Il eut pour successeurs, Lacyde, Evandre, Egésime, qui fut maître de Carnéade.

§. III. *De la nouvelle Académie.*

CARNÉADE, qui étoit de Cyrène, établit la troisième ou nouvelle Académie, qui, à proprement parler, ne différoit point de la seconde. Car, à quelques adoucissements près, Carnéade étoit un aussi vif & aussi zélé défenseur de l'incertitude qu'Arcésilas. La différence * qui se trouve entre eux, & l'innovation qu'on attribue à celui dont nous parlons actuellement, consiste en ce qu'il ne nioit pas, comme Arcésilas, qu'il y eût des vérités ; mais il soutenoit qu'elles étoient mêlées de tant d'obscurités, ou plutôt de tant de faussetés, qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de discerner avec certitude le vrai du faux. Il se rabat-

* Non sumus ii quibus nihil verum esse videatur, sed ii qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certa judicandi & assentiendi nota. Ex quo existit & illud, mul-

ta esse probabilia, quæ quamquam non perciperentur, tamen, quia visum haberent quendam insignem & illustrem, his sapientis vita regeretur. *De nat. deor. lib. 1. n. 12.*

toit donc à admettre des choses probables, & il consentoit que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât sur rien absolument. Ainsi il paroît qu'il retenoit tout le fond du dogme d'Arcésilas, mais que par politique, & pour ôter à ses adversaires les prétextes les plus spécieux de déclamer contre lui, & de le tourner en ridicule, il leur accorda des degrés de vraisemblance qui doivent déterminer l'homme sage à prendre un tel ou tel parti dans la conduite de la vie civile. Il vit bien que sans cela il ne répondroit jamais aux objections les plus frappantes, & qu'il ne prouveroit jamais que son principe ne réduisoit point l'homme à l'inaction.

Carnéade fut l'antagoniste déclaré des Stoïciens, & il s'attacha avec une ardeur extrême à réfuter les ouvrages de Chrysippe, qui avoit été depuis peu la colonne du Portique. Il souhaita si ardemment de le vaincre, qu'en se préparant à le combattre il s'armoit d'une prise d'ellébore, pour avoir l'esprit plus libre, & pour exciter avec plus de force contre lui le feu de son imagination.

On rapporte de lui une maxime de morale, qui est bien admirable dans un payen. « Si l'on favoit en secret, dit-il, qu'un ennemi, ou une autre personne à la mort de laquelle on auroit intérêt, viendroit s'asseoir sur de l'herbe sous laquelle il y au-

*Val. Max.
lib. 8. cap. 7.*

*Cic. de finib.
lib. 2. n. 59.*

» roit un aspic caché, on agiroit en mal-
 » honnête homme si on ne l'en avertissoit
 » pas, quand même notre silence pour-
 » roit demeurer impuni, personne n'étant
 » en état de nous en faire un crime ».

Mais la conduite de ces payens se démentoit toujours par quelque endroit. Ce grave Philosophe ne rougissoit pas d'avoir chez lui une concubine.

Pag. 58. Plutarque nous a conservé un assez bon mot de Carnéade : c'est dans le traité où il marque la différence qu'il y a entre un flatteur & un ami. Il avoit rapporté l'exemple d'un homme, qui, disputant le prix de la course contre Alexandre, s'étoit laissé vaincre exprès, dont le prince lui avoit su très-mauvais gré; il ajoute : « Le manège » est la seule chose où les jeunes Princes » n'ont rien à craindre de la flatterie. Leurs » autres maîtres assez souvent leur attri- » buent de bonnes qualités qu'ils n'ont point. » Ceux qui luttent avec eux se laissent tom- » ber. Mais un cheval renverse par terre, » sans distinction de pauvre ou de riche, » de sujet ou de Souverain, tous les mala- » droits qui le montent ».

L'ambassade de Carnéade à Rome est fort célèbre : j'en ai parlé ailleurs.

Pour achever ce qui regarde Carnéade, j'observerai qu'il n'avoit pas négligé entièrement la Physique, mais la morale

extrêmement laborieux, & si avare de son tems, qu'il ne songeoit ni à tailler ses ongles, ni à faire couper ses cheveux. Uniquement occupé de son étude, non-seulement il évitoit les festins, mais il oublioit même à manger à sa propre table, & il falloit que sa servante, qui étoit aussi sa concubine, lui mît les morceaux à la main, & presque à la bouche.

*Gal. Max.
lib. 3, cap. 7:*

Il appréhendoit extrêmement de mourir. Cependant, ayant appris qu'Antipater son antagoniste, Philosophe de la secte Stoïcienne, s'étoit empoisonné, il lui prit une saillie de courage contre la mort, & il s'écria : *Donnez-moi donc aussi... Et quoi*, lui demanda-t-on. *Du vin miellé*, répondit-il, s'étant bientôt ravisé. Diogène Laërce le raille de cette pusillanimité, & lui reproche d'avoir mieux aimé souffrir les langueurs d'une phtisie, que de se donner la mort : car c'étoit une gloire chez les payens, quoique les plus sages parmi eux pensassent autrement. Il mourut la quatrième année de l'olympiade CLXII, âgé de quatre-vingt cinq ans.

Diog. Laërte

*AN.M. 3871.
AV.J.C. 133.*

CLITOMASQUE, disciple de Carnéade, lui succéda. Il étoit Carthaginois, & se nommoit Asdrubal dans la langue Punique. Il composa plusieurs livres qui étoient fort estimés, dont l'un avoit pour titre, *Consolation*. Il l'adressa à ses concitoyens après la prise & la ruine de Carthage, pour

*Plut. de fort.
Alex. pag.*

*328.
Cic. lib. 3.
Tusc. Quæst.
n. 54.*

les consoler de l'état de captivité où ils se trouvoient.

PHILON ET ANTIOCHUS.

*Tusc. Quæst.
lib. 2. n. 9.*

PHILON succéda à Clitomaque son maître. Il enseignoit dans un tems la Philosophie, & dans un autre la Rhétorique. Cicéron fréquenta son Ecole, & profita de ses doubles leçons.

Il reçut aussi celles d'Antiochus disciple & successeur de Philon. Antiochus étoit d'Ascalon: c'est le dernier des Philosophes Académiciens dont l'histoire soit connue.

*Plut. in Cic.
pag. 862.*

Cicéron, dans le voyage qu'il fit à Athènes, fut enchanté de sa maniere de parler, qui étoit douce, coulante, & pleine de grace: mais il n'approuvoit pas le changement qu'il avoit introduit dans la méthode de Carnéade. Car Antiochus, après avoir soutenu long-tems avec force les dogmes de la nouvelle Académie, qui rejettoit tout rapport des sens & même de la raison, & qui enseignoit qu'il n'y avoit rien de certain, avoit embrassé tout d'un coup les sentimens de la vieille Académie, soit qu'il eût été désabusé par l'évidence des choses & par le rapport des sens; soit, comme quelques-uns le pensoient, que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomaque & de Philon l'eussent porté à prendre ce parti.

Luculle, ce fameux Romain, autant con-

nu par son goût merveilleux pour les sciences, que par son habileté dans le métier de la guerre, s'étoit déclaré ouvertement pour la secte des Académiciens, non de la nouvelle Académie, quoiqu'elle fût alors très-florissante par les écrits de Carnéade que Philon expliquoit, mais pour celle de la vieille Académie, dont l'Ecole étoit tenue alors par Antiochus. Il avoit recherché l'amitié de ce Philosophe avec un empressement extrême, il le logeoit chez lui, & il s'en servoit pour l'opposer aux disciples de Philon, parmi lesquels Cicéron tenoit le premier rang.

Plut. in Lucull. p. 519. & 520.

ARTICLE CINQUIEME.

Des Péripatéticiens.

ARISTOTE. J'ai déjà remarqué qu'après la mort de Platon, ses disciples se partagerent en deux sectes, dont l'une demeura dans l'école même où Platon avoit enseigné, qui étoit l'Académie, & l'autre passa dans le Lycée, lieu agréable situé dans un faubourg d'Athènes. La dernière eut pour chef & fondateur Aristote.

Il étoit de Stagire, ville de Macédoine. Il naquit la première année de l'olympiade XCIX, quarante ans environ après Platon. Son pere, appelé Nicomaque, étoit médecin, & fleurissoit sous Amyntas, roi de Macédoine, pere de Philippe.

Diog. Laërt.

AN. M. 3626.

Agé de dix-sept ans, il vint à Athènes, entra dans l'Ecole de Platon, & y reçut ses leçons pendant vingt ans. Il en faisoit tout l'honneur, & Platon l'appeloit l'ame de son Ecole. Il avoit une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettoit un bassin d'airain à côté de son lit, & quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ses mains où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le bassin lorsqu'il vouloit s'endormir, le réveillât sur le champ.

AN.M. 3656. Après la mort de Platon, qui arriva la première année de l'olympiade CVIII, il se retira chez Hermias, Tyran d'Atarne dans la Mysie, son condisciple, qui le reçut chez lui avec plaisir, & le combla d'honneurs. Hermias ayant été condamné & mis à mort par le Roi des Perses, Aristote épousa sa sœur Pithaïde, qui étoit demeurée sans biens & sans protection.

Aul. Gell. lib. 9. cap. 3. C'est dans ce tems-là que Philippe le choisit pour prendre soin de l'éducation d'Alexandre son fils, qui pouvoit alors avoir quatorze ou quinze ans. Il y avoit long-tems qu'il l'avoit destiné pour cet important & glorieux emploi. Dès que son fils fut venu au monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre qui ne fait pas moins d'honneur à Philippe qu'à Aristote. Je ne crains point de la rapporter encore
ici.

ici. *Je vous apprens*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un successeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine.* Quintilien * dit expressement qu'Aristote enseigna à Alexandre les premiers élémens des Lettres. Mais comme ce sentiment souffre quelque difficulté, je ne m'y arrête pas entièrement. Quand le tems de prendre soin de l'éducation du Prince fut arrivé, Aristote se transporta en Macédoine. On a vu ailleurs le cas que Philippe & Alexandre faisoient de son rare mérite.

Après un séjour de quelques années dans cette Cour, il obtint la permission de se retirer. Callisthène, qui l'y avoit accompagné, prit sa place, & fut destiné pour suivre Alexandre dans ses campagnes. Aristote, ** qui avoit joint à beaucoup de jugement un grand usage du monde, prêt à faire voiles pour Athènes, avertit

* An Philippus Macedonum rex Alexandro filio suo prima literarum elementa tradi ab Aristotele summo ejus ætatis Philosopho voluisset, aut ille suscepisset hoc officium, si non studiorum initia à perfectissimo quoque tractari, pertinere ad summam credidisset?

Quintil. lib. 1. cap. 1.

** Aristoteles Callisthenem auditorem suum ad Alexandrum dimittens, monuit ut cum eo aut rarissimè, aut quàm jucundissimè loqueretur, quo scilicet apud regias aures vel silentio tutior, vel sermone esset acceptior. Val. Max. lib. 7. cap. 2.

Callisthène de se rappeler souvent une maxime de Xénophane, qu'il jugeoit absolument nécessaire aux personnes qui vivent à la Cour. « Parlez rarement devant le » Prince, lui dit-il; ou parlez-lui d'une » manière qui lui plaise : afin que votre » silence vous mette en sûreté, ou que vos » discours vous rendent agréable ». Callisthène, qui avoit de la dureté & de l'aigreur dans l'esprit, profita mal de ce conseil, qui dans le fond se sent plus du Courtisan que du Philosophe.

Aristote n'ayant donc pas jugé à propos de suivre son élève à la guerre, pour laquelle son attachement à l'étude lui donnoit beaucoup d'éloignement, après le départ d'Alexandre, retourna à Athènes. Il y fut reçu avec toutes les marques de distinction dues à un Philosophe célèbre par tant d'endroits. Xénocrate tenoit alors l'Ecole de Platon dans l'Académie: Aristote ouvrit la sienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin ses leçons étoient sur la Philosophie, l'après-midi sur la Rhétorique; il les donnoit ordinairement en se promenant, ce qui fit appeler ses disciples Péripatéticiens.

Il n'enseignoit d'abord que la Philosophie : mais la grande réputation d'Isocrate, âgé pour lors de quatre-vingt-dix ans, qui s'étoit donné tout entier à la Rhétori-

que, & qui y avoit un succès incroyable, le piqua de jalousie, & le porta à en donner aussi des leçons. C'est peut-être à cette noble émulation, permise entre Savans quand elle se borne à imiter, ou même à surpasser ce que les autres font de bien, que nous devons la Rhétorique d'Aristote, Ouvrage le plus complet & le plus estimé que nous ait laissé l'antiquité sur cette matière : à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avoit composé pour Alexandre.

Un mérite aussi éclatant que celui d'Aristote ne manqua pas d'exciter contre lui l'envie, qui rarement épargne les grands hommes. Tant que vécut Alexandre, le nom de ce Conquérant en suspendit l'effet, & arrêta la mauvaise volonté de ses ennemis. Mais à peine fut-il mort, qu'ils s'éleverent contre lui de concert, & jurèrent sa perte. Eurymédon, prêtre de Cérès, leur prêta son ministère, & servit leur haine avec un zèle d'autant plus à craindre, qu'il étoit couvert du prétexte de la religion. Il cita Aristote devant les Juges, & l'accusa d'impiété, prétendant qu'il enseignoit des dogmes contraires au culte des dieux reçu à Athènes. Il apportoit en preuve l'hymne composée en l'honneur d'Hermias, & l'inscription gravée sur la statue du même Hermias au temple de Delphes. On a encore cette inscription dans Athénée & dans Diogène Laërce. Elle

consiste en quatre vers, qui n'ont nul rapport aux choses sacrées, mais seulement à la perfidie du Roi de Perse envers ce malheureux ami d'Aristote: & l'hymne n'est pas plus criminelle. Peut-être Aristote avoit-il offensé personnellement par quelque trait de raillerie le Prêtre de Cérès Eury-médon, crime plus impardonnable que s'il n'eût attaqué que les dieux. Quoi qu'il en soit, ne croyant pas qu'il fut sûr pour lui d'attendre le succès du jugement, il sortit d'Athènes, après y avoir enseigné pendant treize ans. Il se retira à Chalcis dans l'île d'Eubée, & plaida sa cause de loin par écrit. Athenée rapporte quelques paroles de cette apologie, mais il ne garantit pas qu'elle soit effectivement d'Aristote. Quelqu'un lui demandant la cause de sa retraite, il répondit que *c'étoit pour empêcher les Athéniens de commettre une seconde injustice contre la Philosophie*: il faisoit allusion à la mort de Socrate.

On a prétendu qu'il étoit mort de chagrin, pour n'avoir pu comprendre le flux & reflux de l'Euripe, & que même il s'étoit précipité dans cette mer, en disant, *Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis le comprendre*. Il y avoit bien d'autres choses dans la nature qui passaient son intelligence, & il avoit trop bon esprit pour s'en chagriner. D'autres assurent, avec plus de vraisemblance, qu'il mourut d'une

*Athen. lib.
5. pag. 696.
697.*

*Ælian. lib.
1. cap. 36.*

Isart.

colique, en la soixante-troisième année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre. Il fut extrêmement honoré dans sa patrie. Elle avoit été ruinée par l'Philippe, Roi de Macédoine : mais Alexandre la fit rebâtir à la prière d'Aristote. Les habitans, pour reconnoître ce bienfait, consacrerent un jour de fête à l'honneur de ce Philosophe ; & lorsqu'il fut mort à Chalcis dans l'île d'Eubée, ils transporterent ses os chez eux, dresserent un autel sur son monument, donnerent à ce lieu le nom d'Aristote, & y tinrent dans la suite leurs assemblées. Il laissa un fils nommé Nicomaque, & une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démarate, Roi de Sparte.

AN. M. 3683.

Ammon. in vit. Aristot.

J'ai exposé ailleurs quel fut le sort de ses ouvrages, pendant combien d'années ils demeurèrent ensevelis dans les ténèbres & inconnus, & comment enfin ils virent le jour, & devinrent publics.

Tome X.

Quintilien dit qu'il ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Aristote, ou de sa vaste & profonde érudition, ou de la prodigieuse multitude d'écrits qu'il a laissés, ou de l'agrément de son style, ou de la pénétration de son esprit, ou de la variété infinie de ses ouvrages. On croiroit, dit-il dans un autre endroit, qu'il a dû employer plusieurs siècles à l'étude, pour comprendre dans l'étendue de son savoir tout ce qui regarde, non-seulement les Philosophes & les Ora-

Lib. 10. c. 1

Lib. 12. cap ult.

teurs, mais même les animaux & les plantes dont il a recherché la nature & les propriétés avec un soin infini. Alexandre, pour seconder le zele de son maître dans ce savant travail, & pour satisfaire sa propre curiosité, donna ordre que dans toute l'étendue de la Grèce & de l'Asie on fit d'exactes recherches sur tout ce qui regardoit les oiseaux, les poissons & les animaux de toute espece : dépense qui monta à plus de huit cens talens, c'est-à-dire à plus de huit cens mille écus. Aristote composa sur cette matiere cinquante volumes, dont il n'en reste que dix.

*Plin. lib. 8.
ap. 16.*

*Athen. lib. 9.
p. 398.*

On a pensé bien diversément, dans l'Université de Paris, des écrits d'Aristote selon la différence des tems. Dans le Concile de Sens tenu à Paris en 1209, on ordonna de brûler tous ses livres, avec défense de les lire, de les écrire, ou de les garder. On apporta ensuite quelque modération & quelque tempérament à la rigueur de cette défense. Enfin, par un Décret de deux Cardinaux que le Pape Urbain V envoya à Paris l'an 1366 pour réformer l'Université, tous les livres d'Aristote y furent permis : Décret qui fut renouvelé & confirmé en 1452 par le Cardinal d'Etouteville. Depuis ce tems-là, la doctrine d'Aristote a toujours prévalu dans l'Université de Paris, jusqu'à ce que les heureuses découvertes du dernier siecle ayent ouvert les

yeux aux Savans , & leur ayent fait embrasser un systême de philosophie bien différent des anciennes opinions de l'école. Mais comme autrefois on a admiré Aristote au-delà des justes bornes , aussi peut-être le méprise-t-on aujourd'hui plus qu'il ne le mérite.

Successeurs d'Aristote.

THÉOPHRASTE étoit de l'île de Lesbos. Aristote , avant que de se retirer à Chalcis , le désigna pour son successeur. Il remplit donc la place de son maître avec un tel succès & une telle réputation , que le nombre de ses auditeurs alla jusqu'à deux mille. Dénétrius de Halère fut un de ses disciples & de ses intimes amis. La beauté & la délicatesse de son éloquence lui fit donner le nom de Théophraste , qui signifie *divin parleur*.

Laert.

C'est * de lui que Cicéron raconte une chose assez particulière. Il disputoit avec une marchande sur le prix de quelque chose qu'il vouloit acheter. La bonne vieille

* Ut ego jam non mirem illud Theophrasto accidisse quod dicitur , cum percontaretur ex anicula quadam quanti aliquid venderet ? & respondisset illa , atque addidisset : *Loyses , non potui minoris : tulisse eum molens , se non effugere hospitii speciem , cum ætatem ageret Athenis , optimeque loqueretur. In Brut. n. 172.*
 Quomodo & illa Atticanus Theophrastum , hominem aliqui disertissimum , annotata unius affectatione verbi , hospitem dixit : nec alio se id deprehendisse interrogata respondit , quam quod nimium Atticè loqueretur. *Quintil. lib. 8. cap. 1.*

lui répondit : *Non , Monsieur l'étranger , vous ne l'aurez pas à moins.* Il fut extrêmement surpris , & même fâché , qu'après avoir passé une partie de sa vie à Athènes , dont il se piquoit de parler le langage en perfection , on reconnût pourtant encore qu'il étoit étranger. Mais ce fut son attention même à la pureté du langage Attique , qui allant jusqu'à l'excès ; le fit reconnoître pour étranger , comme l'observe Quintilien. Quel goût il y avoit à Athènes jusques dans le petit peuple !

Il ne croyoit pas , non plus qu'Aristote , que sans les biens & les commodités de la vie on pût jouir ici d'une vraie béatitude : en quoi , dit * Cicéron , il dégrada la vertu , & la dépouilla de sa plus grande gloire , la réduisant à l'impuissance de rendre par elle-même l'homme heureux. Il attribue la suprême Divinité , dans un endroit , à l'Intelligence : dans un autre , au ciel en général ; & après cela , aux astres en particulier.

Il mourut à l'âge de 85 ans , épuisé de travaux & de veilles. On dit qu'en mourant il murmura fort contre la nature , de ce qu'elle accordoit une longue vie aux cerfs & aux corneilles , qui n'en tirent aucune utilité ; pendant qu'elle abrégéoit le

Lib. 1. de
nat. deor. n.
35.

Tusc. Quæst.
lib. 3. n. 69.

* Spoliavit virtutem suo | sola positum esse beatè vi-
decorè , imbecillè quæ red- | vere. *Academ. Quæst. lib.*
didit , quod negavit in ea | 1. n. 33.

cours de celle des hommes, qu'une plus longue vie mettroit en état de parvenir à une connoissance parfaite des sciences : murmure également inutile & injuste, & que la raison seule a appris à plusieurs des Anciens à condamner comme une espèce de révolte contre la volonté divine. *Quid enim est aliud gigantum more bellare cum diis, nisi naturæ repugnare?*

Cic. de Senect. n. 5.

Laërt.

STRATON étoit de Lampsaque. Il s'appliqua beaucoup à la Physique, & peu à la morale, ce qui lui fit donner le nom de *Physicien*. Il commença à tenir son école la troisieme année de la CXXIII^e olympiade, & il y enseigna pendant 18 ans. Il fut maître de Ptolémée Philadelphe.

AN. M. 371

LYCÓN, de la Troade. Il gouverna son école pendant 40 ans.

ARISTON. CRITOLAUS. Ce dernier étoit un des trois Ambassadeurs que les Athéniens envoyerent à Rome la deuxieme année de la CXL^e olympiade, & la 534 de Rome.

AN. M. 378

DIODORE. Ce fut un des derniers qui se distinguerent dans la secte des philosophes Péripatéticiens.

ARTICLE SIXIEME.

De la secte des Cyniques.

Les philosophes Cyniques doivent leur origine & leur établissement à Antisthène,

Laërt.

disciple de Socrate. Cette secte tira son nom du lieu où son fondateur enseignoit, appelé * *Cynosarge*, qui étoit dans un faux-bourg d'Athènes. Si cette origine est la vraie, au moins ne peut-on douter que leur impudence ne leur ait bien confirmé un nom que le lieu leur avoit donné. Antisthène menoit une vie fort dure, & n'avoit pour tout habit qu'un méchant manteau. Il avoit une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur le dos. Il comptoit pour rien la noblesse & les richesses, & faisoit consister le souverain bonheur de l'homme dans la seule vertu. Comme on lui demandoit à quoi lui avoit servi la Philosophie, il repondit, *A pouvoir vivre avec moi.*

Laërt.

DIOGÈNE fut le plus célèbre de ses disciples. Il étoit de Sinope, ville de Paphlagonie. Il en fut chassé pour le crime de fausse monnoie. Son pere, qui étoit banquier, fut banni pour le même crime. Diogène étant venu à Athènes, alla trouver Antisthenes, qui le rebuta fort & le repoussa avec son bâton, parce qu'il avoit résolu de ne plus prendre de disciples. Diogène ne s'étonna point, & baissant la tête, « Frappez, frappez, lui-dit-il; ne craignez point: vous ne trouverez jamais de bâton » assez dur pour m'éloigner de vous tant » que vous parlerez ». Antisthène, vaincu

* Ce mot signifie un chien blanc, ou prompt & vîte.

par l'opiniâtreté de Diogene, lui permit d'être son disciple.

Diogene profita bien de ses leçons, & imita parfaitement sa maniere de vivre. Il n'avoit pour tout meuble qu'un bâton, une besace, & une écuelle. Encore, ayant aperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main : *Il m'apprend*, dit-il, *que je conserve encore du superflu*, & il cassa son écuelle. Il marchoit toujours les piés nuds, sans porter jamais de sandales, non pas même lorsque la terre étoit couverte de neige. Un tonneau lui servoit de logis : il le promenoit par-tout devant lui ; & il n'eut point d'autre maison. On fait ce qu'il dit à Alexandre, qui l'alla visiter à Corinthe ; & la célèbre parole de ce Prince, *Je voudrois être Diogène, si je n'étois pas Alexandre*. Juvenal, * en effet, trouve l'habitant du tonneau plus grand & plus heureux que le conquérant de l'Univers. L'un ne souhaitoit rien, & le monde entier ne suffisoit pas à l'autre. Sénèque ** ne se trompe donc pas, quand il dit qu'Alexandre, le plus fier des hommes, & qui croyoit que tout devoit trembler devant

* Sensit Alexander, testa cum vidit in illa
Magnum habitatorem, quanto felicitior hic, qui
Nil cuperet, quam qui totum sibi posceret orbem.

** Quidni victus sit illo die, | vidit aliquem cui nec dare
quo homo supra menseram | quidquam posset, nec eripe-
humanæ superbix tumens, | re? Senec. de Bene f. l. 5. c. 6.

lui, le céda ce jour-là à Diogène, ayant trouvé en lui un homme à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

Au reste il ne faut pas croire qu'avec son manteau plein de pièces, sa besace, & son tonneau, il en fût plus humble. Il tiroit autant de vanité de toutes ces choses, qu'Alexandre en pouvoit tirer de la conquête de toute la terre. Etant entré un jour chez Platon, qui étoit meublé assez magnifiquement, il se mit à deux pieds sur un beau tapis, & dit, *Je foule aux pieds le faste de Platon.* Oui, répliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste.*

Ælian. l. 3.
cap. 29.

Diog. Laërt.

Il avoit un souverain mépris pour tout le genre humain. Se promenant en plein midi une lanterne allumée à la main, on lui demanda ce qu'il cherchoit : *Je cherche un homme*, répondit-il.

Il vit un jour un homme qui se faisoit chauffer par son esclave. *Tu ne seras pas content*, dit-il, *jusqu'à ce qu'il te mouche.* *De quoi te servent tes mains?*

Une autre fois en passant il vit des Juges qui menotent au supplice un homme qui avoit volé une petite fiole dans le Trésor public. *Voilà de grands voleurs*, disoit-il, *qui en conduisent un petit.*

Des parens qui lui présentoient un jeune homme pour être son disciple, lui

en disoient tous les biens imaginables : qu'il étoit sage, de bonnes mœurs, & qu'il savoit beaucoup. Diogène écouta tout fort tranquillement. *Puisqu'il est si accompli*, dit il, *il n'a aucun besoin de moi.*

On l'a accusé de parler & de penser mal de la divinité. Il disoit que le bonheur constant d'Harpalus, qui passoit généralement pour un voleur & un brigand, portoit témoignage contre les dieux. *De nat. deor.
lib. 3. n. 83.*

Parmi d'excellentes maximes de morale, il en avoit aussi de très-pernicieuses. Il regardoit la pudeur comme une foiblesse, & ne craignoit point de braver avec effronterie tous les sentimens de retenue & de honte naturelle. En général, le caractère des Cyniques étoit d'outrer tout en matière de morale, & de rendre la vertu même, s'il étoit possible, haïssable par les excès & les travers auxquels ils la portoient.

*Infani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra, quàm satis est, virtutem si petat ipsam.* *Horat. Ep.
6. lib. 1.*

Son Historien lui donne une éloquence fort persuasive, & en rapporte des effets merveilleux. Onésicrite avoit envoyé à Athènes un de ses fils. Ce jeune homme ayant entendu quelques leçons de Diogène, se fixa dans cette ville. Son frere aîné, bientôt après, en fit autant. Onésicrite lui-

Diog. Laërte

même ayant eu la curiosité d'entendre ce Philosophe, devint son disciple, tant l'éloquence de Diogène avoit d'attraits. Cet Onésicrite étoit un homme important. Il fut fort considéré d'Alexandre, il le suivit dans ses guerres, il y eut des emplois de distinction, & il composa une Histoire qui renfermoit les commencemens de la vie d'Alexandre. Phocion, encore plus illustre que lui, fut disciple de Diogène, aussi bien que Stilpon de Mégare.

Plut. in
Alex. p. 701.

Laërt.

Diogène, en passant à l'île d'Egine, fut pris par des pirates qui l'emmenèrent en Crète, & l'exposèrent en vente. Il répondit au crieur qui lui demandoit : *Que savez-vous faire?* qu'il savoit commander aux hommes, & le pressa de dire : *Qui est-ce qui veut acheter son maître?* Un Corinthien, appelé Xéniade, l'acheta, & l'ayant mené avec lui à Corinthe, le donna pour précepteur à ses fils. Il lui confia aussi toute l'intendance de sa maison. Diogene s'acquitta si bien de tous ces emplois, que Xéniade ne pouvoit se lasser de dire partout, *Un bon génie est entré chez moi.* Les amis de Diogène voulurent le racheter. *Vous n'êtes pas sages,* leur dit-il. *Les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent ; mais ceux-ci sont les valets des lions.* Il éleva très-bien les enfans de Xéniade, & s'en fit fort aimer. Il vieillit dans

cette maison , & quelques-uns disent qu'il y mourut.

Il ordonna en mourant qu'on laissât son corps sur la terre sans l'inhumer. « Quoi ! » lui dirent ses amis, vous demeurerez exposé aux bêtes farouches & aux oiseaux? Non, répondit-il, vous mettrez auprès de moi un bâton , afin que je les chasse. Et comment le pourrez-vous, dirent-ils, puisque vous n'aurez plus de sentiment? Que m'importe donc , répliqua le Cynique , d'être mangé par les bêtes , puisque je n'en sentirai rien? »

On n'eut point d'égard à cette grande indifférence de Diogène pour la sépulture. Il fut enterré magnifiquement près de la porte qui étoit vers l'Isthme. On érigea à côté de son tombeau une colonne, sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros.

Il mourut âgé de près de quatre-vingt-dix ans , selon quelques-uns le jour même de la mort d'Alexandre : mais d'autres le font survivre de quelques années à ce Prince.

CRATÈS le Cynique fut un des principaux disciples de Diogène. Il étoit Thébain , d'une famille très-considérable , & qui possédoit de grands biens. Il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cens talens , qu'il mit entre les mains d'un banquier , & le pria de les rendre à ses en-

Tusc. Quæst.
lib. I. n. 104.

Diog. Laërt.

Deux cens
mille écus.

fans en cas qu'ils se trouvaient avoir peu d'esprit : mais s'ils avoient assez d'élévation pour être Philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoyens de Thèbes, parce que les Philosophes n'avoient besoin de rien. Toujours de l'excès & du travers jusques dans les actions louables par elles-mêmes.

Hypparchia, sœur de Métrocle l'Orateur, charmée des manières libres de Cratès, voulut absolument l'épouser malgré l'opposition de tous ses parens. Cratès, à qui ils s'étoient adressés, fit de son côté tout ce qu'il put pour la détourner de ce mariage. S'étant dépouillié devant elle pour lui faire voir sa bosse & son corps tout de travers, & ayant jetté par terre son manteau, sa besace, & son bâton : *Voilà toutes mes richesses*, dit-il, *& ma femme n'en doit prétendre d'autres pour elle-même*. Elle persista dans son dessein, épousa ce boslu, s'habilla en Cynique & devint encore plus effrontée que son mari.

L'effronterie étoit le caractère dominant de ces Philosophes. Ils reprochoient aux autres leurs défauts sans garder aucun ménagement, ajoutant même à leurs reproches un air de mépris & d'insulte. C'est ce qui, selon quelques-uns, leur fit donner le nom de Cyniques, parce qu'ils étoient mordans, & qu'ils aboyoient après tout le monde comme des chiens ; & aussi parce

qu'ils n'avoient honte de rien, & qu'ils tenoient qu'il étoit permis de tout faire en public fans pudeur & fans retenue.

Cratès fleurissoit à Thèbes vers la CXIII^e olympiade, & effaçoit tous les autres Cyniques de ce tems. C'est lui qui a été le maître de Zénon, chef de la secte des Stoïciens si renommée. AN.M. 3676.

ARTICLE SEPTIEME.

Des Stoïciens.

ZÉNON étoit de la ville de Cittrie dans l'île de Cypre. Comme il revenoit d'acheter de la pourpre de Phénicie, car il s'étoit d'abord appliqué au commerce, il fit naufrage au port de Pyrée. Cette perte le rendit fort triste. Il se retira à Athènes, entra chez un Libraire, se mit à lire un livre de Xénophon, dont la lecture lui causa un plaisir infini, & lui fit oublier son chagrin. Il demanda au libraire où demeuroient ces sortes de gens dont parloit Xénophon. Cratès le Cynique passa par hasard dans ce moment. Le Libraire le montra du bout du doigt à Zénon, & l'exhorta à le suivre. Il commença en effet dès ce jour-là à être son disciple : il étoit pour lors âgé de trente ans. Il sentit bientôt tout le prix & toute l'utilité de la Philosophie. Il se félicitoit lui-même sur le malheur qui lui étoit arrivé, & disoit souvent que jamais naviga- Diog. Laërt. AN.M. 3671.

tion n'avoit été aussi heureuse pour lui, que celle où il avoit fait naufrage. La morale des Cyniques lui plut fort, mais il ne put goûter leur impudence & leur effronterie.

An. M. 3652.

Après avoir étudié dix ans sous Cratès, & passé dix autres années chez Stilpon de Mégare, Xénocrate, & Polémon, il établit à Athènes une nouvelle secte. Sa réputation ne tarda guère à se répandre dans toute la Grèce. Il devint en peu de tems le plus distingué des Philosophes du pays. Comme il enseignoit ordinairement dans une galerie, ses sectateurs furent appelés *Stoïciens*, du mot grec *στοά*, qui signifie galerie, portique.

Ayant rencontré un jeune homme, qui, plein d'estime pour lui-même, & se croyant fort habile, prenoit toujours la parole dans les assemblées : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que la nature nous a donné deux oreilles & une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.*

Laert.

Zénon vécut jusqu'à l'âge de 98 ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il y avoit quarante huit ans qu'il enseignoit sans interruption, & soixante-huit qu'il avoit commencé de s'appliquer à la Philosophie sous Cratès le Cynique.

AN.M. 3740.

Eusèbe met sa mort à la CXXIX^e olympiade. Il fut fort regretté. Quand Antigone,

Roi de Macédoine, en apprit la nouvelle, il en fut sensiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique, & par un décret public, où ils faisoient son éloge comme d'un Philosophe qui avoit perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens qui étoient sous sa discipline, & qui avoit toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enseignoit, ils lui décernerent une couronne d'or, & lui firent rendre des honneurs extraordinaires : « Afin, dit le Décret, que » tout le monde sache que les Athéniens » ont soin d'honorer les gens d'un mérite » distingué & pendant leur vie & après » leur mort ». Rien ne fait plus d'honneur à une nation que des sentimens si nobles & si généreux, qui partent d'un grand fonds d'estime pour la science & pour la vertu.

J'ai déjà remarqué ailleurs qu'une nation voisine, je parle de l'Angleterre, se distingue par cette estime qu'elle fait des grands hommes en ce genre, & par la reconnaissance qu'elle marque à ceux qui ont relevé la gloire de leur patrie.

CLÉANTHE étoit d'Assos dans la Troade. Il n'avoit que quatre dragmes, c'est-à-dire quarante sols, quand il entra à Athènes. Il se rendit fort recommandable par la patience courageuse avec laquelle il soutenoit les plus durs & les plus pénis-

Laert.

bles travaux. Il passoit la nuit presque entière à puiser de l'eau pour un jardinier, afin d'avoir de quoi vivre, & de pouvoir s'appliquer à l'étude de la philosophie pendant le jour. Cité devant les Juges de l'A-réopage, pour rendre compte, selon que l'ordonnoit une loi de Solon, de quoi il vivoit, il produisit en témoignage le Jardinier, & sans doute ses propres mains endurcies par le travail & pleines de callosités. Les Juges, ravis en admiration, ordonnerent qu'on lui fournît du trésor public dix mines, c'est-à dire six cens livres. Zénon lui défendit de les accepter : tant la pauvreté étoit en honneur parmi ces Philosophes ! Il remplit la chaire du Portique avec beaucoup de réputation.

Il avoit naturellement l'esprit pesant & tardif; mais il surmonta ce défaut par une application opiniâtre au travail. L'éloquence n'étoit pas son talent. Il * s'avisa pourtant de composer une Rhétorique, aussi bien que Chrysippe, dont il sera bientôt parlé : mais l'un & l'autre avec si peu de succès, que, si l'on en croit Cicéron bon juge certainement en cette matiere, ces ouvrages n'étoient propres qu'à rendre un homme muet.

* Scripsit artem Rhetoricam Cleanthes, Chrysippus etiam, sed sic, ut, si quis obtumescere concupierit, nihil aliud legere debeat. *De Finibus, lib. 4. n. 7.*

CHRYSHIPPE étoit de Soli, ville de Cilicie. Il avoit l'esprit fort subtil & propre aux disputes de la dialectique où il s'étoit fort exercé, & sur laquelle il avoit fait plusieurs traités. Diogène Laërce les fait monter à plus de trois cens. On prétend que ce qui l'engagea à écrire beaucoup, fut l'envie qu'il portoit à Epicure, qui avoit fait plus de livres qu'aucun autre Philosophe: mais il n'égala jamais ce concurrent. Ses ouvrages étoient peu travaillés, & par une suite nécessaire peu corrects, pleins de répétitions ennuieuses, & souvent même de contradictions. C'étoit le défaut ordinaire des Stoïciens, de mêler beaucoup de subtilité & de sécheresse dans leurs disputes, soit de vive voix, soit par écrit. Ils évitoient, ce semble, avec autant de soin tout agrément dans le style, comme tout relâchement dans les mœurs. Cicéron * ne les blâmoit pas beaucoup de manquer d'un talent entièrement étranger à leur profession, & qui n'y étoit pas absolument nécessaire. *Si ** un Philosophe, dit-il, a de l'éloquence, je lui en fais bon gré: s'il n'en a point, je ne lui en fais pas un*

* Videmus iisdem de rebus jejune quosdam & exiliter, ut eum, quem acutissimum ferunt, Chrysippum, disputavisse, neque ob eam rem Philosophiæ non satisfecisse, quod non habuerunt hanc dicendi ex

arte alienam facultatem. *De Orat. lib. 1. n. 49.*

** A Philosopho, si affertur eloquentiam, non asperner: si non habeat, non admodum flagitem. *De Finib. lib. 1. n. 15.*

erime. Il * se contentoit qu'ils fussent clairs & intelligibles; & c'est par où il estimoit Epicure.

Quintilien cite souvent avec éloge un ouvrage que Chrysippe avoit fait sur l'éducation des enfans.

*Academ.
lib. 4. n. 7.*

Il s'associa pendant quelques tems aux Académiciens, soutenant à leur manière sur un même sujet le pour & le contre. Les Stoïciens se plaignirent de ce que Chrysippe avoit ramassé tant, & de si forts argumens pour le système des Académiciens, qu'il ne put ensuite les réfuter, ce qui avoit fourni des armes à Carnéade, leur antagoniste.

*Plut contra
Stoïc. p. 1074.
1075.
Laert.*

Sa doctrine, sur plusieurs points, ne faisoit pas d'honneur à sa Secte, & n'étoit capable que de la décrier. Il croyoit les dieux périssables, & soutenoit qu'ils périroient en effet dans l'incendie du monde. Il permettoit les incestes les plus crians & les plus abominables, & admettoit la communauté des femmes parmi les sages. Il avoit composé plusieurs écrits remplis d'obscénités qui faisoient horreur. Voilà ce qu'étoit le Philosophe ** qui passoit pour le plus ferme appui du Portique, c'est-à-dire de la secte la plus sévère du paganisme.

* Oratio me istius Philosophi non offendit. Nam & complectitur verbis quod vult, & dicit plane quod intelligam. *Ibid.*
** Fulcite putatur porticum Stoicorum. *Academ. 4. n. 75.*

Il doit paroître étonnant après cela que
 * Sénèque fasse de ce Philosophe, en le joignant à Xénon, un éloge si magnifique, jusqu'à dire de l'un & de l'autre, qu'ils ont fait de plus grandes choses par les travaux de leur cabinet, que s'ils avoient commandé des armées, rempli les premières places d'un état, établi de sages loix; & qu'il les considere comme des législateurs, non d'une seule ville, mais du genre humain entier.

Chryssippe mourut dans l'olympiade AN. M. 3797. CXLIII^e. On lui dressa un tombeau parmi ceux des plus illustres Athéniens. Sa statue se voyoit dans le Céramique.

DIOGÈNE le Babylonien étoit ainsi appelé, parce que Sélucie sa patrie étoit voisine de Babylone. Il étoit un des trois Philosophes qu'Athènes députa vers les Romains.

Il fit paroître une grande modération & une grande tranquillité d'ame dans une conjoncture capable d'émouvoir l'homme le plus doux & le plus patient. Il ** faisoit une dissertation sur la colere. Un jeune

* Nos certè sumus, qui dicimus, & Zenonem & Chrysippum majora egisse, quàm si duxissent exercitus, gessissent honores, leges tulissent, quas, non uni civitati, sed toti humano generi tulerunt *Senec. de Or. sap. cap. 32.*

** Ei de ira cum maximè differenti adolescens protervus inspuir. Tulit hoc ille leniter ac sapienter. Non quidem, inquit, irascor: sed dubito tamen an irasci oporteat. *Senec. de Ira lib. 3. cap. 38.*

homme, pétulant & effronté à l'excès, lui cracha au visage, apparemment pour voir s'il mettroit en pratique les leçons qu'il donnoit aux autres. Le Philosophe, sans paroître ému, & sans hausser le ton, dit froidement : *Je ne me fâche point : mais je doute néanmoins si je devrois me fâcher.* Ce doute convenoit-il à un Stoïcien ?

ANTIPATER étoit de Sidon. Il est souvent parlé de lui dans le IV^e livre des Questions Académiques comme de l'un des Stoïciens les plus habiles & les plus estimés. Il avoit été disciple de Diogène le Babylonien, & Posidonius fut le sien.

PANÉTIUS a été, sans contredit, un des plus célèbres Philosophes de la Secte Stoïcienne. Il étoit Rhodien, & ses ancêtres avoient commandé les armées de la République. On peut placer sa naissance vers le milieu de la CXLVIII^e Olympiade.

Il répondit parfaitement aux soins particuliers qu'on avoit pris de son éducation, & se livra tout entier à l'étude de la Philosophie. L'inclination, peut-être les préjugés, le déterminèrent en faveur de la Secte des Stoïciens, alors très-accréditée. Antipater de Tarse fut son Maître. Il l'écouta en homme qui connoissoit les droits de la raison : & malgré la déférence aveugle avec laquelle les Stoïciens recevoient les décisions des fondateurs du Portique, Panétius abandonna

Strab. l. 14.
p. 655.

AN.M. 3814.

De Divin.
lib. 1. n. 6.

donna sans scrupule celles qui ne lui parurent pas suffisamment établies.

Pour satisfaire son desir d'apprendre, qui étoit sa passion dominante, il quitta Rhodes, peu touché des avantages auxquels sembloit le destiner la grandeur de sa naissance. Les personnes les plus distinguées en tout genre de littérature se rassembloient ordinairement à Athènes, & les Stoïciens y avoient une école fameuse. Panétius la fréquenta avec assiduité, & en soutint dans la suite la réputation avec éclat. Les Athéniens, résolus de se l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoisie : il les en remercia. « Un homme mo-
 » deste, leur dit-il, au rapport de Proclus,
 » doit se contenter d'une seule patrie ». En quoi il imitoit Zénon, qui, dans la crainte de blesser ses citoyens, ne voulut point accepter la même grace.

Procl. in Hesiod. p. 151.

Plut. de Stoïc. repug. p. 1034.

Le nom de Panétius ne tarda guère à passer les mers. Les sciences, depuis quelque tems, avoient fait à Rome des progrès considérables. Les grands les cultivoient à l'envi, & ceux que leur naissance ou leur capacité avoient mis à la tête des affaires, se faisoient un honneur de les protéger efficacement. Voilà les circonstances dans lesquelles Panétius vint à Rome. Il y étoit ardemment souhaité. La jeune Noblesse courut à ses leçons, & il compta parmi ses disciples les Lélius &

les Scipions. Une amitié tendre les unit depuis ; & Panétius , comme le témoignent plusieurs écrivains , accompagna Scipion dans ses diverses expéditions. En revanche , cet illustre Romain lui donna dans une occasion éclatante , des marques de la confiance la plus flatteuse. Panétius * fut le seul sur lequel il jeta les yeux , lorsque le Sénat le nomma Ambassadeur auprès des peuples & des Rois de l'Orient alliés de la République. Les liaisons de Panétius avec Scipion ne furent pas inutiles aux Rhodiens , qui employèrent souvent avec succès le crédit de leur compatriote.

On ne fait point précisément l'année de sa mort. Cicéron nous apprend que Panétius a vécu trente ans après avoir publié le Traité des devoirs de l'homme , que Cicéron a fondu dans le sien : mais on ne fait pas en quel tems ce traité a paru. On peut juger qu'il le publia à la fleur de son âge. Le cas & l'usage que Cicéron en a fait , en traitant la même matière , sont de bons garants de l'excellence de cet ouvrage , dont la perte doit être regrettée. Il en avoit composé beaucoup d'autres , dont on peut voir le dénombrement dans le mémoire de M. l'Abbé Sevin , sur la vie & sur les ouvrages de Panétius , que je n'ai

*Plut. in Mocr.
pag. 814.*

*Tome X. des
Mém. de l'Acad.
des Belles-Lettres.*

* P. Africani historiarum locum unum omnino committuntur , in legatione illa rem fuisse. *Acad. Quæst. lib. 4. n. 5.*

fait qu'extraire dans ce que j'en ai rapporté ici.

Il faut avouer, à la louange des Stoïciens, que moins occupés que les autres Philosophes de spéculations frivoles & souvent dangereuses, ils consacroient leurs veilles à l'éclaircissement de ces grands principes de la morale, qui sont le plus ferme appui de la société : * mais la sécheresse & la dureté, qui régnoient dans leurs écrits aussi bien que dans leurs mœurs, rebutoient la plupart des Lecteurs, & diminuoient beaucoup l'utilité qu'on en auroit pu tirer. L'exemple des fondateurs du Portique, Cléanthe & Chrysippe, ne séduisit point Panétius. Attentif aux intérêts du public, & persuadé que l'utile ne passe d'ordinaire qu'à la faveur de l'agréable, à la solidité du raisonnement il joignit la beauté & l'élégance du style, & répandit dans ses ouvrages les graces & les ornemens dont ils étoient susceptibles.

POSIDONIUS étoit d'Apamée en Syrie, mais il passa la plus grande partie de sa vie à Rhodes, où il enseigna la Philosophie avec grande réputation, & fut employé au gouvernement avec un pareil succès.

* Stoïci horridiores evadunt, asperiores, duriores & oratione & moribus. Quam illorum tristitiam atque asperitatem fugiens Panætius, nec acerbiter

sententiarum, nec differendi spinas probavit: sicutque in altero genere mitior, in altero illustrior. *De Finib. lib. 4. n. 78. 79.*

Pompée, au retour de son expédition contre Mithridate, passa par Rhodes pour le voir. Il le trouva malade. Nous verrons dans la suite comment se passa cette visite.

Je ferois injure à la secte des Stoïciens, si, dans le dénombrement de ceux qui s'y sont attachés, j'omettois Epictète, celui peut-être de tous ces philosophes qui lui a fait le plus d'honneur, par la sublimité de ses sentimens, & par la régularité de sa conduite.

ÉPICTÈTE étoit né à Hiérapolis, ville de Phrygie, vis-à-vis de Laodicée. La bassesse de son origine nous a dérobé la connoissance de ses parens. Il fut esclave d'un Epaphrodite, nommé par Suidas *un des Gardes de Néron*; & c'est d'où lui fut donné le nom d'Epictète, qui signifie *serviteur acheté, esclave*. On ne fait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné à Epaphrodite: on fait seulement qu'il fut son esclave. Epictète fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la philosophie des Stoïciens, qui étoient alors la secte la plus parfaite & la plus sévère.

AN. J. C. 94. Il vécut à Rome jusqu'à l'édit de Domitien, qui en chassa tous les Philosophes. Si * l'on en croit Quintilien, plusieurs

* Nostis temporibus sub hoc nomine maxima in plebisque vitia latuerunt. Non enim virtute ac studiis, ut haberentur philosophi, laborabant; sed vultum, & tristitiam, & dissentientem à ceteris habitum pessimis moribus prætendebant. *Quintil. lib. 1. in Proœm.*

d'entr'eux cachotent de grands vices sous un si beau nom; & ils s'étoient fait la réputation de Philosophes, non par leur vertu & leur science, mais par un visage triste & sévère, & par une singularité d'habit & de manieres, qui ser voit de masque à des mœurs très-corrompues. Peut-être Quintilien charge-t-il un peu ce portrait, pour faire plaisir à l'Empereur? ce qui est certain, c'est qu'on ne peut en aucune sorte l'appliquer à Epictète.

Au sortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville considérable d'Epire, où il passa plusieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort honoré & fort respecté. Il revint ensuite à Rome, sous le règne d'Adrien, de qui il fut fort considéré. On ne marque ni le tems ni le lieu, ni aucune circonstance de sa mort: il mourut dans une assez grande vieillesse.

Il réduisoit toute sa philosophie à souffrir les maux patiemment, & à se modérer dans les plaisirs, ce qu'il exprimoit par ces deux mots Grecs, ἀνέχεσθαι καὶ ἀπέχεσθαι : *sustine & abstine*.

Celse, qui a écrit contre les Chrétiens, dit que son Maître lui serrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit sans s'émouvoir, & comme en riant : *Mais vous m'allez casser la jambe*. Et comme cela fut arrivé, il lui dit du même ton : *Ne vous l'avois-je pas bien dit que vous me la casseriez?*

Orig. in Cels.
lib. 7.

Lucian. ad-
vers. indoct.
p. 148.
Trois mille
dragmes, c'est-
à-dire quinze
sens livres.

Lucien se moque d'un homme qui avoit acheté très * cher la lampe d'Épictète, quoiqu'elle ne fût que de terre; comme s'il se fut imaginé qu'en s'en servant, il deviendrait aussi habile que cet admirable & vénérable vieillard.

Épictète avoit composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que son *Enchiridion* ou *Manuel*. Mais Arrien, son disciple, a fait un grand ouvrage, qu'il prétend n'être composé que des choses qu'il lui avoit ouï dire, & qu'il avoit recueillies, autant qu'il avoit pu, dans les mêmes termes. Des huit livres qui formoient cet ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conservé quelques sentences de ce Philosophe, qui étoient échappées à la diligence de son disciple. J'en citerai deux ou trois.

« Il ne dépend pas de toi d'être riche,
» mais il dépend de toi d'être heureux. Les
» richesses même ne sont pas toujours un
» bien, & certainement elles sont toujours
» de peu de durée; mais le bonheur qui
» vient de la sagesse, dure toujours.

» Quand tu vois une vipère ou un ser-
» pent dans une boîte d'or, l'en estimes-
» tu davantage? & n'as-tu pas toujours pour
» lui la même horreur à cause de sa na-
» ture mal-faisante & venimeuse? Fais de
» même à l'égard du méchant, quand tu le
» vois environné d'éclat & de richesses.

» Le soleil n'attend point qu'on le prie
 » pour faire part de sa lumière & de sa
 » chaleur. A son exemple, fais tout le
 » bien qui dépend de toi, sans attendre
 » qu'on te le demande ».

Voici la prière qu'Épictète souhaitoit de faire en mourant : elle est tirée d'Arrien.

« Seigneur, ai-je violé vos commandemens?
 » Ai-je abusé des présens que vous m'avez
 » faits? Ne vous ai-je pas soumis mes sens,
 » mes vœux, mes opinions? Me suis-je ja-
 » mais plaint de vous? Ai-je accusé votre
 » Providence? J'ai été malade, parce que
 » vous l'avez voulu; & je l'ai voulu dé-
 » même. J'ai été pauvre, parce que vous
 » l'avez voulu; & j'ai été content de ma
 » pauvreté. J'ai été dans la bassesse, parce
 » que vous l'avez voulu; & je n'ai jamais
 » désiré d'en sortir. M'avez-vous jamais
 » vu triste de mon état? M'avez-vous sur-
 » pris dans l'abattement & dans le mur-
 » mure? Je suis encore tout prêt à subir
 » tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi.
 » Le moindre signal de votre part est pour
 » moi un ordre inviolable. Vous voulez que
 » je sorte de ce spectacle magnifique : j'en
 » sors, & je vous rends mille très-humbles
 » grâces de ce que vous avez daigné m'y
 » admettre pour me faire voir tous vos
 » ouvrages, & pour étaler à mes yeux l'or-
 » dre admirable avec lequel vous gouver-
 » nez cet univers ». Quoiqu'il soit aisé de

remarquer ici des traits empruntés du Christianisme qui alors commençoit à jeter une grande lumiere, on sent néanmoins un homme bien content de lui-même, & qui, par ses fréquentes interrogations, semble défier la Divinité même, de trouver en lui aucun défaut. Sentiment & priere véritablement dignes d'un Stoïcien tout fier de sa prétendue vertu ! Saint Paul, si rempli de bonnes œuvres, ne parloit pas ainsi. *Je n'ose pas me juger moi-même*, disoit-il. *Car, encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela : mais celui qui me juge, c'est le Seigneur.* Au reste cette priere, toute imparfaite qu'elle est, sera la condamnation de beaucoup de Chrétiens. Car elle nous montre qu'une parfaite obéissance, un entier dévouement, une pleine résignation à toutes les volontés de Dieu étoient regardés par le Paganisme même comme des devoirs indispensables de la créature à l'égard de celui de qui elle tient l'être. Ce Philosophe a connu le terme des devoirs & des vertus : il a eu le malheur d'en ignorer le principe.

Epictète étoit à Rome dans le tems que S. Paul y faisoit tant de conversions, & que le Christianisme naissant brilloit avec tant d'éclat par la constance inouïe des Fideles. Mais, loin de profiter d'une si vive lumiere, il blasphémoit contre la foi des

premiers Chrétiens, & contre le courage héroïque des Martyrs. Dans le quatrième chapitre du huitième Livre d'Arrien, Epicure, après avoir montré qu'un homme qui sent sa liberté, & qui est persuadé que rien ne lui peut nuire parce qu'il a Dieu pour libérateur, ne craint ni les satellites ni les épées des tyrans, ajoute : LA FOLIE ET LA COUTUME ont pu porter quelques-uns à les mépriser, comme elles y portent les Galiléens ; & la raison & la démonstration ne pourront le faire ? Il n'y avoit rien de plus opposé à la doctrine Evangélique que l'orgueil Stoïcien.

C'est ainsi que les Chrétiens étoient appelés.

CHAPITRE TROISIEME.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES

De la Secte Italique.

J'AI déjà dit que la secte Italique fut ainsi appelée, parce que c'est dans cette partie de l'Italie, appelée la grande Grece, qu'elle a été établie par Pythagore.

Je partagerai ce Chapitre en deux articles. Dans le premier j'exposerai la vie de Pythagore, & celle d'Empédocle le plus célèbre de ses disciples. Dans le second, je rapporterai le partage de la secte Italique en quatre autres sectes.

ARTICLE PREMIER.

Diog. Laert.

PYTHAGORE. La plus commune opinion est que Pythagore étoit de Samos, & fils de Mnésarque Sculpteur. Il fut d'abord disciple de Phérécide, que l'on met au nombre des sept Sages. Après la mort de son Maître, comme il avoit un desir extraordinaire de s'instruire, & de connoître les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie & tout ce qu'il avoit, pour voyager.

AN M. 3440.
AV. J.C. 564.

Il demeura un tems assez considérable en Egypte, pour y converser avec les prêtres, & pour apprendre d'eux ce qu'il y avoit de plus caché dans les mysteres de leur religion & de leur sagesse. Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis, Roi d'Egypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Caldéens, pour connoître la Science des Mages. On prétend qu'il a pu voir à Babylone Ezéchiel & Daniel, & profiter de leurs lumieres. Après avoir voyagé dans divers endroits de l'Orient, il alla en Crète, où il fit une liaison très-étroite avec le sage Epiménide. Enfin, après s'être ainsi enrichi de différentes connoissances dans les divers pays qu'il parcourut, il revint à Samos, chargé de précieuses dépouilles qui avoient été le but, & qui étoient le fruit de ses voyages.

Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie opprimée par la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa dans cette partie de l'Italie qui a été appelée la grande Grèce, & s'établit à Crotone, dans la maison de Milon le fameux Athlète, où il enseigna la Philosophie. C'est de là que la secte, dont il a été l'auteur, s'est appelée Italique. *Tusc. Quaest. lib. 5. n. 9.*

Avant lui, comme je l'ai déjà observé, ceux qui excelloient dans la connoissance de la nature, & qui se rendoient recommandables par une vie réglée & vertueuse, étoient appelés Sages, σοφοί. Ce titre lui paroissant trop fastueux, il en prit un autre, qui faisoit voir qu'il ne s'attribuoit pas la possession de la sagesse, mais seulement le desir de la posséder. Il s'appela donc *Philosophe*, c'est-à-dire Amateur de la sagesse.

La réputation de Pythagore se répandit bientôt dans toute l'Italie, & lui attira un grand nombre de disciples. Quelques-uns ont mis de ce nombre Numa, qui fut élu Roi de Rome : mais ils se trompent. Pythagore fleurissoit au tems de Tarquin, dernier Roi des Romains, c'est-à-dire l'an de Rome 220, ou, selon Tite-Live, sous Servius Tullius. L'erreur * de ceux qui l'ont fait contemporain du Roi Numa, est

* Ovide a suivi cette | livre des *Métamorphoses*.
fausse tradition au XV

glorieuse à l'un & à l'autre. Car on ne tomba dans cette pensée que parce qu'on crut que Numa n'auroit pu faire paroître tant d'habileté & de sagesse dans le gouvernement, s'il n'avoit été disciple de Pythagore. Ce qui est certain, c'est que dans la suite sa réputation étoit fort grande à Rome. Il falloit que l'on y eût conçu une grande idée de ce philosophe, puisqu'un Oracle, pendant la guerre contre les Samnites, ayant ordonné aux Romains d'ériger deux statues, l'une au plus brave & l'autre au plus sage des Grecs, ils les firent dresser en l'honneur d'Alcibiade & de Pythagore. Pline trouve ce double choix fort étonnant.

*Plut. in
Num. p. 65.
Plin. l. 34.
ap. 6.*

Il faisoit subir à ses écoliers un rude noviciat de silence, qui duroit pour le moins deux ans : * & il le faisoit durer jusqu'à cinq années pour ceux en qui il reconnoissoit une plus grande démangeaison de parler.

Ses disciples étoient partagés en deux classes. Les uns étoient simples auditeurs, écoutant & recevant ce qu'on leur enseignoit, sans en demander les raisons, dont on supposoit que leurs esprits n'étoient pas encore capables. Les autres, comme plus formés & plus intelligens, étoient admis à proposer leurs difficultés, à pénétrer plus

*Clem. Alex.
rom. l. 5.*

Α' αὐσικός.

Β' μαθηματικός.

* Loquaciores enim vero | velut in exilium vocis, mittere in quinquennium, | tebantur. *Apud, in Florid.*

avant dans les principes de la philosophie, & à apprendre les raisons de tout ce qui leur étoit enseigné.

Pythagore regardoit la Géométrie & l'Arithmétique, comme absolument nécessaires pour ouvrir l'esprit des jeunes gens, & pour les disposer à l'étude des grandes vérités. Il faisoit aussi grand cas & grand usage de la musique, à laquelle il rapportoit tout *, prétendant que le monde avoit été formé par une sorte d'harmonie que la lyre a depuis imitée ; & il donnoit des sons particuliers au mouvement des sphères célestes qui roulent sur nos têtes. On,** dit que les Pythagoriciens avoient coutume en se levant d'éveiller leur esprit au son de la lire , pour se rendre plus propres à agir : & qu'avant de se coucher, ils reprenoient leur lyre , dont ils tiroient sans doute des sons plus doux , pour se disposer au sommeil , en calmant ce qui pouvoit leur rester des pensées tumultueuses de la journée.

* Pythagoras, atque eum secuti, acceptam sine dubio antiquitus opinionem vulgaverunt, mundum ipsum a ratione esse compositum, quam postea sit lira imitata. Nec illa modò contenti dissimilium concordia, quam vocant *ἁρμονίαν*, sonum quoque his motibus dederunt. *Quint. l. 1. c. 10.*

** Pythagoreis certè moris fuit, & cum evigilassent, animos ad lyram excitare, quo essent ad agendum erectiores; & cum somnum peterent, ad eandem prius lenire mentem; ut si quid fuisset turbidiorum cogitationum, componerent. *Quintil. lib. 9. cap. 4.*

Pythagore avoit une grande autorité sur l'esprit de ses disciples. Il suffisoit qu'il eût avancé quelque chose, sans autre preuve, ils en étoient pleinement convaincus : d'où vient parmi eux cette célèbre parole, *le Maître l'a dit* : ΑΥΤΟΣ ΕΙΠΕΝ. Une réprimande qu'il fit un jour à un de ses écoliers en présence de tous les autres, fut si sensible au jeune homme, qu'il ne put y survivre, & se donna la mort. Depuis ce tems, Pythagore, instruit & infiniment affligé par un si triste exemple, ne censura plus personne qu'en particulier.

Ses leçons, & encore plus ses exemples, produisirent un merveilleux changement dans l'Italie, & sur-tout dans Crotone, qui étoit le principal lieu de sa résidence. Justin décrit fort au long la réforme qu'il introduisit dans cette ville. « Il vint, dit-
 » il, à Crotone, & en ayant trouvé les
 » habitans livrés généralement au luxe &
 » à la débauche, il vint à bout de les rap-
 » peler par son autorité aux règles d'une
 » sage frugalité. Il louoit tous les jours la
 » vertu, & en faisoit sentir la beauté & les
 » avantages. Il représentoit vivement la
 » honte de l'intempérance, & faisoit le dé-
 » nombrement des Etats dont ces excès
 » vicieux avoient causé la ruine. Ses dis-
 » cours firent une telle impression sur les
 » esprits, & causerent un changement si
 » général dans la ville, qu'on ne la recon-

*Plut de adult.
 & amic. discr
 p. 79.*

*Justin. l. 20.
 ap. 4.*

» noissoit plus , & qu'il n'y resta aucunes
 » traces de l'ancienne Crotone. Il parloit
 » aux femmes séparément des hommes , &
 » aux enfans séparément de leurs peres &
 » meres. Il recommandoit aux femmes les
 » vertus de leur sexe , la chasteté & la sou-
 » mission envers leurs maris ; aux jeunes
 » gens un profond respect pour leurs peres &
 » meres, & du goût pour l'étude & pour les
 » sciences. Il insistoit * principalement sur la
 » frugalité mere de toutes les vertus ; & il
 » obtint des Dames , qu'elles renonçassent
 » aux étoffes précieuses & aux riches parures,
 » qu'elles faisoient passer pour des orne-
 » mens nécessaires à leur rang , mais qu'il
 » regardoit comme l'aliment du luxe & de
 » la corruption ; & qu'elles en fissent le sa-
 » crifice à la principale divinité du lieu qui
 » étoit Junon , montrant par ce généreux
 » dépouillement la pleine conviction où
 » elles étoient , que le véritable ornement
 » des Dames étoit une vertu sans tache ,
 » & non la magnificence des habits. On
 » peut juger , ajoute l'Historien , de la
 » réforme que produisirent parmi les jeu-

* Inter hæc , velut geni-
 tricem virtutem frugalita-
 tem omnibus ingerebat .
 consecutusque disputatio-
 num assiduitate erat , ut
 matronæ auratas vestes , ce-
 teraque dignitatis suæ or-
 namenta , velut instrumen-
 ta luxuriæ deponerent , ea-
 que omnia delata in Juno-
 nis ædem ipsi deæ consecra-
 rent ; præ se ferentes , vera
 ornamenta matronarum pu-
 dicitiam , non vestes , esse.
Justin. lib. 20. cap. 4.

» nes gens les vives exhortations de Py-
 » thagore , par le succès qu'elles eurent
 » chez les Dames , attachées pour l'ordi-
 » naire à leurs parures & à leurs bijoux avec
 » une passion presque invincible. *In juven-*
 » *tute quoque quantum profligatum sit ,*
 » *victi feminarum contumaces animi ma-*
 » *nifestant* ».

Cette dernière réflexion , qui peint assez
 au naturel le caractère des Dames , n'est
 pas particulière à Justin. S. Jérôme remar-
 que aussi , que * *le sexe aime naturelle-*
ment la parure. « Nous connoissons , dit-il ,
 » des Dames d'une chasteté reconnue , qui
 » aiment à se parer , non pour plaire aux
 » yeux d'aucun homme , mais pour se
 » plaire à elles-mêmes ». Et il ajoute ail-
 leurs , que dans quelques-unes ce goût va
 jusqu'à un excès que rien ne peut arrêter :
Ad quæ ardent & insaniunt studia ma-
tronnarum.

Hieron.
Epist. ad Dc-
metr.

Le zèle de Pythagore ne se renferma
 pas dans son école , & ne se borna pas à
 l'instruction des particuliers ; mais pénétra
 jusques dans le palais des Grands. Ce phi-
 losophe comprit que c'étoit travailler au
 bonheur & à la réforme des peuples entiers ,
 que d'inspirer aux princes & aux premiers
 magistrats des principes d'honneur , de pro-

* Φιλόκοσμος genus fœmi- | nulli virorum , tamen sibi
 neum est : multasque etiam | scimus libenter ornari. Hie-
 insignis pudicitiae , quamvis | ron. *Epist. ad Gaudē*

bité, de justice, & d'amour du bien public.* Il eut la gloire de former des disciples qui furent d'excellens législateurs: un Zaleucus, un Charondas, & plusieurs autres, dont les sages loix furent si utiles à la Sicile & à cette partie de l'Italie appelée la grande Grece, & qui mérite les plus grandes louanges à plus juste titre que ces fameux Conquérans, qui ne se font connoître dans le monde que par des ravages & des incendies.

Il s'appliquoit fortement à pacifier les guerres dans l'Italie, & les factions intestines qui troubloient les villes. Il ne faut faire la guerre, disoit-il souvent, qu'à ces cinq choses, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, & à la discorde des familles. Voilà cinq ennemis qu'il vouloit qu'on combattît à toute outrance & sans ménagement.

Les habitans de Crotone voulurent que leur Sénat, qui étoit composé de mille personnes, se conduisît en tout par les conseils d'un si grand homme, & ne décidât rien que de concert avec lui, tant il s'étoit acquis de crédit par sa prudence & par son zèle pour le bien public.

*Valer. Max.
lib. 8. c. 15.*

* Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi, non in foro, nec in con ulto rum attrio, sed in Pythagoræ tacito illo sanctoque se-
cessu didicerunt jura, quæ Florenti tunc Siciliæ & per Italiam Græciæ ponerent.
Senec. Epist. 90.

Crotone ne fut pas la seule ville qui profita de ses avis : plusieurs * autres se ressentirent du bon effet des études de ce Philosophe. Il passoit de l'une à l'autre pour répandre avec plus de fruit & d'abondance ses instructions, & il laissoit dans tous les lieux où il s'arrêtoit, des traces précieuses de son séjour, par le bon ordre, la discipline, & les sages réglemens qu'il y établissoit.

Il avoit des maximes admirables sur la morale, & vouloit que l'étude de la Philosophie tendît uniquement à rendre les hommes semblables à Dieu. C'est l'éloge que donne Hiéroclès à une piece de poésie, intitulée *Carmen aureum* (Vers d'or), qui contient les dogmes de ce Philosophe.

*Hierocl. in
præf. ad
carm. aurea.*

Mais il étoit peu éclairé sur la nature même de Dieu. Il ** croyoit que Dieu est une ame répandue dans tous les êtres de la nature, & dont les ames humaines sont tirées: sentiment que Virgile *** a exprimé en parfaitement beaux vers dans le quatrième livre des Géorgiques. Velléius, dans Ci-

* Plurimis & opulentissimis urbibus effectus suorum studiorum approbavit. *Val. lib. 8. c. 7.*

Deum animum esse per naturam rerum omnem intantum & commentem, ex quo animi nostri caperentur. I *de Nat. deor. n. 37.*

** Pythagoras censuit

*** Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus Æthereos dixere. Deum namque ire per omnes Terrasque tractusque maris, cælumque profundum. Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum; Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

céron, réfute ce sentiment d'une manière agréable, mais solide. « Si cela étoit ainsi, » dit-il, Dieu feroit déchiré & mis en pièces, quand ces ames s'en détachent. Il souffriroit, & un Dieu n'est point capable de souffrir; il souffriroit dans une partie de lui-même, quand elles souffrent, comme il leur arrive à la plupart. Pourquoi, d'ailleurs, l'esprit de l'homme ignoroit-il quelque chose, s'il étoit Dieu? »

La Métempfycofe étoit le principal dogme de la philosophie de Pythagore. Il l'avoit emprunté ou des Egyptiens, ou des Brachmanes les anciens sages des Indes. Cette opinion dure encore parmi les idolâtres de l'Inde & de la Chine, & fait le principal fondement de leur religion. Pythagore croyoit donc qu'à la mort des hommes leurs ames passoient dans d'autres corps, & que si elles avoient été vicieuses, elles étoient renfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuses, pour y expier les fautes de la vie passée; & qu'après une certaine révolution d'années ou de siècles, elles venoient animer d'autres hommes.

Ce Philosophe se glorifioit, sur cette matière, d'un privilège tout particulier: car * il se vantoit de se souvenir dans quels

Laïrt.

* Habentque

Tartara Panthoïdem iterum Orco
Demissum; quamvis clypeo Trojana reflexo
Tempora testatus, nihil ultra

corps il avoit été avant que d'être Pythagore. Mais il ne remontoit que jusqu'au siege de Troie. Il avoit été premièrement *Æthalide*, fils putatif de *Mercuré*; & ayant eü permission de demander à ce dieu tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité, il lui demanda la grace de se souvenir de toutes choses même après sa mort. Quelque tems après il fut *Euphorbe*, & reçut de *Ménélas* une blessure au siege de Troie, dont il mourut. Ensuite son ame passa dans *Hermotime*; & pour lors il entra dans le temple d'*Apollon* au pays des *Branchides*, & fit voir son bouclier tout pourri, que *Ménélas* en revenant de Troie avoit consacré à ce Dieu pour marque de sa victoire. Depuis il fut un pêcheur de *Délos* nommé *Pyrrhus*, & enfin *Pythagore*.

Il assuroit que dans un voyage qu'il avoit fait aux enfers, il avoit remarqué l'ame du poëte *Hésiode* attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentoit fort. Que pour celle d'*Homere*, il l'avoit vue pendue à un arbre, où elle étoit environnée de serpens à cause de toutes les faussetés qu'il avoit inventées & attribuées aux dieux; & que les ames des maris qui avoient mal vécu avec leurs femmes, étoient rudement tourmentées dans ce pays-là.

*Nervos atque cutem morti concesserat atræ,
Judice te non sordibus auctor,
Naturæ, Horat. Od. 28. lib. 1.*

Pour donner plus de poids & de crédit à ses fictions fabuleuses, il avoit usé d'industrie & d'artifice. Dès qu'il fut arrivé en Italie, il s'enferma dans un logis souterrain, après avoir prié sa mere de tenir un registre exact de tout ce qui se passeroit. Quand il se fut tenu là autant de tems qu'il le jugea à propos, sa mere, comme ils en étoient convenus, lui fit tenir ses tablettes, où il vit les dates & les autres circonstances des événemens. Il sortit de ce lieu-là avec un visage pâle & tout défait. Il assembla le peuple, & assura qu'il revenoit des enfers; & afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il vouloit faire croire, il commença par raconter tout ce qui étoit arrivé pendant son absence. Ce récit toucha & surprit tous les auditeurs. On ne douta pas qu'il n'y eût quelque chose de divin dans Pythagore. Chacun se mit à pleurer, & à jeter de grands cris. Les Crotoniates conçurent pour lui une estime extraordinaire, reçurent ses leçons avec avidité, & le prièrent de vouloir bien aussi instruire leurs femmes.

Il falloit qu'il y eût dans le peuple une crédulité bien aveugle, ou plutôt une grossiere stupidité, pour ajouter foi à de pareilles rêveries, qui souvent même se contredisoient. Car il ne paroît pas trop facile de concilier la transmigration des ames en différens corps, avec les peines que

Pythagore supposoit que les ames des méchans souffroient dans les enfers ; & encore moins avec ce qu'il enseigne sur la nature des ames. Car, comme le remarque le savant Traducteur des livres de Cicéron sur la nature des dieux, l'ame des hommes & l'ame des bêtes, selon Pythagore, est la même substance, c'est-à-dire une particule de cette ame universelle, qui est Dieu lui-même. Quand donc on dit que l'ame de Sardanapale, en punition de ses débauches, passe dans le corps d'un cochon, c'est précisément la même chose que si l'on disoit : Dieu se modifie en cochon, pour se punir lui-même de n'avoir pas été sage & modéré, tandis qu'il étoit modifié en Sardanapale.

Lactance * a raison de traiter Pythagore de vieux radoteur, & de dire qu'il falloit qu'il crût parler à des enfans & non à des hommes faits, pour leur débiter d'un air grave & sérieux des fables si absurdes, & des contes de bonnes femmes.

Empédocle son disciple enchérissoit sur les rêveries de son Maître, & faisoit une généalogie de son ame encore plus extravagante & plus variée, puisqu'il publioit,

* Videlicet senex vanus | existimasset, numquam sibi
(sicut otiosæ aniculæ solent) | tam petulanter mentiendi
fabulas tanquam infantibus | licentiam vindicasset. Sed
credulis finxit. Quod si bene | deridenda hominis levissi-
sensisset de iis quibus hæc | mi vanitas. *Lactant. divin.*
locutus est, si homines eos | *Institut. lib. 2. cap. 18.*

au rapport d'Athénée, qu'il avoit été fille, *Athen. l. 8.*
 garçon, arbrisseau, oiseau, poisson, avant *pag. 365.*
 que d'être Empédocle.

Mais comment un aussi grand Philosophe que Pythagore, & si estimable par beaucoup d'excellentes qualités, a-t-il été conduit à un pareil système? Comment a-t-il pu s'attirer une si grande foule de Sectateurs, en leur débitant des opinions capables de révolter tout homme de bon sens? Comment des peuples entiers, qui d'ailleurs sont instruits & policés, ont-ils conservé ce dogme jusqu'à nos jours?

Il est constant que Pythagore, & tous les anciens Philosophes, quand ils commencerent à philosopher, trouverent le *Dogme de l'immortalité de l'ame généralement établi dans les peuples*; & c'est sur ce principe que Pythagore, comme les autres, commença à publier sa doctrine. Mais quand il s'agissoit de fixer ce que cette ame devenoit après la courte fonction qu'elle avoit faite d'animer un corps humain, Pythagore, & tous les Philosophes avec lui demeuroient embarrassés & confondus, sans pouvoir rien répondre qui fût capable de satisfaire un esprit raisonnable. Ils ne pouvoient s'accommoder des champs Elysées pour les vertueux, ni du Styx pour les méchans, pures fictions des Poètes. Ces amusemens des ames bienheureuses leur paroissoient bien insipides; & devoient-ils

durer sans fin , & pendant toute une éternité ? Mais les ames de ceux qui n'avoient fait ni bien ni mal , comme celles des enfans , qu'en faisoit-on ? Quel étoit leur sort & leur état ? Que devoient-elles faire pendant toute l'éternité ?

Pour se tirer de cette objection fort embarrassante , quelques Philosophes destinoient les ames des sages & des gens d'esprit à contempler le cours des astres , l'harmonie des cieux , la naissance des vents & des orages , & autres météores , comme l'enseigne Sénèque , & quelques autres Philosophes. Mais le commun du monde ne pouvoit avoir part aux joies savantes & spéculatives de ce Paradis philosophique. A quoi étoit-il donc occupé dans la suite de tous les siècles futurs ? On sentoit bien qu'il ne seroit pas d'un Etre aussi sage que Dieu , de créer tous les jours des êtres purement spirituels pour animer des corps pendant quelques jours , & pour n'avoir plus de fonction le reste de leur durée. Pourquoi créer tant d'ames d'enfans qui meurent en naissant & dans le sein de leurs mères , sans avoir pu faire le moindre exercice de leur raison ? Est-il de la sagesse de Dieu de produire chaque jour des milliers d'ames nouvelles , & de continuer d'en créer chaque jour d'autres pendant toute l'éternité , lesquelles ne serviroient à rien ? Que faire de ces millions infinis d'ames inutiles & oisives ?

ves? Quel pouvoit être le but de ces amas d'esprits qui s'accumuloient incessamment, sans destination & sans fin?

Ces difficultés étoient accablantes pour toutes les sectes des Philosophes. Dans l'impossibilité d'y satisfaire, quelques-uns sont venus à douter de l'immortalité de l'ame, & même à la nier. Les autres, qui n'ont pu se résoudre à renoncer à un dogme que Dieu a gravé trop profondément dans le cœur des hommes pour pouvoir se le dissimuler, se sont vus contraints à les faire passer d'un corps dans un autre : & comme ils ne pouvoient concevoir les peines éternelles, ils ont cru punir suffisamment les méchans en les renfermant dans le corps des bêtes. Et de là ils sont tombés dans les absurdités qu'on leur reproche avec justice. Mais les autres Sectes ne se défendoient guère mieux des absurdités qui naissent de leurs différens systêmes.

Je reviens à Pythagore. Par une suite nécessaire de la Métempsychose, il concluoit, & c'étoit un des points capitaux de sa morale, que l'homme commettoit un grand crime quand il tuoit ou qu'il mangeoit des animaux ; parce que tous les animaux, de quelque espece qu'ils soient, étant animés de la même ame, il y avoit une horrible cruauté à égorger un autre soi-même. C'est ce qu'Ovide, dans l'endroit où il feint que Pythagore débite ses maximes au Roi Nu-

*Métamorph.
lib. 15.*

ma, décrit ingénieusement à sa manière dans ces trois vers.

Heu ! quantum scelus est in viscera viscera condi ,
 Congeltoque avidum pinguescere corpore corpus ,
 Alteriusque animantem animantis vivere letho.

Mais, remarque encore très-spirituellement le Traducteur déjà cité, qu'auroit répondu Pythagore à un homme qui lui auroit demandé conformément à ses principes : « Quel mal fais-je à un poulet en » le tuant ? Je ne fais que lui faire changer » de forme, & il risque bien plus de gagner que de perdre à ce troc. Peut-être » que son âme, tout en sortant de chez lui, » ira animer quelque embrion, qui un jour » sera un grand Monarque, un grand Philosophe : & au lieu de se voir captive » dans un poulet, à qui des hommes peu » charitables laissent souffrir dans une basse-cour les injures de l'air, & cent autres » incommodités, elle se verra logée dans » un assemblage de corpuscules, qui forment le corps, tantôt d'un Epicure, » tantôt d'un César, regorgera de plaisirs » & d'honneurs ».

Le même Philosophe défendoit à ses disciples de manger des fèves : d'où vient qu'Horace les appelle parentes ou alliées de Pythagore ; *faba Pythagoræ cognata*. On apporte différentes raisons de cette défense, entr'autres, * que les fèves, par

* Ex quo etiam Pythagoricis interdictum putatur,

l'enflure qu'elles causent, excitent des vapeurs fort contraires à la tranquillité de l'ame nécessaire à ceux qui s'appliquent à la recherche de la vérité.

Je ne finirois point, si j'entreprendois de rapporter en détail toutes les merveilles attribuées à Pythagore. Si l'on en croit Porphyre, cet ennemi déclaré du christianisme, & lamblique son disciple (car ce sont là les dignes garans qu'on cite de tous ces miracles), Pythagore se faisoit entendre & obéir des bêtes mêmes. Il ordonna à une ourse qui faisoit de grands ravages dans la Daunie de se retirer, & elle disparut. Il défendit à un bœuf, après lui avoir dit un mot à l'oreille, de manger des fèves : onques depuis il n'y toucha. On affirme qu'en un même jour on l'avoit vu & entendu disputer dans une assemblée publique en deux villes fort éloignées l'une de l'autre, & situées l'une en Italie, l'autre en Sicile. Il prédisoit les tremblemens de terre, appaisoit les tempêtes, chassoit la peste, & guérissoit des maladies. Sa cuisse d'or ne doit pas être omise. Il la montra à son disciple Abaris, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, pour lui prouver qu'il étoit lui-même cet Apollon ; & il l'avoit aussi montrée, dit-on, dans une assemblée publique à Cro-

ne faba vescerentur, quòd | tis quarentis vera contra-
habet inflationem magnam | riam. Cic. lib. 1. de Divi-
is cibis, tranquillitati men- | nat. n. 62.

tone. Quelles merveilles le même Iamblique ne rapporte-t-il point de cet Abaris ? Porté sur une flèche au travers de l'air comme sur un Pégase, il faisoit bien du chemin en peu de tems, sans que ni les rivières, ni les mers, ni les lieux inaccessibles aux autres hommes, pussent ou arrêter ou retarder ses courses. Croiroit-on qu'on pût sérieusement, sur le témoignage de tels Auteurs, citer comme réels & véritables des miracles & guérisons opérés par Pythagore ? *Credat Judæus Appella.* Les gens sensés, même parmi les payens, s'en moquoient ouvertement.

Il est tems de finir son histoire. On rapporte en bien des manières différentes les circonstances de sa mort. Je n'entrerai point dans ce détail. Justin marque qu'il mourut à Métaponte où il s'étoit retiré après avoir demeuré vingt ans à Crotone, & que l'admiration qu'on eut pour lui alla si loin, que sa maison fut convertie en un temple, & qu'on l'honora comme un dieu. Il vécut jusqu'à un âge fort avancé.

EMPÉDOCLE, philosophe Pythagoricien, étoit d'Agrigente, ville de Sicile. Il fleurissoit dans la LXXXIV^e olympiade. Il fit plusieurs voyages, comme c'étoit alors la coutume, pour enrichir son esprit des plus rares connoissances. De retour dans sa patrie, il fréquenta les écoles des Pythagoriciens. Quelques uns le font disci-

Justin. lib.

20. cap. 4.

AN.M. 3560.

ple de Pythagore : mais on croit qu'il lui étoit postérieur de plusieurs années.

Il s'appliquoit non-seulement à composer des ouvrages, mais encore à réformer les mœurs de ses concitoyens, & il ne tint pas à Empédocle qu'il ne fît à Agrigente ce que Pythagore avoit fait à Crotone. La ville d'Agrigente étoit plongée dans le luxe & la débauche. On y comptoit, selon Diogène Laërce, huit cens mille habitans : ce qu'il ne faut pas entendre de la ville seule, mais encore de son territoire. J'en ai marqué ailleurs les richesses & l'opulence. Empédocle avoit coutume de dire que les Agrigentins se livroient à la bonne chère & au plaisir, comme s'ils comptoient mourir le lendemain ; & qu'ils s'appliquoient à construire des édifices, comme s'ils comptoient ne devoir jamais mourir.

Rien ne fait mieux connoître le luxe & la mollesse des Agrigentins, que l'ordre qui fut prescrit à ceux qui étoient commandés la nuit pour défendre la ville contre les attaques des Carthaginois. Cet ordre portoit que chaque homme n'auroit pour se coucher qu'une peau de chameau, un pavillon, une couverture de laine, & deux oreillers. Les Agrigentins trouverent cette discipline très-dure, & eurent bien de la peine à s'y soumettre. Parmi ces citoyens livrés au luxe, il y avoit néanmoins d'honnêtes gens qui faisoient un très-bon usage

Diog. Laërt.

*Diod. lib.
13. p. 205.*

de leurs richesses , comme je l'ai exposé ailleurs.

Diog. Laërt. L'autorité qu'Empédocle s'étoit acquise à Agrigente, ne lui servit qu'à y faire régner , autant qu'il put , la paix & le bon ordre. On lui offrit l'autorité suprême , qu'il refusa constamment. Son principal soin fut de faire cesser les divisions qui régnoient parmi les Agrigentins , & de leur persuader de se regarder tous comme égaux , & comme ne formant tous ensemble qu'une même famille. Il porta ensuite son attention à réprimer l'insolence des principaux de la ville , & à empêcher qu'on ne dissipât le trésor public. Pour lui , il employoit ses revenus à marier les filles qui n'avoient point de dot.

Diog. Laërt. Ce fut pour établir , autant qu'il lui étoit possible l'égalité entre les habitans d'Agrigente , qu'il fit casser le conseil composé de mille citoyens choisis entre les plus riches. Il le rendit triennal , de perpétuel qu'il étoit , & fit en sorte qu'on en accorda l'entrée à ceux du peuple , ou au moins à ceux qui étoient dans la disposition de favoriser le gouvernement Démocratique.

Diog. Laërt. Lorsqu'Empédocle alloit aux jeux olympiques , on ne parloit que de lui. Ses louanges faisoient le sujet ordinaire des conversations. C'étoit un usage ancien de chanter en public les vers des grands Poètes , comme ceux d'Homere , d'Hésiode , d'Ar-

chiloque, de Minerne, de Phocylide, & d'autres. On fit cet honneur à ceux d'Empédocle. Le chantre Cléomène chantoit aux Jeux olympiques ses *Purifications*, Καθαρμοι. poème moral de trois mille vers hexamètres, composé par notre Philosophe sur les devoirs de la vie civile, le culte des dieux, & les préceptes de morale. On appeloit ainsi ce poème, parce qu'il contenoit des maximes qui enseignoient le moyen de purifier l'ame & de la perfectionner. On croit que les *Vers dorés* faisoient partie de ce poème. Carmen aureum.

Empédocle étoit en même-tems Philosophe, Poète, Historien, Médecin & même, selon quelques-uns, Magicien. Il y a bien de l'apparence que sa magie n'étoit autre chose que la connoissance profonde qu'il avoit acquise de tout ce qu'il y a de plus secret dans la nature. On attribuoit à magie le service important qu'il avoit rendu aux Agrigentins, en faisant cesser certains vents réglés, qui par leur soufflé violent caufoient un grand dommage aux fruits de la terre; & à ceux de Sélinonte, en les guérissant de la peste causée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui passoit dans leur ville. Sa magie étoit, pour le premier fait, d'avoir bouché une ouverture de montagne, d'où sortoient des exhalaisons infectées qu'un vent du midi pouffoit vers le territoire d'Agrigente; & pour le second

Idem.

fait, d'avoir fait entrer à ses frais dans le fleuve de Sélinonte deux petites rivières qui en adoucirent les eaux, & qui leur ôtèrent leur mauvaise qualité.

Laërt. Le plus merveilleux effet de la magie d'Empédocle, & qui le fit regarder comme un dieu, est la résurrection prétendue d'une femme d'Agrigente, nommée Panthia. Pline en parle, aussi-bien qu'Origène. Her-
lib. 6. c. 52.
lib. 2. cont.
Cels.
De locis
affed. lib. 6.
Diog. Laert.
 mippus, qui se contente de dire que cette femme ayant été abandonnée des médecins, & apparemment tenue pour morte, fut guérie par Empédocle, réduit ce miracle à sa juste valeur; & Galien paroît entrer dans ce sentiment.

On dit qu'Empédocle*, afin de confirmer les peuples dans l'opinion où ils étoient de sa divinité en disparoissant tout d'un coup, alla se précipiter dans les gouffres du mont Etna. Mais cette extravagance a bien l'air d'être de l'invention de ceux qui se sont fait un plaisir, soit de jeter du merveilleux dans la vie de ces Philosophes, soit au contraire de les rendre ridicules. Des Auteurs plus sensés nous apprennent qu'il se retira dans le Péloponnèse, où il mourut, à l'âge de 60 ans, comme le dit Aristote, vers le commencement de la LXXXVIII^e olympiade.

* Deus immortalis haberi
 Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
 Insiluit. *Orat. de Art. poet.*

DE LA PHILOSOPHIE. 537
ARTICLE SECOND.

*Division de la Secte Italique en quatre
Sectes.*

La secte Italique de Pythagore se divise en quatre autres : celle d'Héraclite , qui porta son nom ; l'Eleatique , qui eut pour chef Démocrite ; la Sceptrique , dont Pyrrhon fut le fondateur ; & l'Epicurienne , qu'Epicure établit.

Secte d'Héraclite.

On fait peu de choses de ce Philosophe. Il étoit d'Ephèse , & vivoit vers la LIX^e Olympiade. On dit qu'il n'eut point de maîtres , & qu'il devint savant par ses continuelles méditations. AN. M. 3460.
Lact.

Entre plusieurs traités qu'il composa , celui de la nature , qui étoit un recueil de toute sa philosophie , fut le plus estimé. Darius , roi de Perse , fils d'Hystaspe , ayant vu cet ouvrage , écrivit une lettre fort obligeante à Héraclite , pour le prier de venir à sa cour , où sa vertu & sa science seroient plus considérées que dans la Grece. Le Philosophe , peu sensible à des avances si gracieuses & si pleines de bonté , répondit grossièrement , Qu'il ne voyoit parmi les hommes qu'injustice , que fourberie , qu'avarice , qu'ambition ; & que se contentant de peu comme il faisoit , la cour de Perse

lui convenoit mal. Il n'avoit pas tort dans le fond. Il n'est pas étonnant qu'un Grec né libre, ennemi de la hauteur des Rois barbares, des servitudes & des vices des Courtisans, fasse un grand cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, & l'estime infiniment plus que la grande fortune qu'il pouvoit attendre d'un Monarque vivant au milieu de la pompe, du faste, de la mollesse, & des délices, dans une nation la plus décriée pour le luxe. Il auroit pu seulement accompagner son refus de manieres plus honnêtes.

C'étoit un vrai misanthrope. Il n'étoit content de rien, tout lui déplaisoit. Le * genre humain lui faisoit pitié. Voyant tout le monde se livrer à la joie dont il sentoît le faux, il ne paroissoit jamais en public sans verser des larmes, ce qui lui fit donner le surnom de *Plieur*. Démocrite au contraire, qui ne voyoit rien de sérieux dans ce qui occupe le plus sérieusement les hommes, ne pouvoit s'empêcher de rire. L'un ne trouvoit dans la vie que miseres, l'autre que niaiseries & bagatelles. Ils avoient tous deux raison dans un certain sens.

* Heraclitus, quoties prodierat, & tantum circa se malè viventium, imò malè pereunrium viderat, flebat, miserebatur omnium, qui sibi læti felicesque occurrebant. Democritum contrà aiunt nunquam sine risu in

publico fuisse: adeo nihil illi videlatur serium eorum quæ seriò agebantur. *Senec. de Ira. lib. 2. cap. 10.*

Huic omnia, quæ agimus iniseriæ; illi ineptiæ videbantur. *Id. de Tranq. anim. cap. 15.*

Héraclite, ennuyé & fatigué de tout, prit enfin les hommes en une si grande aversion qu'il se retira sur une montagne, pour y vivre d'herbes dans la compagnie des bêtes sauvages. Une hydropisie, que ce genre de vie lui causa, l'ayant obligé de descendre à la ville, il y mourut peu de tems après.

§. II. *Secte de Démocrite.*

DÉMOCRITE, Auteur de cette secte, *Laert.* l'un des plus grands Philosophes de l'antiquité, étoit d'Abdère dans la Thrace. Xerxès, roi de Perse, ayant logé chez le pere de Démocrite, lui laissa quelques Mages, qui furent les précepteurs de son fils, & qui lui enseignèrent leur prétendue Théologie & l'Astronomie. Il reçut ensuite les leçons de Leucippe, & apprit de lui le système des Atômes & du Vuide.

L'inclination extraordinaire qu'il eut pour les sciences, le porta à voyager dans tous les pays du monde où il espéra de trouver d'habiles gens. Il vit les Prêtres d'Egypte : il consulta les Caldéens & les Philosophes Persans. On veut même qu'il ait pénétré jusques dans les Indes & dans l'Ethiopie, pour conférer avec les Gymnosophistes.

Il * négligea le soin de ses revenus, &

* Democritus, verè fassō-se, ut quàm minimè anī-
ve, dicītur oculis se priva- | mus à cogitationibus abdu-

laissa ses terres incultes, afin de s'occuper avec moins de distraction à l'étude de la sagesse. On a été jusqu'à dire, mais avec peu de vraisemblance, qu'il s'étoit crevé les yeux, dans l'espérance de méditer plus profondément, lorsque les objets de la vue ne feroient point diversion aux forces intellectuelles de son ame. C'étoit s'aveugler en quelque sorte que de s'enfermer dans un tombeau, comme on dit qu'il faisoit, pour vaquer plus librement à la méditation.

*Laert.
Athen. lib. 4.
p. 168.*

Ce qui paroît le plus certain, c'est qu'il dépensa pour ses voyages tout son patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. (cent mille écus.) A son retour il fut cité en justice, pour avoir ainsi dissipé son bien. Les loix du pays portoient que ceux qui auroient dépensé leur patrimoine, ne seroient point enterrés dans le tombeau de leur famille. Il plaida lui-même sa cause, & produisit pour témoin du légitime emploi qu'il avoit fait de ses biens le plus parfait de ses ouvrages, dont il fit lecture aux Juges. Ils en furent si charmés, que non-seulement ils le renvoyerent absous, mais lui firent rendre, sans doute du tré-

ceretur. Patrimonium ne- | nisi beatam vitam? *De Fi-*
glexit, agros deseruit in- | *nib. lib. 5. n. 87.*
cultos, quid quærens aliud,

Miramur, si Democriti pecus edit agellos
Cultraque, dum peregrè est animus sine corpore velox.
Horat. Epist. 12. lib. 1.

for commun de la ville , autant de bien qu'il en avoit dépensé dans ses voyages , lui érigerent des statues , & ordonnerent qu'après sa mort le public prendroit soin de ses funérailles : ce qui fut exécuté. Il voyagea en grand homme , pour s'instruire , & non pour s'enrichir. Il alla chercher jusqu'au fond des Indes les richesses de l'érudition , & ne se soucia guère des trésors qu'il trouvoit presque à sa porte dans un pays abondant en mines d'or & d'argent.

Il passa quelque tems à Athènes , * le centre de toutes les sciences , & le domicile des beaux esprits. Mais , loin de chercher à y faire briller son mérite , & à y faire parade de ses rares connoissances , il affecta d'y demeurer inconnu : circonstance remarquable dans un savant , & dans un philosophe !

On rapporte un fait assez singulier , mais fondé uniquement sur les lettres d'Hippocrate , que les savans croient supposées. Les Abdérites voyant Démocrite , leur compatriote , ne se soucier de rien , rire & se moquer de tout , dire que l'air est rempli d'images , chercher ce que disent les oiseaux dans leur chant , habiter presque toujours dans des tombeaux , craignirent

* Veni Athenas , inquit | qui gloriatur à gloria se ab-
Democritus , neque me quis- | fuisse ! *Tusc. Quæst. l. 5. n.*
quam ibi agnovit. Constan- | 104.
tem hominem & gravem , |

que la tête ne lui tournât, & qu'il ne devînt entièrement fou, ce qu'ils regardoient comme le plus grand malheur qui pût arriver à leur ville. Ils écrivirent donc à Hippocrate, pour le prier de venir voir Démocrite. Le grand intérêt qu'ils prenoient à la santé d'un concitoyen si célèbre leur fait honneur. L'illustre Médecin qu'ils avoient fait venir, ayant eu quelques conversations avec le prétendu malade, en jugea bien différemment d'eux, & dissipa toutes leurs craintes, en déclarant qu'il n'avoit pas connu d'homme plus sage ni plus sensé que ce Philosophe. Diogène Laërce fait aussi mention de ce voyage d'Hippocrate à Abdère.

On ne trouve rien de certain ni sur le tems de sa naissance, ni sur le tems de sa mort. Diodore de Sicile le fait mourir âgé de 90 ans, la première année de la XC^e olympiade.

AN.M. 3548.

Laert.

Démocrite étoit un beau génie, un esprit vaste, étendu, pénétrant, & qui s'appliqua à toutes les plus rares connoissances. La Physique, la Morale, les Mathématiques, les Belles-Lettres, les beaux Arts se trouverent dans la sphère de son activité.

On dit qu'ayant prévu qu'une certaine année seroit mauvaise pour les oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile, & y fit un gain immense. On * s'é-

* *Miranibus qui paupertatem & quietem doctrina-*

tonnoit, avec raison, qu'un homme qui n'avoit jamais paru se soucier que de l'étude, & qui avoit toujours fait tant de cas de la pauvreté, se fût jetté tout d'un coup dans le commerce, & eût songé à amasser de si grands biens. Il expliqua bientôt lui-même ce mystère, en restituant à tous les marchands dont il avoit acheté l'huile, & qui étoient au désespoir du mauvais marché qu'ils avoient fait, tout ce qu'il avoit gagné dessus, & se contentant de faire connoître qu'il ne tenoit qu'à lui de devenir riche. On raconte une histoire pareille de Thalès.

Epicure est redevable à Démocrite de presque tout son système; & pour * rendre l'élégante expression Latine, c'est des sources de ce dernier que coulent les eaux dont Epicure arrose ses jardins. Celui-ci se fit tort en n'avouant pas les obligations qu'il avoit à Démocrite, & en le traitant de rêveur. Nous exposerons dans la suite ses sentimens sur le souverain bien de l'homme, sur le monde, sur la nature des dieux.

C'est aussi Démocrite qui a fourni aux Pyrrhoniens tout ce qu'ils ont dit contre

Laërt.

rum ei sciabant imprimis
cordi esse. Atque, ut appa-
ruit causa & ingens divitia-
rum cursus, restituisse mer-
cedem (ou plutôt mercedem)
anxiæ & avidæ dominorum
pœnitentiæ, contentumita
probasse opes sibi in facili,

cum vellet, fore. *Plin. l. 18.*
cap. 28.

* Democritus vir magnus
in primis, cujus fontibus
Epicurus hortulos suos irri-
gavit. *De nat. deor. lib. 1.*
n. 121.

le témoignage des sens. Car, outre qu'il avoit accoutumé de dire que la vérité étoit cachée au fond d'un puits, il soutenoit qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes & le vuide, & que tout le reste ne consistoit qu'en opinion & en apparences.

Laïra On prétend que Platon étoit ennemi déclaré de Démocrite. Il avoit ramassé avec soin tous ses livres, & alloit les jeter au feu, lorsque deux Philosophes Pythagoriciens lui représenterent que cela ne serviroit de rien, parce que plusieurs personnes s'en étoient déjà pourvues. La haine de Platon envers Démocrite a paru, en ce qu'ayant fait mention de presque tous les anciens Philosophes, il ne l'a jamais cité, non pas même dans les endroits où il s'agissoit de le réfuter.

§. III. *Secte appelée Sceptique ou Pyrrhonienne.*

PYRRHON, natif d'Élide au Péloponnèse, fut disciple d'Anaxarque, & l'accompagna jusques aux Indes. Ce fut sans doute à la suite d'Alexandre le Grand, d'où l'on peut connoître en quel tems il a fleuri. Il avoit exercé le métier de Peintre avant que de s'attacher à la Philosophie.

Ses sentimens ne différoient guère des opinions d'Arcésilas, & se terminoient à l'incompréhensibilité de toutes choses. Il trouvoit par-tout, & des raisons d'affir-

mer, & des raisons de nier, & c'est pour cela qu'il retenoit son consentement après avoir bien examiné le pour & le contre, sans conclure autre chose, sinon qu'il ne voyoit encore rien de clair & de certain, *non liquet*, & que la matiere dont il étoit question avoit besoin d'être encore approfondie. Il paroissoit donc toute sa vie chercher la vérité, mais il se ménageoit toujours des ressources pour ne pas tomber d'accord qu'elle se fût montrée à lui. C'est-à-dire, qu'en effet il ne vouloit pas la trouver, & qu'il cachoit cette affreuse disposition sous le spécieux dehors de la recherche & de l'examen.

Quoiqu'il ne soit pas l'inventeur de cette méthode de philosopher, elle ne laisse pas de porter son nom : l'art de disputer sur toutes choses, sans prendre jamais d'autre parti que de suspendre son jugement, s'appelle *Pyrrhonisme*. Les Disciples de Pyrrhon s'appeloient aussi *Sceptiques*, d'un mot grec qui signifie *considérer*, *examiner*, parce que c'étoit là où se terminoit tout leur travail.

Σκίπτοι.

L'indifférence de Pyrrhon est étonnante, & si tout ce que Diogène de Laërce en rapporte est vrai, elle alloit jusqu'à la folie. Cet Historien dit qu'il ne préféroit rien à rien, qu'un chariot & un précipice ne l'obligeoient point à faire un pas en arriere ou à côté, & que ses amis qui le

Laërt.

Aristocles
apud Euseb. suivoient lui sauverent fort souvent la vie.
Præp. Evang
l. 14. c. 18. Cependant un jour il prit la fuite pour se garantir d'un chien qui le poursuivoit. Et comme on le railloit sur cette crainte contraire à ses principes, & indignes d'un Philosophe : *Il est difficile*, répondit-il ; *de dépouiller entièrement l'homme.*

Diog. Laert. Anaxarque son maître étant tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Loin qu'Anaxarque lui en fût mauvais gré, il blâmoit ceux qui reprochoient à Pyrrhon une dureté si inhumaine, & loua son disciple de cet esprit indifférent & qui n'aimoit rien. Que deviendroît la société & le commerce de la vie avec de tels Philosophes ?

Stobæus, ser-
mon 118. Pyrrhon soutenoit qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas ?* lui demanda-t-on. *C'est à cause de cela même*, répondit-il : *parce que la vie & la mort sont également indifférentes.*

Diog. Laert. Il enseignoit ce dogme abominable, & qui ouvroit la porte à tous les crimes : Que l'honneur & l'infamie des actions, leur justice & leur injustice, dépendoient uniquement des loix humaines & de la coutume : en un mot, qu'il n'y avoit rien en soi-même d'honnête & de honteux, de juste & d'injuste.

Diog. Laert. Sa patrie le considéra extrêmement, lui conféra la dignité de Pontife, &, en sa fa-

veur, accorda une exemption de tributs à tous les Philosophes : conduite bien singulière à l'égard d'un homme que l'on combloit d'honneurs, pendant qu'il ne lui étoit dû qu'un profond mépris.

§. IV. *Sette Epicurienne.*

EPICURE, l'un des plus grands Philosophes de son siècle, naquit à Cargettium, dans l'Attique, la troisième année de la CIX^e Olympiade. Son pere Néoclès, & sa mere Cherestrata, furent du nombre des habitans de l'Attique que les Athéniens envoyèrent dans l'île de Samos. C'est ce qui fit qu'Epicure passa dans cette île les années de son enfance.

Diog. Laërt.

AN. M. 3662.

Il ne revint à Athènes qu'à l'âge de dix-huit ans. Ce ne fut pas pour s'y fixer : car quelques années après il alla trouver son pere qui demeuroit à Colophon ; & depuis il séjourna en différens endroits. Ce ne fut qu'environ à l'âge de trente-six ans qu'il s'établit pour toujours à Athènes.

Diog. Laert.

AN. M. 3699.

Il y érigea une école dans un beau jardin qu'il avoit acheté. Une foule incroyable d'auditeurs vint bientôt de toute la Grèce, de l'Asie, & de l'Egypte même, pour recevoir ses leçons. Si l'on en croit le Torquatus de Cicéron, ardent défenseur de la secte Epicurienne, les disciples d'Epicure vivoient en commun avec leur Maître dans une union parfaite. Et au lieu

*De Finib.
lib. 1. n. 65.*

que dans toute l'antiquité, à peine comptoit-on pendant plusieurs siècles trois couples de vrais amis, Epicure * avoit su en réunir des troupes nombreuses dans une assez petite maison. Le Philosophe Numénius, qui vivoit dans le second siècle, remarque qu'à travers les discordes & les divisions qui régnoient dans chacune des autres Sectes, l'union des disciples d'Epicure s'étoit conservée jusqu'à son tems. Son Ecole ne se divisa jamais : on y suivit toujours sa doctrine comme un oracle. Son jour natal étoit encore solennisé du tems de Pline le Naturaliste, c'est-à-dire plus de quatre cens ans après sa mort : on fêtoit même le mois entier de sa naissance. Son portrait se trouvoit par-tout.

Epicure composa un grand nombre de livres, on les fait monter à plus de trois cens ; & il se piquoit de n'y rien citer, & de tirer tout de son propre fond. Quoiqu'il ne nous en reste aucun, il n'y a point d'ancien Philosophe dont les sentimens soient plus connus que les siens. On en est sur-tout redevable, sans parler de Cicéron dans ses œuvres Philosophiques, au Poète Lucrèce, & à Diogene Laërce. Le savant Gassendi a ramassé avec beaucoup d'exactitude tout ce qui se trouve sur la doctrine

* Epicurus una in domo, | conspiratione consentientes
& ea quidem angusta, quam | tenuit amicorum greges !
magnos, quantaque amoris | Cic.

*Euseb Præp.
Evang. l. 14.
c. 5.*

*Plin. lib. 34.
cap. 2.*

& sur la personne d'Epicure dans les anciens livres.

Il mit dans une extrême réputation le système des Atomes. Nous verrons qu'il n'en étoit pas l'inventeur, mais qu'il y changea seulement quelque chose. Son dogme sur le souverain bonheur de l'homme, qu'il met dans le plaisir, contribua beaucoup à décrier sa secte, & à la faire valoir : il en sera aussi parlé dans la suite, comme de ses sentimens sur la nature des dieux, sur la providence & sur le destin.

L'éloge que fait d'Epicure Lucrèce, son fidèle interprète, nous marque ce qu'on doit penser du système de ce Philosophe. Il le représente comme le premier des humains qui ait eu le courage de s'élever contre les préjugés qui aveugloient l'univers, & de secouer le joug de la Religion, qui jusqu'à lui avoit tenu tous les hommes asservis sous son empire ; & cela sans être arrêté ni par le respect pour les dieux, ni par la crainte du tonnerre, ni par aucun autre motif.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret,

In terris oppressa gravi sub religione...

Primum Graius homo mortales tollere contra

Est oculos ausus, primusque obistere contra :

Quem nec fama deùm, nec fulmina, nec minitanti

Murmure compressit cœlum.

On loue Epicure de n'avoir jamais varié *Latra.*

*Plut. in De-
metr. p. 905.*

dans le zèle pour le bien de sa patrie. Il n'en sortit point dans le tems que Démétrius Poliorcète assiégeoit Athènes, & voulut avoir sa part des maux qu'elle souffroit. Il se nourrit de fèves, & en nourrit ses disciples. Il souhaitoit de bons souverains, & se soumettoit à ceux qui gouvernoient mal. Maxime importante, & qui est le fondement de la tranquillité des Etats. Tacite l'exprime en ces termes : *Bonos Imperatores voto expetere, qualescumque tolerare.*

*Tacit. Hist.
lib. 4. cap. 8.*

« Faire des vœux pour avoir de bons Empereurs, les tolérer quels qu'ils soient ».

AN. M. 3733.

Epicure mourut dans les douleurs d'une rétention d'urine, qu'il supporta avec une patience & une constance extraordinaire, la seconde année de la CXXVII^e olympiade. Il commençoit d'entrer dans sa soixante-douzieme année.

RÉFLEXION GÉNÉRALE

Sur les Sectes des Philosophes.

J'ai tâché d'exposer le plus clairement qu'il m'a été possible l'histoire des différentes sectes des Philosophes payens. Avant que de quitter cette matiere, & d'exposer les divers sentimens de ces sectes, je crois devoir avertir par avance le Lecteur qu'il seroit trompé, s'il s'attendoit à voir un grand changement, une grande réforme dans les mœurs des hommes par les

différentes instructions de tous ces Philosophes. La sagesse , dont se vantoient les plus éclairés parmi tant de sectes qui partageoient l'univers , n'a pu finir aucune question , & a multiplié les erreurs. Toute la Philosophie humaine n'a prétendu instruire les hommes qu'à marcher d'une manière digne de l'homme ; parce qu'elle n'a reconnu dans les hommes que des qualités humaines , & qu'elle ne les a destinés qu'à la jouissance des biens humains. Et ses instructions ne sont pas inutiles en ce point , qu'elles détournent au moins les hommes de la vie brutale qui déshonore l'excellence de la nature humaine , & qui leur fait chercher leur bonheur dans la plus vile portion de leur être , c'est-à-dire dans le corps. Mais toute cette réforme se réduit à bien peu de chose. Quel progrès ont fait les sectes des Philosophes , quoique revêtues de tant d'éloquence , & soutenues de tant de subtilité ? Elles ont laissé les hommes dans l'état où elles les ont trouvés , dans les mêmes perplexités , les mêmes préventions , le même aveuglement.

Et comment auroient-elles pu travailler à la réforme du cœur humain , ne sachant ni en quoi il étoit déréglé , ni quelle étoit la source de son dérèglement. Sans la révélation du péché d'Adam que connoissoit-on de l'homme & de son véritable état ? Depuis sa chute il est plein de contrariétés

*M. Du Guet ,
J. C. crucifié,
Tome I. c. 5.
d'après M.
Pascal.*

étonnantes. Il retient de sa première origine des sentimens de grandeur & d'élévation, que sa dégradation & sa bassesse n'ont pu étouffer. Il veut tout, il aspire à tout. Son desir pour la gloire, pour l'immortalité, pour un bonheur qui renferme tous les biens, est infini. Et, d'un autre côté, il s'amuse à tout. Un néant l'occupe, un néant l'afflige ou le console. Il est un enfant en mille occasions; foible, découragé, abattu : sans parler de ses vices & de ses passions, qui le déshonorent & l'avilissent, & qui le rendent quelquefois inférieur aux bêtes, dont il est plus voisin que de l'homme par ses indignes inclinations.

*Principes de
la Foi, T. I.
c. 9.*

L'ignorance de ces deux états a jetté les Philosophes dans deux excès également absurdes. Les Stoïciens, qui s'étoient fait une idole de leur sagesse chimérique, inspiroient à l'homme des sentimens d'une grandeur pure : ce n'est pas là son état. Les Épicuriens qui l'avoient dégradé en le réduisant à la matière, lui inspiroient des sentimens de bassesse pure, & c'est aussi peu son état. La Philosophie n'étoit point capable de discerner des choses si voisines, & en même tems si éloignées : si voisines, puisque l'état de l'homme les réunit; & si éloignées, puisqu'elles appartiennent par leur nature à des états totalement différens. Un tel discernement
n'a

n'a point été fait avant Jesus-Christ, ou indépendamment de Jesus-Christ. L'homme ne s'est point connu, & n'a pu se connoître avant lui. Il s'est ou trop élevé, ou trop abaissé. Ses maîtres l'ont toujours trompé, ou en flattant un orgueil qu'il falloit abattre, ou en ajoutant à une bassesse qu'il falloit relever. Je comprends par là combien la révélation m'étoit nécessaire, & combien le don de la Foi me doit paroître précieux.

Il est vrai que la maniere dont le péché d'Adam a passé jusqu'à moi, est couverte d'obscurités. Mais de ce seul point que cachent les ténèbres, vient la lumiere qui éclaire tout, & dissipe toutes mes difficultés. Je n'ai donc garde de refuser de croire une seule chose, dont la foi est récompensée par l'intelligence de tant d'autres : & j'aime mieux soumettre ma raison à un seul article qu'elle ne comprend pas, mais qui est révélé, que de la révolter sur une infinité d'autres qu'elle comprend aussi peu, & dont la révélation divine ne lui interdit pas l'examen, & n'aplanit pas les difficultés.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

AVANT-PROPOS.

J'ENTENDS par histoire de la Philosophie, l'histoire des dogmes qu'enseignoit chaque Secte des anciens Philosophes.

La Philosophie, chez les Anciens, contenoit trois parties : la Dialectique ou Logique, qui dirige les opérations de l'esprit, & s'applique à former le raisonnement; la Physique, (sous laquelle étoit aussi renfermée la Métaphysique) qui considère la formation du Monde, les effets de la nature, l'existence & les attributs de la Divinité, la nature de l'ame; enfin la Morale, qui règle les mœurs, & traite des devoirs de la vie.

Voilà une ample matière. On n'attend pas de moi que je la traite à fond. J'ai déjà déclaré plus d'une fois que je n'écrivois point pour les sçavans. On entend tous les jours parler, & plusieurs livres font souvent mention de Stoïciens, de Péripatéticiens, d'Epicuriens. J'ai cru qu'il étoit à propos de mettre le commun des hommes au fait des principales questions agitées parmi ces Philosophes, mais sans entrer dans un détail exact de leurs disputes, qui souvent sont très-épineuses & très-désagréables.

Avant que d'entrer en matière, je ne puis m'empêcher de faire observer le merveilleux

goût qui régnoit dans l'antiquité parmi les personnes les plus considérables par rapport à toutes les sciences, & en particulier par rapport à l'étude de la Philosophie. Je ne parle pas seulement des Grecs. Nous avons vu dans quelle estime étoient à la cour de Crésus ces fameux Sages de la Grèce, le cas & l'usage que Périclès faisoit des leçons d'Anaxagore ; avec quel empressement les plus illustres citoyens d'Athènes recherchoient les conversations de Socrate ; quel dévouement Dion, malgré les attraites d'une Cour livrée au plaisir, fit paroître pour Platon ; quel goût inspira Aristote à Alexandre le Grand, son élève, pour les connoissances même les plus abstraites ; enfin combien Pythagore & ses disciples furent considérés par les princes de cette partie de l'Italie qui fut appelée la grande Grece.

Les Romains, à cet égard, ne le céderent point aux Grecs, depuis qu'une fois la connoissance & le goût des beaux Arts se furent introduits parmi eux. Paul Emile, après la conquête de la Macédoine, regarda comme un des plus doux fruits de sa victoire, de faire venir de la Grèce à Rome un Philosophe, pour instruire ses enfans qui étoient déjà dans le service, & pour l'entretenir lui-même dans ses heures de loisir. Scipion l'Africain, qui * détruisit Carthage & Numance, ces deux redoutables rivales de Rome, fut, ** au milieu des

* Africanus duos terrores imperii Romani, Carthaginem Numantiamque deleverat. *Pro Mur. n. 58.*

** Ille, requiescens à reipulcherrimis muneribus,

otium sibi sumebat aliquando, & à cœtu hominum frequentiaque interdum, tanquam in portum se in solitudinem recipiebat. *De offic. lib. 3. n. 2.*

plus importantes occupations , tant en guerre qu'en paix , se procurer des momens de repos & de retraite , pour jouir de la conversation de Polybe & du Philosophe Panétius qu'il avoit toujours avec lui. Lélius , ce modèle de vertu , plus respectable par sa douce sagesse que par ses dignités , l'ami intime de Scipion , partageoit avec lui le plaisir de ces savans & agréables entretiens. L'amitié * de ces deux grands hommes pour Panétius alloit jusqu'à la familiarité , & Cicéron dit que ce Philosophe en étoit bien digne. Quels honneurs Pompée ne rendit-il point à Posidonius , étant allé exprès à Rhodes , au retour de ses glorieuses campagnes contre Mithridate , pour voir & entendre ce Philosophe ! Luculle ** , dans le tems même de ses campagnes , où un Général peut à peine respirer , trouvoit pourtant des momens de loisir pour satisfaire le goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres , & en particulier pour la Philosophie , & pour entendre le Philosophe Antiochus qui étoit le compagnon de tous ses voyages.

Scipio tam elegans liberalium studiorum omnique doctrinæ & auctor & admirator fuit , ut Polybium Panætiumque præcellentes ingenio viros , domi militiæque semper secum habuerit. *Vell. Paterc. lib. 1. cap. 13.*

* Homo imprimis ingenuus & gravis , dignus illa familiaritate Scipionis & Lælii , Panætius. *De Finib. lib. 4. n. 23.*

**Majore studio Lucullus cum omni literarum genere , tum philosophiæ deditus fuit , quam qui illum ignorabant , arbitrabantur. Nec verò ineunte ætate solum , sed & quæstor aliquot annos , & in ipso bello : in quo ita magna rei militaris esse occupatio solet , ut non multum imperatori sub ipsis pellibus otii relinquatur. Antiochum secum habuit. *Ac. Quæst. lib. 4. n. 4.*

M. l'abbé Gédoyne fait remarquer, au sujet d'une lettre de Denys d'Halicarnasse à Pompée, l'usage que les grands hommes de la République Romaine savoient faire de leur loisir. L'excellente éducation, dit-il, que recevoient les Romains, les rendoit savans presque dès l'enfance. On les instruisoit à fond dans leur langue, & dans la langue Grecque : ces deux langues, qui étoient vivantes, leur coûtoient peu à apprendre. On leur inspiroit de bonne heure du goût pour les excellens Ecrivains. Ce goût, versé, s'il faut ainsi dire, dans des âmes tendres, se fortifioit avec l'âge, & les portoit à rechercher la société des Savans, dont la conversation pût suppléer aux lectures que les affaires leur déroboient. De là il arrivoit que les Romains, ayant tous l'esprit cultivé par les Lettres, vivoient entr'eux dans un commerce continuél d'érudition. Et quelle devoit être la conversation d'un grand nombre de Romains, lorsqu'ils venoient à se trouver ensemble ! Hortensius, Cicéron, Cotta, César, Pompée, Caton, Brutus, Atticus, Catulus, Lucullus, Varron & plusieurs autres !

Mais jamais personne n'a porté plus loin le goût & l'ardeur, sur-tout pour la Philosophie, que Cicéron. On a peine à comprendre comment un homme, autant occupé qu'il l'étoit & par les soins de la plaidoirie & par les affaires de l'Etat, a pu trouver du tems pour approfondir, comme il avoit fait, toutes les questions agitées pour lors parmi les Philosophes. C'est que, comme il le dit lui-même par rapport aux Belles-lettres, le tems que les autres donnoient à la promenade, au plaisir, aux spectacles, au jeu, il l'employoit, ou dans le cabinet, ou

*Mém.
l' Acad.
Belles-
tres, T.
p. 126.*

*Pro A
poet. n. 1*

dans des entretiens familiers avec des amis du même goût que lui. Il * étoit convaincu qu'une telle étude & une telle récréation convenoient parfaitement à des Sénateurs & à des hommes d'état, pourvu qu'elles ne leur fissent rien retrancher de ce qu'ils doivent au public. Aimeroit-on mieux, dit-il, que leurs entrevues fussent muettes en quelque sorte, ou qu'elles ne roulassent que sur des bagatelles, & sur des affaires de néant?

Les livres philosophiques qu'il nous a laissés, qui ne sont pas la partie de ses ouvrages la moins estimable, marquent jusqu'où, dans ce genre, il avoit porté son application. Sans parler de tout le reste, il y donne d'excellentes règles pour ceux qui écrivent sur des matières contestées, & qui entreprennent de réfuter leurs adversaires. Il ** veut qu'on ne s'engage dans les disputes que par un pur amour de la vérité, sans prévention, & sans desir de montrer de l'esprit, ou de faire pré-

* Si quodam in libro verè est à nobis philosophia laudata, professio ejus tractatio optimo atque amplissimo quoque dignissima est: nec quidquam aliud videntum est nobis quos populus Romanus hoc in gradu collocavit, nisi ne quid privatis studiis de operâ publicâ detrahamus.... Quasi verò clarorum virorum aut tacitos congressus esse oporteat, aut ludicos sermones, aut rerum colloquia leviorum. *Ac. Quæst. lib. 4. n. 6.*

2° Ego, si ostentatione ali-

qua inductus, aut studio certandi ad hanc potissimum philosophiam me applicavi, non modò stultitiam meam, sed etiam mores & naturam contemnendam puto. *Academ. Quæst. l. 4. n. 65.*

Differentium inter se reprehensiones non sunt vituperandæ. Maledicta, contumeliæ, tum iracundiæ, contentiones, concertationesque in disputando perniciosæ, indignæ mihi philosophia videri solent. *De Finib. lib. 1. n. 27.*

valoir ses sentimens. Il en écarte toute passion, toute colere, tout emportement, toute médisance, & toute injure. *Nous * sommes*, dit-il, en parlant de lui-même, *préparé à refuser nos adversaires sans opiniâtreté, & à souffrir sans ressentiment qu'on nous refuse.*

Que ce caractère est aimable ! Qu'il est beau de chercher dans les disputes, non à vaincre ses adversaires, mais seulement à faire triompher la vérité ! Quel avantage l'amour-propre même, s'il étoit permis de l'écouter, ne trouveroit-il point dans une telle conduite, à laquelle il n'est pas possible de refuser son estime, qui ajoute une nouvelle force aux raisons, qui en gagnant les cœurs, prépare les esprits à la conviction ; & qui, par des manieres douces & modestes, ôte à l'aveu mortifiant de s'être trompé cette peine secrète qu'une mauvaise honte y attache presque toujours ! Quand est-ce que ce goût pour l'étude, & cette sage modération dans les disputes, revivront parmi nous ?

Il faut pourtant l'avouer, à l'honneur de notre siècle : nous avons des personnes d'un rare mérite qui se distinguent particulièrement par ces deux qualités. Je ne parlerai ici que de M. le Président Bouhier. Ses savantes Remarques sur le texte de plusieurs livres de Cicéron, suffiroient seules pour montrer jusqu'où cet illustre Magistrat a porté l'étendue de ses connoissances. « Peut-être, dit fort à propos M. l'Abbé d'Oliver, dans une Préface qui est à la tête de la nouvelle édition des Tusculanes, traduites, partie par M. le Président Bouhier, partie par M. l'Abbé d'Oli-

* Nos & refellere sine per- | cundia parati sumus. *Tusc.*
tinacia ; & refelli sine ira. *Quæst. lib. 2. n. 5.*

vet, avec un succès qui fait également honneur à l'un & à l'autre : « Peut-être que l'exemple d'un homme de son rang & de son mérite, réveillera en France le goût de la Critique ; goût autrefois si commun, que le célèbre Lambin, lorsqu'il travailla sur Cicéron, trouva du secours dans les plus grands personnages de son tems. Car, pour dire ceci en passant, la liste qu'il nous en a laissée, & qu'on peut voir à la suite de sa Préface, prouve que ce même Cicéron, qui de nos jours est relégué dans les Colléges, faisoit, il y a deux cens ans, les délices de tout ce qu'il y avoit de plus considérable & dans la Robe & dans le Clergé ».

Mais j'admire encore plus le caractère de modestie & de sagesse qui régné dans les écrits de M. le P. Bouhier, que sa vaste érudition. M. Davies avoit fait en Angleterre des observations sur le même texte de Cicéron que lui. *La carrière, dit le Magistrat, que nous courons l'un & l'autre dans cette espèce d'amusement Littéraire, ne ressemble point à celles où les rivaux ne doivent aspirer qu'à l'honneur de vaincre. La vraie gloire des Critiques consiste à chercher la vérité, & à rendre justice à qui l'a trouvée. J'ai donc été charmé de la rendre au savant Anglois. Il le remercie même des lumières qu'il lui a données sur quelques méprises. Quelle comparaison entre un caractère si modéré & si raisonnable, & la vivacité de ces Auteurs, jaloux de leur réputation jusqu'à ne point souffrir la plus légère critique.*

Je reviens à mon sujet. La division de la Philosophie en trois parties, la Dialectique,

la Morale , & la Physique , me fournit celle que je dois suivre dans ce petit Traité.

CHAPITRE PREMIER.

Sentimens des anciens Philosophes sur la Dialectique.

LA Dialectique , ou la Logique , est la science qui donne des règles pour diriger les opérations de notre esprit dans la recherche du vrai , & pour * nous apprendre à le discerner du faux. J'ai marqué assez au long dans le IV^e tome du Traité des Etudes , de quelle utilité étoit cette partie de la Philosophie , & l'usage qu'il en falloit faire.

Aristote est parmi les Anciens , le plus excellent Auteur pour la Dialectique. Outre plusieurs autres Ouvrages , nous avons de lui quatre livres de l'*Analyse* , où il établit tous les principes du raisonnement.

« Ce génie , dit le P. Rapin dans la compa-
 » raison qu'il fait d'Aristote & de Platon ,
 » ce génie , si plein de raison & d'intelli-
 » gence , approfondit tellement l'abyme de
 » l'esprit humain , qu'il en pénétra tous
 » les ressorts par la distinction exacte qu'il

* Dialectica veri & falsi | *Academ. Quæst. lib. 4. n. 91.*
 quasi disceptatrix & judex.

» fit de ses opérations. On n'avoit point
 » encore fondé ce vaste fond des pensées
 » de l'homme, pour en connoître la pro-
 » fondeur. Aristote fut le premier qui dé-
 » couvrit cette nouvelle voie pour parve-
 » nir à la science par l'évidence de la dé-
 » monstration, & pour aller géométrique-
 » ment à la démonstration par l'infailibi-
 » lité du syllogisme, l'ouvrage le plus ac-
 » compli, & l'effort le plus grand de l'es-
 » prit humain ».

Cet éloge est grand, & ne laisse rien à desirer : mais on ne peut disputer à Aristote la gloire d'avoir porté fort loin la force du raisonnement, & d'en avoir démêlé avec beaucoup de subtilité & de discernement les regles & les principes.

Zénon ?

Cicéron * paroît reconnoître ce Philosophe pour l'Auteur & l'inventeur de la Dialectique : lui-même en fait honneur à Zénon d'Elée au rapport de Diogène Laërce. On croit donc que Zénon fut le premier qui trouva cette suite naturelle de principes & de conséquences, dont il forma un art, qui jusques-là n'avoit eu rien de fixe ni de réglé. Mais Aristote, sans doute, enchérit beaucoup sur lui.

Cette ** étude faisoit la principale occupation des Stoïciens, qui reconnoissoient

* Aristoteles utriusque
 partis Dialecticæ princeps.
Topic. n. 6.

** Stoïcorum in dialecti-
 cis omnis cura consumitur.
Brut. n. 118.

pour Chef un autre Zénon. Ils se piquoient d'exceller dans cette partie de la Philosophie. En effet leur maniere de raisonner étoit vive, pressante, serrée, propre à éblouir & à embarrasser leurs adversaires; mais obscure, sèche, dénuée de tout ornement, & souvent elle dégénéroit en minuties, en sophismes, en * argumens captieux & entortillés, pour me servir du terme de Cicéron.

Quoique la question, s'il y a quelque chose de certain dans nos connoissances, ne dût être regardée que comme une question préliminaire à la Dialectique, elle en faisoit pourtant le principal objet, & c'est sur quoi les Philosophes disputoient avec le plus de vivacité. La différence de sentimens sur ce sujet consistoit en ce que les uns croyoient qu'on pouvoit avoir des connoissances sûres, & porter des jugemens certains; & que les autres au contraire prétendoient qu'on ne pouvoit rien connoître certainement, ni par conséquent rien affirmer de positif.

La maniere de disputer dont avoit usé Socrate, pouvoit bien avoir donné lieu à cette dernière méthode de philosopher. On fait qu'il ne disoit jamais son sentiment, qu'il se contentoit de réfuter celui des au-

* Contortulis quibusdam | lum dolorem. *Tusc. lib. 2.*
ac minoris conclusiunculis... | n. 42.
effici volunt non esse ma-

tres sans rien affirmer positivement, & qu'il déclaroit ne savoir autre chose sinon qu'il ne savoit rien, & c'étoit même pour cela qu'il croyoit mériter l'éloge qu'Apollon lui avoit donné d'être le plus sage des hommes. Plusieurs croient que Platon suivit la même méthode, mais on n'en convient pas.

id. n. 17.

Ce qui n'est point douteux, c'est que les deux plus célèbres disciples de Platon, Speusippe son neveu & Aristote, qui formèrent deux fameuses Ecoles, le premier celle des Académiciens, l'autre celle des Péripatéticiens, abandonnerent la coutume qu'avoit Socrate de ne parler jamais qu'en doutant, & de ne rien affirmer, & que réduisant la manière de traiter les questions à de certaines règles & à une certaine méthode, ils en firent un art, une science, connue sous le nom de Dialectique, qui fait une des trois parties de la Philosophie. Ces deux écoles portoient un nom différent, mais dans le fond avoient les mêmes principes, à peu de choses près. Nous les confondrons pour l'ordinaire sous le nom d'ancienne Académie.

Le sentiment de l'ancienne Académie étoit, que, quoique nos connoissances prissent leur origine dans les sens, ce n'étoient pas les sens qui jugeoient de la vérité, mais l'esprit, qui seul méritoit d'être cru, parce qu'il est le seul qui voye les cho-

ses telles qu'elles sont en elles-mêmes, c'est-à-dire qui voye ce que Platon appelle les idées, lesquelles subsistent toujours dans le même état, & ne souffrent aucun changement.

Zénon, le chef des Stoïciens, qui étoit de *Citium* petite ville de Cypre, accordoit quelque chose de plus au témoignage des sens, qu'il * prétendoit être certain & évident, mais en supposant certaines conditions, savoir qu'ils fussent sains & en bon état, & qu'il n'y eût aucun obstacle qui en pût empêcher l'effet.

Epicure alloit encore plus loin. Il donnoit une telle certitude au rapport des sens **, qu'il les regardoit comme une règle infaillible de vérité: en sorte qu'il enseignoit que les objets étoient précisément tels qu'ils nous paroissent: que le soleil, par exemple, & les étoiles fixes n'avoient pas réellement plus de grandeur qu'ils ne paroissent en avoir à nos yeux. Il admettoit un autre moyen de discerner la vérité, c'est l'idée que nous avons des choses, sans laquelle nous ne pouvons former aucune question, ni porter aucun jugement. *Antecepta animo quædam informatio, sine qua nec intelligi quicquam, nec quæri, nec disputari potest.*

* Ita tamen maxima est in sensibus veritas, si & sani sunt & valentes, & omnia remouentur quæ obstant & impediunt. *Lib. 4. n. 19.*
 ** Epicurus omnes sensus veri nuncios dixit esse. 1. *de Nat. Deor. n. 70.*

Academ. Quæst. lib. 1. n. 30.

Lib. 1. Nat. Deor. 43.

Zénon employoit le même principe, & insistoit particulièrement sur les idées claires, évidentes & certaines que nous avons naturellement de certains principes par rapport aux mœurs & à la conduite de la vie.

« L'homme * de bien, dit-il, est déterminé » à tout souffrir, & à se laisser déchirer » par les plus cruels tourmens, plutôt que » de manquer à son devoir, & que de » trahir la fidélité qu'il doit à sa patrie. » Je demande pourquoi il s'impose à lui-même une loi si dure & si contraire en apparence à ses intérêts, & s'il est possible qu'il prenne une telle résolution, s'il n'a dans l'esprit une idée claire & distincte de la justice & de la fidélité, qui lui montre évidemment qu'il doit s'exposer à tous les supplices, plutôt que de rien faire qui soit contraire à la justice & à la fidélité »?

Ce raisonnement que Zénon fonde sur la certitude des idées claires & évidentes, montre la fausseté du principe reçu communément dans l'école des Péripatéticiens,

* Quæro etiam, ille vir bonus, qui statuit omnem cruciatum perficere, intolerabili dolore lacerari potius, quam aut officium prodare aut fidem, cur has sibi tam graves leges imposuerit, cum, quamobrem ita oporteret, nihil haberet gniti, constituti? Nullo igitur modo fieri potest, ut quisquam tanti æstimet æquitatem & fidem, ut ejus conservandæ causâ nullum supplicium recuset, nisi iis rebus assensus sit, quæ falsæ esse non possunt. *Academ. Quæst. lib. 4. n. 23.*

Que toutes nos idées viennent de nos sens. Car, comme le remarque la Logique de Port-Royal, il n'y a rien que nous concevions plus distinctement que notre pensée même, ni de proposition qui nous puisse être plus claire que celle-là, *Je pense, donc je suis.* Or nous ne pourrions avoir aucune certitude de cette proposition, si nous ne concevions distinctement ce que c'est qu'être, & ce que c'est que penser. Et il ne faut point demander que nous expliquions ces termes, parce qu'ils sont du nombre de ceux qui sont si bien entendus par tout le monde, qu'on les obscurciroit en voulant les expliquer. Si on ne peut nier que nous n'ayons en nous les idées de l'être & de la pensée, qu'on nous dise par quels sens elles sont entrées dans notre esprit. Il faut donc convenir qu'elles ne tirent en aucune sorte leur origine des sens.

Zénon * montroit encore le faux, & même le ridicule du sentiment des Académiciens par une autre réflexion. Dans la conduite commune de la vie, il est impossible, disoit-il, de prendre un parti fixe, & de se déterminer à rien, si l'on n'a dans

Nihil est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu.

* Si, quid officii sui sit, non occurrit animo, nihil unquam omnino ager, ad nullam rem unquam impelleretur, nunquam movebitur.

Quod si aliquid aliquando acturus est, necesse est id ei verum, quod occurrit, videri. *Ibid.* n. 24.

l'esprit un principe fixe & assuré, qui nous détermine à prendre un parti plutôt qu'un autre. Ainsi l'on demeurera toujours dans l'incertitude & dans l'inaction.

Les Sectateurs de l'ancienne Académie & du Portique convenoient donc ensemble, en ce que les uns & les autres soutenoient, quoique sur différens principes, qu'il y avoit des moyens sûrs de connoître la vérité, & par conséquent des connoissances évidentes & certaines.

*Academ.
Quæst. lib. 1.
n. 44.*

Arcésilas s'éleva avec beaucoup de vivacité contre ce sentiment, s'attachant en particulier à combattre Zénon, & il forma une secte qui fut appelée la moyenne Académie, laquelle subsista jusqu'à Carnéade, quatrième successeur d'Arcésilas, qui fonda la secte appelée la nouvelle Académie. Comme elle n'avoit fait que de légers changemens dans la moyenne, on les confond ensemble, & on les désigne toutes deux par le nom d'*Académie nouvelle*. Cette secte eut beaucoup de crédit. Cicéron l'embrassa ouvertement, & s'en déclara le défenseur.

Si on l'en croit, ce ne fut point par opiniâtreté, ni par un frivole desir de vaincre, qu'Arcésilas attaqua Zénon, mais par l'obscurité qui se trouvoit dans toutes les connoissances, laquelle avoit obligé Socrate, aussi bien que Démocrite, Anaxagore, Empédocle, & presque tous les an-

ciens Philosophes , d'avouer leur ignorance , & de convenir qu'on ne pouvoit rien savoir , rien connoître avec certitude , pas même ce que Socrate s'étoit réservé , en disant : *Je ne sais qu'une chose , qui est que je ne sais rien.*

Le fort de la dispute entre Zénon & Arcésilas rouloit sur le témoignage des sens. Zénon prétendoit qu'on pouvoit par leur ministère connoître certainement la vérité : Arcésilas le nioit. La principale raison de ce dernier étoit , qu'il n'y a aucune marque certaine qui distingue , & fasse discerner les objets faux & trompeurs , & ceux qui ne sont pas tels. Il y en a qui sont , ou qui paroissent si parfaitement semblables entr'eux , qu'il n'est pas possible d'en faire le discernement. On est donc exposé , en jugeant & en affirmant quelque chose , à se tromper , & à prendre le vrai pour le faux , & le faux pour le vrai , ce qui est tout-à-fait indigne du Sage. Et * par conséquent , s'il veut se conduire avec prudence , il doit suspendre son jugement , & ne décider de rien. C'est aussi ce que faisoit Arcésilas ; il passoit les jours entiers à disputer contre les autres , & à réfuter leurs sentimens , sans jamais dire le sien.

*Ibid. n.
&c.*

* Ex his illa necessario sionis retentio. *Academ.*
nata est *επὶ τὴν* , id est assen- *Quæst. lib. 4. n. 59.*

Les Académiciens , à son exemple , en usèrent toujours depuis de la même sorte. Nous avons vu que Carnéade , quand il alla à Rome avec deux autres Députés , parla un jour pour la justice , & le lendemain contre , avec la même force & la même éloquence. * Ils prétendoient que le but de ces discours où ils soutenoient le pour & le contre sur un même sujet , étoit de découvrir par ces recherches quelque chose qui fût vrai , ou du moins qui approchât de la vérité. La seule différence , disoient-ils , qu'il y a entre nous , & ceux qui croient savoir quelque chose , c'est que ces autres Philosophes donnent hardiment pour vrai & pour incontestable le parti qu'ils soutiennent , & que nous avons la modestie de donner le nôtre seulement pour probable & vraisemblable. Ils ajoutoient que c'étoit sans fondement qu'on accusoit leur doctrine de réduire les hommes à l'inaction , & de troubler les devoirs de la vie ; puisque la probabilité & la vraisemblance suffisoient pour les déterminer à prendre un parti plutôt qu'un autre. Nous avons un excellent Traité de Cicéron , intitulé *Lucullus* , & que l'on compte pour le quatrième livre des Questions Académi-

* Neque nostræ disputationes quidquam aliud agunt , nisi ut , in utramque partem dicendo & audiendo , eliciant & tanquam expriment aliquid , quod aut verum sit , aut ad id quàm proximè accedat. *Lib. 4. n. 7. 8.*

ques ; dans lequel Cicéron fait soutenir par Luculle l'opinion de la vieille Académie , qu'il y a des choses que l'homme peut savoir & comprendre ; & pour lui , il soutient l'opinion contraire , qui est celle de la nouvelle Académie , que l'homme ne peut aller au-delà des apparences , & qu'il ne peut avoir que des opinions probables. Luculle en finissant sa dissertation , qui est assez longue & très-éloquente , apostrophe ainsi Cicéron. « Est-il possible , lui dit-il , » après l'éloge magnifique que vous avez » fait de la Philosophie , que vous puissiez embrasser une secte qui confond le » vrai avec le faux , qui nous ôte tout usage » de la raison & du jugement , qui nous » défend de rien approuver . & qui nous » dépouille de tous les sens ? Encore ces » peuples Cimmériens , qu'on dit ne voir » jamais le soleil , ont-ils quelques feux , » quelque crépuscule qui les éclaire. Mais » ces Philosophes , pour lesquels vous vous » déclarez , au milieu de ces profondes ténèbres dont ils nous environnent , ne nous » laissent aucune étincelle dont la lueur » puisse nous éclairer. Ils nous tiennent » comme garotés par des liens , qui ne » nous permettent pas de faire aucun mouvement. Car enfin , nous défendre , comme ils font , de donner notre consentement à quoi que ce puisse être , » c'est réellement nous ôter tout usage de

*Academica
Quæst. lib. 1.
n. 61. 62.*

» l'esprit , & nous interdire en même tems
 » toute action ». Il est difficile de mieux
 réfuter les dogmes de la nouvelle Acadé-
 mie , qui en effet semble dégrader l'hom-
 ine , en le confinant dans une ignorance
 absolue , & ne lui laissant pour se conduire
 que le doute & l'incertitude.

Le P. Malbranche , dans sa Recherche
 de la vérité , établit fort au long un ex-
 cellent principe sur les sens. C'est que les
 sens nous ont été donnés de Dieu , non
 pour nous faire connoître la nature des ob-
 jets , mais leur rapport avec nous ; non ce
 qu'ils sont en eux-mêmes , mais s'ils sont
 avantageux ou nuisibles à notre corps. Ce
 principe est très-lumineux , & détruit tou-
 tes les petites chicanes des anciens Philo-
 sophes. Pour ce qui est des objets en eux-
 mêmes , c'est par les idées que nous les
 connoissons.

Log. de P.
R. IV. Part.
ch. 1.

J'ai dit que les nouveaux Académiciens
 se contentoient de nier la certitude , en ad-
 mettant la vraisemblance. Les Pyrrhoniens,
 qui sont une branche & une suite de la
 Secte Académicienne , ont même nié cette
 vraisemblance , & ont prétendu que tou-
 tes choses étoient également obscures &
 incertaines.

Mais la vérité est que toutes ces opi-
 nions qui ont fait tant de bruit dans le
 monde , n'ont jamais subsisté que dans des
 discours , des disputes , ou des écrits , &

que personne n'en a jamais été sérieusement persuadé. C'étoit des jeux & des amusemens de personnes oisives & ingénieuses : mais ce ne furent jamais des sentimens dont ils fussent intérieurement pénétrés, & par lesquels ils voulussent se conduire. Ils prétendoient qu'on ne peut distinguer le sommeil de la veille, ni la folie du bon sens : malgré toutes leurs raisons, pouvoient-ils douter qu'ils ne dormoient point, & qu'ils avoient l'esprit sain ? Mais s'il se trouvoit quelqu'un capable de former ce doute, au moins personne ne sauroit douter, comme dit S. Augustin, s'il est, s'il pense, s'il vit. Car, soit qu'il dorme ou qu'il veille, soit qu'il ait l'esprit sain ou malade, soit qu'il se trompe ou qu'il ne se trompe pas, il est certain au moins, puisqu'il pense, qu'il est & qu'il vit ; étant impossible de séparer l'être & la vie de la pensée, & de croire que ce qui pense n'est pas & ne vit pas.

C H A P I T R E I I.

SENTIMENS DES ANCIENS PHILOSOPHES

SUR LA MORALE.

LA morale, qui se propose pour objet de régler les mœurs, est, à proprement parler, la science de l'homme. Toutes

les autres connoissances sont en quelque sorte hors de lui, ou du moins on peut dire qu'elles ne vont point jusqu'à ce qu'il y a en lui de plus intime & de plus personnel; je veux dire jusqu'au cœur : car c'est là que l'homme est tout ce qu'il est. Elles peuvent le rendre plus savant, plus éloquent, plus juste dans ses raisonnemens, plus habile dans les mystères de la nature, plus propre à commander des armées, & à gouverner des états : mais elles ne le rendent pas meilleur, ni plus sage. C'est pourtant l'unique chose qui le touche de près, qui l'intéresse personnellement, & sans laquelle tout le reste doit lui paroître assez indifférent.

C'est pour cela que Socrate crut devoir préférer le règlement des mœurs à tout le reste. Avant lui les Philosophes ne s'occupoient presque qu'à fonder les secrets de la nature, à mesurer l'étendue des terres & des mers, à étudier le cours des astres. Il * fut le premier ** qui mit la morale en honneur, & qui, pour me servir des termes de Cicéron, fit *** descendre la Philoso-

* A Socrate omnis, quæ est de vita & moribus, philosophia manavit. *Tuscul. Quæst. lib. 3. n. 8.*

** Les Philosophes plus anciens, & sur-tout Pythagore, avoient donné à leurs disciples de bons préceptes

de Morale : mais ils n'en faisoient pas leur capital comme Socrate.

*** Socrates primus philosophiam devocavit à cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & mori-

phie du ciel dans les villes, l'introduisit même dans les maisons, & la familiarisa avec les particuliers, en l'obligeant de leur donner des préceptes sur les mœurs & sur la conduite de la vie.

Elle ne se borna pas au soin des particuliers. Le gouvernement des Etats a toujours fait le principal objet des réflexions des plus célèbres Philosophes. Aristote & Platon nous ont laissé sur cette matiere plusieurs Traités d'une grande étendue, qui ont toujours été fort estimés, & qui renferment d'excellens principes. Cette partie de la Morale s'appelle Politique.

Je ne la traiterai point ici séparément ; je me contenterai dans la suite, en parlant des devoirs, de rapporter quelques extraits de Platon & de Cicéron, qui feront connoître quelles nobles idées ils avoient sur la maniere de gouverner les peuples.

La Morale doit instruire les hommes, principalement sur deux matieres. Elle doit en premier lieu leur enseigner en quoi consiste le souverain bonheur, auquel ils aspirent tous; puis leur montrer les vertus & les devoirs qui peuvent les y conduire. Il ne faut pas s'attendre que le Paganisme nous donne sur des matieres si importantes des maximes bien pures. Nous y trouverons un mélange de lumière & de ténèbres qui

bus, rebusque bonis & malis quærere. *Ibid. lib. 15. n. 10.*

nous étonnera , mais qui pourra beaucoup nous instruire.

Je joindrai à la Morale un petit Traité sur la Jurisprudence.

ARTICLE PREMIER.

Sentimens des anciens Philosophes sur le souverain bonheur de l'homme.

Il n'y a point dans toute la Philosophie morale de matiere plus intéressante que celle qui regarde le souverain bonheur. On agitoit dans les Ecoles plusieurs questions assez indifférentes pour le commun des hommes , & dont on pouvoit négliger de s'instruire , sans que les mœurs & la conduite de la vie en souffrissent beaucoup. Mais * l'ignorance de ce qui constitue le souverain bien jette l'homme dans une infinité d'erreurs , & fait qu'il marche toujours au hasard , sans avoir rien de fixe , & sans savoir ni où il va , ni quelle route il doit tenir ; au lieu que ce principe une fois bien établi , il connoît clairement tous ses devoirs , & sait à quoi s'en tenir pour tout le reste.

<p>* Summum bonum si ignoretur , vivendi rationem ignorari necesse est. Ex quo tantus error consequitur , ut , quem in portum se recipiant , scire non possint. Cognitis autem rerum finibus , cum intelligitur quid</p>	<p>fit & bonorum extremum & malorum , inventa vitæ via est , conformatioque omnium officiorum. . . . Hoc constituto , in philosophia , constituta sunt omnia. De Finib. bon. & mal. lib. 5. n. 15.</p>
--	--

Ce ne * sont pas seulement les Philosophes qui se sont mis en peine de rechercher en quoi consiste le souverain bien : ce sont généralement tous les hommes ; savans , ignorans , éclairés , stupides. Il n'y a personne qui ne prenne parti sur cette importante question. Et quand l'esprit demeurerait indifférent, le cœur ne sauroit s'empêcher de faire un choix. Il pousse de son fond un crit secret, qui dit à l'égard de quelque objet : Heureux celui qui en est le possesseur.

L'homme a l'idée & le desir d'un bonheur souverain gravés dans le fond de sa nature : & cette idée & ce desir sont la source de tous ses autres desirs & de toutes ses actions. Depuis le péché, il ne lui en reste qu'une notion confuse & générale, laquelle est inséparable de son être. Il ne sauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne connoît plus que confusément : mais il ne sait où il est, ni en quoi il consiste, & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs : car trouvant des biens créés qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien souverain, il y rapporte ses actions, & tombe ainsi dans une infinité d'égaremens criminels.

* Omnis auctoritas philosophiæ consistit in beata | enim vivendi cupiditate in-
vira comparanda. Beatè | censi omnes sumus. Ibid.
n. 20.

C'est ce que nous verrons clairement dans les divers sentimens qui ont partagé les Philosophes sur cette matiere. Cicéron l'a traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition dans les cinq livres qui ont pour titre *de Finibus bonorum & malorum*, où il examine en quoi consistent les véritables biens & les véritables maux. Je m'attacheraï au plan qu'il a suivi, & j'exposerai après lui ce qu'ont pensé sur ce sujet les-Epicuriens, les Stoïciens, les Péripatéticiens, c'est-à-dire les trois Sectes de Philosophie les plus célèbres.

Les deux dernieres nous fourniront de tems en tems d'excellentes maximes sur divers sujets, mais qui seront le plus souvent mêlées de faux dogmes & d'erreurs grossieres. Il ne faut pas s'attendre à y rien trouver d'instructif par rapport aux biens futurs. La Philosophie humaine n'élève point l'homme au-dessus de lui-même, & se borne à la terre. Quoiqu'il y ait eu plusieurs Philosophes persuadés de l'immortalité de l'ame, & par conséquent convaincus que la vie présente n'est qu'un instant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laissé de donner à cette vie d'un moment toute leur étude & toute leur attention. Ce qui devoit arriver en l'autre vie, n'étoit le sujet que de quelques entretiens stériles, dont ils ne tiroient aucune conséquence pour leur propre conduite ni pour

celle des autres. Ainsi ces prétendus Sages, qui connoissoient tout excepté eux-mêmes, & qui savoient la destination de chaque chose particuliere, excepté celle de l'homme, peuvent, à juste titre, être regardés comme des insensés. Car c'est l'être que de ne savoir ce qu'on est & où l'on va; que d'ignorer sa fin, & les moyens d'y parvenir; que de savoir ce qui est superflu & étranger, & d'être aveugle sur ce qui est personnel & nécessaire.

§. I. *Sentimens d'Epicure sur le souverain bien.*

Le nom seul d'Epicure nous avertit que dans la question dont il s'agit, il * ne faut point attendre qu'il nous inspire de nobles & généreux sentimens.

On appelle souverain bien, selon tous les Philosophes, celui auquel tous les autres se rapportent, & qui ne se rapporte lui-même à aucun autre. Epicure fait consister le souverain bien dans le plaisir, & par une conséquence nécessaire, le souverain mal dans la douleur. C'est la nature elle-même, dit-il, qui nous enseigne cette vérité, & qui nous apprend dès notre naissance, à rechercher comme souverain bien tout ce qui peut nous faire plaisir, & à éviter comme souverain mal tout ce qui

*De Finib.
lib. 1. n. 19
3c.*

* Epicurus, in constitu- | sapit atque magnificum. Do-
tione finis, nihil generosum *Finib. lib. 1. n. 11.*

peut nous faire de la peine. On n'a pas besoin d'argumens bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu est chaud, la neige blanche, le miel doux. Tout cela se sent. Qu'on suppose d'un côté un homme jouissant, & pour l'esprit & pour le corps, des plus grands plaisirs, sans crainte qu'ils soient interrompus; & de l'autre un homme livré aux plus vives douleurs, sans aucune espérance de soulagement : est-il douteux de quel côté on doit placer le souverain bien & le souverain mal ?

De Finib. lib.

2. n. 93.

Tusc. Quæst.

lib. 2. n. 44.

45.

Comme il ne dépend pas de l'homme de s'exempter des douleurs, Epicure oppose à cet inconvénient un remède fondé sur un raisonnement qu'il croit fort persuasif. *Si la douleur est grande, dit-il, elle sera courte; si elle est longue, elle sera légère.* Comme s'il n'arrivoit pas souvent qu'une maladie fût en même tems & longue & douloureuse, & comme si un raisonnement pouvoit quelque chose contre le sentiment.

Tusc. Quæst.

lib. 3. n. 53.

80.

Il propoisoit un autre remède, non moins inefficace, contre la vivacité de la douleur, qui consistoit à rendre notre esprit distrait sur les maux qu'on souffre, & à tourner toute son attention sur les plaisirs qu'on a sentis autrefois, & sur ceux qu'on espere goûter encore dans la suite. Quoi*, lui

* Non est in nostra potestate, sodicantibus iis rebus quas malas esse opinemur, dissimulatio vel oblivio.

répliquoit-on, pendant que la violence de la douleur me pique, me pénètre, me déchire, me brûle, & ne me laisse aucun moment de repos, vous m'ordonnez de l'oublier & de la laisser à l'écart. Cette dissimulation & cet oubli sont-ils donc en mon pouvoir? Est-ce qu'il dépend de moi d'étouffer la voix de la nature, & de lui imposer silence?

Obligé de renoncer à tous ces faux & pitoyables raisonnemens, il ne restoit plus d'autre issue à Epicure que d'avouer que son Sage seroit sensible à la douleur, mais qu'il ne laisseroit pas de se croire heureux dans cet état; & c'est à quoi il se réduisoit. En l'entendant ainsi parler, Cicéron a toutes les peines du monde, dit-il, à s'empêcher de rire. Si le Sage est tourmenté, s'il est brûlé; (on s'attend qu'Epicure va dire qu'il résistera constamment, & qu'il ne succombera point: ce n'est pas assez pour lui: il va encore plus loin.) si le * Sage se trouve enfermé dans le taureau brûlant de Phalaris, plein de joie il s'écriera: *Que l'état où je suis est doux! Que je m'en mets peu en peine!* On est étonné d'entendre sortir cette parole de la bouche du Panégyriste de la Volupté, qui fait

Tusc. Quæst.
lib. 2. n. 17.

Lacerant, vexant, stimulos admovent, ignes adhibent, respirare non sinunt; & tu oblivisci jubes, quod contra naturam est? *Cicer.*

* In Phalaridis tauro si erit, dicet: *Quàm suave est hoc! Quàm hoc non curat?* *Cicer.*

consister le souverain bien dans le plaisir, & le souverain mal dans la douleur. On l'est * encore plus, quand on voit Epicure soutenir ce généreux personnage jusqu'à la fin, & qu'on l'entend lui-même au milieu des douleurs aiguës de la pierre, & des tourmens que lui faisoit souffrir une affreuse colique qui lui déchiroit les entrailles, s'écrier: *Je suis heureux. C'est ici le dernier & le plus fortuné jour de ma vie.*

Cicéron demande comment on peut concilier Epicure avec lui-même? Pour ** lui, qui ne nie pas que la douleur ne soit douleur, il ne porte pas à un si haut point la vertu du Sage. « C'est bien assez, dit-il, » qu'il supporte les maux avec patience. » Je ne demande pas qu'il les souffre avec » joie. Car enfin la douleur est une chose » triste, dure, amère, contraire à la nature, » & difficile à souffrir ». C'est là penser & parler raisonnablement. Le langage d'Epicure est celui de la vanité & de l'orgueil,

* Quid porro? Non æquè incredibile videtur, aliquem in summis cruciatibus positum, dicere: *Beatus sum?* Atqui hæc vox in ipsa officina voluptatis est audita: *Beatissimum*, inquit *hunc & ultimum diem ago*, Epicurus: cum illum hinc utinam difficultas torqueret, hinc insanabilis exulcerati dolor ventris. *Senec. Epist.*

92.

** Tullius dolorem dolorem esse non negat... Ego, inquit, tantam vim non tribuo sapientiæ contra dolorem. Sit fortis in perferendo, officio satis est, ut lætetur etiam, non postulo. Tristis enim res est sine dubio, aspera, amara, inimica naturæ, ad pariendum tolerandumque difficilis. *Tuscul. Quæst. lib. 2. n.*

33 & 18.

qui cherche à se donner en spectacle , & qui faisant parade d'un faux courage , prouve une véritable foiblesse.

Au reste , ces conséquences absurdes d'Epicure étoient des conséquences nécessaires qui suivoient invinciblement de ses principes erronés. Car si le Sage doit être heureux aussi long-tems qu'il est sage , la douleur ne lui faisant pas perdre sa sagesse , ne peut non plus lui faire perdre son bonheur. Ainsi il est contraint d'assurer qu'il est heureux au milieu des plus vives douleurs.

Il faut avouer qu'on trouve dans Epicure des maximes , & même des actions , qui ont quelque chose de surprenant & d'éblouissant , & qui donnent de sa personne & de sa doctrine une idée toute opposée à celle qu'on s'en forme ordinairement. C'est pourquoi plusieurs Savans fort célèbres ont pris sa défense , & fait son apologie.

Il * déclare hautement , dit Cicéron , qu'on ne peut vivre agréablement , à moins qu'on ne vive avec sagesse , honnêteté & justice ; & qu'on ne peut vivre de la sorte , sans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe !

Sur les autres matieres de morale , & sur les règles des devoirs , il étale des maximes qui n'ont pas moins de noblesse & de sévérité.

* Clamat Epicurus, non vivatur : nec sapienter, honestè, justè, nisi sapienter, honestè, justèque De Finib. lib. 1. n. 57.

Senec. Epist.
9.

Sénèque rapporte plusieurs de ses paroles, qui sont certainement fort louables. *Je n'ai jamais songé, dit-il, à plaire au peuple : car, ce que je fais, le peuple ne l'approuve point ; & ce que le peuple approuve, je ne le fais pas.*

Id. Epist. 11.

A la place du peuple Epicure * substitue quelque homme de bien d'une grande vertu & d'une grande réputation, qu'il veut que nous ayons toujours devant les yeux comme un gardien & un surveillant, de sorte que nous fassions toutes nos actions comme s'il en étoit spectateur & juge. En effet, c'est retrancher la plus grande partie des fautes, que de leur donner un témoin qu'on respecte, dont l'autorité & la pensée seule règle & purifie nos actions les plus secretes.

Si ** vous voulez, disoit Epicure, rendre Pythocles véritablement riche, il ne faut rien ajouter à ses biens, mais seulement retrancher de ses desirs & de ses cupidités.

Je ne finirois point, si je voulois rappor-

* Aliquis vir bonus nobis eligendus est, ac semper ante oculos habendus, ut sic tanquam illo spectante vivamus, & omnia tanquam illo vidente faciamus. Hoc, mi Lucili, Epicurus præcepit; custodem nobis & pædagogum dedit: nec immerito magna pars peccatorum tollitur, si pec-

catoris testis adhistat. Aliquem habeat animus, quem vereatur, cujus auctoritate etiam secretum suum sanctius faciat.

** Si vis, inquit, Pythoclea divitem facere, non pecuniæ adjiciendum, sed cupiditatibus detrahendum.

Senec. Epist. 21.

ter beaucoup d'autres maximes d'une morale aussi exacte. Socrate parle-t-il mieux qu'Epicure? Et l'on prétend que sa conduite répondoit à sa morale.

Quoique les Jardins d'Epicure eussent pour inscription, *Ici la volupté est le souverain bien*, le maître du logis, gracieux d'ailleurs & fort honnête, recevoit ses hôtes avec du pain & de l'eau. Senec. Ep.

Lui-même, ce docteur de la volupté, avoit certains jours, où il rassasioit sa faim bien sobrement. Il marque dans une lettre qu'il ne dépensoit pas un as entier pour son repas, c'est-à-dire un sou; & que Métrodore, son compagnon, qui n'étoit pas encore si avancé, dépensoit l'as entier. Id. Ep. 18

Nous avons vu avec quel courage, près de rendre l'esprit, il souffroit les plus vives & les plus cruelles douleurs. Que répondre à ces faits, & à beaucoup d'autres pareils, car on en rapporte plusieurs?

Que répondre aussi d'un autre côté à des faits tout contraires, & en grand nombre, & aux reproches qu'on lui faisoit de s'abandonner à la crapule & aux débauches les plus honteuses, comme on le voit dans Diogène Laërce.

Mais Cicéron tranche la question en un mot, & la réduit à un seul point. « Croyez-vous, lui disoit-on, qu'Epicure soit tel qu'on le veut faire passer, & que son dessein soit de porter au dérèglement &

Tusc. Quaest.
lib. 3. n. 47.

» à la débauche? Je ne le crois pas, répond
 » Cicéron : car je vois que d'ailleurs il
 » avance de fort belles maximes, & d'une
 » morale très-sévère. Mais il ne s'agit pas
 » ici de ses mœurs, ni de sa conduite : il
 » s'agit de ses dogmes & de ses sentimens.
 » Or il s'explique sur ce qu'il entend par
 » le plaisir & la volupté, d'une manière qui
 » n'est pas obscure. *J'entends * par ce mot,*
 » dit Epicure, *les plaisirs de la chair, la*
 » *vue des objets qui flattent agréablement*
 » *les yeux, les divertissemens, la musi-*
 » *que.* Ajourai-je quelque chose de faux? Si
 » cela est, qu'on me réfute : car je ne
 » cherche qu'à éclaircir la vérité ».

Denat. Deor.
 lib. 11. n. 111.

Le ** même Epicure déclare qu'il ne peut
 pas même concevoir qu'il y ait un autre
 bien que celui qui consiste dans le boire,
 dans le manger, dans l'harmonie des sons
 qui flattent l'oreille, & dans les voluptés
 obscènes. Ne sont-ce pas là ses propres ter-
 mes, dit Cicéron? *An hæc ab eo non di-*
cuntur?

En supposant qu'il soutenoit un tel dog-
 me, devoit-on compter pour quelque cho-

* Non verbo solum po-
 suit voluptatem, sed expla-
 navit quid diceret. Sapo-
 rem, inquit, & corporum
 complexum, & ludos, atque
 cantus, & formas eas qui-
 bus oculi jucundè movean-
 tur.

** Testificatur, ne intelli-
 gere quidem se posse, ubi sit
 aut quid sit ullum bonum,
 præter illud, quod cibo,
 aut potione, & aurium de-
 lectatione, & obscæna vo-
 luptate capiatur. *De Finib.*
lib. 2. n. 7.

se les plus beaux discours qu'il tenoit d'ailleurs sur la vertu & sur l'honnêteté? On en jugeoit comme des livres qu'il avoit écrits sur la Divinité. On étoit persuadé que dans le fond il ne croyoit point de dieux. Cependant il parloit dans ces Livres du respect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ses véritables sentimens & sa personne à couvert, & pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avoit le même intérêt à couvrir un dogme aussi révoltant que celui qui fait consister le souverain bien dans la volupté.

Torquatus faisoit valoir extrêmement en faveur d'Epicure, dont il défendoit la doctrine, l'endroit où ce Philosophe disoit que l'on ne peut pas mener une vie agréable si elle n'est sage, honnête & juste: *non posse jucundè vivi, nisi honestè, & sapienter, & justè vivatur*. Cicéron ne se laisse point éblouir par un vain éclat de paroles, dont Epicure s'efforçoit de couvrir la turpitude de ses dogmes. Il prouve fort au long que la sagesse, l'honnêteté, la justice ne peuvent point s'allier avec le plaisir dans le sens qu'Epicure lui donne, qui fait honte à la Philosophie, & qui déshonore la nature même. Il demande à Torquatus, si, lorsqu'il sera nommé Consul, ce qui devoit bientôt arriver, il osera, dans sa harangue devant le peuple ou dans

De nat. deo
lib. 1. n. 11
& 113.

De Fini
ib. 2. n. 5
&c.

Ibid. n. 7

le Sénat, déclarer qu'il entre en charge bien résolu de se proposer la volupté pour fin & pour but dans toutes ses actions ? Pourquoi ne l'osera-t-il pas, sinon parce qu'il sent bien qu'un tel langage est infâme ?

De Finib. Je finirai tout cet article par un beau
2. n. 63, 65. contraste que fait ici Cicéron. D'un côté, il représente L. Thorius Balbus de Lanuvium, l'un de ces voluptueux habiles & délicats qui se font une occupation & un mérite de raffiner sur tout ce qui s'appelle délices : lequel, libre de tout chagrin pour le présent & de toute inquiétude pour l'avenir, ne se livroit point brutalement aux excès du boire & du manger, ni aux autres divertissemens grossiers, mais qui, attentif à sa santé & à certaines bienséances, menoit une vie douce & molle, assemblingoit tous les jours chez lui une compagnie d'amis choisis, avoit toujours une table servie des mets les plus fins & les plus exquis, ne se refusoit rien de ce qui pouvoit flatter agréablement ses sens, ni aucun de ces plaisirs sans lesquels Epicure ne concevoit pas ce que pouvoit être le souverain bonheur ; en un mot, qui étoit industrieux à cueillir par-tout, pour ainsi dire, une fleur délicate de joie & de volupté, & qui annonçoit par un teint vermeil le fond merveilleux de santé & d'embonpoint dont il jouissoit. Voilà, dit Cicéron en s'a-

dressant à Torquatus un homme, selon vous, souverainement heureux.

Je * n'oserois vous nommer celui que j'ai dessein de lui opposer, mais la vertu le nommera elle-même pour moi : c'est le fameux Régulus, qui de son plein gré, sans y être forcé que par la parole qu'il avoit donnée aux ennemis, retourna de Rome à Carthage, où il savoit quels supplices lui étoient préparés, & où effectivement on le fit mourir par la faim & par des veilles forcées. C'est dans ces tourmens-là même que la vertu le déclare à haute voix infiniment plus heureux que votre Thorius, couché sur les roses, & nageant dans la volupté. Régulus avoit fait de grandes guerres, avoit été deux fois Consul, avoit reçu l'honneur du triomphe : mais il ne comptoit presque pour rien tous ces avantages en comparaison de ce dernier événement de sa vie, que sa fidélité à sa parole & sa constance lui avoient

* Ego, huic quem anteponam, non audeo dicere: dicet pro me ipsa virtus, nec dubitabit illi vestro bearo M. Regulum antepone-
re. Quem quidem, cum sua voluntate, nulla vi coactus præter fidem quam dederat hosti, ex patria Carthaginem revertisset, tum ipsum, cum vigilis & fame cruciaretur, clamat virtus beatiorẽ fuisse, quàm po-

tantem in rosa Thorium. Bella magna gesserat, bis consul fuerat, triumpharat: nec tamen sua illa superiora tam magna nec tam præclara ducebat, quàm illum ultimuni casum, quem propter fidem constantiamque susceperat, qui nobis miserabilis videtur audientibus, illi perperienti erat voluptarius. *De Finibus, lib. 2. n. 65.*

attiré; événement, dont le simple récit nous afflige & nous effraie, & dont la réalité fut pour Régulus un sujet de joie & de plaisir.

Qu'on mette à la place de Régulus un Chrétien qui souffre pour la vérité, rien ne fera plus concluant que le raisonnement de Cicéron. Sans cela, c'est réfuter une absurdité par une autre, & opposer une fausse idée de bonheur à un bonheur honteux.

§. II. *Sentimens des Stoïciens sur le souverain bien.*

Nous sortons de l'Ecole la plus décriée parmi les anciens Philosophes pour la doctrine & pour les mœurs, qui avoit pourtant beaucoup d'autorité, & dont les dogmes étoient, dans la pratique, presque généralement suivis, l'attrait du plaisir étant bien plus efficace que tous les plus beaux raisonnemens. Nous passons maintenant dans une autre Ecole, que le Paganisme a fort vantée, dont il s'est fait beaucoup d'honneur, & où il a prétendu que la vertu s'enseignoit & se pratiquoit dans toute sa pureté & toute sa perfection. On voit bien que je parle des Stoïciens.

C'étoit un principe commun à tous les Philosophes, que le souverain bien consistoit à vivre selon la nature : *secundum naturam vivere, summum bonum esse*. La différente maniere dont ils expliquoient

cette conformité avec la nature, faisoit la diversité de leurs opinions. Epicure la mettoit dans le plaisir, quelques-uns dans l'exemption de la douleur, d'autres dans d'autres objets. Zénon, le Chef des Stoïciens, la faisoit consister uniquement dans la vertu. Selon lui, vivre selon la nature, vivre conformément à la nature, en quoi seul consiste le bonheur, c'est vivre honnêtement, vivre vertueusement. Voilà ce que la nature nous inspire, à quoi elle nous porte, l'honnêteté & la vertu : & elle nous inspire en même tems une souveraine horreur pour tout ce qui est contraire à l'honnêteté & à la vertu.

Cette * vérité se reconnoît sensiblement dans les enfans, en qui l'on admire la candeur, la simplicité, la tendresse, la reconnaissance, la compassion, la pureté, l'ignorance du mal & de tout artifice. D'où leur viennent de si excellentes vertus, sinon de la nature même, qui se peint & se montre dans les enfans comme dans un miroir ? Dans ** un âge plus avancé, pour peu

* Id indicant pueri, in quibus, ut in speculis, natura cernitur. .. Quæ memoria est in his bene merentium? quæ referenda gratiæ cupiditas! Atque ea in optima quaque indole maximè apparent. *De Finib. lib. 5. n. 61.*

** In his verò ætatibus

quæ jam confirmata sunt, quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur & offensione turpitudinis, & comprobatione honestatis? Quis est qui non oderit libidinosam, protervam adolescentiam? Quis contra in illa ætate pudorem, constantiam, etiam si sua nihil in-

que l'on se souviene que l'on est homme, peut-on refuser son estime à une jeunesse sage, réglée, modeste : & de quel œil voit-on au contraire de jeunes gens livrés à la débauche & aux déréglemens ? Quand on lit dans l'histoire, d'un côté, des actions de bonté, de douceur, de clémence ; de reconnoissance ; de l'autre, des actions de violence, d'injustice, d'ingratitude, de cruauté : quelque distance de tems qu'il y ait entre ces hommes dont parle l'histoire & nous, sommes-nous maîtres de nos sentimens, & pouvons-nous nous empêcher d'aimer les uns, & de détester les autres ? Voilà, dit Zénon, le cri de la nature, qui nous fait entendre qu'il n'y a de vrai bien que la vertu, de vrai mal que le vice.

Les Stoïciens ne pouvoient pas raisonner plus juste ni plus conséquemment dans leurs principes, qui étoient la source de leurs erreurs & de leurs égaremens. D'un côté convaincus que l'homme est fait pour le bonheur, qui est sa dernière fin & le terme de sa destination ; & de l'autre bornant toute la vie & la durée de l'homme à cette vie présente, & ne trouvant dans ce court espace rien de plus grand, de plus estimable, de plus digne de l'homme que la vertu :

resist, non tamen diligat. .
Cui Tibuli nomen odio non
est? Quis Arillidem mor-
tuum non diligit? An obli-
viscamur, quanto opere in

audiendo legendoque mor-
veamur, cum piè, cum ami-
cè, cum magno animo ali-
quid factum cognoscimus
Ibid. n. 62.

il n'est pas étonnant qu'ils y plaçassent le bonheur & la dernière fin de l'homme. Ne connoissant point une autre vie , ni les promesses éternelles , ils ne pouvoient mieux faire dans l'étroite sphere où ils étoient renfermés par l'ignorance de la Révélation. Ils ont monté aussi haut qu'il leur étoit possible. Ils ont été obligés de prendre le moyen pour la fin , le chemin pour le terme. Ils ont pris pour guide la nature , faute de trouver mieux. Ils se sont appliqués à la considérer par ce qu'elle a de grand & de sublime , pendant que l'Epicurien ne la regardoit que par ce qu'elle a de terrestre , d'animal , de corrompu. Ainsi ils ont dû faire consister le bonheur de l'homme dans la vertu.

Quant à ce qui regarde la santé , les richesses , la réputation , & d'autres pareils avantages , ou les maladies , la pauvreté , l'ignominie , & d'autres incommodités de ce genre : Zénon ne les mettoit au rang ni des biens ni des maux , & n'en faisoit dépendre ni le bonheur ni le malheur des hommes. C'est pourquoi il soutenoit * que la vertu seule & par elle-même suffisoit pour faire leur bonheur ; & que tous les Sages , en quelque état qu'ils se trouvaient , étoient toujours heureux. Cependant il ne

* *Virtutis tantam vim | pientes omnes esse semper
esse , ut ad beatè vivendum | beatos. De Finib. lib. 5.
se ipsa contenta sit . . . Sa- n. 77.*

laissoit pas de compter pour quelque chose, mais pour peu ces sortes de biens & de maux extérieurs, qu'il définissoit d'une manière différente, pour les termes, de celle des autres Philosophes, mais qui, dans le fond, revenoit à peu près aux mêmes sentimens.

De Finib. On peut juger de tout le reste par un
lib. 3. n. 43. seul exemple. Les autres Philosophes re-
 45 gardoient la douleur comme un mal effectif & réel, qui incommodoit extrêmement le Sage, mais qu'il tâchoit de supporter avec patience, qui ne l'empêchoit pas d'être heureux, mais qui rendoit son bonheur moins complet. Ainsi, selon eux, une action honnête & exempte de douleur, étoit préférable à celle où la douleur auroit été jointe. Les Stoïciens croyoient qu'un tel sentiment dégradoit & deshonoroit la vertu, à laquelle tous les autres biens extérieurs joints ensemble n'ajoutoient pas plus que les étoiles à l'éclat du soleil, une goutte d'eau à la vaste étendue de l'Océan, un denier aux millions innombrables de Crésus : c'étoient les comparaisons dont ils se servoient. Un Sage Stoïcien comptoit donc la douleur pour rien; & quelque violente qu'elle fût, il se donnoit bien de garde de l'appeler un mal.

Tusc. Quæst.
lib. 3. n. 61.

Pompée, au retour de Syrie, passa exprès par Rhodes pour voir Posidonius, célèbre Stoïcien. Quand il fut arrivé à la

maison de ce Philosophe, il défendit à son Liéteur de frapper de sa baguette la porte de ce logis, comme c'étoit la coutume. Celui *, dit Pline, à qui l'Orient & l'Occident s'étoient soumis, voulut que les faisceaux de son Liéteur fissent hommage à la demeure d'un Philosophe. Il le trouva au lit fort malade d'une goutte qui lui faisoit souffrir de cruels tourmens. Il lui témoigna la peine qu'il avoit de le voir en cet état, & de ne pouvoir l'entendre comme il s'en étoit flaté. Il ne tiendra qu'à vous, repartit le Philosophe; & il ne fera pas dit, qu'à cause de ma maladie, un si grand homme soit venu chez moi inutilement.

Alors commençant un long & grave discours, il entreprit de lui prouver qu'il n'y avoit rien de bon que ce qui étoit honnête. Et ** comme cependant la douleur se faisoit sentir vivement, & lui enfonçoit ses pointes dans tout le corps, il répéta souvent : *Tu ne gagneras rien, ô douleur : quelque incommode & violente que tu puisses être, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

* Pompeius, confecto Mithridatico bello, intraturus Posidonii sapientiæ professione clari domum, fores percuti de more à liétoire ve-
tuit : & fasces Liétorios januæ submisit, cui se Oriens Occidentisque submiserat.

Plin. l. 7. cap. 30.

** Cumque ei quasi faces doloris admoverentur, sæpè dixit : *Nihil agis, dolor; quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum.*

bid. n. 60. Un autre Stoïcien fut de meilleure foi ; c'étoit Denys d'Héraclée, disciple de Zénon, dont il avoit long-tems & vivement soutenu les dogmes. Tourmenté * par la pierre, qui lui faisoit jetter les hauts cris, il reconnut la fausseté de tout ce qu'on lui avoit enseigné au sujet de la douleur. *J'ai employé, disoit-il, plusieurs années à l'étude de la Philosophie, & je ne puis supporter la douleur. La douleur est donc un mal.*

Il n'est pas nécessaire de demander aux Lecteurs quel jugement ils portent de ces deux Philosophes. On voit peint avec les plus vives couleurs, dans les paroles & dans la conduite du premier, le caractère des faux Sages du Paganisme. Ils se donnent en spectacle, & se nourrissent de l'attention des autres, & de l'admiration qu'ils croient leur causer. Ils se roidissent contre leur sentiment intérieur par la honte de paroître foibles, en cachant un désespoir réel sous l'apparence d'une fausse tranquillité.

Il faut avouer que la douleur est la plus redoutable épreuve de la vertu. Elle enfonce son aiguillon dans le plus intime de l'ame : elle la brûle ; elle la tourmente, sans qu'il soit en son pouvoir d'en suspen-

* Cum ex renibus laboraret, ipso in ejulatu clamabat, falsa esse illa, quæ antea de dolore ipse sensit. | *set... Plurimos annos in Philosophia consumpsi, nec ferre possum (dolorem :) malum est igitur dolor.*

dre le sentiment : elle la tient appliquée malgré elle à une secrète & profonde playe qui consume toute son attention, & qui lui rend insupportable le tems, dont les instans lui paroissent des années. La philosophie humaine tâche en vain, dans cet état, de faire paroître son Sage invulnérable ou insensible : elle ne fait que l'enfler d'une vaine présomption, & le remplir d'une force qui n'est que dureté. Ce n'est point ainsi que la vraie religion instruit ses disciples. Elle ne travestit point la vertu sous de belles, mais chimériques idées. Elle élève les hommes à une véritable grandeur ; mais c'est en leur faisant reconnoître & avouer leur propre foiblesse.

Ecoutons l'homme mis à la plus rude épreuve qui ait jamais été : c'est Job. On lui annonce coup sur coup, & presque sans intervalle, la perte de tous ses troupeaux tant de gros que de menu bétail, l'enlèvement ou le meurtre de ses esclaves, enfin la mort de tous ses enfans écrasés & ensevelis sous les ruines de la maison où ils mangeoient tous ensemble. Au milieu de tant de coups si pesans, si imprévus, si promptement redoublés, si capables d'ébranler l'ame la plus forte, aucune plainte ne lui échappe. Uniquement attentif au devoir de ce moment précieux, il se soumet aux ordres de la Providence : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Sei-*

gneur m'a tout ôté : il n'est arrivé que ce qui lui a plu. Que le nom du Seigneur soit béni. Il fait paroître la même soumission & la même constance après que le démon a frappé son corps d'une plaie universelle, qui va jusqu'aux entrailles & jusqu'à la moëlle des os, & qui le pénètre par les pointes de la douleur la plus aigue.

Job, dans cet état, songe-t-il à se donner en spectacle, & à s'attirer des admirateurs par une vaine apparence de courage ? Il en est bien éloigné. Il avoue que sa chair est foible, & que lui-même n'est que foiblesse. Il ne dispute point de force contre Dieu, & reconnoît que de son propre fonds il n'a ni force, ni conseil, ni ressource. *Ma force*, dit-il, *ressemble-t-elle à celle des pierres ? & ma chair est-elle de bronze ? N'est-il pas évident que je ne puis trouver en moi aucun secours ?* Ce n'est pas là le langage de la Philosophie payenne, qui n'est qu'enflure & qu'orgueil.

Les Stoïciens faisoient de leur Sage un homme absolument parfait, sans passion, sans trouble, sans défaut. C'étoit un vice chez eux que de donner entrée dans son cœur à quelque sentiment de pitié & de compassion : c'étoit la marque d'un esprit foible & même peu réglé : *Miseratio est vitium pusilli animi, ad speciem alienorum malorum succidentis : itaque pesti-*

Job. VI. 11.
& 13.

Senec. de
Clement. lib.
2. cap. 8.

mo cuique familiarissima est. La * compassion, continue le même Sénèque, est un trouble & une tristesse causée par la vue des maux d'autrui : or le Sage n'est susceptible ni de trouble, ni de tristesse. Son ame jouit toujours d'une tranquille sérénité, qu'aucun nuage ne peut dissiper. Comment seroit-il touché des maux des autres, puisqu'il ne l'est pas des siens propres ?

Les Stoïciens raisonnoient ainsi, parce qu'ils ignoroient ce qu'est l'homme. Ils détruisoient la nature, prétendant la réformer. Ils réduisoient le Sage à une idole de bronze & de pierre, dans l'espérance de le rendre ferme dans ses propres maux, & dans ceux d'autrui. Car ils vouloient qu'il fût également insensible aux uns & aux autres, & que la compassion ne lui fit pas regarder dans le prochain comme un malheur, ce qu'il devoit considérer par rapport à lui-même comme indifférent. Ils ne savoient pas que les sentimens qu'ils s'efforçoient d'éteindre, faisoient partie de la nature de l'homme, & que c'étoit détruire tous les liens de la société, que d'arracher de son cœur la compassion, la tendresse, & le vif intérêt que la nature même

* Misericordia est ægritudo animi, ob alienarum miseriarum speciem. Ægritudo autem in sapientem virum non cadit. Serena ejus mens est, nec quidquam incidere potest quod illam obducat.... Hoc sapienti ne in suis quidem accider calamitatibus, sed omnem fortunæ iram reverberabit, & antese franger.

nous inspire pour tout ce qui arrive au prochain.

L'idée chimérique qu'ils se formoient de la souveraine perfection de leur Sage, étoit la source du ridicule sentiment par lequel ils établissoient que toutes les fautes étoient pareilles. J'ai montré ailleurs l'absurdité de ce dogme.

Ils en soutenoient un autre non moins absurde, mais bien plus dangereux, qui étoit une suite de leur sentiment sur ce qui fait le souverain bien de l'homme, sentiment bon & solide en un sens, mais dont ils tiroient une mauvaise conséquence. Ils prétendoient * qu'on ne devoit point faire consister le souverain bien de l'homme dans aucune des choses qu'on pouvoit lui enlever malgré lui, & qui n'étoient point en son pouvoir, mais dans la vertu seule, qui dépend de lui uniquement, & que nulle violence étrangère ne peut lui arracher. Il étoit bien clair que les hommes ne pouvoient pas se procurer à eux-mêmes, ni se conserver la santé, les richesses, & les autres avantages de cette nature : aussi s'adressoient-ils aux dieux pour les obtenir, & pour en conserver la possession. Ces avantages ne pouvoient donc pas faire

* Hoc dabitur, ut opinor, | Nam si amitti vita beata
si modò sit aliquid esse bea- | potest, beata esse non po-
tum, id oportere totum po- | test. *De Finib. lib. 2. n. 86.*
ni in potestate sapientis

partie du souverain bien. La vertu seule avoit ce privilège, parce que l'homme en est le maître absolu, & qu'il ne la tire que de son propre fonds. Il se la donne à lui-même selon eux, il se la conserve, & n'a pas besoin pour cela d'avoir recours aux dieux, comme pour les autres biens.

Hoc quidem omnes mortales sic habent, externas commoditates... à diis se habere : virtutem autem nemo unquam acceptam deo retulit. Jamais, disoient-ils, personne s'est-il avisé de les remercier de ce qu'il étoit homme de bien, comme il les remercie des richesses, des honneurs, & de la santé dont il jouit? *Num quis quod bonus vir esset, gratias diis egit unquam? at quod dives, quod honoratus, quod incolumis.* En un mot, c'est le sentiment de tous les hommes, que nous devons demander à Dieu les biens de la fortune, mais que pour la sagesse, nous ne la tirons que de notre propre fonds. *Judicium hoc omnium mortalium est, fortunam à deo petendam, à se ipso sumendam esse sapientiam.*

Ils portoient leur fol orgueil jusqu'à mettre par cet endroit leur * Sage au-dessus de Dieu, parce que Dieu est vertueux & exempt de passion par la nécessité de son

De nat.
deor. lib.
n. 86. 88.

* Est aliquid quo sapiens | ræ beneficio non timet;
² necedar deum. Ille natu- | suo sapiens. Senec. i. pist. 53.

être ; au lieu que le sage l'est par son choix & par sa volonté.

Je ne m'arrêterai point ici à faire observer , sur ce que je viens de dire , & sur ce qui a précédé , dans quelles absurdités a donné la secte la plus estimée & la plus respectée chez les Anciens , & , en un certain sens , la plus estimable & la plus respectable. Voilà de quoi est capable la sagesse humaine abandonnée à ses propres forces & à ses lumières , ou plutôt livrée à sa foiblesse & à ses ténèbres.

Il me reste à exposer le sentiment des Péripatéticiens sur le souverain bien de l'homme.

§. III. *Sentiment des Péripatéticiens sur le souverain bien.*

Si l'on en croit Cicéron , la différence qui se trouve entre les Stoïciens & les Péripatéticiens sur la question du souverain bien , consiste moins dans les choses que dans les paroles , & dans le fond les sentimens des uns & des autres reviennent au même. Il reproche souvent aux Stoïciens d'avoir introduit dans la Philosophie plutôt un langage qu'un dogme nouveau , pour paroître s'écarter de ceux qui les avoient précédés ; & ce reproche paroît assez fondé.

Les uns & les autres convenoient du principe sur lequel on doit établir le souve-

rain bien de l'homme, qui est de vivre selon la nature, conformément à la nature : *secundum naturam vivere*. Les Péripatéticiens commençoient par examiner quelle est la nature de l'homme, afin de bien poser leur principe. L'homme, disoient-ils, est composé de corps & d'ame : telle est sa nature. Il faut donc, pour le rendre parfaitement heureux, lui procurer tous les biens & du corps & de l'ame : c'est là vivre selon la nature, en quoi de part & d'autre l'on convient que consiste le souverain bonheur. En conséquence, ils plaçoient au rang des biens la santé, les richesses, la réputation, & les autres avantages de cette sorte ; & au rang des maux la maladie, la pauvreté, l'ignominie, &c. laissant néanmoins une distance infinie entre la vertu & tous les autres biens, entre le vice & tous les autres maux. Ces * autres biens, disoient-ils, mettent le comble à la béatitude de l'homme, & rendent la vie parfaitement heureuse, mais de sorte que, sans ces biens, elle peut être heureuse, quoique moins pleinement.

Les Stoïciens pensoient à peu près de même, & comptoient pour quelque chose ces avantages & ces incommodités du corps, mais ils ne pouvoient souffrir qu'on

* Illa, quæ sunt à nobis bona corporis numerata, complent ea quidem beatif-
 | simam vitam, sed ita, ut si-
 | ne illis possit beata vita exis-
 | tere. *De Finib. lib. 5. n. 71.*

De Finib. les appelât des biens & des maux. Si une
lib. 5. n. 91. fois, disoient-ils, on admet que la dou-
92. leur est un mal, il s'en suivra que le Sage,
 lorsqu'il souffrira quelque douleur, n'est
 point heureux : car la béatitude ne peut se
 trouver dans une vie, où il y a quelque
 mal. On ne raisonne point ainsi, répli-
 quoient les Péripatéticiens, dans toute au-
 tre affaire. Une terre couverte de beaux
 blés & en abondance, ne cesse point d'être
 censée fertile, parce qu'il s'y trouve un
 peu de mauvaises herbes. Quelques pertes
 légères, mêlées avec des gains considéra-
 bles, n'empêchent pas que le trafic ne soit
 regardé comme très-avantageux. En tout
 le fort emporte le foible. Il en est ainsi de
 la vertu. Mettez la * dans un plat de la ba-
 lance, & dans l'autre le monde entier : la
 vertu l'emportera toujours infiniment. Voilà
 une idée magnifique de la vertu !

Je croirois abuser de la patience du lec-
 teur, si je m'arrêtois plus long-tems à réfuter
 ces subtilités & ces mauvaises chicannes
 des Stoïciens. Je le prie seulement de se
 souvenir de ce que j'ai remarqué dès le
 commencement, que dans cette question,
 où il s'agit du souverain bonheur de l'hom-
 me, les Philosophes, de quelque secte qu'ils
 soient, n'envisagent ce bonheur que par

* Audebo virtutis | ram, mihi crede, ea laax
 amplitudinem quasi in alte | & maria deprimet.
 ra libæ lance ponere. Ter-

DE LA PHILOSOPHIE. 605
rapport à la vie présente. Les biens éternels
leur étoient ou inconnus ou indifférens.

ARTICLE SECOND.

*Sentimens des anciens Philosophes sur les
vertus & sur les devoirs de la vie.*

« Quoique la Philosophie , dit Cicéron , *Offic. lib. 3.*
» soit un pays où il n'y a point de ter- *n. 5.*
» res incultes ni de landes , & qu'elle
» soit fertile & abondante d'un bout à l'au-
» tre ; elle n'a point de contrée plus riche ,
» que celle qui traite des devoirs , & d'où
» l'on tire les régles & les préceptes qui
» peuvent donner à nos mœurs une forme
» certaine & constante , & nous faire vi-
» vre selon les loix de l'honnêteté & de la
» vertu ». Il est vrai qu'on trouve chez les
Payens d'excellentes maximes sur ce sujet ,
& capables de nous faire rougir. J'en rap-
porterai quelques-unes tirées de Platon &
de Cicéron , en m'attachant plus aux pen-
sées du premier , qu'à ses expressions.

*Le but du gouvernement est de rendre les
sujets heureux , en les rendant vertueux.*

Le premier soin de tout homme chargé
de la conduite des autres , (& l'on entend
par-là généralement tous ceux qui sont des-
tinés à commander , Rois , Princes , Géné-
raux d'armées , Ministres , Gouverneurs
de Provinces , Magistrats , Juges , peres

*Plat. de Leg.
lib. 12. pag.
961-963.*

de famille) le premier soin de quiconque est en autorité de quelque façon que ce puisse être , c'est de bien établir le but qu'il doit se proposer dans l'usage de cette autorité.

In Alcib. 1.

pag. 114.

De Leg. lib.

pag. 742.

Quel est le but d'un homme chargé du gouvernement d'une République ? Ce n'est point, dit Platon en plus d'un endroit, de la rendre riche , opulente , puissante ; d'y faire abonder l'or & l'argent ; d'étendre au loin son domaine ; d'y entretenir des flottes & des armées nombreuses , & par-là de la rendre supérieure à toutes les autres sur terre & sur mer. Il est aisé de voir qu'Athènes est ici désignée. Il se propose quelque chose de bien plus grand & de plus solide : c'est de la rendre heureuse en la rendant vertueuse ; & elle ne peut être telle que par une piété sincère & une soumission parfaite à l'égard de Dieu.

Ib. pag. 410.

Quand nous parlons , dit-il ailleurs , d'une ville , d'une république heureuse , nous ne prétendons pas borner cette félicité à quelques particuliers seulement , aux premiers de la ville , aux nobles , aux Magistrats : nous entendons que tous ceux qui composent cette ville , cette République , soient heureux chacun dans leur condition , & selon leur état ; & voilà le devoir essentiel de celui qui se charge de la gouverner.

Ib. pag. 964.

Il en est d'une Ville , d'un Etat, comme

du corps humain. Cette comparaison est tout-à-fait juste & riche en conséquences. Le corps est composé de la tête & des membres, & parmi ces membres il y en a de plus nobles, de plus apparens, de plus nécessaires les uns que les autres. Peut-on dire que le corps soit sain & en bon état, quand le moindre & le dernier des membres est malade ?

Il y a entre tous les habitans d'une ville un rapport mutuel de besoins & de secours, qui forme entr'eux une liaison admirable. Le Prince, les Magistrats, les riches, ont besoin de nourriture, de vêtement, de logement. Que deviendroient-ils, si dans un ordre inférieur il n'y avoit des gens destinés à leur fournir tous ces besoins ? La Providence y a pourvu, comme le remarque Platon, par l'établissement de diverses conditions, auxquelles la nécessité a donné lieu. Si tous étoient riches, il n'y auroit ni laboureurs, ni maçons, ni ouvriers. Si tous étoient pauvres, il n'y auroit ni Princes, ni magistrats, ni Généraux d'armées, capables de gouverner & de défendre les autres. C'est cette dépendance mutuelle qui a formé les Villes, & qui a rassemblé & réuni dans l'enceinte des mêmes murailles une multitude d'hommes de différens emplois & de divers métiers, tous nécessaires pour l'utilité commune, & dont aucun par conséquent ne doit être négligé, &

De Rep. lib.

2. pag. 369.

374.

encore moins méprisé, par celui qui gouverne. De cette multiplicité de talens, de conditions, d'emplois, de métiers, réduite en quelque sorte à l'unité par cette communication mutuelle & par cette tendance à une même fin, résulte un ordre, une harmonie, un concert d'une beauté merveilleuse, mais qui suppose toujours qu'afin que le tout soit parfait, chaque partie doit avoir sa perfection & son ornement.

*Ibid. lib. 2.
p. 96. - 964.* Pour revenir à la comparaison d'une ville, d'un état, avec le corps humain, le Prince en est comme la tête & l'ame : les Ministres, les Magistrats, les Généraux d'armées, les autres Officiers destinés à exécuter ses ordres, sont ses yeux, ses bras, ses piés. C'est le Prince qui les doit animer, les mettre en mouvement, les faire agir. C'est dans la tête que réside l'intelligence, & c'est cette intelligence qui régle l'usage des sens, qui fait mouvoir les membres, qui veille à leur conservation, à leur intégrité, à leur santé. Platon emploie ici la comparaison d'un Pilote, dans la tête seule de qui réside la science de conduire le vaisseau, & à l'habileté duquel est confié le salut de tous ceux qui y sont renfermés. Qu'un Etat est heureux, quand le Prince parle & agit de la sorte !

Quiconque est chargé du soin des autres , doit se persuader fortement qu'il est établi pour les inférieurs , & non les inférieurs pour lui.

Il ne faudroit , ce semble , que consulter le bon sens , la droite raison , & même l'expérience commune , pour convenir de ce principe. Il est rare cependant que les supérieurs en soient véritablement convaincus , & en fassent la règle de leur conduite.

Platon , pour mettre ce principe dans tout son jour , commence par introduire dans le dialogue un Thrasymaque , qui plaide la cause , ou plutôt qui fait l'apologie d'un gouvernement corrompu. Celui-ci prétend , que dans tout gouvernement on doit regarder comme juste , ce qui est utile au gouvernement : Que celui qui commande , & qui est en place , n'y est point pour les autres , mais pour lui-même : Que sa volonté doit faire la règle de ceux qui lui sont soumis : Que si l'on s'en tenoit à une justice rigoureuse , les supérieurs seroient bien à plaindre , n'ayant pour leur partage que les soins & les inquiétudes du gouvernement , sans être en état d'avancer leurs familles , de faire plaisir à leurs amis , de rien accorder à la recommandation , puisqu'on suppose qu'en tout ils doivent se conduire par les principes d'une exacte & rigoureuse justice.

*De Rep 1.
p. 338. &c.*

Il est peu de personnes, ou plutôt il n'en est point, qui tiennent un pareil langage : mais il n'en est que trop qui le mettent réellement en pratique, & qui en font la règle de leur conduite.

Platon réfute fort au long tout ce pitoyable raisonnement, & , selon sa coutume, il emploie des comparaisons tirées de l'usage commun de la vie : je me contenterai ici de cette unique preuve, pour montrer que ceux qui commandent sont pour leurs intérieurs, & non les inférieurs pour ceux qui commandent.

Un Pilote se charge de conduire un vaisseau rempli d'un grand nombre de personnes, que différentes vues & différens intérêts engagent à passer dans un pays étranger; est il jamais venu dans l'esprit d'aucun homme raisonnable de penser que ces passagers fussent pour le Pilote, & non le Pilote pour les passagers? Oseroit-on dire que les malades dont se charge un Médecin sont pour lui, & n'est-il pas visible que les Médecins, aussi-bien que l'art de la Médecine, ne sont établis que pour rendre la santé aux malades? Les Princes sont souvent représentés dans l'antiquité sous l'idée de *Pasteurs des peuples*. Le pasteur certainement est pour son troupeau, & il n'est personne assez déraisonnable pour prétendre que le troupeau soit pour le pasteur.

C'est de cette doctrine de Platon que

l'Orateur Romain avoit emprunté l'importante maxime qu'il inculque si fortement à Quintus Cicéron son frere, dans l'admirable lettre où il lui donne des avis pour se bien conduire dans le gouvernement de l'Asie qui avoit été confié à ses soins. *Pour * moi, dit-il, je suis persuadé que l'unique but & toute l'attention de ceux qui sont en place, doit être de rendre aussi heureux qu'il est possible tous ceux qui sont soumis à leur autorité.... Et non seulement, ajoute-t-il, quiconque gouverne les citoyens ou les alliés, mais quiconque est chargé du soin des esclaves, même des bêtes, doit leur procurer tous les secours & tous les avantages qui dépendent de lui, & rapporter tous ses soins à leur utilité.*

La conséquence naturelle de ce principe, Que tous les supérieurs, sans aucune exception sont établis pour le bien de ceux qui leur sont soumis, est qu'ils ne doivent donc dans l'usage de leur autorité & de leur pouvoir, envisager que l'utilité publique. Il s'ensuit encore de là qu'il n'y aura que des gens de bien placés dans les charges, qu'ils n'y entreront même que

*Plat.
Rep. lib.
p. 347.
Ibid. lib.
p. 510. 511*

* Ac mihi quidem videntur huc omnia esse referenda ab iis qui præstunt aliis, ut ii qui etiam in imperiis erunt, sint quam beatissimi.... Est autem, non modò ejus qui sociis & civibus, sed etiam ejus qui servis, qui mutis pecudibus præstet, eorum quibus præstet commodis utilitatique servire.

Cic. Epist. 1. ad Q. Fratr.

malgré eux, & qu'il faudra leur faire violence pour les contraindre de les accepter. En effet on ne recherche point une place où l'on ne voit que peine, que travail & qu'embarras. Et cependant, dit Platon, rien n'est plus commun aujourd'hui que de briguer les charges, & de prétendre aux premières places, sans y porter d'autre mérite qu'une ambition sans bornes, & une aveugle estime de soi-même : & c'est cet abus qui fait le malheur des villes & des états, & qui cause enfin leur ruine.

*La justice & la bonne foi sont les
fondemens de la Société. Sainteté
du serment.*

Cic. Offic. 1. 1. n. 20. 23. Le lien le plus ferme de la société est la justice, & le fondement de la Justice est la bonne foi, qui consiste à garder inviolablement les paroles qu'on a données, & les traités dont on est convenu.

Offic. lib. 1. 41. L'injustice ne peut prendre que deux différentes formes, dont l'une tient du renard, c'est celle de l'artifice & de la fraude, & l'autre du lion, c'est celle de la violence. L'une & l'autre sont également indignes de l'homme, & contraires à sa nature : mais la plus odieuse & la plus détestable, est la fraude & la perfidie, sur-tout lorsqu'elle couvre des dehors de la probité ses pratiques les plus noires.

Il * faut bannir du commerce des hommes toutes sortes de ruses & d'artifices, & proscrire cette habileté maligne, qui se couvre & se pare du nom de prudence, mais qui en est infiniment éloignée, & ** qui ne convient qu'à des gens doubles, cachés, déguisés, trompeurs, malins, artificieux, perfides : car tous ces noms, si odieux & si detestables, suffisent à peine pour marquer le caractère de ceux qui renoncent à la sincérité & à la vérité dans le commerce de la vie.

De quel nom faut-il donc appeler ceux qui se jouent de la sainteté du serment, qui *** est une affirmation religieuse faite en présence & sous les yeux de Dieu, que l'on en prend à témoin, que l'on en rend en quelque sorte garant, & qui vengera certainement l'abus sacrilège que l'on aura fait de son saint nom ?

Le respect que l'on doit à la Divinité sur ce sujet, ne pouvoit, selon Platon, être porté trop loin. C'est par ce principe qu'il souhaitoit que dans les Jugemens où il ne s'agit que d'intérêts temporels, les

De Leg.
L. II. p. 948.
949.

* Quocirca astutia tollenda sunt, eaque n alia, quæ vult illa quidem videri se esse prudentiam, sed adest ab ea distatque plurimum. *Lib. 3. n. 71.*

** Hoc genus est hominis versuti, obscuri, astuti, fal-

laci, malitiosi, callidi, ventratoris, vafri. *Ibid. n. 57.*

*** Est iuramentum affirmatio religiosa. Quod autem affirmatum, quasi Deo teste, promiseris, id tenendum est. *Ib. n. 124.*

Juges n'exigeassent des parties aucun serment, pour ne les point exposer à en faire de faux, comme il arrive, dit-il, à plus de la moitié de ceux qu'on oblige de jurer; étant très-rare & très-difficile qu'un homme, qui espere pouvoir sauver par un parjure ses biens, sa réputation, ou sa vie, respecte assez le nom de Dieu, pour n'oser le prendre en vain. Cette délicatesse est remarquable dans un payen, & mérite bien des réflexions.

Ib. n. 917. Platon va encore plus loin. Il déclare que c'est déshonorer la Majesté divine, & manquer au respect qu'on lui doit, non-seulement de jurer légèrement & sans une raison importante, mais d'employer le nom de Dieu dans les conversations & dans les discours familiers. Il n'auroit donc pas approuvé un usage, devenu maintenant fort commun, même parmi des gens de bien, de s'écrier ainsi à tout propos, & lorsqu'il ne s'agit rien moins que de religion, *O mon Dieu!*

Différens devoirs de la vie civile. Belles maximes sur la vertu.

Offic. lib. 1. 26. Chacun doit regarder l'utilité commune comme le but auquel il doit tendre. Car, dès qu'on ne connoîtra d'utilité que la sienne propre, & qu'on voudra tout tirer à soi, nulle sorte de société ne sauroit subsister entre les hommes.

Tout ce qui est sur la terre a été créé pour l'usage des hommes, & les hommes eux-mêmes ont été formés les uns pour les autres, afin de s'entr'aider mutuellement par des services réciproques. Ainsi il ne faut pas croire que nous soyons nés pour nous seuls. Notre patrie, nos peres & meres, nos amis ont droit sur tout ce que nous sommes, & nous devons leur procurer tous les avantages qui dépendent de nous.

C'est sur ces principes de ce qu'on doit à la société & à la justice, que les Stoïciens décident plusieurs questions de morale d'une manière qui fera la condamnation de bien des Casuistes chrétiens.

Dans un tems de disette, un marchand de blé, suivi de plusieurs autres, arrive le premier dans un port. Doit-il déclarer que plusieurs autres marchands arriveront bientôt; ou peut-il n'en point parler, pour mieux vendre son blé? La décision est qu'il doit le déclarer, parce que le bien de la société humaine pour laquelle il est né, le demande.

Un homme a reçu un paiement en fausse monnoye. Peut il la donner à d'autres comme bonne, la connoissant fausse? Il ne le peut, s'il est homme de bien.

Un autre vend un lingot d'or, qu'il prend pour du cuivre. Celui qui le marchandé est-il obligé d'avertir le vendeur

que c'est de l'or, ou peut-il profiter de son ignorance, & n'acheter qu'un écu, ce qui en vaudra peut-être mille ! il ne le peut pas en conscience.

Plat. in Critone, p. 49.

C'est * une maxime incontestable, dit Platon, & qui doit servir comme de fondement à toutes les actions de la vie civile, qu'il n'est jamais permis de faire tort à personne, ni par conséquent de rendre le mal pour le mal, injure pour injure, ni de se venger de ses ennemis, & de faire retomber sur eux les mêmes maux qu'ils nous ont fait souffrir. Voilà ce que la droite raison nous enseigne. Mais les Payens ne sont pas fermes sur ce point de morale. « Celui-là est homme de bien, dit Cicéron, » qui fait plaisir à tout le monde, & qui » ne nuit à personne, à moins qu'il n'y ait » été provoqué par quelque injustice ». *Virum bonum esse, qui prosit quibus possit; noceat nemini, nisi laceratus injuria.*

Offic. lib. 3. 75.

de Leg. l. 5. 742.

Une des règles de la République de Platon, est qu'il ne faut jamais prêter à usure.

ib. lib. 11. 913.

On ne peut jamais s'approprier le bien d'autrui. « Si j'avois trouvé un trésor, dit » Platon, je n'y toucherois point, quand » même les Devins consultés assureroient

* Αἰσχρομεθ' ἐν τεύθειν ἐν- | καὶ ὡς παχὺντα ἀμύνεσθαι
λειόμενοι, ὡς ἔδεποτε ὁρῶν | ἀντιδρῶντας κακῶς.
ἔχοντος ὅτι τῷ ἀδικεῖν, ὅτε

» que je pourrois me l'approprier. Ce trésor,
 » dans nos coffres, ne vaut pas les pro-
 » grès que nous faisons dans la vertu & dans
 » la justice, quand nous avons le courage
 » de le mépriser. D'ailleurs, si nous nous
 » l'appropriions, c'est une source de malé-
 » dictions sur notre famille ».

Il prononce de la même manière sur
 une chose que l'on a trouvée dans son
 chemin.

Tous les autres biens, sans la vertu,
 doivent être regardés comme de vérita-
 bles maux. Et cette * vertu n'est ni un
 présent de la nature, ni le fruit de l'étude
 & des efforts de l'esprit humain, mais un
 don précieux que Dieu accorde à qui il lui
 plaît.

Ib. pag. 91

*In Mene
 pap. 246.*

*In Menon
 pag. 99.*

*Contraste d'un juste accablé de maux, &
 d'un scélérat comblé de biens.*

Platon suppose deux hommes, qui pen-
 sent & qui sont traités bien différemment:
 d'un côté un scélérat achevé, sans foi, sans
 probité, sans honneur, mais qui prend le
 masque de toutes ces vertus; de l'autre,
 un Juste parfait, (je dis parfait selon l'idée
 des payens) qui ne songe qu'à être juste, &
 non à le paroître.

Le ** premier, pour parvenir à ses fins,

* Εὖ καλῶς ἐζητήσαμεν, ἂν παραγίνηται.

ἀρετὴν ἂν εἴη ὅτε γύσει, ὅτε
 διδασκτόν· ἀλλὰ θέα μοῖρα
 παραγινόμεν, αἴτιν ἴδ', οἷς

** Quæro si duo sint, quo-
 tum alter optimus vir, æ-
 quissimus, summa justitia,

n'épargne ni fourberie, ni injustice, ni calomnie, & compte pour rien les plus grands crimes, pourvu qu'il puisse les tenir cachés. Religieux au dehors, il affecte d'honorer les dieux avec pompe & avec éclat, leur offrant des présens & des sacrifices & en plus grand nombre & plus magnifiques qu'aucun autre. Par ce moyen, trompant les hommes, dont les yeux peu clairvoyans ne pénètrent point jusques dans le fond du cœur, il vient à bout d'entasser dans sa maison richesses, honneurs, estime, réputation, puissans établissemens, mariages avantageux pour lui & pour ses enfans, en un mot, tout ce que la fortune la plus brillante peut avoir de plus flatteur.

Le second, souverainement homme de bien, simple, modeste, renfermé en lui-même, uniquement occupé de ses devoirs, inviolablement attaché à la justice, loin

singulari fide; alter insignis scelere & audacia: &, si in eo errore sit civitas, ut bonum illum virum sceleratum, facinosum, nefarium putet; contra autem, qui sit improbissimus, existimet esse summa probitate ac fide; proque hac opinione omnium civium, bonus ille vir vexetur, rapiatur, manus ei denique auferantur, effodiantur oculi, damnetur, vinciatur, uratur, exterminetur, egeat, postremò jure etiam optimo

omnibus miserrimus esse videatur: contra autem, ille improbus laudetur, colatur, ab omnibus diligatur; omnes ad eum honores, omnia imperia, omnes opes, omnes denique copię conferantur; vir denique optimus omnium existimatione, & dignissimus omni fortuna judicetur: quis tandem erit tam demens, qui dubitet utrum se esse malit? Cic. apud Laëtant. divina. Instit. lib. 5. cap. 12.

d'être honoré & récompensé comme il le mériterait, (auquel cas, dit Platon, on ne pourroit pas discerner si c'est à la vertu même qu'il tient, ou bien aux honneurs & aux récompenses qui en feroient la suite) est dans un décri général, noirci par les calomnies les plus atroces, regardé comme un méchant & un scélérat, livré * aux traitemens les plus durs & les plus ignominieux, *mis en prison, fouetté, déchiré de coups, enfin mis en croix*; & il aime mieux essuyer les tourmens les plus cruels, que de renoncer à la justice & à l'innocence. Y a-t-il quelqu'un, s'écrie Cicéron, assez insensé pour hésiter un moment auquel de ces deux hommes il aimeroit mieux ressembler?

On est étonné de trouver chez les payens des sentimens si nobles, si élevés, si conformes à la droite raison & à la justice. Il faut se souvenir que malgré la corruption générale, & les ténébres répandues parmi ces payens, la lumière du Verbe éternel ne laisse pas de luire jusqu'à un certain point dans leur esprit: *Lux in tenebris lucet*. C'est cette lumière qui leur découvre diverses vérités, & qui leur fait connoître les principes de la loi naturelle.

Joan. 1.

* ἔτω διακείμενος ὁ δὲ | τῶν, πάντα κακὰ παθὼν,
καὶ μαρτυρεῖται, ὅτι | ἀναχινδυνεύεται. Id est
ἐλπίσεται, δεδιώσεται, ἰκκα- | suspenditur.
θήσεται τῷ ὀφθαλμῷ τελευ-

In libro Lu-
cis.

C'est cette lumiere qui l'écrit dans leurs cœurs, & qui leur donne en plusieurs points le discernement des choses justes & injustes : ce qui fait dire à saint Augustin, *Que les méchans voyent dans LE LIVRE DE LA LUMIERE de quelle sorte il faut vivre.*

Or quand on voit dans la Grèce une foule d'hommes savans, un peuple de Philosophes, qui se succèdent les uns aux autres pendant quatre siècles entiers ; qui s'occupent uniquement du soin de chercher la vérité ; qui, pour y mieux réussir, renoncent la plupart à leur bien, à leur patrie, à leur établissement, & à tout autre emploi que celui de s'appliquer à l'étude de la sagesse, peut-on croire qu'un événement si singulier, & même unique, qui ne s'est rencontré dans aucune autre partie du monde, ni dans aucun autre tems, soit l'effet du hasard, que la providence n'y ait eu aucune part, & qu'elle ne l'ait rapporté à aucune fin ? Elle n'avoit pas destiné les Philosophes à réformer les erreurs du genre humain. Ces beaux esprits ont disputé pendant quatre cens ans sans presque convenir de rien entr'eux, & sans rien finir. Aucune Ecole n'a entrepris de prouver l'unité d'un Dieu : aucune n'a eu même la pensée d'établir la nécessité d'un Médiateur. Mais combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur

les devoirs , ont ils été utiles pour empêcher le débordement des vices ? Quel affreux désordre auroit-on vu , si la secte Epicurienne eût été seule & dominante ? Combien leurs recherches ont elles contribué à conserver les dogmes importants de la distinction de la matiere & de l'esprit , de l'immortalité de l'ame , de l'existence d'un Être souverain ? Plusieurs d'entr'eux avoient sur tous ces points d'admirables principes que Dieu même leur avoit fait connoître , (*Deus enim illis manifestavit*) préféra-blement à tant d'autres peuples qu'il laissoit dans la barbarie & l'ignorance.

Rom. 2.

Comme ces connoissances , & les actions vertueuses qui en étoient la suite , peuvent être envisagées sous un double point de vue , elles doivent aussi produire en nous deux effets tout opposés. Si on les regarde comme une émanation de cette lumière éternelle qui luit dans les ténèbres mêmes , qui peut douter qu'elles ne soient dignes de notre estime & de notre admiration ? Mais si on les considère dans le principe d'où elles partoient , & dans l'abus qu'en faisoient ces payens , elles ne peuvent être louées sans réserve & sans exception. C'est par cette règle qu'il faut juger de tout ce que nous lisons dans l'Histoire profane. Les actions de vertu les plus éclatantes qui y sont rapportées , sont toujours infiniment éloignées de la vertu pure & véritable ,

S. Aug

parce qu'elles ne sont point rapportées à leur principe , & qu'elles ont pour racine la cupidité , c'est-à-dire l'orgueil & l'amour propre. *Radicata est cupiditas : species potest esse bonorum factorum, verè opera bona esse non possunt.* On ne juge pas de la racine par les branches , mais des branches par la racine. Les fleurs , & même les fruits , peuvent paroître semblables ; mais leur racine est très-différente. *Noli attendere quod floret foris, sed quæ radix est interna.* Ce n'est pas ce que ces actions ont de réel qu'on doit condamner, mais ce qu'elles ont de défectueux. Ce n'est pas ce qu'elles ont qui les rend vicieuses , mais ce qui leur manque. Et ce qui leur manque , c'est la charité , don inestimable , qui ne peut être remplacé par aucun autre , & qui ne se transporte point hors de l'Eglise & de la véritable religion. Aussi voyons-nous que nul des Payens , qui d'ailleurs ont établi de fort belles règles sur les devoirs de l'homme par rapport aux autres hommes , n'a fait de l'amour de Dieu le principe fondamental de sa morale : nul n'a enseigné la nécessité de lui rapporter les actions de probité humaine. Ils ont connu les branches de la morale , sans en connoître la tige & le tronc.

ARTICLE TROISIEME.

De la Jurisprudence.

Je joins la jurisprudence à la morale , dont elle fait partie , on du moins à laquelle elle a un grand rapport. C'est une matiere qui a beaucoup d'étendue , mais que je traiterai fort succinctement. Les Mémoires que m'a fourni un habile Professeur de Droit , & qui est fort de mes amis , (c'est Monsieur Lorry) m'ont été d'un grand secours.

La jurisprudence est la connoissance du Droit , des loix. Chaque peuple a eu ses Loix particulieres , & ses Législateurs. Moyse est le plus ancien de tous : Dieu lui-même lui dicta les Loix qu'il vouloit que son peuple observât. Mercure Trismégiste chez les Egyptiens , Minos chez les habitans de l'Isle de Crète, Pythagore chez les peuples de la grande Grèce , Charondas & Zaleucus dans le même pays , Lycurgue à Sparte , Dracon & Solon à Athènes , sont les plus célèbres Législateurs de l'antiquité payenne. Comme j'en ai parlé pour la plupart avec assez d'étendue dans le cours de l'Histoire , je passerai tout d'un coup aux Romains.

Les premiers commencemens du Droit Romain ont été très-médiocres. Sous les Rois, Rome n'avoit qu'un petit nombre

de Loix , qui étoient proposées d'abord par le Sénat , & confirmées ensuite dans l'assemblée du peuple. Papirius * , qui vivoit du tems de Tarquin l'ancien , fut le premier qui ramassa les Loix que les Rois avoient faites. Cette Collection fut appelée , du nom de son Auteur , *Droit Papirien*.

La république , après avoir aboli la domination des Rois , retint quelque tems les Loix Royales : mais elles furent ensuite expressement abrogées par la Loi Tribunitienne , en haine du nom Royal. Elle usa depuis d'un Droit incertain jusqu'aux douze Tables , qui furent dressées par les Décemvirs , & composées des Loix d'Athènes & des principales villes de la Grèce , où l'on avoit envoyé des Députés pour y recueillir celles qu'ils trouveroient les plus sages & les plus propres pour un gouvernement Républicain. Ces ** Loix furent le fondement & la source de tout le Droit Romain : &

* On ne fait pas précisé-
ment le tems où a vécu ce
Papirius. Le Jurisconsulte
Pomponius (dans la Loi
au Digeste de origine Juris)
dit qu'il fit la collection des
Loix Royales sous Tarquin
l'ancien. Peut-être est-ce ce
C. Papirius souverain Pon-
tife dont parle Denys
d'Halicarnasse (lib 3 p. 17)
lequel , après l'expulsion

des Rois , renouvela & re-
mit en vigueur les Loix de
Numa sur la religion , qui
avoient été comme abrogées
par le non-usage.

** Qui nunc quoque in hoc
immenso aliarum super
alias acervatarum legum cu-
mulo , fons omnis publici
privatique est juris. Liv. lib.
3. n. 34.

Cicéron

Cicéron * ne craint point de les mettre infiniment au dessus de tous les Ecrits & de tous les Livres des Philosophes soit pour le poids de l'autorité qu'elles avoient acquise, soit pour l'étendue de l'utilité qu'on en pouvoit retirer.

La brièveté & en même tems la sévérité de la Loi des douze Tables donna lieu l'interprétation des Prudens, & à l'Edit du Préteur. Les premiers s'occupèrent à en développer l'esprit & l'intention : le second à en adoucir la rigueur, & à suppléer ce qui pouvoit y avoir été omis.

Dans la suite des tems, les Loix s'étant multipliées à l'infini, l'étude en devint absolument nécessaire, & en même tems fort difficile. Des hommes célèbres par leur naissance, par leur esprit, par leur science, & par leur amour pour le bien public, connus sous le nom de Jurisconsultes, donnerent toute leur application à cette étude. Les jeunes Romains, qui songeoient à se frayer un chemin aux grandes charges de la République par le talent de la parole qui en étoit l'entrée, alloient prendre chez eux les premières teintures du Droit, sans lesquelles il n'étoit pas possible de

* Fremant omnes licet, dicam quod sentio. Bibliothecas mehercule omnium Philosophorum unus mihi videtur XII tabularum li-

bellus, si quis legum fontes & capita viderit, & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare. *De Orat. lib. 1. n. 106.*

réussir dans le barreau. Les * particuliers dans toutes leurs affaires avoient recours à eux, & leur maison étoit regardée comme l'Oracle de toute la ville, d'où l'on remportoit des réponses qui fixoient les doutes, calmoient les inquiétudes, & marquoient la route qu'il falloit tenir dans la poursuite des procès.

Ces réponses n'étoient que de simples avis, qui pouvoient éclairer les Juges, mais qui ne leur imposoient point nécessité de les suivre. Auguste commença à leur donner plus d'autorité, en nommant lui-même des Jurisconsultes, qui n'étoient plus bornés à servir de conseil aux particuliers, mais étoient tenus Officiers de l'Empereur. Depuis ce tems-là, leurs avis mis par écrit, & scellés de l'autorité publique, eurent force de Loix, & les Empereurs obligèrent les Juges de s'y conformer.

Ces Jurisconsultes mirent au jour différens Ouvrages sous différens titres, qui ont beaucoup contribué à former la Jurisprudence, & à la réduire en art & en méthode.

* *Est sine dubio domus Jurisconsulti totius oraculum civitatis, unde cives sibi consilium expetant suarum rerum incerti : quos ego* (c'est Crassus, qui parlant au nom des Jurisconsultes, leur fait l'application

de ce qu'Ennius avoit dit à la gloire de l'Oracle de Delphes) *quos ego mea ope ex incertis certos compotesque consilii dimitto ut ne res temerè trahent turbidas. De Orat. l. 1. n. 199. 200.*

Ces Loix, par succession de tems, se multipleroient beaucoup, & donnerent lieu à des doutes & à des difficultés par les contradictions qu'on croyoit y trouver. Pour lors on avoit recours au Prince, qui en donnoit la solution. Il jugeoit aussi par des Décrets les causes qui lui étoient dévolues par appel, & répondoit par des Rescrits à toutes les consultations des particuliers, qui lui étoient adressées par placets ou requêtes. Et de là sont venues en partie les constitutions des Empereurs si pleines de sagesse & d'équité, & qui ont formé le corps de la Jurisprudence Romaine.

Pour former ces décisions avec plus de maturité, ils appeloient auprès d'eux de savans Jurisconsultes, & ne donnoient leurs réponses qu'après les avoir bien concertées avec tout ce qu'il y avoit dans l'Empire de personnes plus versées dans la connoissance des Loix & du Droit public.

Je dirai ici un mot de ceux d'entre les Jurisconsultes qui dans les derniers tems ont été les plus célèbres.

PAPINIEN (*Æmilius*.) Il fut fort considéré par l'Empereur Sévère, à qui il avoit succédé dans la charge d'Avocat fiscal. Il étoit regardé comme l'asyle des Loix, & un trésor de la science du Droit. L'Empereur Valentinien III le relève au-dessus de tous les Jurisconsultes, en ordonnant par sa Loi du 7 Novembre 426, que quand ils

AN. J. C.
265.

Cod. Th. 1.
T. 4. l. 1.

se trouveront partagés sur quelque point, on suivra le sentiment qui se trouvera appuyé par ce génie éminent, comme il l'appelle. En effet Cujas juge que c'est le plus habile Jurisconsulte qui ait jamais été, & qui sera jamais.

L'Empereur Sévere voulant qu'un si grand mérite fut relevé par une grande dignité, lui donna celle de Préfet du Prétoire, dont un des principaux emplois étoit dès-lors de juger les procès avec l'Empereur, ou en son nom. Papinien, afin de s'en mieux acquitter, avoit pris pour ses Conseillers & ses Assesseurs Paul & Ulpien, dont les noms sont aussi fort célèbres parmi les Jurisconsultes.

*Dio. l. 77.
pag. 870. &c.*

Sévere, en mourant, avoit laissé deux enfans, Caracalla & Géta. Quoiqu'ils eussent tous deux le nom d'Empereur, cependant Dion assure que Caracalla en avoit seul le pouvoir; & bientôt après il se défit de son Collègue de la manière du monde la plus cruelle & la plus barbare, l'ayant fait assassiner entre les bras de leur mere commune, &, selon quelques-uns, l'ayant tué de sa propre main.

Caracalla répandit le sang de tous ceux que son frere avoit aimés, qui l'avoient servi, ou qui lui avoient appartenu, sans distinction d'âge, de sexe, ni de qualité; & Dion dit qu'il commença d'abord par *Casariani* vingt mille domestiques ou soldats. Il suf-

fisoit d'écrire ou de prononcer le nom de Géta, pour être aussitôt mis à mort; de sorte qu'on n'osoit plus même le mettre dans les Comédies, où on avoit coutume de le donner à des esclaves.

Papinien ne put échapper à sa cruauté. On prétend que Caracalla avoit voulu l'obliger à lui composer un discours pour excuser la mort de Géta devant le Sénat, ou devant le Peuple, & qu'il lui avoit répondu généreusement : *Il n'est pas aussi aisé d'excuser un parricide, que de le commettre ; & , c'est un second parricide que d'accuser un innocent après lui avoir ôté la vie.* Il se souvenoit sans doute qu'on avoit fort blâmé Séneque, d'avoir composé une lettre que Néron adressa au Sénat pour justifier l'assassinat de sa mere. On tua aussi le fils de Papinien, qui étoit alors Questeur, & qui, trois jours auparavant, avoit donné des Jeux magnifiques.

FABIUS SABINUS. L'Empereur Héliogabale ayant ordonné à un Centenier d'aller tué Sabin, cet Officier, qui avoit l'oreille un peu dure, crut qu'il lui disoit de le faire sortir de la ville. Cette erreur du Centenier sauva la vie à Sabin. Il passoit pour le Caton de son tems. L'Empereur Alexandre, qui succéda à Héliogabale, le mit au nombre de ceux qu'il attachait à sa personne, & dont il prenoit conseil pour gouverner sagement.

Tacit. Ann.
lib. 14. cap.
11.

AN. J. C.
221.

AN. J. C.
222.

ULPIEN (*Domitius Ulpianus*) tiroit son origine de la ville de Tyr. Il avoit été Conseiller & Assesseur sous Papinien du tems de Sévere. Alexandre étant devenu Empereur, voulut l'avoir auprès de sa personne en qualité de Conseiller, & pour avoir soin de tout ce qui devoit se rapporter devant lui, qui est apparemment ce que l'on a appelé depuis Grand Référéndaire. Il le fit ensuite Préfet du Prétoire.

Scriniorum
magister.

In Alex. vii.

Lampride le met à la tête de ces hommes sages, doctes & fideles, qui composoient le Conseil d'Alexandre, & assure que ce Prince lui déféroit plus qu'à aucun autre, à cause de son amour extraordinaire pour la justice; qu'il n'y avoit que lui seul qu'il entretint en particulier; qu'il le regardoit comme son Tuteur; & qu'il a été un excellent Empereur, parce qu'il a beaucoup suivi les conseils d'Ulpien dans la conduite de l'Empire.

Comme Ulpien tâchoit de rétablir la discipline parmi les Prétoriens, ils se souleverent contre lui, & demanderent sa mort à Alexandre. Au lieu de la leur accorder, il le couvrit souvent de sa pourpre pour le défendre des effets de leur colere. Enfin l'ayant attaqué pendant la nuit, il fut contraint de s'enfuir au palais, & d'implorer le secours d'Alexandre & de Mamée. Mais tout le respect de l'autorité Impériale ne le put sauver, & il fut tué

par les foldats à la vue même d'Alexandre.
On a encore divers Ecrits d'Ulpien.

PAUL (*Julius Paulus.*) Il étoit de Pa- *In Alex. vie*
doue, où l'on voit encore fa statue. Il fut
nommé Consul fous Alexandre, puis Pré-
fet du Prétoire. Il étoit, auffi bien que
Sabinus & Ulpien, du Conseil que Ma-
mée, mere d'Alexandre, & Mœfa fa grand-
mere, avoient formé à ce jeune Prince
pour conduire les affaires pendant fon bas
âge. On fait combien ils lui furent utiles,
& quelle réputation ils lui firent. L'Em-
pire Romain avoit donc alors tout ce qui
peut rendre un Etat heureux, un très-bon
Prince, & d'excellens Ministres : car l'un
est peu utile fans l'autre ; & il est peut-être
même plus dangereux pour les peuples
d'avoir un Prince bon par lui-même, mais
qui se laiffe tromper par les méchans,
que d'en avoir un plus méchant, qui veille
néanmoins fur ses Officiers, & qui les
oblige à faire leur devoir. Alexandre fit
toujours un grand cas du mérite de Paul.
On dit qu'il n'y a point de Jurifconsulte
qui ait tant écrit que lui. -

POMPONIUS étoit encore de la Cour
& du Conseil d'Alexandre. Quel heureux
régne ! Comme il vécut jusqu'à l'âge de
78 ans, il compofa un grand nombre
d'Ouvrages. Entr'autres il fit un Recueil
de tous les célèbres Jurifconsultes jusqu'à
l'Empereur Julien.

MODESTINUS (*Herennius*) vécut aussi sous Alexandre, qui l'éleva au Consulat. Il étoit, comme les quatre précédens, disciple de Papinien, par les soins duquel ils furent tous formés à la Jurisprudence. Quels services un homme seul quelquefois rend dans un Etat par son savoir & par ses élèves!

TRIBONIEN étoit de Pamphylie. Il fut honoré des premières charges à Constantinople par l'Empereur Justinien. C'est sous ce Prince, & par ses soins, que le Droit Civil prit une nouvelle forme, & fut rédigé dans un ordre qui subsiste encore, & qui lui fera un honneur immortel.

Avant lui il y avoit déjà eu plusieurs *Codes*, qui étoient des Compilations ou Abrégés des Loix Romaines. Deux Jurisconsultes, Grégoire & Hermogène, firent un Recueil de Droit, qu'on appela de leur nom *Code Grégorien* & *Code Hermogénien*. C'étoit une Collection des Constitutions des Empereurs depuis Adrien jusqu'à Dioclétien & Maximien en 306. Ce travail fut inutile, faute d'autorité pour le faire observer. L'Empereur Théodose le Jeune fut le premier qui fit un *Code* compris en seize Livres, composé des Constitutions des Empereurs depuis Constantin le Grand jusques à lui, & abrogea toutes les autres Loix qui n'y étoient pas compri-

ses. C'est ce qu'on appelle le *Code Théodosien*, publié en 438.

Enfin l'Empereur Justinien, voyant que l'autorité du Droit Romain étoit fort affoiblie en Occident depuis la décadence de l'Empire, résolut de faire travailler à une compilation générale de toute la Jurisprudence Romaine. Il en donna la commission à Tribonien, qui s'aïda des lumières des plus habiles Jurisconsultes qui fussent alors. Il choisit les plus belles Constitutions des Empereurs depuis Adrien jusqu'à son tems, & publia ce nouveau *Code* en 529.

Il entreprit ensuite un nouveau travail par ordre de l'Empereur : ce fut de tirer les plus belles décisions qui se trouverent dans les deux mille Volumes des anciens Jurisconsultes, & de les réduire en un corps, qui fut publié en 533 sous le nom de *Digeste*. L'Empereur donna à cette compilation la force de Loi par la lettre qu'il a mise à la tête de l'Ouvrage, & qui sert de Préface. On l'a appelé autrement *Pandecte*. Il y a cinquante Livres du *Digeste*.

La même année parurent les *Institutes* de Justinien ; c'est un Livre qui contient les élémens & les principes du Droit Romain.

L'année suivante, c'est à-dire en 534, l'Empereur fit quelques changemens dans

son premier Code qu'il abrogea, & lui en substitua un nouveau, auquel seul il donna autorité.

Enfin, après cette révision, Justinien publia 165 Constitutions, & 13 Edits, qu'on appelle les *Novelles*, ou parce qu'elles changerent beaucoup l'ancien Droit; ou, selon Cujas, parce qu'elles furent faites sur de nouveaux cas, & après la révision du Code compilé par les ordres de cet Empereur. La plupart de ces *Novelles* furent faites en Grec, & on les traduisit en Latin.

Le Corps du Droit Civil est donc composé de quatre parties, qui sont le Code, le Digeste, les Institutes, les *Novelles*. Par le *Droit Civil* les Institutes entendent les Loix qui sont propres à chaque Ville, ou à chaque peuple. Mais aujourd'hui c'est proprement le droit Romain, contenu dans les Institutes, le Digeste, & le Code. On l'appelle autrement le *Droit écrit*.

On peut voir par tout ce que je viens de dire, quels services peut rendre à ses peuples un Prince qui s'applique d'une manière sérieuse aux soins du gouvernement, & qui est bien convaincu de l'étendue & de l'importance de ses devoirs. Justinien avoit remporté de grands avantages dans les guerres qu'il avoit entreprises, & * il avoit la sagesse de n'en attri-

* Ita nostris animos ad Dei omnipotentis erigimus

buer le succès ni au nombre de ses troupes, ni au courage de ses soldats, ni à l'expérience de ses Généraux, ni à ses propres talens & à son habileté, mais uniquement à la protection dont Dieu avoit favorisé ses armes. Mais s'il s'étoit contenté de cette gloire militaire, il auroit cru ne remplir qu'à demi les fonctions de la Royauté, établie principalement pour rendre la justice aux peuples au nom & en la place de Dieu même. Aussi il déclare expressément dans un Edit public *, que la Majesté Impériale ne doit pas être décorée seulement par les armes, mais encore armée par les Loix, pour bien gouverner les peuples en tems de paix comme en tems de guerre.

Après donc avoir pacifié les provinces de l'Empire comme Guerrier, il songea à en régler la police comme Législateur, en établissant un Corps de Droit général, pour servir de règle à tous les tribunaux : Ouvrage qui avoit fait l'objet des vœux de ses Prédécesseurs, comme il le marque en plus d'un endroit, mais qui leur avoit

adjutorium : ut neque armis confidamus, neque nostris militibus, neque bellorum ducibus, vel nostro ingenio ; sed omnem spem ad solam referamus summæ providentiæ Trinitatis. Epist. ad Trebon.

* *Imperatoriam majestatem non solum armis decoratam, sed etiam legibus oportet esse armatam, ut utrumque tempus, & bellorum & pacis, rectè possit gubernari. Epist. ad cupidam legum Juventutem.*

paru environné de tant de difficultés, qu'ils l'avoient toujours cru impraticable. Il les surmonta toutes avec une constance que rien ne fut capable de rebuter.

Il employa pour cette importante entreprise ce qu'il y avoit de plus habiles Jurisconsultes dans toute l'étendue de l'Empire, présidant * lui-même à leur travail, & revoyant exactement tout ce qu'ils avoient composé. Loin de s'en attribuer à lui seul l'honneur, comme cela est assez ordinaire, il leur rend à tous justice, il les cite avec éloge, il relève leur érudition, il les traite presque comme ses Collègues, & il recommande qu'on ait soin de remercier la Divine Providence de lui avoir procuré de tels secours, & d'avoir honoré son règne par la composition d'un Ouvrage si long-tems désiré, & si utile pour l'administration de la Justice. Un Empereur moins zélé que Justinien pour le bien public, & moins libéral, auroit laissé tous ces Jurisconsultes dans l'obscurité & dans l'inaction. Combien de rares talens en tout genre demeurent enfouis faute de protection ! Ce ne sont pas les Savans qui manquent aux Princes ; ce sont les Princes qui manquent aux Savans.

* *Nostra quoque majestas semper investigando & perscrutando ea quæ ab his componebantur ; quicquid dubium & incertum inve-* | *niebatur . . emundabar , & in competentem formam redigebat. Epist. ad Senat. & omnes populos.*

Les grandes qualités & les grandes actions de Justinien l'auroient rendu à jamais recommandable, si sa conduite par rapport aux affaires ecclésiastiques n'avoit terni sa gloire.

Je terminerai cet Article de la Jurisprudence par l'extrait de quelques Loix qui pourront donner au Lecteur une idée de la beauté & de la solidité des divers réglemens dont j'ai parlé.

Digna vox est majestate regnantis, legibus alligatum se Principem profiteri : adeo de auctoritate juris nostra pendet auctoritas. Et, re vera, majus imperio est summum ttere legibus principatum, & oraculo præsentis Edicti, quod nobis licere non patimur, aliis indicamus.

« C'est une parole digne de la Majesté
 » d'un Prince, de déclarer que tout Sou-
 » verain qu'il est, il se croit lié & astreint
 » par les Loix : tant notre autorité dépend
 » de celle du Droit & de la Justice. En
 » effet, il y a plus de grandeur à sou-
 » mettre son pouvoir aux Loix, qu'à
 » exercer la souveraineté; & nous sommes
 » bien aises de rendre public & de notifier
 » aux autres ce que nous ne croyons pas
 » nous être permis ». C'est un Empereur,
 maître de presque tout l'univers, qui parle
 ainsi, & qui ne craint point de donner
 atteinte à son autorité, en déclarant lui-

même les justes bornes dans lesquelles elle est renfermée.

Rescripta contra jus elicita, ab omnibus Judicibus refutari præcipimus; nisi forte sit aliquid, quod non lædat alium, & profit petenti, vel crimen supplicantibus indulgeat. « Nous ordonnons à tous » les Juges de n'avoir aucun égard aux » Rescrits qu'on aura obtenus de nous con- » traire à la justice, à moins qu'ils ne ten- » dent à accorder quelque grace qui ne » fasse de tort à personne, ou à remettre à » des coupables la peine due à leurs cri- » mes ». Il est rare aux Princes de reconnoître qu'ils se soient trompés eux-mêmes, ou qu'on les ait trompés, & de rétracter en conséquence ce qu'ils ont une fois ordonné. Rien cependant ne leur fait plus d'honneur qu'un tel aveu, comme on le voit par l'exemple d'Artaxerxe, qui révoqua publiquement l'Edit injuste qu'on lui avoit arraché contre les Juifs.

Scire leges, non hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestatem. « Savoir » les Loix, ce n'est pas seulement enten- » dre les mots dont elles sont composées, » mais en pénétrer la force & la vertu.

Non dubium est in legem committere eum, qui, verba legis amplexus, contra legis nititur voluntatem; nec pœnas insertas legibus evitabit, qui se contra juris sententiam sæva prærogativa verbo-

rum fraudulenter excusat. « Il n'est pas
 » douteux que celui là peche contre la Loi,
 » qui s'attachant aux seuls termes, agit
 » contre l'esprit de la Loi; & quiconque,
 » pour s'excuser, cherche à éluder fraudu-
 » leusement le véritable sens d'une loi par
 » un attachement rigoureux à la lettre,
 » n'évitera point les peines marquées par
 » le droit pour une telle prévarication ».

*Nulla juris ratio, aut æquitatis beni-
 gnitas patitur, ut, quæ salubriter pro
 utilitate hominum introducuntur, ea
 nos duriore inter, retatione contra ipso-
 rum commodum producamus ad severi-
 tatem.* « Il est contre toute justice & toute
 » équité, que ce qui a été sagement éta-
 » bli & réglé pour l'utilité des hommes,
 » soit tourné à leur désavantage par une sé-
 » vérité mal entendue, & une trop dure
 » interprétation ».

*Observandum est jus reddenti, ut in
 adeundo quidem facilem se præbeat, sed
 contemni non patiatur. Unde mandatis
 adjicitur, ne in ulteriorem familiaritatem
 provinciales admittant: nam ex conver-
 satione æquali contentio dignitatis nas-
 citur. Sed in cognoscendo, neque excan-
 descere adversus eos quos malos putat,
 neque precibus calamitosorum illacrimari
 oportet. Id enim non est constantis &
 recti Judicis, cujus animi motum vultus
 detegit; & summatim ita jus reddi debet,*

ut auctoritatem dignitatis ingenio suo augeat. « Il faut à la vérité qu'un Magistrat , chargé de rendre la justice , soit d'un facile accès à tout le monde : mais il faut aussi qu'en même tems il évite de tomber dans le mépris. C'est pourquoi , dans les instructions qu'on donne aux Gouverneurs de Province , il leur est recommandé de ne point trop se familiariser ni s'égaliser avec les provinciaux , parce que leur dignité pourroit en souffrir. Ce Magistrat , quand il est occupé à rendre justice , ne doit ni faire paroître de l'indignation contre ceux qu'il croit coupables , ni se laisser attendrir jusqu'aux larmes par les prières des malheureux. Car comme le Juge doit être d'une rectitude inflexible , il ne faut point que son visage trahisse jamais & décèle les sentimens de son cœur. En un mot , il doit rendre la justice de telle sorte , qu'il relève l'autorité de sa place par la sagesse & la modération de son caractère ».

Ulpianus.

Quæ sub conditione jurisjurandi relinquuntur , à Prætore reprobantur. Providit enim ne is , qui sub jurisjurandi conditione quid accepit , aut omittendo conditionem perderet hæreditatem legatumve , aut cojeretur turpiter , accipiendo conditionem , jurare. Vult ergo cum , cui sub jurisjurandi conditione quid relic-

tum est , ita capere , ut capiunt hi , quibus nulla talis jurisjurandi conditio inseritur : & rectè. Cum enim faciles sint nonnulli hominum ad jurandum contemptu religionis , alii perquam timidi metu divini Numinis usque ad superstitionem : ne vel hi , vel illi , aut consequerentur , aut perderent quod relictum est , Prætor consultissimè intervenit. La disposition de cette loi est admirable. Elle dispense du serment celui à qui on a laissé une succession ou un legs à condition de prêter quelque serment , & elle veut qu'il en jouisse comme si cette condition n'avoit point été insérée , de peur qu'elle ne soit pour lui une occasion de jurer contre sa conscience , ou qu'elle ne l'oblige de renoncer au legs ou à la succession par une délicatesse de conscience poussée jusqu'à la superstition. Il seroit bien à souhaiter que l'esprit de cette loi fit abroger une infinité de sermens inutiles , qu'une mauvaise coutume a introduits dans toutes les Compagnies & dans tous les Corps de métier.

Advocati , qui dirimunt ambigua fata causarum , suæque defensionis viribus in rebus sæpe publicis ac privatis lapsa erigunt , fatigata reparant , non minùs provident humano generi , quàm si præliis atque vulneribus patriam parentesque salvarent. Nec enim solos nostro imperio militare credimus illos , qui gladiis , cly-

*peis , & thoracibus nituntur , sed etiam
advocatos. Militant namque patroni
causarum , qui gloriosæ vocis confisi
munimine , laborantium spem , vitam , ac
posteror defendunt. »* Les Avocats , qui
 » terminent les procès dont le sort est tou-
 » jours incertain , & qui par le secours de
 » leur éloquence , soit par rapport au Pu-
 » blic ou aux particuliers , rétablissent sou-
 » vent des affaires ruinées , & soutiennent
 » celles qui sont chancelantes , ne rendent
 » pas un moindre service au genre humain ,
 » que s'ils salvoient leur patrie & leurs
 » peres & meres dans les combats , au prix
 » de leur sang & par leurs blessures. Car
 » nous mettons au nombre de ceux qui
 » combattent pour notre Empire non-seule-
 » ment ceux qui emploient pour sa dé-
 » fense l'épée , le bouclier , & la cuirasse ;
 » mais encore ceux qui prêtent à nos su-
 » jets le glorieux secours de leur voix pour
 » soutenir leurs intérêts dans les divers dan-
 » gers où ils sont exposés , pour défendre
 » leur vie , & pour mettre en sûreté jus-
 » qu'à leur postérité la plus reculée ».

C'est avec raison que le Prince fait un si bel-éloge d'une profession , qui fait un usage si salutaire des talens de l'esprit , & qu'il l'égale à ce qu'il y a de plus grand dans l'Etat. Mais en même tems il recommande aux Avocats d'exercer cette glorieuse profession avec un noble désinté-

resserment , & de ne le point déshonorer par une basse attache à un vil intérêt. *Ut non ad turpe compendium slipemque deformem hæc arripiatur occasio : sed laudis per eam augmenta quærantur. Nam si lucro pecuniaque capiantur , veluti abjecti atque degeneres inter vilissimos numerabuntur.* Il leur recommande aussi de ne point se livrer à la démangeaison & au plaisir inhumain de railleries piquantes & d'injures grossières qui ne sont propres qu'à décrier l'Avocat ; mais de se renfermer sévèrement dans ce que l'utilité & la nécessité de la cause demandent de leur ministère. *Ante omnia autem universi advocati ita præbeant patrocinia jurgantibus , ut non ultra quàm litium poscit utilitas , in licentiam convitiandi & maledicendi temeritate prorumpant. Agant quod causa desiderat , temperent se ab injuria. Nam si quis adeo procax fuerit , ut non ratione sed probris putet esse certandum , opinionis suæ imminutionem patietur.*

Fin du douzième Volume.

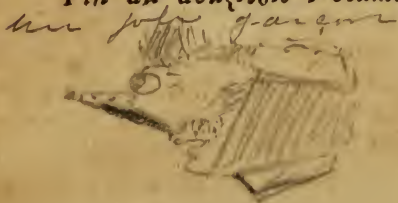


TABLE
DU DOUZIEME VOLUME.

LIVRE
VINGT-CINQUIEME.
DES
BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE PREMIER.

D ES POETES.	13
ARTICLE I. <i>Des POÈTES GRECS.</i>	18
§. I. <i>Des Poëtes Grecs qui se sont distin-</i> <i>gués dans le Poëme Epique.</i>	ibid.
§. II. <i>Des Poëtes Tragiques.</i>	31
§. III. <i>Des Poëtes Comiques.</i>	33
§. IV. <i>Des Poëtes Iambiques.</i>	35
§. V. <i>Des Poëtes Lyriques.</i>	36
§. VI. <i>Les Poëtes Elégiaques.</i>	45
§. VII. <i>Des Poëtes Auteurs d'Epigram-</i> <i>mes.</i>	48
ART. II. <i>Des POÈTES LATINS.</i>	52

§. I. <i>Premier âge de la Poésie Latine.</i>	55
§. II. <i>Second âge de la Poésie Latine.</i>	78
§. III. <i>Troisième âge de la Poésie Latine.</i>	125

CHAP. II. <i>Des HISTORIENS.</i>	157
ARTICLE I. <i>Des HISTORIENS GREC.</i>	159
ART. II. <i>Des HISTORIENS LATINS.</i>	230
CHAP. III. <i>Des ORATEURS.</i>	293
ARTICLE I. <i>Des ORATEURS GREC.</i>	300
§. I. <i>Siecle où l'Eloquence a le plus fleuri à Athènes.</i>	ibid.
§. II. <i>Changement arrivé chez les Grecs dans l'Eloquence.</i>	319
ART. II. <i>Des ORATEURS LATINS.</i>	326
§. I. <i>Premier âge des Orateurs Romains.</i>	327
§. II. <i>Second âge des Orateurs Romains.</i>	332
§. III. <i>Troisième âge des Orateurs Romains.</i>	341
§. IV. <i>Quatrième âge des Orateurs Romains.</i>	351

LIVRE VINGT-SIXIEME.

DES

SCIENCES SUPÉRIEURES.

DE LA PHILOSOPHIE. 428

PREMIERE PARTIE.

H ISTOIRE des PHILOSOPHES.	431
CHAP. I. <i>Histoire des Philosophes de la secte Ionique, jusqu'au partage qui s'en fit en plusieurs branches.</i>	432
CHAP. II. <i>Partage de la Philosophie Ionique en différentes Sectes.</i>	446
ART. I. <i>De la Secte Cyrénaïque.</i>	447
ART. II. <i>De la Secte Mégarique.</i>	451
ART. III. <i>Des Sectes Eliaque & Erétrique.</i>	452
ART. IV. <i>Des trois Sectes Académiciennes.</i>	453
§. I. <i>De l'ancienne Académie.</i>	454
§. II. <i>De la moyenne Académie.</i>	470
§. III. <i>De la nouvelle Académie.</i>	474
ART. V. <i>Des Péripatéticiens.</i>	479
ART. VI. <i>De la Secte des Cyniques.</i>	489
ART. VII. <i>Des Stoïciens.</i>	497
CHAP. III. <i>Histoire des Philosophes de la Secte Italique.</i>	513

ART. I. <i>Pythagore.</i>	§14
ART. II. <i>Division de la Secte Italique en quatre sectes.</i>	§37
§. I. <i>Secte d'Héraclite.</i>	ibid.
§. II. <i>Secte de Démocrite.</i>	§39
§. III. <i>Secte appelée Sceptique ou Pyrrhonienne.</i>	§44
§. IV. <i>Secte Epicurienne.</i>	§47
<i>Réflexion générale sur les sectes des Philosophes.</i>	§50

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE de la Philosophie.	§54
CHAP. I. <i>Sentiment des anciens Philosophes sur la Dialectique.</i>	§61
CHAP. II. <i>Sentimens des anciens Philosophes sur la morale.</i>	§73
ART. I. <i>Sentimens des anciens Philosophes sur le souverain bonheur de l'homme.</i>	§76
§. I. <i>Sentimens d'Epicure sur le souverain bien.</i>	§79
§. II. <i>Sentimens des Stoïciens sur le souverain bien.</i>	§90
§. III. <i>Sentimens des Péripatéticiens sur le souverain bien.</i>	602
ART. II. <i>Sentimens des anciens Philosophes sur les vertus & sur les devoirs de la vie.</i>	605
ART. III. <i>De la Jurisprudence.</i>	623

Fin de la Table du XII. Volume.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les deux derniers Tomes de l'*Histoire Ancienne* de M. Rollin; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. L'Auteur ne pouvoit terminer cette Histoire qui a été très-favorablement reçue du Public, d'une manière plus utile, qu'en exposant avec précision & avec élégance l'origine, le progrès & les principes de toutes les Sciences & de tous les Arts. Fait à Paris, ce 4 Novembre 1737.

S E C O U S S E.



